http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Le Sacré-Coeur, ses apôtres et ses sanctuaires

Auteur :Letierce, Edmond, S.J.

Date :1886

Cote : SJ A 323/355

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001103782350

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

A 323/355

A 323/355

LE

SACRÉ-CŒUR

SES APOTRES ET SES SANCTUAIRES

BIBLIOTHÈQUE S. J
Fontaines
60 - CHANTILLY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

—

Notre-Dame de Brébières, à Albert, diocèse d'Amiens, 1 vol. in-12 de 412 pages, 2e édition, Albert, au bureau de la Fabrique de Notre-Dame, 1874. (Epuisé.)

Manuel de la Congrégation des Enfants de Marie, 1 vol. in-8° de 712 pages. Dijon, Pellion et Marchet, 1883. — Prix 4 francs.

L'Enfant de Marie à la campagne ou Pieuses récréations pour chaque jour des vacances du 31 juillet au 2 novembre. 2 vol. in-8° de 960 pages, Dijon, Pellion et Marchet, et Nancy, Le Chevallier frères, éditeurs, 1884. — Prix 5 francs.

Le Mois des Enfants de Marie, 2 vol. in-8° de 838 pages. Nancy, Le Chevallier frères, éditeurs, 1885. — Prix 5 francs.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

—

Notre-Dame de Brébières, à Albert, diocèse d'Amiens, 1 vol. in-12 de 412 pages, 2e édition, Albert, au bureau de la Fabrique de Notre-Dame, 1874. (Epuisé.)

Manuel de la Congrégation des Enfants de Marie, 1 vol. in-8° de 712 pages. Dijon, Pellion et Marchet, 1883. — Prix 4 francs.

L'Enfant de Marie à la campagne ou Pieuses récréations pour chaque jour des vacances du 31 juillet au 2 novembre. 2 vol. in-8° de 960 pages, Dijon, Pellion et Marchet, et Nancy, Le Chevallier frères, éditeurs, 1884. — Prix 5 francs.

Le Mois des Enfants de Marie, 2 vol. in-8° de 838 pages. Nancy, Le Chevallier frères, éditeurs, 1885. — Prix 5 francs.

LE

SACRÉ-CŒUR

SES APOTRES

ET SES SANCTUAIRES

PAR

le R. Père E. LETIERCE

de la Compagnie de Jésus.

BIBLIOTHÈQUE S. J
Les Fontaines
60 - Chantilly

NANCY

LE CHEVALLIER FRÈRES, ÉDITEURS

63, rue Saint-Georges, 63

MDCCCLXXXVI

IMPRIMATUR,

Mechliniæ 6 maii 1886,

P. C. C. BOGAERTS, Vic. gen.

BRUXELLES. — IMP. ALFRED VROMANT

AVANT-PROPOS.

COMMENT EST NÉ LE MOIS DU SACRÉ-CŒUR, ET POURQUOI CE LIVRE.

I

Le mois du Sacré-Cœur a pris naissance en 1833, dans le couvent des Oiseaux, à Paris. Une des élèves de cette maison, Angèle de Sainte-Croix, se demandait, dans une action de grâces après la communion, pourquoi il n'y avait pas de mois du Sacré-Cœur, comme il y a un mois de Marie. Elle communiqua cette idée à l'une de ses maîtresses et à plusieurs des plus ferventes parmi ses compagnes; et après de mûres délibérations, il fut décidé qu'on tenterait un essai.

La dévotion nouvelle devait être calquée sur celle du mois de Marie ; il fallait avoir pour chaque jour un sujet de lecture et une consécration. On les trouva sans peine. La dévotion au Sacré-Cœur du P. Croiset, la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, le traité du P. de Galliffet et l'introduction du P. Nouet à ses méditations pour le temps pascal furent découpés et arrangés dans un certain ordre pour les lectures désirées. Restait à se faire donner

les autorisations nécessaires : celle de *Maman Sophie*, la vénérable supérieure de la maison, ne se fit pas attendre. Mais il fallait obtenir celle de Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Le 29 mai, Sa Grandeur vint célébrer la sainte messe dans la chapelle des Enfants de Marie. Puis le bon pasteur se laissa entourer par son petit troupeau. C'était le moment : Angèle s'avança et exposa simplement le sujet de sa demande. Non seulement Monseigneur ne se fit pas prier, mais il autorisa le nouveau mois avec les expressions les plus bienveillantes. « Nous le ferons, « ajouta-t-il, pour la conversion des pécheurs et pour « le salut de la France. » Non content d'approuver cette décision, il voulut encore en régler la pratique.

« Nous honorerons, par trente-trois jours de « prières, les trente-trois années de la vie de Notre- « Seigneur. Il y aura un numéro pour chacun de ces « trente-trois jours; chaque numéro sera assigné par « le sort aux élèves, aux religieuses de la maison et « même aux personnes du dehors qui désireront ho- « norer ainsi le Sacré-Cœur. Chacune s'efforcera de « remplir le jour qui lui sera assigné par toutes sortes « de bonnes œuvres. »

On eut soin d'ébruiter le secret de la pieuse innovation qu'on méditait, et plus de huit cents personnes se joignirent aux religieuses et aux élèves pour honorer le Sacré-Cœur. On commença le 11 juin pour terminer le 15 juillet, jour où tombait, cette année-là, le troisième dimanche de juillet, alors réservé à la fête du Sacré-Cœur dans le diocèse de Paris. Un cantique à l'honneur du Sacré-

Cœur, chanté au commencement de la messe, rappelait les hommages qu'on se proposait de lui rendre. A l'issue de la messe, on faisait la consécration, suivie de la lecture de quelques passages recueillis sur cette dévotion. On terminait par le chant du *Cor Jesu*, qui remplaçait aussi le *Monstra te* au commencement des récréations... Tous les vendredis, Angèle montait au réfectoire du pensionnat, dans la chaire de la lectrice, et adressait à ses compagnes des homélies pratiques et persuasives ; électrisées par la parole de l'ardente jeune fille, toutes les élèves, grandes et petites, ajoutaient à l'observation exacte du règlement bon nombre de sacrifices volontaires. Le jour de la clôture, tout le pensionnat se réunit dans la chapelle des Enfants de Marie, vrai berceau du mois du Sacré-Cœur ; et là, après une consécration à ce Cœur adorable, on brûla, avec de l'encens, au pied de l'autel, les actes de vertus pratiqués chaque jour par la petite famille.

Les lectures faites, pendant cette première année, furent d'abord imprimées sans choix et sans ordre à Angers, sur une copie manuscrite. Trois ans plus tard, en 1836, ce premier essai du mois du Sacré-Cœur, ayant été recomposé plus à loisir, fut imprimé à Paris : il en était, en 1862, à sa vingt-et-unième édition.

Les Enfants de Marie des Oiseaux, considérant cette dévotion comme leur ouvrage, mirent un zèle infatigable à la propager. L'une d'elles put, en une seule année, distribuer jusqu'à cent trente-deux tirages ; une autre en plaça cent vingt. Les ecclésiastiques les plus fervents favorisaient volontiers

cette innocente propagande. Plusieurs curés faisaient le mois du Sacré-Cœur en commun avec les associés. On voyait même des Enfants de Marie s'enhardir jusqu'à presser de leurs instances Nosseigneurs les Évêques pour en obtenir la faveur de faire célébrer publiquement dans la cathédrale et dans d'autres églises le mois du Sacré-Cœur. (*Voir Mémorial des Enfants de Marie de la maison dite des Oiseaux.*)

II

Aujourd'hui, la dévotion du mois du Sacré-Cœur est devenue populaire. Pour la propager davantage et la rendre salutaire, beaucoup de livres ont été mis au jour ; aussi ne dirons-nous pas que le besoin d'un travail comme le nôtre se fît vivement sentir. Nous avouerons simplement qu'il nous a été demandé comme une suite naturelle de notre Mois des Enfants de Marie. Les personnes que n'ont effrayées ni la longueur de nos considérations, ni la sécheresse de nos notices, ni la fatigue de nos lointains pèlerinages nous ont exprimé le désir d'un mois du Sacré-Cœur rédigé sur le même plan. Il nous était difficile de refuser. Il aurait peu l'esprit de la Compagnie de Jésus, le fils d'Ignace qui, pouvant tenir une plume, négligerait l'occasion d'écrire quelque chose à la gloire du Sacré-Cœur. Depuis l'appel divin qui a réuni sous le même drapeau les sœurs de la bienheureuse Marguerite-Marie et les frères du père de la Colombière, les uns et les autres se sont em-

pressés de consacrer au culte du divin Cœur toutes les ressources de leur apostolat. Le travail que nous offrons au public nous est donc apparu comme un honneur, un devoir et une joie. Nous n'avons pas su résister à cet attrait : c'est toute notre excuse.

Après une *introduction* qui met en parallèle la fête du Saint-Sacrement et celle du Sacré-Cœur dans leurs origines et dans leurs développements, nous offrons chaque jour à nos lecteurs une considération sur le Sacré-Cœur, une notice abrégée de la vie d'un des personnages qui se sont distingués ou comme *précurseurs* ou comme *zélateurs* par leur dévotion envers ce Cœur adorable, enfin un pèlerinage à l'un des sanctuaires que la confiance et l'amour ont érigés en son honneur. Les considérations sur le Sacré-Cœur disent sa nature, ses emblèmes, ses sentiments, ses leçons, ses vertus, ses demandes et ses promesses. Les notices recrutent principalement leurs sujets dans les couvents de la Visitation et dans la Compagnie de Jésus. Du moment que ces deux Ordres n'ont pas trahi leur mission, ils doivent se signaler entre tous les autres par le nombre de leurs zélateurs. Mais nous ne sommes pas exclusifs. Les Religieuses de Notre-Dame, les Dames du Sacré-Cœur, les Sœurs de Notre-Dame de Namur, les Carmélites de Tours, les Bénédictins-Prêcheurs de la Pierre-qui-Vire ne nous accuseront pas de les avoir oubliés. Les pèlerinages nous conduisent dans toutes les contrées où la dévotion du Sacré-Cœur est connue. Si Paray-le-Monial nous attire et nous retient plusieurs jours,

Paris et Toulouse, Marseille et Issoudun, Moulins et Bourg-en-Bresse, le Puy et Amiens nous voient aussi dans leurs murs. Nous faisons des excursions en Belgique, en Italie et au-delà des Pyrénées. Nous allons dans le Tyrol, en Espagne et en Portugal ; nous passons les mers et visitons la Syrie et la Palestine, le Maduré et Madagascar, la Chine et le Japon. Nous n'avons garde de négliger la nouvelle France au Canada. Les rectifications et additions qui pourraient nous être envoyées seront reçues avec reconnaissance.

Nous avons fait de larges emprunts au *Messager du Cœur de Jésus*, Bulletin mensuel de l'Apostolat de la Prière : c'est une mine dont les richesses ne sont pas assez connues. Puissent les amis du Sacré-Cœur, en retrouvant des extraits de cette revue dans nos pages, prendre la résolution d'assurer à ce recueil incomparable toute la popularité, toute l'estime qu'il mérite.

Pour nous, dans ce travail et dans ceux qui, avec l'aide de Dieu, pourront suivre encore, nous n'avons qu'une ambition, celle de contribuer à la glorification du Sacré-Cœur et à l'affermissement de son règne : l'avoir tenté, c'est déjà une récompense.

Nancy, le 31e jour du mois de saint Joseph 1886.

LE MOIS DU SACRÉ-COEUR

INTRODUCTION

POUR LA VEILLE DU MOIS DU SACRÉ-CŒUR.

Les croyances et le culte catholiques sont soumis à une même loi : les dogmes se développent, les dévotions s'épanouissent : les dogmes, dans les clartés d'une vérité plus complète, les dévotions dans le rayonnement d'un amour toujours plus généreux, plus riche en miséricordes. Au fond rien ne change, c'est la même vérité qui subsiste, c'est le même Jésus qui nous aime; mais à mesure que les siècles s'ajoutent aux siècles, le Maître tire de l'enseignement primitif de plus brillantes lumières, et de plus vives tendresses jaillissent de son divin Cœur. Il suscite, pour nous conduire à lui, des moyens plus attrayants et plus accessibles tout ensemble ; on dirait qu'il met de notre côté le salut à moindre prix, et sa grâce, toujours nécessaire, envoie ses eaux avec plus d'abondance aux générations voyageuses qui se rapprochent davantage des rivages éternels. En d'autres termes, les âmes s'acheminent à leur fin dernière par des voies de plus en plus douces, à mesure que l'humanité vieillie touche de plus près à

son dernier jour. Les pénitences du premier âge ne sont plus exigées, les Indulgences paraissent moins coûteuses et font des appels plus fréquents à notre bonne volonté ; une part plus grande semble être faite à la confiance dans la liturgie et dans les œuvres.

Deux fêtes sont nées, mais à quatre siècles de distance l'une de l'autre, de cette manifestation croissante de la divine miséricorde. La fête du Saint-Sacrement, la fête du Sacré-Cœur. Elles ont entre elles des ressemblances qui les rapprochent, comme elles ont pour principe un même amour. Il nous suffira de rappeler les circonstances qui ont marqué leur apparition successive, et nous constaterons que la Providence ne dédaigne pas, dans ses communications avec nous, de recourir à des procédés tout semblables. C'est la même main employant des moyens analogues pour le triomphe de plus en plus complet de la même fin. Mais l'imitation n'est pas servile, et l'on sent que, tout en recommençant son ouvrage, Jésus n'obéit qu'aux inspirations de son Cœur.

§ I. *La Fête-Dieu.*

La Fête du Saint-Sacrement est née au XIII^e^ siècle, dans un temps de rude épreuve pour l'Église. Le Césarisme, incarné dans les empereurs d'Allemagne, se déchaînait en Italie contre le pouvoir des Souverains Pontifes; la secte des Albigeois ressuscitait les erreurs du Manichéïsme dans le midi de la France ; les vices les plus grossiers s'affirmaient avec audace, même sous les flétrissures de l'anathème; et patronnés par les grands dont ils caressaient les hautaines faiblesses et les convoitises, ils trouvaient les masses dociles à leurs séductions avilissantes. Le mal était effrayant : et

il n'est pas inutile de le rappeler à ceux qui s'épouvantent à la vue des égarements et des corruptions de notre époque. On est porté à n'apercevoir du XIIIe siècle que ses illustrations et les gloires qui le couronnent ; on admire ses cathédrales, ses universités, sa monarchie chrétienne, ses institutions loyalement catholiques, ce sont là les hautes cimes du panorama social ; mais les vallées profondes, les régions marécageuses où se cachent des misères de tout genre, on ne les voit pas. Le XIIIe siècle eut de grands saints, de grands docteurs, de grands papes et de grands rois, mais aussi de grands désordres et de grandes usurpations ; des crimes gigantesques à côté des plus héroïques vertus. On admire saint Louis et saint Ferdinand ; on oublie Fréderic II et Pierre le Cruel. La lutte du mal contre le bien était ardente et passionnée. Ce fut le moment où, pour ranimer le zèle des champions de la vérité et de la vertu, Notre Seigneur voulut faire resplendir d'un éclat plus vif sur le monde le Sacrement de son amour, la sainte Eucharistie.

Il y avait alors dans le monastère du mont Cornillon à Liège, une jeune religieuse que ses rares vertus prédestinaient au choix divin : Julienne de Rétinnes, c'est son nom. Elle était née à Liège en 1193. Orpheline dès l'âge de trois ans, elle avait dit à Jésus : « Vous « serez mon Père ; à Marie, vous serez ma Mère ; » et dans l'enceinte du cloître qui avait accueilli sa jeunesse, Julienne entretenait avec soin le culte de filial amour qu'elle avait voué à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge. Sa Mère du ciel la conduisait à Jésus, n'est-ce pas sa mission ? L'humble jeune fille obéissait sans effort à l'impulsion qui lui venait de Marie ; le Saint-Sacrement l'attirait. Vous l'auriez vue prier de longues heures devant le saint tabernacle, émule de

ces lampes qui nuit et jour signalent Jésus à nos adorations. C'est là que le bon Maître daigna se communiquer à elle dans un songe.

Il lui montra la lune en son plein avec une échancrure à son disque (1208); Julienne voyait l'apparition, mais elle n'en comprenait pas le sens. Notre-Seigneur voulut bien lui interpréter lui-même ce prodige (1210). « Le disque, lui dit-il, représente l'ensemble des fêtes « catholiques, et cette échancrure indique que le nom- « bre de ces fêtes n'est pas complet. Il en manque une, « celle du Saint-Sacrement, et je t'ai choisie pour l'éta- « blir. Parle à tes supérieurs, demande en mon nom « cette fête spéciale. » L'humble religieuse s'effraya de cette mission, sa défiance d'elle-même paralysa vingt ans son obéissance, mais les appels divins se firent entendre si souvent et avec une autorité si puissante, que Julienne dut céder, et en 1230, devenue prieure du monastère, elle parla à Robert son Évêque. Après un sérieux examen, le Prélat, sûr de la voyante, convaincu de son intelligence et de sa probité, se résolut à donner au Dieu de l'Eucharistie la satisfaction qu'il demandait. Il ne se laissa pas intimider par les difficultés qui entravent d'ordinaire les œuvres les plus certainement inspirées d'en haut.

Malgré les contradictions de la routine, les réserves des âmes pusillanimes, les répugnances des gens à courte vue, et l'opposition même d'une partie de son clergé, Robert passa outre et institua la fête du Saint-Sacrement pour son diocèse en 1246. La mort du Prélat retarda quelque temps l'entier accomplissement de son Ordonnance, mais nous voyons les chanoines de Saint-Martin de Liège célébrer solennellement la fête nouvelle en 1247, le jeudi qui suit l'Octave de la Pentecôte. Il s'agissait de l'étendre à l'Église univer-

selle. Julienne, qui mourut en 1258 âgée de 66 ans, légua à une recluse, à l'humble Éva sa confidente et son amie, le soin de continuer sa mission. Éva connaissait Jacques Pantaléon, d'abord archidiacre de Liège et récemment promu au Souverain Pontificat sous le nom d'Urbain IV. Elle le supplia de prendre en main les intérêts du Saint-Sacrement. Des miracles multipliés vinrent coup sur coup stimuler les lenteurs calculées du Pontife : c'était le corporal de Bolsano recevant les gouttes du sang divin tombées du calice, et les conservant toujours visibles après plus de six siècles ; c'était dans la collégiale de Saint-Amé à Douai, la triple apparition de Notre-Seigneur dans une hostie sous les traits d'un enfant, d'un roi et d'un juge. Urbain approuva la fête pour le diocèse de Liège en 1262, et deux ans après il l'étendit à toute l'Église (1264).

A la fête il fallait des zélateurs et des panégyristes, les Ordres religieux en fournirent, surtout les deux grandes familles de saint Dominique et de saint François d'Assise : il fallait un Office, qui le composera ? Il y avait alors dans l'Église de Dieu, deux saints, deux génies qui brillaient au firmament de la science sacrée comme deux étoiles de première grandeur, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure : le premier, l'ornement des Frères-Prêcheurs, l'autre, l'honneur de l'Ordre Séraphique. On dit qu'ils reçurent tous deux, du Souverain Pontife, l'ordre de composer l'Office du Saint-Sacrement. Ce travail achevé, ils vinrent le lire devant le Pape et les Cardinaux assemblés. Thomas commença. Pendant qu'il lisait, le Pape et les Cardinaux étaient ravis, et on aurait pu entendre le bruit léger d'un papier qu'on déchire. « A votre tour, Frère Bonaven-« ture. — C'est Jésus lui-même, dit l'humble Francis-

« cain, qui s'est loué par la bouche du Frère Thomas, « que cherchons-nous autre chose? » et il montra quelle justice il venait de faire de son propre travail. Est-ce là un fait historique ou une simple légende? mais la légende serait encore un hommage pour le fils de saint Dominique ; elle montre l'idée que le siècle de Thomas se faisait de son génie. Ce chef-d'œuvre, nous le possédons dans l'Office que nous récitons encore aujourd'hui : c'est à lui que la sainte Liturgie emprunte ses chants les plus populaires : l'*Adoro te*, l'*O Salutaris*, le *Pange lingua* avec le *Tantum ergo ;* à lui que nous devons le *Lauda Sion*. Oh ! que de fois ces chants nous ont émus ! que de fois nos fronts se sont inclinés pour vénérer avec Thomas d'Aquin ce *si grand Sacrement*. Ces chants, ils éclairent, ils réchauffent, ils élèvent, et ce n'est pas sans une assistance spéciale de l'Auteur de l'Eucharistie, que Thomas a si bien écrit du chef-d'œuvre de son amour. Soutenue par les faveurs des Papes et par les efforts du génie, la Fête du Saint-Sacrement devint avec la procession qui en est le couronnement, la solennité la plus populaire et la plus splendide cérémonie qui soit célébrée dans le monde catholique ; elle reste encore, après six siècles, l'affirmation la plus authentique de la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est comme Roi des Rois, comme Dominateur des nations que l'Église dans l'Invitatoire des Matines, le présente à notre adoration.

Mais résumons : nous avons vu Notre-Seigneur demander lui-même par l'entremise d'une religieuse à laquelle il apparaît, l'institution d'une fête en l'honneur du Saint-Sacrement ; les temps étaient mauvais et réclamaient un secours. La fête s'établit et se fait accepter sous le triple patronage du pouvoir, de la sain-

teté et du génie; elle devient universelle et reçoit dans la procession dite de la Fête-Dieu son magnifique complément. Ainsi Notre-Seigneur, une religieuse, un Pape et des saints, voilà les agents qui concourent au triomphe de la sainte Eucharistie. Ils vont se retrouver les mêmes, avec quelques variantes, dans l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur.

§ II. QUATRE SIÈCLES APRÈS.

La fête du Sacré-Cœur.

La royauté sociale de Notre-Seigneur est impérissable, et le sceptre de son autorité ne lui sera jamais ravi ; mais l'obéissance que nous lui devons a ses vicissitudes. Les sociétés comme les hommes peuvent se reprendre au Sauveur, se dérober à ses lois et repousser son joug pourtant doux et léger. Les alternatives trop constantes de fidélité et de révolte, d'amour, d'indifférence ou de haine, ne laissent à l'Église qu'une paix toujours instable, une sécurité précaire ; de là, le lendemain d'une ère de triomphe, une ère de combat suivie momentanément d'affaissement et de décadence. Transportons nous au XVII^e^ siècle.

L'Église était sortie victorieuse de sa lutte contre le Protestantisme. La vraie Réforme, inaugurée par le Concile de Trente, s'employait à guérir les plaies que la fausse Réforme avait faites. La foi, un moment ébranlée par les assauts de l'erreur, s'était raffermie au sein des nations catholiques ; les institutions de charité, de piété, de zèle, renaissaient de toutes parts, c'était une magnifique floraison de bonnes œuvres et de vertus. Mais, en ce moment là même, une nouvelle hérésie préparait à l'Église et aux âmes de nouveaux

périls, le jansénisme apparaissait. Otons-lui son masque et disons ce qu'il est.

Issu du Protestantisme qu'il s'efforce en vain de renier, il en a gardé tout le venin, toute la haine contre l'Église. Mais avec le même but, il a d'autres procédés pour l'atteindre. Il dissimule son hostilité, et se disant le fils très soumis du Saint-Père, il drape dans l'hypocrisie de ses respects jusqu'à sa désobéissance. D'une main il relève le Protestantisme tout en prétendant le combattre, de l'autre, il sape le pouvoir du Souverain Pontife tout en se glorifiant de lui appartenir ; il frappe en caressant, et ses coups, pour être moins visibles, n'en sont que plus perfides. Il se gardera bien d'attaquer en face l'Eucharistie ; ses chefs les plus vantés ont même composé de savants écrits pour la défendre et maintenir la présence réelle de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement ; mais ils hérissent de difficultés les abords du tabernacle, ils érigent un trône à Jésus-Hostie, et ils en éloignent les adorateurs. Ils excellent surtout à faire le vide autour de la Table Sainte. Ils exagèrent tantôt les exigences du Dieu qui se donne, tantôt l'indignité du convive qui voudrait le recevoir ; ils demandent une préparation de pureté et d'amour qui est bien plus le *fruit* de la communion que sa *condition* nécessaire. Aussi, repoussées de l'Eucharistie par ces Docteurs rigides, les âmes se tenaient loin de la Table Sainte par un double sentiment de crainte et de justice ; elles renonçaient à un secours dont elles se croyaient indignes. De la désuétude naquit l'insouciance ; on s'accoutuma à se passer d'un aliment que le Jansénisme rendait inaccessible à la faiblesse humaine, on ne communiait plus. Peu à peu l'indifférence religieuse jetait sa rouille sur les consciences, et jusque sous le rayonnement du génie, dans

tout l'éclat du culte officiel, la charité diminuait, les cœurs avaient froid... Ajoutons que le Gallicanisme faisait, sans le savoir, le jeu du Jansénisme, qu'il ébranlait l'autorité du Saint-Siège en essayant de l'emprisonner dans un cercle que Notre-Seigneur ne lui a pas tracé ; un dévouement sincère et des actes d'une générosité toute filiale, en contradiction avec ses principes, n'en corrigeaient qu'imparfaitement la déplorable influence. Enfin, reconnaissons que le sensualisme, autorisé par des exemples venus d'en haut, séduisait la bourgeoisie et même le peuple en les charmant. Le péril s'aggravait chaque jour, et déjà on entendait un sourd murmure d'impiété, précurseur d'une explosion prochaine.

Tel était l'état de la société chrétienne au XVII^e^ siècle; d'où viendra le secours? Les âmes avaient besoin d'une grâce d'obéissance, qui la donnera? Les cœurs refroidis avaient besoin du feu que Jésus est venu apporter sur la terre, quelle main viendra en répandre les ardeurs ?

Le XVII^e^ siècle avait dans sa première moitié produit de grands saints et de nobles caractères, les Vincent de Paul, les de la Rochefoucault, les de Bérulle, les Olier et tant d'autres ; nul d'entre eux ne sera l'élu de la Providence. Ce n'est même pas un homme qui sera choisi. Vous prendrez donc, ô mon Dieu, l'une de ces vaillantes femmes dont le cœur et la sainteté égalent la noblesse? non, vos préférences iront à ce qui est petit.

Il y avait dans une petite ville du Charollais un modeste couvent de Visitandines. Son parloir ne s'ouvrait pas, comme ceux de Paris, à de royales infortunes, et les naufragés du grand monde n'y venaient pas demander une consolation comme en d'autres monastères. Les vertus que le couvent de Paray-le-Monial abritait n'étaient guère connues que de Dieu seul. Or, parmi les Visitandines de Paray, vivait une religieuse qui ne se

faisait remarquer que par une humilité plus profonde, une plus merveilleuse obéissance. Son amour de l'oubli n'avait d'égal que son amour pour Notre-Seigneur ; sa pureté était celle d'un ange. Aujourd'hui tous les chrétiens la connaissent, tous bénissent dans la Bienheureuse Marguerite-Marie l'évangéliste du Sacré-Cœur. C'est sur elle, sur cet aimable composé d'humilité, d'innocence et d'amour que le choix de Jésus se fixa. Il l'initia dans une série de visions authentiques aux secrets de sa miséricorde ; il lui découvrit son Cœur divin, il lui dit : « Regarde, voilà ce Cœur qui a tant « aimé les hommes, travaille à le faire connaître et ai- « mer. » Notre Seigneur voulant reprendre le cœur de l'homme lui montrait son propre Cœur, avec sa plaie, ses flammes, ses épines et sa croix, il l'attirait à lui par les liens auxquels se prennent les cœurs, des liens de tendresse et d'amour. (*Voir Bougaud, Histoire de la B. Marguerite-Marie.*)

Mais cette vision n'est-elle pas le rêve, l'illusion d'une âme délicate ? Jésus a parlé, mais qui l'a dit ? Une femme, une seule ? Cette vision se passe dans le sanctuaire d'une âme, qui pourra y pénétrer pour discerner la fable de la réalité ? La Bienheureuse n'a-t-elle pas donné un corps aux fictions de son âme ardente, et dupe elle-même de son imagination, n'a-t-elle pas fait des dupes à son tour ?

L'Église a tenu compte de ces dificultés, elle les a pesées dans la balance d'une impartiale justice, sans empressement et sans enthousiasme ; elle a reconnu que Marguerite-Marie n'était pas une visionnaire. Non, tant d'humilité, d'abnégation et d'obéissance, tant de droiture, de simplicité et de défiance d'elle-même, ne recouvrent pas l'illusion ou le mensonge. Marguerite-Marie n'a rien inventé, elle a tout reçu. C'est le Cœur

de Jésus lui-même qui se communiquant à la douce visitandine, l'invitait à lui susciter parmi les âmes des hommages réparateurs ; qui demandait une fête et en fixait le jour, le vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu ; la fête nouvelle devant être le couronnement de celle du Saint-Sacrement. Mais Jésus lui-même a voulu venger l'honorabilité de sa servante. Le XVIII^e^ siècle avait par la voix des jansénistes, des encyclopédistes, des matérialistes et des esprits forts, flétri le caractère de la Bienheureuse Marguerite-Marie, il avait tourné en dérision son nom, sa vie, ses œuvres ; il l'avait livrée au mépris de l'opinion comme une maniaque, une tête faible, un cerveau dérangé. Et voici que la science a été par trois fois appelée à constater que de tout le corps de la Bienheureuse, le cerveau était la partie la mieux conservée, la seule qui eût résisté à l'action du temps. Ce n'est pas tout. Voici que le nom de cette hallucinée devient illustre, et que des centaines de miracles sont obtenus à son invocation. Enfin, par un prodige qui surpasse tous les autres, l'humanité a eu confiance dans la parole de cette pauvre insensée, et tout ce qui porte un noble cœur s'est honoré de s'enrôler sous sa bannière et de rendre un culte au Cœur du Dieu fait homme et mort pour nous sauver. Ainsi Marguerite-Marie ne s'est pas trompée ; la sagesse d'en haut l'a éclairée et conduite dans sa mission.

On le voit, les ressemblances que nous cherchons se multiplient. Notre-Seigneur a demandé les deux fêtes, il les a demandées quand les jours étaient mauvais; il les a demandées par d'humbles religieuses; la Bénédictine du Mont Cornillon se retrouve dans la Visitandine de Paray. Mais pour propager la dévotion naissante et la faire accepter, pour triompher des obstacles que lui suscitèrent à l'envi l'hérésie et le

libertinage, Marguerite-Marie sera-t-elle seule ? A côté de la Bienheureuse Julienne de Rétinnes nous avons vu Thomas d'Aquin et ses frères ; ce sera l'éternel honneur de la Compagnie de Jésus d'être associé à la Visitation pour l'apostolat du Sacré-Cœur. La Bienheureuse écrivant au Père Rollin son Directeur s'exprime ainsi : « Notre Seigneur m'a fait connaître de manière « à n'en pouvoir douter, que c'était par le moyen des « Pères de la Compagnie de Jésus qu'il voulait établir « cette dévotion, et par elle se faire un nombre infini de « serviteurs fidèles. » L'histoire atteste que l'ancienne Compagnie a loyalement rempli sa mission, et les documents contemporains attestent à leur tour que la jeune Compagnie n'a pas laissé périr les traditions de son aînée, nous espérons le montrer un jour. Nous remarquerons seulement que la fête demandée par Notre-Seigneur à la Bienheureuse, établie d'abord par Nos-seigneurs les Évêques dans un grand nombre de diocèses, fut autorisée par le Saint-Siège en 1765 pour la Pologne et enfin sur la demande des évêques de France, en 1856, déclarée obligatoire par le Souverain Pontife Pie IX pour l'Église universelle. Dernier trait de ressemblance entre les deux fêtes, elles sont obligatoires dans toute l'Église.

A nous de continuer ce parallèle en donnant à chacune de ces dévotions et de ces fêtes un empressement égal. Les liens les plus étroits rapprochent leur objet : là où est le Saint-Sacrement, là est son Cœur ; ni le Corps de Jésus n'existe sans le Cœur qui le vivifie, ni ce Cœur adorable sans le Corps dont il alimente la vie par ses battements. Ne séparons pas dans nos adorations ce que Dieu a uni pour toujours. Que le Saint-Sacrement, que le Sacré Cœur de Jésus vivent à jamais dans nos cœurs !

Premier jour.

QU'EST-CE QUE LE SACRÉ-CŒUR.

Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis.
Cœur très sacré de Jésus, ayez pitié de nous.

Essayons de dire le rôle du cœur dans l'homme et nous aurons dit son rôle dans l'Homme-Dieu.

I. Le cœur est avant tout cet organe placé au centre même de l'homme pour entretenir sa vie ; il attire à lui le sang répandu dans le corps et il l'envoie épuré et rajeuni jusqu'aux dernières ramifications de l'organisme. Ce mouvement d'attraction et de propulsion est nécessaire à la vie ; qu'il cesse un moment et c'en est fait de l'homme, il meurt. Telle est la première signification du cœur : il est principe de sang et organe de vie. Mais l'usage lui a fait une signification plus noble. Chez tous les peuples et dans toutes les langues, le cœur exprime les affections les plus délicates de l'âme; il est la générosité, la noblesse, la reconnaissance, la sensibilité, le dévouement, c'est l'ensemble de ces qualités qu'une mère loue dans son enfant quand elle dit : il a du cœur ; c'est leur absence qu'elle déplore, lors-

que, témoin attristé de son insouciance, elle s'écrie : il n'a pas de cœur ! Les hommes courageux et vaillants se distinguent par le cœur ; et un homme s'étant rencontré, coupable de toutes les bassesses, de toutes les lâchetés, de toutes les trahisons, de toutes les hypocrisies, Voltaire enfin, sa nièce, qui le connaissait, le cloua au pilori de l'histoire en lui jetant cette flétrissure : « vous êtes le dernier des hommes par le « cœur. »

Il est surtout un sentiment que le cœur est en possession d'exprimer plus que tout le reste, c'est l'amour ; l'amour, de toutes les affections la plus douce, celle dont les hommes et Dieu lui-même recherchent l'hommage ; le cœur est synonyme d'amour.

D'où lui vient cet honneur ? n'est-il qu'un symbole purement conventionnel ? ou ce symbole est-il fondé sur la nature des choses ? Le cœur humain est-il l'agent instrumental, l'organe de nos affections ? Deux opinions sont en présence. L'une voit dans le cœur de chair, non le principe des affections de l'âme, ce principe est l'âme elle-même, mais comme l'instrument, le siège où ces affections reposent. Cette opinion a pour elle le suffrage universel, l'antiquité et l'universalité. « Il y a, dit le principal champion de l'opinion « contraire, il y a dans l'humanité une persuasion qui se « révèle à toutes les époques et chez tous les peuples, « c'est celle-ci : la pensée naît dans le cerveau, et c'est « le cœur qui possède le sentiment. » Mais peut-être n'était-ce là qu'un préjugé sans écho dans le monde de la science ? non ; le même auteur constate que toutes les écoles de philosophie et de médecine de l'antiquité étaient d'accord sur ce point avec le sens commun du vulgaire. L'histoire ajoute que cette unanimité s'est perpétuée dans les écoles catholiques jusqu'à ces der-

niers temps : elles ont cru que le cœur était l'organe des affections. Or, ce que le genre humain a cru, ce que toutes les langues expriment, ce que tous les siècles ont affirmé, ce qu'ont enseigné tous les docteurs païens et chrétiens, médecins et philosophes ne serait-il qu'une pure illusion ? Il y a plus, l'ancien comme le nouveau Testament attribuent au cœur les actes de l'âme affective (1). N'est-ce pas affirmer que le cœur, ne pouvant pas être le principe du sentiment, en est au moins l'organe ?

L'autre opinion ne donne au cœur qu'une mission, celle de manifester les phénomènes de la sensibilité affective; elle ne voit en lui qu'un indice passif de nos affections,un simple thermomètre et non leur véritable organe : cette opinion revendique pour elle les suffrages de la science contemporaine. Qu'un certain nombre de savants patronnent aujourd'hui cette opinion, nous n'avons pas à le nier ; mais il est peu exact de dire que théologiens et philosophes ont déserté le drapeau de l'ancienne école. Beaucoup et des plus illustrés lui sont demeurés fidèles; nous pouvons rester en bonne compagnie et croire que le cœur n'est pas detrôné par la science, et qu'il garde son rôle dans l'alimentation de la vie comme principe de sang, mais aussi comme organe d'amour (2).

(1) Il suffit de consulter une concordance, on y verra les expressions suivantes : mon cœur a tressailli, s'est dilaté, s'échauffe, s'enflamme et brûle ; mon cœur se trouble, il est brisé, il a peur, il défaille, il s'est flétri et desséché, etc.

(2) Voir le P. Nilles S. J. De Rationibus festorum S. S. Cordis Jesu et purissimi cordis Mariæ. Lib. I, p. 118. Sans doute, dit cet auteur, l'amour et les autres affections spirituelles procèdent de l'âme seule ; cependant, aussi longtemps que l'âme est unie au corps, elle n'agit pas seule dans ses affections ; elle emprunte le concours du corps en se servant des divers organes

II. Il en est de même dans l'Homme Dieu : qu'est-ce que son Cœur ? Il est le vivant calice hypostatiquement uni au Verbe, où coulèrent durant trente-trois ans les flots généreux du sang qui devait un jour opérer le salut du monde. Il est le moteur puissant par qui le sang divin était poussé jusqu'aux éléments les plus infimes du corps afin de les vivifier. C'est lui qui donne à ce corps sacré son accroissement normal et progressif, lui qui donne aux pieds de Jésus la vigueur nécessaire pour courir après la brebis égarée ; à ses mains la force de se lever et de bénir ; à sa voix, celle de faire entendre aux multitudes sa céleste doctrine. Enfin, c'est lui qui pousse dans les veines le sang de notre victime et le fait jaillir par toutes ses blessures.

Mais ce divin Cœur participe aussi aux émotions que ressent le Sauveur ; la vue d'une infortune le fait tressaillir, la tristesse le resserre, la joie le dilate, l'amour le fait battre plus vite, il a ses élans et ses langueurs, il est l'organe des affections sensibles de Jésus comme le cerveau l'est de ses connaissances venues du dehors et recueillies par les sens. On conçoit dès lors que le Cœur de Jésus ait été choisi comme le symbole de l'amour du Fils de Dieu pour les hommes, puisqu'il est l'organe sensible de cet amour. On conçoit aussi que Notre Seigneur montrant son Cœur de chair à la B. Marguerite-Marie ait pu lui dire : « Voilà ce Cœur

comme d'autant d'instruments. Or, l'instrument de l'amour et de toutes les autres affections, c'est le cœur. Comme l'âme se sert de l'œil pour voir, de l'oreille pour entendre, ainsi se sert-elle du cœur pour aimer. Et de même qu'on dit de l'œil qu'il voit et de l'oreille qu'elle entend, on doit dire également du cœur qu'il aime. (Voir aussi P. Vallet, prêtre de Saint-Sulpice : *La tête et le cœur*, Seconde partie, Art : 11, § 2. — Ramière S. J. Messager, t. XXIV, p. 26 et 511.

« qui a tant aimé les hommes,» c'est aussi lui qu'il faut aimer.

III. Quel est donc l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur.

C'est Jésus-Christ considéré dans la plus précieuse partie de son corps, son Cœur de chair, et dans la plus aimable de ses dispositions intérieures, sa charité pour nous. Le cœur est l'objet matériel et secondaire ; l'amour, l'objet spirituel et principal de cette dévotion. Notre-Seigneur indiquait lui-même à sa servante ce double objet en lui disant : *Voilà ce Cœur*, objet matériel ; qui a *tant aimé*, objet spirituel ; et ces deux objets n'en font qu'un, parce que nous voyons le Cœur symbole et organe de l'amour, et l'amour symbolisé dans le Cœur.

Adorons ce Cœur victime d'amour, adorons ce Cœur de chair indissolublement uni au Verbe éternel, ce Cœur principe de vie pour la Sainte Humanité ; ce Cœur, source du sang qui nous a rachetés ; ce Cœur dont tant de fois l'amour précipitait les battements, ce Cœur qui palpite encore pour nous sur des milliers d'autels ; ce Cœur aujourd'hui ressuscité et vivifiant qui réjouit les bienheureux !

Mais adorons aussi l'amour qui animait ses mouvements et présidait aux effusions du sang réparateur ; adorons cet amour qui nous a donné notre victime, amour si délicat, si noble, si fécond, qui a trouvé pour nous la crèche, la croix et l'autel, adorons ce Cœur qui sauve le monde et donne la vie aux âmes.

LES PRÉCURSEURS.

I

SAINTE GERTRUDE, VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT BENOIT (1256-1302.)

Sainte Gertrude et sainte Mechtilde sa comtemporaine ont illustré, par leurs vertus et par les révélations dont elles furent honorées, le monastère d'Helfta en Saxe : elles méritent d'occuper le premier rang parmi les précurseurs de la B. Marguerite-Marie. On lit au livre IV du *Héraut de l'amour divin*, que Gertrude demanda au disciple bien-aimé de Jésus, Jean l'Évangéliste, pourquoi il avait gardé sous le silence ce qu'il avait senti lorsqu'il reposait sur le Cœur sacré de son Maître : « Ma mission, dit-il, fut « d'écrire, pour l'Église encore jeune, un seul mot du « Verbe Incarné, lequel pourrait suffire à la race des « hommes jusqu'à la fin du monde, sans toutefois que « jamais personne le comprît dans sa plénitude ; mais « le langage de ces bienheureux battements du Cœur « du Seigneur est réservé pour les derniers temps, « alors que le monde, vieilli et refroidi dans l'amour « divin, devra se réchauffer à la révélation de ces « mystères. »

Gertrude et Mechtilde furent-elles choisies pour cette tardive révélation, ou la prophétie du disciple bien-aimé regardait-elle des temps plus éloignés encore? Il est permis sur cette question de se séparer des Bénédictins de Solesmes, qui ont donné en 1878 une nouvelle traduction des révélations de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde, et de reculer jusqu'au

XVII^e siècle l'accomplissement de la vision de Jean l'Évangéliste : car s'il est certain que nul, avant ces deux grandes moniales, et nul après elles n'a exposé avec autant de précision et de largeur le rôle et l'action du Sacré-Cœur dans l'économie de la gloire divine et de la sanctification des âmes ; les communications de ces deux saintes sont restées captives dans l'enceinte du cloître, et il n'a été donné qu'aux âmes d'élite de se désaltérer à ces sources vivifiantes. Il appartenait aux saints du XVII^e siècle de faire rendre au Sacré-Cœur un culte public et officiel. Mais la mission de Gertrude fut assez belle; la conception qu'elle eut des mystères de ce Cœur adorable fut supérieure à tout ce que l'imagination de l'homme avait pu concevoir.

Tantôt le Cœur divin lui apparaît comme un trésor où sont renfermées toutes les richesses; tantôt c'est une lyre touchée par l'Esprit-Saint, aux sons de laquelle se réjouissent la sainte Trinité et toute la Cour céleste. Puis, c'est une source abondante dont le courant va porter le rafraîchissement aux âmes du purgatoire, les grâces fortifiantes aux âmes qui militent sur la terre, et au ciel ces torrents de délices où s'enivrent les élus. C'est un encensoir d'or d'où s'élèvent autant de divers parfums d'encens qu'il y a de races diverses d'hommes pour lesquelles le Sauveur a souffert la mort de la croix. Une autre fois, c'est un autel sur lequel les fidèles déposent leurs offrandes, les élus leurs hommages, les anges leurs respects, et où le Prêtre éternel s'immole lui-même. C'est une lampe suspendue entre ciel et terre, c'est une coupe où s'abreuvent les saints... En lui la prière du Seigneur, le *Pater noster* a été conçu et élaboré, il en est le doux fruit ; par lui est suppléé tout ce que nous avons négligé de rendre d'hommages à Dieu, à la sainte

Vierge et aux saints. Pour remplir toutes nos obligations, le Cœur divin se fait notre serviteur, notre gage; en lui seul nos œuvres revêtent cette perfection, cette noblesse qui les rend agréables aux yeux de la Majesté divine; par lui seul découlent et passent toutes les grâces qui peuvent descendre sur la terre. Enfin, c'est la demeure suave, le sanctuaire sacré qui s'ouvre aux âmes à leur départ de ce monde, pour les y conserver dans d'ineffables délices pour l'éternité. (*Voir Préface de la traduction Bénédictine*, 1878.)

Bien que cette action du Sacré-Cœur dans les âmes ne soit pas le privilège exclusif de la sainteté, cependant c'est dans les saints qu'elle se déploie avec toutes ses magnificences. Rien ne fera mieux comprendre l'alliance intime de Jésus avec Gertrude que ce passage tiré du *Héraut de l'amour divin*. Livre Ier, ch. 16. Sainte Mechtilde, ayant interrogé Notre-Seigneur sur la conduite de sainte Gertrude, Jésus lui répondit : « J'ai uni mon Cœur à son âme d'une union si étroite, « qu'elle ne fait plus qu'un seul esprit avec moi, et « qu'elle se met d'accord, elle et ma volonté, avec la « même harmonie que celle des membres avec leur « corps. Tel qu'un homme qui se dit : fais ceci, et « aussitôt la main remue pour l'accomplir : qui dit « encore : regarde cela, et sur le champ les yeux « s'ouvrent pour voir ; ainsi m'est-elle intimement « unie ; j'opère avec elle, en sorte qu'à chaque instant « elle accomplisse ce que je veux pour cet instant. Je « l'ai choisie pour être ma demeure, en telle sorte que « sa volonté, et par suite l'œuvre de sa bonne volonté « qui en résulte se rattache à mon Cœur et qu'elle soit « la main dont je me sers. Son esprit est comme mon « œil, regardant ce qui peut me plaire ; l'élan de son « âme est ma langue, en sorte que, sous l'impulsion de

« l'Esprit, elle ne dit que ce que je veux dire. Sa dis-
« crétion judicieuse me tient lieu de flair ; sa miséri-
« corde m'incline l'oreille, dès qu'elle-même se laisse
« aller à une tendre compassion. Son intention est
« pour moi ce que sont les pieds, attendu qu'elle ne se
« propose jamais d'autre but que celui où je puis ten-
« dre moi-même. Il lui faut donc toujours se hâter ;
« elle est à peine quitte d'une affaire qu'il lui faut
« passer à une autre, aussitôt que je lui en inspire
« l'idée. »

Pour récompenser la parfaite soumission de Gertrude à sa volonté sainte, voici ce que le Divin Maître avait daigné lui assurer : « Quiconque désirant commu-
« nier, mais retenu par les craintes d'une conscience
« tremblante, viendra avec humilité chercher de la
« force auprès de toi, sera jugé digne d'un si grand
« Sacrement et le recevra certainement avec fruit pour
« son salut éternel. — Quiconque, le cœur contrit et
« l'esprit humilié, te découvrira en gémissant quelque
« faute, selon que tu la déclareras grave ou légère, sera
« jugé par moi coupable ou innocent. — A quiconque,
« au nom de mon divin amour, tu promettras un bien-
« fait ou un pardon, je ratifierai cette promesse aussi
« sûrement que si j'en avais fait moi-même le serment
« éternel. — Quiconque se sera recommandé avec une
« intention pure à tes prières, obtiendra, sans le moin-
« dre doute, tout le fruit qu'il croirait possible d'obte-
« nir jamais des prières d'un autre. — Toute personne
« qui, avec droiture et confiance, s'entretiendra avec
« toi des progrès de l'âme, ne se retirera jamais de toi
« sans édification ou consolation spirituelle. — Qui-
« conque priera pour toi et se présentera devant Moi,
« avec des paroles, des prières ou des bonnes œuvres,
« recevra pour récompense de ne pas sortir de ce

« monde sans avoir obtenu la grâce de vivre dans mon « amour. »

Et Notre-Seigneur daigna confirmer ces faveurs en cette manière :

« Un jour, dit sainte Gertrude, que je vous accusais, « vous, ô mon Dieu, de n'avoir pas scellé vos pro- « messes en me frappant la main dans la main, ainsi « que font ceux qui prennent quelque engagement, « votre divine condescendance me promit de satisfaire « à cette exigence et vous me dites : « pour couper court « à tes plaintes, approche, et reçois la confirmation de « mon engagement, » et je vis que vous m'ouvriez « pour ainsi dire des deux mains cette arche de la di- « vine fidélité et de l'infaillible vérité, c'est-à-dire « votre Cœur déifié,et que vous m'ordonniez d'y porter « ma main droite. Fermant alors cette ouverture où « ma main demeura retenue, vous me dites : voilà que « je promets de conserver dans leur intégrité les dons « que je t'ai confiés. Si cependant je viens quelquefois, « par une économie de ma Providence, à en suspendre « pour un temps les effets, je m'engage à t'en dédom- « mager ensuite au triple, de la part de la toute puis- « sance, de la sagesse et de la bénignité de la sainte « Trinité, au milieu de laquelle je vis et règne, vrai « Dieu, dans les siècles éternels des siècles. » Liv. II, ch. 20.

Les ouvrages de la sainte sont semés de ces témoignages du plus paternel amour.

Jésus lui donna son Cœur et lui dit : « Il sera tou- « jours à ta disposition pour réparer à toute heure tes « négligences.» (Liv. III,ch. 25.) Et comme elle lui demandait jusqu'à quand il lui plairait de lui conserver ce don, il répondit : « Tout le temps que tu désireras « le garder, tu n'auras jamais à déplorer que je te l'aie

« repris. » (Liv. III, ch. 26.) Souvent aussi, le bon Maître lui inspirait les prières dont elle devait se servir pour obtenir une grâce. Qui pourrait méconnaître l'inspiration divine dans cette prière si courte : « Jésus, « Sauveur du monde, exaucez-nous, vous à qui rien « n'est impossible, si ce n'est de n'avoir pas de miséri- « corde pour les misérables. » (Liv. III, ch. 29.)

Cependant, la sainte se détachait de plus en plus de ce monde, et il lui tardait de s'en aller à son Dieu.

Jésus se rendit à l'appel empressé de Gertrude : Le Fils du Très Haut, le Roi de gloire, s'inclina avec une infinie tendresse comme pour donner un baiser à son épouse, et tel que le soleil en la chaleur de son midi absorbe et fait disparaître une petite goutte de rosée, il absorba complètement en Lui par sa vertu divine cette âme bienheureuse. (Liv. V, ch. 33.) C'était en l'an de grâce 1302.

PÈLERINAGE

PARAY LE MONIAL.

L'aimant qui attire les pèlerins à Paray, c'est la chapelle de la Visitation, théâtre des ineffables communications du Verbe incarné à la Bienheureuse Marguerite-Marie. Il fait bon d'y pénétrer avec les foules un jour de grand pèlerinage, d'y fraterniser dans l'expression d'une commune prière et d'y chanter avec une voix pleine de larmes le cantique national du repentir et du pardon. Mais il est meilleur, il est plus doux encore d'y revenir, pèlerin solitaire, pour prier et pleurer tout à son aise, pour adorer et se donner à loisir à ce Jésus, toujours le même que Marguerite-Marie adora; pour contempler cet autel, cette grille, témoins de tant de

merveilles et recommander enfin au bon Maître, dans un fervent et fidèle *Memento*, tant de chers intérêts, tant d'âmes généreuses dont la reconnaissance met le nom sur nos lèvres et dans notre cœur. Nous avons eu cette joie et nous la souhaitons à tous nos amis, à tous nos frères. Il est bon de dire la sainte Messe là où Jésus se montrait à sa servante, là où le vénérable Père de la Colombière, le premier disciple du Sacré-Cœur et son premier apôtre, a célébré lui-même; il est bon de communier en union avec la bienheureuse amante de Jésus. Tout au moins si nous ne pouvons faire un vrai pèlerinage, le pèlerinage spirituel est toujours facile. Entrons avec respect, pénétrons dans le sanctuaire aux clartés de ces lampes dont les lumières si douces entretiennent un demi jour favorable au recueillement et à la prière; adorons Notre-Seigneur, il est là; unissons nos hommages à ceux de Marguerite-Marie et de tant de milliers d'âmes qui sont venues avant nous. Cette chapelle où nous sommes est la même qu'autrefois ; sans doute, l'art et la piété l'ont réparée,rajeunie; ils ont fait disparaître sous le manteau d'une riche ornementation les traces que le temps avait laissées sur les murailles. Mais le vaisseau n'a pas été changé, les dimensions sont les mêmes; l'autel,la grille étaient là où vous les voyez encore. Mais est-ce bien le même autel, est-ce bien devant ce tabernacle resplendissant d'or et de pierreries que Notre-Seigneur apparaissait à sa servante? non, le maître-autel primitif était en bois très simple avec un tableau de la Visitation de la sainte Vierge au-dessus. La piété voulut le remplacer par un monument plus en rapport avec les grandes choses qui s'étaient accomplies là, nous ne pouvons nous en plaindre. Il est seulement à regretter qu'on n'ait pas conservé le bois du vieil autel, aujourd'hui les fidèles

le vénéreraient encore, ils couvriraient de leurs baisers ces restes augustes, comme on vénère à Sainte-Marie-Majeure les débris de la crèche de Bethléem.

Le nouvel autel admirablement sculpté et doré sur bois remplissait tout le fond de la chapelle, il y resta jusqu'à la grande révolution. Il fut alors acheté à vil prix, comme un objet désormais de nul usage, puis vendu quatre cents francs par l'acquéreur révolutionnaire à la paroisse de Saint-Aubin en Charollais qui le possède encore.

Lorsque, vers 1820, les Visitandines rentrèrent dans leur chapelle, elles y placèrent un autel en bois sans ornement et sans richesse, tel que le comportait le malheur du temps, il n'était que provisoire; mais bientôt l'attention et les pieux empressements des fidèles se reportèrent sur le berceau de la dévotion au Sacré-Cœur ; et les religieuses de Paray, comptant à bon droit sur les largesses des amis du Cœur de Jésus, érigèrent le chef-d'œuvre que nous admirons aujourd'hui. Tombeau de la B. Marguerite-Marie qui y repose pendant les mois d'hiver, cet autel est fait pour recevoir la châsse et l'effigie sacrée qui renferme les ossements de cette humble amante du Sauveur. En été, cette châsse est déposée sur un riche et brillant support placé entre la grille des religieuses et l'autel. Nous ne pouvons décrire cette châsse donnée par la munificence des catholiques Belges ; mais le pèlerin qui contemple cette œuvre admirable, attache surtout ses regards sur l'effigie qu'elle supporte. La figure et les mains sont en cire, l'intérieur est en coton, et dans ce coton se trouvent les ossements de la Sainte cousus chacun hermétiquement, dans un étui en drap d'or, et disposés exactement comme ils sont dans le corps humain. Le tout est revêtu d'une robe de velours noir,

de la guimpe et du voile. La Bienheureuse a les bras croisés sur la poitrine ; la main droite tient un Cœur de Jésus au-dessus de son propre cœur ; la main gauche porte un bouquet de lis en argent comme le Cœur ; la tête est ornée d'une belle couronne en or et en argent. Mais des ossements que reste-t-il ? ils y sont tous, sauf un petit nombre des plus petits qui ont été donnés en reliques. Il sont désséchés, les chairs sont consumées : le cerveau seul est demeuré intact ; et placé aujourd'hui dans un reliquaire à part, il reçoit dans le chœur des religieuses, les hommages de leur dévotion.

La châsse est placée non loin de la grille : c'est de l'autre côté de cette grille que l'humble disciple du Sauveur s'est tenue si souvent recueillie, immobile, dans l'extase de sa contemplation ; c'est là que, faible et presque mourante, elle a passé les nuits entières, du jeudi au vendredi saint, toujours à genoux et sans autre soutien que son amour ; là que Jésus l'honorait de ses confidences, là qu'elle vit le Cœur de Jésus rayonnant comme un soleil dans sa poitrine entrouverte. Là aussi que le Père de la Colombière lui a donné le pain eucharistique ; c'est de là enfin que le zélé missionnaire dispensait les enseignements de la parole à celle dont il était le directeur et le disciple.

La plupart des apparitions de Notre-Seigneur à la confidente de son Cœur, ayant eu lieu au moment où elle se tenait devant le Saint-Sacrement, ce serait pour le pèlerin qui a du loisir une ravissante étude que de récapituler dans la vie de la Bienheureuse par ses contemporaines, la longue série des faveurs qu'elle a reçues pendant ces heures d'adoration, et nous nous prenons à regretter que ce relevé n'ait pas été fait encore. On y trouverait dans l'ordre chronologique,

avec dates à l'appui, la suite des apparitions, chacune avec son objet propre ; on aurait là comme les Ephémérides des manifestations de Jésus et de la Bienheureuse.

Laissons maintenant le pèlerin regarder en détail l'ornementation de la chapelle. Les lampes demandent une attention spéciale. Il y a dans le sanctuaire quinze lampes suspendues, et sur les autels quatorze lampes à verre rouge posées sur des trépieds élégants en cuivre doré, ces vingt-neuf lampes ardentes et luisantes sont allumées jour et nuit devant Jésus-Hostie. L'huile qui les alimente s'élève à soixante francs par année pour chacune,elle est fournie par de pieuses âmes ou par des œuvres catholiques dont le nom est gravé ou peint sur de riches écussons métalliques appendus à chaque lampe. Beaucoup d'autres sont venues s'y ajouter ; les inscriptions dont elles sont ornées disent leur provenance, en voici quelques-unes :

1° Amsterdam, au nom de la Hollande reconnaissante et aimante.

2° Au Sacré-Cœur de Jésus, l'Église d'Amérique consacre les cœurs de tous ses enfants afin qu'ils brûlent de plus en plus de son divin amour. A droite de la lampe d'Amérique est celle des associés de la Communion Réparatrice et à gauche celle de l'Apostolat de la prière. La petite lampe suspendue au milieu de la chapelle de saint Joseph, est toute en argent, c'est un bijou artistique apporté par les pèlerins anglais, sous la conduite du duc de Norfolk et de plusieurs Évêques en 1873;on lit autour en caractères gothiques: SS. Cordi Jesu D. D. D. Anglia catholica sitiens Jesum anno MDCCCLXXIII, c'est-à-dire : offerte, donnée et dédiée au Sacré-Cœur de Jésus par l'Angleterre catholique ayant soif de Jésus, l'an du Seigneur 1873.Enfin

dans la nef, celle qui se distingue le plus des autres par la grandeur, la forme et le nombre des lampions est celle des Marseillais. Elle est en cuivre doré avec trente-trois lampions en l'honneur des trente-trois années de Notre Seigneur, ils brûlent nuit et jour. C'est en somme un total de quatre-vingt-huit lampes constamment allumées et entretenues par la piété catholique. On se souvient en les comptant de Madeleine la pénitente qui versa le vase de parfum sur la tête du Sauveur : et si des hommes au cœur étroit s'avisaient de blâmer ces pieuses générosités, nous leur rappellerions le panégyrique que Notre Seigneur a fait de Marie Madeleine en disant : *Bonum opus operata est in me*. C'est une bonne œuvre qu'elle a faite envers moi.

Les *Exvoto* sollicitent aussi un regard, un grand nombre de cœurs en vermeil agencés avec goût sur la grille des religieuses forment cette inscription : *Gloire au Cœur de Jésus : Amour à Marguerite !* Le cintre qui encadre cette grille et tous les autres cintres du sanctuaire sont pareillement garnis d'innombrables *Exvoto* offerts par les pèlerins. Chacun d'eux n'est-il pas le gage d'une faveur obtenue et un acte de reconnaissance ? Oui, ces *Exvoto* représentent quelquefois des guérisons corporelles, mais plus souvent des grâces d'un autre genre. Ailleurs, à Lourdes par exemple, et dans ces pèlerinages où nos infirmités physiques se rencontrent avec la bonté maternelle de Marie, les guérisons inespérées sont fréquentes ; à Paray, les misères de l'âme sont soulagées. Oh ! que de conversions réputées impossibles, que de retours inattendus sont obtenus du Cœur de Jésus par une prière fervente! *Misereor super turbam*. J'ai pitié de la foule, disait-il sur la terre ; il le répète, ce cri, du fond de son sanc-

tuaire de Paray, et les misérables accourent à lui, surtout les plus misérables, qui sont les pauvres pécheurs ? Et vous qui depuis longtemps déjà lui avez voué votre cœur, vous sortirez de cette chapelle plus aimants et plus généreux, plus empressés de lui rendre dévouement pour dévouement. Il y a dans le sanctuaire de Paray une atmosphère qui purifie les âmes, les échauffe, les élève, et les pénètre de sa vertu.

Les *Exvoto* nous invitent à considérer les bannières qui pendant l'été tapissent les murs de l'enceinte sacrée, elles ont aussi leur éloquence et chacune d'elles a sa légende ; elles disparaissent en hiver, sauf une exception, dont nul ne méconnaîtra l'inspiration délicate, celles de l'Alsace et de la Lorraine sont inamovibles ; il en est aussi une troisième qu'on n'enlève jamais, c'est le fac-simile de l'étendard de Patay, fanion glorieux des Zouaves Pontificaux : ces trois bannières restent là comme autant d'emblèmes d'invincible espérance : *In spem resurrectionis*, comme un signe de résurrection.

PRATIQUE

Ayez une image du Sacré-Cœur exposée dans votre maison.

PRIÈRE DE SAINTE GERTRUDE AU SACRÉ-CŒUR.

O Cœur adorable de Jésus, le plus tendre, le plus généreux de tous les cœurs, pénétré de reconnaissance à la vue de vos bienfaits, je viens me consacrer à vous sans réserve et sans retour. Je veux m'employer de toutes mes forces à propager votre culte, et à vous

gagner, s'il se peut, tous les cœurs. Recevez aujourd'hui le mien, ô Jésus, ou plutôt prenez-le vous-même, changez-le, purifiez-le, pour le rendre plus digne de vous ; rendez-le humble, doux, patient, fidèle et généreux comme le vôtre, en l'embrasant de tous les feux de votre amour. Cachez-le dans votre divin Cœur, avec tous les cœurs qui vous aiment et qui vous sont consacrés, et ne permettez pas que je le reprenne jamais. Ah ! plutôt mourir que de jamais contrister votre Cœur adorable. Oui, Cœur de Jésus, toujours vous aimer, vous honorer, vous servir, toujours être tout à vous : c'est le vœu de mon cœur, à la vie, à la mort, et dans toute l'éternité. Ainsi soit-il.

MAXIME

Qui se consacre au Cœur de Jésus, se consacre au bonheur.

INVOCATION

Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus.
(100 *j. d'indulgence. Pie IX,* 20 *sept.* 1860.)

Deuxième jour

LE SACRÉ-CŒUR PRINCIPE DU SANG.

Sine sanguinis effusione non fit remissio.
Il n'y a pas de pardon sans effusion de sang.
(Ad Hebr. c. IX.)

Nous avons vu dans le Sacré-Cœur de Jésus le principe du sang qui entretenait sa vie et qu'il a versé pour nous sauver ; arrêtons-nous devant cette source bénie, contemplons ses effusions vivifiantes et sa merveilleuse fécondité.

I. Lorsque l'apôtre saint Paul déclare dans son épître aux Hébreux que sans effusion de sang il n'y a pas de rémission, il ne fait qu'interpréter une croyance que tous les peuples avaient admise avant lui. Tous avaient vu dans le sang versé une vertu réparatrice, tous le faisaient couler ; à défaut du sang de l'homme, ils répandaient celui des animaux, surtout de ceux que leur domesticité, leur instinct rapprochaient davantage de nous : c'est que la vie est dans le sang et que l'effusion du sang pouvait seule expier l'attentat commis par le pécheur contre le maître de la vie. Mais que pouvait faire à Dieu le sang des boucs et des génisses,

lorsque celui même de l'homme aurait coulé sans vertu ; sang du pécheur, sang d'un esclave disgracié de son maître, il aurait lavé pendant des siècles une âme coupable sans pouvoir effacer sa tache ni la blanchir. Que faut-il donc à ce sang pour qu'il devienne réparateur ? Il faut y mêler un sang qui tienne, de la dignité de la personne qui l'offre, une vertu infinie ; il suffit d'y verser une goutte du sang de Jésus. Mais ce sang divin, d'où vient-il ? Comme le sang qui coule dans vos veines vient du cœur, le sang de Jésus n'a pas d'autre source, il jaillit de son Sacré-Cœur. Suivons-le à sa trace brillante ; il a coulé une première fois le jour de la Circoncision ; mais depuis, est-il resté captif dans les veines du Dieu fait homme ? Serait-il vrai, comme le disent les poètes, que Jésus, encore apprenti dans l'atelier de saint Joseph, se soit blessé à dessein lui même, que le sang de sa main ait coulé, et qu'il l'ait montré à sa Mère comme les prémices d'une effusion plus abondante dont l'heure n'était pas arrivée ? ou plutôt serait-il vrai que Jésus, l'unique Pénitent de l'Église, ait voulu, sans attendre le Calvaire, donner satisfaction aux désirs impatients qu'il avait de souffrir pour nous, et par ses macérations sanglantes tracer la route de ces flagellations volontaires où tant de nobles âmes devaient s'engager après lui? Je ne sais : mais son heure est arrivée, le Sauveur n'est pas encore entre les mains de ses bourreaux, et déjà son sang a coulé deux fois : à la Cène par une effusion mystique dans la coupe pascale, et visiblement mêlé à sa sueur dans l'agonie au jardin des Olives. Il coule bientôt plus abondamment encore à la colonne où on le flagelle, quand les bourreaux armés de fouets garnis de plomb s'abattent sur la douce victime comme les forgerons sur leur enclume ; il

coule sous la piqûre des épines qui percent son front ; il coule par ses plaies entr'ouvertes le long du chemin qui le mène au Calvaire. Il s'imprime sur le voile dont Véronique a essuyé son visage, il coule dans le crucifiement de ses pieds, de ses mains, il va s'échapper encore de sa poitrine trouée par la lance du soldat. C'en est fait, il ne coulera plus ! Erreur ! la source est ouverte, source intarissable qui ne cessera de le prodiguer aux hommes dans l'Eucharistie considérée comme sacrifice ou comme sacrement. Il a coulé ce matin sur un mot de mes lèvres, il a coulé dans mon cœur, et toujours il coulera quelque part jusqu'à la fin du monde, jusqu'à cette dernière de toutes les Messes qui, célébrée sur les confins du temps prêt à finir par le dernier des prêtres sur le dernier autel de l'exil, fera place aux splendeurs du sacrifice éternel ! Et tout ce sang versé par Jésus, sang de la Croix, sang de l'autel, ce sang dont le cours fidèle accompagne l'humanité dans sa marche vers la patrie, il jaillit toujours de la même source, de la source de son Cœur. Adorons cette source, adorons ce sang, allons-y boire, allons-y nous purifier, c'est pour nous que Jésus l'a demandé à sa Mère, pour nous qu'il l'a entretenu dans ses veines, pour nous qu'il le répand. Devenu notre breuvage, il renouvellera notre jeunesse et fortifiera nos âmes dans la souveraine efficacité de sa vertu.

II. Elle est inexprimable la toute-puissance du sang réparateur ; il peut racheter avec une seule goutte versée par amour, les iniquités du monde entier. Ce monde n'est pas seulement notre globe terrestre avec son humble satellite, c'est l'univers avec ses constellations. Donnez un libre cours à vos pensées ; voyez-vous ces soleils et cette brillante poussière d'étoiles ?

Ces myriades de points lumineux, plus vastes que notre terre, que notre soleil, sont-ils habités ? nous pouvons l'admettre ; les habitants de ces mondes inconnus ont-ils péché, ont-ils besoin de rédemption ? c'est le secret de Dieu. Supposons qu'ils ont péché ; pour les réconcilier avec Dieu, il n'est pas besoin d'un autre Rédempteur, Jésus suffit, *terra, pontus, astra, mundus quo lavantur flumine.* La terre, la mer, les astres, le monde sont purifiés dans ce sang.

Mais restons sur la terre et voyons jusqu'où le Cœur de Jésus envoie la vertu de ce sang. Il la fait arriver aux deux extrémités de notre histoire, au berceau et à la tombe de l'humanité ; au berceau qui la vit naître comme à cet autre berceau qui la verra renaître à l'impérissable éternité. Le sang de Jésus se préexistant dans ses effets, dans une grâce avant courrière de sa venue,a offert à nos premiers parents le don de la persévérance, et après leur chute celui du repentir. Il a fait pénétrer sous les eaux du déluge le mouvement de contrition qui a converti dans leur naufrage d'innombrables pécheurs ; il a suivi les fils de Noë dans leur dispersion à travers le monde, suscitant partout de lumineuses clartés. Et de ce côté-ci du Calvaire, il précipite ses effusions plus généreuses avec une prodigalité souveraine ; il les offre à tous les temps, à tous les peuples, à tous les hommes. Il n'y a pas une plage foulée par le pied de l'homme que n'ait visitée la grâce du Rédempteur ; pas une forme d'assistance qu'il n'ait prodiguée, il est la lumière qui montre la route, la force avec laquelle on avance ; il est au point de départ et au point d'arrivée, il est la persévérance qui couronne. O Sang de mon Jésus, que vous êtes magnifique dans vos effusions à travers le monde des âmes ! Pareil à ces fleuves d'ici-bas qui répandent sur

leurs rives. l'abondance et la vie, ainsi, fleuve divin, vous faites germer et s'épanouir dans les âmes que vous arrosez les plus étonnantes merveilles ; quelle végétation splendide, quelle variété de fleurs suaves et brillantes ! Fleurs de la virginité et du martyre, fleurs de l'obéissance et de l'humilité, fleurs de charité et d'abnégation ; leur délicieux parfum embaume le monde. Mais l'honneur de cette divine floraison appartient à la source, au divin Cœur. La source ne se couronne-t-elle pas des gloires qui embellissent le fleuve qu'elle alimente ? Les payens eux-mêmes le reconnaissent, eux qui déïfiaient les sources des fleuves illustres. Dites-moi donc, si vous le pouvez, les gloires que fait éclater dans les âmes le sang de Jésus, et je les revendiquerai pour son Cœur. Concevez par la pensée, une exposition vraiment universelle de toutes les grandes et saintes œuvres : mettez tous les dévouements, tous les héroïsmes, toutes les immolations, toutes les vertus que Dieu récompensera au jour de ses justices : ce jour-là on saura et ce que peut le sang réparateur et ce que vaut la créature assistée, éclairée, vivifiée par le Cœur de son Dieu.

LES PRÉCURSEURS.

II

SAINTE MECHTILDE DE HACKEBRUN

Vierge de l'Ordre de Saint-Benoît (1200-1298).

Voici comment débute l'écrivain qui a rédigé dans le *Livre de la grâce spéciale* les révélations de sainte

Mechtilde. « Il y eut une Vierge tellement prévenue « des bénédictions de Dieu dès son enfance, qu'au « moment de sa naissance, comme il semblait qu'elle « allait expirer, on la porta en grande hâte pour la « faire baptiser par un prêtre, homme de sainteté et de « vertu, qui se disposait à célébrer la Messe. Tandis « qu'il la baptisait, il proféra ces paroles que nous « croyons pieusement avoir été prophétiques : Que « craignez-vous? cette enfant ne mourra pas, mais « deviendra une sainte et religieuse personne en « laquelle Dieu opérera beaucoup de merveilles, et « elle terminera les jours de sa vie dans une bonne « vieillesse. L'événement a donné raison au prêtre du « Seigneur. Comme Mechtilde avait sept ans, sa mère « s'en vint un jour avec elle au monastère qui était « près du château où ses parents demeuraient ; alors « elle resta dans le monastère malgré sa mère, avec « un grand contentement, priant elle-même les Sœurs « l'une après l'autre de la recevoir en leur société ; « après quoi, ni les menaces, ni les caresses de ses « parents ne purent l'en faire sortir. Elle se mit aus- « sitôt, d'une manière admirable, à aimer Dieu de « tout son cœur, et son esprit tressaillait souvent en « lui avec une douceur infinie. Elle était d'une pro- « fonde humilité, d'une grande patience, d'une fer- « veur et d'une dévotion exquises ; mais c'est surtout « dans l'amour de Dieu et du prochain qu'elle fit des « progrès, se montrant complaisante et aimable envers « tous, en sorte que personne n'approchait d'elle sans « en revenir tout consolé. Cependant Dieu commença « aussi à se rendre familier envers elle, même dès sa « plus tendre jeunesse, et à lui révéler grand nombre « de ses mystères secrets. Mais nous ne dirons rien de « ce qu'il lui révéla jusqu'à sa cinquantième année,

« imitant la discrétion de l'Évangile qui n'a point « manifesté les actions de Notre Seigneur avant qu'il « eût trente ans. Enfin Dieu l'avait en vérité comblée « de toutes ses grâces non seulement gratuites et « spirituelles, mais encore naturelles, de science, « d'intelligence, de la connaissance des lettres, et « d'une voix sonore, en sorte qu'elle pouvait rendre « tous les services possibles au monastère, comme si « Dieu avait voulu qu'il ne lui manquât aucun de ses « dons. »

La doctrine qui s'épanouit dans les révélations Gertrudiennes se retrouve dans les visions de sainte Mechtilde. Ici encore, c'est le Cœur divin qui apparaît comme l'organe principal de l'amour du Dieu fait homme et de ses opérations. Mechtilde en fournit peut-être plus d'images que Gertrude, citons quelques traits.

En la férie quatrième après Pâques, comme on commençait la Messe *Venite benedicti*, Mechtilde dit au Seigneur : « Oh ! si j'étais de ces âmes bénies qui entendent cette parole de votre bouche ! » Le Seigneur lui répondit : « Sois-en bien certaine, et je vais t'en « donner en gage mon Cœur, que tu garderas toujours « avec toi, et que tu me remettras comme un témoi- « gnage au jour que j'aurai accompli ton désir. Je te « donne encore mon Cœur comme une maison de « refuge, afin qu'à l'heure de ta mort, il ne s'ouvre « devant toi aucun autre chemin que dans mon Cœur « où tu viendras te reposer éternellement. »

Ce don fut un des premiers qu'elle reçut de Dieu ; aussi conçut-elle dès lors une extrême dévotion pour le Cœur Sacré de Jésus-Christ, et presque chaque fois que le Seigneur lui apparaissait, elle recevait de son Cœur quelque faveur spéciale. Et elle-même répétait

souvent : « S'il me fallait écrire tous les biens qui me « sont venus du très bénigne Cœur de Dieu, un livre « gros comme celui des Matines n'y suffirait pas. »

Souvent il lui semblait incliner sa tête sur le Cœur de Jésus, elle l'entendait battre sans interruption et avec force. Et ce battement du divin Cœur résonnait comme s'il invitait l'âme par ces paroles : « Viens te « reposer, viens te réconcilier, viens te consoler, viens « te faire bénir, viens, mon amie, recevoir tout ce qu'un « ami peut donner à son ami ; viens, ma sœur, possé- « der l'éternel héritage que je t'ai conquis de mon « sang précieux ; viens, mon épouse, jouir de ma divi- « nité. »

Et il lui disait encore : « Entre dans la joie de ton « Seigneur. » A cette parole, elle était toute ravie en Dieu, et comme une goutte d'eau versée dans le vin ne peut plus s'en distinguer, ainsi cette âme bienheureuse passant en Dieu devenait avec lui un seul et même esprit. Et Dieu lui disait : « J'épancherai en toi tout ce « qu'un Dieu est capable de contenir, et autant qu'il « est possible à un homme, je multiplierai en toi mes « dons. »

Comme elle priait un jour le Seigneur de lui donner quelque chose qui excitât en elle continuellement son souvenir, elle reçut cette réponse : « Je te donne mes « yeux, pour que tu voies toutes choses avec eux ; mes « oreilles, pour comprendre avec elles tout ce que tu « entendras ; je te donne aussi ma bouche, afin que tu « accomplisses par elle tout ce que tu auras à dire, à « prier, à chanter. Et je te donne mon Cœur, afin de « penser par lui et de m'aimer moi-même et toutes « choses pour moi-même. » A ce dernier mot, le Sei- gneur absorba l'âme toute entière et se l'unit de telle manière qu'il semblait qu'elle vît par les yeux de Dieu,

qu'elle entendît par ses oreilles, qu'elle parlât par sa bouche, et qu'elle ne se sentît pas d'autre cœur que celui de Dieu lui-même.

Notre-Seigneur lui enseignait sous toutes les formes le secret de vivre d'une même vie avec lui. « Je t'en-« seignerai trois choses, lui dit-il, la première est que « tu supportes toutes tes contrariétés corporelles ou « spirituelles, non pour toi, mais pour moi, comme si « je les supportais en toi-même; la seconde est d'ac-« cepter tous les bienfaits ou services que tu recevras « des hommes avec joie et reconnaissance, comme si « c'était à moi, non à toi qu'ils soient rendus; la troi-« sième est de vivre totalement pour moi de manière « que tu assignes tes œuvres, non à toi, mais à moi, « comme si tu n'étais pas autre chose qu'un vêtement « dont je me couvre pour exciter et régler en moi « toutes tes actions. »

La Sainte avait dit au Seigneur : « Si vous aimez « tant, Dieu très doux, que l'on s'empare de ce qui est « à vous, enseignez-moi comment il faut s'y prendre. » Il répondit : « Qu'on offre à Dieu le Père tous ses dé-« sirs, intentions et prières en union de mes désirs « et de mes prières, et alors le tout montera devant « Dieu et ne fera plus qu'une seule chose, comme « divers aromates brûlés ensemble ne font plus « qu'une fumée qui s'élève droit au ciel. Toute autre « prière, encore qu'elle pénètre le ciel, n'est pas aussi « agréable devant Dieu que dans une telle union. De « même, qu'on accomplisse son travail et toutes ses « œuvres en union de mes travaux et de mes œuvres, « de là ces œuvres se trouvent aussi ennoblies que du « cuivre fondu avec de l'or perd sa vileté et reçoit la « noblesse de l'or. Troisièmement,que l'on règle toute « sa vie, savoir ses mouvements, ses forces, ses sens,

« pensées, paroles, enfin tout d'après cette manière de « vivre ; il en résulte une vie nouvelle et ennoblie, « comme si un noble oiseau passait d'un lieu fangeux « et d'un air fétide dans un air excellent. Ainsi l'homme « terrestre devient tout céleste et s'unit à moi dans le « renouvellement qu'il reçoit de ma vie. » Et dans une autre circonstance Jésus lui dit : « Qu'y a-t-il que « mon Cœur divin ne puisse changer en mieux ? Tout « le bien que contiennent le ciel et la terre est sorti de « la bonté de mon Cœur. » Et il lui fit voir tous les ordres des Saints avec leur gloire disant : « Voilà les « grandes choses que la bonté de mon Cœur a opérées « dans les prophètes et dans les apôtres, ainsi que dans « tous les saints ; voilà quelle perfection elle a donnée « à leurs œuvres et comment elle les a rémunérées « au-delà de leurs mérites. »

Sœur Mechtilde était souvent malade ; Notre Seigneur lui dit : « Ne crains rien, parce que c'est moi qui « supporte véritablement tout ce que tu souffres, et « pour cette raison les soins qu'on te rend me sont « rendus à moi-même ; aussi je récompenserai ces per- « sonnes comme si elles avaient travaillé pour moi. « Tous ceux encore qui à l'heure de ta mort t'assiste- « ront avec une tendre compassion, me seront aussi « agréables que s'ils avaient assisté à ma passion en « prenant part à mes douleurs. Semblablement ceux « qui assisteront pieusement à tes funérailles, feront « une action aussi agréable à mes yeux, que s'ils « avaient rendu à ma sépulture les honneurs accou- « tumés. » Quel miracle de bonté ! Et cependant le bon Maître se surpassait encore lorsque cette âme lui demandant ce qu'elle devait croire de cette bonté ineffable, il répondit : « Tu dois croire d'une espérance « certaine qu'après la mort je te recevrai comme un

« père recevrait son fils chéri, et que jamais père n'a « si fidèlement partagé l'héritage avec son fils, comme « je partagerai avec toi tous mes biens, et te donnerai « part à moi-même. Secondement, je te recevrai comme « un ami reçoit son ami le plus cher, et je te témoi- « gnerai une amitié si grande, que jamais ami n'en a « éprouvé de pareille de son ami. Troisièmement, je te « recevrai comme un époux reçoit sa nouvelle épouse « qu'il aime uniquement, avec une telle affluence de « délices que jamais époux n'a tendrement ravi son « épouse, comme je te comblerai de délices et t'eni- « vrerai du torrent de ma divinité. »

L'heure arriva où devaient s'accomplir pour Mechtilde ces magnifiques promesses ; son Jésus vint l'appeler en ces termes : « Viens, mon élue, ma colombe, « mon champ fleuri où j'ai trouvé ce que je désirais, « mon beau jardin où j'ai goûté toutes les délices de « mon Cœur divin, où fleurissaient toutes les vertus ; « c'est en ce jardin que j'aimais à me retirer lorsque « les pécheurs m'irritaient par leurs offenses, et en « buvant de son eau j'oubliais les injures qui m'étaient « faites. » Sœur Mechtilde reçut l'Extrême-Onction, et à mesure que le prêtre faisait l'onction sur ses membres, Jésus lui faisait don de tous les mérites qu'il avait acquis par les membres correspondants de son très saint corps. A leur tour, les Saints dont les noms étaient récités dans les litanies lui faisaient don de tous leurs mérites. Le moment si désiré arriva enfin : alors le Seigneur de majesté enveloppant son épouse de la lumière de la divinité et l'en pénétrant tout entière, Lui, le Chantre des Chantres, d'une voix qui surpasse toute capacité humaine, paya de retour en ce moment sa philomèle, qui tant de fois sur la terre avait charmé son Cœur divin moins par sa voix sonore que

par la ferveur de sa dévotion ; il lui chanta donc ces paroles : « Venez, bénis de mon Père, recevez le « royaume » ; puis, la saluant avec tendresse, il lui redemanda son gage, son Cœur divin qu'il lui avait donné huit ans auparavant. Sur quoi, elle ouvrit de ses deux mains son cœur en face du Cœur de son bien aimé, lequel lui était semblablement ouvert, et le Seigneur appliqua son Cœur divin sur son cœur et l'absorbant tout entier, il l'associa à sa gloire. Là, qu'elle se souvienne de ceux qui se souviennent d'elle, que par ses prières elle nous obtienne au moins quelques gouttes de la surabondance de ses délices, auprès de Celui avec qui, devenue un seul et même esprit, elle triomphe éternellement. Amen.

(*Voir le Livre de la grâce spéciale*, passim, *traduction des Pères Bénédictins de Solesmes. Paris. Oudin. 1878.*)

PÈLERINAGE.

LE JARDIN DE LA VISITATION A PARAY.

Aujourd'hui nous sortirons du sanctuaire où Jésus a donné son Cœur à la B. Marguerite-Marie, nous pénétrerons dans l'enceinte même du monastère pour y vénérer les traces que l'humble Visitandine y a laissées. La clôture qui en interdit l'accès aux pèlerins, fut momentanément levée pendant le mois des pèlerinages en 1873. Il nous a donc été possible d'y entrer et nous parlerons en témoin oculaire.

Ce n'est pas sans regret que les Visitandines de Paray se résignèrent à ouvrir leur enclos ; mais elles crurent qu'il était convenable de céder aux instances

de Mgr de Lézéleuc, évêque d'Autun, et au désir unanime des pèlerins. Une page de la circulaire qu'elles ont adressée à tous les monastères de l'Ordre, en date du 6 novembre 1873, laisse entrevoir combien cette condescendance leur a coûté. Elles écrivaient : « Avant « tout, nous vous devons un mot d'explication par « rapport à notre sainte clôture. Vous ne pouvez ignorer qu'en vertu d'une autorisation extraordinaire, « les processions ont traversé notre enclos pour « vénérer les lieux consacrés par la manifestation du « Sacré-Cœur, savoir : le bosquet de noisetiers, la « chapelle du jardin et la cour de la sacristie. Cette « permission ardemment sollicitée par les directeurs « du comité de Paris et des villes les plus éloignées, « ne fut accordée qu'après les plus sérieuses délibérations dans lesquelles notre digne Mère exprima tou- « jours son amour pour notre vie cachée. Monseigneur « sut concilier les vœux des pèlerins et le zèle de la « régularité. Il permit l'entrée des processions, à « heure fixe, sous la conduite du clergé ; mais en « excluant par cette autorisation générale toute entrée « particulière, et à plus forte raison tout rapport avec « la communauté. C'est à tort qu'il a été dit que les « Religieuses de la Visitation de Paray ont pris part à « la procession dans leur enclos : nulle d'entre nous « n'a pu même être aperçue. Avant le moment fixé, « on sonnait la cloche pour avertir les Sœurs de rentrer dans l'intérieur du monastère ; on tirait les « volets et on fermait à clef toutes les issues. Alors « M. notre aumônier entrait pour ouvrir lui-même la « grande porte. Notre Très-Honorée Mère et notre Sœur « Économe qui en préparaient les abords disparaissaient immédiatement, et le parcours de la procession terminé, c'était encore M. l'aumônier qui « refermait la clôture en sortant le dernier. »

L'enclos s'ouvrit pour nous le mercredi 4 juin. Il est vaste, propre et riant. Une muraille élevée, garnie de vignes et d'espaliers, le ferme de toutes parts. Le petit parterre qui avoisine les bâtiments est rempli de fleurs de la saison. Les allées sont partout dessinées à la française, mais ce n'est pas l'ordonnance du jardin que nous venons admirer dans cet enclos béni ; nous avons à vénérer les lieux consacrés par les apparitions de Notre-Seigneur et les souvenirs que Marguerite-Marie y a laissés.

I. Le premier endroit que nous vénérons est le *bosquet de noisetiers*, ce lieu que la Bienheureuse appelait *un endroit de grâces* « parce que c'est là, « disait-elle, que Notre-Seigneur m'a fait connaître « l'avantage qu'il y a de souffrir, par les connaissances « et les lumières qu'il m'a données de sa Passion. » On voudrait s'arrêter là, et baiser le sol que le Sauveur a foulé de son pied divin, mais il faut avancer et suivre le mouvement. Du moins ne pourrait-on pas arracher quelques feuilles de ces arbustes qui ont ombragé Notre Seigneur et son heureuse confidente ? On dit que bien des mains pieusement indiscrètes ont tenté ce doux larcin, mais le plus grand nombre garde la consigne et se console de quitter si vite ce verdoyant sanctuaire, en jetant un long regard sur le petit pré où Marguerite-Marie gardait l'ânesse et l'ânon du couvent. Un jour, pendant que Notre-Seigneur parlait à sa servante, ces animaux s'émancipèrent jusqu'à pâturer dans le jardin réservé ; l'humble religieuse voulait quitter le bon Maître pour courir après eux, le Sauveur la retint et l'assura qu'ils ne feraient point de dégâts.

La circulaire déjà citée constate, non sans un grain de malice, l'empressement des pèlerins à butiner çà et là des souvenirs de leur pieux passage dans l'enclos ;

lisons encore : « Nos lieux saints vénérés journelle-« ment par les pèlerins, portent des traces de plus en « plus saillantes de leur dévotion, c'est-à-dire que le « bosquet de noisetiers, les petits arbustes de la cour « des Séraphins montrent par leur dépouillement, « combien leur feuillage est estimé ; et si l'escalier de « la sacristie pouvait conserver des traces des baisers « qu'il a reçus, il donnerait une preuve magnifique de « la vénération qu'inspire le souvenir de notre séra-« phique Sœur et de ses célestes associés ». Et plus loin les bonnes religieuses ajoutent : « le bosquet n'a pas « été taillé au printemps ; grâce aux coupures qu'il a « subies, il pourra encore s'en passer l'année pro-« chaine. »

II. Cependant nous voici à la chapelle du fond du jardin : elle est adossée au mur de clôture, et plus d'une fois de pieux pèlerins tels que saint Benoît-Joseph Labre, ne pouvant comme nous pénétrer dans le couvent, sont venus s'agenouiller sur le chemin public, près du mur qui borde l'enclos. Cette chapelle est la première qu'on ait élevée au Sacré-Cœur, elle fut commencée en 1686 pour être le monument du triomphe de la dévotion au Sacré-Cœur dans la communauté. Pendant qu'on la bâtissait, la Bienheureuse et ses Sœurs se faisaient un bonheur d'en transporter les matériaux. Lorsqu'elle reçut la bénédiction liturgique, le 7 septembre 1688, Marguerite-Marie entra en extase et goûta pendant trois heures d'ineffables délices. Souvent encore, elle reçut, dans ce sanctuaire, des grâces extraordinaires. Le 15 février 1689, jour anniversaire de la mort du P. de la Colombière, elle y resta en prières depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Enfin cette humble chapelle devint pour elle comme un lieu de pèlerinage, où elle venait

recommander au Cœur adorable de son Jésus les âmes qui réclamaient son intercession. Là encore, il nous serait bon de prier en union avec la Bienheureuse; on voudrait contempler à loisir les tableaux qui ornent les murailles, lire les inscriptions qui nous rappellent tous ces souvenirs, mais il faut passer.

III. Voici maintenant le troisième des lieux bénis qui nous parle de Marguerite-Marie ; c'est un petit recoin où elle avait installé son rouet, tout proche de la fenêtre du chœur des religieuses, afin de pouvoir,en travaillant, apercevoir le tabernacle. C'est dans cette petite cour qu'elle aperçut le Sacré-Cœur environné de Séraphins qui chantaient leur cantique d'amour, et ces esprits bienheureux invitaient l'amie du Sauveur à s'unir à leurs concerts. Ils voulaient former avec elle une association où, de part et d'autre, l'amour mettrait son appoint : de leur côté la jouissance, de son côté la douleur, et ainsi, elle jouirait en eux comme ils souffriraient en elle. Et ils écrivaient cette association dans le Sacré-Cœur du bon Maître en lettres d'or et en caractères ineffaçables. Depuis ce moment, Marguerite-Marie nommait les Anges ses divins associés.

N'était-ce pas la Confrérie du Sacré-Cœur que les Séraphins inauguraient en ce lieu, de concert avec la Bienheureuse? Deux plaques de marbre blanc, incrustées à l'endroit de la céleste apparition, portent des inscriptions commémoratives de ce grand souvenir.

Tout près de là est une petite galerie en pierre au-dessus du bûcher, c'était le noviciat ; on y retrouve encore quelques traces des peintures murales faites par les novices de Marguerite-Marie pour orner le petit oratoire et la première image du Sacré-Cœur. On sait qu'à l'occasion de la fête de leur Mère-maîtresse, le 20 juillet 1685, les Novices firent un petit autel bien

pauvre et qu'elles y attachèrent une image de papier crayonnée à l'encre où était la représentation de ce divin Cœur. Tel fut le premier hommage extérieur rendu dans le couvent de Paray au Cœur de Jésus ; tel fut le Bethléem du nouveau culte,tels son berceau et sa nativité. Dix-huit mois après, vers la fin de 1686, Marguerite-Marie quittait la charge de Directrice ; plusieurs, sortant avec elle du noviciat, résolurent d'emporter la petite image qui faisait tout leur trésor ; elles trouvèrent une petite niche qu'elles placèrent dans un lieu reculé où l'on allait rarement. Le modeste oratoire donnait sur l'escalier qui conduisait à la tour du noviciat.

Que ne nous est-il donné de pénétrer dans le monastère, de visiter cette infirmerie où la conduisirent et la retinrent si souvent des maladies qui déconcertaient la science ; et cette salle du Chapitre où ses Supérieures, ses Sœurs et Dieu lui-même conspiraient à l'accabler d'humiliations joyeusement acceptées. Nous voudrions encore voir au milieu du cloître ce puits où la Bienheureuse eut le terrible accident qui lui brisa la mâchoire ; et cet escalier du haut duquel le démon la précipita sans qu'elle se fît aucun mal : et cette sépulture placée dans un caveau sous le chœur où la Bienheureuse aimait à conduire ses novices pour y prier. C'est là qu'elle fut inhumée à son rang ; mais en 1703, elle fut retirée de la case où on l'avait mise, le cercueil fut ouvert, les chairs et les vêtements mêlés à la chaux qui les avait pénétrés furent recueillis avec respect et distribués peu à peu aux fidèles sous le titre de Cendres de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque. Les ossements furent conservés dans une châsse de bois de chêne vitrée qu'on plaça dans le caveau sur une petite table à côté de la case où la Bienheureuse avait été

inhumée. Elle y resta jusqu'à l'expulsion des Sœurs en 1792.

Mais pendant que nous accomplissons ce pèlerinage spirituel à travers le couvent, la procession est arrivée à son terme et nous sortons de l'enclos. Dérobons-nous à la foule, et entrons dans l'église de la Visitation, nous nous agenouillerons devant la châsse magnifique où reposent les ossements de la Bienheureuse, et, nous associant à son amour, nous nous consacrerons avec elle au Sacré Cœur de Celui qui l'a glorifiée sur la terre et la couronne dans le ciel.

PRATIQUE

Offrez chaque matin tous les actes de votre journée en union avec les intentions du Cœur adorable de Jésus.

PRIÈRE

Salut du matin au Sacré-Cœur (*sainte Mechtilde*).

Je vous adore, je vous bénis, ô très doux Cœur de Jésus ! c'est de vous que ne cesse de jaillir, comme d'une source de grâces, le miel de toute douceur et de toute suavité. Je vous remercie du plus intime de mon cœur, de m'avoir gardé cette nuit et d'avoir rendu pour moi à Dieu votre Père vos hommages et vos actions de grâces.

Et maintenant, ô mon doux amour, je vous offre mon cœur si misérable et si peu digne de vous ; je vous l'offre en sacrifice du matin ; je le renferme dans votre Cœur si aimant et le recommande à toutes vos sollici-

tudes. Daignez, je vous en supplie, le remplir de vos célestes influences et l'embraser de votre saint amour.

MAXIME

Tout comme vous, tout avec vous, tout pour vous, Seigneur.

INVOCATION

Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de moi.
(100 *j. d'indulg. Pie IX*, 10 *juin* 1867.)

Troisième jour.

LE SACRÉ-CŒUR, FOYER D'AMOUR

Cor Jesu, flagrans amore nostri, amore quo ardes, inflamma cor nostrum.
Cœur de Jésus, embrasé d'amour pour nous, de l'amour dont vous brûlez, enflammez notre cœur.

Pour être réparateur, le sang de Jésus doit être versé du consentement de celui qui le possède; il faut que le bon Maître en le donnant soit tout ensemble sacrificateur et victime, il faut qu'il le donne de lui-même et par amour. Si, par exemple, ses ennemis avaient pu le lui ravir malgré lui, s'il s'était échappé de ses veines à son insu, ce sang serait toujours resté le digne objet de nos adorations, mais il n'eût pas été réparateur. La réparation doit être l'œuvre d'une volonté libre comme le péché qu'elle expie. Il était donc nécessaire que le sang de Jésus ne coulât que sous le commandement d'une volonté aimante, par un libre mouvement de son amour; aussi Notre Seigneur s'est-il soumis à cette loi. Il atteste qu'il meurt parce qu'il veut mourir. « Personne, dit-il, ne me prend la vie mal-« gré moi. Je la donne de moi-même, j'ai le pou-« voir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre.»

(Joan. x. 28.) Les Juifs seraient, s'il le voulait, impuissants à la lui ravir. Ne le voyons-nous pas s'en aller sain et sauf au milieu de ceux qui le conduisent au sommet de la montagne pour l'en précipiter ? Si donc, au jardin des Olives, des liens sacrilèges chargent ses mains délicates, c'est qu'il le veut ; s'il marche au Calvaire portant sur ses épaules le bois, instrument de son supplice, c'est qu'il le veut ; si des clous l'attachent à la croix, il présente lui-même ses pieds et ses mains aux bourreaux ; s'il meurt, le cri qu'il pousse à son dernier soupir, cri de joie et de victoire, atteste jusqu'à la fin la spontanéité de son immolation. Mais cette mort librement acceptée, si longtemps désirée est l'effet de son amour. L'impatience qu'il a de souffrir pour nous est-elle autre chose ? Il lui tarde de nous fournir la plus grande preuve d'amour qu'un ami puisse donner à son ami en mourant pour lui ; et le grand Apôtre l'affirme, à son retour du troisième ciel : « Je « vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est lui-« même livré pour moi ; *dilexit me et tradidit semet-« ipsum pro me.* » (Gal. II, 20.) Il s'est livré, trahi lui-même par amour. Jésus est donc une victime d'amour. Mais son amour, c'est son Cœur. Il n'aime pas autrement que nous, il aime avec son Cœur dans lequel nous avons vu non seulement un emblème, mais un organe, un foyer d'amour. Tel est donc le rôle du cœur dans l'œuvre de la rédemption de l'homme, il est non seulement l'organe générateur du sang qui nous a rachetés, il est aussi l'organe de l'amour qui le fait couler.

Mais voulez-vous voir s'ennoblir ce rôle du Cœur dans le rôle agrandi de l'amour ? Toute la rédemption considérée dans son vaste ensemble ne nous apparaît que comme une œuvre d'amour. Élevons-nous jusqu'à

son principe le plus sublime, jusqu'à la Trinité incréée. Le Père qui donne son Fils ne cède qu'à l'impulsion de son amour pour le monde. Le Fils ne s'incline jusqu'à nous que sous le poids de son amour, et l'Esprit-Saint, amour substantiel du Père et du Fils, n'a pas d'autre mobile lorsqu'il crée dans le sein virginal de Marie le chef-d'œuvre par excellence, l'âme et le corps du Verbe fait homme. Écoutez dans ce divin Enfant le battement de son Cœur, c'est un battement d'amour ; c'est l'amour qui l'emprisonne dans les langes et les humiliations de l'enfance ; l'amour qui le revêt des livrées de la pauvreté, qui courbe sur un travail ingrat sa jeunesse laborieuse ; l'amour qui le retient sous la dépendance de son Père adoptif. Il veut conjurer, par ses exemples, les périls dont nous menace un triple égoïsme et nous soustraire aux entraînements qui anéantiraient pour nous les fruits de la rédemption. Il nous dit : soyez humbles, soyez pauvres, soyez mortifiés. — Nous reconnaissons dans sa vie publique les mêmes influences. L'amour est au fond de tous ses enseignements, de toutes ses paraboles, de toutes ses institutions, de tous ses préceptes, de tous ses conseils, de toutes ses actions. Faire de nous de vaillants ouvriers de la gloire de son Père et de notre propre salut, c'est toute l'ambition de son Cœur. Tous les détails de sa passion s'illuminent à leur tour aux clartés de son amour. Pourquoi ce luxe de souffrances et d'humiliations ? *Dilexit !* il a aimé ! et l'amour est prompt à tout craindre, Jésus veut nous prémunir contre les vices dont il expie si chèrement les ravages. Pourrai-je être encore esclave de mon orgueil, quand je vois mon Sauveur affublé d'un lambeau de pourpre dérisoire ou revêtu de la blanche robe de l'insensé ? Pourrai-je me livrer aux recherches du sensualisme,

quand je le vois attaché à la colonne et cruellement flagellé ? Pourrai-je convoiter les richesses, quand je le vois mourir sur la couche si rude de sa croix ? Il demeure jusqu'à la fin fidèle à cette pauvreté qu'il a épousée dès le berceau. Ainsi l'amour sauvegarde à l'avance les biens que l'amour devra conquérir. Il fait plus : par les sacrements il nous aide à recueillir les fruits de son immolation. Les siècles ont beau s'ajouter aux siècles, et l'espace s'élargir sous nos pas : l'Eucharistie a supprimé les distances, Jérusalem est près de moi ; entre le Calvaire et moi, il y a l'intervalle qui me sépare de l'autel. Amour, voilà de tes miracles, ce sont les miracles du Sacré-Cœur.

O Cœur adorable de mon Sauveur, si j'adore en vous l'amour éternel, vous m'apparaissez comme le principe et la fin de toutes les existences. Je n'étais pas encore ici-bas, les siècles même n'avaient pas encore commencé leur cours, et déjà vous m'aimiez, et déjà vous disposiez sur ma route les moyens qui me conduiraient à vous. Mais un jour est arrivé où vous êtes venu battre dans la poitrine du Fils de l'homme ; vous vous êtes fait mon frère, mon modèle, ma victime. Pour moi, vous renouvelez tous les jours votre sacrifice et je vénère dans l'Eucharistie votre Incarnation étendue et continuée. Vous êtes le soleil qui illumine tout homme venant en ce monde, le foyer où se réchauffent les cœurs froids et pusillanimes. Éclairez-moi, embrasez-moi de vos ardeurs ; et que, tardif émule des nobles âmes qui ont cru à votre amour, je devienne à mon tour un flambleau qui guide mes frères, un foyer qui les ranime !

LES PRÉCURSEURS

III

DOM JEAN JUSTE LANSPERGE LE CHARTREUX (1489-1539.)

I. Jean Juste naquit à Lansberg au Duché de Bavière en 1489, et il dut au lieu de sa naissance ce nom de Lansperge sous lequel il est connu dans le monde. Dans les premières années du XVI^e^ siècle, il quitta son pays et vint continuer ses études à l'Université de Cologne. Bientôt il se posa la grande question de sa vocation. Dieu avait touché son cœur dès ses plus tendres années et l'avait comblé de ses dons : aussi Jean voulut-il lui offrir en retour la fleur de sa jeunesse ; il quitta le monde, choisit l'Ordre austère des Chartreux et se fit courageusement inscrire sur les rangs de la milice sacrée ; il avait alors 20 ans (1509). Après sa profession (1510), il passa dix années en cellule avant de recevoir aucune charge ; années de paix profonde et les meilleures de sa vie.

Ce qui fait le Chartreux, c'est la solitude ; et la sauvegarde nécessaire de la solitude, c'est le silence. Lansperge observa fidèlement ces deux lois fondamentales de son Ordre. Parlant de lui-même comme d'une tierce personne, il s'est dépeint en ces termes dans une de ses lettres :

« J'ai connu un religieux qui, pendant dix ans, ne « manqua jamais une seule fois au silence sciemment « et volontairement. Pendant ces dix années il ne de- « manda jamais de permission, une seule fois exceptée. « Il ne visitait jamais personne et ne demandait jamais

« qu'on vint le voir ou simplement lui donner un coup « de main, bien qu'il se plût à rendre service. Tout ce « que pendant la semaine il avait à demander, à se faire « expliquer, à prendre, à rendre, à porter en cellule, « il remettait pour le faire jusqu'au jour du Colloque ; « en attendant, il marquait tout cela sur une ardoise « de crainte d'oubli ; alors, au moment d'aller au Collo- « que, il jetait un regard sur son ardoise et venait ex- « pédier toutes choses. Il ne quittait pas aussitôt la ré- « création parce qu'il ne voulait pas se singulariser, « mais il attendait un peu et se retirait ensuite sans « bruit. Bref, il était toujours à l'église ou chez lui. »

En 1520, Dom Jean Juste fut tiré malgré lui de la solitude du cloître et investi de la charge de Maître des novices. Il s'en acquitta avec un succès égal à son dévouement ; il édifiait ses jeunes frères par ses leçons, ses exemples et sa prière, perpétuant dans la Chartreuse de Cologne cette tradition de science ascétique et de sainteté qui reste à jamais son immortel honneur. L'axiome des anciens est toujours vrai : tel maître, tel disciple, ou comme le disait saint Vincent de Paul : un saint forme des saints.

C'est dans cet emploi de Maître des novices que Dom Jean Juste composa ou ébaucha la plupart des ouvrages spirituels qui ont illustré son nom ; ils forment cinq volumes in-quarto dans lesquels il touche à tous les points de la perfection évangélique. On y trouve des sermons, des manuels de vie parfaite et de milice chrétienne ; des recueils de prières et de méditations sur la vie de Notre-Seigneur, des Règles de théologie mystique ; une édition complète en latin des œuvres de sainte Gertrude, de sainte Mechtilde et de sainte Élisabeth ; enfin des œuvres de controverse contre le luthéranisme naissant, entre autres : un dialogue entre un moine

catholique et un soldat luthérien. Ce livre a pour titre : « Quelle est la véritable religion chrétienne et évangélique ? » il est dédié à Charles-Quint.

Lansperge cultivait aussi la poésie, il égayait sa solitude et se consolait dans ses souffrances en composant de pieux cantiques. On s'aperçoit en le lisant qu'il est de l'école de saint Bernard, de saint François d'Assise et de saint Bonaventure ; on y trouve la même onction, les mêmes effusions de tendresse pour Jésus et Marie. L'amour embrase tous ses ouvrages ; il expose carrément, discute fort peu ; il prie, il fait prier ; souvent il s'efface et fait parler le maître par excellence, de là vient que bon nombre de ses livres sont en forme d'allocutions que Jésus adresse à l'âme fidèle ; ainsi met-il son lecteur en rapport plus direct avec la source même de la grâce, avec le foyer de l'amour ; il l'excite à la dévotion au Sacré-Cœur. Lansperge mérite d'être nommé l'apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus pendant le XVI^e^ siècle.

II. Dans une lettre à l'un de ses fils spirituels le dévot Lansperge s'exprime ainsi :

« Mon très cher fils, prenez soin de vous exciter à « vénérer le Cœur très bon de Jésus, ce Cœur débor- « dant d'amour et de miséricorde ; honorez-le d'un « culte assidu, baisez-le, et entrez par la pensée dans « ce Cœur qui vous est ouvert. Demandez-lui ce que « vous désirez, offrez-lui toutes vos actions ; car il est « le vase qui contient toutes les grâces célestes, la « porte par laquelle nous allons à Dieu et par laquelle « Dieu vient à nous. Mettez dans un endroit où vous « devez passer souvent, quelque image de ce divin « Cœur, elle excitera en vous l'amour de Dieu et vous « avertira souvent d'agir pour lui... Vous pourrez éga- « lement, si la dévotion intérieure vous presse, em-

« brasser cette image, à savoir le Cœur du Roi Jésus, « et vous persuader que vous avez véritablement sous « les lèvres et sous vos baisers, le divin Cœur du Sau- « veur Jésus. Oh ! alors, brûlez du désir d'attacher à « lui votre cœur, de plonger et d'absorber en lui votre « esprit. C'est une pratique très utile et très pieuse « d'honorer dévotement le Cœur du Seigneur Jésus ; « dans vos besoins, cherchez auprès de lui un refuge « pour y puiser avec la consolation, toute sagesse, « toute grâce, toute force. Quand même les cœurs de « tous les hommes vous abandonneraient, vous trom- « peraient, demeurez dans le repos et la confiance ; ce « Cœur très fidèle ne vous trompera pas, ne vous dé- « laissera jamais. »

On trouve dans cette lettre la dévotion au Sacré-Cœur toute entière, rien n'y manque : l'objet matériel qui est le Cœur de chair de Notre Seigneur ; l'objet spirituel qui est l'amour de Jésus-Christ pour nous, amour dont le cœur de chair est l'emblème et l'organe ; l'objet final qui est la personne du divin Maître et la fin générale qui est l'union avec Jésus-Christ par l'amour. Cette dévotion doit se manifester par un culte extérieur et la pratique que conseille Dom Juste, c'est l'hommage rendu à une image du Sacré-Cœur exposée à la vénération publique. On dirait un écho anticipé des recommandations de la B. Marguerite-Marie ; et pourtant Dom Juste l'a précédée de cent cinquante ans dans l'histoire, il est son *précurseur*.

Qui voudrait s'en convaincre n'aurait qu'à lire les opuscules de Dom Lansperge sur la Passion de Notre Seigneur ; il y verrait que la Passion de Jésus est surtout la Passion de son Cœur. Le Cœur de Jésus est la source des souffrances qu'endure ce doux Sauveur ; c'est l'amour de son Cœur qui fait couler son sang au

jardin des Olives ; lui qui le retient à la colonne où ce Cœur si prodigue, si chaste, si pur dut si cruellement souffrir ; lui qui inspire à Jésus ce cri sublime : *Sitio*, j'ai soif, soif des âmes pour les sauver. Dans la Passion, c'est le Cœur qui a tout fait, lui qui a tout souffert ; il a été le principe et la victime de ce douloureux martyre, et les souffrances du corps n'ont rien eu de comparable à celles du Cœur.

Mais plus que toutes les autres circonstances de la Passion, la blessure du Cœur charme Dom Lansperge et le ravit. Pourquoi se demande-t-il, la lance du soldat a-t-elle atteint le Cœur de Jésus? Pour donner une libre entrée à ceux qui désirent pieusement pénétrer dans ce Cœur... Pour que nous voyions par cette blessure visible la blessure invisible de son amour ; la blessure physique fait connaître la blessure mystique. Pour nous donner un refuge dans la tentation, une consolation dans la tristesse, cette blessure est la porte du paradis, l'entrée de la vie, la fontaine de la grâce ; là doit être notre demeure, notre forteresse, notre salut.

Le Sacré Cœur de Jésus est pour le pieux Lansperge la source d'où tous les biens découlent, le foyer brûlant où les âmes se réchauffent ; il est le centre où doivent converger toutes les pratiques de la piété chrétienne. Il veut que ses novices se recommandent au Cœur de Jésus à leur réveil et avant de s'endormir ; avant et après le repas, avant et après le travail ; il les presse de se mettre souvent dans le Cœur très fidèle et très bon de Notre Seigneur Jésus-Christ, de s'offrir à lui en le conjurant, au nom de son amour, de les recevoir, tenir, posséder, protéger et gouverner. Enfin il invite ses lecteurs à rendre au Cœur de Jésus amour pour amour, il leur dit ; ne *prêtez pas*, ne *louez pas*, ne

vendez pas votre cœur à Dieu, mais *donnez*-le lui, et avec votre cœur, vous même tout entier.

Tel fut le *dévot* Lansperge. La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus embaume tous ses écrits ; elle s'est avec eux et par eux répandue dans toutes les Chartreuses des fils de saint Bruno et parmi les âmes pieuses ; il fut vraiment l'apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur ; et c'est en vain qu'on chercherait avant lui un interprète plus pénétré de son véritable esprit. Nul, pas même saint Bernard, pas même sainte Gertrude, n'a mieux compris et exprimé le rôle du Cœur de Jésus dans l'économie de la Redemption et dans la vie chrétienne. Mais a-t-il reçu du ciel la mission officielle d'introduire le *culte* public du Sacré-Cœur dans l'Église? Nous ne parlons pas de la *dévotion* qui existait depuis des siècles, mais d'un culte ecclésiastique solennel et universel, et à la question ainsi posée nous répondons *négativement*. Cette mission d'introduire dans toute l'Église le culte officiel et public du Sacré-Cœur n'appartient qu'à la B. Marguerite-Marie ; mais Lansperge a mieux que personne avant elle développé les principes, les avantages et la pratique de la dévotion au Sacré-Cœur. Le premier il a fait rendre, je ne dis pas un hommage *public* mais un *hommage extérieur* aux images du Sacré-Cœur. Cent cinquante ans avant que la B. Marguerite-Marie présentât à ses novices de Paray, le 20 juillet 1685, une image de ce Cœur adorable, Lansperge la montrait aux jeunes Chartreux dont il était le Père-Maître, et devenu en 1530 Prieur de la Chartreuse de Cantavie, il prêchait en plein Chapitre les grandeurs et les bontés du Sacré-Cœur. Cela suffit à sa gloire ! (Voir : *Un Précurseur de la B. Marguerite-Marie au XVI^e^ siècle. Lansperge le Chartreux et la dévotion au Sacré-Cœur par Dom Cyprien-Boutrais, religieux Chartreux.*) 4.

PÈLERINAGE

L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR AUX OISEAUX.

La maison des Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, dite aussi Couvent des Oiseaux, à Paris, était devenue, sous l'influence du Père Ronsin, un foyer d'apostolat d'où la dévotion au Sacré-Cœur rayonnait sur la France. Aussi, lorsqu'il fut question d'y bâtir une église, on n'eut pas à chercher sous quel vocable on la placerait, il était tout trouvé, c'était le Sacré-Cœur de Jésus.

Les fondations furent creusées au mois d'avril 1837. Le 20 mai de la même année, l'un des terrassiers trouva, entre quatre et cinq pieds de profondeur, une petite médaille de cuivre en forme de cœur, portant d'un côté l'effigie du Sacré Cœur de Jésus, de l'autre celle du Cœur de Marie. Sur le Sacré-Cœur étaient gravées ces paroles : *Dieu en moy;* sur le Cœur de Marie ces autres : *Moy en Dieu.* L'orthographe même indiquait que cette médaille n'était pas de notre siècle; les connaisseurs lui donnèrent cent à cent cinquante ans d'ancienneté. Une médaille des Sacrés-Cœurs trouvée dans les fondations d'une église qu'on élevait à leur gloire et qui devait être placée sous leur invocation, excita l'attention générale, on y vit une faveur qui tenait du miracle.

Monseigneur de Quélen désira qu'on fît frapper de nouvelles médailles d'après ce type, ce qui fut fait. Quant à celle qu'on avait trouvée dans le sol, on la garda soigneusement, et lorsque l'autel fut achevé, on l'enchâssa sous verre au-dessous de la porte du tabernacle, où elle se voit encore aujourd'hui. De plus, les deux

effigies et leurs inscriptions sont sculptées dans un écusson de pierre soutenu par des anges au point d'intersection des arceaux qui occupent le milieu de la voûte de l'église.

Nous empruntons la description du monument à la plume de Louis Veuillot.

« A plus d'un titre, l'église des Oiseaux mérite un « souvenir dans l'histoire religieuse de ce temps : Dé- « diée au Sacré-Cœur, elle est la première qui dans le « monde entier ait été bâtie à cette destination ; élevée « à Paris, en 1839, par quelques femmes vouées à la « retraite la plus laborieuse et la plus utile, elle « prouve qu'à Paris, en 1839, il y a encore assez de foi « pour remuer des pierres dans un but qui n'est ni de « plaisir ni d'orgueil, ni de cette utilité matérielle et « marchande en vue de laquelle presque toutes choses « se font aujourd'hui ; œuvre d'art catholique, elle fait « voir aux plus incrédules que le sentiment chrétien « peut toujours s'exprimer en choses belles et grandes.

« Ce monument emprunte à tous les âges de l'archi- « tecture catholique ce qu'ils ont de plus naïf, de plus « simple, de plus attrayant. Les vitraux de couleur, « les hautes ogives très aiguës, les trèfles, les arceaux « gothiques avec clefs de voûte, les culs de lampe avec « pendentifs historiés, les piliers octogones à fortes « nervures, les colonnettes aux stylobates formés de « petites figures d'anges et de saints, tout concourt « sans profusion à l'ensemble le plus grave et le mieux « ordonné.

« L'église très exactement orientée forme une croix « latine parfaite. Il n'y a pas de bas côtés ni de chœur « proprement dit. La nef est occupée par les stalles des « religieuses et les bancs des pensionnaires ; les bras « de croix composent deux chapelles éclairées chacune

« par une rosace à vitraux coloriés. Au centre de la nef « et de ces deux chapelles, s'élève sur un exhaussement « paré de marbres polychromes, le grand autel, en « marbre blanc, revêtu d'un ornement de bronze aux « barreaux ciselés et dorés, avec des festons et des « figurines chargés de listels portant des devises « pieuses. Derrière l'autel, l'abside forme une troisième « chapelle destinée à la sainte Vierge. La statue de « Marie occupe au centre, à vingt-cinq pieds du sol, un « enfoncement d'azur éclairé d'en haut. L'effet en est « ravissant. La statue semble apparaître dans l'air et la « lumière comme une vision ; elle domine tout le vais- « seau et distribue autour d'elle un jour harmonieux. « Sur les parois de l'abside, on a peint, pour faire cor- « tège à la sainte Vierge, quatre grandes figures d'anges « portant les quatre premiers mots de la Salutation « angélique. Autour de l'autel de Marie et pour com- « pléter la cour de la Vierge sainte, sont peints sur la « muraille quelques-uns de ses plus dévoués servi- « teurs : d'abord les patrons bien aimés de la jeunesse, « Louis de Gonzague et Stanislas Kostka ; puis saint « Bernard, saint Dominique, saint Vincent de Paul, « saint François de Sales. Au-dessous de la grande « porte, une galerie percée d'une magnifique rosace « contient un très bel orgue. C'est de là que s'élèvent « durant les offices solennels, des chants pieux et purs « dont pas une note n'est perdue à quelque place qu'on « soit pour les écouter. La voix arrive partout nette et « claire, mérite essentiel pour une église où presque « tous les jours deux cents enfants viennent entendre « quelque sainte exhortation ou quelque sainte lec- « ture.

« Mais, pour connaître l'église des Oiseaux, il faut la « voir un jour de grande fête, inondée de soleil, pleine

« de cierges allumés, retentissante de pieux accords ; « il faut voir dans ces flots d'or deux cents commu- « niantes s'approcher de la Table sainte avec la su- « blime ferveur des cœurs innocents, et se retirer le « front baissé sous leurs voiles comme autant de taber- « nacles où Dieu fait sa demeure de prédilection. Il « faut voir ces choses et savoir combien de vertus, « combien de dévouements font sans cesse fumer dans « cette maison l'encens des bonnes pensées et des « bonnes œuvres. Alors on comprend pourquoi l'église « est si touchante, pourquoi la prière est si facile à « l'âme, si douce au cœur : le miracle de sa construc- « tion rapide et magnifique avec des ressources si bor- « nées se devine, en présence des autres miracles plus « grands encore que produisent en ces lieux la foi et « la charité. »

L'église a été bénite par M. l'abbé de Dreux-Brézé, l'un des vicaires généraux de Paris, aujourd'hui évêque de Moulins, le 27 mai 1839, lundi de la Sainte Trinité. Elle a été consacrée par Mgr Affre, l'archevêque martyr, le 26 mai 1841. Voici l'acte testimonial que le prélat consécrateur a écrit et signé de sa main :

« *L'an mil huit cent quarante et un, le vingt-si- « xième jour du mois de mai, veille de l'Octave de « l'Ascension de N. S. J. C., Nous, Auguste Denis « Affre, archevêque de Paris, avons consacré l'église « et l'autel du monastère de la Congrégation de « Notre-Dame dite maison des Oiseaux, en l'honneur « du Cœur de Jésus, et nous avons déposé dans l'au- « tel des reliques des martyrs saint Denis, premier « évêque de Paris, saint Rustique, prêtre, et saint « Éleuthère, diacre. Le procès-verbal déposé dans le « tombeau de l'autel renferme une erreur : le nom « de la sainte Vierge a été mis comme vocable de*

« *l'église tandis que l'église est consacrée au Sacré-*
« *Cœur de Notre Seigneur.* »

Fait en la grande salle du dit Monastère, les dits jour, mois et an que dessus.

DENIS, archevêque de Paris.

La fête patronale du monastère, celle de l'église, est bien la fête du Sacré Cœur de Jésus ; comme la fête de prédilection en l'honneur de la sainte Vierge est celle des Enfants de Marie, l'Immaculée Conception.

(*Voir le Mémorial des Enfants de Marie de la Congrégation Prima-Primaria établie dans le monastère des Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, maison dite des Oiseaux. T. Ier, p. 279-296 — passim*).

PRATIQUE

Parler souvent de la dévotion au Sacré-Cœur et publier les faveurs qui sont promises à ceux qui l'honorent.

PRIÈRE

Hommage à rendre au Cœur de Jésus pendant la journée, d'après sainte Mechtilde.

O très doux Cœur de Jésus, mélodieux instrument de la Sainte Trinité, je vous salue !

O Cœur très aimant, précieux trésor où sont renfermées toutes les richesses des cieux, je vous salue ! Mille et mille fois je bénis et révère votre bonté, parce que vous êtes la source de toute grâce et de toute miséricorde.

O divin Cœur de Jésus, soyez béni ! C'est de vous qu'ont jailli et que jailliront les dons du ciel dans ces

âmes pures et saintes que si souvent vous avez arrosées et enivrées de vos délices.

O Cœur de Jésus, Cœur si digne d'être aimé, je veux ensevelir dans les profondeurs de votre miséricorde le lourd fardeau de mes négligences et de mes iniquités ! Je veux offrir mes travaux, mes angoisses et mes misères ; je vous recommande ma vie et la fin de mes jours.

O Cœur de Jésus, si suave, si doux et parfaitement aimable, offrez-vous comme une victime d'agréable odeur, en holocauste de suavité, sur l'autel d'or de notre réconciliation ; et tirez de votre plénitude de quoi suppléer à l'insuffisance de nos actes réparateurs.

Et vous, Trinité adorable, je vous loue, je vous glorifie et je vous bénis pour toutes les prérogatives dont vous avez comblé le très saint Cœur de Jésus ; je l'offre respectueusement à votre suprême majesté avec toutes ses excellences, et je vous supplie de réparer tout le mal que j'ai commis, tout le bien que j'ai négligé de faire. Ainsi soit-il !

MAXIME

Du Sacré Cœur de Jésus on ne parle jamais assez.

INVOCATION

Jésus, mon Dieu, je vous aime par dessus tout.
(50 *jours d'indulgence. — Pie IX. — 7 mai* 1884.)

Quatrième jour.

OU EST-IL ?

Dicito mihi ubi posuisti eum ?
Dites-moi où vous l'avez mis.
(Jean. xx. 15.)

C'était au matin de la résurrection. Jésus était sorti de son sépulcre, et Marie Madeleine qui ne savait encore ce qui s'était passé, étant venue au tombeau du Sauveur, l'avait trouvé vide, et elle pleurait. Tout à coup elle vit Jésus debout et elle ne savait pas que ce fût lui. Jésus lui demanda : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle, pensant que c'était le jardinier, lui répondit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis. *Dicito mihi ubi posuisti eum.* » Et nous aussi, nous cherchons le principal, l'unique objet de nos affections, ce Cœur de Jésus, ce principe de vie et d'amour, où est-il ? où le trouver, pour que nous allions l'adorer ?

Autrefois il était sur la terre dans le corps même du Sauveur, là où se trouve notre cœur, dans la poitrine, sous les arceaux mystérieux qui le protègent, c'est là qu'il élaborait goutte à goutte le sang de notre rédemption, c'est là que le fer de Longin est allé le chercher. Lorsque Jésus eut rendu le dernier soupir,

l'âme se sépara du corps et se rendit aux limbes pour annoncer la bonne nouvelle de leur délivrance aux captifs séculaires. Le Cœur resta dans le corps sacré dont il avait pendant trente-trois ans entretenu la vie. Toujours adorable parce qu'il restait uni au Verbe, il fut embaumé, enseveli et ressuscita le troisième jour à une nouvelle vie : dans ce corps transfiguré il a gardé la même place ; impassible, lumineux, immortel, il est encore dans la Sainte Humanité le principe glorieux du sang spiritualisé et l'organe infatigable d'un amour éternel. Il est où est Jésus, dans ce soleil mystérieux que le Christ vainqueur de la mort a choisi comme son tabernacle, il y recoit les adorations des anges et des saints. Là nous le verrons, nous l'adorerons un jour, et nous reprendrons pour ne plus jamais finir, les hommages de reconnaissance, les hymnes d'amour commencés sur la terre.

Mais Bethléem et le Calvaire sont loin de nous, plus de dix-huit siècles nous en séparent...et d'un autre côté le ciel est bien haut, quand nous sera-t-il donné d'y pénétrer ? Entre ce passé et ce lendemain, n'est-il pas un sanctuaire plus accessible et plus voisin de nous, un tabernacle où, sans sortir encore de cet exil où nos destinées nous retiennent pour un temps, nous pourrions commencer avec le Sacré-Cœur une alliance qui serait le prélude consolant du cœur à cœur de la bienheureuse éternité ? Oui, ce sanctuaire existe, c'est le Saint-Sacrement.

Le Sacré-Cœur est dans le Saint-Sacrement. Ma foi me montre Jésus réellement présent avec son corps tout entier, dans la totale intégrité de ses membres et partant dans la possession de son Cœur ; c'est le même corps et non un fantôme, c'est le même Cœur. Nous ne savons pas si ce Cœur adorable s'est manifesté quel-

quefois à la Bienheureuse Marguerite-Marie dans un isolement glorieux, séparé du corps qui le portait; mais dans la plus solennelle de toutes les apparitions, Jésus était sur l'autel, et se révélant à son humble Servante, comme s'il fût sorti du sein des ombres eucharistiques, il lui montrait au milieu de sa poitrine sacrée ce Cœur de chair qui a tant aimé les hommes. Là dans le Saint-Sacrement, le Cœur de Jésus est à sa place, il est dans son vrai domaine et l'Eucharistie est son bien ; c'est lui qui l'a faite, l'Eucharistie est son ouvrage, il a sur elle un droit d'auteur. N'est-ce pas lui qui a conçu l'idée de cette institution sublime ? Lui qui a réalisé ce chef-d'œuvre par des miracles d'amour? N'est-ce pas lui enfin qui a proposé aux hommes le mystère de la présence réelle et qui l'a fait accepter en la révélant comme le dernier effort d'une charité jalouse de se survivre au milieu d'eux; et ils ont cru à l'amour, et dans l'*incompréhensible* qui est la condition de ce mystère, ils ont vu le cachet du Sacré-Cœur.

Ce Cœur sacré, en se mettant dans l'Eucharistie, s'y est mis tel qu'il est dans la Sainte Humanité du Sauveur, vivant et passible à la première Cène, vivant et impassible aujourd'hui comme au ciel et toujours agissant. Là, il est près de nous, pour nous, à nous ; là, il nous connaît, jamais nous ne sommes pour lui des étrangers, jamais il ne nous dira : je ne vous connais pas. Là, il nous parle, nous éclaire, nous encourage ou nous adresse de doux reproches ; là, il nous écoute, nous répond et fait droit à nos supplications. Là, il nous aime et se donne ; mais vient un moment où entre lui et nous il ne veut plus de distance, où est-il alors ? en nous, dans notre cœur. Oui, dans ces trop courts moments où les espèces sacramentelles résistent à l'action des causes qui les altèrent, le Cœur de Jésus est mon

bien, mon captif, ma nourriture ; il est en moi et je suis son tabernacle, son ciboire vivant.

O Cœur de Jésus, que vous êtes bon ! Si je le veux, vous êtes à moi tous les jours, vous êtes mon pain quotidien, et ce pain de mon âme, ce consolateur divin, partout je le retrouve, sur tous les rivages où un prêtre dresse son autel. Le Sacré-Cœur était dans les Catacombes avec les chrétiens promis au martyre ; dans les déserts de la Numidie avec les exilés; naguères il entrait à Mazas pour y consoler les otages ; et le missionnaire que sa vocation emporte loin de la France croit, quand il le possède, avoir retrouvé sa patrie.

C'est ainsi que le Cœur eucharistique répond à toutes les exigences de l'amour : il est mon voisin, mon compagnon de route et mon aliment, j'ai sa présence, je l'entends, je lui parle, je soupire après une union plus étroite, je le possède, il est dans mon cœur.

Nous savons maintenant où on l'a mis, où on peut le trouver, pendant le long pèlerinage de l'exil en cette vallée de larmes. La terre n'est pas déshéritée de sa présence ; il est l'oasis de notre désert, et cette oasis, partout accessible et hospitalière, nous offre ses sources rafraîchissantes; allons-y puiser, visitons, adorons, recevons le Sacré-Cœur dans la Sainte Eucharistie jusqu'à ce que vienne le jour sans déclin où, se dégageant des voiles du Sacrement, il nous apparaîtra plus rayonnant d'amour qu'il n'apparut à la Bienheureuse Marguerite-Marie, pour être à jamais le soleil de nos âmes dans les splendeurs de la vision intuitive.

LES PRÉCURSEURS

IV

SAINT MICHEL DE SANCTIS (1598-1625)

Ou le Cœur de Jésus dans les saints.

Les transformations de l'âme dans la vie d'amour ont leur retentissement dans l'organe corporel ; et la vie mystique opère un renouvellement du cœur, selon ces paroles du prophète Roi: « Mon Dieu, créez en moi « un cœur pur ! » Notre Seigneur semble avoir exaucé à la lettre ce vœu. Tantôt il retire de la poitrine de ses Saints leur cœur pour le renouveler ou lui en substituer un autre plus pur et plus embrasé, quelquefois même il paraît leur donner son propre Cœur.

Qui ne connaît l'amour de saint François d'Assise pour Notre-Seigneur Jésus-Christ? Il était si intense, si passionné qu'il éclatait souvent en violents transports, et son cœur, ne pouvant plus en contenir les ardeurs, s'entr'ouvrit un jour sous l'action d'un brûlant séraphin, pour en laisser échapper les flammes. Le Saint garda toute sa vie la cicatrice de cette blessure mystérieuse. Sainte Madeleine-de-Pazzi et plusieurs autres Bienheureuses portèrent sur leur poitrine l'empreinte d'une blessure semblable, occasionnée par la même cause. La vénérable Ida de Louvain, faisait sur la Passion du Sauveur ses méditations habituelles ; elle en conçut un tel amour pour Notre-Seigneur que sa poitrine soulevée par la dilatation de son cœur se déchira, et l'ouverture était si large et si profonde, que

le souffle de la respiration, passant à travers, pénétrait jusqu'à la région du foie, et le sang jaillissait avec abondance.

La Bienheureuse Racconigi répétait souvent le cri de David : « Mon Dieu, créez en moi un cœur pur! » Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Je veux bien « exaucer tes désirs. » Il ouvrit alors la poitrine de la sainte, y prit son cœur qu'il purifia et le remit à sa place après y avoir gravé ces trois mots : *Jesus spes mea!* Jésus mon espérance! Par trois fois le Sauveur renouvela ce prodige. Une fois il garda avec lui pendant cinquante-cinq jours le cœur de la Bienheureuse sans le lui rendre ; mais la plaie faite à son côté était si large qu'elle aspirait et respirait l'air par elle. Au bout de ces cinquante-cinq jours, Jésus lui apparut de nouveau, et de la main droite il lui remit le cœur à son lieu naturel, en lui disant : « Tu sais que je suis la « divine sagesse, et qu'il est en ma volonté de faire et « de refaire le cœur de mes amis et de mes élus. « Voilà maintenant que ce cœur que tu m'as offert et « consacré tant de fois, je te le rends plus pur et plus « beau, plus ardent que jamais! » Mais voici un prodige plus merveilleux encore, Jésus donne son propre Cœur.

Sainte Catherine de Sienne avait coutume, elle aussi, de dire : « créez en moi, ô mon Dieu, un cœur pur. » Elle aperçut un jour Jésus venir à elle, lui ouvrir le côté gauche, en extraire le cœur et s'éloigner. La vision passée, elle comprit qu'elle n'avait pas été symbolique ; car elle ne put saisir dans sa poitrine le moindre signe qui indiquât la présence du cœur. Elle alla trouver son confesseur et lui déclara le prodige ; celui-ci ne faisait qu'en rire et la reprenait de sa crédulité, estimant qu'il était impossible de vivre sans

cœur : « Rien n'est impossible à Dieu, répondit Cathe-« rine, et je ne puis m'empêcher de croire que mon « cœur a disparu de ma poitrine. » Et pendant plusieurs jours on l'entendit répéter qu'elle vivait sans avoir de cœur. A quelque temps de là, Jésus lui apparut de nouveau, ayant dans ses mains divines un cœur humain rouge et lumineux, comme la flamme. A cette vue Catherine se prosterna dans un saint frémissement. Jésus s'approcha d'elle, lui ouvrit de nouveau le côté gauche et replaca à l'endroit le cœur qu'il tenait en ses mains, en disant : « Ma chère fille, « naguère j'ai pris ton cœur, maintenant je te donne « le mien pour qu'il soit désormais ta vie. » Après ces paroles, il ferma et solidifia l'ouverture qu'il avait faite dans la chair, laissant subsister en signe du miracle les rebords d'une cicatrice que ses sœurs assurèrent avoir vue de leurs yeux et dont elle-même avouait l'existence. A partir de ce jour, il lui fut impossible de redire la prière qui jusque-là était sans cesse sur ses lèvres : « Seigneur, je vous recommande « mon cœur! » Il lui semblait que sa poitrine était devenue une fournaise dont les ardeurs redoublaient à la seule vue et aux approches de la sainte Eucharistie; de telle sorte que ses compagnes entendaient alors comme un pétillement doux et harmonieux de flammes s'échapper de son cœur.

Les Saints eux-mêmes ne sont pas déshérités de cette faveur accordée à tant de Saintes.

Saint Michel des Saints s'était donné à Dieu si parfaitement dès son enfance, qu'il pouvait dire dès lors que son Bien-Aimé était tout à lui et qu'il était tout à son Bien-Aimé. Mais l'amour ne dit jamais : c'est assez, et Frère Michel souhaitait d'aimer son Dieu toujours davantage. Un jour, dans l'oraison, il demanda à Notre-

Seigneur de lui changer son cœur et de lui en donner un autre plus *tendre* et plus *sensible* aux attraits de l'amour divin. Cette supplique fut exaucée; Notre Seigneur enleva le cœur de son bien Aimé Michel, et à la place de ce cœur qu'il prit et qu'il cacha dans sa poitrine, il mit son propre Cœur, laissant le Frère si heureux, si riche de cet échange, et tellement embrasé, que nulle plume humaine ne peut retracer ces mystères. Saint Michel lui-même déclara cette faveur à son confesseur, lequel l'a déposé sous la foi du serment. Mais il plut à Notre-Seigneur de faire connaître ce fait d'une autre manière. Il y avait à Séville une carmélite déchaussée, Anne de Jésus, en grande réputation de sainteté. Cette fidèle servante de Dieu désirait que son bon Maître lui embrasât tellement le cœur de son pur amour, qu'elle pût l'aimer autant que les Séraphins; et dans la sainte audace de sa confiance, elle ne demanda rien moins à son doux Jésus que le don de son propre Cœur. « Je ne te donnerai pas mon « Cœur, lui répondit le Maître, puisque Michel le « possède, et que je possède le sien. » Et un jour qu'Anne de Jésus était en oraison, Notre-Seigneur lui montra le Frère Michel, et elle vit dans sa poitrine à la place du cœur, l'enfant Jésus tout entouré de flammes. La certitude de cet échange du cœur est incontestable, il en est fait mention explicite dans la légende du Saint que Pie IX a canonisé le 8 juin 1862.

Mais, dira-t-on, ces faveurs sont inadmissibles. Comment vivre quand le cœur est perforé, enlevé ou substitué à un autre? Cette extraction du cœur, la concession d'un cœur nouveau ou renouvelé, surtout la substitution du Cœur même de Jésus, sont-elles autre chose que des symboles? Est-ce seulement en figure que cela se passe? ou faut-il y voir une réalité physique?

D'abord l'extraction du cœur a été matérielle et véritable en plus d'un cas: témoins la cicatrice de Catherine de Sienne, et la plaie béante de Catherine Racconigi. — C'est chose impossible ! — Pourquoi ? Dans l'ordre contingent, il n'y a rien de nécessaire, Dieu aurait pu organiser l'homme sans lui faire un cœur ; il peut lui maintenir la vie sans cette artère principale.Cette dérogation aux lois naturelles de notre organisme constitue ce que dans l'Église catholique on appelle un miracle.

Mais la substitution du Sacré-Cœur de Jésus à celui de sa créature et l'appropriation qu'il fait du cœur d'autrui comme devant remplacer le sien propre! — Nous répondons avec M. Ribet (Mystique divine, T. 2, ch.31.): Il est inadmissible que la Sainte Humanité soit dépossédée de son-Cœur, de telle sorte qu'il cesse d'être uni hypostatiquement à la personne du Verbe. Impossible aussi que le cœur de tel ou tel Saint passe dans la poitrine du Verbe et fasse partie de sa divine personnalité.

Comment alors expliquer que le Cœur physique du Sauveur puisse cesser de lui appartenir, devenir le cœur d'un autre, et même de plusieurs autres à la fois? Les uns expliquent ce mystère en insinuant que Jésus dans ces circonstances donne son Cœur à peu près comme il donne son corps dans la sainte Communion, et qu'alors il en fait une communication spéciale, semblable à celle qui se fait par la réception de l'auguste Eucharistie.

Les autres pensent que Notre-Seigneur, en substituant son Cœur à un autre cœur, fait à l'heureuse créature qu'il dépouille et enrichit de cette sorte un double don : à son âme, celui de dispositions et de sentiments qui reflètent les affections intimes de son

âme dîvine ; à son corps, celui d'un *cœur* en harmonie avec son Cœur sacré. Il ne s'agirait alors que d'un échange spirituel et mystique, et c'est en ce sens que Benoît XIV interprétait la faveur accordée à saint Michel des Saints. Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que l'infaillibilité pontificale soit engagée dans cette matière ; il est permis de penser que le dernier mot n'a pas été dit sur les incompréhensibles communications de l'amour du Sacré-Cœur avec le cœur de sa créature.

(Voir M. Ribet, Mystique divine. T. 2, ch. 31.)

PÈLERINAGE

LE TABLEAU MISSIONNAIRE OU LE SACRÉ-CŒUR CHEZ LES MALGACHES.

Il y a guerre en ces temps-ci entre la France et les Hovas, à Madagascar. Cette guerre, qui traîne en longueur,se terminera avec honneur pour nos armes quand on le voudra sérieusement en France ; mais la paix une fois conclue entre les deux puissances, une autre guerre continuera les hostilités, la guerre de la vérité contre l'erreur, de l'Évangile contre l'idolâtrie. Le plus tenace des ennemis contre lequel nos missionnaires ont à lutter à Madagascar, est l'attachement des naturels pour la superstition de leurs ancêtres. Sans être idolâtres dans le sens strict du mot, puisqu'ils croient en Dieu, ils portent des amulettes, ont recours aux divins et aux sorciers, et s'inspirent de leurs réponses dans les principales circonstances de la vie.

Le second ennemi, c'est l'immoralité et quelques autres vices tels que la cupidité et l'ivrognerie.A Mada-

gascar, ces vices ont un caractère particulier qui les distingue : ailleurs ils sont méprisés ; chez les Malgaches, ils sont en honneur : le père les enseigne à ses fils, et devant les progrès croissants d'une immoralité qui ne sait plus rougir, on cherche en vain la famille, elle est à créer.

Le troisième ennemi, c'est le Protestantisme qui a pour lui l'or, la calomnie et la haine de l'Église catholique. Il fait son métier, il ment et achète des âmes, mais avec quel succès ! En grandissant, le protestantisme malgache subit la loi fatale qui s'attache à ses progrès et se divise en une foule de sectes : la désunion enfante le doute, et bientôt, les apôtres du libre examen se verront entourés d'indifférents et de sceptiques, ils n'auront plus de chrétiens.

Contre tous ces ennemis, les missionnaires catholiques ont pour eux la bonté de leur cause, la persévérance, le désintéressement, et la grâce promise à leur apostolat ; ils ont pour alliés tous ces martyrs de la charité, leurs devanciers, qui sont morts dans la grande île africaine ; ils ont Marie Immaculée et Joseph, le protecteur de toutes les missions naissantes ; enfin, comme suprême appui de leur faiblesse, ils ont le Sacré-Cœur.

On ne saurait croire avec quel enthousiasme les Malgaches ont accueilli la dévotion au Cœur adorable et quelle impression produit sur eux l'image de Jésus nous donnant son Cœur. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans un rapport sur la Mission de 1864.

Les Dames du Sacré-Cœur de Charleville (Ardennes) s'étaient senties inspirées d'envoyer un magnifique tableau du Sacré-Cœur à la mission de Madagascar. A peine eut-il été tiré de sa caisse en fer blanc, pour être exposé sur un des petits autels de notre église, que ce

fut une procession sans fin et constamment renouvelée d'hommes, de femmes et d'enfants, accourant de tous côtés, et même d'assez loin, pour admirer et entendre cet *Orateur encadré* dont le silence et le regard en disaient plus que tous les discours. J'ai vu des personnages haut placés rester là comme en extase des heures entières ; et durant ce temps que se passait-il dans ces âmes encore infidèles ? Ce Cœur adorable seul le sait. Un jour, nous réunîmes autour de ce tableau quelques pieuses néophytes pour leur en expliquer les symboles ; à peine eurent-elles jeté les yeux sur cette toile inanimée, mais qui leur semblait respirer et parler, qu'elles se mirent à sangloter et à fondre en larmes. C'est la vue de ce tableau qui nous a suggéré l'idée de faire une consécration publique et solennelle de toute la Mission de Madagascar au Sacré-Cœur de Jésus. La cérémonie eut lieu le jour même de la fête du Sacré-Cœur, le vendredi 3 juin 1864 à Tananarive, capitale des Hovas.

La foule qui se pressait dans notre église, ainsi qu'aux portes et aux avenues, s'élevait à près de 2000 âmes : aussi n'avait-on jamais vu pareille affluence. C'était la première fois que le Très-Saint-Sacrement se trouvait exposé aux yeux de Tananarive ; par conséquent, inutile de dire qu'en fait de tentures, de décorations et de lumières nous avions déployé toutes les richesses de notre pauvreté, pour frapper les regards et imprimer aux Malgaches une haute idée de notre culte et de la majesté du Dieu que nous servons.

Voici dans quel ordre la cérémonie s'est faite : immédiatement avant l'office, le chef de la Mission, agenouillé au pied de l'autel, un cierge à la main, assisté de deux missionnaires en surplis, entouré de tous les enfants de chœur, a récité à haute voix, au nom de tous ses

Pères et Frères, d'abord l'amende honorable et ensuite l'acte de consécration au Sacré-Cœur de Jésus. Après lui, la R. Mère Télesphore, supérieure des Sœurs de S. Joseph de Cluny, s'est avancée à la table de communion et a prononcé la même formule de consécration pour elle et pour toutes ses compagnes. Puis est venu le tour des écoles. Un jeune garçon et une jeune fille, au nom de leurs cinq à six cents camarades, se sont successivement voués et consacrés au Cœur du Divin Maître, protestant de faire tout ce qui serait en leur pouvoir pour l'aimer et étendre son règne. Enfin le regretté et cher Père Webber, qu'il a plu à Dieu de nous reprendre le 2 août, et qui n'attendait, ce semble, que ce dernier acte pour monter au ciel, le P. Webber a répété la même consécration au nom de tous les chrétiens et de la grande île tout entière.

C'est alors que le Cœur adorable de Jésus a pris sa revanche, et que, s'élevant entre les mains du prêtre au-dessus de toute cette multitude prosternée, il a laissé tomber sur elle une de ses plus abondantes bénédictions.

La consécration solennelle dont je viens de parler nous a valu deux autres avantages : l'*Angelus* et la Bénédiction du Saint-Sacrement. L'*Angelus* se sonne aujourd'hui au centre de Madagascar comme dans nos églises d'Europe, le matin, à midi et le soir ; et ce qu'il y a de plus touchant, c'est de voir au premier coup de cloche, n'importe où ils se trouvent, tous nos pauvres chrétiens tomber à genoux, sans ombre de respect humain, pour adorer le Verbe Incarné et saluer celle qui l'a donné au monde. Jusqu'à ce jour nous avions le bonheur de posséder le Saint-Sacrement, mais secrètement et à part ; maintenant tous les premiers vendredis du mois, le matin à la Messe et le soir au

salut nous pouvons, sans le moindre inconvénient, l'exposer à la vénération de trois à quatre cents chrétiens.

Nous devons encore à notre tableau *missionnaire*, la formation d'une petite Congrégation de femmes en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, nous leur avons donné le nom de Zélatrices ou de Filles du Sacré-Cœur. Leur but est de visiter les malades, de baptiser les enfants en danger de mort, de faire l'école et le catéchisme aux petites filles, d'attirer leurs parents et amis à la prière et aux instructions de l'Église.Le Sacré-Cœur de Jésus bénit leur zèle, et déjà elles ont peuplé le ciel.

Telles sont les premières bénédictions dont nous sommes redevables à cette solennelle consécration.

L'avenir s'offre désormais plein de consolantes promesses à nos missionnaires ; ils n'auront plus à gémir sur la longue stérilité de leurs efforts. Il y avait, nous dit l'un d'eux, un grand arbre qui depuis près de deux siècles semblait mort à tous les regards, du moins, rien en lui n'annonçait la vie ; il n'avait pas un fruit, pas une fleur, pas une feuille.Et voilà que, tout à coup, cet arbre se met à reverdir et à donner des fruits. D'où est venue la sève qui a transformé ce tronc desséché et lui a rendu la vigueur et la vie ? La gloire en revient au Sacré-Cœur ; nous lui avons hautement et solennellement consacré le grand arbre de Madagascar, il l'a béni, et, sous cette bénédiction féconde, la vie circule dans les rameaux de l'arbre qui se couronne de fruits de grâce et d'immortalité !

Les missions malgaches n'ont pas cessé de se développer malgré les efforts du Protestantisme pour en paralyser l'essor ; une expérience toute récente a prouvé leur vitalité. A l'occasion de la guerre que la France

fait aux Malgaches, les missionnaires de la Compagnie de Jésus ont été contraints de quitter la grande terre, mais les missions n'ont pas péri. Grâce au dévouement incomparable des membres de l'*Union catholique*, congrégation de jeunes gens réunis pour défendre la Sainte Église en l'absence des missionnaires ; grâce au zèle non moins admirable des Sœurs Malgaches, les écoles se soutiennent, les assemblées religieuses ont lieu comme en des temps meilleurs; les défections sont fort rares, et selon l'expression des Sœurs indigènes, écrivant à *leurs très chers Pères et Mères dans le Sacré-Cœur de Jésus*, c'est-à-dire aux Pères de la Compagnie, et aux Sœurs de Saint-Joseph, tous exilés en haine de la foi et du nom français « Dans l'Imérina « il n'y a plus de chrétiens de paille sèche, le « feu les a brûlés, mais la plupart sont des chrétiens « de roche et d'or. »

O Divin Cœur de Jésus, ayez pitié des pauvres Malgaches, et rendez leurs Pères, leurs Frères et Sœurs d'école aux Hovas chrétiens qui vous sont consacrés !

(*Voir Hist. de Madagascar par le P. de la Vaissière T. I*^{er}.)

NB. — La paix vient d'être conclue entre la France et les Malgaches ; et les néophytes ont retrouvé leurs missionnaires. Le R. P. Cazet, nommé en 1864 supérieur de la mission de Madagascar et dix ans après, créé par le Saint-Siège Préfet apostolique de la grande île africaine, va rentrer à Tananarive, avec un titre plus glorieux encore. Sa Sainteté Léon XIII vient de l'élever à l'épiscopat. Le nouvel évêque a été sacré à Lourdes, le 11 octobre dernier. Puissent les bénédictions de la Vierge Immaculée monter avec lui à Tananarive et bénir ses travaux ! *(Voir le Messager du Sacré-Cœur, T. 48, Déc. 1885).*

PRATIQUE

Faire une visite au Saint-Sacrement pour y adorer le Cœur Eucharistique de Jésus.

PRIÈRE

Consécration du R. P. de Ravignan au Sacré-Cœur.

Jésus, mon Dieu, mon Roi et mon aimable maître, dans le dessein de rendre tous les hommages que je puis à votre Sacré-Cœur consumé d'amour pour moi, je consacre à ce divin Cœur tout ce que j'ai et tout ce que je suis : mon corps et mon âme, ma mémoire, mon entendement, ma volonté et ma liberté, mon cœur et toutes ses affections, toutes mes peines et mes souffrances, toutes mes consolations et mes bonnes œuvres, tous mes mérites présents et à venir, pour le temps et pour l'éternité.

(Trouvée dans un écrit de 1825, Le Père la récitait tous les jours après la messe).

MAXIME

La mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure.

INVOCATION.

Loué, adoré, aimé et remercié soit à tous les moments le Cœur Eucharistique de Jésus, dans tous les tabernacles du monde, jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi soit-il.

(50 *j. d'indulg. Pie IX*).

Cinquième jour.

LES EMBLÈMES DU SACRÉ-CŒUR.

I

La Croix environnée de flammes.

Tota vita Christi crux fuit et martyrium.
Toute la vie du Christ fut croix et martyre.
(Imit. liv. II, c. XII-7.)

Les artistes représentent le Sacré-Cœur entouré de flammes, ceint d'une couronne d'épines, surmonté d'une croix et gardant la plaie que lui fit la lance du soldat. Ces emblèmes sont-ils la création d'une âme contemplative cherchant à exprimer par des signes les dispositions du Cœur de Jésus? Ils ont une plus haute origine; Notre-Seigneur lui-même les a présentés à la Bienheureuse Marguerite-Marie dans les visions qui lui révélaient son divin Cœur.

« Un jour de Saint Jean l'Évangéliste, le Cœur divin « me fut représenté comme sur un trône de feu et de « flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que « le soleil et transparent comme un cristal. La plaie « qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement ; il y « avait une couronne d'épines autour de ce divin Cœur « et une croix au-dessus. » Que signifiaient ces em-

blèmes ? Jésus a daigné en interpréter lui-même le sens. « Mon divin maître, ajoute la Bienheureuse, me « fit entendre que ces instruments de sa Passion signi- « fiaient que l'amour immense qu'il a eu pour les « hommes, avait été la source de toutes ses souffrances. « Que dès le premier moment de son Incarnation, tous « ses tourments lui avaient été présents, et que ce fut « dès ce premier moment que la croix fut pour ainsi « dire plantée dans son Cœur, et qu'il accepta dès lors « toutes les douleurs et humiliations que sa sainte hu- « manité devait souffrir pendant le cours de sa vie « mortelle, et même les outrages auxquels son amour « pour les hommes l'exposait jusqu'à la fin du monde « dans le Saint-Sacrement. »

Ces paroles du bon Maître nous initient aux secrets de sa vie intime et nous révèlent la passion de son Cœur. Il y a deux Passions de Notre-Seigneur Jésus-Christ; l'une sanglante qui frappe les yeux, la seule que connaissent les esprits inattentifs trop peu versés dans l'étude de nos mystères ; l'autre invisible, mais non moins douloureuse, qui s'accomplit dans le sanctuaire même de l'âme, et n'a d'autre mesure de sa durée que celle de la vie même du Sauveur : c'est la Passion de son Cœur. Croyons-en cette *croix* qui fut, dès son entrée dans la vie, plantée dans ce Cœur ; elle y est restée s'enfonçant chaque jour davantage jusqu'au dernier soupir de la victime. Les plus merveilleuses prérogatives du Sauveur concourent à la former ; il est dès sa conception éminent en science et en amour ; sa science, son amour, sont les deux moitiés de cette croix.

1° Sa science. Elle est parfaite dès le commencement, elle embrasse tout ce que réclament sa dignité, sa mission, sa royauté sur le monde. « *Domine, omnia*

« *nosti*, Seigneur, vous savez toutes choses, dit saint « Pierre, vous savez que je vous aime. » Il connaît les profondeurs de l'homme et les profondeurs de Dieu, autant que cela est possible à une intelligence créée ; il les voit aux clartés de cette lumière infuse dont la grâce entretient dans son âme les miraculeuses splendeurs. Sous le coup de l'acte créateur qui l'appelle à l'existence, le Fils de Marie connaît son Père et les hommes ses frères. Il connaît Dieu dans la beauté de ses perfections infinies, dans la majesté de son droit ; il sait ce que devient cette souveraineté devant la liberté de l'homme. Il sait qu'avant lui, depuis la chute jusqu'à son Incarnation, Dieu n'est guères connu que dans la Judée et que grande est l'inconstance de ses trop rares adorateurs. Ce passé n'est qu'un vaste champ où pullulent tous les vices et toutes les erreurs. Le champ de l'avenir ne lui montre que des crimes et des conspirations de tout genre. L'ignorance et la passion, l'erreur et la haine sont coalisés contre Dieu. Qu'il est triste le spectacle qui s'offre au Cœur de Jésus lorsqu'il commence ses battements d'amour pour les hommes et pour son Père ! Dieu n'est pas connu, pas aimé : ô Jésus, vous qui ne vivez que pour sa gloire, que ne souffrez-vous pas ?

Et ces hommes dont il est devenu le frère, il les voit malheureux par leur propre faute, victimes du péché qui est leur crime et leur fléau. Il les voit sourds aux appels de la grâce, et d'autant plus coupables qu'ils abusent d'une plus grande miséricorde ; il les voit courir au précipice où les attendent d'éternelles douleurs. O Jésus, si ces hommes ne vous étaient rien, ou si vous ignoriez leur destinée ! mais, hélas ! ce sont vos frères et vous savez tout, votre science s'unit à votre amour pour faire votre tourment.

2° Son amour échappe à toutes nos conceptions ; et il n'est pas de langue humaine qui puisse exprimer la vivacité des flammes qui environnent le Sacré-Cœur ! Dire que nulle créature au ciel et sur la terre, parmi les anges ou parmi les saints, n'a aimé comme Jésus, c'est n'avoir rien dit encore. Ramassons donc comme en un seul foyer toutes les affections éparses ici-bas, tous les élans des martyrs, toutes les tendresses des vierges ; ce n'est pas assez encore... Eh bien, je m'adresse à vous, anges du ciel, chrétiens enflammés, séraphins brûlants d'amour ! à toi, Joseph, toi dont le dévoûment au Sauveur égalait les sublimes fonctions ; à vous, glorieuse Vierge, Mère incomparable, apportez, apportez vos incompréhensibles ardeurs ! oh ! quelle fournaise, quel incendie ! comparons maintenant à ce foyer qu'alimentent tous les amours, comparons un seul acte de Jésus disant à son Dieu, à son Père : je vous aime ! de quel côté sera le plus grand amour ? Poser la question est une impertinence. L'amour de Jésus pour son Père déconcerte tous les calculs et surpasse toute louange. Mais sa charité pour les hommes n'est qu'un rayonnement de la charité qui l'unit à son Père. C'est Dieu aimé dans son ouvrage. O Jésus, quelle ne sera pas la passion de votre Cœur, si la mesure de votre amour donne celle de vos souffrances ! Quelle est pesante la croix que la science et l'amour ont plantée dans votre âme ; croix de tous les jours, de tous les instants, il vous est aussi impossible de vivre sans souffrance que sans connaissance et sans amour ; la perpétuité de votre martyre a sa raison d'être dans la perpétuité de votre zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes.

3° N'avons-nous pas contribué par nos péchés à rendre cette croix plus pesante ? Jésus a connu nos in-

gratitudes et il en a souffert. Je veux, ô mon Dieu, alléger désormais votre fardeau, je veux vous épargner de nouveaux outrages qui ajouteraient de nouveaux tourments à la passion de votre Cœur.

Faisons plus, combattons le péché, détruisons son règne autour de nous ; et si nous ne pouvons l'anéantir, consolons Jésus qu'il blesse au Cœur, en lui offrant nos hommages respectueux. Soyons ses Cyrénéen, ses Véronique, et en associant à son immolation nos souffrances volontaires, donnons à son amour le contentement qu'il demande.

O âmes pieuses, soyez les auxiliatrices du Sacré-Cœur !

LES PRÉCURSEURS

V

LA VÉNÉRABLE ANNE-MARGUERITE CLÉMENT DE LA VISITATION SAINTE-MARIE (1593-1661).

Encore une de ces âmes d'élite dont le premier siècle de la Visitation est rempli. Encore une de ces grandes religieuses qui eurent le privilège de connaître le Sacré-Cœur de Jésus, et de lui rendre un culte, sans avoir toutefois la mission de le communiquer. Objet des plus insignes faveurs de leur bon maître, elles lui rendaient amour pour amour, sans faire rayonner autour d'elles les saintes ardeurs dont elles étaient consumées. Anne-Marguerite Clément, c'est le nom de cette amante du Cœur de Jésus, naquit à Cléron, en Franche-Comté, de parents nobles et *accommodés selon le siècle*. A deux ans, elle perdit sa mère, mais la sainte

Vierge voulut la remplacer auprès de la jeune orpheline ; elle veilla sur ses premiers pas, et plusieurs fois elle écarta, par une protection visiblement miraculeuse, les périls qui menaçaient sa faiblesse. Non moins efficace fut son assistance dans les luttes que son enfant avait à soutenir contre les défauts ordinaires à son âge et à sa condition. On dit qu'elle voulait être quelque chose, on dit qu'elle n'était pas insensible au luxe des ajustements ; on dit que, trop éprise de sa supériorité, elle affectait avec ses compagnes une vivacité d'allures et de langage parfois mortifiante. La Vierge, douce et humble de cœur, aida Anne-Marguerite à se vaincre ; une fois convertie, elle n'eut pas assez de larmes pour pleurer ces fautes de son enfance. Bientôt elle parvint à rompre les liens aimés qui la retenaient sous le toit paternel, et, se sentant appelée à la vie parfaite, elle vint avec sa sœur aînée demander à la Visitation d'Annecy un abri, une direction et des exemples. Pour se former à l'esprit propre de l'Institut qu'elle embrassait, elle eut les enseignements et les soins des deux Fondateurs mêmes de l'Ordre. Aussi, ne savait-elle rendre assez d'actions de grâces à la douce Providence qui l'avait amenée au berceau même de l'Ordre naissant pour y faire, sous de tels maîtres, l'apprentissage de la vie religieuse. Persuadée que sa Mère du ciel avait tout préparé et tout conduit, elle lui disait : « Je vous remercie, ô « Mère de miséricorde, de m'avoir obtenu le bien in- « comparable de rassasier mon âme des eaux de notre « bénite source (Annecy), et de recevoir si souvent la « parole de vie de la propre bouche de ces deux saints « canaux, notre saint Fondateur et notre digne Fonda- « trice, lesquels puisaient sans cesse dans le Cœur « même de Dieu leurs précieux enseignements. »

La cérémonie de sa profession se fit à Annecy le 25 août 1618. Dès ce temps-là, les vertus religieuses avaient jeté dans son âme les plus profondes racines ; Anne-Marguerite portait jusqu'à l'héroïsme le mépris d'elle-même et l'amour de Dieu : aussi Notre-Seigneur voulut-il inaugurer, dès le lendemain de sa profession, les grâces de choix qu'il lui préparait tout le long de sa vie. Il lui apparut comme assis au milieu de son cœur, et il lui disait : « Ton cœur est à « moi, et moi, je suis à lui ; ton âme m'appartient, j'en « ai fait ma demeure. » Mais ce n'était encore qu'un prélude.

Anne-Marguerite alla fonder une maison de son ordre à Montargis d'abord, et, six ans après, une autre à Melun.

Ces sollicitudes du dehors n'altéraient pas son recueillement ; les deux vies, Marthe et Marie, avaient noué dans son âme une alliance trop étroite pour que rien d'extérieur pût l'affaiblir. En toutes choses, elle s'inspirait de son Jésus et ne prenait d'appui qu'en lui. Le bon Maître daigna favoriser, par une grâce signalée, le désir qu'elle avait de l'aimer parfaitement. Laissons-la parler elle-même : « Il a plu à Notre- « Seigneur, dit-elle, par un moyen que je ne puis « comprendre et beaucoup moins exprimer, de tirer « mon cœur hors de moi-même pour y placer le sien, « de façon qu'il me paraît à présent que je n'ai plus « d'autre cœur que le Cœur même de Jésus. Ensuite, il « a pris le mien et l'a placé si avant dans son sein « adorable qu'il ne paraît plus. Je ne puis comprendre « comment une âme si petite et si indigne que la « mienne, peut contenir en elle ce trésor infini. »

Notre-Seigneur, qui s'était emparé du cœur de son épouse en échangeant son propre Cœur avec le sien,

voulut encore se saisir de son esprit ; un jour qu'elle s'écriait dans un saint transport : « O mon âme, bénis-« sez le Seigneur ! » Jésus se montra de nouveau à elle et lui dit qu'il voulait que ce fût son âme sainte qui louât et bénît le Seigneur en elle, la sienne n'étant pas suffisante pour le faire dignement ; et il ajouta : « Puis-« que je t'ai bien donné mon Cœur, pourquoi ne pour-« rais-je pas aussi te donner mon âme ? Oui, je veux « qu'elle soit à toi, afin que, comme nous n'avons plus « qu'un cœur, nous n'ayons plus aussi qu'une âme, « et que tu puisses dire continuellement en moi et par « moi : *Benedic, anima mea, Domino*, ô mon âme, « bénissez le Seigneur. » (Vie de la Vén. mère Anne-Marguerite.)

Notre Seigneur renouvela souvent ces faveurs sous des formes diverses : « Il faut, lui dit-il un jour, que « nous entrions en lice pour combattre l'un contre « l'autre, » et il lança dans le cœur d'Anne-Marguerite trois flèches toutes brûlantes du feu de son amour, et ce cœur fut blessé d'une plaie si profonde qu'elle se crut au moment de perdre la vie. Mais Jésus lui ordonna de se mettre sur pied et d'adresser ses coups à son divin Cœur : « Voilà, lui dit-il en lui montrant ce Cœur, « le blanc, le but que tu dois frapper... — Et avec « quelles armes, répondit Anne-Marguerite, puis-je « blesser votre divin Cœur ? — Les flèches ne sont « autres que les mouvements de ton amour pour moi ; « aime-moi donc et tu blesseras mon Cœur. » Elle le perça, en effet, par la force de son amour, et fit une ouverture suffisante pour se cacher dans ce Cœur adorable où Jésus l'unit à Lui. Et comme fruit de cette victoire, les grâces se répandirent sur l'âme de la Vénérable comme une pluie douce et féconde sur une terre sèche et altérée. (Vie, p. 138 et 139.)

Après ces incomparables faveurs, comment pourrons-nous exprimer les ardeurs et l'intimité de son amour pour Jésus ? Elle seule peut balbutier quelque chose des effets que la charité divine opérait dans son âme et raconter ses tourments et son délicieux martyre : « Je ne sais où je suis, écrit-elle, ni ce qui est en « moi ; mon cœur ne veut plus demeurer avec moi-« même. Il est si altéré de son Dieu, qu'il veut rompre « sa prison pour s'envoler à lui. Dieu possède tellement « mon cœur, qu'il ne peut penser ni aimer que sa sou-« veraine bonté. » Elle disait encore : « C'est au ciel « que mon cœur habite, il ne peut trouver de repos « dans cette terre des mourants. Quand sera-ce que « mon cœur sera en liberté d'aimer ce Dieu d'amour ? « O Dieu, quand une âme est blessée des traits de votre « amour, elle souffre d'un rigoureux martyre et meurt « mille fois sans pouvoir mourir. » Elle eut aussi des lumières particulières sur saint François de Sales et sur la Visitation qui est son ouvrage.

Elle apprit que ce bienheureux Père faisait ici-bas son séjour dans le Cœur même du Sauveur ; que son commerce habituel avec ce divin Cœur le conduisit à la perfection des deux vertus qui lui sont les plus chères : l'humilité et la douceur ; que François de Sales a été inspiré d'en haut pour établir un Ordre qui honorât l'adorable Cœur de Jésus par la pratique des vertus qu'il a le plus aimées. L'humilité et la douceur ne sont-elles pas le fondement des Règles et des Constitutions de la Visitation ? « Il n'y avait point, disait-« elle, d'Ordre qui fît profession d'honorer ce divin « Cœur ; il y en a qui honorent les prédications de « Notre-Seigneur, d'autres ses jeûnes, quelques-uns sa « solitude, quelques autres sa pauvreté et son mépris « du monde ; mais celui de la Visitation est établi

« pour rendre un continuel hommage à son Époux « et pour imiter sa vie cachée. « (Vie, p. 266-269.)

Aucune grâce ne venant du ciel aux âmes que par Marie, nous ne trouvons pas étrange que la sainte Vierge intervienne pour maintenir ses chères Visitandines dans l'esprit de leur vocation ; elle est tout à fait dans son rôle. La vénérable Anne-Marguerite Clément vit dans une extase la bienheureuse Vierge puiser dans le côté percé de Jésus-Christ, comme à une fontaine d'amour, les grâces dont les filles de la Visitation ont besoin pour vivre selon l'esprit de leur état ; et cette divine dispensatrice de tous les dons d'en haut dirigeait vers chacune des Visitandines les écoulements de ses célestes trésors.

La mort de la vénérable Anne-Marguerite devait être digne de sa vie ; ses dernières paroles furent des cris d'amour : « O Jésus, ô ma vie, tirez-moi de cet exil ! « Hélas ! que fais-je sur la terre ? Quand sera-ce que je « vous posséderai parfaitement ? » Et elle supplia qu'on lui procurât les Sacrements. « Je n'attends, dit-elle, que « cela pour partir. » Les médecins trouvaient le péril encore éloigné, ils voulaient qu'on attendît : « Non, « non, répliqua-t-elle, plus de retard, donnez-moi au- « jourd'hui notre pain quotidien. » Elle le reçut avec les dispositions les plus parfaites en assurant qu'elle mourrait ce jour-là. Un écoulement du cerveau la réduisit à l'extrémité ; on lui apporta l'Extrême-Onction, et après l'avoir recue, cette blanche colombe s'envola dans le sein de son Époux à huit heures du matin, le 3 janvier 1661, pendant la messe de la communauté.

Son éloge se trouve dans les paroles que le confesseur du couvent adressait aux sœurs assemblées : « Soyez assurées que s'il y a une sainte dans l'Ordre,

« c'est cette bonne mère. Je ne crois pas qu'il y ait sur « la terre une âme qui ait plus de foi, de charité et « d'humilité. » Il voulut dire ensuite la Messe à son intention ; mais il fut prévenu d'une si grande certitude de son bonheur, qu'il lui semblait, en priant pour elle, faire injure à ses mérites. Il vint donc sous l'empire de cette conviction dire à la Mère Supérieure : « Ne la « pleurez pas, elle est heureuse ; vous avez au ciel en « sa personne une toute puissante avocate auprès de « Dieu. »

(Voir la Vie de la Vénérable Anne-Marguerite Clément, première Supérieure du monastère de la Visitation Sainte-Marie de Melun. Paris, 1686.)

PÈLERINAGE

LE CHEF-D'ŒUVRE DE L'OBÉISSANCE OU UNE NOUVELLE STATUE DU SACRÉ-CŒUR.

C'était en 1876, le Carmel du Mans était dans la peine, les novices n'arrivaient pas, la mort avait fait des vides que le temps ne se hâtait pas de remplir. La R. Mère Prieure pria Monseigneur de lui donner l'autorisation de faire un vœu. Monseigneur le permit, et, le 29 septembre 1876, le vœu fut fait. La Révérende Mère demandait une postulante dont elle déterminait les qualités. Le 6 octobre suivant, Monseigneur fait appeler la Prieure au parloir. « Eh bien, ma Mère, lui dit sa « Grandeur, votre vœu est-il fait, qu'avez-vous de- « mandé, qu'avez-vous promis ? » La Mère Prieure exposa quelles avaient été sa requête et sa promesse, Monseigneur reprit : « Vous êtes exaucée, je viens vous « présenter la postulante que vous avez demandée et

« telle que vous la voulez, mais votre promesse ne « suffit pas ; je vous autorise à ériger, en reconnais- « sance, un ermitage au Sacré-Cœur dans votre enclos. »

On se mit à l'œuvre, le plan de la petite chapelle fut dressé et rapidement exécuté. Le nouvel oratoire est en forme octogonale, en face de la porte d'entrée ; un double escalier conduit à une grotte ménagée dans l'épaisseur du mur et recevant le jour par en haut.

Restait la statue : les modèles répandus dans le commerce plaisaient peu, la Mère Prieure fit part de son embarras à la sœur Thérèse de Jésus, carmélite d'une grande piété et d'une obéissance parfaite, elle dessine fort bien. La sœur Thérèse dit à la Mère Prieure : « Si « vous voulez, ma Mère, je vous ferai la statue du Sacré- « Cœur. » La Prieure parut incrédule ou du moins hésita, car la Sœur n'avait jamais sculpté ni moulé, et il s'agissait de faire une statue de deux mètres. La religieuse insista ajoutant : « J'ai confiance que Notre « Seigneur m'aidera ! Je ne demande qu'une chose, la « bénédiction, et le Cœur de Jésus de son côté bénira « l'œuvre de sa servante. » Les instances furent si vives, que la Supérieure céda ; mais il fut convenu « qu'avant d'entreprendre le travail, on ferait une neu- « vaine au Sacré-Cœur. Le sixième jour de la neu- « vaine, la sœur Thérèse dit à la R. Mère : « je sais « maintenant comment représenter la statue du Sacré- « Cœur ; Notre Seigneur me l'a inspiré. Je repro- « duirai le Jésus de l'apparition de la Bienheureuse « Marguerite-Marie, tel qu'il est décrit dans sa vie « par Mgr. Languet. » Voici le passage : « Un jour « que j'étais devant le Très-Saint-Sacrement, Jésus- « Christ, mon Divin Maître, se présenta à moi, tout « éclatant de gloire avec ses cinq plaies brillantes « comme cinq soleils. De son humanité sacrée sor-

« taient des flammes de toutes tailles, mais sur-
« tout de son adorable poitrine qui ressemblait à
« une fournaise ardente. Il me fit voir son Cœur qui
« était la source de ces flammes. » Le dernier jour de la neuvaine, la Sœur fait une petite maquette de 0m50 de haut et la porte à la Mère Prieure. Notre-Seigneur est représenté glorifié dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Il s'avance vers les hommes, et dans ce mouvement de marche, ses vêtements sont légèrement poussés par le vent ; le même souffle se fait sentir dans la chevelure et dans la barbe ; son regard embrasse tous les hommes, et, par le geste, il les appelle et les invite à entrer dans son Cœur Sacré : « Voilà ce Cœur
« qui a tant aimé les hommes ! » Dans cette maquette le Sacré-Cœur n'était pas représenté, la Mère Prieure demanda une modification et voici la raison qu'elle en a donnée dans une lettre : « Le sixième jour de la neu-
« vaine, je fus définitivement fixée sur la manière dont
« le Cœur devait être représenté. Je venais de faire la
« sainte Communion et Notre-Seigneur me fit com-
« prendre par une vue tout intellectuelle, mais très
« précise, très claire, que son divin Cœur devait être
« *visible* à l'œil, placé à découvert dans la poitrine à
« la place qu'il occupe en réalité, et que de ce Cœur
« devraient émerger des flammes, emblèmes du feu
« dévorant de l'amour qu'il est venu apporter sur la
« terre. Aussi, en toute assurance, je demandai à notre
« chère Sœur de modifier sur ce point sa maquette,
« et sœur Thérèse se mit à l'œuvre. » Vingt-neuf jours après, la statue en terre grise était terminée et placée dans le petit ermitage dont elle est le seul ornement.

Mais dans cet enclos du Carmel où la statue du Sacré-Cœur reçoit la visite des filles de Thérèse, elle demeure inaccessible au reste du monde, et cependant si une

inspiration spéciale de la grâce en a suggéré l'idée à la pieuse artiste, ce n'est pas pour que ce chef-d'œuvre de l'obéissance religieuse soit dérobé aux hommages de la foule. Aussi le Sacré-Cœur du Carmel du Mans est-il devenu le bien commun de tous les fidèles, voici comment. Lorqu'en vertu des prétendues lois existantes, le Collège de Sainte-Croix du Mans fut fermé au mois de mai 1881, les jésuites expulsés de cet établissement où ils étaient entrés le 12 mai 1870, voulurent y laisser un protecteur et un gardien. Ils tinrent conseil le 27 juin 1881 et décidèrent de placer dans l'église une grande statue du Sacré-Cœur avec cette inscription tirée de la Genèse XXVIII. 15. *Ero custos tuus quocumque perrexeris,. et reducam te in terram hanc :* Je serai ton gardien partout où tu iras et je te ramènerai dans ce pays. Un mois après, le Père de Rochemonteix, ex-recteur de Sainte-Croix, après avoir parcouru inutilement les principaux ateliers de Paris, demanda à la Mère Prieure du Carmel s'il lui serait possible de faire faire par la Sœur Thérèse une statue dans le genre de celle qu'on vénérait à l'ermitage. La demande fut accueillie, la Sœur fit une nouvelle maquette et la soumit au Père ; elle reproduisait en général le premier essai, mais l'expression était plus saisissante, la draperie d'un meilleur effet, la pose plus ferme et plus légère. Un atelier fut construit et l'artiste se remit au travail. La statue terminée, on chargea un statuaire de la mouler et de la répandre. M. Daniel en est l'éditeur et le dépositaire.

Aussitôt exposée, elle attira l'attention et les artistes l'admirèrent ; elle est en voie de se répandre dans le monde chrétien. Elle est au Vatican, modèle réduit d'un mètre 50 ; elle est acceptée pour la nou-

velle église du Sacré-Cœur qui se construit à Rome, et déjà elle est placée dans la chapelle provisoire où les Romains l'apprécient. Elle est à Montmartre dans la crypte de l'église du Vœu national ; elle occupe l'abside de la chapelle de Saint-Martin, la première qu'on ait provisoirement consacrée au service divin, et déjà la piété populaire l'entoure de ses hommages et de ses espérances.

A Sainte-Croix, au Mans, la belle statue est installée dans le bras droit de la croix que forme l'église du Collège. Une autre place lui est réservée : vienne seulement le jour qu'appellent de tous leurs vœux ceux qui ont connu et aimé Sainte-Croix, le jour réparateur où les exilés seront enfin de retour !

(Voir Lettres de Jersey, décembre 1883.)

PRATIQUE.

Assister à la sainte messe tous les jours de ce mois, en union avec le divin Cœur.

PRIÈRE QUE LE BIENHEUREUX P. CANISIUS ADRESSAIT CHAQUE MATIN AU CŒUR DE JÉSUS.

Je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie et je vous salue, ô Cœur très doux et très aimant de Jésus-Christ, mon très fidèle ami ; je vous rends grâces pour la fidélité avec laquelle vous m'avez gardé et protégé durant cette nuit, et avez rendu pour moi à Dieu votre Père les louanges et les actions de grâces dont je lui étais redevable. Et maintenant, ô mon unique ami, je vous offre mon cœur, vous conjurant de faire que, durant cette journée, toutes mes pensées, mes paroles, mes œuvres et mes volontés soient réglées sur le bon plaisir de votre très aimable volonté. Ainsi soit-il !

MAXIME.

Ils osent de grandes choses ceux qui ont un grand cœur. (Saint Bernard.)

INVOCATION.

Mon Jésus, miséricorde !

(50 *j. d'indulg. Pie IX*, 11 *août* 1851.)

Sixième jour.

LES EMBLÈMES.

II

La couronne d'épines.

La bienheureuse Marguerite-Marie voyait une couronne d'épines ceindre le Cœur de Jésus d'un diadème de douleurs. Pourquoi cet emblème ? Une couronne convenait à la royauté du Cœur de Jésus sur les cœurs, à ses triomphes sur le monde ; mais une couronne d'épines ! essayons de pénétrer ce mystère.

La couronne exprime la plénitude, et une couronne d'épines ne peut exprimer qu'une plénitude de douleurs. Or, Jésus a souffert dans la Passion de son Cœur et parce qu'il est notre Victime et parce qu'il est notre Frère : comme victime il souffre de la prévision de ses douleurs et de leur inutilité ; comme frère, il s'associe à toutes les souffrances dont l'humanité traîne sur tous les chemins de son exil le trop pénible fardeau ; et sous l'un et l'autre aspect, rien ne manque à la plénitude de ses douleurs.

I. C'est une attention délicate de la Providence qui lui fait jeter un voile sur les épreuves dont est semée notre vie, elle nous épargne ces connaissances anticipées, ces prévisions de l'avenir qui trop souvent em-

poisonneraient notre existence. Dans l'incertitude où nous sommes du lendemain, nous pouvons nous bercer des illusions de l'espérance ; mais que le voile se déchire, que l'avenir nous apparaisse avec ses réalités crucifiantes, c'en est fait, nos illusions s'effeuillent, nos rêves s'évanouissent, nous souffrons à chaque instant dans l'attente du coup dont chaque instant nous rapproche. C'est déjà bien assez de ces craintes vagues qui jettent une ombre sur nos meilleurs jours, bien assez pour attrister nos plaisirs de nos *peut-être* et de nos *pressentiments* inévitables ; que serait-ce donc si ces peut-être, si ces inquiétudes qui naissent d'une sécurité précaire et d'un avenir toujours craintif faisaient place à des prévisions assurées, à de désolantes certitudes ? Dieu a pitié de nous, il nous laisse l'espérance. Il n'a pas eu pitié de son Fils ; Jésus saura tout, et sa vie sera toujours et tout entière déployée devant ses yeux ; à chaque instant il en portera l'accablant fardeau. Petit enfant à Bethléem, il sait le massacre des Innocents et la fuite en Égypte, il sait le glaive de Siméon faisant deux victimes, sa divine Mère et lui ! il sait les contradictions de sa vie publique et le baiser du traître, et l'abandon de ses disciples, et le reniement de Pierre ; il sait, il sent les tortures de la flagellation et les angoisses du crucifiement ; il en souffre sans qu'un doute heureux lui permette l'espérance, sans qu'un moment d'oubli, une distraction, le repos, le sommeil endorment tant soit peu ses douleurs, et les allègent. Cette longue passion est constamment en sa présence. *Dolor meus in conspectu meo semper.*

II. A cette vision incessante des douleurs qui l'attendent dans sa vie et dans sa mort, s'ajoute une torture devant laquelle toutes les autres s'effacent. Est-ce

la vue de ses humiliations dans les rues de Jérusalem, sa comparaison avec Barabbas, voleur et homicide, la rude montée du Calvaire et les trois heures d'agonie pendant lesquelles il se voit suspendu à ses plaies grandissantes, est-ce ce long martyre d'opprobre et de douleur ? Non, sa grande souffrance, c'est la prévision de l'inutilité de sa Passion pour un grand nombre d'hommes. Hélas ! ce sang versé pour tous ne les sauvera pas tous ; cette rosée vivifiante se changera en pluie de flammes vengeresses, et cet enfer qu'il vient fermer se remplira, ouvert par le péché, de victimes volontaires. Toutes ces grâces dont il aura préparé dans les sacrements la source intarissable, seront méconnues et profanées. L'histoire de l'Eucharistie, telle que l'écrira l'ingratitude des chrétiens, se déploie sous ses yeux et lui fait lire les pages de l'ingratitude, du sacrilège, de l'indifférence et de la haine. Il voit aussi comment tous les attentats commis contre sa personne adorable auront une postérité ; que toujours des Judas, des Pilate, trahiront, persécuteront son Église ; que toujours sa Passion recommencera dans la personne de son Vicaire. Il voit enfin, lui qui vient pour être aimé, que les hommes seront incrédules à son amour ; qu'ils le mettront hors de leurs pensées, de leurs affections et de leur vie, qu'ils le compteront pour rien. Vous avez donc vu, ô Jésus, les péchés des chrétiens, des religieux, des prêtres ; vous avez vu les miens, mes révoltes, mes mépris, mes ingratitudes... et tous ces péchés se sont changés en épines et ont déchiré votre Cœur. Souffrez, Seigneur, que je vous les enlève, et que chacune de mes affections, en se reprenant aux créatures qu'il ne faut pas aimer, fasse tomber une épine de votre couronne et soulage votre douleur !

III. C'est à regret que Jésus se résigne à la souffrance que lui cause la prévision de l'inutilité de sa Passion pour un grand nombre d'âmes ; il reste une dernière souffrance que son Cœur a voulue. Ce Cœur, centre de la vie physique du Sauveur, n'est pas moins le Cœur de cette humanité que Jésus s'est unie par des liens si forts et si tendres ; et toutes les épreuves qui ne cesseront le long des âges de frapper les membres de ce corps mystique enfoncent leurs piqûres dans le Cœur si bon du Sauveur. Pauvre Jésus, préparez-vous donc à souffrir, car dans cette humanité dont vous êtes le cœur, il n'y a plus rien de sain : *non est in eo sanitas*, et tous les membres ont leur douleur : châtiments du péché ou tribut payé aux lois de notre nature, nos misères défient toute énumération. Dans le corps que de maladies, dans l'âme que d'angoisses, dans le cœur que de blessures ! Il en est que la malice de nos semblables, que la calomnie a pu faire, d'autres que nos propres passions ont causées. Comme nos plaies sont larges et profondes, comme elles envahissent tout notre être ! Aucune d'elles n'échappe au regard de Jésus, aucune n'échappe à son amour et ne le trouve insensible, que dis-je ? Il lui plaît d'en connaître et d'en savourer la souffrance amère ; on dirait qu'il les appelle, qu'il les presse de venir à lui, de se jeter dans son Cœur. « Venez, leur dit-il, venez, de tous les temps « et de tous les pays, venez à moi, et je vous soulage- « rai. » Et ces épreuves, obéissant à sa parole, viennent se précipiter dans ce Cœur devenu le cœur de l'humanité souffrante ; et Jésus, en les recevant, ôte à chacune d'elles sa plus grande amertume ; il y verse comme un baume, la force et la résignation ; transformées par ce divin mélange, elles n'effraient plus, elles n'écrasent plus le cœur où elles font leur rentrée.

Soyez béni, ô Cœur de Jésus, qui me renvoyez ces messagères de grâce et d'espérance ; avec elles, je me relève, je marche, je combats ; avec elles je répare, je rachète, je suis rédempteur.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous vous prouvez notre frère et notre ami le plus intelligent et le plus dévoué. Vous nous laissez exposés à la souffrance, mais avant qu'elle ne nous atteigne, vous voulez goûter à son calice, en prendre la lie et n'y laisser qu'un principe de force, de mérite et de résurrection. Que vous êtes bon, Seigneur ! et les inventions de votre Cœur sacré, qui les dira ?

LES PRÉCURSEURS

VI

SŒUR JEANNE-BÉNIGNE GOJOS, DE LA VISITATION SAINTE-MARIE (1615-1692).

Sœur Jeanne-Bénigne Gojos est la contemporaine de la B. Marguerite-Marie. Sans l'avoir jamais vue et avant même que les révélations de la Vierge de Paray eussent pénétré dans le couvent de Turin, Jeanne-Bénigne annonça les destinées de l'humble apôtre du Sacré-Cœur. « Dieu, disait Bénigne en 1647, sera glori-« fié dans cette sainte religieuse, elle enseignera une « dévotion bien profitable pour les âmes. » Sœur Bénigne a connu la dévotion au Sacré-Cœur, elle a reçu de cet adorable Cœur des faveurs signalées. Mais si brûlantes que fussent ses ardeurs pour ce divin Cœur, si vives les invocations qu'elle lui adressait, elle contenait dans son âme le feu qui la consumait : elle

n'avait pas,comme Marguerite-Marie, la mission de les répandre sur la terre et d'y allumer par une intervention publique l'incendie de l'amour.

I. Cette privilégiée de Jésus naquit le 20 juillet 1613, à Viuz, en Véronay, diocèse de Genève. Elle reçut au baptême le nom de Jeanne-Bénigne. Les premières paroles qu'on l'entendit prononcer furent celles-ci : « *Je veux être sainte,* » et plus tard, à toutes les questions qu'on lui faisait sur son avenir, elle ne savait que répondre autre chose : « *oui, je veux devenir* « *une sainte.*» Elle a tenu parole; cependant elle semble avoir payé un léger tribut à la vanité ; elle se complaisait dans le charme des ajustements et ne paraissait pas insensible à cette musique si douce qui chante notre éloge; mais Notre-Seigneur veillait sur elle ; il lui fit entendre clairement qu'il la voulait tout à lui, et Bénigne sut bientôt obtenir de ses parents la permission d'entrer au premier monastère de la Visitation d'Annecy. Elle y fut admise au rang des Sœurs converses. Là, elle s'exerça dans tous les emplois domestiques, subit courageusement toutes les épreuves, et se familiarisa bien vite avec les vertus les plus chères aux Filles de saint François de Sales. Annecy ne la posséda pas longtemps. Envoyée à la fondation du monastère de la Visitation de Turin, le 30 septembre 1638, elle y fit ses premiers vœux, le 10 juin 1640 ; à partir de ce jour, Bénigne entra dans les états surnaturels qu'elle ne quitta plus. « Depuis ma profession, « écrit-elle, je puis dire que je ne me croyais plus sur « la terre, je ne voyais que Dieu en tout, et je ressen- « tais une union particulière et incompréhensible avec « le Verbe divin mon saint Époux. »

Dès ce temps là aussi il lui fut donné de voir dans une claire lumière toutes les croix qu'elle porterait le

long de sa vie. « Elles dureront aussi longtemps que « vous, lui dit le Sauveur, vous mourrez comme moi « sur la croix. » Et la servante du Seigneur prononça un grand et parfait *fiat voluntas tua*. Bénigne s'appliqua dès lors énergiquement à se dépouiller de sa volonté propre, elle adopta pour devise ces paroles : « Tout pour Dieu, tout pour sa gloire et tout par pur « amour ! »

Le bon Maitre daigna lui manifester lui-même les lois de l'amour ; il lui disait : « Bénigne doit souffrir « que je la corrige parce que je l'aime, car je suis sé- « vère à mes plus chères épouses tant qu'elles vivent « ici-bas. Bénigne doit se fier à l'amour de son Jésus « et ne lui rien refuser. Bénigne doit surtout savoir « que l'amour du Cœur de Jésus veut un cœur humble « qui sache souffrir. Enfin je veux que Bénigne ne cesse « jamais d'aimer Dieu, d'espérer en lui, de souffrir « avec lui et de s'abandonner à l'amour. Voilà les lois « que le divin amour lui donne. »

II. L'humble Sœur se soumit héroïquement à ces lois : elle se laissa conduire par la croix à la gloire. Elle eut des maladies qui lui causaient d'incompréhensibles souffrances et déconcertaient toutes les prévisions des médecins ; mais son Jésus la guérissait miraculeusement par lui-même ou par sa divine Mère. Souvent ses douleurs étaient si variées, si intenses, qu'on pouvait la surnommer justement *une âme* du purgatoire. Et loin de se plaindre, Bénigne s'écriait : « Accomplissez « en moi vos désirs, ô mon Dieu : brûlez, coupez, bri- « sez, anéantissez Bénigne ! Et l'amour, dit-elle encore, « versait sur moi des peines et des douleurs à verse ; « j'en serais morte mille fois si la divine bonté ne « m'avait soutenue. » Tantôt elle frissonnait de froid et tantôt se consumait dans les ardeurs de la fièvre.

Mais elle s'offrait alors en victime d'expiation pour les pécheurs et elle disait : « Cœur de Jésus, clémence « souveraine, pardonnez à toute la terre et ne punissez « que Bénigne ! » A toutes ses souffrances intérieures et à ses maladies, elle joignait d'affreuses flagellations. Elle prenait la discipline des heures entières, se jetait la nuit sur des buissons d'orties et s'y roulait comme sur des feuilles de roses ; se flagellait avec des verges d'osier si cruellement que le sang coulait sur la terre. L'obéissance sanctionnait ces pieux excès. Convaincues des voies extraordinaires où Dieu la faisait marcher, les Supérieures se prêtaient à ses instances et lui permettaient de faire ce qu'elle appelait elle-même ses folies de pénitence et d'amour. Les critiques de ses semblables éveillaient-elles une inquiétude en son âme, craignait-elle d'avoir trop maltraité son corps, Notre-Seigneur la rassurait : « Et moi-même, lui disait-il, ne « me suis-je pas livré à tous les excès d'amour ? »

Jésus l'initiait à la connaissance de ses douleurs à Jérusalem, surtout à la passion de son Cœur ; et sous l'influence de ces communications, Bénigne écrivait : « Les douleurs du Cœur de Jésus dans ce jardin ne « peuvent être comprises ; un amour infini a pu seul « soutenir ce Cœur parmi les angoisses qui l'oppri- « maient. » Mais le Sauveur ne se contenta pas pour sa servante d'une connaissance spéculative, il lui plut de l'associer à ses souffrances ; il les gravait pour ainsi dire à tout moment et peu à peu tantôt dans une partie de son corps, tantôt dans une autre. Il fit aussi participer l'âme de Bénigne aux peines de son divin Cœur ; elle eut son agonie, ses tristesses, ses dégoûts, elle eut les ardeurs et les amertumes de son zèle... Elle ressentit l'humiliation que lui causa la comparaison que firent de lui les Juifs avec Barabbas ; elle vit le sang de

son Jésus jaillir par toutes les plaies de son corps, bien plus sous l'impulsion de son amour que sous les coups de la flagellation. Cette vue du Cœur de Jésus victime d'amour blessait son cœur d'un trait qui le perçait de part en part et l'abîmait dans la douleur. L'amour lui avait appris que rien n'honore plus Jésus que la compassion aux douleurs de son Cœur. « C'est dans ce Cœur « que j'ai vu, disait-elle, ce que c'est que Jésus hu- « milié sous le fardeau de nos péchés, Jésus aimant « notre salut, Jésus désirant la gloire de son Père « et Jésus procurant et opérant cette gloire et ce « salut. »

III. Pour mieux élever sa servante à la communion de ses douleurs, Notre-Seigneur voulut unir plus étroitement le cœur de Bénigne à son Cœur. Elle vit son propre cœur porté par le divin amour dans un vase très riche, et ce vase était le Cœur de Jésus ; et il lui fut dit : « Jésus a pris votre cœur, mais il vous donne le « sien qui contient le vôtre... et l'amour lui disait : je « répare la petitesse de votre amour par l'amour du « Cœur de Jésus, ses faiblesses par ma bonté toute « puissante : enfin le Cœur de Jésus et le vôtre, Bé- « nigne, sont unis. »

Après de telles faveurs, faut-il s'étonner que son Jésus lui ait dit : « Bénigne, tous mes biens sont à toi, et moi- « même, qui suis le souverain Bien, je t'appartiens. » Et encore : « Je t'applique par amour le mérite des « humiliations que j'ai souffertes devant les hommes, « elles réparent les tiennes. Depuis quinze ans, à cha- « que communion que tu fais, ma grâce miséricordieuse « accorde à tes prières la conversion d'un hérétique « des plus obstinés. » Et le bon Maître l'encourageait à demander sans crainte : « Quand viendras-tu, lui disait- « il, avec un cœur ouvert ? C'est moi qui t'excite à me

« supplier, et je ne peux rien te refuser ; que crains-« tu ? ne t'ai-je pas favorisée plus qu'aucune autre per-« sonne qui vive aujourd'hui sur la terre ? » Et nous,en écrivant ces choses, nous ne pouvons que nous écrier : ô mon Dieu, que vous êtes bon pour votre Bénigne ! J'admire ces excès d'amour pour votre petite servante. Vous lui avez dit encore : « Si je n'avais pas déjà fait « l'Eucharistie, je la ferais à cette heure même pour toi, « Bénigne de Jésus ; c'est là ton surnom nouveau. »

Voulant montrer à sa Bénigne qu'il était son bien dans l'Eucharistie et lui en assurer la perpétuelle jouissance, Jésus lui accorda la faveur de conserver le goût et la saveur des espèces sacramentelles ; or, que cache cette merveilleuse durée des espèces eucharistiques, sinon une faveur plus grande encore : la continuelle présence du corps même de Jésus dans Bénigne. Nous admirons cette grâce dans Marie, Vierge des vierges, elle fut aussi, paraît-il, le privilège de Sainte Gertrude, et l'humble Bénigne n'aurait eu rien à envier à l'illustre Bénédictine.

Ajoutons qu'elle a fait des miracles, qu'elle a changé en pur froment une grande quantité de blé déjà rongé par les vers, et le vin gâté en un vin délicieux; qu'elle a souvent multiplié les provisions du couvent ; qu'avec un signe de croix, elle guérissait les grandes et les petites maladies de ses sœurs ; que pendant le siège de Turin, elle préserva son monastère des boulets qui pleuvaient de toutes parts et des fureurs de l'incendie; elle fut en effet le vivant paratonnerre de sa maison aussi longtemps qu'elle vécut. Son Jésus lui avait promis qu'en sa considération il préserverait la contrée de la peste, de la famine, et des suites du siège qui menaçait Turin ; les événements ont prouvé que cette promesse était véritable.

Telle fut Jeanne Bénigne, telles et bien plus grandes encore les faveurs dont le Cœur de Jésus la combla. Les mondains ne comprennent rien à ces merveilles et les tournent en dérision ; ce sont des aveugles qui blasphèment la lumière, il leur manque l'œil du divin amour. A l'amour seul il est donné de comprendre ce qu'un Dieu fait homme pour les hommes peut opérer en eux et pour eux. Il est venu, il est mort, il se survit pour les hommes ; l'Incarnation, la Passion et l'Eucharistie rendent croyables et surpassent tout ce que la vie des Saints nous apprend de plus extraordinaire.

Accablée de souffrances et consumée d'amour, la Vénérable Bénigne s'éteignit le mercredi 5 novembre 1692, la vingt-troisième semaine après la Pentecôte, comme elle l'avait souvent annoncé. Elle était âgée de soixante-dix-sept ans, cinq mois, quinze jours, elle en avait passé cinquante-sept en religion.

O Bénigne de Jésus, priez pour nous.

(*Voir : l'Élue du divin amour ou la vie de la dévote sœur Jeanne Bénigne Gojos.* (*passim.*)

PÈLERINAGE

L'ENFANT JÉSUS DU CŒUR

à Onani, en Sardaigne.

Nous prendrons pour guide dans ce pèlerinage la très honorée Sœur Madeleine Chalmette, supérieure du premier monastère de la Visitation de Paris ; voici ce qu'elle écrivait, en date du 2 mai 1791 :

« Il y a quatre ans que nous avons eu la relation de plusieurs merveilles opérées par le recours au Sacré-

Cœur de Jésus, à Onani, petit bourg de Sardaigne, au diocèse de Galléli. Nous avons eu cette relation par des voies si sûres qu'il nous est impossible d'en douter. En voici l'abrégé.

Monsieur le curé d'Onani, homme d'un vrai mérite, nouvellement pourvu de sa cure, désirait introduire dans sa paroisse la dévotion au Sacré-Cœur qu'il avait embrassée lorsqu'il était chapelain des Capucines de Cagliari qui y ont une fervente dévotion. Il obtint de ces religieuses une statue de l'Enfant Jésus montrant son Cœur tout enflammé au milieu de sa poitrine.

Elle arriva à Onani le 21 décembre 1786. Avant son arrivée, un enfant de peu de mois qui n'avait jamais parlé, en annonça la prochaine venue. En présence de M. le curé et de plusieurs personnes, cet enfant étant entre les bras de sa mère, sœur du dit curé,se mit tout à coup à chanter en langue italienne qui n'est pas celle du pays, par trois fois : « voici Jésus. » Tout hors de lui, le curé dit à la mère de demander à l'enfant qui lui avait appris ce qu'il venait de chanter ; et l'enfant répond dans la langue du pays, trois fois encore: « le bon Dieu, » et depuis l'enfant ne parle plus.

La veille de Noël suivant, douze personnes virent cette statue suer abondamment à plusieurs reprises. M. le curé essuya cette sueur avec un linge qui en fut tout trempé ; et ce linge coupé en plusieurs morceaux est devenu l'instrument d'une foule de guérisons, de maladies même mortelles.

Un jeune homme se mourait. L'application d'un de ces morceaux, avec le vœu de communier le jour de Pâques en l'honneur du Sacré-Cœur, lui rend la santé et toutes ses forces, il accomplit son vœu.

Le 15 janvier 1787, une tempête épouvantable se déchaîna dans toute l'île de Sardaigne : la grêle tom-

bait, le tonnerre lançait la foudre. Il y eut beaucoup d'arbres déracinés, beaucoup de maisons renversées ; des personnes furent tuées et un bétail considérable périt. Plusieurs héritages furent entièrement désolés dans les environs d'Onani. Seul, ce petit bourg ne reçut aucun dommage. Et à peine M. le curé eut-il donné la bénédiction avec la statue miraculeuse et imploré à haute voix avec son peuple la miséricorde du Cœur de Jésus, que sur le champ l'ouragan se calma et le ciel redevint serein.

La même année 1787, un fil du linge qui avait essuyé la sueur de la statue miraculeuse, jeté dans l'air par le curé, fit cesser une pluie torrentielle qui interceptait les abords de l'église d'Onani, pendant une neuvaine préparatoire à la fête du Sacré-Cœur qu'on allait célébrer pour la première fois.

Une femme aveugle recouvra subitement la vue, en invoquant le Sacré-Cœur dans une visite à l'église. Une autre souffrait d'une paralysie, compliquée de bien des misères. Elle avait neuf plaies à un bras, l'une d'elles laissait voir l'os à découvert ; munie déjà des sacrements, la malade n'attendait plus que la mort. M. le curé n'eut pas plutôt exposé à sa vénération la statue miraculeuse, qu'elle se trouva parfaitement guérie. Les plaies de son bras se cicatrisèrent ? et le jour suivant, pleine de forces et de santé, elle se rendit à l'église pour offrir ses actions de grâces au Sacré-Cœur. »

L'auteur de cette lettre finit en disant qu'il a passé sous silence plusieurs autres merveilles qui ne cessent de s'opérer chaque jour à la gloire du Sacré-Cœur ; que celles-ci ont été examinées et trouvées véritables par M. le grand-Vicaire du diocèse, le siège étant vacant par la mort de l'Évêque.

PRATIQUE

Faire chaque matin un quart d'heure de lecture méditée ou d'oraison sur le Sacré-Cœur.

PRIÈRE

Cœur de Jésus, protégez-moi ; lumière du Cœur de Jésus, éclairez-moi ; Flammes du Cœur de Jésus, embrassez-moi.

Épines de la Couronne du Cœur de Jésus, pénétrez-moi ; Croix du Cœur de Jésus, fortifiez-moi.

Sang du Cœur de Jésus, enivrez-moi ; Eau du Cœur de Jésus, purifiez-moi.

Blessure du Cœur de Jésus, soyez mon asile, afin que je demeure en vous, dans les siècles des siècles.

(*Approuvé par la Congrégation des Rites.*)

MAXIME

Tout pour Dieu, tout pour sa gloire, tout par pur amour !

INVOCATION

O très doux Cœur de Jésus, ne soyez pas mon juge, mais mon sauveur.

(50 *j. d'indulg. Pie IX*, 11 *août* 1851.)

Septième jour.

LA PLAIE DU CŒUR.

Unus militum lanceâ latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua.
Un des soldats ouvrit d'un coup de lance le côté de Jésus, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau.
(Joan. c. XIX. 34.)

Au-dessous de la croix qui surmonte le Cœur de Jésus, et des épines qui le couronnent, la Bienheureuse voyait une plaie, la plaie que Longin ouvrit d'un coup de lance. Méditons à l'aide de la tradition catholique, les mystères délicieux et touchants que nous offre cette blessure. Longin, trouant du fer de sa lance le côté du Sauveur, ne voulait que mettre à l'abri de toute contestation la mort du Sauveur ; à son insu, il obéissait à une force supérieure, le bras de Dieu dirigeait son bras.

I. Avant tout, la plaie faite à la poitrine de Jésus rappelle la blessure que le péché fait à son Cœur. Mais si tout péché blesse Jésus au Cœur, il en est qui lui font une blessure plus large et plus profonde : tels sont les péchés qui s'attaquent plus directement à sa personne sacrée, comme le blasphème ; telles les profanations qui l'outragent dans le mystère quï est par excellence le mystère de son amour, la sainte Eucharistie ; comme

le sacrilège, le doute ou l'incrédulité. Oh ! quels coups portent à cet adorable Cœur les transfuges de la Sainte Table, les renégats de la première communion ! mais plus douloureux encore sont ceux qui lui viennent des âmes qui lui sont consacrées. Suivons en effet la progression de l'outrage ; le péché du chrétien blesse le Sacré-Cœur plus que celui de l'infidèle, le péché d'un simple religieux plus que celui d'un simple catholique, et le péché du prêtre plus que celui du religieux. Jésus souffre davantage à proportion qu'il a donné davantage ; et les privilégiés de ses tendresses n'échappent que par les ardeurs plus vives d'une reconnaissance plus délicate au crime d'une plus noire ingratitude.

II. La plaie du Sacré-Cœur a une autre signification. La trouée faite par le soldat est une ouverture sacrée qui donne accès dans le divin Cœur ; c'est une porte toujours ouverte qui nous invite à y pénétrer ; que là soit notre asile, là notre repos. Établissons-y notre tente et nous dirons avec autant de vérité que saint Pierre : « Seigneur, il fait bon être ici ! » Il fait bon s'y enfoncer, s'y perdre et y vivre oublieux et oublié de tout le reste. C'est la retraite que le Sauveur ménage aux âmes qu'il aime avec prédilection. Il ne les invite pas seulement à contempler par cette ouverture les trésors de sagesse et de grâce renfermés dans son Cœur, il les presse d'y pénétrer avec confiance. Nombre d'âmes généreuses ont vaillamment répondu à cet appel divin ; elles se sont approchées de l'ouverture et un attrait surnaturel les a ravies et introduites dans ce vivant sanctuaire. Là sont venues se plonger dans les mêmes délices les Gertrude et les Mechtilde, les Lutgarde et les Catherine de Sienne, les Thérèse et les Marguerite-Marie, tant d'autres encore. Là aussi les Lansperge et les Suzo, les Bernard et les Bonaventure,les Michel des

Saints et les Philippe de Néri ; tant il est vrai que la porte est ouverte à tous et que la faveur d'y passer n'est pas le monopole exclusif de nos Sœurs en Jésus-Christ. Et ces âmes une fois entrées ne veulent plus en sortir ; elles s'échauffent, elles s'enflamment, prennent la température du Sacré-Cœur, tressaillent d'un même battement avec lui, aiment ce qu'il aime, écartent ce qu'il repousse ; on dirait qu'une fois dans cette divine fournaise, le cœur de l'homme ne fait plus qu'un avec le Cœur de Jésus, il conçoit les mêmes affections, se pénètre des mêmes ardeurs ; comme le fer plongé dans le feu en prend l'éclat et la chaleur, ainsi le cœur de la créature étroitement uni à celui du Créateur se consume dans les mêmes embrasements et rayonne des mêmes clartés.

III. Si la plaie du Sacré-Cœur est une ouverture par où l'on entre, elle n'est pas moins une issue par où s'échappent les grâces qui rafraîchissent les âmes. Tous les dons surnaturels viennent de cette source sacrée et jaillissent de ce Cœur. Lorsque Longin, transperçant la poitrine du Sauveur, atteignit de sa lance le Cœur lui-même, il en sortit du sang et de l'eau. Le sang était celui dont le Sacré-Cœur restait encore dépositaire, il en sortit pour qu'il fût vrai que le Sauveur avait donné son sang jusqu'à la dernière goutte. Mais cette eau, mais ce sang sont aussi la figure des grâces qui ne cesseront de couler pour nous. De même que, sous la verge de Moïse, le rocher s'entrouvrit et il s'en échappa une source qui accompagnait de son eau voyageuse les migrations d'Israël à travers le désert, ainsi les grâces que le coup de lance a fait jaillir suivent de leurs effusions fidèles la marche de l'humanité le long des âges.

Elle a traversé l'ère des persécutions, et la grâce du

Calvaire rafraîchissait les martyrs dans leurs rudes combats. Elle eut à se défendre contre l'erreur, et les Docteurs catholiques puisaient leurs inspirations dans cette source intarissable. Les Barbares sont aussi venus à cette source, ils se sont plongés dans ses eaux salutaires et en sont sortis d'autres hommes. Dix-huit siècles ont passé, et les variations de l'esprit humain ramènent les mêmes erreurs, les mêmes passions, les mêmes combats. Le cours des grâces n'a pas tari, il offre toujours même force,même lumière et mêmes vertus. Il coule encore à nos côtés et nous n'avons qu'à vouloir pour nous désaltérer ; approchons-nous donc de cette source bénie, buvons-en tous avec un empressement joyeux : *Omnes sitientes, venite ad aquas.* Vous tous qui avez soif, venez à ces eaux vivifiantes.

Enfin l'eau et le sang représentent nos Sacrements et plus spécialement les deux plus grands de tous, le Baptême et l'Eucharistie. Dans l'eau du côté de Jésus vous trouvez le baptème qui régénère et assure à l'Église la perpétuité de sa vie ; le baptême lui restitue les enfants que le temps lui enlève ; et toujours jeune, même sous le fardeau des siècles qu'elle a vécus, elle ne cesse de tirer de son sein fécond d'innombrables enfants qui peuplent le ciel de bienheureux et la terre d'élus. Le sang du Cœur représente celui que nous devons au sacrifice de la Messe ; le prêtre commande à Jésus, le frappe du glaive de sa parole, et fait à nouveau couler ce sang divin qui alimente la vie du monde.

C'est ainsi que le sang et l'eau sont les trésors de l'Église, les conditions essentielles de son action et de son indéfectibilité. L'eau du baptême nous a touchés une fois : gardons avec amour le caractère indélébile qui rappelle notre régénération spirituelle. Le sang de

l'Eucharistie ne cesse de s'offrir à nous, buvons-en tous et toujours : qui a pu le goûter une fois, ce divin breuvage, veut s'en approcher encore. L'âme, en y puisant, sent renaître ses ardeurs, elle a beau s'en approcher toujours, elle ne se désaltère jamais.

PRÉCURSEURS

VII

SAINTE LUTGARDE, VIERGE (1246).

Voici une vierge, contemporaine de sainte Mechtilde et qui depuis dix ans avait quitté cette terre quand sainte Gertrude y parut, c'est sainte Lutgarde, religieuse à l'abbaye d'Aywières, de l'ordre de Citeaux,en Brabant. Elle reçut de Notre-Seigneur les faveurs les plus insignes ; et privilégiée du Sacré-Cœur, elle fut aussi sa victime.

I. Lutgarde était de Tongres, ancien séjour des évêques de Liège. Longtemps elle inclina vers le monde avant de se donner complètement à Dieu. Elle était même sur le point de céder aux instances d'un jeune homme qui sollicitait sa main, lorsque Notre-Seigneur lui apparut et lui dit en lui montrant son Cœur : « Con« temple ici, Lutgarde, ce que tu dois aimer. Laisse-là « les affections qui te portent vers la créature, et tu « trouveras dans mon Cœur les délices du pur amour.» A l'heure même, elle se sentit si merveilleusement changée, qu'elle ne voulut plus aimer que Dieu.

On peut juger par le trait suivant de la douce familiarité dont elle usait avec le Bien-Aimé de son âme. Elle avait reçu le don de guérir toutes sortes de mala-

dies, on accourait à elle de toutes parts. Mais comme le grand nombre des malades qui imploraient son secours troublait son recueillement, elle pria Notre-Seigneur de lui changer cette grâce en une autre qui serait plus utile à son salut: « Que veux-tu, Lutgarde, dit Notre-Sei- « gneur, que veux-tu ? — Je veux, répondit-elle, l'intelli- « gence de tout le Psautier, afin que comprenant mieux « le sens des paroles saintes, je puisse louer Dieu avec « plus de dévotion. — Tu l'auras, » lui dit le bon Maître ; et dès ce moment elle pénétrait sans effort les sens les plus cachés des cantiques sacrés. Mais bientôt l'union de sentiments et de volonté que, dans son ignorance première, elle entretenait avec le Cœur de son bon Maître, lui parut non moins avantageuse que la pénétration du sens des saintes Écritures; elle revint donc à Notre-Seigneur et lui dit : « Est-il nécessaire « qu'une pauvre sœur comme moi pénètre les secrets « de vos divines paroles ? changez-moi, je vous prie, « encore cette grâce. — Que veux-tu donc ? lui dit « son Bien-Aimé. — Ce que je veux et ce que je vous « demande, dit-elle, c'est votre Cœur. — Et moi, dit « le Sauveur, je veux plutôt avoir le tien. » Cette réponse, bien loin de l'affliger, la remplit d'une joie extraordinaire : « Qu'il en soit ainsi ! ô mon Jésus, ré- « pondit Lutgarde, prenez mon cœur, purifiez-le par le « feu de votre amour, mettez-le dans votre poitrine sa- « crée, et que je ne le possède jamais qu'en vous et pour « vous ! » De sorte qu'il se fit entre Jésus et Lutgarde un heureux échange de cœurs ; c'est-à-dire qu'il se fit une union si étroite et si parfaite de l'esprit de Jésus avec celui de sa servante, que Jésus était toujours dans Lutgarde pour l'occuper et pour l'enflammer ; et que Lutgarde était toujours hors d'elle-même pour ne vivre qu'en Jésus, de Jésus, et pour Jésus.

II. Une faveur d'un si grand prix ne pouvait être payée trop cher ; aussi Notre-Seigneur fit-il bientôt connaître à Lutgarde le rôle qu'il lui destinait : il la choisit pour victime.

En ce temps-là les Albigeois désolaient le Languedoc. La sainte Vierge apparut à Lutgarde avec un visage triste et des habits de deuil. Lutgarde lui demanda pourquoi étant belle comme la lune et éclatante comme le soleil, elle se montrait dans un état si digne de compassion. Notre-Dame lui dit : « Les hérétiques albigeois « crucifient de nouveau Jésus-Christ; et la colère de Dieu « va éclater sur la terre et y exercer de terribles repré- « sailles ; pour désarmer la divine justice, il te faut en- « treprendre un jeûne de sept ans au pain et à l'eau ; « et pendant tout ce même temps, tu t'efforceras d'apai- « ser par tes larmes le courroux du Tout-Puissant. » La Sainte s'offrit de grand cœur à ce long jeûne, elle en supporta les privations avec un courage invincible.

A peine l'eut-elle achevé, que Notre-Seigneur lui en commanda un autre aussi long et aussi sévère en faveur des catholiques qui vivent dans le péché.... et pour l'y obliger avec plus de suavité, il lui apparut tout couvert de sang et de plaies, et lui dit : « Vois-tu, « ma fille, en quel état je me présente à mon Père pour « attirer sa miséricorde sur les pécheurs ? Je veux « aussi que tu souffres pour eux, et que tu m'offres tous « les jours au sacrifice de la messe, pour les réconci- « lier avec lui. » Elle accomplit ce second septénaire avec la même ferveur que le premier, et elle conçut une si grande tendresse pour les pécheurs, qu'elle répandait constamment pour eux ses larmes et ses prières...

Onze ans avant sa mort, Dieu la visita par une épreuve qui eût paru intolérable à toute autre personne, mais

qu'elle reçut avec une joie merveilleuse, il lui envoya la cécité. Elle fut donc privée de la vue de toutes les choses extérieures ; mais son âme fut, en récompense, éclairée d'une lumière qui lui découvrait les vérités de l'autre vie et les mystères de la Divinité. Elle était aveugle depuis quatre ans, lorsque Notre-Seigneur lui ordonna de faire un troisième septénaire de jeûnes, pour détourner un fléau qui menaçait l'Église : elle le fit, et Dieu, ayant égard à sa pénitence, rompit les embûches d'un ennemi secret de son peuple.

Enfin, le temps qu'elle avait si souvent prédit arriva : ses yeux, fermés depuis onze ans, s'ouvrirent miraculeusement, et elle vit une armée de Bienheureux qui venaient la féliciter de sa gloire prochaine. Elle reçut tous les sacrements avec un grand amour ; et son âme, inondée d'allégresse, s'envola dans le sein de Dieu pour y régner éternellement avec lui. C'était le 16 juin de l'an 1246, le samedi après la Sainte Trinité. Son corps fut couvert à l'instant d'une blancheur qui surpassait celle des lis, et ses yeux se mirent à regarder le ciel, sans qu'on pût venir à bout de les fermer.

(Voir la Vie de sainte Lutgarde, par Thomas de Cantimpré... et les petits Bollandistes, t. VII, 16 juin.)

PÈLERINAGE

JEROUDEYACOVIL OU UN VILLAGE DU SACRÉ-CŒUR AU MADURÉ

Les émigrations d'un grand nombre de familles chrétiennes dans le Marava avaient formé quinze ou seize villages comprenant chacun trente ou quarante

feux, avec une population de deux cents à quatre cents néophytes, en tout trois mille. Aucun de ces villages ne pouvait servir de centre, et l'on ne trouvait même dans les plus favorisés qu'une simple petite chapelle pouvant contenir de cent à cent cinquante personnes. Les missionnaires prirent la résolution de construire de toutes pièces un village central avec une église qui permît à tous les chrétiens des bourgades environnantes d'y venir aisément à la Messe les dimanches et les fêtes.

Il fut donné au Père Laporte de réussir. Il était parti de France avec la pensée bien arrêtée de consacrer ce qu'il pourrait avoir de forces, d'énergie et de ressources à la construction d'une église en l'honneur du Sacré-Cœur. De plus, quelque temps après son arrivée dans l'Inde, frappé de l'insensibilité de ces peuples que rien ne semble devoir entamer sérieusement, il se tourna vers le Cœur de son Dieu comme vers la seule puissance capable de triompher de tant d'obstacles. « Doux « Cœur de Jésus, s'écria-t-il, donnez-moi des âmes, « beaucoup d'âmes à baptiser, et je vous promets de « n'avoir pas de repos que vous n'ayez dans ce pays « du Marava, arrosé par le sang de votre serviteur « Jean de Britto, un temple digne de vous, avec un « bourg qui portera comme son plus beau titre de « gloire, votre nom mille fois béni. » Sa prière fut entendue ; il eut la joie de baptiser avant, pendant ou après la famine, près de trois mille néophytes partagés en plus de trente à quarante villages jusque-là inaccessibles à la lumière de la foi. Il ne lui restait plus qu'à tenir ses engagements. Il trouva des terres à un prix relativement modéré, il trouva de l'argent, il trouva des colons et le village fut bâti. Il est tracé au cordeau et se compose de six rangées de maisons. Chacune des

rues qui le composent du nord au sud et de l'est à l'ouest, porte le nom de quelqu'un des Saints les plus chers au Sacré-Cœur. On y voit avec la grande rue du Sacré-Cœur, la rue Notre-Dame et celle de Saint-Joseph; viennent ensuite soit autour du village, soit autour de l'enclos des missionnaires les rues de Saint Jean, Saint Pierre, Saint Jacques, Saint Thomas, Saint Ignace et Saint François-Xavier; le B. de Britto, l'apôtre particulier du Marava et saint Etienne premier martyr ne sont pas oubliés. *Le sanctuaire du Cœur de Jésus-Priant* pour la conversion de l'Inde est à l'une des extrémités de la grande artère, et en face, à l'autre extrémité s'ouvre une place carrée dite place Sainte-Croix, du nom de la Croix qui en sera l'ornement.

Tel est le village dans son ensemble, mais la moitié du terrain seulement est occupée, il y a place encore pour bien d'autres maisons; à mesure que les ressources d'Europe arriveront, elles se bâtiront vite.

Pendant les quatre premières années, le missionnaire dut se contenter d'une modeste chapelle provisoire construite en terre et couverte selon l'usage de feuilles de palmier. Une statue du Sacré-Cœur, haute de deux pieds, et un crucifix de cuivre furent pendant près de quatre ans toute sa richesse. « Enfin, écrit le Père Laporte, en l'année 1882, je pris une grande résolution. Quinze jours à peu près avant la fête du Sacré-Cœur, j'annonce aux chrétiens des villages de mon district que je veux avoir dans deux semaines au village du Sacré-Cœur, une nouvelle église; provisoire sans doute, mais où je puisse célébrer décemment la fête du Sacré-Cœur; il faut que cette année, pas plus tard que dans quinze jours, nous célébrions à Jeroudeyacovil (village du Sacré-Cœur) une fête solennelle avec pro-

cession du Saint-Sacrement. J'ai besoin pour cela de leur argent et de leurs bras. Cet appel est entendu ; on se met à l'œuvre avec un enthousiasme que je n'aurais pas osé espérer. Les chrétiens de toutes les castes rivalisent de dévouement et d'entrain. Ils me donnent soixante-dix roupies (près de deux cents francs) somme considérable, vu la misère du temps, au lendemain d'une si longue famine. Les uns apportent les briques nécessaires pour élever les colonnes de l'édifice projeté ; les autres vont chercher au loin soit le bois de palmier ou d'agattis qui doivent servir de charpentes, soit les larges feuilles destinées à former la toiture. Tous, à tour de rôle, par ordre de villages, viennent servir les maçons ou les charpentiers comme manœuvres, s'appliquent comme couvreurs et piocheurs à d'autres travaux. Tout fut achevé au temps voulu. Imaginez-vous douze forts piliers de deux pieds en carré d'épaisseur sur quatorze pieds de hauteur, surmontés par une charpente de palmiers avec une couverture légère sans doute, mais pouvant, avec une bonne couche de chaume, durer sept à huit ans sans avoir besoin de réparations. Des deux côtés de la nef centrale, la toiture descend à l'Est et à l'Ouest en appentis et va reposer sur les colonnes de bois. Notre sanctuaire provisoire du *Cœur de Jésus-Priant* forme ainsi une sorte d'église à trois nefs, assez semblable à vos hangars d'Europe et capable de recevoir un millier de chrétiens. Mais nous avions en cette occasion solennelle, doublé et même triplé l'espace disponible à l'aide de tentures ornées de distance en distance de mats surmontés d'oriflammes multicolores. Tous les districts voisins m'avaient prêté leurs richesses, et j'avais moi-même vidé toutes mes caisses, exhibé tout ce que j'avais apporté d'Europe en tissus, vases, bannières et autres ornements.

Le soir, au coucher du soleil, le son du canon, ou de ce qui le remplace, annonça l'ouverture de la fête. Vers minuit eut lieu une première procession où marchaient des chars, plus ou moins gigantesques, traînés par des centaines de personnes. Les chrétiens étaient dans la joie, les païens eux-mêmes se laissaient aller à l'admiration, et cette allégresse s'accrut tout le jour à mesure que se succédaient les autres cérémonies. Mais la procession du Saint-Sacrement mit le comble à l'enthousiasme. Si le dais laissait quelque chose à désirer, l'ostensoir avec ses émaux, ses pierres fausses, attirait et ravissait tous les regards ; nos chrétiens payaient bien leur tribut à la curiosité, mais la foi se mêlait à leurs naïfs étonnements : Jésus leur parlait au cœur.

Lorsque la fête fut finie, nos néophytes avaient du bonheur pour de longs jours ; que sera-ce donc quand le hangar improvisé aura fait place à une vraie église ? que sera-ce lorsque nous pourrons opposer au culte si sec et si froid du protestantisme, les splendeurs vivifiantes et les émotions pieuses du culte catholique, et que nos cérémonies saintes se déploieront dans toute leur majesté ?

Nous faisons les vœux les plus ardents pour que le Sacré-Cœur exauce le désir de son apôtre ; il lui donnera une église, il rassasiera la soif des âmes qui le dévore ; n'a-t-il pas promis à ses serviteurs des paroles persuasives, n'est-il pas lui-même l'aimant divin auquel se prennent les âmes ? O Cœur Sacré de Jésus, bénissez les apôtres qui se confient en vous, ayez pitié des pauvres Indiens ?

PRATIQUE

Dire du fond du cœur et même des lèvres : Mon Jésus, miséricorde! pour offrir à Jésus une réparation des blasphèmes qu'on aura entendus.

PRIÈRE DU DÉVOT LANSPERGE AU SACRÉ-CŒUR.

O Jésus, par votre Cœur infiniment bon, fidèle, aimant et miséricordieux, je vous en conjure, détruisez tout ce qui vous déplaît en moi; enlevez-moi mon cœur, ce cœur pervers, sans amour et sans reconnaissance, et mettez à sa place votre très saint Cœur ou un cœur semblable au vôtre : un cœur très doux, très chaste, très obéissant. Purifiez, simplifiez mon cœur par votre amour, blessez-le, enivrez-le, unissez-le à votre Cœur.

(*Pharetra, p. 199.*)

MAXIME

Regarder comme perdu le jour où l'on n'a pas souffert pour Dieu.

INVOCATION

Jésus, mon Dieu, je vous aime par dessus tout.

(*Indulg. de* 50 *jours chaque fois — Pie IX,* 7 *mai* 1854.)

Huitième jour.

LES DEUX BATTEMENTS DU SACRÉ-CŒUR.

Nimis honorificati sunt amici tui Deus.
Vous faites trop d'honneur à vos amis, ô mon Dieu.
(Ps. CXXXVIII.)

On lit dans la Vie de sainte Gertrude, que cette privilégiée du Sauveur était souvent malade et que ses sœurs venaient la consoler ; un jour la cloche sonna pour le sermon, toutes s'envolèrent à l'instant comme des colombes, et la Sainte s'attrista de ne pouvoir les suivre; elle se plaignit à Notre-Seigneur qui daigna lui apparaître et lui dire : « Je vais te prêcher, moi, per-« dras-tu au change ? » et il invita Gertrude à pencher son front sur son Cœur adorable, et elle entendit deux battements sonores, harmonieux et suaves. Essayons de les interpréter : cherchons dans l'un ce que Jésus fait pour les justes, dans l'autre ce qu'il fait pour les pécheurs.

I

Ce que Jésus fait pour les justes.

Soit une âme en état de grâce. Peut-être a-t-elle toujours conservé la virginale intégrité de son inno-

cence baptismale, peut-être l'a-t-elle vaillamment reconquise ; l'esprit de Jésus habite dans cette âme, la fait vivre de sa vie et travaille à la purifier encore. Il comprime en elle le mauvais fonds qui tend à se perpétuer, refoule ses empiétements et paralyse ses revendications impuissantes. Arrière le péché mortel, arrière ces satisfactions sensibles, arrière cet égoïsme cupide, qu'il meure ! Ou du moins, s'il ne peut être supprimé totalement, qu'il devienne inoffensif et reçoive la direction de l'âme. Ce travail d'épuration accompli, que fait encore le bon Maître ? Il agit en nous comme principe de lumière, de sainteté et d'amour.

1° Soleil des âmes, il les éclaire, on dirait que des clartés avant-courrières du ciel inondent ces intelligences ; le voile n'est pas encore déchiré, ce n'est pas encore la pure vision de la patrie, c'est l'exil, mais elles voient à travers le voile, elles ont des intuitions plus profondes, et pour dire ce qu'elles voient, des expressions qui étonnent par leur simplicité et leur profondeur. Il arrive aussi qu'elles lisent dans les âmes, qu'elles discernent les cœurs purs de ceux qui ne le sont plus, et que, pénétrant les secrets de l'avenir, elles prophétisent. Ces âmes privilégiées ne sont pas rares ; que d'âmes simples trouvent dans leur union à Jésus, sur la grandeur des biens éternels et le néant des choses périssables, des lumières que l'étude et la réflexion peuvent leur envier !

2° Jésus agit aussi comme principe de sainteté. L'âme est devant lui comme une toile d'attente sur laquelle il excelle à reproduire un type divin qui n'est autre que lui-même. Transfigurée sous le pinceau de l'incomparable artiste, elle devient sa vivante image. Mais bien que tous les amis de Dieu représentent avec vérité la beauté morale de ce merveilleux modèle, ils diffèrent

cependant l'un de l'autre par une nuance qui leur est propre. Tous pratiquent dans leur ensemble et à un degré supérieur les vertus chrétiennes, mais il en est une qui les distingue et par où ils excellent. C'est la *caractéristique* de leur sainteté. Tel aura la mission de représenter avec plus de perfection la pauvreté et l'humilité de Jésus, tel sa contemplation ou sa pénitence, tel son zèle de la gloire de Dieu et sa charité pour les âmes. Ces nuances diverses se retrouvent aussi dans les sociétés religieuses qui, tout en prétendant au même but, l'imitation de Notre-Seigneur, y arrivent chacune par des procédés divers et des vertus particulières. C'est comme le ciel ; les astres qui l'embellissent suivent le mouvement que leur a imprimé la main du Créateur, mais aucun d'eux n'est égal à un autre en grandeur et en beauté.

3° Jésus se complaît dans le chef d'œuvre que sa grâce a fait éclore, il l'aime ; et les faveurs dont il l'accable trouvent à peine des expressions qui les traduisent dans les langues d'ici bas. Mais bannissons de notre esprit toute imagination vulgaire, élevons-nous au-dessus des choses rampantes d'ici bas, et essayons, non pas de dépeindre, mais d'esquisser en quelques traits les chastes tendresses de Jésus pour les amis de son divin Cœur. Est-il une preuve d'amour qu'il leur refuse ? Il se montre à ces âmes bien aimées, et elles le voient. Ce n'est pas toujours aux clartés incertaines d'une lumière douteuse, avec l'œil de la chair ; mais elles le voient avec l'œil de l'âme. Tantôt il leur apparaît couvert de plaies comme à la colonne de la flagellation, tantôt transfiguré comme au Thabor ; aujourd'hui dans l'humilité de son enfance, demain dans la majesté de son âge mûr. Jésus-Christ leur parle et elles répondent, elles interrogent et il les écoute, c'est un doux échange

de promesses et de protestations, de témoignages de tendresse donnés et reçus. Il va plus loin : n'a-t-il pas demandé à Marguerite-Marie de faire un testament en sa faveur ? et à son tour ne l'a-t-il pas constituée l'héritière de tous ses biens pour le temps et pour l'éternité ? ne lui a-t-il pas dit : « tu ne manqueras de pou- « voir que si je manque de puissance ? » Il va jusqu'à donner à ses privilégiés, son propre Cœur, et il leur semble qu'un cœur nouveau bat dans leur poitrine et que Jésus a changé les conditions de leur existence. Cela fait, plus rien n'étonne. Dites-moi que leur vie s'écoule de ravissements en ravissements, d'extasesen extases ; que leur prière toute puissante se joue avec les miracles, et qu'une Providence spéciale les assiste et les conduit ; je le crois bien, Jésus leur a donné son Cœur. Dites-moi qu'il encourage leurs familiarités respectueuses et leurs saintes audaces, qu'il se prête à leurs moindres désirs, et qu'il s'engage à faire du bien à quiconque leur aura fait du bien ; tout s'explique, il leur a donné son Cœur.

Et de quel prix fait-il payer à ces âmes les prodigalités de son amour ? en ajoutant une grâce sans laquelle toutes les autres perdraient de leur certitude ou de leur éclat, la grâce de souffrir pour lui. Une perle précieuse manquerait à leur couronne,s'il ne leur était pas donné de souffrir avec Jésus, et de boire après lui au calice de ses douleurs ? Jésus ne leur envie pas cette joie. Il imprime dans les unes les stigmates douloureux et visibles de sa Passion, dans les autres il supprime le signe sensible et laisse la souffrance ; telle ressentira sa soif ardente, telle trouvera la couronne d'épines dans le diadème de douleurs qui enserre son front ; à toutes, il donne une partie de sa croix : croix de la maladie, croix des luttes humiliantes, croix de la

désolation qui renouvelle l'agonie du Calvaire ; et loin de se plaindre de ces faveurs crucifiantes elles sont heureuses et regardent comme perdu le jour qu'elles auraient passé sans souffrir.

En retour de ces témoignages qui consacrent la ressemblance de ces âmes avec lui, Jésus a ses exigences, il ne peut souffrir en elles aucune imperfection, aucune défaillance volontaire, il a toute l'intolérance de l'amour. Un retour d'amour-propre, un défaut de droiture, un manque de pureté d'intention ou de dépendance, un jugement sévère, la moindre recherche du bien-être provoquent les reproches, les réprimandes de son Cœur ; il ne pardonne qu'après l'aveu de la faute, et souvent il fait subir aux coupables comme la plus douloureuse épreuve, le purgatoire de son déplaisir. Justement, Seigneur, justement, la mesure de votre amour est celle de vos rigueurs.

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

APOTRE DES SACRÉS-CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE (1601-1680).

Une controverse s'est élevée de nos jours sur les origines de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. On s'accordait jusqu'ici à reconnaître dans la B. Marguerite-Marie Alacoque, de la Visitation de Paray, l'évangéliste et l'apôtre de cette dévotion ; et sans contester à d'autres amis de Dieu l'honneur d'avoir précédé la Bienheureuse dans son apostolat en rendant au Très Saint Cœur de Jésus un culte *spécial*, mais *privé*, les panégyristes et les historiens de l'humble Visitandine, lui attribuaient la meilleure part et l'influence la plus

décisive dans l'établissement d'un culte officiel et public. Mais les Pères Eudistes en ont appelé de ce jugement qu'ils trouvent injuste et mal fondé; et l'histoire en main, ils décernent à leur pieux fondateur le titre de premier apôtre des Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie. (*Voir le R. P. A. Le Doré dans son ouvrage : le P. Jean Eudes, premier apôtre des SS. Cœurs de Jésus et Marie.*) Cette intervention tardive a sa raison d'être : la cause de la béatification du P. Eudes est pendante à Rome, et son apostolat mieux connu, mieux apprécié, ne peut que servir au triomphe du vénérable serviteur de Dieu. Résumons avec impartialité la plaidoirie de son avocat; il ne sera pas nécessaire, pour être juste, d'amoindrir la gloire de Marguerite-Marie, ni d'éteindre un rayon de sa couronne.

I. Jean Eudes avait dès son enfance voué à Jésus et à Marie la piété la plus tendre; elle ne put que s'accroître sous la direction des PP. de Bérulle et de Condren, et dans la compagnie de M. Olier. Plus tard, à l'école des grandes contemplatives Gertrude et Mechtilde, il découvrit un nouvel objet de sa dévotion dans les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. Il se mit à les étudier avec amour, et ravi des magnificences et des suaves beautés que lui révélait ce travail, il voulut faire de son bonheur le commun patrimoine des âmes et résolut d'employer le reste de ses jours à établir et à propager le culte qui le charmait.

Dans ce dessein, il consacra au Cœur de Marie et par une naturelle connexion au Sacré-Cœur de Jésus les deux Congrégations religieuses qu'il institua à deux ans de distance : l'Ordre de Notre-Dame de la Charité du Refuge, en 1641, et la Congrégation de Jésus et Marie

en 1643. La fin principale de ces deux Instituts et leur gloire la plus chère, c'est d'honorer et de faire honorer ces divins Cœurs. Ils n'ont pas d'autre sceau, d'autres armes qu'un cœur renfermant les images de Jésus et de Marie.

Il ne suffisait pas au P. Eudes d'avoir communiqué à ses enfants le zèle dont il était consumé; il ne néglige aucun des moyens qui assurent la popularité d'une dévotion naissante. Il érige de tous côtés des confréries, soit du saint Cœur de Marie, soit des Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie. Rome approuve son zèle, et en 1674-1675, Clément X lui adresse six Brefs en faveur des confréries qu'il parvient à fonder. Plusieurs villes de Normandie et de Bretagne s'enrichissent bientôt de ces pieuses associations.

En même temps, le P. Eudes saisit toutes les occasions de faire connaître sa dévotion bien aimée. Il prêche partout les Sacrés-Cœurs : mais le livre va plus loin que la parole, et il exerce une action plus durable. Le Père compose plusieurs ouvrages. Le plus important de tous, dernier fruit de sa plume, a sept cents pages in-4° : il est intitulé : *Le livre du Cœur admirable de la Très Sainte Mère de Dieu*. Les onze premières parties traitent du Cœur de Marie, la douzième qui occupe cent pages est réservée au Sacré-Cœur de Jésus. Le Père Eudes y mettait la dernière main le 25 juillet 1680. La mort du vénérable auteur, qui arriva le 19 août 1680, retarda jusqu'en 1682 l'apparition de son livre ; mais cet ouvrage n'en reste pas moins le premier où l'on ait étudié la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Celui du P. Croiset ne parut que dix ans plus tard. Que manquait-il encore à l'apostolat du P. Eudes pour qu'il déployât toute son action ? L'institution d'une fête spéciale en l'honneur du divin Cœur. Aussi le vénérable

Père n'eut-il garde de l'oublier. Il commence par le Cœur de Marie, pour s'élever ensuite au Cœur du Fils par celui de la Mère. Il célèbre d'abord la fête du saint Cœur de Marie dans ses deux Instituts dès l'année 1643, et un peu plus tard à Autun (1648). Sept ans après, 1655, il fait chanter une Messe solennelle en l'honneur du Cœur admirable de Marie dans la chapelle qu'il venait de lui ériger à Coutances. La dévotion et la fête du Saint Cœur se répandent de plus en plus. Soissons, Noyon, Bourges et tous les diocèses de Normandie l'adoptent avec empressement. Encouragé par ce premier succès, le P. Eudes établit une fête semblable en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. L'Évêque de Rennes l'autorise le 8 mars 1670, pour les Pères de la Congrégation de Jésus et Marie. L'archevêque de Rouen, les évêques de Coutances, d'Evreux, de Bayeux et de Lisieux l'approuvent la même année ou l'année suivante.

Le Sacré-Cœur de Jésus n'avait rien à envier au Cœur immaculé de Marie ; il avait sa fête spéciale ; et le 29 juillet 1672, le P. Eudes enjoignit aux six maisons de son Institut de célébrer désormais comme fête patronale le 20 octobre, la fête du Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voici quelques lignes extraites de cette ordonnance : « Embrassons avec joie et jubilation « la solennité du Divin Cœur de Jésus. En voilà l'office et « la messe que je vous envoie approuvés de tous mes- « sieurs nos prélats. Employons tout le soin, la dili- « gence et la ferveur possibles pour les bien célébrer. « Pour cet effet, invitez-y tous nos amis et toutes les « personnes de dévotion ; faites-la publier : il faudrait « y prêcher. Enfin, je vous conjure, mes très chers « frères, de célébrer cette fête avec toute la dévotion « et la solennité que vous pourrez. »

Ces faits une fois admis, et ils sont incontestables, on ne peut refuser au père Jean Eudes le titre de premier apôtre du Sacré-Cœur. Avant la fin de 1674, il en avait établi et propagé le culte par la consécration de ses deux Instituts à ce Cœur adorable, par des confréries érigées en son honneur, par des prédications et des fêtes publiques, par la composition d'un Office propre ; et tout cela s'était accompli avec l'approbation et par l'autorité d'au moins sept Évêques et même avec le concours du Saint-Siège. Le père Eudes a donc sur la B. Marguerite-Marie une éclatante et multiple priorité. Priorité du côté de la dévotion en elle-même : il adorait le Sacré-Cœur de Jésus en 1641, il en proposait le culte à ses deux Congrégations en 1647. Priorité du côté de la publicité donnée à cette dévotion : il obtint de sept évêques l'autorisation de célébrer la fête du Sacré-Cœur en 1670, quand la Bienheureuse n'était pas encore entrée au couvent de Paray ; enfin priorité du côté de l'approbation venue de Rome qui accorde de nombreuses indulgences aux confréries érigées sous le patronage des Cœurs de Jésus et de Marie (1674-1675), alors que la Bienheureuse ne recevait encore que les premières ouvertures de son bon Maître touchant les hommages qu'elle devait rendre à son Cœur. De là en faveur du P. Eudes, une triple antériorité de trente ans pour la dévotion en elle-même, 1643 et 1674 ; de dix-sept ans pour la fête et l'Office, 1670-1689 ; de dix-neuf ans pour les Brefs venus de Rome, 1674 et 1693. Voilà l'histoire ; voilà les égarements de l'opinion redressés; nous ne cessons de le répéter : le père Eudes est vraiment le premier apôtre de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

II. Et cependant, malgré cette antériorité incontes-

table, il n'en est pas moins vrai que l'apostolat du vénérable Père Eudes s'efface devant celui de la Bienheureuse Marguerite-Marie, et que du côté de la *mission* et du côté de l'*influence*, l'humble Visitandine occupe le premier rang.

La *mission* de la Bienheureuse est évidente. Notre Seigneur la prépare et la choisit pour être l'instrument de ses desseins et l'organe de sa pensée : sa vocation est certainement *miraculeuse*, l'Église l'a reconnu. Elle ne reçoit pas de ses contemporains le germe, la première idée de cet apostolat, elle ne l'a pas trouvé dans les livres, elle doit tout à l'inspiration, à une révélation proprement dite. C'est de Notre-Seigneur qu'elle apprend l'*objet* de la dévotion qu'elle doit enseigner au monde, l'*esprit* propre qui en est l'âme et les *pratiques* qui en seront la manifestation. Le Père Eudes a pour lui le talent, la science, la sainteté, l'adhésion des fidèles et des pasteurs, il a le zèle et même le succès, mais pas d'inspiration proprement dite, pas de mission miraculeuse : du moins aucune preuve n'en a été donnée.

L'*influence* de la Bienheureuse et celle des deux Ordres que Notre-Seigneur lui assigne pour collaborateurs l'emporte de beaucoup sur celle du Père Eudes et de ses deux familles religieuses.

L'action du Père Eudes, considéré spécialement comme le propagateur de la dévotion au Cœur de Jésus, est relativement restreinte; elle a ses points d'appui dans les six séminaires qu'il a fondés et ne sort guère des frontières de la Normandie. Nous ne pensons pas qu'après lui l'influence de ses fils se soit étendue beaucoup plus loin. On nous montre M. Hébert, supérieur général de la Congrégation de Jésus-Marie, suggérant à Louis XVI le vœu de consacrer sa personne, sa famille

et son royaume au Sacré-Cœur de Jésus ; mais la formule dont se sert le roi martyr s'inspire tout entière des communications de Notre-Seigneur à la Bienheureuse pour Louis XIV le fils aîné de son Cœur, elle ne doit rien aux enseignements de Père Eudes. Il en va autrement de l'action de la religieuse Visitandine, son apostolat étonne par son universalité et par sa durée. La dévotion dont Paray est le foyer s'étend de Visitation en Visitation, elle franchit nos frontières, elle passe les mers, elle est en Chine, au Canada et dans les Échelles du Levant, semant partout ses confréries, invitant les âmes à l'Heure Sainte et à la Communion des premiers vendredis. Elle est partout avec son objet, son esprit, et les pratiques qui la caractérisent.

Car il convient de le remarquer, l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas absolement le même pour le Père Eudes et pour Marguerite-Marie. L'un et l'autre vénèrent le Cœur de chair de Jésus et son immense amour, mais le Père Eudes considère l'amour de Jésus sous toutes ses faces et dans toutes ses manifestations : aussi le symbole qu'il adopte est un Cœur environné de flammes. La Bienheureuse s'attache principalement à l'amour de Jésus dans le Sacrement de l'Eucharistie, elle voit les ingratitudes qu'il y reçoit de la plupart de ces hommes qu'il a tant aimés, de là cet empressement plein de tendresse pour le consoler en lui faisant amende honorable et en lui offrant des réparations. L'emblème qu'elle choisit est aussi un Cœur environné de flammes, mais surmonté d'une croix, couronné d'épines et saignant de la blessure qu'a ouverte la lance du soldat. Le point de vue n'est pas le même ; d'un côté c'est un Cœur aimant ; de l'autre, un Cœur aimant et souffrant, toujours en sacrifice et crucifié de

nouveau par nos péchés dans une passion sans cesse renaissante. La dévotion au Sacré-Cœur, telle que la présente le Père Eudes, n'est donc pas identique à celle que révèle la Bienheureuse : elles diffèrent par leur *objet* et par le *but* qu'elles se proposent. Eh bien, laquelle des deux a prévalu ? L'humanité a fait son choix, elle a opté pour le Sacré-Cœur entrevu par Marguerite-Marie, pour le Cœur de son Dieu aimant et souffrant. C'est en effet la dévotion selon les visions de Paray-le-Monial qui a conquis le monde, c'est elle qui à passionné les nobles âmes, et qui de nos jours continue de les passionner. Malgré les revendications de la science et de la piété filiale, Marguerite-Marie est en possession d'une gloire qui ne lui sera pas ravie ; elle est le premier apôtre de la dévotion dont Paray est le berceau, de celle qui a les promesses, de celle qui doit rendre à la France sa vie, son indépendance et sa foi. C'est vers Paray que se portent nos espérances, et si les empressements des fidèles vont aussi se fixer sur la colline de Montmartre, c'est qu'elle leur apparaît couronnée d'une lumière resplendissante dont la tombe de la Bienheureuse est le foyer. L'*Exvoto* de Montmartre est la réponse que la France aujourd'hui repentante et dévouée fait aux demandes de l'humble Visitandine. A elle donc la meilleure part.

Que si l'on veut rendre au Père Eudes l'honneur qu'il mérite, nous dirons que, dans un seul et même siècle, l'Église a vu naître à quarante ans d'intervalle et à cent lieues de distance, deux dévotions au Sacré-Cœur, comme on voit s'allumer successivement dans un même ciel, deux astres d'inégale grandeur. Elles ont vécu séparément de leur propre existence et brillé de leur propre lumière jusqu'à ce que s'étant rapprochées, la plus jeune ait comme absorbé son aînée dans sa splen-

deur grandissante. Ou pour employer une comparaison peut-être plus juste encore : concevons deux ruisseaux sortis de deux sources inégalement abondantes et qui finissent par mêler leurs eaux. Le premier, issu d'une source plus pauvre, a peut-être traversé un plus long espace, et coulé plus longtemps ; mais se rencontrant avec le ruisseau qui sort d'une source plus riche, il en est absorbé, cesse de s'appartenir et perd jusqu'à son nom. Ainsi la dévotion au Sacré-Cœur selon le Père Eudes, s'étant rencontrée avec celle qui était sortie plus tardivement de la chapelle de Paray, s'est confondue avec elle et, perdant toute existence distincte, a cessé de porter un nom. Le Père Eudes sera, si on le veut, le premier apôtre de la dévotion qui a cessé de vivre ; et la Bienheureuse Marie, le premier apôtre de celle qui vit toujours.

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS EN TYROL.

Le Tyrol est le premier pays qui se soit consacré publiquement et officiellement au Sacré-Cœur, il a droit à nos préférences, nous y ferons un pèlerinage. C'était en 1796, le Tyrol, menacé d'une invasion des armées révolutionnaires, se trouvait presque sans défense. Les États de la contrée se réunirent à Botzen et là, ils délibérèrent sur les mesures à prendre ; à l'instigation de leurs prêtres, ils résolurent de consacrer tout le pays au Cœur de Jésus et de s'engager par vœu à célébrer solennellement sa fête chaque année. Jésus ne trahit pas leur confiance : si le pays eut à subir plus d'une épreuve, le triomphe final prouva qu'il n'avait pas espéré en vain dans son divin Protecteur ; les crises qui survinrent amenèrent autant de renou-

vellements de ce pacte national. En 1809, le Tyrol était détaché de l'Autriche et livré à la Bavière qui le traitait en pays conquis. André Hoffer, simple paysan qui portait une grande âme, leva l'etendard de l'indépendance, battit les Bavarois et les Français eux-mêmes, et refoula les usurpateurs loin de ses montagnes. Un jour, après s'être battu comme un lion à la tête de ses compatriotes, ce héros se mit à genoux avec toute son armée et il s'écria : « Nos pères avaient autrefois conclu « un pacte avec le Cœur de Jésus, ce pacte a été trop « oublié; je le renouvelle aujourd'hui solennellement et « au nom de tout le Tyrol. » L'armée entière répondit par des acclamations et des sanglots. André Hoffer était né le 22 novembre 1767 dans la valée de Passeier. En 1867, ses compatriotes voulurent célébrer le centième anniversaire de sa naissance et poser la première pierre d'un monument qui devait être érigé en son honneur, au lieu même qui l'avait vu naître, à Saint-Loubard près de Méran. Mais quel sera ce monument? Ailleurs, on dresse des statues, des pyramides, des arcs de triomphe, ici ce sera une église et une église consacrée au Cœur de Jésus. Le Sacré-Cœur inspirait au héros du Tyrol son patriotisme et sa vaillance, le Sacré-Cœur consacrera sa mémoire. Au jour dit, toute la population se souleva en masse pour glorifier l'intrépide champion de son indépendance, l'invincible soldat du Sacré-Cœur. Les Évêques du Tyrol étaient là, autour d'eux le gouverneur du Tyrol, le commandant en chef des chasseurs tyroliens, tous les notables du pays, parmi lesquels on distinguait les descendants d'André Hoffer ennoblis par la tardive reconnaissance de l'empereur François II. Un seul et même sentiment animait cette immense multitude et faisait battre à l'unisson tous les cœurs, l'amour de la religion et de la patrie. C'est la

foi et le patriotisme qui rayonnaient sur les visages, éclataient dans les hymnes d'église et les chants populaires, et, après une journée d'enthousiasme, couronnaient de feu les montagnes à une distance de huit à dix lieues. A toutes les hauteurs et jusque sur les pics les plus élevés, des foyers magnifiques avaient été allumés. Les chalets, même les plus pauvres, avaient leurs flambeaux ou leurs torches, et de tous côtés on entendait des décharges incessantes de mousqueterie dont les montagnes et les vallées envoyaient au loin les formidables échos.

L'anée 1876 vit une manifestation plus belle encore. Qutre-vingts ans s'étaient écoulés depuis la première consécration et de nouveaux dangers menaçaient la foi du pays ; on résolut de renouveler le pacte national avec une solennité extraordinaire. C'était le 23 juin, jour même de la fête du Sacré-Cœur. Les autorités civiles, entachées de libéralisme comme toute la bureaucratie autrichienne, crurent qu'il était de bon goût de protester par l'abstention contre l'acte de foi qui allait s'accomplir ; mais le peuple, le vrai peuple du Tyrol y prit une part d'autant plus vive. La fête principale fut célébrée à Botzen, encore là où s'était conclu le pacte primitif. Toutes les rues de la ville étaient pavoisées, des députations de toutes les villes et villages du Tyrol s'y étaient donné rendez-vous, de nombreuses compagnies de vétérans et de tireurs y brillaient dans leurs costumes nationaux si pittoresques et si variés. On leur avait interdit le port d'armes, ces braves saisirent et portèrent ostensiblement une autre arme plus familière encore au Tyrolien que sa carabine, ils avaient pris leur chapelet et le récitaient à haute voix. Un Tyrolien ne sort jamais sans son chapelet et il le dit tous les jours.

Les deux Évêques de Brixen et de Trente présidèrent la manifestation; quatre prélats mitrés et des centaines de prêtres leur faisaient cortège ; on évaluait à trente mille personnes les pèlerins accourus à cette fête. Après une splendide procession qui dura deux heures et un éloquent discours de l'Évêque de Brixen, Mgr de Trente célébra la sainte Messe. A la fin du saint sacrifice, Mgr de Brixen remonta en chaire et prononça l'acte de rénovation de l'alliance avec le Cœur de Jésus ; tout le peuple répétait les mêmes paroles à haute voix, en voici la traduction :

« Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vrai « Dieu et vrai homme, toute puissance vous a été don- « née sur la terre comme au ciel, vous êtes assis à la « droite de votre Père et un jour vous reviendrez avec « grande majesté entouré de vos anges, pour juger le « monde entier. Mais maintenant vous êtes le bon « Pasteur de vos brebis, le gardien de vos fidèles, et « vous restez sans cesse avec nous dans le Très-Saint- « Sacrement pour être notre consolation et le pain de « nos âmes. Souvenez-vous de l'alliance que nos pères, « au milieu des dangers, ont conclue pour toujours « avec votre Cœur Sacré ; lorsqu'ils vous ont adressé « leurs prières et leurs supplications, vous avez « abaissé sur eux les regards de votre miséricorde ; « votre Cœur compatissant s'est tourné vers notre pa- « trie, vous lui avez conservé la foi catholique, vous « l'avez délivrée de ses ennemis et votre saint Nom a « été glorifié parmi les nations.

« Nous renouvelons de grand cœur cette sainte « alliance de nos pères,et nous promettons de vous ser- « vir fidèlement en accomplissant en tout votre divine « volonté, en gardant vos commandements, en glori- « fiant votre saint Nom si souvent blasphémé de nos

« jours. Toute notre confiance est en vous ; car il n'y a « personne qui combatte pour nous, si ce n'est vous seul « qui êtes notre Dieu. Tournez vers vos faibles enfants « votre Cœur paternel, afin que, fortifiés par votre « grâce, nous puissions résister à nos ennemis spiri- « tuels et corporels, vous servir dans la justice et la « paix, conserver à notre patrie le précieux héritage de « sa vieille foi et le transmettre intact à nos descen- « dants jusqu'à la fin des siècles. Ainsi soit-il. »

La bénédiction papale couronna dignement cette magnifique manifestation. Le dimanche suivant 25 juin, la même fête fut célébrée dans toutes les paroisses du Tyrol. Dans chaque église le Saint-Sacrement fut exposé pendant dix heures aux adorations non interrompues des fidèles et les communions furent innombrables.

On comprend ce que doit être l'influence de ces fêtes nationales et religieuses au milieu d'un peuple qui sait les apprécier et qui en est tout à la fois l'acteur et le témoin. Le Tyrol est le pays catholique par excellence, c'est le royaume du Sacré-Cœur. Là, point de juifs ni de protestants, tous les habitants sont catholiques et bons catholiques; là, on prie, on travaille, on se confie en Dieu, on est prêt, le rosaire dans une main, la carabine dans l'autre, à recevoir l'ennemi. En traversant cette pieuse contrée, on croirait être revenu aux premiers siècles du christianisme et converser avec les chrétiens des catacombes. Jetez les yeux sur une devanture de magasin, vous n'y trouverez presque rien pour le luxe, mais une foule d'objets pieux plus attrayants l'un que l'autre. Est-ce une boutique d'orfévrerie, au premier rang se montrent des calices, des ciboires, des lampes d'église ; chez un libraire, vous ne verrez jamais de livres mauvais ni même dangereux. Tout est modeste

jusque dans les magasins de modes. Devant les maisons, sur les colonnes, partout, apparaissent les statues de la Madone ; dans les églises, le recueillement est parfait, il est inoui qu'un homme ou une femme tourne la tête par curiosité ; on ne s'assied jamais que par nécessité. Tous sont là, le chapelet ou le livre à la main, ou recueillis dans la prière. Le dimanche, la Table Sainte est littéralement assiégée; quand l'*Angelus* sonne, dans les maisons, dans les rues, partout, les hommes se découvrent et tous se mettent en prières. Si le Saint-Sacrement vient à passer, tous s'agenouillent, fût-ce même dans la boue. On salue le prêtre ; les enfants, s'ils le peuvent, lui baisent la main. Ce peuple est bon, poli, mais de cette politesse qui est le resplendissement de la charité dans les mœurs ; et si enclin à donner, malgré la médiocrité de ses ressources, qu'il n'y a pas de pauvres parmi eux. Sous cette douceur de mœurs, qui rend le Tyrolien inoffensif dans la conduite ordinaire de la vie, se cachent des cœurs vaillants toujours prêts à courir à l'ennemi. Au moindre bruit de guerre qui menace l'empire, la religion ou leur nationalité, il n'est pas un homme en état de porter les armes qui ne les saisisse pour repousser les agresseurs ; les femmes mêmes, les enfants, les vieillards savent s'armer pour la défense du pays.

Nous voudrions prolonger encore ce pèlerinage à travers le Tyrol et y recueillir d'autres leçons ; il nous rappelle la Vendée dans ses meilleurs temps. Sa foi est antique, mais il n'est pas arriéré ; dans l'industrie et dans les arts le tyrolien n'est inférieur à personne, son travail, son savoir-faire l'aident à conquérir sur un sol souvent ingrat le terrain qui lui manque ; s'il n'arrive pas à la fortune, il se contente de peu, il a cette sobriété qui passe richesse ; et pour supporter

les épreuves de la vie qui se rencontrent inévitablement jusque dans ce pays du Sacré-Cœur, il a sa confiance en Dieu, son recours à la Sainte Vierge, ses fêtes chrétiennes, ses réjouissances nationales, et dans son âme croyante et fidèle, les joies de l'espérance, en attendant le ciel.

PRATIQUE

Priez pour Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

PRIÈRE : ASPIRATIONS DU VÉN. PÈRE EUDES AU SACRÉ-CŒUR.

O Jésus, roi légitime et souverain de tous les cœurs, soyez le roi de mon cœur, et que je sois tout cœur et tout amour pour vous, comme vous êtes tout cœur et tout amour pour moi. O Cœur admirable, principe de ma vie, que je ne vive qu'en vous et par vous.

O très aimable Cœur, je vous ai coûté votre sang jusqu'à la dernière goutte ; oh ! que mon cœur voudrait aussi verser pour vous la dernière goutte du sien !

O Cœur très bon, vous n'avez jamais vécu sans m'aimer. Que mon cœur ne respire aussi que pour vous !

Voir le Cœur admirable de la Mère de Dieu. Liv. VI, ch. 20, 3e *édition, Paris,* 1834.

MAXIME

Oportet illum regnare. Il faut qu'il règne !

INVOCATION

— Père éternel, je vous offre le sang précieux de Jésus-Christ, en expiation de mes péchés et pour les besoins de la sainte Église.

(*Indulg. de cent jours chaque fois Pie VII*, 29 *mars* 1817.)

Neuvième jour.

SECOND BATTEMENT DU CŒUR DE JÉSUS.

Ce qu'il fait pour le pécheur

Redite, prævaricatores, ad Cor.
Revenez, pécheurs, revenez à son Cœur.
(Isaï, XLVI, 8.)

On raconte qu'il existait dans l'ancienne Rome une statue dédiée à la Clémence, et que, sur le socle de la statue, l'artiste avait gravé ces trois paroles : *Promitto, Expecto, Remitto.* Je promets, j'attends, je remets, c'est-à-dire ; je promets le pardon au coupable, j'attends qu'il se pourvoie en grâce, je lui remets la peine qu'il a encourue. Sommes-nous en présence d'une pure légende ou d'un fait historique, et cette statue a-t-elle jamais existé, je l'ignore, mais je sais où ces paroles seront à leur place, c'est aux pieds d'une statue du Sacré-Cœur ; c'est ce divin Cœur qui nous dit : *Promitto,* je promets ; *expecto,* j'attends ; *remitto,* je remets.

I. *Promitto.* Je promets au pécheur son pardon ; promesse de pardon deux fois universelle parce qu'elle s'adresse à tous les pécheurs et s'étend à tous leurs péchés ; quel qu'en soit le nombre et l'énormité, le

pardon est promis à tous et toujours. Combien de fois, demande Pierre à Jésus, pardonnerai-je à mon frère s'il vient à m'offenser ? pardonnerai-je sept fois ? non pas sept fois, répond le Maître, mais soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire toujours. (Math. XVIII, 22.) Et le prophète Ézéchiel affirme solennellement que si le pécheur, désertant les voies très mauvaises qu'il a suivies, revient à son devoir, toutes les iniquités qu'il a commises seront oubliées (Ézech. XVIII, 21, 22). Ne refusons pas un acte de foi à cette promesse, et gardons-nous de répéter après le premier fratricide, après Caïn : « mon péché est trop grand pour que j'obtienne « mon pardon ; » c'est un mensonge et un blasphème, car nos péchés ont un nombre et une limite ; seule, la miséricorde est sans nombre et sans mesure, et une plus grande misère appelle une plus grande miséricorde ; il n'est ici bas qu'un péché irrémissible, c'est l'incrédulité du pécheur à la miséricorde jusqu'à la fin. Judas fut incrédule aux promesses de pardon ; c'est, plus que tout autre, le péché qui l'a perdu. Non loin de lui, voyez-vous cette autre colonne apostolique jetée par terre, voyez-vous Pierre le renégat ? il est sauvé, c'est un saint, un martyr, le prince de l'Église. Pourquoi si semblable à Judas dans son péché est-il si différent de lui dans son sort ? Il a cru en la miséricorde.

II. *Expecto*. J'attends le retour du pécheur ; et combien de temps daignera-t-il attendre ? toute la vie du pécheur, jusqu'à son dernier soupir *inclusivement*, jusqu'à ce que le dernier grain de sable tombe du sablier qui mesure son existence. Toutefois la patience n'a qu'un temps et Dieu seul en connaît le terme. Celui qui a promis le pardon au repentir du pécheur ne lui a pas promis le lendemain ; compter sur ce lendemain,

c'est l'acte d'une suprême imprudence, demain n'est à personne, demain est un menteur qui a peuplé l'enfer, demain c'est la maladie, c'est la mort, c'est le jugement et la malheureuse éternité. Aussi répéterons-nous avec saint Augustin : « *ne dixeris : cras, cras*, ne dites pas, « demain, demain, *corvina vox*, laissez ce croassement « aux corbeaux, *sed hodie*, mais aujourd'hui, revenez à « votre Dieu, il vous attend : est-il convenable de faire « attendre un Dieu ? » *Expecto !* Encore l'attente n'exprime-t-elle qu'imparfaitement l'attitude du Sauveur dans la conversion d'une âme. La Clémence antique ne quittait pas son piédestal pour aller au devant du coupable, elle attendait. Lui, le bon Maître se met à la recherche du pécheur, et avec quel empressement ! On dirait qu'il n'est plus l'offensé, mais l'offenseur ; on dirait qu'il manque quelque chose à son bonheur tant que nous sommes hors d'état de le partager... Il supplie, il sollicite, il se fait mendiant de notre cœur. On a eu beau le chasser, lui dire : va-t-en ! et sur son trône désert installer le démon son ennemi ; expulsé, il ne s'éloigne pas, il reste à la porte de l'âme et il frappe à coups de prières et de menaces ; « *Sto ad ostium et* « *pulso*. Je me tiens, dit-il, à la porte, et je frappe ; » jusqu'à ce qu'enfin elle se rouvre et le laisse reprendre possession du trône que l'ennemi a usurpé. Il n'est pas de moyens qu'il n'invente, pas d'industries qu'il n'emploie pour nous sauver. Il est le grand chasseur d'âmes, *venator animarum*. Voyez-le tendre ses filets pour prendre la Samaritaine (Jean IV), ou courir après la brebis infidèle qui s'étant éloignée du bercail est tombée dans un abîme (Luc. XV). Il laisse là les quatre-vingt-dix-neuf brebis demeurées fidèles et se met à la recherche de celle qui s'est perdue ; il entend ses bêlements plaintifs, il l'aperçoit, il descend à tra-

vers les ronces et les épines jusqu'au fond du précipice où il la trouve gémissante et meurtrie ; là, il la caresse, la prend entre ses bras, la laisse respirer sur son Cœur ; puis, il la place déjà reconfortée sur ses épaules et, remontant les mêmes pentes, la reporte au bercail. Oh ! qu'il est bon, le bon Pasteur !

Et vous aussi, vous vous êtes égarée, vous avez quitté le bercail, brebis curieuse et indocile ; avec quel empressement ne vous a-t-il pas rappelée, que de fois il vous a fait entendre sa voix ! Oui, ces avertissement intérieurs, ces reproches intimes, ces appels passionnés, ces menaces, c'était la voix du bon Pasteur ; ces accents si doux et si forts qui pressaient votre retour, ces réminiscences d'un passé vite écoulé, ces souvenirs de la première communion, c'était encore la voix du bon Pasteur. Vous résistez, que fera-t-il ? va-t-il vous tourner le dos, vous abandonner à votre réprobation volontaire ? Il lui reste un moyen, il voulait vous l'épargner, mais vous le contraignez d'en user. Il cherche dans le trésor de ses miséricordes une grâce plus persuasive, il l'aperçoit, c'est une grâce douloureuse, la grâce du malheur : il l'emploie, il en fait une messagère de salut et espère que, broyé sous son étreinte, vous abdiquerez toute résistance et reviendrez à son Cœur... Dites, que peut-il de plus ?

III. Vous vous rendez enfin, quelle n'est pas la tendresse de son accueil ? Ah ! souvenez-vous de l'enfant prodigue, de Marie-Madeleine venant à ses pieds chercher son pardon, de sa rencontre avec Pierre au matin de la résurrection, et de la divine vengeance qu'il en tire dans une triple protestation d'amour. Il pardonne, comme les hommes ne pardonnent pas, sincèrement et de bon cœur, non à regret, non à demi. La peine éternelle, il l'efface, et même ces peines temporelles

qui survivent à la réconciliation, il en accorde la rémission à un généreux amour ; c'est une amnistie plénière, un jubilé. Ce n'est pas tout : il vous restitue avec la grâce sanctifiante, les vertus que le péché vous avait ravies, et vos mérites passés vous couronnent encore. Il a tout oublié, plus de reproches, plus de défiance, il vous admet comme autrefois aux douces familiarités de son amour et il a pour vous des attentions délicates à rendre jalouse l'innocence. Mais il y a des choses qu'on ne peut décrire, au cœur seul il appartient de les goûter. Revenez à Jésus, ô brebis infidèle, ô transfuge de son amour, et vous saurez combien son accueil est doux !

Voilà le second battement du Cœur de Jésus, qu'il est suave et harmonieux ! Et Jésus fait vibrer à l'unisson avec son Cœur le cœur de ses apôtres, il leur inspire sa bonté, sa longanimité, sa douceur ; et à leur tour, ils attendent, ils appellent, ils accueillent le pécheur. Et nous aussi, soyons chasseurs d'âmes ; déployons pour les gagner un zèle aussi entreprenant que patient, et mêlons les ardeurs de l'apôtre aux tendresses d'une mère.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE (1647-1690).

On lit dans le décret de béatification de Marguerite-Marie que Notre-Seigneur, afin d'enflammer davantage le feu de la charité sur la terre, a voulu que le culte de son Sacré-Cœur fût établi et propagé dans l'Église. Pour réaliser ce dessein de son amour, il daigna choisir sa vénérable servante Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, qui, par l'innocence de sa vie et l'exercice continuel de

toutes les vertus, s'est montrée, avec l'aide de la grâce de Dieu, digne d'un ministère si élevé.

Telle est donc la mission de la Bienheureuse : elle a été miraculeusement choisie par Notre Seigneur pour avancer la grande affaire qu'il poursuit en ce monde, le triomphe de son amour. Afin de la préparer à cette mission, il lui donna une grande raison, un bon sens parfait, un jugement à toute épreuve et une extrême défiance d'elle-même. Il y joignit une exquise sensibilité, comme il convient à ceux qui doivent beaucoup aimer et beaucoup souffrir ; une volonté douce et invincible tout ensemble ; une ardeur d'amour et une puissance de dévouement que rien ne déconcerte ; enfin une élévation et une profondeur de cœur qui la rendissent capable de comprendre le Cœur de son Dieu. Ajoutons que, docile aux moindres appels de la grâce, elle était entre les mains du bon Maître comme une toile qui se laisse peindre et se prête volontiers à toutes les touches et retouches du pinceau divin ; et il sera facile de reconnaître que la Bienheureuse avait toutes les qualités qui accréditent une mission et inspirent la confiance.

Comment Notre Seigneur a-t-il manifesté à son humble servante le choix qu'il faisait d'elle ? En l'honorant de trois grandes révélations relatives à son divin Cœur. La première eut lieu le jour de saint Jean l'Evangéliste, 27 décembre 1673.

Étonnante coïncidence ! Trois cent cinquante-trois ans auparavant, le même jour de saint Jean l'Evangéliste, sainte Gertrude avait appris, dans une vision, que si le disciple bien-aimé n'avait rien dit des battements du Cœur de Jésus, lui, dont la tête s'était reposée sur son sein adorable, c'est que Dieu se réservait d'en parler plus tard, à une époque où le monde commen-

cerait à se refroidir. C'est ce jour-là que Notre-Seigneur choisit pour initier la Bienheureuse aux secrets desseins de son amour et lui révéler son Cœur.

C'était devant le Saint-Sacrement : le bon Maître accorda d'abord à sa servante une grâce à peu près semblable à celle que reçut le soir de la Cène le disciple bien-aimé ; puis le divin Cœur lui fut représenté comme un soleil tout de feu et de flammes et rayonnant de tous côtés. La plaie reçue sur la croix y paraissait visiblement; il y avait aussi une couronne d'épines autour de ce divin Cœur et une croix au-dessus. Notre-Seigneur lui dit : « Mon divin Cœur est si passionné « d'amour pour les hommes que, ne pouvant contenir « en lui-même les flammes de son ardente charité, il « faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se ma- « nifeste à eux pour les enrichir de ses précieux tré- « sors. Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et « d'ignorance pour l'accomplissement d'un si grand « dessein, afin que tout soit fait par moi. »

Et le Sauveur l'assurait qu'il prenait un singulier plaisir d'être honoré sous la figure de ce Cœur de chair, dont il voulait que l'image fût exposée en public, afin de toucher le cœur insensible des hommes. Puis il lui disait : « Voilà, ma fille, le dessein pour lequel je t'ai « choisie ; c'est pour cela que je t'ai fait de si grandes « grâces et que j'ai pris un soin tout particulier de toi « dès le berceau. Je me suis rendu moi-même ton « Maître et ton Directeur pour te disposer à recevoir « toutes ces grâces, et tu dois compter comme une des « plus signalées celle-ci par laquelle je te découvre et « je te donne les grâces du ciel et de la terre, en te « découvrant et te donnant mon Cœur. »

La seconde révélation eut lieu en 1674, un premier vendredi du mois, le vendredi dans l'Octave de la Fête-

Dieu. Écoutons encore la Bienheureuse : « Une fois que « le Saint-Sacrement était exposé, Jésus mon bon Maître « se présenta à moi tout éclatant de gloire, avec ses « cinq plaies brillantes comme des soleils, et de cette « Sainte Humanité sortaient des flammes de toutes parts, « mais surtout de son adorable poitrine qui ressem- « blait à une fournaise, laquelle s'étant ouverte me « découvrit son tout aimant et aimable Cœur qui était « la vive source de ces flammes. Ce fut alors qu'il me « découvrit les merveilles inexprimables de son amour « et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les « hommes dont il ne recevait que des ingratitudes; ce « qui m'est, dit-il, beaucoup plus sensible que tout ce « ce que j'ai souffert dans ma Passion. Toi, du moins, « donne-moi cette joie, de suppléer, autant que tu le « pourras, à leur ingratitude.— Et comme je lui repré- « sentais mon impuissance. — Je serai, me dit-il, ta « force, ne crains rien : mais sois attentive à ma voix, « et à ce que je te demande pour accomplir mes des- « seins : Premièrement, tu me recevras dans le Saint- « Sacrement autant que l'obéissance te le permettra, « quelque mortification ou humiliation qu'il t'en puisse « arriver. Tu communieras tous les premiers vendredis « de chaque mois. Et toutes les nuits du jeudi au ven- « dredi je te ferai participer à cette mortelle tristesse « que j'ai bien voulu souffrir au jardin des Olives. Et « pour mieux m'accompagner dans cette humble prière « que je présentai alors à mon Père, tu te lèveras entre « onze heures et minuit et te prosterneras la face contre « terre, tant pour apaiser la divine colère en deman- « dant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir « en quelque façon l'amertume que je sentais de l'aban- « don de mes apôtres, qui m'obligea de leur reprocher « de n'avoir pu veiller une heure avec moi. »

On le voit, la mission devient plus précise ; les actes réparateurs sont désignés, mais on pourrait encore n'y voir que les pratiques d'un culte tout individuel. Notre Seigneur va maintenant investir la Bienheureuse de sa mission publique.

Pendant l'Octave du Saint-Sacrement, le 16 juin 1675, Marguerite-Marie était à genoux devant la grille du chœur, les yeux fixés sur le tabernacle. Elle reçut alors des grâces extraordinaires et elle se sentit touchée du désir de quelque retour. Jésus lui dit : « Tu ne peux « m'en rendre un plus grand qu'en faisant ce que je « t'ai déjà tant de fois demandé. » Et lui découvrant son Divin Cœur il lui dit : « Voilà ce Cœur qui a tant « aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épui- « ser pour leur témoigner son amour ; et pour recon- « naissance, je ne reçois de la plupart que des ingrati- « tudes par les mépris, irrévérences, sacrilèges et froi- « deurs qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour; « mais ce qui m'est plus pénible, c'est que ce sont des « cœurs qui me sont consacrés qui me traitent ainsi. « C'est pour cela que je demande que le premier ven- « dredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement soit dédié « à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en « communiant ce jour là et en lui faisant réparation « d'honneur et amende honorable pour les indignités « qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé « sur les autels. Et je te promets que mon Cœur se « dilatera pour répandre avec abondance les influences « de son amour sur ceux qui lui rendront cet honneur « ou qui procureront qu'il lui soit rendu. »

Cette révélation est restée la plus célèbre de toutes. Et avec raison, dit l'historien de la Bienheureuse ; car tout ce qui regarde la dévotion au Sacré-Cœur s'y trouve ; son principe, qui est l'amour de Dieu essayant

un plus grand effort pour vaincre le mal ; son but qui est d'offrir à Dieu un culte de réparation, de consolation et d'amende honorable ; son caractère qui est d'être un culte public après avoir été si longtemps une dévotion intime ; ses effets enfin qui seront une nouvelle effusion de grâces dans l'Église.

Et la Bienheureuse fut fidèle à sa mission. Ses historiens ont raconté les effets, les saintes industries, la généreuse persévérance de son zèle pour établir le culte demandé à son amour ; ils ont dit les transports de sa joie et de sa reconnaissance lorsqu'elle voyait le succès et les premiers progrès de cette œuvre divine. Citons seulement ces paroles qu'elle écrivait à l'une de ses Supérieures : « Je ne puis vous exprimer ma joie « de l'accroissement de la dévotion au Sacré-Cœur de « mon Sauveur, je ne respire que pour cela, il n'y a « rien que je ne voulusse souffrir pour faire régner « Jésus-Christ dans tous les cœurs ; même les peines « de l'enfer sans le péché me seraient douces. » Elle eut la consolation de voir arriver ce règne. Déjà le Cœur adorable recevait de publics hommages dans le couvent de Paray longtemps rebelle à l'action de la Sainte. Déjà les filles de François de Sales, ses Sœurs, prenaient au sérieux la mission que Marguerite leur annonçait au nom du ciel ; et les Pères de la Compagnie de Jésus que le Sacré-Cœur lui-même avait désignés pour propager son culte, se vouaient avec amour à un apostolat qui devait être pour eux la bénédiction de leurs travaux, leur consolation dans les jours mauvais et dans leur suppression même un gage de résurrection. La Bienheureuse n'avait plus rien qui la retînt sur la terre, son œuvre était fondée, elle pouvait mourir. Elle avait pressenti sa mort prochaine et en avait annoncé le jour. Malgré les démentis de la science,

tout se passa comme elle l'avait prédit. Elle demanda et reçut une dernière fois la communion de l'exil avant de s'en aller, fortifiée par ce viatique, prendre part à la communion des joies éternelles. De temps en temps elle trahissait dans une parole les saintes impatiences de son amour. Elle disait : « que désiré-je au ciel et sur « la terre que vous seul, ô mon Dieu ! » et encore : « quel « bonheur d'aimer Dieu ! ah! quel bonheur ! aimons-le, « mais que ce soit parfaitement. » Enfin à sa Supérieure qui s'empresse autour d'elle dans une dernière crise : « Ma Mère, je n'ai plus besoin que de Dieu et de m'a- « bîmer dans le Cœur de Jésus-Christ. » Sentant sa fin approcher, elle avertit elle-même qu'il est temps de lui donner l'Extrême-Onction. Elle reçoit ce Sacrement avec une humilité et une ferveur inexprimables, et tandis qu'on achève la quatrième onction, elle expire avec tant de douceur qu'on croirait qu'elle sommeille ; elle expire, consumée bien moins par la maladie, comme s'exprime le Bref de sa béatification, que par les ardeurs de la charité.

Sa fin si douce rendait témoignage à l'une des plus consolantes promesses qu'elle ait faites en parlant du Cœur de Jésus : c'est là que les âmes trouveront un refuge pendant leur vie et principalement à l'heure de la mort. On croit volontiers à cette grâce suprême quand on sait comment la Bienheureuse a fini.

PÈLERINAGE.

LE SANCTUAIRE DE LANTHECOURT.

Il a plu à la divine Providence d'élever un sanctuaire dans le lieu même où la vénérable Servante du

Sacré-Cœur a pris naissance. Mademoiselle Degouvenain, digne rejeton de la famille Alacoque, héritière de la propriété de Lanthecourt, fut l'instrument dont Dieu se servit. Le 25 novembre 1846, elle eut la consolation de voir son œuvre consacrée par une bénédiction solennelle. Le temps avait été mauvais jusqu'alors ; mais par privilège, ce jour-là le ciel s'éclaircit. Laissons parler un témoin oculaire, l'Aumônier de la Visitation de Paray.

« De toutes les directions on voyait arriver les villageois en habits de fêtes, s'étant préparés depuis plus d'un mois à cette belle cérémonie. Nous gravîmes la pente rapide qui conduit au village, et nous nous rendîmes à l'église où déjà se trouvaient bon nombre de fidèles qui attendaient depuis le matin dans le recueillement de la prière.

« Après une instruction appropriée à la circonstance, on s'achemina lentement sur deux files, au chant des Psaumes et des cantiques de l'Église, les hommes d'abord, puis le clergé au milieu duquel était portée solennellement la pierre sacrée. M. Degouvenain et M. de Finance, son neveu, tenant les rubans, enfin les jeunes personnes, les mères de famille et un groupe de petits enfants placés au milieu, complétaient cette scène à fois religieuse et champêtre. La procession devait passer sur la chaussée d'un étang ; pour faciliter la marche et prévenir tout accident, ces bonnes gens avaient eu soin de faire écouler l'eau et de le mettre à sec. Les haies avaient été rasées jusqu'à la surface du sol, sur une largeur de plus de trois mètres afin d'ouvrir à travers champs une voie nouvelle et plus régulière. L'ancienne était peu large, sinueuse et détrempée par les pluies.

« On arrive enfin au Jeanot, ferme de Lanthecourt,

propriété de M. Alacoque et si longtemps le séjour et l'habitation de la Vénérable. Qu'on se figure deux corps de bâtiments parallèles ; à côté de celui destiné aux fourrages et y attenant, se trouvait la chambre occupée par la famille. On remarque sur la façade, une rampe d'escalier en pierre avec un mur d'appui et un porche antique pour abriter. La boiserie du plafond est recouverte d'une peinture grossière assez bien conservée, représentant quelques figures de fantaisie entremêlées de feuillages ; c'est toujours le même dessin uniformément reproduit. Le reste de l'appartement a subi une transformation complète : ainsi un parquet au lieu de carrelage ; des fenêtres en cintre et à larges vitraux remplacent les modestes ouvertures à petits carreaux et à un seul volet ; la cheminée a fait place à un charmant autel dont le rétable porte un cœur enflammé surmonté d'une croix et couronné d'épines.

« Ce fut un moment délicieux, que celui où toutes ces bonnes gens, la joie peinte sur le visage, vinrent s'agenouiller sur le marchepied de l'autel pour recevoir leur Dieu. Il me semblait que les anges et toute la cour céleste devaient jouir de ce spectacle.

« Après la cérémonie, nous allâmes visiter le petit cabinet où,d'après la tradition,se retirait la Vénérable ; on y conserve encore les papiers de M. Alacoque son père, renfermés dans la malle qui lui a appartenu. A cinq minutes de là git dans un vallon, un bloc énorme de granit derrière lequel venait prier la Vénérable et où, à défaut des hommes, elle prenait Dieu à témoin de ses maux, levant au ciel des yeux suppliants et baignés de larmes. Nous nous mîmes tous à genoux, pour l'invoquer en ce lieu, et nous nous empressâmes de cueillir quelques mousses, des feuilles, de petites branches d'arbustes, et de détacher de la roche un

petit fragment que nous emportâmes comme un trésor.

« Qui aurait dit qu'un jour, l'humble fille du hameau de Lanthecourt, au village de Verosvres, deviendrait la gloire de sa famille, de son pays et de son Ordre, que tout l'univers la dirait bienheureuse et célébrerait ses vertus ! »

Le petit sanctuaire a de longueur cinq mètres soixante centimètres ; de largeur quatre mètres quatre-vingt centimètres ; de hauteur, sous poutre, trois mètres quatre centimètres.

(Paray 25 mars 1847).

PRATIQUE

Réciter l'*Angelus* trois fois le jour pour honorer le premier battement du Cœur de Jésus dans le sein de sa Mère.

PRIÈRE : CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR D'APRÈS LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE.

Je me donne et me consacre au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur ; je lui offre ma personne, ma vie, mes actions, mes peines et mes souffrances, pour ne plus me servir d'aucune partie de mon être que pour l'aimer, l'honorer et le glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable que d'être tout à lui et de faire tout pour son amour en renonçant à ce qui pourrait lui déplaire.

Je vous prends donc, ô Sacré-Cœur, pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède à mon inconstance, le réparateur de tous les défauts de ma vie, et mon asile

assuré à l'heure de ma mort. Soyez, ô Cœur de bonté, ma justification envers Dieu le Père et détournez de moi les traits de sa juste colère ; ô Cœur d'amour, je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma faiblesse, mais j'espère tout de vos bontés. Consumez donc en moi ce qui peut vous déplaire ou vous résister, et que votre pur amour s'imprime si avant dans mon cœur que jamais je ne vous puisse oublier, ni être séparé de vous ; je vous conjure, par toutes vos bontés, d'écrire mon nom en vous, puisque je veux faire consister mon bonheur à vivre et à mourir en qualité de votre esclave.

MAXIME

Il fait bon mourir quand on a eu pour ami le Cœur de celui qui nous doit juger. (La B. Marguerite-Marie.)

INVOCATION

Que la très juste, la très sainte et très aimable volonté de Dieu soit faite, louée et éternellement exaltée en toutes choses. (*Indulgence de* 100 *j. une fois le jour. Pie VII,* 10 *mai* 1818.)

Dixième jour.

LES REGARDS DE JÉSUS.

Jesus autem intuitus eum, dilexit eum.
Et Jésus, l'ayant regardé, l'aima.
(Marc. x, 21.)

Qui ne voudrait se mettre en communication intime avec le Sacré-Cœur ! qui ne voudrait en comprendre les secrets, les sentiments divins ? Le cœur a-t-il donc un langage, et quel est-il ! Oui, le cœur a un langage et nous pouvons l'entendre : il se manifeste par des signes sensibles, il s'exprime par ses larmes, par une parole, par un regard. Arrêtons-nous aux regards de Jésus.

Les yeux sont le miroir de l'âme, et le cœur se révèle dans un regard. Étez-vous sous l'empire d'un sentiment vif et profond ? Votre regard vous trahit, vos yeux s'animent et parlent, ils disent votre compassion, votre colère, votre amour ; ils encouragent, ils menacent, ils sourient. Ainsi pouvons-nous deviner Jésus dans ces regards, toute son âme, tout son Cœur se peignent dans ses yeux.

I. Voyez Jésus dans le premier mystère qui le présente à nos adorations. A Bethléem, ses yeux s'ouvrent pour la première fois et s'arrêtent pleins de caresses sur sa mère. Oh ! lisez dans ce regard ! Et de quel œil

ne voit-il pas Joseph son Père nourricier, et les Bergers et les Mages qui lui offrent leurs présents?..Il met dans ses regards, sur ceux qui souffrent, toute la compassion de son Cœur ; il y met des éclairs et des foudres quand il veut démasquer l'hypocrisie des Pharisiens, ou effrayer de ses anathèmes l'homme par qui le scandale arrive. Il lit au fond des consciences, saisit la pensée à peine éclose, le désir encore inconscient. Les basses convoitises, la jalousie haineuse se troublent et rougissent sous la flétrissure de son regard. Ses yeux expriment toutes les nuances du sentiment : la douceur qui encourage, la clémence qui pardonne, la douleur qui compatit, la condescendance qui attire. Contemplez-le au milieu des enfants, comme il sourit à ce petit peuple et comme ce petit peuple lui sourit...

II. Il y a des regards dont l'Évangile a gardé le souvenir : ce sont 1° les regards de Jésus vers le ciel ; 2° son regard sur une âme innocente ; 3° son regard sur Pierre devenu apostat; 4° ses regards du haut de la croix.

1° Avant certaines actions, Jésus élève ses regards vers le ciel. Veut-il opérer à la prière des deux Sœurs la résurrection de Lazare, il lève les yeux en haut. Il les élève encore au moment de finir le discours de la Cène, au commencement de cette grande prière à son Père qui en est la magnifique péroraison : il cherche son Père dans les profondeurs des cieux et le prend à témoin qu'il a fidèlement rempli sa mission. Son Cœur était bien dans ses yeux, comme il était dans chacune des paroles de ce discours incomparable ; vous n'y trouverez pas une promesse, pas un élan, pas un cri qui ne jaillissent du Sacré-Cœur.

2° Jésus a des regards de prédilection sur l'âme innocente. Un jeune homme vient lui demander l'itinéraire

de la vie éternelle, le chemin du bonheur : « Bon « Maître, que faut-il faire pour arriver à la vie ?» Jésus lui répond : « Garde les commandements.—Lesquels? » Et Jésus énumère les commandements de la loi. — « Mais, reprend le jeune homme, je les ai gardés dès « l'enfance. » A cette réponse, Jésus attache sur lui un regard d'amour, et dans ce regard il met des félicitations sans doute, mais aussi un appel à de plus hautes destinées. Heureuses les âmes qui ont mérité par une vie toujours pure ces prédilections de Jésus ! Venez, leur dit-il, ce n'est pas l'heure de vous reposer : plus haut, plus haut encore ! *Sursum !* Ah ! qu'elles marchent, qu'elles s'élèvent ! A quels sommets de la sainteté ne parviendront-elles pas ? Mais trop souvent, comme le jeune homme de l'Évangile, elles s'effraient des sacrifices auxquels Jésus les convie, elles résistent à ses divines avances et mettent en péril leur sort éternel. Ne croyons pas pourtant que le regard de Jésus se détourne pour toujours de ces âmes infidèles, il les poursuit encore, il les rappelle au dévouement, à l'honneur, il ne tient pas à lui qu'il ne les replace sur la route royale par laquelle on s'élève et on arrive.

3° L'Évangile mentionne le regard de Jésus sur le pécheur. Pierre a péché, il a scellé par un triple serment sa déloyale apostasie. Il a renié son Maître, il a protesté avec d'affreux blasphèmes qu'il ne connaît pas cet homme. Pierre est-il perdu sans retour ? Jésus n'abandonne pas son disciple; pour le ramener il a son regard. C'est l'heure où ses ennemis triomphent et le livrent aux violences des soldats et des valets qui l'outragent. Oublieux de son infortune, Jésus n'a de pensées, de désirs que pour sauver l'apôtre infidèle. Il se tourne vers lui, il le regarde ! Que mit-il dans ce regard ? dirai-je qu'il y mit de tendres reproches ?

« Quoi, Pierre, tu ne me connais plus ! Tu as fait des « miracles en mon nom, tu étais à la multiplication « des pains, et tu ne me connais plus ! Ah ! tu me « connaissais au Thabor, quand je me transfigurais « dans la gloire, et tu trouvais bon d'y rester... Tout à « l'heure encore, tu promettais de mourir pour moi... « l'as-tu donc oublié? » — Mais à ces reproches Jésus mêlait une promesse de pardon. Et Pierre touché par ces reproches, par cette promesse reprend confiance; il croit au pardon que Jésus lui offre. C'en est fait, il sort de ce milieu qui lui a été si funeste et commence à verser ces larmes amères qui ne doivent plus tarir. C'est ainsi, ô Jésus, que vous regardez le pécheur; ainsi que bien souvent vous m'avez regardé ! Et je détournais les yeux pour ne pas vous voir, j'avais peur du pardon. Vous m'avez regardé encore, et le trouble, le remords, précurseurs du repentir, se sont éveillés dans mon âme, et je me suis rendu à votre divin Cœur. O Jésus, regardez-moi toujours !

4° Enfin méditez les regards mêlés de pleurs que Jésus a dirigés sur la cité déïcide, ou allez au Calvaire, au pied de la Croix. Voyez les regards de Jésus chargés de tendresses, d'angoisses, de grâces et de pardons. Son regard sur le bon larron, son regard sur saint Jean quand il le donnait pour enfant à Marie, son regard sur Marie, quand il la sacrait dans son sang divin la Mère de l'humanité.

Nous pourrions nous souvenir encore des regards de Jésus dans ses apparitions ici bas, avant et après son Ascension; du regard qu'il attachait sur la bienheureuse Marguerite-Marie quand il lui révéla son Cœur, et nous dirions avec le P. Lefebvre p. 114 : « Il n'y aura jamais sur terre un artiste capable de rendre tout ce que nous saurons imaginer de douleur, d'amour et de

miséricorde si nous contemplons, dans le silence de l'âme, cette douce image de Jésus laissant tomber sur sa fidèle épouse la flamme de son regard et les plaintes de son Cœur. »

LE VÉNÉRABLE PÈRE CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS (1641-1682).

Parmi les images que l'art a multipliées pour rendre populaire la dévotion au Sacré-Cœur, il en est une qui représente la B. Marguerite-Marie à genoux devant ce Cœur adorable. En face d'elle est un prêtre aussi à genoux : c'est le Père Claude de la Colombière, le Directeur de la Bienheureuse et son collaborateur. Quel est ce Père, comment est-il devenu l'associé et le guide de Marguerite-Marie ? Comment s'est-il acquitté de sa mission ? nous essaierons de le dire.

Né à Saint-Symphorien d'Ozon entre Lyon et Vienne, Claude de la Colombière avait eu l'inappréciable bonheur d'être élevé au sein d'une famille vraiment chrétienne. Envoyé à Lyon pour y faire ses humanités et sa rhétorique dans le collège de la Compagnie de Jésus, il s'empressa d'abriter son innocence, contre l'orgueil du succès et les entraînements de la jeunesse, en se réfugiant sous le manteau de Marie : il fut Congréganiste. Il aurait pu briller dans le monde, mais rien de vulgaire ne pouvait captiver cette nature noble et délicate. La distinction de ses manières, la beauté de sa parole, la vivacité de son esprit, la sûreté de son jugement n'étaient dépassés que par son austérité et sa vertu. A dix-huit ans, il sollicita et obtint son admission dans la Compagnie de Jésus, il y fit son entrée le 22 octobre 1659. Ne cherchons pas à expli-

quer sa vocation par des attraits purement humains ou par un de ces élans d'enthousiasme qu'inspirent les nobles causes;le jeune de la Colombière en quittant les siens connut tous les déchirements de la séparation, il eut un vif pressentiment des sacrifices qui l'attendaient, mais il voulait plaire à Jésus et le servir avec honneur. « Je sais, écrira-t-il plus tard, je sais que « j'avais une horrible aversion de la vie à laquelle je « me suis engagé, lorsque je me fis religieux ; on n'a « jamais beaucoup d'inclinations pour la croix, et les « desseins qu'on forme pour le Seigneur ne s'exécutent « jamais sans peine. »

Son noviciat et son cours d'études terminés, le Père ne fit guère qu'apparaître dans la chaire de rhétorique du Collège de Lyon ; ses rares dispositions pour la chaire sacrée engagèrent ses supérieurs à l'appliquer, presque au lendemain du sacerdoce, au ministère de la prédication. Il se révéla orateur, mais orateur à part, donnant à son discours ce cachet de grâce et d'onction céleste qui caractérise les Apôtres formés à l'école du Sacré-Cœur ; on reconnut en lui le prêtre passionné pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

Il avait à peine atteint sa trente-quatrième année, lorsque, pendant la grande retraite qui précédait sa Profession, il voulut préluder à ses derniers et solennels engagements par une promesse dont la perfection fait frémir les âmes les plus généreuses. Il s'engagea *par vœu* à observer fidèlement les règles et les constitutions de son Ordre, toutes sans exception, et celles qui nous invitent à gravir les sommets du plus sublime apostolat et celles qui nous plongent dans les abîmes de la plus profonde humilité. Il voua donc 1° d'aller indifféremment, sans exception, sans réplique, partout

où l'obéissance l'enverrait; 2° de souhaiter d'être outragé, accablé de calomnies et d'injures, de passer pour un insensé sans y donner occasion et si Dieu n'y était point offensé ; 3° de n'avoir jamais de volonté efficace à l'égard de la vie et de la santé, des joies et des peines, des emplois et des lieux, qu'autant que cette volonté serait conforme à celle de Dieu; de souhaiter tout ce qui sera contraire à ses inclinations naturelles; de ne rechercher jamais ce qui flatte les sens ni ce qui peut satisfaire la vanité, ni en ses discours, ni en ses actions; de n'éviter aucune des mortifications qui se présenteraient ; 4° il voua de ne jamais faire rien avec le secours de Notre-Seigneur, que pour la gloire de Dieu ; de ne jamais rien faire ni rien omettre par respect humain.

Quiconque voudra méditer sur la portée de ces engagements les trouvera effrayants pour la nature ; mais s'engager, ce n'est rien ; tenir, c'est tout. Le Père de la Colombière a tenu ses engagements. Lorsque sa mort eut livré à ses contemporains le secret de sa vie, ils comparèrent l'homme et ses résolutions, et ils reconnurent à l'unanimité que l'homme était aussi grand que son vœu.

Tant de vertu semblait prédestiner le Père de la Colombière à de grandes choses ; en 1674, il fut envoyé à Paray-le-Monial comme supérieur de la petite maison que la Compagnie de Jésus avait dans cette ville. On pourrait se demander si cette obédience ne mettait pas les talents du Père sous le boisseau : les supérieurs secondaient, sans le savoir, les vues de la Providence; le Père Claude devait être à Paray le Directeur que Marguerite-Marie attendait, et remplir auprès d'elle la mission qui place Saint-Jean de la Croix auprès de sainte Thérèse, saint François de Sales

auprès de sainte Chantal, saint Vincent de Paul auprès de Mademoiselle Legras, mission toute de direction et de sages conseils, d'assistance et de dévouement. Or, dans ces rapprochements de deux âmes, dans cette alliance qui les unit,l'action de Dieu éclate visiblement. C'est Dieu qui forme cette union, Dieu qui la soutient, Dieu qui la couronne ; il en est le principe, le moyen et le but ; le Directeur ne s'impose pas, mais il est envoyé ; il reçoit l'âme que Dieu lui confie ; et comme il se présente au nom de Dieu, il ne parle aussi qu'en son nom et ne conduit qu'à lui.Dieu lui-même ménage l'occasion et met les deux âmes en présence ; il donne à l'une une grâce d'ouverture et de docilité, à l'autre une grâce d'autorité et de clairvoyance. Il se fait alors une oblation et une adoption : une oblation dans la confiance, une adoption dans le dévouement. Bientôt l'âme qui se confie et l'âme qui adopte se comprennent, le directeur décide et commande, l'autre se soumet et obéit. L'intimité des rapports n'engendre pas la familiarité. L'âme qu'il dirige est une chose sainte à laquelle le prêtre touche comme aux vases sacrés de l'autel ; pas de babil et de longues causeries, après les premières ouvertures, une grande sobriété de paroles règne dans les entretiens et la correspondance, tout se dit sous le regard de Notre-Seigneur, il est l'entre-deux et le lien. Le surnaturel est le seul milieu où se retrouvent le directeur et l'âme dirigée.

Il est aisé de reconaître tous les caractères de l'alliance spirituelle dans les rapports du R.P.de la Colombière avec la Bienheureuse, le Père est bien l'envoyé de Dieu, le Dieu-donné de Marguerite-Marie.

Pour calmer les perplexités que causent à l'humble Visitandine les défiances de ses Supérieures touchant l'esprit qui la conduit, Notre-Seigneur lui dit : « Sois

« tranquille, je t'enverrai mon serviteur. » Le Père arrive à Paray, et, dès la première instruction qu'il adresse à la Communauté, Marguerite-Marie entend une voix intérieure qui lui dit: «Voilà celui que je t'envoie.» Elle ne tarda pas à reconnaître la vérité de ces paroles; car, dit-elle, « à la première confession des Quatre-« Temps, sans que nous nous fussions jamais vus ni « parlé, il me parla comme s'il eut compris ce qui se « passait en moi. Il revint peu après, je lui ouvris mon « cœur et lui dévoilai le fond de mon âme, le mal et le « bien également. Je reçus de sa part de grandes « consolations; il m'assura qu'il n'y avait rien à « craindre dans la conduite de l'esprit qui agissait en « moi d'autant qu'il ne me retirait pas de l'obéissance. « Il me continua son secours durant le peu de temps « qu'il fut en cette ville et il l'a toujours fait depuis. Du « reste, *il n'épargnait rien pour m'humilier et me « corriger, ce qui me faisait grand plaisir.* » Ces dernières paroles nous disent que le Père de la Colombière ne voulait que le bien de sa fille spirituelle et qu'il y travaillait avec autant de fermeté que de dévouement.

Mais le but suprême que ces deux saintes âmes poursuivaient dans leur union, c'était la gloire du Sacré-Cœur et la propagation de son culte. Chacun avait sa part dans cet apostolat : à Marguerite-Marie les communications intimes qui lui livrent les secrets du Cœur de Jésus, son désir d'être connu et aimé ; elle sera l'évangéliste du Sacré-Cœur. Au Père, la mission de juger les communications faites à la Bienheureuse, d'en discerner la valeur, de prononcer sur leur authenticité ; tel est son rôle devant Marguerite-Marie : mais devant le monde il sera son appui, son collaborateur, l'apôtre de la dévotion naissante. C'est le 16 juin 1675 qu'eut

lieu la plus célèbre des révélations relatives au Sacré-Cœur, celle où après lui avoir montré son Cœur, Notre Seigneur fait connaître à son humble servante les hommages publics qu'il attend de son zèle. « Donnez-moi, « répondit Marguerite Marie, le moyen de faire ce que « vous me commandez. » — « Adresse-toi à mon ser-« viteur, le Père de la Colombière, et dis-lui de ma part « de faire son possible pour établir cette dévotion et « donner ce plaisir à mon Cœur.» Le voilà donc chargé par office, de prêter assistance à Marguerite-Marie et de de fonder de concert avec elle la dévotion naissante. Le 21 juin 1675,le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, il se consacre au Sacré-Cœur par un acte solennel et devient ainsi son premier disciple, son premier adorateur. Nul doute que la Bienheureuse ne se soit aussi donnée ce jour-là au Cœur de son bon Maître.Les voilà donc fraternisant dans une même dépendance et un même apostolat ! Marguerite-Marie, apôtre au dedans et peu après au dehors par ses lettres, par les images qu'elle fait graver et par toutes les industries que lui suggère son amour ingénieux : le Père Claude de la Colombière, l'apôtre du dehors par ses prédications du haut de la chaire et par ses exhortations au confessionnal ; à Paray dans l'assemblée des congréganistes qu'il dirige et sur tous les théâtres ouverts à son zèle ; à Londres, dans le palais de Madame la duchesse d'York, dont il est le prédicateur pendant dix-huit mois ; à Lyon, où il enflamme des ardeurs qui le consument le jeune Père de Gallifet ; à Paray encore, où il revient pour mourir. Ses travaux à Londres, les rigueurs de la prison où il languit tout un mois comme impliqué dans un complot papiste contre la sûreté de la Grande-Bretagne, peut-être aussi les ardeurs du saint amour qui l'embrasait,avaient épuisé sa vigueur.

Pendant son séjour à Paray, il ne cessa de dépérir et fut bien vite à bout de forces. Les médecins espérant que l'air natal, les soins de la famille, un repos absolu seraient un remède efficace, voulaient l'envoyer en Dauphiné, et l'un des proches parents du malade devait l'y conduire, le 29 janvier 1682. La Bienheureuse, instruite de ce départ, écrivit au Père de la Colombière un petit billet où elle le suppliait de ne pas sortir de Paray, s'il pouvait y rester sans manquer à l'obéissance, et elle ajoutait : « *Il m'a dit qu'il veut le sacrifice de «votre vie ici.* » Le Père obtint de rester, et, le 15 février 1682, il expirait doucement et suavement dans le Cœur Sacré de Jésus. Quelques heures après le trépas, la Bienheureuse annonça qu'il n'avait plus besoin de prières : « Cessez de vous affliger, dit-elle, invoquez-le « et ne craignez rien, il est plus puissant que jamais « pour vous secourir. » A partir de ce moment, la Bienheureuse ne cessa plus de rendre son filial hommage à son saint directeur ; elle le vénérait comme un saint et recourait à son intercession; elle composa même des litanies en son honneur et distribua au loin des parcelles de ses reliques ; elle attribuait des grâces signalées à la puissance de son crédit sur le Cœur de Jésus. « C'est, dit-elle aussi, c'est notre bon Père de la Colom- « bière qui a obtenu que la très sainte Compagnie de « Jésus soit gratifiée, après notre cher Institut, de toutes « les grâces et privilèges particuliers de la dévotion du « Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les contemporaines de la Bienheureuse partagèrent sa confiance envers le *bon Père*, et six ans après sa mort, elles composaient un recueil des faveurs obtenues par son intercession. Les Pères de Paray avaient conservé la dépouille mortelle de leur saint Frère ; en 1763, année de leur dispersion, ils confièrent ce dépôt

sacré aux Filles de la Visitation, qui le gardèrent avec un soin religieux. La châsse qui renfermait ses ossements fut placée non loin de celle de Marguerite-Marie, et les pieux fidèles ne séparèrent pas dans leur confiance deux âmes que la Providence avait si étroitement unies.

Aujourd'hui la glorieuse dépouille de Sœur Marguerite-Marie est exposée à la vénération publique dans le sanctuaire à jamais béni de Paray-le-Monial, tandis que l'humble châsse de bois dépositaire des reliques du Père de la Colombière est cachée à l'ombre discrète du cloître. Oh ! quand viendra le jour où nous verrons le *Serviteur* du Cœur de Jésus prendre place dans la gloire d'un culte public à côté de la confidente et de l'évangéliste du Sacré-Cœur ? Sans doute la Bienheureuse hâte par son intercession la venue de ce triomphe, mais venons en aide à sa prière. Il faut des miracles, les faveurs extraordinaires ont abondé ; il en faut de plus merveilleuses encore ; on les obtient par la prière confiante et par le sacrifice. Ayons confiance, multiplions les bonnes œuvres et disons au Cœur de Jésus : « Votre serviteur n'a trouvé à votre service que « des contradictions et des croix ; vous ne l'avez pas « glorifié sur la terre : soyez bon, ô Cœur libéral de « Jésus, et n'attendez pas pour le glorifier la tardive « justice de l'éternité. »

PÈLERINAGE.

LE SACRÉ-CŒUR A MOULINS.

I. Moulins fut une des premières villes de France où fut établi le culte du Sacré-Cœur. La Mère Françoise

de Saumaise, l'amie, la confidente et la Supérieure de la B. Marguerite-Marie à Paray, avait quitté cette ville pour retourner à son monastère de Dijon, au mois de mai 1678. Mais l'année suivante, mai 1679, elle dut se rendre à la Visitation de Moulins dont les religieuses l'avaient choisie pour Supérieure. Elle y fit connaître la dévotion au Sacré-Cœur. Bientôt toute la communauté conçut pour la Bienheureuse les sentiments d'affection et d'estime que la Mère de Saumaise lui avait voués, et plusieurs d'entre elles recherchèrent comme une grâce précieuse l'amitié de la Sœur Marguerite-Marie. Un échange de lettres ne tarda pas à se former. Marguerite-Marie se prêtait volontiers à tous les actes de condescendance ou de charité qui lui ouvraient une issue pour répandre au loin sa dévotion bien aimée. La Sœur Louise-Henriette de Soudeilles, alors Directrice du noviciat de Moulins et peu après Supérieure de la communanté, fut la première à nouer cette correspondance ; et plus tard, Sœur Félice-Madeleine de la Barge en partagea le bienfait. Les relations survécurent au triennat de la Mère de Saumaise à Moulins. La santé de cette vénérable Mère demandant des ménagements, elle fut rappelée par les Sœurs de Dijon (1782), mais, en s'éloignant, elle laissait après elle à Moulins un foyer d'amour dont les lettres de la Bienheureuse ne cessaient d'activer les ardeurs. Le Sacré-Cœur est vraiment l'âme de cette correspondance. A parler du Cœur de Jésus, de ses vertus, de ses promesses, la plume de Marguerite-Marie ne se fatigue jamais ; voici quelques-unes de ses expressions : « la paix de l'adora-« ble Cœur de Jésus soit pour jamais dans les nôtres»... « Je vous chéris et vous honore, dit-elle à la Mère de Sou-« deilles, dans le Sacré-Cœur de Notre Seigneur Jésus-« Christ, » et ailleurs : « je prie le Sacré Cœur de mon

« adorable Sauveur de vouloir unir si étroitement les « nôtres par les liens de son pur amour, qu'ils n'en « puissent jamais être séparés un seul moment. Que ne « puis-je vous parler à cœur ouvert de la dévotion et de « l'amour de ce divin Cœur qui est tout ce que je pré- « tends pour moi et pour celles qui me font l'honneur « de m'aimer. C'est en lui que je suis tout à vous. » Et à la Sœur Félice-Madeleine de la Barge : « continuez, « ma toute chère Sœur, afin que vous soyez des vraies « disciples de cet aimable Cœur qui ne laissera rien « périr de ce qui lui sera vraiment tout consacré et dé- « dié ; et je ne vous peux exprimer la joie que je sens « du plaisir que je pense qu'il prend à l'honneur que « votre sainte communauté lui rend. Adieu, ma chère « Sœur, toute au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus- « Christ, de l'amour duquel je vous souhaite toute con- « sommée. » Et ces vœux de la Bienheureuse se réali-saient. Toute la communauté de Moulins était de plus en plus acquise à la dévotion du Sacré Cœur. La Mère de Soudeilles recevait d'une main reconnaissante la Retraite du Père de la Colombière et les premières images du Sacré Cœur que la Bienheureuse lui en-voyait (1686-1687). De son côté, elle adressait à sa sainte amie plusieurs exemplaires de l'opuscule qu'elle avait fait imprimer pour répandre leur dévotion bien aimée. Le couvent devint donc comme ceux de Semur, de Dijon et de Paray, un foyer d'où l'amour du Sacré-Cœur rayonnait sur Moulins et ses alentours ; et nous avons eu raison de ranger cette ville parmi celles qui, hospitalières d'abord à la dévotion naissante, l'aidèrent ensuite à sortir du berceau et à se produire au dehors.

II. M. l'abbé Martinet curé du Sacré-Cœur et Direc-teur de l'Archiconfrérie, se souvint sans doute de ces bénédictions, lorsqu'il conçut l'idée d'ériger à Moulins

une église monumentale au Sacré-Cœur de Jésus. Son église paroissiale de Saint-Nicolas n'était plus qu'un vieux bâtiment ruiné, dégradé, trop étroit, ayant la forme d'une grange. Il était urgent de démolir cette masure et d'y substituer un édifice moins indigne du Dieu qui daignait y résider. M. Martinet se décida en 1839 à entreprendre ce travail, et il voulait le placer, comme l'ancienne église, sous le vocable de saint Nicolas. Mais en 1842, le Père Nivet, jésuite, prêchant à Saint-Nicolas pour la fête de Sacré-Cœur, s'arrêta subitement au milieu de son sermon en disant : « Il me « vient une pensée qui ne vous déplaira pas : je vous « propose de consacrer au Cœur de Jésus l'église que « vous allez bâtir, elle sera la première dédiée à ce « divin Cœur. Moulins, le centre de la France, devien- « dra aussi la demeure principale du Cœur de Jesus. » M. Martinet remercia le Père Nivet de son inspiration en lui disant : « Vous avez bâti notre église, le Cœur « de Jésus à qui nous la dédierons fera ce miracle. » Sans attendre davantage, M. le curé se mit à l'œuvre, il organisa une souscription, quêta, prêcha, recueillit cinq cent mille francs auxquels l'État, le département, le conseil municipal ajoutèrent une somme égale; ce million fut absorbé par le gros œuvre, la charité individuelle fit le reste.

Le lundi de Pâques 1844, Monseigneur de Pons bénissait la pierre de la nouvelle église et dédiait celle-ci au Sacré-Cœur. Neuf ans après, le 3 juin, Monseigneur de Dreux-Brézé bénissait la chapelle de la sainte Vierge, et après avoir célébré les saints Mystères et lu les Brefs du Saint-Père, sa Grandeur déclarait qu'elle érigeait par autorité apostolique dans la nouvelle église l'Archiconfrèrie du Sacré-Cœur pour toute la France, et qu'elle avait la confiance

que cette association deviendrait la source de toutes les bénédictions, surtout pour son diocèse. M. Lassus est l'architecte de l'église du Sacré-Cœur, c'est son chef d'œuvre, mais l'ornementation de l'édifice ne le cède pas à son architecture. Nous souhaitons que les pèlerins de Paray-le-Monial fassent une halte à Moulins et prennent le temps de contempler dans ses royales magnificences le temple du Sacré-Cœur. Qu'ils étudient les admirables verrières qui ornent les fenêtres de l'abside, les vitraux peut-être plus achevés encore des chapelles latérales et surtout la splendide rosace du portail. Ces merveilles sont dues aux offrandes des pieux fidèles. Toute la ville de Moulins a rivalisé de générosité pour loger convenablement le divin Cœur. On dit que les domestiques de la ville se sont offertes d'elles-mêmes à faire les frais de l'ornementation de la chapelle des Vierges dédiée à la B. Marguerite-Marie ; le vitrail seul de cette chapelle leur à coûté douze cents francs ; à quoi n'ont pas monté les autres dépenses ? Pour y subvenir, il en est qui ont donné toutes leurs épargnes, d'autres y ont mis leurs gages. Si l'obole de la veuve fut jadis si agréable à Notre-Seigneur, combien plus n'a-t-il pas agréé de semblables offrandes.

Cette église du Sacré-Cœur reçoit comme une nouvelle consécration de l'Archiconfrérie dont elle est le centre. Les premiers vendredis de chaque mois sont célébrés matin et soir avec beaucoup de ferveur. Le mois de juin a ses réunions quotidiennes, et une neuvaine solennelle prépare à la fête même du Sacré-Cœur.

La guerre de 1870 a été l'occasion d'une manifestation vraiment imposante. Tandis que les Prussiens marchaient sur Moulins, Monseigneur de Dreux-Brézé avait fait vœu d'aller chaque année en procession à l'église du Sacré-Cœur, le jour de la fête, si l'ennemi n'entrait

pas dans la ville. Moulins ayant été préservé de la présence des Allemands, tous les ans depuis la guerre, la procession avait lieu. Mais en 1878, le Maire fit dire à Monseigneur de Dreux-Brézé que la procession ne se ferait qu'à la condition qu'elle ne parcourrait pas l'itinéraire ordinaire, et qu'elle passerait par certaines rues si mal habitées que les honnêtes gens n'osent pas les traverser. Non seulement Monseigneur ne pouvait pas accepter ce parcours, mais les marchands des rues délaissées rédigèrent une pétition pour demander que rien ne fût changé dans l'itinéraire accoutumé. Ni le Maire, ni le Préfet n'eurent égard à ces réclamations, ils refusèrent même de légaliser les signatures des pétitionnaires. Devant ce déni de justice, on pouvait croire que la procession serait impossible, mais Monseigneur convoqua à la cathédrale tous les catholiques qui voudraient le suivre ; et sortant de l'église Notre-Dame, revêtu de son grand manteau violet, escorté de ses chanoines et de son séminaire, il se dirigea sans croix et sans luminaire vers l'église du Sacré-Cœur qui se trouve à une assez grande distance. Une foule innombrable de fidèles suivait leur Évêque, priant et récitant le chapelet. Les officiers de chasseurs et de dragons, le général de Biré en tête, accompagnaient chapeau bas, c'était sublime et touchant. Le défilé des hommes était énorme, on y voyait même des catholiques habituellement peu fervents ; ils avaient pensé qu'en cette occasion leur devoir était de faire une profession de leur foi. La bénédiction fut donnée ensuite sur les marches de l'église du Sacré-Cœur, et la place d'Allier était couverte d'une population recueillie qui est tombée à genoux devant le Dieu qui la bénissait.

Nota : Nous avons fait le pèlerinage du Sacré-Cœur à Moulins et nous avons admiré l'architecture de ce beau

sanctuaire ; on y voit partout sur les autels, dans ses vitraux, la statue ou l'image du Sacré-Cœur... Une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée, dans l'intérieur de l'église, rappelle la protection que le Sacré-Cœur étendit sur le diocèse de Moulins pendant la guerre de 1870 ; la voici :

Hommage
au Sacré-Cœur de Jésus
la ville et le diocèse
de Moulins , reconnaissants
1872.

PRATIQUE

Recommander la confiance dans l'intercession du Vénérable Père de la Colombière et propager le culte de ses reliques.

PRIÈRE

Consécration du Vénérable Père de la Colombière au Sacré-Cœur. — Formule remaniée par le Très Révérend P. Roothaan, Général de la Compagnie de Jésus.

O très doux Jésus, source d'amour, Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, qui avez daigné nous découvrir, à nous pauvres et indignes pécheurs, les richesses ineffables de votre amour ; en action de grâces pour vos innombrables bienfaits et spécialement pour l'institution de la sainte Eucharistie, et en réparation de tous les outrages que votre Cœur a reçus de moi et des autres hommes dans ce mystère de votre infinie charité ; je, N., voue à ce Cœur Sacré tout ce que je suis et tout ce que j'ai avec tous les biens et mérites que j'ai acquis par votre grâce et pourrai

acquérir dans la suite, et je promets de propager, autant qu'il sera en mon pouvoir, le culte de votre divin Cœur...

Je supplie donc très humblement votre infinie bonté afin qu'il vous plaise de recevoir cet holocauste en odeur de suavité, et que, comme vous m'avez donné le désir de vous l'offrir, vous me donniez encore une grâce abondante pour l'accomplir. Ainsi-soit-il.

MAXIME

Rien de mortel pour un cœur immortel. (P. Charles de Lorraine S. J.)

INVOCATION

Mon aimable Jésus, pour vous témoigner ma reconnaissance, et en réparation de mes infidélités, je, N., vous donne mon cœur, je me consacre entièrement à vous, et je me propose, avec votre grâce, de ne plus vous offenser.

(100 *jours d'indulgence, devant un image du Sacré-Cœur de Jésus. Pie VII*, 9 *juin* 1807.)

Onzième jour.

LES LARMES DE JÉSUS.

Et lacrymatus est Jesus.
Et Jésus pleura.
(Joan. xi, 35.)

Non moins que par ses regards, le Cœur de Jésus se trahit par ses larmes. Contemplons ce doux mystère des larmes, cherchons *pourquoi* et *sur qui* Jésus a pleuré.

I. Pourquoi Jésus a-t-il pleuré ? 1° Pour mieux attester la vérité de sa nature humaine. Des hérétiques devaient venir qui ne voudraient voir en Jésus qu'un fantôme revêtu des menteuses apparences de notre mortalité. Et lui, pour protéger contre cette erreur la vérité de son incarnation, il prend plaisir à en multiplier les preuves. Il mange et boit comme nous, il dort sur la barque, il remplit toutes les fonctions de la vie ; il parle, il s'émeut, il pleure. Il aurait pu dire : Approchez-vous de mon Cœur, vous l'entendez battre. Il dit : regardez-moi, je pleure, ces larmes viennent aussi de mon Cœur, je suis un homme.

2° Il a pleuré pour adoucir et bénir nos larmes. Il n'en a pas tari la source, pas plus qu'il n'a supprimé la souffrance qui fait pleurer. Même sous le règne de

l'amour incarné, la terre reste une vallée de larmes ; que fait le divin consolateur ? Il vient s'asseoir auprès de l'humanité souffrante et mêler ses larmes aux nôtres ; et ces larmes de Jésus tombant goutte à goutte dans la coupe que nous remplissons de nos pleurs, y mêlent un baume qui en tempère l'amertume. On se console quand on pleure à deux, vous n'êtes pas seul à verser des larmes ; Jésus a pleuré. Il fait plus que mêler ses larmes à nos larmes pour les adoucir, il les rend fécondes. Oh ! que Dieu nous préserve des larmes stériles, larmes perdues, larmes inefficaces qui ne produisent rien, n'effacent rien, ne font rien germer ni mûrir. Jésus vivifie nos larmes, il leur confère une triple vertu : 1° vertu purifiante, elles effacent la tache du péché, elles sont un bain sacré où se renouvelle l'innocence. Voyez Marie-Madeleine, voyez Pierre. 2° vertu méritoire, quand elles tombent d'un cœur résigné, un ange les recueille et les offre au Seigneur qui les change en perles pour embellir votre couronne. 3° vertu conquérante, leur pouvoir est irrésistible ; l'homme résiste à une menace, plus difficilement à un sourire, rarement à une larme, elle amollit le cœur le plus dur. N'est-il pas vrai que les larmes d'un enfant, d'un pauvre, vous mettent mal à l'aise ? Jésus aussi s'est montré faible devant cette toute puissance des larmes, il n'y résiste pas.

La veuve de Naïm ne demandait pas la résurrection de son fils, mais elle pleurait ; et Jésus lui ressuscita son enfant. Il voit pleurer Marie-Madeleine, et il pleure à son tour et rend à la vie le mort de quatre jours.

Enfin Jésus ne se contente pas de consoler ceux qui pleurent, il a fait des larmes une béatitude évangélique, elles sont un don de l'Esprit Saint, une grâce qu'il accorde à la prière. O mon Dieu, donnez-moi

cette eau des larmes ! Faites que je pleure avec vous !

II. Mais quand et sur qui Jésus a-t-il pleuré ? Ne parlons qu'en passant des larmes dont l'Évangile ne dit rien, mais qu'il a dû verser. Larmes répandues par lui à son entrée dans le monde comme par tout autre enfant qui n'arrive à la lumière que pour pleurer... larmes versées sur saint Joseph à l'heure du suprême adieu ; larmes versées sur Judas en lui lavant les pieds. Et lorsqu'il rencontra Marie sur le chemin du Calvaire ; put-il la voir sans pleurer? Mais l'Évangile a mentionné en trois circonstances les larmes de Jésus : il a pleuré sur Lazare son ami, sur Jérusalem, et enfin à son dernier soupir.

1° Il a pleuré sur son ami Lazare. Il y avait dans le Cœur de Jésus de divines prédilections, il aimait Lazare et ses sœurs. Lazare tomba malade et mourut. Jésus vit pleurer Marthe et Marie, il en fut ému et il pleura. *Et lacrymatus est Jesus.* Il pleura sur son ami, sur la grande douleur où la mort de Lazare plongeait les deux sœurs, et aussi sur toutes les morts dont celle de Lazare était l'image. Il pensait à tant de pauvres Rachel qui ne se consolent point parce que leur enfant n'est plus : à vous qui déjà plusieurs fois avez vu les anges cueillir la part du Paradis parmi les fleurs nées de votre sang et si fraîchement écloses. Il pensait à tous nos deuils, à toutes nos séparations ; il y a si peu d'années dans notre vie qui ne voient s'effeuiller nos affections les plus chères ; et il a eu pitié de nous, il a pleuré pour nous encourager à pleurer : oui, pleurez, vos larmes sont innocentes, elles sont salutaires, ne vous les reprochez pas, Jésus a pleuré.

2° Il a pleuré sur Jérusalem; et ces larmes trahissent son patriotisme.Il aimait son pays et il pleure sur son infidélité et sa ruine prochaine. Il n'a rien épargné

pour te sauver ô Jérusalem ! Il a voulu rassembler tes fils comme la poule ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu, *et noluisti !* Ton crime est aussi ton malheur, il ne sera pas laissé de toi pierre sur pierre.

Et ne pleure-t-il pas sur d'autres peuples qui depuis dix-huit siècles ont semé leurs débris dans le temps et dans l'espace? N'a-t-il pas pleuré sur ce peuple qu'une prédestination spéciale semble avoir fait l'héritier de l'ancien peuple de Dieu ? Est-il fidèle à sa vocation ? Dieu lui accorde richesses, puissance et gloire ; est-il infidèle, Dieu le châtie ; et comme il étonnait par ses prospérités, ce peuple a étonné par ses désastres. O France, ô nation choisie, tu es bien malheureuse aujourd'hui, tu es donc bien coupable ! O ma France bien aimée, reviens à Jésus-Christ, n'écoute pas ces maîtres de mensonge qui voudraient sceller à jamais ton divorce avec lui ; reviens à ton devoir, à tes traditions, à ton passé glorieux ! — Jérusalem ne se rendit pas, et les anges protecteurs s'en allèrent en disant : sortons d'ici. — Mais les anges gardiens de la France ne s'en iront pas; Jésus a donné à la France ce qu'il a de plus cher, son Cœur et sa Mère, nous le tenons par sa Mère, nous le tenons par son Cœur. Vous resterez avec nous, ô Jésus, principe immortel de résurrection et de vie, vous resterez, la France ne périra pas !

3° Enfin Jésus a pleuré dans sa dernière agonie sur la croix. Il a pleuré sur nos péchés, sur les pécheurs qui ne veulent pas se convertir, sur ces infortunés que sa mort rend plus coupables, parce qu'ils ont,en s'obstinant dans leur impénitence, abusé d'un plus grand amour.

Mais vous avez pleuré aussi, ô doux Sauveur, pour sanctifier notre dernière heure, notre dernier sanglot.

Vous pensiez à ces quatre-vingt mille agonisants que chaque jour envoie à votre tribunal, vous avez pleuré sur eux et pour eux, sur nous et pour nous.

Ainsi trouvons-nous dans les larmes de Jésus la révélation des sentiments de son Cœur. Il compatit à toutes nos douleurs, à toutes nos séparations, à toutes nos angoisses. O Jésus, par les larmes que vous avez versées sur Lazare, bénissez celles que nous versons sur le départ de nos proches et de nos amis ; donnez-nous de les revoir au ciel où l'on se retrouve ! O Jésus, par les larmes que vous avez versées sur Jérusalem, bénissez celles que nous répandons sur la France et rendez-lui la foi des anciens jours ! O Jésus, par les larmes que vous avez versées à votre dernière heure, bénissez nos dernières larmes et faites que, purifiés par elles, nous entrions avec vous dans cette patrie meilleure où l'on ne pleure plus.

UNE AIDE DE LA B. MARGUERITE-MARIE OU JEANNE-MADELEINE JOLY DE LA VISITATION DE DIJON (1643-1708).

Grâce à la correspondance qui rapproche le Cœur de Dieu si riche en miséricordes et le cœur de l'homme si riche en misères ; grâce au zèle des apôtres que le Sauveur lui-même s'était choisis dans les deux familles de saint François de Sales et de saint Ignace, la dévotion au Sacré-Cœur ne tarda pas à se propager. Bientôt elle passa les frontières de la France sa terre natale et s'en alla consoler les missionnaires et leurs néophytes sur les rivages les plus lointains. Un des centres les plus actifs de cette propagation féconde fut le couvent de la Visitation de Dijon. Là vivaient ensemble trois

religieuses complètement acquises à la cause du Sacré-Cœur, c'étaient les Mères Marie-Françoise de Saumaise, Marie-Dorothée Desbarres et la Sœur Jeanne-Madeleine Joly. Sous l'action continue de ces trois grandes âmes, le monastère de Dijon se fit une place d'honneur à côté de celui de Paray-le-Monial lui-même. On peut dire que, dans ces premiers temps, Paray fut le berceau, le Bethléem de la dévotion naissante, et que Dijon partagea avec Paray la gloire d'en être le Cénacle.

A Paray appartient la confidente des secrets du Maître, et l'Évangéliste de son Cœur, la B. Marguerite-Marie ; à Dijon, celle qui en fut le premier et l'infatigable apôtre, la Sœur Jeanne-Madeleine Joly. Elle était de cette famille des Joly qui, dans le même temps, s'illustrait en donnant à l'église ce chanoine de Saint-Étienne de Dijon, ce Bénigne Joly, fondateur des religieuses de Notre-Dame de la Charité, et surnommé le Vincent de Paul de la Bourgogne.

Madeleine entra au monastère de Dijon, le 19 juin de l'année 1655. Elle n'avait que treize ans à peine ; aussi ne fut-elle admise qu'à titre de pensionnaire. Trois mois avant d'avoir les quinze ans révolus, elle prit rang parmi les novices, et dès lors se prescrivit les trois points suivants comme renfermant en substance toute la perfection religieuse : 1° ne jamais rien refuser à Dieu ; 2° s'ouvrir à ses supérieurs avec simplicité, quelque répugnance qu'elle y ressentît ; 3° obéir avec exactitude et persévérance. Elle y fut fidèle. Les pénibles épreuves qu'elle eut à essuyer furent l'aliment et le triomphe de sa vertu. Notre-Seigneur, qui la destinait à être l'associée de la B. Marguerite Marie, voulut qu'elle participât comme elle à ses souffrances, à ses humiliations, à ses mépris. Sa régularité était parfaite, son humilité prodigieuse ; sa vie n'était qu'une conti-

nuelle prière. Elle avait distribué les divins attributs ainsi que les mystères de la sainte Humanité du Sauveur pour tous les jours de la semaine, et elle recommençait sans cesse ce cercle mystique d'adoration et d'amour. Tant de vertus l'avaient mûrie pour les travaux de l'apostolat qui a fait l'honneur de sa vie ; détachée d'elle-même, elle n'avait plus qu'un désir : Dieu seul ! mais pour que le feu divin qui consumait son âme ardente fît jaillir au loin sa flamme, il fallait une étincelle ; et ce fut la Mère de Saumaise qui l'apporta. Après avoir gouverné six ans le couvent de Paray, elle revenait à Dijon, toute pleine des confidences que la vénérable Marguerite-Marie lui avait communiquées, toute embrasée d'amour pour le Cœur de Jésus. Elle se garda bien de retenir captives les brûlantes ardeurs de son âme, elle parla de la dévotion qu'elle avait apprise à l'école de la Bienheureuse. Toute la communauté de Dijon s'y montra favorable, Madeleine Joly plus que les autres ; le Cœur de Jésus avait ravi son cœur. Bientôt du culte intérieur d'adoration et d'amour dont elle savoure les délices elle en vient au culte extérieur ; elle veut être l'apôtre, le héraut du Sacré-Cœur ; mais comment ? En parlant de lui dans l'enceinte du monastère ? En faisant de toutes ses Sœurs autant de vivants sanctuaires où ce divin Cœur sera glorifié ? Sans doute elle le tentera ; mais le cloître est un théâtre trop étroit pour son zèle. Eh bien ! qu'elle en sorte ! qu'elle jette sur des pages brûlantes les ardeurs qui la dévorent, et qu'elle embrase le monde ! C'est le vœu de Madeleine ; mais cet apostolat au dehors, est-il bien en rapport avec le recueillement, la solitude propres à la Visitation ? Et ce généreux enthousiasme ne se nourrit-il pas d'illusions ? Elle consulte la B. Marguerite-Marie qui l'accueille avec bonheur comme son

associée. Le vénérable Père Claude de la Colombière, à son retour d'Angleterre, prend quelques jours de repos à Dijon où il ne peut refuser une conférence spirituelle à la communauté. Jeanne-Madeleine lui ouvre son âme et lui demande conseil ; le Père l'encourage, il affirme que le monastère de Dijon sera comblé de toutes sortes de grâces, s'il est assez heureux pour contribuer à étendre le règne du Sacré-Cœur. Sur ces entrefaites, la Mère de Saumaise part pour le monastère de Moulins auquel celui de Dijon l'a prêtée; mais la Mère Desbarres, sa supérieure, est elle-même entièrement gagnée à la cause du Sacré-Cœur, elle autorise Madeleine Joly à donner libre cours à son zèle. Désormais celle-ci n'a plus à redouter que sa propre impuissance. Elle n'a pas fait d'études et ne sait guère manier une plume ; qu'importe ! Sa supérieure a parlé et lui a dit : essayez ! L'obéissance la rend éloquente et son amour l'inspire mieux que le génie. Elle compose tour à tour une Messe, un Office et des Litanies du Sacré-Cœur, le tout en français ; puis elle les fait traduire en latin par Monsieur Charollais, confesseur de la communauté; et y ajoute quelques formules de prières avec une instruction de circonstance. Sûre du consentement de la bienheureuse Marguerite-Marie qui l'encourageait à poursuivre, elle soumet son petit livre à Mgr de Langres qui lui donne son approbation ; on se hâte de l'imprimer l'an 1686 et il est envoyé dans presque tous les monastères.

La généreuse Sœur Madeleine avait désiré mettre une image du Sacré-Cœur en tête de son livre ; Notre-Seigneur n'avait-il pas promis de bénir les maisons où l'image de son Cœur serait exposée? N'avait-il pas dit qu'il prendrait un singulier plaisir à être honoré sous la figure de ce Cœur de chair ? Déjà Marguerite-Marie

s'était occupée de faire graver une image, mais les premiers essais ne l'avaient pas contentée. Elle en chargea la Mère de Saumaise qui eut recours à la sœur Joly. Celle-ci ne savait pas le dessin : elle consulta pourtant sa supérieure la mère Desbarres, qui, se souvenant que Dieu donne aux âmes simples des mains intelligentes, ordonna à la Sœur de faire une esquisse. Dieu bénit l'humble soumission de sa servante, elle réussit avec tant de bonheur, qu'un habile peintre, à qui ce travail fut présenté, n'eut rien à y retoucher. Après le suffrage du talent vint celui de la sainteté, la B. Marguerite-Marie ayant vu le travail de la Sœur se déclara pleinement satisfaite et l'envoya au premier monastère de Paris où la vénérable Mère de Fontaine le fit graver. A cette nouvelle, Marguerite-Marie éclate en transports d'allégresse, et ne pouvant les contenir les exprime en ces termes à la Mère de Saumaise : « Je crois que cette bonne Sœur (Jeanne-« Madeleine) a donné plus de plaisir au divin Cœur « par ce qu'elle a fait pour son amour, qu'elle n'avait « pu faire encore par toutes les actions de sa vie ; et « je pense que le Sacré-Cœur la rendra un monument « éternel de ses miséricordes ; car il me semble qu'il « l'aime tendrement, et que, réciproquement, il veut « être aimé d'elle uniquement et constamment. »

En 1688, un peintre de Dijon fit avec l'esquisse de sœur Joly, un tableau qui existe encore. Retrouvé après la grande révolution, par une sœur âgée, dans une échoppe avec d'autres vieilleries destinées au feu, il fut restauré et fait encore aujourd'hui la joie du monastère.

La messe du Sacré-Cœur était composée : les Visitandines de Dijon firent de vives instances à Rome et à Langres pour obtenir l'autorisation de la chanter en

public : sans doute, Rome trouva que l'heure n'était pas venue encore ; mais sur l'avis que la Sacrée Congrégation en donna aux solliciteuses,la mère Desbarres demanda l'approbation de Mgr de Langres qui approuva la Messe de la fête non seulement pour le monastère, mais pour toutes les églises de son diocèse. Ainsi le monastère de Dijon fut de tous ceux de la Visitation, le premier où un culte solennel et public fut rendu au Sacré-Cœur.

On ne peut mettre en doute la joie de sœur Madeleine ; mais le véritable amour croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reste à faire. La Messe, l'Office, les Litanies, l'image, tout ce qui popularise une dévotion existait. Sœur Madeleine crut que, pour assurer à l'œuvre l'appui constant du nombre et garantir contre toutes vicissitudes sa perpétuité, une association était nécessaire, une confrérie du Sacré-Cœur. L'infatigable zélatrice composa donc son divin *rendez-vous* ou Manuel des associés qu'elle fit imprimer. Voici le règlement qu'on y trouve : Cette confrérie ayant pour objet de procurer à Notre-Seigneur l'hommage d'une adoration perpétuelle,chaque associé choisit une heure du jour ou de la nuit pour faire oraison devant le Saint-Sacrement ou devant son crucifix ; il donne avec son nom le jour et l'heure qu'il choisit. Il peut se faire inscrire à Dijon ou ailleurs ; il communie le jour de son entrée. En 1697, le pape Innocent XII accorda aux confrères plusieurs indulgences plénières,entre autres : le premier vendredi du mois et le jour de l'entrée dans la confrérie, enfin *in articulo mortis*. Le succès fut prodigieux ; toute la ville voulut être de la confrérie ; les religieuses recueillirent en quelques jours six gros volumes de noms parmi lesquels on rencontre les plus illustres de la province. Le nombre des confrères dé-

passait donc de beaucoup celui des heures de l'année. La première heure d'adoration fut faite le 6 décembre 1692 par le cousin de Jeanne-Madeleine, le vénérable chanoine de Saint-Étienne, Bénigne Joly.

Quelques années plus tard, la confrérie comptait trente mille associés, non seulement en Bourgogne et en France, mais en Italie, en Allemagne et en Angleterre. « Elle s'est répandue en si peu de temps dans presque toute l'Europe, dit Jeanne-Madeleine, et jusqu'aux pays étrangers, que cela n'a pu se faire sans une très particulière protection de Dieu. »

La plus lourde part de cette propagande retombait sur l'humble et ardente Sœur. La B. Marguerite-Marie, en quittant ce lieu d'exil, lui avait laissé son double esprit de zèle et d'obéissance ; et tout ce que la sagesse des supérieures jugeait à propos de lui permettre, elle l'entreprenait. On s'adressait à elle de toutes les parties du monde pour faire dire des messes et se recommander à ses prières. Les quinze dernières années de sa vie, elle n'eut pas d'autres occupations que de prier et d'écrire ; elle perdit presque la vue par son assiduité à ce travail de correspondance. On trouve dans ses écrits ce glorieux témoignage rendu à la ville de Dijon : « La divine Providence semble avoir choisi la ville de Dijon pour rendre un culte et des hommages particuliers au Sacré-Cœur de Jésus ; les personnes de tout état ayant fait paraître un extrême empressement pour s'associer à cette dévotion. »

Dijon méritait cet éloge, mais ce que l'humble Sœur ne dit pas, c'est que ce triomphe du Sacré-Cœur était en grande partie son ouvrage. Voici ce que lui écrivait de Lyon, le 20 janvier 1792, le P. Croiset à qui elle avait envoyé son livre : « Le progrés de la dévotion en « Bourgogne et surtout à Dijon, est un effet de votre

« zèle. Votre sainte communauté s'est toujours distin-
« guée en cela par sa ferveur. C'est une marque évi-
« dente que Notre-Seigneur la chérit singulièrement,
« puisqu'il lui en donne des preuves si sensibles.
« On nous écrit de Franche-Comté, de Toulouse, de
« Provence, de Bretagne, que cette dévotion y fait de
« merveilleux progrès. Je bénis Notre-Seigneur du zèle
« qu'il vous inspire pour sa gloire. Continuez à don-
« ner des preuves éclatantes de votre ardent amour
« pour Jésus-Christ. »

Tel fut aux yeux de ses contemporains l'apostolat de Jeanne-Madeleine. A son tour Notre-Seigneur lui rendit hommage et la fit voir à Marguerite-Marie parmi les douze étoiles qui forment la couronne de son Sacré-Cœur. Lorsque Jeanne-Madeleine quitta ce monde le 19 octobre 1708, à l'âge de soixante-cinq ans, elle goûta combien il est bon de mourir après avoir eu une constante dévotion au Cœur de celui qui doit nous juger.

(*Année sainte de la Visitation*, 19 *octobre*).

PÈLERINAGE

JÉRUSALEM ET L'ARCHICONFRÉRIE DU CŒUR DE JÉSUS-AGONISANT.

Le Cœur de Jésus est un abîme dont nulle intelligence créée ne peut sonder la profondeur; tout ce que peut faire la piété qui le contemple c'est de s'attacher à l'étude de tel ou tel de ses mystères, sans jamais en comprendre les ineffables beautés. De ces aperçus naissent les dévotions multiples qui ont toutes le Sacré-Cœur de Jésus pour objet. Ainsi aurons-nous le Sacré-

Cœur de Jésus-Pénitent, le Cœur de Jésus-Victime, le Cœur de Jésus-Priant. L'agonie du Cœur de Jésus au jardin des Olives ne pouvait échapper longtemps aux regards de l'âme contemplative : elle correspond trop bien aux douloureuses nécessités de notre existence pour que, tourmentés de l'imminence de notre propre agonie, déchirés par les agonies qui s'accomplissent sous nos yeux, nous n'ayons pas demandé à celle du bon Maître une force et une consolation. Nous sommes donc en présence de la dévotion au Cœur agonisant de Jésus. Elle a pour but : 1° d'honorer le Cœur de Jésus endurant pendant toute sa vie, mais surtout pendant son agonie au jardin des Olives et sur la croix, de grandes souffrances intérieures pour le salut des âmes ; 2° d'obtenir par les mérites de cette perpétuelle agonie, la grâce d'une bonne mort aux quatre-vingt mille personnes environ qui expirent chaque jour dans le monde entier, et la consolation à ceux qui souffrent.

Cette œuvre, bénie une première fois par Pie IX en 1850, est connue et pratiquée aujourd'hui, non seulement en Europe, mais dans toutes les parties du monde : elle a été érigée en Confrérie dans diverses villes de France, à Bourges, à Limoges, au Mans, etc.; elle possède à Mende une communauté de religieuses vouées dans la prière et la retraite au culte du Cœur agonisant de Jésus et au salut de tous les mourants. On ne s'étonnera pas de ses progrès pour peu que l'on veuille se rendre compte de son importance. *Prier pour les agonisants !* c'est consoler le Cœur de Jésus en sauvant des âmes dont la perte a été la cause de sa longue agonie. *Prier pour les agonisants !* c'est exercer l'apostolat le plus universel et le plus nécessaire, puisqu'il tend à procurer à tous les mourants la grâce d'une bonne mort. Il est bon de prier pour les

âmes du Purgatoire dont le bonheur est assuré, à plus forte raison de prier pour les pauvres agonisants dont le salut est incertain, compromis même par l'obscurcissement de leur pensée, par l'intensité croissante de la souffrance, par la haine infernale du démon et par l'affaiblissement de leur volonté. Est-il un moyen plus efficace de désaltérer la soif des âmes qui torturait Jésus mourant, qu'en lui donnant ces quatre-vingt mille âmes que chaque jour voit arriver au terme de leur épreuve ? — Toujours opportune puisqu'elle vient en aide à une nécessité de tous les temps, cette dévotion reçoit des entreprises de l'impiété contemporaine une nouvelle actualité. Il existe, formée de nos jours et sous nos yeux, une vaste association de la *mauvaise mort*, dont tous les membres, dits *solidaires*, font le serment de mourir impénitents et d'aider leurs complices à mourir comme eux. *Ni Dieu, ni prêtre*, c'est leur devise ; et l'unique ambition qu'ils avouent, c'est, après avoir vécu comme l'animal, de finir comme lui. Hélas ! on dit que la contagion de leur impiété se propage et que de trop nombreux enfouissements civils attristent la conscience chrétienne.

L'œuvre du Cœur-agonisant de Jésus venait donc à son heure pour rappeler aux âmes le dogme de la bonne mort, protester contre l'erreur avilissante et funeste des solidaires, et ravir à l'enfer ses victimes. De plus, les grandes guerres qui depuis trente ans ont dépeuplé l'ancien et le nouveau monde, guerre de Crimée, guerre d'Italie, guerre de la Sécession américaine et guerre de la Prusse avec l'Autriche ; guerre franco-allemande et guerre de la Russie et de la Turquie, toutes ces guerres qui ont fait couler à flots le sang humain et jonché de cadavres tant de champs de bataille ne donnaient-elles pas aussi à l'œuvre du Cœur-agonisant une effrayante actualité ?

Mais plus cette œuvre se propageait et multipliait ses points d'action, plus il était nécessaire qu'il existât un centre dont l'influence supérieure garantirait aux associations dispersées leur véritable esprit ; une Archiconfrérie qui communiquerait à tous les membres répandus dans les deux hémisphères son règlement, sa vie et ses richesses spirituelles. Cette association centrale,où l'établir? est-ce dans une de nos immenses capitales comme Londres et Paris, dans ces vastes abattoirs d'hommes, dans ces fourmilières de mourants, pour que le spectacle durable de ces innombrables agonies ne cessât jamais de stimuler les zélateurs du Cœur-agonisant ? Est-ce à Rome, à la source même de toutes les indulgences, au foyer prédestiné de tous les encouragements qui donnent à une œuvre l'extension et la vie ? Si le choix d'un centre n'avait dépendu que des considérations humaines, les suffrages auraient pu se partager entre bien des villes ; mais Dieu se réservait ce choix, il parla comme il aime à parler aux âmes,par une inspiration,et il nomma Jérusalem. Voici comment se fit entendre l'appel divin.

Un homme allait mourir sans vouloir se réconcilier avec le Souverain Juge ; auprès de lui sa fille, noble et fervente chrétienne, priait et pleurait, elle suppliait Jésus par les mérites de son agonie de lui accorder le salut de son père.Elle fut exaucée et dès lors n'eut plus qu'une pensée, celle de glorifier le mystère à qui elle devait son bonheur.Elle fit d'abord frapper une médaille du Cœur-agonisant de Jésus à laquelle Pie IX accorda de vive voix seulement toutes les indulgences attachées aux autres médailles par lui-même et par ses prédécesseurs. Ce n'était pas assez ; la pieuse Demoiselle eut la pensée de faire ériger à Jérusalem une Archiconfrérie dont les membres se tourneraient vers la grotte de

Gethsémani pour y puiser comme à la source les divines consolations. Mais déjà un religieux avait reçu la même lumière. Le fondateur de la dévotion au Cœur-agonisant de Jésus, le R. P. Lyonnard de la Compagnie de Jésus, voulant assurer l'avenir de son œuvre, songeait à la faire ériger en Archiconfrérie, et un attrait mystérieux lui désignait Jérusalem comme devant en être le berceau. Jérusalem vers laquelle aujourd'hui s'orientent les âmes, Jérusalem avec Gethsémani et le Golgotha, ces deux théâtres de l'agonie de l'Homme-Dieu, s'imposait au choix du P. Lyonnard. L'agonie du Sauveur au jardin des Olives et au Calvaire, n'est-elle pas le modèle de l'agonie des chrétiens et le principe des grâces qui la sanctifient ? Par une aimable attention de la Providence, l'humble religieux et la vertueuse Demoiselle entrèrent en relations et se comprirent. Celle-ci voulait chercher dans l'agonie de Jésus la consolation chrétienne pour toux ceux qui voient mourir, celui-là voulait y trouver la consolation suprême,la grâce d'une sainte mort pour tous les mourants. L'un et l'autre se proposaient d'honorer d'un culte spécial de compassion et d'amour le Cœur du bon Maître. Les deux zélateurs s'entendirent pour encadrer dans une seule et même formule le but spécial que chacun d'eux voulait atteindre, et lorsque le Père eut rédigé les statuts de l'Association avec les privilèges et indulgences qu'on espérait obtenir du Souverain Pontife, il eut recours aux bons offices de Mgr Foulquier, évêque de Mende, pour faire parvenir la supplique au Patriarche de Jérusalem. Mgr Valerga accueillit le projet, et afin de préparer l'érection canonique de l'Archiconfrérie, il commença par ériger une simple Confrérie du Cœur-agonisant dans une des chapelles de sa cathédrale naissante. C'était le 14 juin 1864. Le 14 août de la même

année, sur la demande du Patriarche, Pie IX accordait à la Confrérie de Jérusalem les plus riches indulgences. Depuis, les associations s'étant multipliées dans un grand nombre de diocèses de France et de Belgique, sa Sainteté, par des lettres apostoliques en date du 23 août 1867, a érigé la Confrérie de Jérusalem en Archiconfrérie, avec le pouvoir d'affilier des confréries semblables dans toute l'étendue du monde chrétien et de leur communiquer ses privilèges et ses faveurs. L'érection canonique de cette Archiconfrérie et ses progrès incessants ne sont pas les seules bénédictions dont les zélateurs de l'œuvre soient redevables au Sacré-Cœur. La prière des associés obtient les conversions les plus inespérées. Les pécheurs les plus opiniâtres donnent à tout leur passé un démenti qui les sauve, et, convertis de la dernière heure comme le bon larron, ils dérobent comme lui le paradis, en rendant leur dernier soupir.

O vous que préoccupe douloureusement le sort éternel d'une âme qui vous désole par son impénitence, entrez dans la Confrérie du Cœur-agonisant de Jésus, et bientôt vous remercierez le Sauveur de sa victoire ; vous aurez contribué à sauver cette âme, et quand viendra votre dernière heure, Jésus, dont vous aurez désaltéré la soif divine, s'en souviendra : « Vous m'avez donné à boire, vous dira-t-il, entrez dans l'océan de mes félicités, soyez heureux pour toujours ! »

PRATIQUE

Vous faire inscrire dans le registre de la Confrérie des agonisants, réciter la prière quotidienne pour les mourants, et, si vous le pouvez, consacrer une modeste

offrande à la célébration des Messes qui sont dites chaque mois pour les associés et pour les bienfaiteurs de l'œuvre.

PRIÈRE QUOTIDIENNE POUR LES AGONISANTS

O très miséricordieux Jésus, vous qui brûlez d'un si ardent amour pour les âmes, je vous en conjure, par l'agonie de votre très saint Cœur et par les douleurs de votre Mère Immaculée, purifiez dans votre sang tous les pécheurs de la terre qui sont maintenant à l'agonie et qui aujourd'hui même doivent mourir. Ainsi soit-il.

INVOCATION

Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié des mourants. (100 *jours d'indulgences chaque fois, indulgence plénière une fois le mois si on la récite trois fois le jour à des moments différents.*)

MAXIME

La mort d'un âme pieuse, c'est le saut d'un enfant dans les bras de sa mère. (*Vénérable Mère Barat.*)

Douzième jour.

LES PAROLES DE JÉSUS.

I

Misereor super turbam !
J'ai compassion de cette foule !
(Marc. VIII, 2.)

La bonté de Jésus se manifeste tout entière dans ce cri de son Cœur ! La foule avide de l'entendre s'est engagée sur ses pas dans un vaste désert. Elle marche, elle marche, oubliant qu'elle n'a point de provisions. Bientôt l'épuisement, la faim se font sentir. Jésus s'en aperçoit et s'écrie : « J'ai compassion de cette foule ! » — Méditons cette douce parole et voyons en quoi consiste la compassion de Jésus et quelle est cette foule.

1. La compassion n'est pas synonyme de la bonté ; qu'un homme s'incline vers son semblable pour lui faire du bien, vous direz : il est bon ! mais que cet homme, vous voyant souffrir, s'attriste et se sente atteint par votre douleur, qu'il fasse tout pour la soulager en la partageant, vous direz : il est compatissant. La compassion nous fait souffrir avec le prochain qui souffre et qu'elle veut consoler ; elle pâtit avec lui. A ce point

de vue, elle n'a pas de place en Dieu qui est invulnérable à la souffrance. Dieu comme Dieu est la clémence, l'amour, il n'est pas la compassion. Ce n'est que par un abus de langage que nous lui prêtons la compassion, la tristesse, le repentir.

Mais j'entends le grand Apôtre s'écrier : « nous n'avons pas un Pontife incapable de compatir. » (Hebr. v, 15.) Jésus s'est fait homme, il a reçu de sa Mère un Cœur capable de souffrance, il le livre à tous les mouvements d'une compassion qui a pour mesure la *clairvoyance* et *l'intensité* de son amour.

Or, rien n'échappe à sa clairvoyance : il connaît même comme homme, tout ce qui relève de sa bonté, de sa sagesse, de sa justice. Toutes ces âmes rachetées qu'il jugera un jour, il les connaît, comme le pasteur ses brebis, chacune par son nom. Je puis ne pas savoir comment, dans quel milieu il nous connaît. Est-ce dans cette lumière de gloire, dans cette vision intuitive qui lui montre Dieu et en lui toute chose? Est-ce au moyen de cette science infuse qui ne doit rien au travail et à l'expérience? Qu'importe que je ne puisse expliquer cette science de l'Homme-Dieu, du moment que je ne puis la mettre en doute. Est-ce que nous connaissons le tout de rien? le tout de cette lumière qui nous montre les corps, le tout de cette autre lumière qui montre une âme à une autre âme? Ainsi je sais que le Cœur de Jésus nous connaît, là où il est, dans l'Eucharistie, au ciel ; il connaît nos épreuves, nos luttes, nos angoisses, et il y compatit selon l'étendue de son amour.

Il nous aime d'un amour dont la sincérité n'a d'égale que la véhémence, comme jamais homme n'a aimé, d'un amour qui veut être le modèle et le stimulant de celui qu'il réclame de nous, de tout son Cœur, de toute

son âme, de toutes ses forces. Oh! je voudrais qu'il nous fût permis de savourer cette pensée : Jésus nous aime d'un amour compatissant. O vous qu'attriste l'indifférence et dont la vie est un désert, consolez-vous, Jésus vous aime, il compatit à votre sort, au sort de tous ceux qui souffrent, et de son Cœur embrasé d'amour, il tire encore ce cri qui a fait tressaillir les siècles : « *Misereor super turbam !* J'ai compassion de « cette foule. »

II. Quelle est cette foule ? c'est avant tout la multitude qui l'a suivi et qui a faim ; mais il voit au delà de cette foule d'autres foules, au delà de ce désert l'immense désert de la vie.

C'est la foule des indigents qui ont faim et soif, qui n'ont pas d'asile, pas de vêtements, pas de travail, sans autre ressource que celle d'une charité aléatoire ; de ces pauvres, il y en aura toujours, Jésus en a pitié : *misereor !* et par ce cri, le Sauveur suscite, à côté du long cortège de nos misères, le cortège ininterrompu de tous les dévouements. Tous les siècles ont vu passer ces âmes oublieuses d'elles-mêmes qui, par des prodiges de charité, renouvellent le miracle de la multiplication des pains au désert; avec Jésus elles disent : *misereor !*

C'est aussi la foule de ceux qui ont du pain et pas de joie, qui ont faim de bonheur et ne sont pas heureux, cœurs endoloris, cœurs en deuil ! et ce n'est pas toujours la mort qui a fait leur veuvage, c'est l'inconduite, l'infidélité à la foi jurée ; cœurs de mères, où toutes les blessures faites à leurs enfants ont un retentissement si douloureux ; cœurs éprouvés par la maladie, par la solitude du foyer, par la calomnie ; cœurs pusillanimes qui s'affaissent sous le fardeau des peines qu'ils se créent à eux-mêmes et que Jésus ne

leur a pas envoyées. Et sur ces pauvres âmes le bon Maître répète son *misereor !* « Prenez confiance, dit-il, « je suis là ! je connais votre peine, j'ai bu à votre « calice, j'en ai ôté la plus grande amertume, courage! « je ferai germer dans vos meurtrissures la riche « moisson des mérites qui s'épanouissent au ciel. » Sa parole n'est pas stérile, la grâce l'accompagne. Et voici que les pauvres âmes se résignent et ne se plaignent plus. Il en est même qui vont jusqu'à aimer la souffrance et contractent avec elle une alliance indissoluble; « ou souffrir ou mourir, » se sont-elles écriées, ou bien enchérissant encore : « Non pas mourir, mais souffrir ! »

La foule dont Dieu a compassion, c'est encore la foule des pécheurs de tous les temps, de toutes les contrées, des deux côtés du Calvaire, avant et après la Rédemption, pitié sur eux !

Pitié sur ceux qui s'obstinent dans leur indifférence, et s'en vont à la mort comme des troupeaux à l'abattoir ! Pitié sur eux !

Pitié sur ces matérialistes qui ne voient rien au delà de cette vie; hommes de proie et de joie, ils ont mis leur fin dernière dans la richesse et les honteux plaisirs. Pitié sur eux !

Pitié sur ces retardataires qui se promettent un lendemain qui ne leur est pas promis. Ils gaspillent le temps et la grâce, et leurs délais incessants rendent plus difficile le chemin du retour ; pitié sur eux !

Pitié sur ces pécheurs honnêtes qui se dispensent d'être chrétiens parce qu'ils ont des vertus humaines ; honnêtes envers leurs semblables, ils ne le sont pas envers Dieu; s'ils descendent au tombeau avec le froid linceul de leur honnêteté mondaine, ils sont perdus ! Pitié sur eux !

Pitié sur les pécheurs d'entraînement et de calcul, sur les esclaves de l'habitude, sur les paralytiques du respect humain ! Pitié sur les âmes tièdes, indélicates, qui se contentent de donner à Dieu son dû, et par des manques d'égards réitérés se refroidissent dans son amour et préparent leur défection. Pitié aussi sur les âmes agonisantes, sur les âmes souffrantes et délaissées dans les flammes du Purgatoire. Pour toutes Jésus a des grâces, des appels empressés, à toutes il envoie ses apôtres, ses anges ; sa compassion est immense comme la misère.

Et n'aurez-vous pas aussi, Seigneur, compassion des nations coupables ? De celle-là surtout qui se traîne haletante et meurtrie sur les voies qui la conduisent à l'abîme... tout le reste l'abandonne, vous seul pouvez la sauver. Pitié, Cœur de Jésus, pitié pour la France !

III. Dans le désert de la Judée, la pitié de Jésus n'est pas inactive; il multiplie les pains et les Apôtres le secondent en distribuant aux affamés la nourriture miraculeuse. Faisons comme eux ; objets privilégiés d'une pitié compatissante, soyons-en aussi les instruments : soulager les misères corporelles selon nos forces, consoler les misères spirituelles, donner aux pauvres dans la foi la plus splendide aumône, Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est notre vocation, disciples du Sacré-Cœur, ne l'oublions pas.

LE VÉNÉRABLE PÈRE PHILIPPE JENINGEN, S. J., APOTRE DE LA SOUABE (1642-1704).

Ce missionnaire est un des hommes les plus admirables que possédât la Compagnie à la fin du XVII^e^ siècle.

Nous vénérons en lui un apôtre puissant en œuvres et en paroles, un merveilleux thaumaturge, un prophète et un martyr. Ce n'est pas qu'il ait, selon son désir, versé son sang pour Jésus-Christ ; mais il a subi tous les genres de persécution de la part des hérétiques et des mauvais chrétiens ; et il n'a fallu rien moins que les interventions réitérées de la Providence, pour le dérober aux fureurs qui le menaçaient. Il est le François Régis de la Compagnie en Allemagne. Les conversions qu'il a opérées sont innombrables ; ni l'hérésie, ni l'inconduite ne résistent à l'ascendant de sa vertu. Il obtient tout ce qu'il veut de Jésus par Marie ; les faveurs extraordinaires qu'il reçoit ne lui laissent rien à envier aux François d'Assise, aux Antoine de Padoue et aux Bernard ; et en le voyant admis à la plus douce familiarité avec Jésus et sa divine Mère, on se demande si le bienheureux Hermann-Joseph fut plus privilégié que lui. Les extases et les ravissements, les visions célestes, les apparitions des anges et des saints, les illuminations surnaturelles sont presque quotidiennes dans sa vie. Tel nous apparaît le P. Philippe Jeningen.

Il naquit à Erchstadt, en Franconie, d'une famille honorable et très chrétienne, au sein de laquelle il ne tarda pas à se faire remarquer par toutes les vertus de son âge. Déjà il était tout à Jésus, tout à Marie, la prière, les pénitences faisaient ses délices, l'ombre même du mal lui inspirait de l'horreur. Ces nobles et chastes inclinations se soutinrent pendant ses études à Erchstadt d'abord, où il suivit le cours de grammaire et de littérature, puis à Ingolstadt, où il s'appliqua trois ans à la philosophie. C'est dans ce collège d'Ingolstadt que l'appel de Dieu l'attendait ; Philippe le suivit et entra dans la Compagnie de Jésus.

Novice, il se distingua par son humilité et son obéissance ; voici ses maximes : « C'est le propre d'un « cœur aimant d'obéir plus joyeusement aux moindres « désirs de son bien-aimé qu'à ses ordres. — Je serai « comme une statue qui n'est sensible ni aux critiques, « ni aux louanges, et ne s'émeut aucunement sous la « boue et les meurtrissures qui la couvrent. » Bientôt il fut chargé d'une régence et s'efforça d'inspirer à ses écoliers l'horreur du vice, l'amour de la chasteté et de la prière avec une tendre dévotion à la Reine des Vierges. Il y avait non loin de Dilingen, où il enseignait, un sanctuaire dédié à la sainte Vierge. Un aimant irrésistible y attirait le jeune professeur, il y venait sans cesse avec ses écoliers pour vénérer l'image miraculeuse de Notre-Dame et raconter aux pèlerins ses bienfaits et ses grandeurs.

Sur ces entrefaites, ce zélateur du culte de Marie tomba malade, mais saint François-Xavier lui apparut et le guérit. Le miraculé pouvait croire qu'en le guérissant, le saint Apôtre l'appellerait aux Indes, comme autrefois il y avait attiré le P. Mastrilli. Il n'en fut rien ; les Indes qui lui furent assignées, c'était la Souabe. Il existait près d'Elwangen un sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, bâti sur une hauteur à laquelle la beauté du paysage qu'on y contemple a fait donner le nom de Beaumont (*Mons venustus*). Pèlerins et miracles y affluaient, et l'humble oratoire qui suffisait à la dévotion naissante dut faire place à une chapelle magnifique où se pressait la multitude des serviteurs de Marie. Une résidence fut construite à l'ombre du sanctuaire, et les Pères Jésuites qu'on y installa durent pourvoir aux besoins du culte. Le P. Philippe fut attaché au service de ce pèlerinage ; il en fit le centre de son apostolat, et comme un foyer d'où son zèle rayon-

nait sur les quatre diocèses voisins. Sa première sollicitude fut de préserver le domaine de Marie de tout ce qui pouvait en menacer l'honneur, et l'accès en fut interdit aux aubergistes et aux marchands. Il réussit également à bannir de cette oasis les danses et les divertissements profanes. Autant le P. Philippe se montrait intolérant et intrépide pour bannir de la sainte montagne les institutions et les fêtes qui l'auraient changée en rendez-vous de plaisirs et de mondaines réjouissances, autant il excellait à faire venir par le charme varié des cérémonies saintes d'innombrables pèlerins. Pendant les vingt jours surtout qui suivaient les fêtes de l'Assomption, l'affluence était quotidienne et les paroisses y montaient à l'envi. Le Père se multipliait pour les accueillir, il était partout, à l'autel, en chaire, au confessionnal ; il se faisait tout à tous, donnant un encouragement à toutes les défaillances, une consolation à toutes les misères, et ne laissait partir aucun pèlerinage sans avoir embaumé toutes les âmes de sa confiance en Marie. « Osez, disait-il, tout lui « demander, vous êtes sûrs de tout obtenir ; vous êtes « malades ? recourez à Marie. La sécheresse compromet « vos moissons? recourez à Marie;l'abondance des pluies « leur devient funeste ? recourez à Marie ; l'incendie « menace votre demeure? recourez à Marie. Dans toutes « vos nécessités, recourez à Marie.» Sa parole était persuasive, et la sainte Vierge manifestant, au gré de son serviteur, son amour et sa puissance, prouvait aux pèlerins que le bon Père n'avait pas trop présumé ni de son bras, ni de son cœur.

Souvent le chapelain de Marie descendait à Elwangen, et sur ce théâtre plus vaste se livrait à toutes les ardeurs de son zèle, au risque d'ameuter contre lui les représailles des impies. Là, il ramenait à la vertu les

enfants prodigues ou affermissait dans leur retour au bien les néophytes de la foi ; là, il guérissait les malades ou les préparait à bien mourir. Plus d'une fois sa prière préserva cette ville du fléau de la contagion, de l'incendie et de la guerre. Lorsqu'au commencement du XVIIIe siècle les troupes françaises ravageaient la Souabe, le Père s'offrit en victime pour son peuple d'Elwangen : l'ennemi s'approcha souvent des remparts de la cité, il n'y entra jamais.

Les quatre diocèses de la Souabe ouvraient un champ plus vaste encore aux excursions apostoliques du saint homme. Chacun d'eux le voyait toujours le même, toujours ardent au travail, puissant en paroles, insensible aux outrages. Toutes les industries qui prennent les âmes, il les emploie ; son confessionnal est assiégé, il y reste prisonnier de longues heures. Au sein de ces fatigues, il tressaille de joie, et, pour payer tant de victoires, il jeûne, il se flagelle, il passe les nuits dans les veilles et les plus rigoureuses pénitences. Il sait que les âmes doivent coûter cher à qui les sauve, la rédemption est à ce prix. L'enfer se déchaînait contre lui, le démon lui dit un jour avec rage : « Je te susciterai autant de « maux et d'obstacles que tu vois en hiver tomber de « flocons de neige. » Mais il recevait du ciel des consolations et des promesses bien capables de le fortifier : « Je te montrerai que je suis ta mère, lui dit un jour « Notre-Dame; » et dans une heure de suprême désolation, il reçut du Sauveur cette bienheureuse assurance : « Je t'aime, mon cher Philippe, je t'aimerai éternelle- « ment. » Ainsi Jésus daignait le placer dès son vivant au rang des prédestinés.

Et maintenant dirons-nous que, si admirables que fussent les œuvres du saint missionnaire et les faveurs dont il était comblé, elles n'approchaient pas des ra-

vissantes beautés qui resplendissaient dans son âme ; il possédait dans un degré héroïque les qualités qui font l'apôtre et le saint. Comment exprimer la vivacité de sa foi, les élans de son espérance, les ardeurs de sa charité brûlante, les abîmes de son humilité et son entier détachement de lui-même, l'exquise délicatesse de sa charité et la perfection de son obéissance. Il mettait sa gloire dans l'humiliation ; dans les rigueurs de sa pauvreté sa richesse, et dans une lente immolation les meilleures joies de sa vie.

Nous avons déjà fait entrevoir ses tendresses pour la sainte Vierge. Il est temps de manifester sa dévotion pour le Sacré-Cœur de Jésus.

La bienheureuse Marguerite-Marie n'était pas encore descendue dans sa tombe que déjà le P. Philippe vouait au Cœur adorable le plus ardent amour. Avait-il appris par les fils d'Ignace les révélations de Paray, et le livre du P. Croiset était-il arrivé jusqu'à lui ? ou bien recevait-il d'une révélation immédiate la connaissance qu'il avait de ce divin Cœur ? Il est bien vrai que les Pères de la Compagnie ne tenaient pas la vérité captive sous le boisseau ; mais, d'autre part, le temps était venu où le Cœur de Dieu voulait se manifester au cœur de l'homme. Il a pu se rencontrer simultanément dans plusieurs contrées des âmes qu'une communication immédiate initiait aux secrets divins. Quoi qu'il en soit, le P. Philippe noua avec le Cœur de son Jésus l'alliance la plus intime : son cœur se perdait dans le Sacré-Cœur. Il disait : « Mon cœur n'est plus « mon cœur, c'est le Cœur de Jésus, qui est devenu le « mien. » Et encore : « Périsse mon cœur, ce vilain, « ce misérable, cet ingrat, je le renie ! mon vrai cœur « à moi, c'est le Cœur de Jésus et de Marie. »

On trouve dans ses lettres les effusions les plus tou-

chantes de sa dévotion au Sacré-Cœur: « Que ne puis-je, « écrivait-il un jour, expliquer ce que c'est que « le Sacré-Cœur de Jésus... tout est renfermé dans « ce Cœur très saint. Enfants d'Ève, pauvres exilés « dans cette vallée de larmes, nous avons dans le Sacré- « Cœur un père et une patrie ! C'est là que Dieu prend « ses délices avec les enfants des hommes ; une fois « établis en ce Cœur, le paradis lui-même n'a rien que « nous puissions lui envier. Sans ce Cœur, le ciel lui- « même ne peut subsister. »

Et Jésus récompensait la dévotion que le P. Jeningen témoignait à son divin Cœur. Il faisait depuis quelques jours les exercices de son P. Ignace, lorsque Jésus daigna lui apparaître resplendissant de beauté, et pendant que le Père contemplait son Maître avec une joie indicible, Notre-Seigneur prit la parole et, pour lui montrer jusqu'à quel point il se complait dans les hommages que l'on rend à son Cœur adorable, il lui fit don de ce Cœur et voulut qu'il fût son domaine et sa propriété, non pas de la façon dont il est le bien commun de tous les hommes, mais en vertu d'une donation spéciale qui lui créait un droit particulier. Et cette donation faite, il disparut et remonta aux cieux. Une faveur si extraordinaire mit Philippe hors de lui-même; il ne se possédait plus d'admiration et de joie. Enfin il revint à lui, et se voyant enrichi d'un si précieux trésor, il laissa s'épancher le bonheur immense qui remplissait son âme et son cœur en disant : « Ce qui « m'a été donné est bien à moi ; or, le Cœur de Jésus « m'a été donné. O Cœur Sacré de Jésus, vous êtes à « moi ; et c'est pourquoi je vous aime et vous vénère, « ô mon Jésus, non seulement avec votre Cœur, mais « avec votre Cœur devenu le mien, d'un amour souve- « rain et très parfait. »

Ce bien-aimé de Jésus mourut à Elwangen, le 8 février 1704. Sa mémoire est restée en bénédiction.

PÈLERINAGE

LE SACRÉ-CŒUR ET LE JAPON.

Qui ne se souvient du tressaillement de bonheur qui fit battre tous les cœurs catholiques, lorsqu'on apprit en Occident qu'il y avait encore des chrétiens au Japon. C'était le 27 mars 1865 que cette précieuse découverte avait été faite, et bientôt l'heureuse nouvelle arrivait à Rome et se répandait dans toute l'Église. Pendant plus d'un demi-siècle, les chrétientés fondées par saint François Xavier avaient soutenu une lutte héroïque contre les persécuteurs. Les néophytes avaient résisté aux tortures les plus atroces, ils avaient par milliers préféré la mort la plus horrible à l'apostasie ; ni les bûchers de Nagasaki, ni les eaux bouillantes du mont Ungen, ni le supplice de la fosse n'avaient pu vaincre ces fiers courages. Les vieillards, les femmes, les enfants rivalisaient d'énergie avec les hommes, et la vue de leur indomptable persévérance multipliait les conversions. Il se forma une congrégation de jeunes gens qui faisaient profession d'aspirer au martyre ; le martyre était une gloire, une joie, on y courait avec enthousiasme comme à une fête. Les persécuteurs, furieux de leurs incessantes défaites, s'attachèrent à tarir la foi dans sa source en séparant les chrétiens de leurs missionnaires, et des arrêts de proscription bannirent du pays presque tous les prêtres qui l'évangélisaient. Pour prévenir leur retour, on organisa un système d'espionnage tellement actif que la plupart de

ceux qui tentèrent d'éluder la surveillance ne remirent le pied sur la terre japonaise que pour être reconnus, dénoncés, arrêtés, emprisonnés et mis à mort. Privés de leurs Pères dans la foi, entourés de vexations et d'embarras, toujours menacés du supplice ou de la déportation, sans espoir enfin de voir revenir de meilleurs jours, beaucoup de chrétiens perdirent courage ; et sans abdiquer entièrement leurs croyances, ils s'abstinrent d'en faire ostensiblement profession. D'autres se révoltèrent au nombre de trente-cinq mille, mirent plusieurs corps d'armée en déroute et ne succombèrent, faute de vivres, qu'après avoir tué soixante-dix mille ennemis.

Cependant les missionnaires européens et leurs confrères japonais mouraient les uns après les autres, décimés par les privations de tous genres ou par les tourments les plus horribles. Les chrétiens se retirèrent sur les montagnes, et, vers la fin du dix-septième siècle, on put croire que tout était dit sur cette chrétienté héroïque, et que de cette église florissante, il ne restait plus que de rares débris, et bientôt qu'un vague souvenir. On se trompait : *mortua non est puella, sed dormit*, elle n'était pas morte, la jeune Église japonaise, mais elle dormait, elle dormait dans le silence et l'obscurité, attendant qu'il plût à Dieu de la réveiller de son sépulcre et de la revêtir à nouveau de la jeunesse et de la beauté de ses anciens jours. Elle attendit deux siècles ; après ce long sommeil, l'heure de la résurrection arriva.

Les Annales de la propagation de la foi ont raconté par quel ensemble de circonstances, les vieux chrétiens se firent connaître aux missionnaires que les représentants des puissances européennes avaient pour interprètes au Japon. Bientôt il fut hors de doute que le

christianisme n'avait pas péri dans cet empire : et il ne s'agissait pas de quelques individus isolés, rares survivants d'une race perdue, il s'agissait d'une véritable chrétienté composée de plusieurs milliers de personnes ; on avait la certitude que les descendants des anciens chrétiens formaient une classe nombreuse toujours méprisée, mais toujours inébranlable. On les nommait *Christons*, et dans une seule localité, on en comptait près de cent mille. M. Hodyson, consul d'Angleterre au Japon, a écrit dans ses Mémoires : « Je suis « fondé à croire que dans l'île de Jesso seule, il y a plus « de quatre-vingt mille personnes qui, en secret, ont « conservé non seulement les livres et les ornements de « leurs ancêtres chrétiens, mais encore la pratique de « leur culte. » Est-ce à dire qu'ils se soient transmis de père en fils, dans toute son intégrité, l'enseignement catholique ? nous n'osons l'affirmer, il se peut que l'erreur se soit mêlée à leurs croyances, la superstition à leurs pratiques religieuses, mais ils avaient conservé les dogmes fondamentaux, Dieu, Jésus-Christ, l'Église ; ils savaient que les ministres de la religion qui avaient évangélisé leurs pères gardaient le célibat, et que la sainte Vierge était la Mère du Dieu fait homme. Aussi grande fut leur joie lorsqu'ils eurent retrouvé dans les missionnaires d'aujourd'hui les successeurs de ceux qui avaient apporté la foi à leurs ancêtres. Ils s'empressèrent d'accourir dans les ports récemment ouverts au commerce des Européens et demandèrent instamment, avec une instruction plus complète, la participation aux sacrements dont ils étaient depuis longtemps privés. Mais l'interdit jeté sur les missionnaires durait toujours, et les lois de proscription n'étaient pas rapportées. La persécution recommença ; ne pouvant atteindre les missionnaires que protégeaient les traités,

les persécuteurs déchargèrent leur fureur sur les chrétiens indigènes ! « Quoi, disaient-ils, cette secte « abhorrée, tant de fois proscrite, voudrait renaître, « malgré nos édits et nos bourreaux ! quoi,ces maudits « sortiraient de leurs repaires et revendiqueraient leur « place au soleil! Quoi,ce signe abominable, la croix, se « relèverait sur la terre japonaise? non, nous en finirons « enfin avec cette race infâme; périssent les chrétiens ! » Et les emprisonnements, les déportations, les mauvais traitements, les massacres recommencèrent. Mais les bourreaux se heurtèrent aux mêmes résistances que leurs aînés, ils faisaient des victimes, point d'apostats. D'ailleurs les conditions n'étaient plus les mêmes, les persécuteurs se sentaient surveillés et les victimes soutenues ; la liberté du culte était acquise aux Européens, la croix brillait au sommet de leurs chapelles, comment la signaler aux indigènes comme un objet d'horreur ? Bientôt les violences s'arrêtèrent, ou tout au moins les Japonais infidèles durent cacher sous un masque d'hypocrisie les rigueurs qu'ils exerçaient encore sur leurs compatriotes baptisés.

De leur côté les missionnaires ne restaient pas inactifs, ils déployaient toutes les pompes du culte ; et leurs cérémonies s'imposaient à la curiosité des Japonais et forçaient leur estime. Une église dédiée au Sacré-Cœur fut construite à Yokohama, elle n'avait d'abord que soixante pieds de long et quarante de large ; on l'allongea du double et on y ajouta deux chapelles qui formèrent le transept. Enfin on décora la façade d'un frontispice et d'un péristyle grec. Quelque temps après, le vicaire apostolique du Japon méridional, Mgr Petitjean, évêque de Myriophybe, bénissait solennellement la première pierre de l'église d'Osaka qu'il élevait sous le vocable de Notre-Dame de l'Im-

maculée Conception ; et le même jour, 17 mars 1878, son auxiliaire Mgr d'Appolinie consacrait le vicariat au Sacré-Cœur de Jésus sous les yeux des chrétiens de Nagasaki.

Déjà, sous le patronage de cet adorable Cœur, les missionnaires ont entrepris l'œuvre de la conversion des payens. Ils se sont adressés aux plus pauvres quartiers de Nagasaki, au rendez-vous des mendiants, des aveugles, des lépreux, à tous ces deshérités des biens de la vie qui avaient les prédilections du Cœur de Jésus sur la terre, et la parole de Dieu n'est pas restée sans fruit. Bientôt les missionnaires pénétrèrent dans les hôpitaux japonais ; puis la guerre ayant éclaté dans le sud, ils purent circuler librement dans les ambulances encombrées de blessés et eurent la consolation d'enregistrer de nombreux baptêmes *in articulo mortis*. Souvent une convalescence inespérée survenait immédiatement après le baptême, surprenait les médecins et les malades, et accréditait les missionnaires et leur eau miraculeuse. Ces Pères attribuent à la protection du Sacré-Cœur sans doute, mais aussi à l'intercession des martyrs japonais, les bénédictions attachées à leur apostolat.

Depuis deux cents ans, ces innombrables victimes priaient pour leur patrie, l'heure est venue ; les barrières élevées par l'infidélité s'écroulent de toutes parts. Noble Église du Japon, tu rendras témoignage à la parole de Tertullien : *semen christianorum, sanguis martyrum !* le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Quelquefois le germe précieux est lent à se montrer, mais après un temps que Dieu sait, il paraît à tous les regards et produit encore des fleurs et des fruits.

La mission du Japon est aujourd'hui la mission du Sacré-Cœur, elle ne périra plus.

Note : Un envoyé de Sa Sainteté Léon XIII au souverain du Japon, Mgr Osouf, évêque d'Arsinoë, a été reçu par ce prince avec le plus grand honneur. N'est-il pas permis de voir dans cet hommage rendu au Saint-Père par un des successeurs de Taïcosama, comme le signe précurseur d'un meilleur avenir. Le Mikado aurait dit en substance à Mgr Osouf : « Quant à la religion, je « déclare que mes sujets chrétiens jouiront d'une pro- « tection égale à celle de mes autres sujets. »

(Voir le Messager, T. 48e, décembre 1885.)

PRATIQUE

Faire choix d'un pécheur à convertir pendant le mois de juin, et prier pour lui le Sacré-Cœur tous les jours.

PRIÈRE : ANIMA CHRISTI

Ame de mon Jésus, sanctifiez-moi !
Cœur de mon Jésus, enflammez-moi !
Corps de mon Jésus, sauvez-moi !
Sang de mon Jésus, enivrez-moi !
Eau du côté de mon Jésus, lavez-moi !
Passion de mon Jésus, fortifiez-moi !
O mon bon Jésus, exaucez-moi !
Dans vos plaies, cachez-moi !
Ne permettez pas que je me sépare jamais de vous !
Contre l'esprit mauvais, défendez-moi !
A l'heure de ma mort, appelez-moi !
Et dites-moi de venir à vous,

Afin que je vous glorifie avec vos Saints
Dans les siècles des siècles, ainsi soit-il.

(300 *jours d'indulg. chaque fois ; plénière une fois le mois. Pie IV, 9 janvier* 1854.)

MAXIME

En toute action, que la gloire soit à Dieu,
l'utilité au prochain,
la peine pour vous !

Treizième jour.

LES PAROLES DU SACRÉ-CŒUR.

II

Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur ?
Je suis venu jeter un feu sur la terre et que veux-je, sinon qu'il s'allume !
(Luc. XII, 49.)

Le feu, c'est le zèle ou l'amour des âmes que Dieu a tant aimées. Le zèle a pour objet les âmes; pour motif l'amour que Dieu leur porte : c'est un feu, le Cœur de Jésus en est le vivant foyer ; et c'est de la fournaise ardente de son Cœur qu'il le tire et le jette sur le monde en disant : « Qu'il brûle ce feu, qu'il brûle, et que toute « la terre en soit embrasée ! »

I. Pendant sa vie publique, Notre Seigneur avait communiqué ce feu sacré à ses apôtres, et ils allaient à travers les villes et les bourgades instruire et catéchiser les fidèles, mais leur zèle, prompt à se refroidir, n'était ni assez vif, ni assez fort. Le Maître, prêt à partir pour le ciel, leur assigna le rendez-vous du Cénacle, avec ordre d'y attendre la venue de l'Esprit-Saint. Bientôt la prière et la confiance eurent dilaté ces âmes

trop étroites, et l'Esprit-Saint vint les remplir de ses feux. C'en est fait ! ils brûlent et s'empressent de répandre dans le monde entier les flammes qui les consument. Entendez-vous saint Paul ? « Malheur à moi, « s'écrie-t-il, si je n'évangélise! Je suis prêt à tout sacri- « fier, et moi-même avec tout le reste, pour le salut des « âmes. » Et il s'en va de ville en ville, de province en province, annoncer Jésus-Christ ; il se multiplie, il est sur terre et sur mer, partout il rayonne ; ce qu'il a fait n'est rien auprès de ce qu'il ambitionne de faire ; il se fatigue, il s'épuise avant l'âge. Paul, Paul, reposez-vous ! « Est-ce que je le puis, vous répond-il, ne suis- « je pas le débiteur de tous ? laissez-moi donner à tous « ce Jésus qui s'est livré pour tous. » Voilà Paul, voilà l'apôtre. Mais Paul n'est pas un phénomène exceptionnel, c'est un astre de première grandeur, et le firmament de l'Église est plein de soleils qui se rapprochent de Paul par la chaleur et l'éclat de leur lumière. A mesure qu'un de ces astres disparaît, d'autres s'allument et envoient au loin leurs bienfaisantes ardeurs. Oh ! que l'histoire du feu sacré ou de l'apostolat est merveilleusement belle ! Que ses pages sont éblouissantes ! Au fond, c'est l'histoire du Cœur de Jésus rayonnant sur le monde pour y allumer les plus merveilleux dévouements. Nous ne pouvons les mentionner tous. Nommons au moins quelques-uns des apôtres les plus illustres. Quels chasseurs d'âmes que les Dominique et les François d'Assise avec leurs vaillantes phalanges ! Quels apôtres que les Vincent Ferrier et les Antoine de Padoue, les Bernardin de Sienne et les Jean Capistran ! Mais voici le XVIe siècle : Christophe Colomb vient de doubler l'espace sous les pas de l'homme, et des voies jusqu'alors ignorées rapprochent l'un de l'autre l'Extrême Orient et le vieil Occident. O Ignace,

envoie tes fils, tire de ton cœur ces dévorantes ardeurs que Manrèze y alluma ; confie-les à Xavier, à Claver, à tant d'autres ; qu'ils aillent porter le feu divin aux peuples qui ne l'ont pas reçu encore, aux nations qui l'auraient laissé s'éteindre. Et ils sont partis, et ils ont ressuscité sur ces lointaines plages, les prodiges opérés par l'apostolat des anciens jours.

Cependant le zèle ne s'est pas affaibli dans notre Europe, il ressemble au flambeau qui ne perd rien de sa lumière en allumant d'autres flambeaux. Les Gaëtan de Thienne et les Canisius, les François de Sales et les Vincent de Paul, les François Régis et les François de Hieronymo, les Alphonse de Liguori et les Léonard de Port-Maurice, gagnent partout des âmes à Jésus-Christ. A côté des Ordres anciens apparaissent les Ordres nouveaux, des Congrégations récentes animées du même esprit. Le centre de l'Afrique n'est plus inaccessible aux pionniers de l'apostolat, et les ténèbres séculaires commencent à s'ouvrir aux rayons de la vraie lumière. Les Indes, la Chine s'ébranlent aux appels des missionnaires, les îles de l'Océan austral ont accueilli l'Évangile, et le cruel Japon s'étonne de voir reparaître avec honneur dans ses ports, la croix si longtemps proscrite et abhorrée.

Après dix-huit siècles, le feu apporté au Cénacle brûle encore, et l'Église ne manque ni de cœurs vaillants pour le recevoir, ni de lèvres courageuses pour le communiquer. Ainsi le vœu du Cœur de Jésus s'accomplit toujours : *ignem veni...*

II. Mais faut-il passer les mers pour avoir part aux triomphes du zèle et donner Jésus aux âmes ? Les prisonniers du cloître ou du devoir, ceux que leur vocation retient loin des vastes champs ouverts dans les deux mondes à l'apostolat catholique, sont-ils déshéri-

tés de cette gloire ? Non, on peut être apôtre sans quitter la patrie, sans s'éloigner du sol natal. Recevons de Jésus le feu qu'il nous offre, devenons des foyers qui embrasent les âmes par le triple rayonnement de la prière, de la parole ou du livre et de l'exemple. Grande est la puissance de la prière ! La Reine des apôtres priait beaucoup et parlait rarement aux hommes ; sa prière a plus efficacement contribué à la conversion du monde que les prédications de Paul et de tous les Apôtres réunis. Il est aussi tel soupir, tel cri de sainte Thérèse demandant à Dieu des âmes qui obtint du Cœur de Jésus la conversion de six mille pécheurs. Et parmi les conquêtes de Xavier, quelle part ne faut-il pas faire à cette prière dont le Saint prolongeait nuit et jour devant Dieu les brûlants appels ! Enfin de nos jours, que de missionnaires illustres doivent l'efficacité de leur ministère aux gémissements d'une humble religieuse qui les suit de son dévouement sur tous les chemins de l'apostolat !

Toutefois le zèle ne se contente pas de parler des âmes à Dieu, il parle aussi de Dieu aux âmes. Il s'incarne dans une parole retentissante, il prêche, il évangélise la foule. A défaut de prédication qui parle, il prend une plume, et sa parole écrite exerce dans ses pages une action plus universelle et plus durable. Que de bien n'ont pas produit les lettres d'une Catherine de Sienne et d'une Thérèse, les opuscules de saint Alphonse de Liguori, ou les écrits du grand Archidiacre d'Evreux.

Aussi longtemps que la faiblesse de son organe le lui permit, Henri-Marie Boudon *criait* le divin amour. Puis pour atteindre à la fois un plus grand nombre d'âmes, il composa des livres. Essayez d'en lire quelque chose et vous sentirez encore dans ces pages le feu dont le

pieux auteur était embrasé. Bientôt vous direz comme les disciples d'Emmaüs après leur rencontre avec le Sauveur : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-« dedans de nous pendant que Boudon nous parlait dans « ses pages? » Ajoutez à ces moyens l'action plus lente, mais plus sûre du bon exemple. On dit que le Signe de croix du Père de Ravignan au commencement de ses conférences à Notre-Dame, impressionnait ses auditeurs autant que sa parole. Enfin mettez dans vos exemples, dans vos discours, dans vos prières la force qui les rendra irrésistibles, celle du sacrifice. L'apôtre est puissant quand il souffre ou qu'on souffre pour lui. L'œuvre de la rédemption suit dans ses développements les voies qui l'ont inaugurée. Or, Jésus a racheté le monde en souffrant, c'est la leçon qu'il vous donne. Peut-on faire moins quand on sait le prix d'une âme ? Peut-on en face de ce Cœur couronné d'épines et surmonté d'une croix, refuser aux âmes le tribut d'une rédemption douloureuse, et ne pas aller au bout de ses forces, jusqu'à la souffrance et à la mort ?

Divin Cœur de Jésus, c'est la vocation de tout chrétien, c'est la mienne, d'être un sauveur d'âmes. *Da mihi animas.* Donnez-moi des âmes, et je serai assez riche pour le temps et pour l'éternité.

UN CONTEMPORAIN DE LA B. MARGUERITE MARIE OU LE PÈRE VINCENT HUBY S. J. (1608-1693).

Il est douteux que le Père Huby ait connu les révélations de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, et qu'il ait eu des relations quelconques avec le Père de la Colombière; mais sa vie et ses écrits nous prouvent qu'il était animé pour le Sacré-Cœur

de la dévotion la plus tendre; comment l'expliquer? Les travaux du Vénérable fondateur des Eudistes pour établir le culte des saints Cœurs de Jésus et de Marie, les fêtes qu'il a instituées, les ouvrages qu'il a composés en leur honneur avaient-ils pénétré dans la Basse-Bretagne et à Nantes? ou bien le Père Huby avait-il puisé directement à la source qui inspirait le Père Eudes et plus tard la Bienheureuse elle-même? Nous avons déjà laissé voir où vont nos préférences; nous croyons volontiers que dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle, l'Esprit-Saint qui gouverne l'Église envoyait en même temps et en divers lieux les mêmes inspirations à bon nombre d'âmes privilégiées. Les heureux dépositaires de ces confidences ne les tenaient point captives, ils les communiquaient à d'autres qui en parlaient à leur tour; de là dans les esprits une disposition favorable à la dévotion qui allait éclore. Ce n'était pas encore la pleine lumière, c'était l'aurore qui l'annonce.

Le Père Huby est un de ces initiateurs. Né en 1608 à Hennebont, diocèse de Vannes, il fait ses études au Collège des Pères Jésuites de Rennes; là, il a le bonheur d'avoir pour maître le Père Rigoleuc de sainte mémoire, qui plus tard sera son directeur dans la vie spirituelle et son guide dans les missions; il sollicite, obtient son entrée dans la Congrégation, et il y puise cette tendre piété pour la sainte Vierge qui est devenue le soutien de sa vertu et la force de son apostolat. Le jour de Noël 1625, il est reçu par le vénérable Père Coton dans la Compagnie de Jésus, il n'avait que dix-huit ans. Ce jeune religieux subit tous les expériments en usage au noviciat, et, ses études terminées, il passe par différents emplois jusqu'à ce que l'obéissance le confine à Vannes où il travaillera pendant les quarante

dernières années de son existence. L'historien de sa vie la résume en deux mots : « il s'est appliqué tout « entier à aimer Dieu et à le faire aimer. »

Le Père Vincent Huby est le fondateur des Maisons de retraite, œuvre capitale, qui, après avoir sanctifié la Bretagne, s'est répandue dans toutes les provinces, si bien que Patrignani (Ménologe, t. 1. 22 mars) assure qu'on trouverait difficilement en Italie une grande ville qui n'eût sa Maison de retraite. Il a établi, dans un nombre prodigieux de paroisses, des Congrégations de la Sainte Vierge, pour y fournir à ses Retraitants des moyens efficaces de persévérance. On lui est redevable aussi de l'œuvre de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement dans la cathédrale de Quimper ; de cette ville, elle passa par ses soins dans la cathédrale de Vannes ; et bientôt les campagnes de ces deux diocèses disputèrent aux villes l'honneur et la consolation d'adorer jour et nuit Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. C'est encore à lui qu'on doit l'usage d'ériger des statues de la sainte Vierge sur les portes des villes, dans les carrefours des rues et sur les grands chemins. Les fidèles s'assemblaient le soir aux pieds de ces images, y chantaient des cantiques, et les Évêques encourageaient par des indulgences le zèle de leurs diocésains pour ce pieux exercice. Par les soins du bon Père, les chefs de familles plaçaient dans le lieu le plus décent de leur maison une statue ou une image de la Mère de Dieu sous le nom de Notre-Dame de Charité, ce nom seul annonçant quelle faveur on attendait de son patronage. Chaque année le père, en présence de ses enfants et de ses domestiques, reconnaissait solennellement la sainte Vierge pour la maîtresse de la maison, et pour la mère de la famille qu'il mettait sous sa puissante protection.

C'est aussi le Père Huby qui a répandu en Bretagne l'usage de porter sur la manche une croix brodée. A peine eut-il exprimé son désir que tous, les grands et les petits, les femmes de condition et celles du peuple demandèrent la croix. Comme malgré toutes les ardeurs de son zèle il ne pouvait se faire entendre que successivement et dans un étroit espace, il trouva le moyen de se multiplier et d'être en plusieurs endroits à la fois, il faisait imprimer des opuscules sur les vertus fondamentales, des feuilles détachées qu'il donnait pour rien et envoyait aux extrémités de la Bretagne, c'était la multilocation de son zèle, c'était l'ubiquité et la perpétuité de son apostolat. Où trouvait-il ses inspirations ? dans son amour, et dans son amour pour le Sacré-Cœur. On ne peut mettre en doute sa dévotion à ce Cœur adorable. Il avait fait graver des médailles en l'honneur du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie, il les distribuait gratuitement et partout, en invitant chacun de ceux qui les recevaient à les baiser avec tendresse, ou à les presser amoureusement sur leur cœur. Il avait aussi composé une espèce de chapelet dit le chapelet du Sacré-Cœur. Mais c'est surtout dans sa Retraite sur l'amour de Dieu et de Notre Seigneur Jésus-Christ qu'il fait éclater les ardeurs qui l'embrasent. On y trouve des aspirations brûlantes, des prières enflammées comme celles-ci :

« O Cœur adorable, s'écrie-t-il, vous êtes mon « unique espérance et mon plus précieux héritage ; « c'est par vous que j'adore la majesté de mon Dieu ; « c'est par vous que je veux aimer la bonté et la misé- « ricorde infinie de mon Dieu ; c'est par vous que je « me repens de mes iniquités ; versez de plus en plus « dans mon cœur les flammes de votre amour pour « Dieu. »

Et encore cette autre : « Cœur adorable de mon « Jésus, Cœur qui êtes tout amour et charité, la grâce « que j'implore, vous pouvez me l'accorder, la gloire « de votre Père le demande : soyez à jamais dans nous « tout amour pour nous ; soyons à jamais dans vous « tout amour pour vous, amour, amour ! »

Citons encore cette prière : « Cœur infiniment aima- « ble, infiniment aimant, communiquez au mien vos « ardeurs et vos flammes ; inspirez-moi un amour pur « et désintéressé, un amour souffrant et généreux, « un amour ardent et consumant, un amour en un « mot digne de vous !

« Cœur adorable de Jésus, source inépuisable de « lumières et de grâces, faites sentir vivement à mon « esprit et encore plus à mon cœur qu'il n'y a point « dans l'univers d'autre gloire que celle de vous être « semblable ; étouffez en moi toute ambition et tout « autre désir... Ah ! plutôt cesser de vivre que de « cesser de vous adorer et de vous aimer ! »

C'est en 1690, l'année même où mourut la bienheureuse Marguerite-Marie, que le Père Vincent Huby fit imprimer cette Retraite de l'amour de Dieu. Trois ans après, ce fidèle disciple de Jésus s'en allait à son tour, le 22 mars 1693, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, la soixante-huitième de sa vie religieuse. Le même jour, à la même heure, apparaissant à un de ses fils spirituels qui demeurait à Rennes, il lui disait : « Adieu, mon enfant, je m'en vais au ciel ! »

Note : On compte parmi les disciples du Père Huby, le Père Champion de la Mahère (1632-1701) qui, directeur de la Maison de Retraite de Nantes, renouvela dans la Bretagne française les merveilles de sanctification que son maître et modèle opérait dans la Bretagne bretonnante. Avait-il reçu de lui la dévotion au Sacré-

Cœur ? Nous l'ignorons, ce que nous savons, c'est qu'il la pratiquait comme aurait pu faire une novice de la Bienheureuse ; il portait les âmes à la communion fréquente, recommandait l'*Heure-Sainte* la nuit du jeudi au vendredi et proclamait bien haut les promesses attachées au culte du divin Cœur. Il a laissé dans ses Notes des pages que l'on croirait empruntées aux *Avis* de la Bienheureuse Marguerite-Marie. « Le Cœur de « Jésus est le miroir et le trésor des âmes fidèles. Il « est la fournaise où les âmes tièdes et découragées « viennent rallumer leur ferveur, c'est l'école de la vie « intérieure, c'est notre paradis terrestre où l'on goûte « des douceurs que le monde ne peut donner... Il est « la porte du divin commerce qui doit être entre le « ciel et la terre. Par le Cœur de Jésus, Dieu vient à « nous, et par lui nous allons à Dieu.

« Après quelque faute que ce soit, demandez-en « pardon à Jésus, lavez-vous dans son sang ; brûlez « votre faute et tous vos péchés dans le feu de son « amour, puis n'y pensez plus, et jetez-vous dans le « Cœur de Jésus pour y puiser de nouvelles forces. »

(Voir Messager du Sacré-Cœur, Tomes 41 et 42. Le Père Champion de la Mahère, par le Père P. X. Pouplard, S. J.)

PÈLERINAGE

LE SACRÉ-CŒUR EN CHINE.

Heureusement que pour nos lointains pèlerinages, nous n'avons pas à nous inquiéter des lois de la pesanteur et de l'espace ; un seul coup d'aile, moins que cela, un simple désir, et nous sommes arrivés.

Aujourd'hui c'est en Chine que nous conduirons les pèlerins du Sacré-Cœur. On peut dire que, dans cet immense empire, le Sacré-Cœur compte presque autant de disciples que les chrétientés ont de fidèles. Tous les missionnaires, tant séculiers que réguliers, attendent du Sacré-Cœur le soulagement de leurs épreuves ; tous placent sous son tout puissant patronage leurs conquêtes et leurs espérances. Nous ne parlerons que des missions confiées à la Compagnie de Jésus dans le Kiang-Nan et le T-chély Oriental. Dans ces deux diocèses, il n'est pas d'hommages qu'on ne rende au divin Cœur avec un merveilleux empressement, et il n'est pas de faveur que le Cœur de Jésus si libéral, si généreux, ne leur prodigue avec amour.

I. Dès le commencement du XVIIIe siècle (1709) la dévotion au Sacré-Cœur avait pénétré en Chine; elle enflammait le zèle des missionnaires et consolait les néophytes dans les persécutions que leur suscitaient ou les édits formels de l'empereur ou le mauvais vouloir des mandarins. Soixante ans plus tard, la suppression de la Compagnie eut dans les missions du Céleste Empire un douloureux retentissement. La religion ne fit plus que languir, malgré le dévouement de quelques missionnaires, rares survivants dont chaque année diminuait les forces et décimait le nombre. Mais au commencement de ce siècle, les prêtres des Missions Étrangères et les fils de saint Vincent de Paul reparurent en Chine, et ils s'appliquèrent à rallumer les dernières étincelles prêtes à s'éteindre. Les Jésuites revinrent à leur tour ; le Kiang-Nan d'abord, plus tard le T-chély sud-est furent les théâtres assignés à leur zèle. Or, dans le travail de restauration qui s'imposait avant tout le reste à leur sollicitude, ils se servirent, pour attirer et reprendre les âmes devenues infidèles, de la

dévotion au Sacré-Cœur comme de l'appât le plus efficace et le plus irrésistible. Un regard sur les lettres qui nous viennent de ces contrées lointaines suffit pour nous en convaincre.

En 1845, le Père Clavelin consacre l'île de Tsomming au Cœur de Jésus, et dépose dans l'âme de ses néophytes un germe précieux qui n'a cessé de se développer. On l'a bien vu en 1867; jusque-là ces pauvres chrétiens n'avaient pour chapelle qu'un misérable hangar. Que fait leur missionnaire, le Père Fémiani, pour avoir une véritable église? Il parle du Sacré-Cœur, de ce Jésus qui les a tant aimés; on se met à l'œuvre, un tronc est établi dans la grange qui sert de chapelle, quelques chrétiens un peu plus à l'aise apportent de la monnaie blanche, les autres jettent dans le tronc ce qu'ils ont, de pauvres sapèques; on était loin de compte. Mais l'amour devient inventif et prodigue à la fois : les femmes se dépouillent de leurs pendants d'oreilles, de leurs anneaux de mariage, de leurs épingles d'or et d'argent, leurs seules richesses; ce n'est pas assez, elles s'improvisent les cuisinières des travailleurs, tandis que leurs maris s'attellent aux chariots qui transportent les matériaux nécessaires et travaillent comme des manœuvres. Enfin, on a la consolation de voir surgir en quelques mois à la place du hangar primitif, une vaste église aujourd'hui dédiée au Sacré-Cœur. L'empressement que ces chrétiens mettent à sauver les âmes, à peupler le ciel n'est pas moins admirable. Ils ont baptisé en vingt ans plus de trente-sept mille enfants abandonnés; ils en élèvent chaque année de treize à dix-huit cents non compris les sept ou huit cents qui sont à leur charge depuis deux, quatre, six, huit et même quinze ans. Où trouvent-ils des ressources? dans leur amour pour le Sacré-Cœur. Leur

île est appelée le Paradis du Sacré-Cœur. (*Voir Messager du Cœur de Jésus. T. XIII*, p. 372-374.)

Le 27 juin 1870, toute la presqu'île de Haimen est consacrée au Sacré-Cœur, l'année suivante ce n'est plus un district seulement, c'est un immense diocèse, tout le Kiang-Nan que Mgr Languillat place sous le même patronage.

Le T-chély oriental ne le cède pas au Kiang-Nan, sa cathédrale et bon nombre de chapelles et d'églises n'ont pas d'autres vocables que le Sacré-Cœur. Il est telle pagode où l'ignoble statue de Poussa recevait l'encens de ses impurs adorateurs ; mais par une de ces substitutions que ménage la Providence, le bonze a été chassé, la pagode renversée, et sur ses ruines une église a été construite ; le Sacré-Cœur y reçoit les hommages de ses fervents disciples.

Mais c'est au mois de juin qu'on peut juger de la piété des chrétiens envers le Cœur de Jésus. Déjà Marie a prélevé son tribut quotidien de pieuses pratiques et de sacrifices pendant le mois qui lui est consacré, on pourrait croire que nos chrétiens de Chine sont à bout de forces, il n'en est rien. Marie n'est-elle pas la voie qui conduit à Jésus ? Aussi ces néophytes sortis du mois de Marie comme d'un bain vivifiant où s'est retrempée leur vigueur, s'appliquent avec une ardeur merveilleuse à consoler le divin Cœur. Jésus voit s'épanouir dans toutes les chrétientés une moisson splendide de fleurs et de fruits de vertus. Les disciples du Sacré-Cœur se réunissent pour lui offrir leurs prières, leurs sacrifices et leurs réparations. Tous les cœurs s'orientent vers le Sacré-Cœur, c'est lui qu'on invoque et qu'on s'efforce d'imiter ; c'est pour lui qu'on travaille, qu'on souffre, qu'on se dévoue. Dans l'intérieur des maisons, il voit les familles pros-

ternées devant son image ; et, dans les églises, ses disciples assemblés lui font amende honorable, lui jurent fidélité et s'enchaînent à son service par les liens d'un éternel amour. Témoin de ce pieux empressement à glorifier le Cœur du bon Maître, un missionnaire, le P. Grillo, a pu dire qu'en Chine : *on nage en plein Sacré-Cœur*.

II. Mais à votre tour, ô Jésus, que ne ferez-vous pas pour ces amis de votre Cœur adorable ? Oh ! ce n'est pas en vain que missionnaires et néophytes ont mis en vous leur confiance. Vous aidez le missionnaire à surmonter les difficultés d'une langue étrangère, et vous avez voulu que les merveilles de la première Pentecôte recommençassent pour lui ; vous avez mis sur ses lèvres des paroles persuasives, et vous avez rendu les catéchumènes dociles et vaillants. Les épreuves sont venues et vous vous êtes montré secourable.

Souvent les inondations, précurseurs de la famine, ont menacé le domaine du Sacré-Cœur, mais on disait au torrent: « arrête, le Sacré-Cœur de Jésus est là ; » et le torrent passait inoffensif ou ne faisait que des brèches faciles à réparer. D'autres inondations plus funestes que les premières,celles des rebelles sont aussi venues; nous ne dirons pas qu'ils n'ont fait ni ravages, ni victimes ; mais il semble que souvent leur fureur était enchaînée par une force invisible et leur haine comme frappée d'impuissance. En 1868, le T-Chély sud-est est envahi par vingt mille rebelles, ils en veulent surtout aux missionnaires ; mais Mgr Dubar et ses prêtres échappent tous à leur fureur. Les néophytes se réfugient dans l'église du Sacré-Cœur et aucun n'est frappé. Notre-Seigneur ne permet pas aux rebelles de toucher à ses images, la statue du Sacré-Cœur placée sur le maître-autel est respectée, les tableaux, les

images qui se trouvaient dans les chambres de la résidence ne sont pas lacérés, et les tentatives d'incendie sur l'église ne peuvent aboutir.

Ailleurs, et jusque dans les églises qui lui étaient consacrées, le Cœur de Jésus témoigna autrement son assistance. Il ne préserva pas les néophytes de tout outrage, il fit plus, il les rendit courageux jusqu'au martyre.

On vit de faibles vierges, des veuves chargées d'années, résister héroïquement à toutes les avances, à toutes les menaces et demeurer fidèles jusque dans la mort à leurs promesses. Elles étaient heureuses d'honorer, en mourant pour lui, le Cœur que la lance du soldat a percé.

Lorsqu'en 1870 éclatait à Tien-Sin, l'affreux complot dont les Pères Lazaristes et les Filles de la Charité furent les victimes, des bruits sinistres se répandaient dans le Kiang-Nan, jetant l'alarme dans toutes les chrétientés. Il était question d'exterminer à la fois tous les chrétiens, à Nankin en particulier. Des émotions populaires préludaient au massacre. La maison des missionnaires avait été désignée comme devant être le lendemain le rendez-vous des incendiaires et des bourreaux. Sur ces entrefaites, le Père Della Corte, supérieur général de la Mission, eut recours au Cœur de Jésus. Il demanda une Messe à chaque prêtre et une communion à chaque fidèle pour obtenir que le Sacré-Cœur voulût bien conjurer le péril en prenant sous sa protection spéciale les Pères et les chrétiens de Nankin. Notre-Seigneur ne fut pas sourd à ces instances et montra une fois de plus qu'il tenait dans sa main les volontés et les cœurs. Les mandarins eux-mêmes, déférant à la requête des missionnaires, s'employèrent énergiquement à dissiper les calomnies

imputées aux chrétiens et à comprimer toute tentative de désordre. Le Sacré-Cœur avait sauvé la Mission.

O divin Cœur, bénissez les missions de Chine, donnez à tous les ouvriers la force pour les travaux que réclame leur apostolat, multipliez leurs vaillantes cohortes ; la moisson est vaste, les moissonneurs, combien sont-ils? Ah! vienne le jour où cette grande nation pour laquelle vous avez donné tout votre sang, abjurera ses vieilles erreurs, brûlera ses idoles et reconnaîtra que vous êtes, ô Jésus, le seul vrai Dieu, le maître de la vérité, la seule voie qui mène au ciel.

PRATIQUE

Réciter le chapelet du Sacré-Cœur. Il est composé de trois gros grains et de trente petits, et d'une croix.

Sur la croix, on dit :

Si quelqu'un n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème !

Sur les gros grains :

Cœur de Jésus, qui brûlez d'amour pour nous, embrasez nos cœurs d'amour pour vous.

Sur les petits grains :

Doux Cœur de Jésus, soyez mon salut ! (300 *jours d'indulgence.*)

On peut finir par un Notre-Père.

INVOCATION

O Très Sacré-Cœur de mon Jésus, je vous aime et vous adore de toutes les puissances de mon âme ; je

vous les consacre pour toujours avec toutes mes peines et mes actions. Soyez le réparateur de mes défauts, le protecteur de ma vie, mon refuge et mon asile à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il !

MAXIME

Dieu seul !

(*Jean-Marie Boudon*)

Quatorzième jour.

LES PAROLES DU SACRÉ-CŒUR.

III

LE GRAND CONSOLATEUR.

> Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.
> Venez à moi vous tous qui avez de la peine et qui êtes accablés, et je vous soulagerai.
> (Matth. xi. 28.)

Voici une des paroles les plus étonnantes que l'oreille de l'homme ait entendues : « *Venite ad me omnes « qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* « Venez à moi vous tous qui avez de la peine et qui « êtes accablés, et je vous soulagerai. » Quel est celui qui a tenu ce langage? Est-ce un philosophe? Le philosophe disserte sur les maux de l'humanité, il en indique les causes et les effets, il ne les soulage pas. Est-ce des lèvres d'un Roi que sort cet appel à tous ceux qui souffrent? Il peut venir en aide à certaines misères, mais combien n'en est-il pas sur lesquelles son or, son sceptre ne peuvent rien! L'homme qui oserait promettre à tous les malheureux, à tous les

deshérités un soulagement dans leurs épreuves, ou il serait dupe de lui-même, ou il voudrait faire des dupes; il serait vite à bout de connaissances et à bout de ressources. Quel est donc celui qui a prononcé cette parole? C'est un homme, parce que, s'il n'était un homme, il ne pourrait pas compatir à nos peines; mais pour les connaître et les soulager toutes, il faut qu'il soit plus grand que l'homme; c'est donc l'homme promis et attendu, l'homme Sauveur, l'Homme-Dieu. Nul autre que lui n'aurait conçu l'idée de cet appel, nul ne l'aurait sérieusement proposé, nul ne l'aurait fait accepter.

I. Considérons l'étendue de cet appel. Il s'adresse à tous les temps, à tous les lieux, il est deux fois universel dans l'espace et dans la durée. Toute la descendance d'Adam s'offrait aux regards de Jésus sur tous les chemins où elle traîne le fardeau de son épreuve, il en a pitié, et d'un accent qui fait tressaillir dans ses entrailles l'humanité souffrante, il dit à tous les misérables, à tous les affamés de bonheur : « Vous tous qui « êtes accablés, venez à moi, je vous soulagerai, mais « venez tous, quelle que soit votre douleur, venez... « votre mal fût-il tout à la fois une peine et un remords, « fussiez-vous, par votre faute, déshonorés et meur- « tris, venez encore, les plus misérables ne sont-il pas « les sujets privilégiés de ma miséricorde? »

Les hommes ont eu foi dans cette promesse. Du vivant du Sauveur ils se traînaient à sa rencontre ou se faisaient porter sur le chemin par où il devait passer, et confiants en sa bonté ils envoyaient à ses pieds le cri de leur prière, en disant : «*Jesu, Fili David, mise-* « *rere!* Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous ! » Et Jésus avait pour eux un mot, une grâce, une vertu qui les soulageait tous. Depuis qu'il nous a dérobé, le jo

de l'Ascension, sa présence visible, l'Église a gardé sa confiance, elle continue de lui adresser son *miserere* jusqu'au ciel où il réside dans sa gloire, jusqu'au Tabernacle où il se cache sous les voiles eucharistiques. Il n'est jamais loin de l'âme qui prie : la prière étant la rencontre assurée, inévitable, de son Cœur avec notre cœur ! Mais la souffrance fait prier : les sourires de la fortune avaient éteint sur nos lèvres oublieuses le cri de notre prière, l'adversité le ranime. L'âme souffrante se tourne instinctivement vers Dieu, et au gémissement de son repentir, au *miserere* de sa confiance, Jésus répond : « Je le veux, soyez consolée... « ne péchez plus. »

La parole du bon Maître a donc été prise au sérieux : on y a cru depuis dix-huit siècles, on y croit encore aujourd'hui ; la continuité de nos recours à sa bonté rend hommage à la continuité de son assistance ; il est l'ami fidèle, le vrai consolateur.

II. Mais par quels procédés a-t-il rempli cette mission secourable ? Il ne supprime pas la souffrance, il n'est pas un de ces utopistes qui annoncent une ère prochaine où l'on ne souffrira plus. Il fait de la souffrance déjà loi de l'humanité, la loi de la religion qu'il apporte à la terre. Cette loi est écrite partout dans son Évangile, dans ses préceptes, dans ses conseils et dans ses béatitudes. Il l'a écrite sur sa propre chair, dans son Cœur, où dès le commencement la croix fut plantée, et dans le Cœur de sa divine Mère. Il n'a pas épargné la souffrance aux âmes qu'il a le plus aimées, il en a fait la condition du vrai progrès dans le bien ; et qui sort du chemin de l'épreuve se détourne de la voie qui conduit à la patrie.

Mais s'il a rendu la souffrance inévitable aux âmes vaillantes, qu'a-t-il donc fait pour la soulager ? Suivons

ses industries : 1° Il connaît nos souffrances, il n'ignore rien de ce qui relève de son pouvoir, de ses droits, de sa mission réparatrice. 2° Non seulement il connaît nos souffrances, mais il les a ressenties ; il n'est pas une douleur de l'un des membres de son corps mystique qui n'ait eu dans ce Chef adorable, un trop fidèle retentissement ; toutes nos blessures ont fait une blessure à son Cœur ; il a mêlé à nos larmes ses pleurs divins, et toutes nos agonies ont travaillé à lui faire une incompréhensible agonie. 3° Sa compassion n'est pas stérile, elle lui mérite des grâces dont il nous applique les fruits. Il en a pour toutes nos épreuves : grâces de courage et de confiance, grâces de patience et de conformité ; il verse sur nos plaies comme un baume divin, l'espérance ; et dans toutes nos meurtrissures fait germer une semence d'immortalité.

Sous l'influence de ces grâces naît dans les âmes une disposition que l'antiquité payenne n'a pas connue : la résignation, c'est-à-dire cette acceptation que le chrétien fait de l'épreuve en la considérant comme envoyée de Dieu ; il se soumet, il accepte, il veut ce que Dieu veut. Ce n'est pas qu'il soit insensible au coup qui le frappe, il gémit, il pleure, il demande grâce, il dit avec le divin Sauveur : *Transeat a me calix iste*, que ce calice s'éloigne de moi ; mais il ajoute : que votre volonté soit faite et non la mienne !

Il nous est donné de rencontrer dans notre ministère des miracles de résignation chrétienne ; ce sont des mères courageuses qui, voyant mourir leurs enfants, se consolent à la pensée qu'au ciel on se retrouve, et qu'on n'y pèche plus. Nous en connaissons d'autres qui, clouées sur un lit de douleur, se souviennent du Calvaire et bénissent dans leurs souffrances le sceau qui les rend semblables à Jésus crucifié ; à son exemple,

elles ne voudraient pas descendre de cette Croix où la Providence les a attachées.

O Cœur de Jésus, voilà de vos triomphes ! vos promesses sont véritables, il n'est personne qui ait eu recours à votre protection et ne se soit senti consolé. Cœur de Jésus, soyez béni !

LA SECONDE MARGUERITE-MARIE OU ANNE-MADELEINE RÉMUSAT, VICTIME DU SACRÉ-CŒUR. (1690-1730.)

Ce titre nous dit que Madeleine Rémusat fut, comme la première Marguerite-Marie, la *Victime* et l'*Apôtre* du Sacré-Cœur, victime choisie par le bon Maître qui la prépare et l'immole, victime volontaire et magnanime qui accepte l'immolation et va au devant de ses rigueurs. Apôtre du Sacré-Cœur, elle le fait connaître et aimer dans les régions où le zèle des premiers zélateurs de la dévotion naissante n'avait pu pénétrer encore ; elle amène la ville de Marseille aux pieds du Sacré-Cœur. Disons un mot de ce double rôle de Madeleine Rémusat.

I

Née le 30 novembre 1690, d'une très honorable famille de Marseille, elle montre, dès ses plus jeunes années, un ardent amour pour l'angélique vertu ; le mouvement de la grâce qui la régente, va jusqu'à lui faire refuser les caresses qu'on prodigue aux enfants ; à cette préparation de pureté, s'unit une préparation d'innocence, elle a une souveraine horreur des moin-

dres fautes volontaires. Elle aurait aimé la parure et se serait passionnée pour les ajustements; mais une lumière intérieure lui révèle combien sont méprisables et petites ces recherches de la vanité; c'en est fait, elle se prend à mépriser le monde et forme la résolution de le quitter, elle n'avait encore que huit ans. Cependant elle commit une faute qu'elle ne crut jamais assez expiée. Pensionnaire au second monastère de la Visitation, à Marseille, elle eut un jour le malheur de dérober un écheveau de soie qui lui appartenait, mais dont elle n'avait pas alors le libre usage. A cette faute légère, elle en ajouta une autre plus considérable, en niant à deux reprises qu'elle eût commis ce larcin. La cloche en ce moment appelait les élèves au souper. Madeleine s'enfuit de la chambre de sa maîtresse pour se rendre au réfectoire. Dans le corridor, son regard s'arrête sur un tableau qu'elle avait vu cent fois sans y prêter d'attention : il représentait la trahison de Judas et on y lisait ces mots : « Celui qui veut me trahir n'a « qu'à user de mensonge... » Cette fois elle voit,elle lit, elle comprend,un coup de foudre ne l'aurait pas attérée davantage. Il ne fut plus question pour elle ni de souper, ni de récréation ; éperdue, éplorée, elle court à la tribune de la chapelle et verse un torrent de larmes : c'est là que Dieu l'attendait. Le divin Maître lui apparaît chargé de sa croix ; et fixant sur elle un regard mêlé d'indignation et de tendresse, il lui dit : « c'est « vous,ma fille,qui m'avez mis en cet état. » Ces paroles produisent l'effet d'une flèche de feu pénétrant son cœur ; elle est ravie en extase, et lorsqu'elle reprend possession d'elle-même, elle court se jeter aux pieds de sa maîtresse ; là,elle avoue sa faute et supplie qu'on lui en fasse porter le juste châtiment. Son émotion était si profonde, qu'il fallut apaiser la pauvre pénitente, la consoler et la ranimer.

Enfin Notre-Seigneur mit en elle une préparation d'amour. Sa première Communion allume dans son jeune cœur des ardeurs qui ne s'éteindront jamais. A partir de ce beau jour, son oraison devient plus intime, elle a faim du pain eucharistique jusqu'à trouver trop long l'espace qui s'écoule entre les communions qu'on lui permet. En même temps, elle sent que Notre-Seigneur l'appelle, elle devine, sans les bien comprendre encore, ses divines exigences ; jusqu'ici elle s'est contentée de recevoir, l'heure de donner est venue. Il est temps qu'elle fasse mourir en elle la nature; elle se porte contre elle-même à des excès que l'amour qui les excuse peut seul inspirer. Ainsi, méditant sur la couronne d'épines, elle saisit une longue épingle qui sert à attacher son voile et se l'enfonce dans la tête avec assez de force pour faire une plaie profonde.

C'est après l'avoir ainsi préparée que Notre-Seigneur s'approche de Madeleine et lui fait la confidence de la vocation qu'il lui destine. Il semble lui ouvrir son Cœur, la consulter comme on consulte un ami. « Ma « fille, lui dit-il, je cherche une victime. » Et l'humble Madeleine, s'estimant indigne du choix divin, propose successivement au Maître les personnes qu'elle croit les plus dignes de cette faveur ; mais Jésus lui répond : « non, ce ne sont pas elles que je veux, c'est toi, ma « fille, que je choisis pour ma victime. » Et une lumière extraordinaire inonda toute son âme, elle se sentit pénétrée de Dieu, abîmée dans le Cœur de Jésus.

La voilà toute à Notre-Seigneur ; qu'elle se sépare donc du monde, de sa famille, qu'elle fasse publiquement profession de sa dépendance. Après un court séjour auprès de ses parents, elle les quitte pour entrer comme postulante au premier monastère de la Visitation. L'habit qu'elle reçoit le jour de sa vêture,

19 janvier 1712, témoigne publiquement de sa volonté d'être à Dieu, c'est l'oblation de la victime ; mais cette offrande n'est pas irrévocable encore ; elle aura ce caractère le jour de la profession, 23 janvier 1713. Mgr de Belzunce, évêque de Marseille, voulut recevoir lui-même ces solennels engagements. C'en est donc fait, Jésus a sa victime, il la tient, il va la faire communier à sa Passion, surtout à la Passion de son Sacré-Cœur. Brûlant du désir de marcher sur les traces de son Jésus crucifié, Madeleine se livre aux austérités les plus rigoureuses, elle couvre son corps d'un cilice de crin, d'une ceinture et de bracelets de fer, applique sur sa poitrine un cœur formé de pointes aiguës et promène sur sa chair délicate les brûlantes morsures d'une rude flagellation. Elle se réduit à un seul repas par jour, et si léger qu'on ne s'explique pas comment il pourrait suffire à sa frêle existence. Parfois ses forces l'abandonnent ; c'étaient alors d'effroyables agonies dont elle savourait amoureusement l'amertume. Victime de Jésus et pour Jésus, elle ne s'enrichissait pas elle-même des fruits de son sacrifice, elle en faisait à son divin Maître un héroïque abandon : à lui seul il appartenait d'en disposer pour le salut de certaines âmes.

Sa soif de souffrances augmente à mesure qu'elle se désaltère : « Je voudrais, s'écrie-t-elle, voir toutes les « créatures employées à me faire souffrir, mais je ne « mérite pas ce bien-là. » Sans cesse, elle demande qu'on lui voue du mépris, qu'on l'humilie publiquement, qu'on ne l'épargne en rien. Mais à défaut des créatures, Notre-Seigneur saura crucifier sa victime dans sa chair et dans son âme. Écoutons les confidences que l'obéissance lui prescrit de faire à son directeur, le P. Claude-François Milley, S. J. ; c'était un autre Père de la

Colombière pour cette autre Marguerite-Marie. « Les « douleurs extérieures dont il plaît à Notre-Seigneur « de m'honorer ont été si vives que je croyais en mou- « rir. Il me semblait qu'à chaque instant on m'enfon- « çait de gros clous dans les pieds et dans les mains, « qu'on me brûlait la poitrine et les côtés avec des « charbons ardents... je ne pus m'empêcher de soupi- « rer et de gémir... »

Les souffrances de l'âme seront plus vives encore ; comme Jésus, elle souffre pour les pécheurs. « Il n'y a « plus moyen, écrit-elle, de tenir contre la justice de « Dieu qui s'applique sur moi. Son bras se fait sentir « d'une manière toujours plus terrible ; les souffrances « du corps ne sont rien comparées à celles de l'âme, « qui se trouve dans un délaissement absolu, c'est une « participation au délaissement du Sauveur sur le « Calvaire. » Elle dit encore : « Le bon Dieu joint à mes « douleurs une impression des mêmes peines que le « péché a produites sur Notre-Seigneur. Eh ! qu'il est « bien vrai que le péché n'est pas connu ! Je ne sais « plus que souffrir, le corps et l'âme se trouvent char- « gés devant Dieu et pour Dieu des iniquités d'un « grand nombre de personnes. Dieu est mon sacrifica- « teur ; j'éprouve des agonies si contraires à la nature, « qu'il n'y a point de tourments que je ne préférasse à « un seul quart d'heure de cette disposition. Cependant « plus les puissances de mon âme étaient inondées « d'amertume, plus le fond de cette âme était à « Dieu. »

Enfin Notre-Seigneur lui communiqua les stigmates, mais sensibles pour elle seule. Elle aperçut une lumière ardente qui sortait des plaies de Jésus, et cette lumière lui laissait voir sur ses mains les marques qu'elle imprimait au dedans, et cela avec tant de certitude, qu'il

ne lui était plus possible de former là-dessus le moindre doute.

C'est ainsi que Notre-Seigneur contentait le désir qu'il avait exprimé à sa servante en lui disant : « Je « cherche une victime et c'est toi ! » Heureuse Madeleine ! elle se livra sans réserve à ce Jésus qui la tortura sans relâche ; mais après avoir communié à la Passion du Sauveur, elle communia éternellement à sa gloire. Notre-Seigneur n'attendit pas l'éternité : par un prodige qui rappelle la coexistence dans l'âme de Jésus de la joie et de la souffrance, Madeleine pouvait dire : Je surabonde de joie dans toutes mes douleurs.

(*Voir Mgr Van den Bergh. Anne-Madeleine Rémusat. Paris*, 1877.)

HIER ET AUJOURD'HUI, OU LE SACRÉ-CŒUR EN SYRIE AU XVIII^e^ ET AU XIX^e^ SIÈCLES.

HIER.

La dévotion au Sacré-Cœur, que les missionnaires de la Compagnie de Jésus et les religieuses Visitandines introduisirent en Orient, fut accueillie avec empressement par les catholiques de tout rite et de toute tribu. Elle y fleurissait dans le clergé et parmi les fidèles en quelques centres importants tels qu'Alep et le Liban, peu après le commencement du XVIII^e^ siècle. Nous trouvons une preuve évidente de ce fait dans le grand hymne arabe qu'a composé en l'honneur du Sacré-Cœur le célèbre Germanos, moine du Liban, puis évêque maronite d'Alep en 1725.

Gabriel-Ben-Farhat, plus connu sous le nom de Germanos qu'il sut rendre illustre, était un maronite

d'une naissance peu commune et d'une éducation distinguée. A vingt-six ans, il dit adieu au monde et se retira avec plusieurs jeunes hommes d'Alep auprès de Nahr-el-Kadicha ou vallée des saints, dans la région la plus escarpée du mont Liban. L'arrivée de cette noble phalange changea la face du pays. Les pieux cénobites fondèrent sous le vocable de Saint-Antoine un Institut qui, divisé aujourd'hui en deux branches, compte encore mille religieux. Bientôt Farhat fut appelé à Rome pour y établir un monastère de son Institut. A son retour, il fut élu supérieur général et réélu trois ans après. Sa réputation s'étendait dans tout l'Orient, on le regardait comme un prodige de science et de vertu; missionnaires et voyageurs parlaient de lui avec admiration. C'est probablement dans cette période de sa vie, avant son élévation au siège épiscopal d'Alep, qu'il composa son grand hymne au Sacré-Cœur. Les vers arabes dont se compose ce poème appartiennent au rhythme parfait, ils sont très beaux, formés de deux hémistiches, finissant tous par la même rime, et ont chacun un sens complet comme les distiques latins. Nous ne citerons qu'une partie de ce beau monument.

I. Les charmes du Cœur de Jésus.

O mon cœur, sors de ma poitrine, vole jusqu'à l'ami qui me ravit par ses charmes! c'est de lui que l'aurore, fille du soleil, a reçu toute sa beauté. Heureux celui qui goûte le vin délicieux de son amour ! dans l'ivresse de ce vin céleste, tu trouveras, ô mon âme, une sublime sainteté !

Jésus est Dieu : son Cœur adorable fait ma joie ; ô Cœur de mon Maître, vous êtes le terme où j'aspire, en vous est l'abîme de ma bonté. Notre salut est un épanchement de votre libéralité sans bornes. C'est vous qui

versez les torrents de la grâce, et l'amour tressaille en nos cœurs à l'aspect de vos tabernacles.

Vous êtes, ô Cœur divin, le foyer où s'illuminent les intelligences, et le vaste objet de leur étude. Malheur à qui s'écarte de vos doctrines; vous êtes l'astre du jour et nous sommes ces petites créatures qui se raniment à vos rayons.

Gloire à vous, Cœur sacré, océan de délices ! l'enfer lui-même,s'il recevait en ses abîmes une goutte de vos parfums, se changerait en paradis. Hélas ! quand donc vous aimerai-je sans mesure ? L'amour céleste m'a fait défaillir ; cet amour est pour moi une mort, mais une mort délicieuse, une mort plus douce que la vie.

II. Jésus invite l'âme fidèle à entrer dans la Confrérie de son Cœur.

Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, mais votre beauté émane de moi ; ainsi l'astre des nuits n'a pas de splendeur par lui-même, sa clarté n'est qu'un reflet du soleil. Si vous demeurez en moi, vous serez toujours belle ; sinon, vous deviendrez comme un tronc noirâtre et desséché. O ma sœur, vous avez blessé mon Cœur, vous avez fait couler mon sang, comment payer votre dette ? vous ne le pouvez qu'en brûlant pour moi d'un amour inextinguible.

Vous donc qui désirez cueillir la palme glorieuse de l'amour, entrez dans la Confrérie de mon Cœur ; bienheureux celui qui s'enrôle sous mon étendard ! Revêtez-vous des livrées de ma Confrérie ; ma Confrérie est un jardin où brillent les plus belles fleurs : elle exhale mille doux parfums ; c'est le petit jardin que j'aime, j'y descendrai avec joie, j'y descendrai pour y cueillir ma myrrhe, pour y savourer mon miel ; j'y descendrai pour y goûter mon vin et mon lait délicieux.

O mes amis et mes frères, disciples chéris de mon

Cœur, buvez de mon vin céleste, enivrez-vous de mon amour. Alors, dans l'ardeur de votre zèle, vous propagerez cette association bénie ; elle fait ma gloire et je l'ai rendue dépositaire de mes faveurs.

III. Réponse de l'âme.

Jusques à quand, ô Dieu des cœurs, exciterez-vous le mien ? votre beauté ravissante me fait défaillir. Moi, refuser de vous avoir pour frère ? oh ! plutôt mille fois mourir ! Mon honneur et ma gloire sont de vous aimer, ô le désir de mon cœur ! j'aime pour l'amour de vous toutes les peines, toutes les souffrances. O Cœur de mon cœur, ravissez-vous toute mon âme, Cœur de mon Maître, prenez mon amour ! Je viens à vous tiède et chargé de misères, et pour appuyer ma prière, j'invoque la Reine puissante, celle qui chérit les pauvres. J'implore la Vierge Marie votre Mère très pure, le refuge et le salut des malheureux.

Le Cœur de Jésus et le Cœur de sa Mère sont deux astres resplendissants ; ils brillent ensemble au milieu du ciel ; et mon cœur déplorant l'exil qui l'en éloigne, se consume de désir. Il n'y a qu'un remède à sa peine, le bonheur de leur être enfin réuni. Ce bonheur, espère-le, mon âme, jamais celui qui les implore ne sera confondu ; jamais ses prières ne seront vaines, les plus douces faveurs viendront l'enrichir.

C'est un Cœur généreux qui t'en assure, c'est le Cœur du divin Ami qui nous invite par ses charmes.

AUJOURD'HUI.

Les progrès de la dévotion au Sacré-Cœur en Syrie furent arrêtés par les malheurs qui frappèrent les missions avant la fin du XVIII^e^ siècle, mais la pieuse pro-

pagande recommença, lorsque les anciennes missions de la Compagnie de Jésus furent rétablies par le Pape Grégoire XVI. Aujourd'hui les moyens de prosélytisme sont plus nombreux que jamais. L'instruction avec toutes ses branches a fait des progrès en Orient, sans ravir à la religion le rang qui lui est dû. Ainsi les livres imprimés en Arabe et dont plusieurs parlent du Sacré-Cœur sont répandus partout ; des images religieuses ornent l'intérieur des maisons : celle du Sacré-Cœur est une des plus désirées. Grâce à la ferveur de plusieurs prêtres, beaucoup d'églises et de chapelles possèdent soit le tableau, soit l'image de Jésus montrant son divin Cœur; on y fait en son honneur des exercices religieux ; on y chante les litanies arabes du Sacré-Cœur, approuvées par l'Ordinaire, on y célèbre, le premier vendredi de chaque mois, le mois du Sacré-Cœur, la neuvaine de sa fête, etc. Ainsi s'est accompli le vœu du vaillant apôtre qui a rétabli cette mission, le R. P. Riccadonna.

Partant de Rome vers 1830, il consacra au Cœur de Jésus, avant de toucher la terre de Syrie, la mission qu'il allait fonder. Il promit à Notre-Seigneur que la première église qu'il bâtirait serait dédiée au Sacré-Cœur, que la première œuvre ou Congrégation qu'il fonderait porterait son nom ; il a tenu sa promesse. Zalheh a vu s'élever une église du Sacré-Cœur et se former la congrégation des Petites Sœurs du Sacré-Cœur si pieuses et si dévouées. Si le P. Riccadonna revenait au milieu de la Province qu'il a fondée, quelle splendide floraison d'œuvres consacrées au Sacré-Cœur ne verrait-il pas s'épanouir dans toutes les chrétientés. Il n'y est pas étranger sans doute, et son intercession auprès du Cœur du bon Maitre obtient aux continuateurs de son apostolat l'esprit de zèle et

d'amour qui a soutenu sa féconde initiative et béni ses glorieux travaux.

Les établissements catholiques d'éducation, les seuls qui prospèrent en Syrie, placent les progrès de leurs étudiants dans la science comme dans la vertu, sous la protection du Sacré-Cœur. C'est à ce Cœur divin qu'est dédiée la belle église de l'université de Saint-Joseph à Beyrouth. La plupart des élèves, tant au Séminaire qu'au Collège, ont voulu être agrégés à l'Apostolat de la Prière. Leur ferveur est ravissante : ils inscrivent sur des feuilles imprimées les bonnes œuvres qu'ils ont offertes aux intentions du Sacré-Cœur et les déposent sur l'autel. Durant le mois de Mars 1881, la somme des œuvres inscrites a été considérable : elle a dépassé le nombre de seize mille dans la Congrégation d'une des six divisions de l'université.

Enfin le trait suivant nous permettra de juger à quel point la dévotion au Sacré-Cœur est populaire en Syrie: M. l'abbé Soubiranne, aujourd'hui évêque de Belley, visitait le Liban et se dirigeait vers les ruines de Balbec. Tout-à-coup, il aperçoit un monastère de la Visitation, caché depuis plus de deux siècles dans un des replis les plus secrets de la montagne. Ému de tout ce qu'il voit dans cette maison, mais surtout de la ferveur des religieuses, il veut en connaître la cause, et il ne tarde pas à comprendre qu'elles étaient redevables de cette faveur à leur piété singulière envers le Sacré-Cœur. Or, on était précisément à la veille de la fête de ce Cœur adorable, et le pieux visiteur put assister le lendemain à la cérémonie la plus émouvante. Dès le matin, il vit arriver en grand nombre et de tous côtés, des prêtres, des religieux, des fidèles de tout rite et de toute tribu qui allaient se réunir dans une vallée voisine pour célébrer tous ensemble une fête solennelle

en l'honneur du Sacré-Cœur. On affirma au voyageur français que, depuis près de deux cents ans, ils en usaient ainsi chaque année pour répondre à l'appel de la vierge de Paray, et que jamais ils n'avaient manqué de constater la vérité des promesses faites par Notre-Seigneur à sa Bienheureuse servante.

PRATIQUE

Faire dans la journée de fréquentes aspirations au Sacré-Cœur.

PRIÈRE

Recommandation du soir au Sacré-Cœur (sainte Mechtilde).

O très doux Cœur de Jésus, je vous recommande pendant cette nuit mon cœur et mon corps pour qu'ils reposent paisiblement en vous ; et parce que, pendant mon sommeil, je ne puis louer Dieu, daignez être le supplément de mon impuissance. Offrez pour moi à la Sainte Trinité autant de louanges que mon cœur aura de battements toute cette nuit. Recevez tous les mouvements de ma respiration et faites-les accepter comme de vives étincelles de votre amour !

MAXIME

Avoir un cœur de feu pour Dieu, un cœur de chair pour le prochain, un cœur de bronze contre vous-même.

S. Benoît-Joseph Labre.

INVOCATION

— Que le très divin Cœur de Jésus et le Cœur très pur de Marie soient connus, loués, bénis, aimés, servis et glorifiés partout et toujours ! Ainsi soit-il. — (60 *j.* *d'indulg. une fois le jour. Pie VII*, 18 *août* 1870.)

Quinzième jour.

LES PAROLES DU SACRÉ-CŒUR.

IV

Amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.
En vérité je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. (Joann. XVII).

C'est au discours de la Cène que nous empruntons ces paroles que le Cœur de Jésus a manifestement inspirées ; elles expriment merveilleusement la *puissance* et les *conditions* de la prière.

I. Notre Seigneur va remonter à son Père ; avant de nous quitter, il récapitule dans un suprême entretien ses enseignements les plus essentiels, il n'oublie pas la prière. Son Cœur connaît la pauvreté de notre nature, il vient en aide à notre insuffisance et nous invite à chercher dans son divin Père un appui qui nous relève. Un instinct naturel ne porte-t-il pas celui qui n'a et ne peut rien à s'appuyer sur celui qui a et peut quelque chose ? Jésus érige cet instinct en devoir et nous montrant dans son Père la souveraine puissance :

« Voilà, nous dit-il, le magnifique supplément que « j'offre à votre indigence, il est à vous si vous le vou- « lez, vous vous l'approprierez par la prière. » Ainsi la prière met Dieu à côté de l'homme et le lui donne pour appui. Par elle, l'homme s'élève jusqu'à Dieu et comble avec les richesses de la nature divine les lacunes dont souffre son impuissance ; Dieu devient notre allié, notre complément. O Cœur de mon Jésus, je vous reconnais à ce commandement de la prière ; en m'en faisant un précepte, vous me dérobez à ma naturelle faiblesse, vous me faites de la grandeur un devoir ; Cœur de Jésus, soyez béni !

Rien ne limite désormais le pouvoir de l'homme qui prie. Notre Seigneur lui-même y a mis sa parole, son grand serment. « *Amen dico vobis.* En vérité, je vous « le dis,... » il exclut toute incertitude.— « Tout ce que « vous demanderez à mon Père, il vous le donnera, » tout, Jésus n'excepte rien, tout, même le miracle. Que voulez-vous obtenir ? parlez, voulez-vous que la mer s'affermisse sous vos pieds ? priez, elle s'affermira;... que les pains se multiplient entre vos mains ? priez, ils seront multipliés ; que la montagne s'arrache à ses bases séculaires et recule ? elle reculera ; que la maladie abandonne ses victimes ? elle s'en ira ; que la mort rende sa proie ? elle la rendra. La prière, c'est la toute puissance de Dieu devenue la toute puissance de l'homme ; c'est Dieu faisant la volonté de sa créature. L'homme qui prie ne manquera de pouvoir que si Dieu manque de puissance, que dis-je ? la prière triomphe de Dieu même. On la voit engager avec Dieu de magnifiques duels, elle a le dessus. Témoin Moïse disant à Dieu : « Seigneur, vous ne détruirez pas mon peuple. » « — Laisse-moi faire, répond le Seigneur, et à la place « de ce peuple à tête dure, je t'en donnerai un plus sou-

« ple et plus docile. — Non, Seigneur, vous ne passerez « pas ; ou je serai la première victime, ou vous ferez « grâce à mon peuple, » — et Dieu cède, il rend les armes, il fait la volonté de son serviteur Moïse.

II. Mais à cette efficacité de la prière, le bon Maître a mis ses conditions. La première, c'est qu'il faut demander à Dieu le Père ; à un Dieu, Père d'un Fils semblable à lui. La prière qui s'adresse au Dieu créateur pourra être exaucée, mais elle n'a pas les promesses ; pour être infaillible, il faut qu'elle s'adresse à Dieu le Père. Aussi dans l'Oraison Dominicale, le nom que Notre-Seigneur met de préférence sur nos lèvres pour mieux enhardir notre timidité, est le nom de Père. « *Sic ergo vos orabitis*, c'est donc ainsi que vous « prierez : Notre Père qui êtes aux cieux,... » ce qu'il a prescrit, il l'a fait lui-même. Je me demande si même une seule fois Notre-Seigneur en parlant à Dieu l'a jamais nommé d'un autre nom que celui de Père ; cherchez dans l'Évangile ; voici la prière avant la Cène: « Mon Père, glorifiez votre Fils. » — Et peu après dans la sublime péroraison qui clôt le discours après la Cène : « Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils.» (XVII, 2.) Voyez Notre-Seigneur au jardin des Oliviers: trois fois il adresse à Dieu cette prière : « Mon Père...» il la répète sur la croix : « Mon Père, pardonnez-leur, « car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Une seule fois, à l'heure de son délaissement, lorsque, voulant adoucir nos angoisses, il se livre à toutes les amertumes de la désolation, je l'entends dire : « Mon Dieu, pourquoi « m'avez-vous abandonné ? » Mais la crise passe, les ténèbres se dissipent, Jésus consolé remet son âme entre les mains de son Père.

La seconde condition tient à la première : notre prière en s'adressant au Père doit s'appuyer sur le Fils;

nous devons prier au nom de Jésus. A ce nom, le Père devient attentif, il se souvient des douleurs et des humiliations de son Fils, c'est comme si nous lui disions : « O Père, par les mérites de votre Fils, par « ses travaux, par ce sang qu'il a versé, par sa flagella- « tion et son couronnement d'épines, par le fiel et le vi- « naigre dont ils l'ont abreuvé, par sa mort sur la croix, « écoutez-nous, exaucez-nous ! » Et le Fils montre à son Père les plaies de ses pieds, de ses mains, de son côté ouvert par le fer de la lance, et nous couvrant du manteau de ses mérites, il nous substitue à tous ses droits. C'en est fait, le pécheur, l'esclave a disparu, Jésus seul demeure visible aux yeux de son Père qui ne peut rien lui refuser. Je ne m'étonne plus, ô mon Sauveur, des promesses si magnifiques que vous avez faites à la prière. C'est votre Cœur qui intercède, votre sang qui plaide pour moi, c'est votre prière que votre Père du ciel couronne en m'exauçant. De là cette finale de nos prières liturgiques : « *Per Christum Dominum* « *nostrum*. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Enfin la troisième condition de notre prière, c'est qu'elle soit faite selon le Cœur de Jésus et telle qu'il la puisse adopter comme sienne en la signant de son sang. Or, Jésus veut avant tout la gloire de son Père et le salut des âmes : que tel soit aussi le but suprême de nos prières. Hors de là, notre demande pourrait être indiscrète et solliciter des faveurs pleines de périls. Et si, à notre insu, notre indiscrète prière avait en vue ces biens apparents qui ne pourraient que nuire, Jésus, en nous accordant une grâce meilleure, sauverait à la fois l'honneur de sa parole, et les exigences de son amour. N'a-t-il pas daigné se soumettre lui-même à ces substitutions qu'un bien plus grand réclamait. Trois fois au jardin des Olives, il a demandé que le

calice de sa Passion s'éloignât de ses lèvres, le calice ne s'est pas éloigné ! Souffrez que je vous le dise, ô mon Sauveur, ni votre intérêt, ni le nôtre ne voulaient que le calice passât loin de vous. Dans ce calice que vous buvez jusqu'à la lie, je vois votre nom exalté au-dessus de tout nom et le monde à jamais tributaire de votre gloire ; j'y vois l'héroïque exemple d'un dévouement qui suscite une longue postérité de tous les dévouements. Sans ce calice, que vous avez bu jusqu'à la lie, sans la colonne et le manteau de pourpre, sans le crucifiement, nous nous croirions moins aimés, nous aurions pour vous moins d'amour.

LA SECONDE MARGUERITE-MARIE OU MADELEINE RÉMUSAT APOTRE DU SACRÉ-CŒUR.

II

La sainte Vierge a dit à la Bienheureuse Marguerite-Marie que les filles de la Visitation devenues les dépositaires de la dévotion au Sacré-Cœur ne devaient pas la retenir captive dans les limites du cloître, mais la communiquer au monde entier. Les Visitandines n'ont pas failli à cette mission, elles ont fait de leurs monastères autant de cénacles d'où la dévotion au Cœur de Jésus s'est répandue dans toute l'église. Parmi ces centres de propagande, Dijon, Rouen et Marseille occupent après Paray le premier rang. Le principal instrument dans la cité phocéenne fut Madeleine Rémusat. Notre-Seigneur lui avait fait savoir « qu'il avait des « desseins sur elle touchant la gloire de son Cœur ado- « rable ; » comment y a-t-elle correspondu ?

Dès son noviciat, l'influence de la sœur Anne-Made-

leine était considérable, l'éclat de son aimable vertu rayonnait autour d'elle, elle attirait à Dieu les cœurs par un charme céleste, c'était l'*apostolat du cloître ;* bientôt le champ s'élargit pour son zèle.Sa supérieure, la Mère Nogaret, ouvrit les parloirs du monastère aux personnes pieuses qui désiraient s'entretenir avec la sœur Anne-Madeleine,ce fut l'*apostolat du parloir*. Le champ s'étendit encore, il lui fut permis d'écrire, elle eut une correspondance fort étendue avec un nombre considérable d'âmes éminentes sur les progrès du culte du Sacré-Cœur et les moyens à prendre pour le propager davantage ; ce fut l'*apostolat de la plume*, ou de la correspondance. Un nouveau théâtre s'offrit à son zèle : le pensionnat fut confié à la direction de sœur Rémusat. Elle profita de cette charge pour inspirer à ses élèves l'amour du Sacré-Cœur. Ces jeunes âmes, candides et confiantes, se tournèrent vers leur *Chère Maîtresse*,comme de tendres fleurs se tournent vers la lumière, elles se laissèrent pénétrer des vives ardeurs que versait sur elles le cœur embrasé de sœur Madeleine. Son renom de sainteté, son influence grandirent avec ses succès au pensionnat. De toutes parts on venait entendre celle qui savait si bien parler en apôtre ; elle profita de cet entraînement pour conquérir des adorateurs au Cœur de son divin Maître. Elle conçut le projet de lui former une milice sainte qui entourerait son tabernacle et lui offrirait un tribut continuel d'amour,de louanges et de réparations.Mgr de Belzunce approuva le règlement donné par la sœur Rémusat, et Clément XI, dans une bulle datée du 30 août 1717, enrichit la pieuse association de précieuses indulgences. Enfin un petit livre contenant le règlement de la nouvelle Confrérie et un exposé de la dévotion au Sacré-Cœur fut imprimé par les soins de la

Sœur avec l'approbation de Mgr l'Évêque, à la date du 30 août 1718. L'empressement pour s'enrôler fut tel que plusieurs Sœurs étaient occupées dans les parloirs du monastère à recueillir les noms des personnes qui désiraient s'inscrire ; leur nombre s'accrut en peu d'années jusqu'à près de trente mille ; et cette multitude d'associés forma dans la ville le plus puissant rempart contre le jansénisme.

Mais déjà Marseille ne suffisait plus au zèle de l'apôtre du Sacré-Cœur ; elle enrôla dans son association les villes voisines ; elle fit plus, elle passa les mers ; ses lettres fondèrent une Confrérie du Sacré-Cœur au Caire d'abord, puis à Constantinople ; en résumé, à sa mort, elle avait inculqué la dévotion au Sacré-Cœur directement ou indirectement à soixante mille âmes. Son activité était prodigieuse, elle répandait partout des écrits en l'honneur du Sacré-Cœur, et ses lettres multipliaient au loin son action. Elle soupirait après l'extension du culte auquel sa vie était consacrée ; elle désirait voir s'établir dans toute l'Église une fête aussi solennelle que celle de la Fête-Dieu « Quand sera-ce, « écrivait-elle, que ce Sacré-Cœur recevra de l'Église « entière tout le culte qu'il en attend ? Je serais ravie « d'y contribuer par ma propre destruction, et ce « serait de tout mon cœur que je dirais : qu'il règne, « et que je meure !

Elle eut la consolation de préparer la consécration de Marseille au Sacré-Cœur. Marseille s'était enivrée de ses prospérités ; la fièvre du gain et celle du plaisir avaient gagné la masse de ses habitants. Anne-Madeleine fut choisie pour annoncer à ses concitoyens que la mesure de leurs iniquités était pleine. Au commencement du carême 1718, Dieu lui révéla le fléau qu'il allait déchaîner sur Marseille et lui ordonna d'en aver-

tir Mgr de Belzunce pour qu'il communiquât cette menace à son peuple. Le pieux Évêque s'acquitta de sa mission, mais sans succès ; le peuple resta sourd à sa voix ; l'heure de la justice avait sonné. Le 25 mai 1720, un vaisseau vomit de ses flancs la contagion dans la ville. En vain Mgr de Belzunce ordonna un jeûne général et prêcha la pénitence, les victimes tombaient par milliers. Le fléau frappait impitoyablement ceux qui par leurs désordres avaient attiré la colère divine ; il fit aussi des victimes parmi les bons. Mgr de Belzunce vit tomber à ses côtés les prêtres séculiers et réguliers qui secondaient son héroïque charité. Dix-huit Jésuites succombèrent parmi lesquels le P. Claude-François Milley, Directeur de la sœur Rémusat. Elle qui avait prophétisé la visite du fléau, Anne-Madeleine, que faisait-elle ? Sur l'ordre de sa supérieure, elle priait Notre-Seigneur de lui apprendre par quels hommages rendus à son divin Cœur, on obtiendrait la cessation du fléau. Et Notre-Seigneur lui demanda une fête solennelle le lendemain de l'Octave du Saint-Sacrement; il voulait, de plus, qu'en attendant, chaque fidèle se dévouât, par une prière au choix de Mgr l'Évêque, à honorer, selon le dessein de Dieu, le Cœur adorable de son Fils ; que par ce moyen ils seraient délivrés de la contagion, et qu'enfin ceux qui s'adonneraient à cette dévotion ne *manqueraient de secours que lorsque ce divin Cœur manquerait de puissance*.

Monseigneur, averti de cette révélation consolante, établit par un mandement du 22 octobre 1720, la fête demandée par Notre-Seigneur et, vu le jour encore reculé de cette fête, il résolut d'accomplir dès la Toussaint prochaine, l'acte solennel que la justice divine avait réclamé.

Le matin de ce jour, on le vit les pieds nus, la corde

au cou et le crucifix entre les mains, marcher à la tête de son clergé réduit à douze ecclésiastiques, et s'acheminer processionnellement vers l'autel dressé par ses ordres à l'entrée du Cours. Une foule immense le suivait fondant en larmes. Arrivé au pied de l'autel, le Pontife, le visage en pleurs, prononça d'une voix émue une amende honorable au Cœur Sacré de Jésus, puis il consacra à ce divin Cœur sa personne et son diocèse.

La prière de Marseille fut entendue, le fléau diminua d'intensité, et bientôt disparut entièrement. Le Sacré-Cœur avait sauvé la ville. Lorsqu'arriva la première fête de ce Cœur désormais si aimé, le 19 juin 1720, vers le soir, Mgr de Belzunce renouvela devant le même autel du Cours l'amende honorable et la Consécration de l'année précédente.

Malheureusement la reconnaissance dura peu : Marseille oubliant la perte de quarante mille de ses habitants,retomba dans ses désordres.En 1722,le bras vengeur de Dieu s'appesantit encore sur la ville et la peste reparut. Mgr de Belzunce invita les magistrats à concourir au grand acte de réparation. Ceux-ci décidèrent qu'ils feraient un vœu ferme, stable et irrévocable, entre les mains de Monseigneur l'Évêque, par lequel ils s'engageraient eux et leurs successeurs à perpétuité, à aller tous les ans, le jour de la Fête du Sacré-Cœur, entendre la Messe dans l'église du premier monastère de la Visitation, y communier, et offrir en réparation des crimes commis dans leur ville, un cierge de cire blanche du poids de quatre livres, orné de l'écusson de la ville, pour brûler ce jour-là devant le Saint-Sacrement, enfin à assister sur le soir du même jour, à une procession générale d'actions de grâces.

En vertu de cette disposition, le 12 juin 1722, fête du Sacré-Cœur dans la chapelle dite des Grandes Maries,

ou du premier couvent de la Visitation, Mgr de Belzunce célébra les saints mystères et donna la communion aux échevins qui renouvelèrent le vœu prononcé à la cathédrale et offrirent le cierge promis. A partir de ce jour, le nombre des malades diminua merveilleusement, et à la fin d'une neuvaine ordonnée par le pieux Évêque dans l'église de la Visitation, la peste disparut pour toujours.

Anne-Madeleine Rémusat n'avait pas atteint sa vingt-septième année quand elle vit le triomphe du Sacré-Cœur; elle vécut encore six ans pendant lesquels elle continua la lutte de générosité qu'elle avait commencée avec son bon Maître. Jésus enchérissait sur ses bontés passées et sœur Rémusat se montrait de plus en plus fidèle. Enfin les premiers jours de sa trentre-troisième année, au milieu d'une récréation, on la vit soudain toute ravie en Dieu s'écrier dans un saint transport : « Je mourrai cette année... mourir à « trente-trois ans, oh ! que cela est beau ! »

Elle mourut le 15 février 1730 dans la trente-troisième année de son âge et sa dix-huitième de religion.

PÈLERINAGE

LE VŒU DU SACRÉ-CŒUR A MARSEILLE (1872).

En 1720, la peste qui décimait Marseille avait cessé comme par enchantement le jour où Monseigneur de Belzunce son évêque avait consacré solennellement son diocèse au Sacré-Cœur. Mais comme le Corps de ville n'avait pas voulu s'associer à cette cérémonie,

deux ans après le fléau était revenu. Alors se repentant de leur faute, les échevins avaient fait le vœu que nous avons dit. Aussitôt le fléau cessa avec la même rapidité que la première fois ; et c'est de là que date pour Marseille cette dévotion du Sacré-Cœur que les révolutions n'ont pu éteindre et qui de nos jours encore s'est montrée avec tant d'éclat.

En 1870, les démagogues de Marseille, devançant la Commune, arborèrent leur sanglant drapeau et inaugurèrent le règne de la terreur. Le rétablissement de l'ordre quelques mois après ne mina pas leur influence, l'esprit qui les possédait se maintint dans les conseils de l'Hôtel de Ville ; et les administrateurs de la vieille cité refusèrent en 1872 de tenir le serment de leurs ancêtres et de rendre au Sacré-Cœur l'hommage solennellement voué.

Mais les vrais Marseillais ne l'entendaient pas ainsi. Il fut décidé par acclamation que M. Armand, président de la Chambre de commerce, accomplirait le vœu des Échevins de 1722 au nom de la population marseillaise, avec le concours du tribunal civil et des délégués des diverses corporations. Des places furent réservées à cette fin dans l'église des Grandes Maries (premier monastère de la Visitation). Le 7 juin, la ville de Marseille représentée par les notabilités du commerce, de la magistrature, de l'armée et du clergé, se pressait, dans l'enceinte trop étroite et assistait au Saint Sacrifice célébré par Monseigneur. Au dehors, la foule pieusement unie à la cérémonie du dedans chantait les hymnes sacrées et surtout ce doux et simple cantique que les malheurs de la France ont rendu si populaire : « Dieu de clémence, ô Dieu vainqueur, sauvez Rome et « la France par votre Sacré-Cœur. »

A l'Offertoire, M. Armand s'avança vers l'autel, se mit

à genoux, et tremblant d'émotion offrit à l'Évêque le flambeau de cire blanche orné des armes de la ville. Le flambeau fut aussitôt placé sur un chandelier spécial où il brûla tout le long du jour.

La Messe dite, Monseigneur récita trois *Pater* pour la France, pour Marseille et pour le Saint-Père et donna la bénédiction du Saint-Sacrement ; puis il voulut porter la même consolation au peuple massé au dehors. Les curés de Notre-Dame du Mont,de Saint-Pierre et de Saint-Paul s'emparèrent de deux candélabres et accompagnèrent l'adorable Eucharistie que Monseigneur éleva au dehors sur ces milliers de têtes religieusement inclinées pour les bénir et avec elles tout le diocèse du Sacré-Cœur de Jésus. La cérémonie était finie vers dix heures. Sur la demande de M. Armand, les principales autorités réunies dans la sacristie signèrent un procès verbal constatant que, le 7 juin 1872, la Chambre de commerce, pour tenir l'engagement pris en 1722, avait, au refus du Conseil municipal, accompli le vœu des échevins de Marseille.

La fête du matin n'était qu'un prélude. La fête du soir dépassa tout ce que Marseille avait jamais vu en pareilles circonstances ; les rues étaient jonchées de fleurs, pavoisées de joyeux pavillons, ornées de riches tentures, animées d'une foule radieuse où la joie éclatait avec des transports unanimes sans que les notes discordantes osassent se faire entendre, car elles n'étaient qu'une minime exception ! Indignée d'avoir été privée du triomphe et de la bénédiction de son divin Maître, la population marseillaise laissait échapper sa joie en voyant cette prohibition levée à l'heure où l'on n'espérait plus.

Le cortège qui accompagnait le Saint-Sacrement était si nombreux que, malgré l'étendue du parcours,

la croix rentrait à la cathédrale quand le Saint-Sacrement en sortait. On estime à dix mille environ le nombre des personnes qui prirent une part active à la procession, et sur ce nombre, les hommes comptaient pour plus des deux tiers.

Le Saint-Sacrement était suivi par M. le Général de division commandant l'état de siège, M. le Préfet des Bouches-du-Rhône, deux Généraux de brigade, les Présidents et membres des divers tribunaux de Marseille, les chefs et membres des diverses administrations, notamment le service complet de la douane, plusieurs consuls étrangers, des officiers de tous corps, de tous grades.

A la place de la municipalité, seule absente, tous les anciens maires, MM. Lagarde, Onfroy et Bernex avec leurs anciens adjoints et conseillers, marchaient à la suite des autorités. Puis venait une foule immense où la jeunesse catholique de la ville, toutes les notabilités du commerce et de l'industrie, toutes les professions libérales et la classe ouvrière s'étaient fait un devoir et un honneur de figurer. Tous ces groupes chantaient le cantique du Sacré-Cœur et le peuple, témoin de ce beau spectacle, éclatait en applaudissements contenus à grand'peine par les personnes qui composaient cet imposant défilé. Quand cette colonne qui grossissait incessamment passa sur le cours Saint-Louis, les bouquetières la couvrirent d'une pluie de fleurs. Les soldats qui formaient le cortège reçurent la même ovation et s'empressèrent d'orner des fleurs qu'ils recevaient la crosse de leurs fusils.

Au moment de la bénédiction solennelle, on entendit un assistant s'écrier : « oh ! que notre religion est belle ! » et ce cri échappé à l'enthousiasme d'une âme chrétienne avait de l'écho dans tous les cœurs. Au

reposoir du Cours Belzunce, une surprise avait été ménagée. Du haut de ce reposoir qui dominait la statue de l'immortel héros de la peste de Marseille, Monseigneur crut pouvoir faire l'amende honorable ; cette inspiration de son cœur et de sa foi fut récompensée par l'admirable recueillement qui régnait dans la foule immense.

Mais en rentrant à la cathédrale remplie d'hommes, on eût dit que les pierres du sanctuaire et la voûte de l'église chantaient elles aussi leur hymne au Sacré-Cœur : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis !* le peuple, fidèle héritier de cette antique dévotion marseillaise, ne cessait de le répéter avec un accent où se mêlaient l'amour, le repentir, la confiance et la joie. O mon Dieu, que sera donc le cantique du ciel, si même dans cette vallée de larmes vous inspirez à vos enfants coupables et repentants, des joies si innocentes et si douces !

A 8 heures tout était fini, mais la foule n'en avait point assez. Elle s'écoulait lentement, prolongeant dans la rue son enthousiasme et chantant avec un pieux ensemble, avec la paix que donne le cœur uni à Dieu. O vous qui parlez du peuple et qui voulez le faire heureux, venez voir comme il l'est, quand un grand sentiment s'empare de lui et l'élève au-dessus des misères qu'il lui fait oublier, des passions qu'il lui fait vaincre, des haines qu'il apaise en le rapprochant de son Dieu. (*Semaine catholique de Marseille.*)

Et cependant ceux qui se disent les amis du peuple ont interdit de nouveau cette procession. O peuple, jusques à quand te laisseras-tu tromper ? Prends garde d'écouter les charlatans qui t'exploitent : parjure à tes serments, renégat du Sacré-Cœur qui t'a sauvé, en seras-tu plus heureux ? Voici que les fléaux que tu ne

connaissais plus, s'acclimatent dans tes murs, coup sur coup le choléra te fait sa visite, veux-tu l'éloigner à jamais ? reviens au Sacré-Cœur. Le fléau de Dieu n'avance plus quand la grande voix de tout un peuple lui crie : « arrête, le Cœur de Jésus est là ! »

PRATIQUE

Porter le scapulaire du Sacré-Cœur et en propager l'usage à l'exemple de la Vénérable Madeleine Rémusat.

PRIÈRE

Consécration de Mgr de Belzunce au Sacré Cœur de Jésus (prononcée à Marseille sur le Cours, le jour de la Toussaint, 1720).

O Cœur adorable du Sauveur de tous les hommes, je vous consacre de nouveau, dans cette solennité, cette ville et ce diocèse, mon cœur et ceux de mes diocésains. Nous dévouons, tous ensemble entièrement, sans réserve et sans retour, nos cœurs à votre divin service : venez, ô Dieu de bonté, venez en prendre possession. Venez y régner seul ; venez en bannir l'amour profond et criminel des créatures et des biens périssables. Chassez-en tout ce qui vous y déplait, purifiez leurs intentions, ornez-les de toutes les vertus qui peuvent les rendre des cœurs selon le vôtre, doux, humbles et patients. Embrasez-les du feu sacré de votre amour ; qu'ils n'oublient jamais les saintes résolutions qu'ils ont formées dans ces jours de deuil et de larmes ; fortifiez leur faiblesse, soyez leur guide, leur consolateur, leur défenseur, que rien ne soit capable de les séparer

de vous pendant la vie, et surtout au moment redoutable de la mort. Qu'ils ne respirent plus que pour vous, afin que nos noms étant écrits dans votre Cœur comme dans le livre de vie, nous vous adorions tous, nous vous louions, nous vous bénissions, nous vous aimions pendant toute l'éternité.

MAXIME

Des âmes, ô mon Dieu, et je suis assez riche!

INVOCATION

Saint, saint, saint le seigneur Dieu des armées : la terre est remplie de votre gloire ; Gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint Esprit.

(100 *jours d'indulg. une fois le jour. Clém. XIV.* 26 *juin* 1770.)

Seizième jour.

LA BONTÉ DU CŒUR DE JÉSUS.

I

MADELEINE OU LA CONVERTIE DU SACRÉ-CŒUR.

Fides tua te salvam fecit, vade in pace.
Votre Foi vous a sauvée, allez en paix.
(Luc. VII. 50.)

Nous adoptons ici la tradition que de récents travaux ont mise à l'abri de tous les doutes : celle qui ne voit qu'un seul et même personnage dans la sœur de Marthe et de Lazare, et dans la pécheresse qui vint chez Simon le Pharisien chercher aux pieds de Jésus son pardon. Elle nous apparaît tour à tour comme la convertie du Sacré-Cœur et comme l'objet de ses prédilections, Contemplons aujourd'hui dans la pécheresse la convertie du Sacré-Cœur, sa conquête.

I. Que j'aime les industries qu'emploie le bon Maître pour convertir les âmes ! Souvent il se réserve d'agir seul, d'être seul l'ouvrier du triomphe qu'il médite, souvent aussi il daigne employer un intermédiaire et se sert pour gagner une âme de l'assistance d'une autre âme. Tantôt c'est une mère, Monique ; c'est un

prêtre, Ambroise. Tantôt c'est une sœur; aujourd'hui c'est Marthe sœur de Marie-Madeleine. Celle-ci était jeune, riche, douée de tous les agréments de l'esprit et du corps; elle avait reçu de Dieu ce merveilleux ensemble de qualités brillantes qui excluent la médiocrité et condamnent l'âme qui les possède à une inévitable grandeur, à celle de la vertu ou à celle de l'ingratitude. Madeleine n'avait pas usé de ces biens selon les vues du Maître qui les lui prodiguait ; au lieu de contenir les effusions de son ardente nature dans les chastes limites d'une amitié honnête, elle avait convoité, elle avait obtenu des victoires pleines d'ignominies, et les scandales de son inconduite désolaient sa famille. Marthe son aînée, la noble et généreuse Marthe gémissait des égarements de Madeleine. Elle connaissait la bonté du Cœur de Jésus, sa puissance sur les âmes. Madeleine voudra-t-elle, pourra-t-elle résister à l'ascendant de sa vertu? Marthe essaya donc de ménager une rencontre entre le Sauveur et la pécheresse. Au retour de ces excursions apostoliques où, de concert avec quelques pieuses femmes, elle suivait les prédications du Sauveur et pourvoyait à ses besoins, elle parlait à sa sœur de ce qu'elle avait vu et entendu, elle l'entretenait de ce prophète, de ce thaumaturge qui passait en faisant le bien. « Il rend, lui « disait-elle, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la « parole aux muets, il dénoue les membres des para- « lytiques, et il vient de rendre à la veuve de Naïm ce « fils unique que la mort lui avait enlevé. Jamais « homme n'a parlé comme cet homme ; il n'a pas con- « damné la femme adultère, il n'a de rigueurs que « pour les Pharisiens hypocrites ; les pauvres pécheurs, « les publicains, il ne les repousse pas, ne serait-il pas « le Christ, le Messie que nous attendons ? » Ces paro-

les finissent par éveiller l'attention et bientôt la curiosité de Madeleine, la grâce achève ce que la curiosité commence. « J'irai, se dit-elle, je le verrai, dût-il me « dire comme à la Samaritaine tout ce que j'ai fait. » Déjà elle cède à son insu à l'appel du Sacré-Cœur. Elle part, elle arrive, se mêle à la foule ; Jésus l'attendait, il attache sur elle son regard, ce regard qui devait un jour convertir son disciple trois fois infidèle. Un trouble salutaire se répand dans Marie-Madeleine, avec ce trouble une confiance qui la rassure, et dans son cœur un amour qui ne ressemble à aucun autre amour. Et Jésus parlait, et Madeleine écoutait, il parlait pour elle, et elle ne perdait aucune de ses paroles. Il disait : « Les malades et non les autres ont besoin de méde- « cins,je ne suis pas venu pour appeler les justes,mais « les pécheurs à la pénitence.» Il disait encore : « Bien- « heureux les cœurs purs, ils verront Dieu. — Mal- « heur à celui par qui le scandale arrive, » ou encore : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd « son âme. » — Madeleine émue et tremblante écoutait toujours. Peut-être Jésus racontait-il ce jour-là une de ses plus touchantes paraboles, celle de l'enfant prodigue ou celle de la brebis infidèle, et Marie-Madeleine se disait : « Ce prodigue, cette brebis égarée, « c'est moi ; le bon Pasteur, c'est lui ! « Enfin Jésus ajoutait : « Venez à moi, vous qui êtes fatigués de votre « fardeau, qui êtes dans la peine, et je vous soulage- « rai. » A ce dernier appel, Madeleine ne résiste plus, elle est gagnée. Le trait de la grâce a pénétré dans son cœur, il n'en sortira plus. Elle est à Jésus ; la même grâce qui lui a montré la profondeur de sa misère lui dévoile aussi l'étendue de la divine miséricorde.

II. Elle se retire, elle revoit sa demeure somptueuse,

mais elle est loin de se complaire désormais au sein de ce luxe qui l'accuse. Tout a changé d'aspect ; tout ce qu'elle aimait, elle le méprise. Elle a chassé loin de ses yeux le vil troupeau de ses adorateurs, elle s'éloigne du péché, des occasions du péché ; ce n'est pas assez : elle veut expier ses scandales, et par un repentir public réparer la publicité de son inconduite. Elle apprend que Jésus est invité à un repas chez Simon le Pharisien. « J'irai, se dit-elle, je me pros-« ternerai à ses pieds, j'obtiendrai mon pardon. » Mais y a-t-elle bien songé ? troubler ainsi par un éclat bizarre la joie du festin, qu'en dira-t-on ? Et si Jésus n'avait pour elle que du mépris ? « non, c'est mon Sau-« veur,mon médecin, j'irai. » Elle croit à la miséricorde du Sacré-Cœur, c'est un premier pas dans la voie du repentir. Elle fait servir à sa pénitence tout ce qui a servi à son péché, c'est le second. Ces yeux complices de son déshonneur, elle les noyera dans ses larmes ; cette chevelure dont elle disposait avec art le séduisant assemblage, elle l'emploiera à essuyer les pieds du Sauveur; et ces parfums qui nourrissaient sa beauté, elle va les consacrer à un plus noble usage ; mais son cœur, cet auteur de tout le mal, elle le donnera à Jésus, et l'amour réparera ce que l'amour a perdu.

La voyez-vous entrer dans la salle du festin, portant à la main un vase d'albâtre rempli des parfums les plus précieux ; elle s'approche de Jésus, elle est à ses pieds, les arrose de ses larmes, les essuie avec ses cheveux, les baise avec respect et verse sur eux tous ses parfums, tout son amour. Elle ne parle pas, mais ses larmes parlent, plaident pour elle. Oh ! que je voudrais traduire ce muet langage des larmes ! « Jésus, « fils de David, ayez pitié de moi ! Vous n'achevez pas « le roseau à demi rompu, ayez pitié de moi; je suis

« pécheresse, mais vous êtes bon, ayez pitié ; que je « mette à vous servir l'ardeur que j'ai mise à vous « offenser. »

Et Jésus la laisse faire, il souffre que ses mains le touchent, que ses lèvres se purifient en lui baisant les pieds ; il la regarde avec bonté, il savoure ce repentir, ces premières ardeurs d'un amour qui ne s'éteindra plus. Cependant autour de lui on murmure : « Si cet homme etait prophète, il saurait quelle « est cette femme. » Oh ! voilà bien le monde, il ne croit pas au repentir ; les crimes commis pour lui plaire, il ne les pardonne pas ; il conduit la victime au précipice en la parant de fleurs. Se laisse-t-elle entraîner par la fascination de l'abîme, il l'accable de ses mépris. Oh ! que Jésus est plus compatisant que le monde ! Il fait tout pour prévenir nos chutes ; sommes-nous tombés, il nous relève, nous pardonne, nous réhabilite et nous glorifie. Ne l'entendez-vous pas plaider pour Madeleine ? raconter avec complaisance toutes les prodigalités de son repentir, se faire l'apologiste de ses saintes audaces, le panégyriste de sa confiance ? « Beaucoup de péchés, dit-il, lui sont remis parce qu'elle « a beaucoup aimé, » et s'adressant à Madeleine : « Vos « péchés vous sont remis. » Les convives s'étonnent de ce langage, de cette puissance usurpée par un homme; il n'appartient qu'à Dieu de remettre les péchés. — Aussi Jésus n'est-il pas un simple homme, c'est le Fils de Dieu, et il dit à Madeleine : « Votre foi vous a sau- « vée, allez en paix ! »

Heureuse Madeleine, elle a trouvé le pardon qu'elle cherchait, et avec le pardon la paix de l'âme, la vraie liberté, une seconde naissance. Jésus lui a donné un nouveau cœur, un cœur pur, un cœur vierge, un cœur d'ange ! Elle n'en peut douter, elle a reçu l'absolution

la plus authentique qui fut jamais, de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ! Est-ce son monopole exclusif? non ; si nous avons imité Madeleine dans son ingratitude, imitons-la dans son repentir. Allons à Jésus dans la personne du prêtre, et les paroles que Madeleine a entendues, nous les entendrons aussi : qu'elles tombent des lèvres mêmes de Notre Seigneur ou de celles de son ministre, elles n'en sont pas moins efficaces, le ciel les ratifie : vos péchés vous sont remis, vos dettes sont effacées, vos droits ressuscitent, votre cœur se dilate, et chacun des pas faits dans l'innocence recouvrée vous rapproche de la vraie patrie.

HENRI-MARIE BOUDON.

Nous avons raconté ailleurs la jeunesse du grand archidiacre d'Évreux, et sa dévotion à la sainte Vierge (*Mois des enfants de Marie.* T. I.) Aujourd'hui nous ferons connaître dans ce grand serviteur de Marie, le fidèle disciple du Sacré-Cœur de Jésus.

Le culte qu'il rendait au très saint et immaculé Cœur de Marie devait le conduire au culte du Cœur adorable de Notre-Seigneur. Si les perfections du Cœur virginal de la Mère ravissaient le cœur d'Henri Boudon, comment, devant les excellences incomparables du Cœur sacré de son divin Fils, aurait-il pu demeurer insensible ? Il n'avait garde de séparer dans ses hommages deux cœurs que la Providence a unis si étroitement. Dans le Cœur du Fils et dans celui de la Mère se trouve une harmonie parfaite ; ce sont les mêmes battements, les mêmes désirs, les mêmes affections : *Cor Mariæ, Cor Christi ;* le Cœur de Marie, c'est le Cœur de son Fils. A quel point Boudon était convaincu

de l'union qui rapproche ces deux cœurs pour n'en faire qu'un seul, il le donne à penser dans un acte de consécration qu'il avait composé pour son usage le 8 décembre 1652, âgé seulement de 27 ans. Le voici textuellement :

Dieu seul
Offrande au Cœur de Jésus et, en Jésus,
à celui de Marie.

« Adorable Jésus, renonçant de toutes mes forces à « mon esprit et m'abandonnant absolument au vôtre, « et m'y unissant entièrement en l'honneur des amours « ineffables que vous avez pour votre sacrée Mère, je « me consacre totalement à son Cœur précieux et tout « virginal et je veux l'honorer avec les plus humbles « respects et les plus profondes soumissions, dès le « premier instant de sa Conception que je reconnais « très pure, très immaculée et sans aucune tache, « voulant par une résolution irrévocable, dépendre à « jamais de ce Cœur suraimable qui ne fait qu'un Cœur « avec le vôtre très divin, en qualité d'esclave perpé- « tuel. Je ne veux plus être qu'une victime de ce cher « et bénit Cœur ; je vous dédie en l'honneur de ce Cœur « mon âme, toutes ses puissances, mon corps, tout ce « que j'ai fait et ferai jamais de bien, par les secours « de votre sainte grâce, et l'en fais l'héritier, lui met- « tant tout entre les mains pour en disposer et les « donner à qui bon lui semblera, voulant tout, si c'est « son bon plaisir. Je ne veux plus vivre qu'en votre « union et pour l'amour de vous, tellement que je re- « nonce à toute autre estime, à tout autre désir, à « toute autre affection.

« O mon Jésus, c'est dans votre Cœur abimé d'amour, « que je quitte mon être et tout ce que je suis, que je

« consomme et anéantis mon chétif cœur et tous ses « mouvements. Non, je proteste en présence de toutes « les belles intelligences du Paradis, de tous les saints « de l'Empirée et spécialement de mon cher ange, de « saint Joseph et de saint Jean l'évangeliste, mon « fidèle ami, que je ne veux plus rien faire du tout « par mon propre mouvement, que j'aimerais mieux « mourir que de regarder un seul moment d'autres in- « térêts que ceux de votre Cœur glorieux, que je veux « me tenir purement comme son instrument, me lais- « sant conduire à tout ce qu'il voudra et ne prenant « aucune part qu'à ses seules affaires.

« Oui, ô Cœur suraimable, Cœur précieux, Cœur « inestimable, quand je devrais être privé du ciel et « de la terre, je le veux, s'il y va d'un seul petit brin « de ta gloire, tu seras à jamais mon cher Tout ; que « je meure, que je vive, qu'il m'arrive tout ce qui « pourra, n'importe ; je ne pense, je ne veux, je n'aime « que toi seulement, je ne demande rien, je ne veux « rien ; tout ce que tu veux, c'est ce que je désire ; je « ne veux penser que par tes pensées, estimer que ce « que tu estimes et ne vivre que de ta vie ; je m'unis à « tous les desseins que tu as. O amour, ô amour, pur « et divin amour, anéantis-moi entièrement dans tes « pures et divines flammes !

Le jour de l'Immaculée Conception 1651.

C'est le 8 décembre 1651, que Boudon traçait ces lignes, bien avant que la B. Marguerite Marie, née le 22 juillet 1647, fût honorée des grandes communications du Sauveur. Si l'on voulait chercher à quelle source il avait puisé ces affections si tendres, ce dévouement si généreux pour les Sacrés Cœurs de Jésus et

de Marie, on pourrait assigner avec vraisemblance les écrits et les institutions du Vénérable père Jean Eudes. Écoutons l'auteur de la vie de M. Boudon : « De toutes « les pratiques dont la piété se sert pour honorer la « sainte Vierge, celle qui plaisait le plus à l'âme tendre « de Boudon, était la dévotion à son saint Cœur. Il vit « avec transport cette dévotion se propager et s'étendre « par les soins du Père Eudes malgré les oppositions de « l'esprit de parti et la répugnance de ceux que les cla- « meurs intimidaient. Il s'empressa d'attacher ses « jeunes condisciples au culte de ce Cœur compatis- « sant et de le leur montrer comme le canal de toutes « les grâces et de toutes les bénédictions. Des consi- « dérations si consolantes devaient agir puissam- « ment sur leur esprit, aussi la fête du saint Cœur de « Marie fut-elle mise au rang des principales fêtes « de la Congrégation. On se servit pour la solennité du « livre que venait de publier le Père Eudes. Tous les « jours on récitait les litanies qu'il avait composées en « son honneur, devant un tableau que Boudon avait « fait faire et qui représentait les Cœurs de Jésus et de « Marie, environnés d'anges adorateurs avec ces pa- « roles : *Cor Jesu et Mariæ, cœtus nostri gloria ;* « Cœurs de Jésus et de Marie, vous êtes la gloire de « notre association ».

Cependant les disciples de Boudon s'effrayèrent des attaques dirigées contre la dévotion au saint Cœur de Marie, ils crurent qu'ils devaient sacrifier leurs préférences à l'intérêt de la religion. En vain Boudon prit la défense de la sainte Vierge, en vain il se fit l'avocat du Cœur immaculé de sa Mère du ciel, ses raisons ne prévalurent pas sur le parti pris d'une majorité pusillanime. Il fut décidé que la fête serait rayée du règlement et qu'on ne la compterait plus au nombre de celles de la Congrégation. (*Vie de M. Boudon.*)

Boudon n'en fut pas moins fidèle au culte qu'il avait voué au Cœur de Marie ; la consécration que nous avons citée en est la preuve, elle montre aussi qu'il n'avait pas tardé de s'élever du Cœur de la Mère à celui de son divin Fils. Ces Cœurs sacrés furent sa force et sa consolation dans les tribulations qui devaient bientôt l'assaillir. Les mêmes hommes qui poursuivaient dans le Père Eudes le zèle de la vraie doctrine ne pardonnaient pas à Boudon, devenu archidiacre d'Évreux, son dévouement à la même cause. Ils jurèrent sa perte. Les mensonges les plus odieux, les insinuations les plus perfides, les calomnies les plus infâmes furent mises en œuvre pour noircir sa réputation ; et la trame était si habilement ourdie, que les meilleurs esprits, les hommes les plus sympathiques à Boudon se laissèrent prévenir. Son évêque, Mgr de Maupas se prononça contre lui, et le Père Eudes lui-même, qui savait ce dont la haine des sectaires est capable et qui en était le premier la victime, finit par douter de l'innocence du grand Archidiacre et substitua à ses anciens témoignages de bienveillance, la réserve la plus blessante, la froideur la plus affectée. Boudon était abandonné de presque tous ses amis, mais il lui restait le Cœur de sa Mère, il lui restait Jésus. Il attendait patiemment qu'il plût à Dieu de faire connaître son innocence, et l'heure ne tarda pas à venir. Ses ennemis eux-mêmes, frappés par la divine justice, reconnurent leurs torts et sollicitèrent leur pardon. Mgr de Maupas sut à force de bontés faire oublier à Boudon les injustes procédés de sa loyauté surprise, et nous ne doutons point que le Vénérable Père Eudes n'ait reconnu avec empressement que jamais l'archidiacre n'avait démérité de son estime.

Pour stimuler la dévotion du pieux zélateur du Sacré

Cœur de Jésus, Dieu permit que les manifestations de Paray-le-Monial arrivassent à son oreille. Voici comment il s'exprime dans une lettre à M. Bosguerard, son toujours fidèle ami (Lettre CCXXX. Édit. Migne).

« Depuis peu d'années notre bon Sauveur a fait « connaître à une religieuse de la Visitation de la pe- « tite ville de Paray en Bourgogne, qu'il voulait établir « la dévotion de son Sacré-Cœur dans ces temps-ci, et « qu'il se servirait des Pères jésuites pour ce sujet ; « qui en effet l'ont déjà établie non seulement dans « l'Europe mais dans les Indes et le Canada. Ils en ont « fait un excellent livre imprimé à Lyon, dont j'ai été « touché, et à Rouen on a fait un extrait de ce livre « qui se vend chez Hérault au Palais. J'ai connu par « mon expérience ce qui y est remarqué, que Notre- « Seigneur fera de grandes grâces à ceux qui auront « dévotion à son Sacré-Cœur. Il nous faut faire de « notre mieux en sa divine vertu, pour coopérer à « l'établissement de cette dévotion. Le Pape a accordé « indulgence plénière à toutes les maisons de la Visi- « tation qui en feraient la fête, et notre bon Sauveur a « révélé à sainte Gertrude qu'il réservait cette dévo- « tion pour les derniers temps. »

Il est à croire que Boudon tint parole. Le Sacré-Cœur vient souvent sous sa plume. Voici quel était l'entête de ses lettres : « Dieu seul... Monsieur, Dieu seul en « trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union de « notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les « hommes ; » mais dans ses dernières années il écrit : « Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul « dans l'*union sainte du Sacré-Cœur* de notre bon « Sauveur, le Sauveur de tous les hommes : toujours « dans cette divine union : ah ! que ce soit pour « jamais ! » Ou bien : « Monsieur, Dieu seul en trois

« personnes, dans l'*union du Sacré-Cœur* de notre « doux Sauveur, » et il ajoute: «je prie en toute humilité « ce Cœur divin, infiniment aimant et infiniment « aimable, que vous trouviez en lui les reconnais- « sances que je dois à votre obligeante charité, » ou encore, après l'entête ordinaire : « L'âme qui repose « dans ce divin Cœur possède une paix qui passe tout « sentiment et que tous les hommes et les démons « ensemble ne pourraient troubler : ainsi demeurer « dans le Cœur de Jésus sans en sortir ni pour aucune « créature ni pour soi-même, c'est être toujours con- « tent, hors de cet aimable Cœur on est toujours in- « quiet. » (Lettres CCXXIV et CCXXV.) Enfin dans la Lettre CCLXV, il commente ainsi l'union sainte avec le Cœur de Jésus : « union si étroite qu'étant faits une « même chose avec lui, en qualité de ses membres, « c'est lui qui doit vivre en nous par une mort à nous « mêmes et à toutes les choses créées. Ainsi notre vie, « nos actions, nos souffrances, tout doit être divin en « nous ; nous devons vivre, parler, converser, prier, « faire tout d'une manière digne de Jésus-Christ. »

Henri-Marie Boudon mérite d'être compté parmi les apôtres du Sacré-Cœur. A son tour le Cœur de Jésus lui fut fidèle. Il rassasia des plus vives ardeurs ce cœur affamé du divin amour. Henri Boudon a beaucoup aimé Notre-Seigneur, il l'a fait beaucoup aimer ; ses livres ont porté partout le feu dont il était consumé. Ils firent longtemps les délices des âmes pieuses et ne méritent pas l'oubli où ils sont tombés aujourd'hui ; jamais ils ne furent plus actuels ; Dieu et sa Providence, le chrétien et ses grandeurs baptismales furent-ils jamais plus inconnus, plus méconnus que de nos jours ; la science du catéchisme plus ignorée ; avons-nous eu jamais plus besoin de nous associer pour établir le

règne de Dieu sur la terre ? O mon Dieu, donnez-nous d'autres Henri Boudon ; donnez-nous des esclaves de la Mère de Dieu comme lui; donnez-nous des écrivains dont la plume ranime la piété comme la sienne, des prédicateurs qui crient comme lui au divin amour !

PÈLERINAGE A TRAVERS LE MONDE

LE 16 JUIN 1875, OU CONSÉCRATION DU MONDE AU SACRÉ-CŒUR.

Pendant le Concile du Vatican, un vaste pétitionnement fut organisé dans tout l'univers catholique par les soins des Directeurs et des Zélateurs de l'Apostolat de la Prière, pour obtenir du Souverain Pontife qu'il consacrât au Divin Cœur de Jésus, sous les auspices du Cœur immaculé de Marie, l'Église entière dont il est le Chef. Le Directeur général, présent à Rome, put obtenir la signature de la plus grande partie des Pères du Concile auxquels se joignirent bientôt plus de cent mille fidèles. De toutes les contrées du globe arrivèrent des pétitions, au bas desquelles les noms les plus illustres se mêlaient aux noms les plus obscurs. C'était le corps entier de l'Église qui, par ses membres les plus fervents, suppliait son Chef visible de couronner par un acte plus solennel les hommages rendus au Cœur de Jésus par les Églises particulières. Cette demande présentée au Saint-Père vers la fin du Concile fut très favorablement accueillie ; mais bientôt la guerre éclata, le Concile fut interrompu, Rome fut envahie, la décision fut ajournée, mais non abandonnée. Une commission de Cardinaux était chargée par le Saint-Père d'étudier

l'opportunité et le mode de cette solennelle consécration. En attendant, le pétitionnement continuait. Les Enfants de Marie de Madrid, prenant l'initiative en Espagne, réunissaient plus de sept cent mille signatures, que son Éminence le Cardinal Franchi, protecteur officiel de l'Apostolat, remettait dans un magnifique volume au Saint-Père. La Belgique préparait une souscription nationale, et le diocèse de Marseille trouvait à lui seul dans la ville et la banlieue cent dix mille adhésions.

Cependant Monseigneur l'archevêque de Toulouse adressait aux archevêques et évêques du monde entier une supplique qu'il désirait présenter chargée de leurs signatures au Saint-Père Pie IX. Cette supplique spéciale de l'épiscopat demandait : 1° Que le Saint-Père daignât fixer le jour où lui-même vouerait et consacrerait Rome et le monde au Sacré Cœur de Jésus ; 2° que Sa Sainteté ordonnât que le même jour, dans le monde entier, tous les prélats fissent la consécration solennelle de leurs diocèses ou missions ; que par leurs soins, tous les curés, les missionnaires, les supérieurs réguliers ou séculiers de toutes les communautés, monastères, séminaires, écoles, orphelinats, etc., consacrassent au Sacré-Cœur les paroisses, missions, etc., dont ils ont la charge ; 3° qu'on fît partout un triduum d'exercices spirituels pour servir de préparation à cette solennité ; 4° que Sa Sainteté daignât ouvrir le trésor des indulgences en faveur de tous ceux qui participeront à cette solennité ; 5° que cet acte de consécration fût renouvelé tous les ans, au jour de la fête du Sacré-Cœur ; 6° que cette fête du Sacré-Cœur qui est célébrée après l'octave de la Fête-Dieu, fût désormais élevée au rit de première classe avec octave ; 7° enfin que, si cette consécration ne

pouvait se faire en quelques endroits au jour fixé, il fût loisible de la célébrer quelques jours ou quelques mois après avec les mêmes grâces et les mêmes indulgences.

Les adhésions d'un très grand nombre d'archevêques et évêques du monde catholique ne tardèrent pas à se produire; deux cents d'entre eux envoyèrent leurs signatures à sa Grandeur l'archevêque de Toulouse, ou au R. P. Maresca, directeur de l'Apostolat en Italie. De son côté, Mgr l'Archevêque de Bourges adressait au Saint-Père trente volumes magnifiquement reliés contenant la demande de cent soixante évêques français et étrangers et de trois millions de fidèles, priant Pie IX de consacrer l'Église universelle au Sacré-Cœur. On avait donc un total de trois cent quatre-vingts signatures épiscopales. Dans ce total ne sont pas comprises les adhésions adressées directement au Cardinal Franchi, protecteur de l'Apostolat. Enfin remarquons que celles des évêques éloignés n'avaient pas encore eu le temps d'arriver.

Le Saint-Père se rendit à tant d'instances et décida que le 16 juin 1875, fête du Sacré-Cœur, serait le jour fixé pour la consécration du monde entier. Il fit plus, il détermina la formule qu'il faudrait employer pour gagner l'indulgence plénière attachée à cette consécration; il n'ordonnait pas, il invitait tous les fidèles à s'unir à lui pour se vouer et se consacrer au divin Cœur. En effet, un décret de la Congrégation des Rites du 22 avril 1875, notifiait l'indulgence plénière accordée aux conditions ordinaires à tous ceux qui, le 16 juin 1875, réciteraient l'acte de consécration au Sacré-Cœur proposé par le Saint-Père. De plus, Sa Sainteté donnait au Directeur général de l'Apostolat qui se trouvait à Rome en ce temps-là, la mission de faire parvenir le texte de

la consécration qu'elle avait choisie elle-même, à tous les archevêques et évêques du monde entier. Le Père Ramière n'oublia rien pour s'acquitter de ce noble mandat, et Nosseigneurs les évêques,qui furent avertis à temps, s'empressèrent d'inviter et de préparer leurs ouailles à l'acte solennel. Enfin le grand jour arriva. Le 16 juin ramenait le deux-centième anniversaire du jour où Notre-Seigneur donna à la B. Marguerite-Marie la mission de propager la dévotion à son divin Cœur.

Tandis qu'à Rome le Souverain Pontife se consacrait au Cœur de Jésus dans l'obscurité d'un humble sanctuaire, et qu'il souhaitait en donnant son cœur de donner à Jésus tous les cœurs, les fidèles se pressaient dans les basiliques patriarcales, dans les églises paroissiales et particulièrement au Jésu, et s'unissaient à la consécration qu'un prêtre prononçait en leur nom devant le Saint-Sacrement exposé. Il en était de même dans toutes les provinces de la catholicité où l'invitation du Saint-Père était parvenue. C'était partout une magnifique explosion de foi et d'amour. La royauté de Jésus-Christ était acclamée, tous s'engageaient à respecter le saint nom et le saint jour ; tous promettaient de croire ce qu'enseigne le Pape et de vouloir ce qu'il ordonne.

L'élan était universel : même ceux qu'une longue indifférence avait retenus loin de nos autels, se laissaient entraîner par le mouvement et retrouvaient sur leurs lèvres pour se consacrer au Sacré-Cœur, le serment de leur première Communion. Nous l'avons vu et nous pouvons en rendre témoignage, ce jour-là, l'immense basilique de Saint-Quentin était comble, toutes les classes de la société se pressaient dans la vaste enceinte, et cette foule un moment houleuse se

calmait sous notre parole ; et lorsque M. Mathieu, cet ardent zélateur de la Communion réparatrice et de l'Apostolat lut à haute voix, devant le magnifique autel du Sacré-Cœur, la consécration venue de Rome, il n'y avait plus dans ces milliers de fidèles, qu'un cœur et qu'une âme.

Toutes les Semaines religieuses, tous les journaux catholiques ont raconté en termes émus les manifestations accomplies dans les divers diocèses de France et de l'étranger. En beaucoup d'endroits, la solennité ne se tint pas renfermée dans l'enceinte sacrée. A Paris, pendant que les fidèles remplissaient les églises, à Toulouse, au Puy, etc., etc., les édifices et les habitations particulières étaient illuminés. Une cérémonie pleine de larmes et d'espérance s'accomplissait sur la butte de Montmartre. Son Eminence Mgr l'archevêque de Paris, entouré de pontifes, de prêtres et de plusieurs milliers de chrétiens d'élite, posait la première pierre de l'église que la France pénitente élève en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. Les députés catholiques de l'assemblée nationale s'étaient donné rendez-vous à Montmartre, et près de deux cents d'entre eux se trouvèrent là.

L'élan des catholiques belges fut tout ce qu'on pouvait en attendre. Partout les décorations des églises furent splendides ; mais plus magnifique encore l'ornementation des âmes. Le nombre des communiants fut partout très grand, dans les villes ils se comptaient par milliers ; un aimant merveilleux attirait à la table sainte ces multitudes de convives, c'était le Sacré-Cœur ! Les grandes villes de l'Italie et de la Sicile ne se montrèrent ni moins enthousiastes ni moins ferventes. La catholique Espagne, bien que divisée par les compétitions sanglantes des partis, se retrouvait

unie devant les autels du Sacré-Cœur. De la Hollande on écrivait : « Nous ne savons pas faire ici des démons-« trations flamboyantes, mais le sentiment catholique « est très vif et l'on prie beaucoup. Le 16 juin, les Hol-« landais se sont surpassés; pour ne citer qu'une seule « ville, Amsterdam, il y a eu dans la journée du 16 juin « seize mille cinq cents communions sur soixante mille « catholiques. » La fête ne fut pas moins consolante dans les pays de missions : Constantinople et le Caire, ces deux capitales du mahométisme, virent des céré-monies que maintes villes d'Europe auraient pu leur envier. La Syrie, cette terre classique de la dévotion au Sacré-Cœur, n'eut garde de se montrer inférieure à son passé. D'un autre côté, les habitants de l'Amérique centrale se consacraient en foule au Cœur de Jésus. Le Mexique s'affirmait toujours fidèle malgré ses dissen-sions intestines; le Canada rivalisait avec la mère-patrie ; et les tribus qui errent au pied des Montagnes Rocheuses, les Cœurs d'alène en particulier, faisaient profession dans leur langue d'aimer uniquement le Cœur qui les aime infiniment.

La nouvelle de la consécration qui devait se faire le 16 juin n'arriva en Chine que le 10 du même mois avec la formule en chinois. On mit la plus grande activité à imprimer cette formule, et à la faire cir-culer, de sorte que la plupart des chrétientés du Céleste Empire purent fraterniser le même jour avec les catholiques d'Europe dans une commune profession de foi et d'amour au Sacré-Cœur. Mgr Languillat, d'accord avec son clergé, envoya au Souverain Pontife la dépêche suivante : « L'évêque, les fidèles du Kiang-« non, se consacrant au Sacré-Cœur, présentent au « grand Pie IX leurs félicitations et leurs vœux. »

Sa Sainteté répondit : « Le Souverain Pontife vous

« remercie du fond du cœur, et vous accorde avec « amour la bénédiction apostolique. »

Le Père Ramière sachant que la notification de l'indulgence plénière accordée aux fidèles qui le 16 juin 1875 se consacreraient au Cœur de Jésus, selon la formule prescrite, n'avait pu arriver à temps à tous les évêques du monde, sollicita et obtint de sa Sainteté que cette même indulgence fût accordée pour le 26 décembre de la même année. Heureux de cette concession, le Père s'empressa d'en avertir les Vicaires apostoliques qu'elle concernait principalement.

Ainsi toute l'Église put participer aux largesses du Sacré-Cœur et les chrétientés les plus inaccessibles ne furent pas déshéritées.

Et maintenant qu'est-il résulté de ce grand acte, objet de tant de sollicitudes et d'espérances? Il en est résulté 1° un accroissement de cette dévotion au Cœur de Jésus de laquelle dépend le salut du monde ; 2° parmi les fidèles un accroissement de confiance dans le prochain triomphe de l'Église ; 3° un accroissement d'honneur pour l'Apostolat de la Prière : ainsi que l'écrivait au Père Ramière l'abbé Van den Berghe : « C'est vous qui avez donné l'impulsion au pétitionne- « ment, et de plus, c'est vous qui avez été choisi « comme intermédiaire, pour faire parvenir aux « évêques du monde entier la connaissance de cet « heureux décret et de l'acte de consécration. »

PRATIQUE

Renouveler sa consécration au Sacré-Cœur.

PRIÈRE

Acte de consécration au Cœur adorable de Jésus (16 juin).

O mon Jésus prosterné humblement à vos pieds, je reconnais solennellement qu'à tous les titres de justice et de gratitude, j'appartiens totalement à vous, ô mon Rédempteur, source unique de tout bien pour mon esprit et mon corps ! et m'unissant aux intentions du Souverain Pontife, je me consacre moi-même et tout ce qui m'appartient à votre Cœur Sacré. Je veux désormais l'aimer et le servir uniquement de toute mon âme, de tout mon cœur, de toutes mes forces, en faisant mieux votre volonté et en conformant tous mes désirs aux vôtres jusqu'à la fin de mes jours. Ainsi soit-il !

(Tiré de la formule approuvée par le décret de la sacrée congrégation des Rites du 22 avril 1875.)

MAXIME

Servir Dieu, c'est régner !

INVOCATION

Doux Cœur de Jésus, soyez mon amour !
300 *jours d'indulgence. Pie IX*, 10 *décembre* 1868.)

Dix-septième jour.

LA BONTÉ DU CŒUR DE JÉSUS.

II

MADELEINE OU LA PRIVILÉGIÉE DU SACRÉ-CŒUR.

Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.
Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée.
(Luc. x, 42.)

Notre Seigneur a remis à Marie-Madeleine tous ses péchés, elle s'est relevée dans l'innocence et l'honneur. Tout est renouvelé en elle, tout ce que le péché avait flétri se ranime et refleurit encore ; on dirait une nouvelle âme, un cœur nouveau. Elle a retrouvé toute la limpidité de son intelligence, toute la fraîcheur de ses sentiments, toute la délicatesse de ses affections ; elle a reconquis toutes les forces de sa volonté, elle peut librement se mouvoir dans le pur amour. Jésus n'a plus rien contre elle sur son Cœur. Elle est *aimée* de Jésus, elle *l'aime*. Considérons sous ce nouvel aspect cette amie privilégiée du Sauveur.

I. Elle aime Jésus l'ami fidèle, le plus noble, le plus désintéressé, le plus généreux des amis. Elle l'aime

plus que jamais autre fille d'Ève ne l'aima, si nous en exceptons Marie sa divine Mère. Elle l'aime de tout son cœur, de toute son âme,comme elle doit et peut aimer un Dieu, d'un amour souverain, sans réserve et sans limite ; elle l'aime avec adoration. Elle n'aime que lui et le reste pour lui ; autrefois elle avait aimé le monde jusqu'au mépris de Dieu ; aujourd'hui elle aime Dieu jusqu'au mépris du monde ; autrefois c'était son crime et son malheur d'adorer la créature et d'en être adorée, aujourd'hui elle n'adore plus que le seul Être vraiment adorable, son Sauveur et son Dieu. Elle aime bien, elle aimera toujours.

Elle est aimée de Jésus, elle le sait ; elle a foi dans la réciprocité d'amour qui incline le Cœur de Jésus vers son cœur; il l'aimait coupable, comment ne l'aimerait-il pas fidèle, d'ailleurs il s'y est engagé : « *Ego « diligentes me diligo.* J'aime ceux qui m'aiment. » (Prov. VIII, 17.)

Et voici que des deux côtés cet amour partagé de Jésus et de son humble servante, se prouve par des délicatesses infinies,c'est à qui des deux l'emportera sur l'autre en prévenances et en dévouement. Dans ce merveilleux duel d'amour vous l'emportez, Seigneur ; nos dévouements sont vos bienfaits, et en couronnant nos services, vous couronnez vos inspirations et vos grâces; mais il n'est pas une des faveurs, pas un des privilèges que vous accordez à Marie-Madeleine,dont elle ne se montre digne par la vivacité de ses empressements. L'Évangile est plein de ces traits qu'on ne sait comment classer, ou parmi les services que Marie-Madeleine rend à Jésus, ou parmi les faveurs que Jésus prodigue à sa servante ; n'est-ce pas une grâce, ô mon Dieu, un insigne honneur de pouvoir faire quelque chose pour vous ?

Marie-Madeleine *assiste* Jésus de tous ses biens ; lui, il n'a rien, pas même une pierre, ses apôtres sont pauvres comme lui ; à qui l'honneur de pourvoir à l'entretien de Jésus et de ses disciples ? A Marie-Madeleine et à Marthe sa sœur ; elle y consacre sa fortune, léguant à la postérité un exemple que des légions de nobles âmes s'honorent d'imiter. Elle tient à la disposition du Maître son château de Magdalon, ses villas de Galilée, ses maisons de Jérusalem et de Béthanie. On dirait que sa vocation est de suppléer Joseph, d'être après lui la nourricière de Jésus comme elle sera son *embaumeuse*. Et Notre-Seigneur devient son *obligé*, il accepte l'hospitalité qu'elle lui offre et demeure à Béthanie pendant la dernière semaine qu'il passe ici bas, avant la Cène.

Heureuse de le posséder, Marie l'*écoute* et dans quelle attitude ? La voyez-vous, silencieuse, ravie, comme suspendue entre ciel et terre ; ses yeux, ses oreilles ne perdent pas un regard, un signe, une parole, elle recueille jusqu'aux moindres miettes de ce festin dont Jesus la nourrit. Dans ces moments si précieux, elle oublie tout le reste. Un jour que Jésus dînait chez Lazare et ses sœurs, Marthe, sa *bonne hôtesse*, se fatiguait beaucoup à préparer le festin, tandis que Marie-Madeleine, tranquillement assise aux pieds du Maître, écoutait. Marthe, n'en pouvant plus, vint à Jésus : « Seigneur, lui dit-elle, ne voyez-vous pas que « ma sœur me laisse servir seule, dites-lui donc qu'elle « m'aide. » Mais pris pour juge entre les deux sœurs, Jésus dit à l'aînée : « Marthe, Marthe, vous vous inquié- « tez et vous vous troublez de beaucoup de choses ; or, « une seule chose est nécessaire, Marie a choisi la « meilleure part qui ne lui sera pas ôtée. » Aussi, tandis que Marthe est restée le type de la vie active,

Marie-Madeleine est le type de la vie contemplative : celle-ci vaut mieux que celle-là ; elle unit à Dieu davantage, et c'est son office, son attrait, sa récompense et sa gloire de préluder aux pieds de Jésus dans les ombres de la foi à l'extase du ciel.

Jésus prend encore la défense de Marie contre Judas et d'autres disciples. Il avait ressuscité Lazare, il avait, pour condescendre aux prières de Marie, accompli ce miracle, le plus grand de tous, après celui de sa propre résurrection, et Madeleine voulut témoigner au Sauveur sa reconnaissance. Elle s'approche de Jésus et répand sur ses pieds, sur sa tête, un parfum de grand prix : trois cents deniers. A cette vue Judas et d'autres éclatent en murmures : on aurait pu vendre ce parfum et en donner le prix aux pauvres. Jésus leur dit : « Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme, c'est « une bonne œuvre qu'elle a faite envers moi. Partout « où sera prêché cet évangile, dans le monde entier, « on racontera en mémoire d'elle ce qu'elle a fait. »

On peut croire qu'elle eut avec la sainte Vierge le privilège d'être à la Cène, à l'institution de la Sainte Eucharistie et à la première des Communions ; elle fut à la flagellation, à la rencontre de Jésus avec sa Mère sur la voie douloureuse ; au pied de la Croix sur le Calvaire ; touchante personnification de l'amour repentant à côté de Marie personnification d'une parfaite innocence. Elle vit mourir son Jésus, elle le verra ressuscité, encore la première après l'auguste Vierge, avant les apôtres, avant les autres saintes femmes. Nul doute qu'elle n'ait assisté à d'autres apparitions, surtout à celle de Béthanie, lorsque Jésus fit avec ses disciples son dernier repas sur la terre ; c'était sous le toit même de Marie-Madeleine, elle y reçut les suprêmes enseignements du Sauveur. — Témoin de l'Ascension

de son Maître, elle vient avec la sainte Vierge s'enfermer au Cénacle, et de concert avec sa sœur et Lazare, pourvoit à la nourriture des retraitants. Bientôt elle reçoit le Saint-Esprit, le don des langues et de merveilleux accroissements d'amour ; elle se fait l'humble compagne de la divine Mère jusqu'à sa mort. Une gloire lui aurait manqué, celle de souffrir pour Jésus. Au lendemain de l'Assomption de Marie, la persécution éclate ; expulsée de son pays avec Marthe, Lazare et quelques amis du Sauveur, elle vient parler de celui qu'elle aime aux habitants de la Gaule ; la Provence la compte parmi ses premiers apôtres. Mais une meilleure vocation l'appelle. Tandis que Marthe poursuit à Tarascon les travaux de l'apostolat, Marie-Madeleine retirée dans la grotte de la Sainte-Baume achève dans l'extase et dans la pénitence les dernières années de sa vie contemplative, Là, elle se *souvient* et elle *aime ;* elle se souvient de ses péchés que Jésus a pardonnés, mais qu'elle ne se pardonne pas ; elle aime celui qui l'a aimée jusqu'à mourir pour elle. La communion quotidienne la soutient ; au défaut de saint Maximin ou de ses diacres, les anges lui apportent le corps du Seigneur. Elle meurt enfin, elle s'en va à son Jésus ; son sépulcre reste glorieux. Elle y a conservé ces cheveux qui ont essuyé les pieds du divin Maître ; et sur sa tête desséchée un morceau de chair vive et transparente a traversé les siècles, c'est celui que Jésus a touché. Son culte n'a point péri : même de nos jours l'art, la science et le génie ont conspiré pour perpétuer son souvenir, mais sa gloire, ses joies dans le ciel qui les dira ? Elle fut douce sa rencontre sur le Calvaire à l'aube de la résurrection, quand Jésus l'appelant par son nom lui disait : *Maria*, et que tombant à ses pieds elle répondait : Rabboni, mon Maître ! cette entrevue ne dura

qu'un moment, mais au ciel, Marie-Madeleine, vous avez retrouvé votre Jésus et vous ne le quitterez plus.

LOUIS NICOLAS CÉLESTINI S. J. OU LE MIRACLE DU SACRÉ-CŒUR ET DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE (1747-1768).

Louis-Nicolas Célestini naquit le 5 mai 1747 à Rome, d'une famille dont le chef, Flavien Célestini, jouissait d'une haute estime. Élevé au Collège Romain, le jeune Nicolas fut formé à la vertu par le père Jérôme de Sanctis dans la charmante Congrégation des saints Anges. Là, il prit pour modèle et pour protecteur saint Louis de Gonzague et lui voua la plus entière confiance. Le 14 juin 1764, durant la neuvaine préparatoire à la fête de saint Louis, il quitta sa famille et porta au noviciat de Saint-André toute la fleur de son innocence. Sept mois après, il était au lit de la mort, en proie à de fréquentes convulsions et complètement désespéré des médecins. Au milieu de ses douleurs, le malade conservait une patience inaltérable et une sainte résignation à la volonté de Dieu; une seule pensée l'attristait : il brûlait du désir de recevoir le saint viatique ; mais ses crises incessantes ne permettaient pas à la prudence des supérieurs d'acquiescer à sa prière.

Or, Clément XIII venait d'approuver par un Bref la fête du Sacré-Cœur de Jésus. On apporta au malade une image de ce divin Cœur : quand on l'approchait de ses lèvres, il la baisait, la contemplait avec amour ; et tandis que le tremblement de ses paupières ne lui permettait point de considérer, de distinguer même tout autre objet, il pouvait sans peine fixer ses regards sur la pieuse image, et trouvait à la regarder un peu de calme et un allègement à ses souffrances. Sur sa

demande, les novices se rendirent dans la chambre de saint Stanislas et le supplièrent d'obtenir à leur frère malade la faveur de communier. A cette première instance, ils ne furent pas exaucés ; on essaya de faire avaler au frère Célestini quelques gouttes de liquide, et les convulsions se déclarèrent avec violence. Les novices retournent dans la chapelle de saint Stanislas et prient avec plus de ferveur et de foi. Un nouvel essai est fait : cette fois le malade prend sans embarras un peu de liquide et une hostie non consacrée. Les convulsions ne reparaissent plus et le viatique est apporté.

Les novices n'avaient demandé qu'une suspension du mal, une trêve suffisante pour que le frère Célestini pût contenter sa faim de la Sainte Eucharistie, et ils l'avaient obtenue ; mais les progrès de la maladie un instant arrêtés reprirent leur cours. A onze heures et demie, l'état du malade parut désespéré. « Dans deux « heures tout sera fini, » dit le médecin en quittant l'infirmerie. Un père et deux frères coadjuteurs se tenaient auprès du malade pour l'assister. Tout à coup ils le voient se soulever et fixer son regard sur une image de saint Louis suspendue à l'extrémité de son lit ; puis il retombe sur sa couche en s'écriant : « Que vous êtes « beau, ô saint Louis mon frère! que vous êtes beau ! » Quelques instants après, il se soulève une seconde fois, et l'œil encore fixé sur l'image du Saint, il prononce distinctement ces paroles : « *Fiat voluntas Dei !* « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Le Père et les deux frères regardaient avec stupéfaction tantôt le visage enflammé du frère Célestini, tantôt l'image de saint Louis. Soudain d'une voix forte le malade s'écrie : « Je suis guéri, je suis guéri, saint « Louis m'a rendu la santé, je l'ai vu, je lui ai parlé,

« donnez-moi mes vêtements, je ne souffre plus. » Averti, le R. P. Recteur Parravicini arrive et, avant de permettre au miraculé de prendre ses habits, il lui demande le récit du prodige. D'une voix libre, et sans que rien trahisse aucun reste de mal, le frère Célestini raconte ce qui s'est passé. « Durant le dernier accès, « au plus fort de mes convulsions, j'ai tout à coup dis- « tingué le portrait de saint Louis suspendu à l'extré- « mité du lit; jusqu'alors je ne l'avais pas aperçu. Toute « la matinée il m'est apparu non de profil comme il est « sur la toile, mais de front et entouré d'une vive clarté. « Il portait la *scolastique* comme les Frères étudiants « du Collège Romain. Il m'apparaissait tel qu'il est à son « autel dans l'église de Saint-Ignace. Sa main gauche « tenait un crucifix, de sa main droite, il me fit signe « d'approcher. Je me suis soulevé sur mon lit pour aller « à lui, mais les forces m'ont manqué et je suis retombé « sans cesser de le voir. Son visage était si beau que je « n'ai pu retenir cette exclamation : que vous êtes « beau, ô mon saint Louis, que vous êtes beau ! Une « seconde fois je me suis dressé sur mon lit et le Saint « m'a demandé : que veux-tu : la santé ou la mort ? « *Fiat voluntas Dei*, ai-je répondu. — Et saint Louis « reprit en souriant : puisque durant ta maladie tu n'as « témoigné qu'un seul désir, celui de recevoir le saint « viatique, et que pour tout le reste tu t'es abandonné « à la volonté de Dieu, Notre-Seigneur t'accorde, à ma « prière, la santé pour travailler encore à ta perfection « et propager de toutes tes forces la dévotion à son « Sacré-Cœur, dévotion très chère à tous les habitants « du paradis. Puis, il me donna quelques avis secrets « pour ma sanctification et me recommanda aussi, « comme très salutaire, la dévotion des six Dimanches « en l'honneur des six années qu'il a passées dans la

« Compagnie. Je lui demandai alors s'il ne me délivre-
« rait pas en même temps de mes autres maux, d'une
« vive douleur de tête dont je souffrais bien avant cette
« dernière maladie. — Le bon plaisir de Dieu, dit-il,
« n'est pas que je t'en délivre complètement. Tu ne la
« sentiras plus tout à l'heure, mais ce mal ne tardera
« pas à revenir, afin de te rappeler les douleurs de Jésus
« dans sa Passion, et de te donner encore un trait de
« ressemblance avec moi. J'ai toujours désiré durant
« ma vie cette souffrance en mémoire de mon Sauveur
« couronné d'épines pour moi. — A ces mots et sous
« la bénédiction du Saint, toutes mes douleurs ont dis-
« paru. »

Le Père Recteur fait alors constater la guérison par le frère infirmier, il ne restait plus aucune trace de mal. On permet au miraculé de se lever ; il se revêt seul de ses vêtements, se prosterne devant l'image de saint Louis et lui rend de vives actions de grâces.

Pendant qu'il prenait un peu de nourriture, les Pères et les Frères accourent, prennent part à sa joie et tous descendent dans l'église et rendent gloire à saint Louis et au Sacré Cœur de Jésus.

Le lendemain, le Frère Célestini servait la Messe et faisait la sainte Communion. Du Collège Romain il passa au Gésu, où de nouveau il raconta devant le Très Révérend Père Général et les Pères de la Maison Professe le prodige opéré en sa faveur. Il retourna ensuite au Collège Romain où, réunis dans une vaste salle, les nombreux écoliers attendaient avec un pieux empressement la narration détaillée du miracle : le Frère Célestini parut et leur fit connaître toutes les circonstances de sa guérison ; puis tous ensemble, Pères et élèves, se rendirent à l'église de Saint-Ignace pour chanter le *Te Deum* de reconnaissance. Le miraculé,

un cierge à la main et revêtu d'un surplis,se tenait dans le sanctuaire. La veille, à pareille heure, il était mourant et abandonné des médecins ; en ce moment, après six heures de courses, sans avoir discontinué de redire le récit de sa guérison,il était sans fatigue et sans mal.

Le procès verbal du miracle fut dressé et solennellement publié après le plus sévère examen, avec l'autorisation du Saint-Siège.

Célestini s'empressa d'obéir aux ordres qu'il avait reçus du ciel: l'apparition et les paroles du Bienheureux Louis furent gravées par ses soins et répandues dans l'Europe entière. Lui-même, novice et juvéniste, ne cessait plus de promouvoir la dévotion au Sacré-Cœur dans ses conversations et ses catéchismes. Durant le mois d'expériment qu'il passa à l'hôpital et pendant tous les jours de son pèlerinage, le culte du Sacré-Cœur reçut dans toute l'Italie une merveilleuse impulsion. La seule adoration perpétuelle du Sacré-Cœur fondée à Vellétri cette même année 1765, compta rapidement jusqu'à cent mille associés. Et Célestini toujours plus humble, plus recueilli, plus fidèle à tous ses devoirs de novice et de scolastique, après trois années de la vie d'un ange, sous la protection spéciale de la Reine des Vierges, rendit pieusement à Dieu son âme très pure au Collège Romain, le deuxième jour de février de l'an 1768.

PÈLERINAGE

LA CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR A BOURG-EN-BRESSE OU L'ARCHICONFRÉRIE DE LA GARDE D'HONNEUR.

La nouvelle chapelle du Sacré-Cœur, objet de notre pèlerinage, a été élevée par les soins de Mgr Soubiranne, évêque de Belley, pour être le centre de l'Archiconfrérie de la Garde d'honneur qui avait précédemment son siège au monastère de la Visitation de Bourg. Tout y respire le Sacré-Cœur, tout le représente et parle de lui. C'est Jésus montrant son Cœur qui apparaît dans la verrière du sanctuaire : à sa droite, la sainte Vierge debout pose sur la tête de la Vénérable Marguerite-Marie la couronne des Bienheureux. La divine Mère est ravissante d'expression; la Bienheureuse à genoux est pleine de la piété la plus suave ; à ses pieds pousse la fleur qui porte son nom ; de l'autre côté saint Jean l'évangéliste présente à Notre Seigneur l'évêque du diocèse qui offre à Jésus la chapelle qu'il vient de faire élever. Le tombeau de l'autel représente la Mère de douleurs tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils ; saint Jean, à genoux, soutient la tête du Sauveur ; sainte Marie-Madeleine, aussi à genoux,contemple ses pieds. Ce sont les premiers gardes d'honneur qui continuent la faction commencée au Calvaire. Les gradins de l'autel sont décorés de rinceaux de blé et de vigne au milieu desquels, regardant le tabernacle, volent de douces colombes, emblèmes des âmes eucharistiques. Le tabernacle est entouré d'une guirlande de marguerites. Tel est le sanctuaire d'où partent comme autant de rayons, plus de cinq cents

Confréries répandues dans plus de cent cinquante diocèses.

La pieuse Association de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus a pris naissance au monastère de la Visitation Sainte-Marie de Bourg (Ain), diocèse de Belley, le 13 mars 1863, troisième vendredi de Carême, fête des cinq Plaies de Notre-Seigneur et de son Cœur percé d'une lance, sur l'arbre de la croix. Les progrès de cette œuvre naissante furent si rapides, que Mgr Gérault de Langalerie, évêque de Belley, jugea à propos d'ériger canoniquement en Confrérie la Garde d'honneur, le 9 mars 1864. Plusieurs cardinaux, un grand nombre d'archevêques et d'évêques, approuvèrent la pieuse association et prirent place dans ses rangs. Pie IX l'enrichit de pieuses indulgences (1864), reçut lui-même le billet d'agrégation à la Garde d'honneur (1872), et déclara qu'il regardait comme une de ses plus douces gloires son titre de premier garde d'honneur du Cœur de Jésus.

Le but de l'association n'est autre que celui de la dévotion même du Sacré-Cœur. Ses associés s'efforcent de consoler le Cœur de Jésus abreuvé d'outrages dans le Sacrement de son amour. Ils se succèdent tour à tour en esprit, au pied du tabernacle, pour offrir à Notre-Seigneur respect, amour, dévouement, consolation ; et pour que cet hommage ne souffre pas d'intermittences, ils se partagent les heures du jour et de la nuit, en choisissant une heure selon leur convenance. Au commencement de cette heure de garde, ils se rendent en esprit au *poste* d'amour qui est le *tabernacle*, sans rien changer à leurs occupations ordinaires. Là, ils offrent au Seigneur Jésus leurs adorations, leurs pensées, leurs paroles, leurs actions et leurs peines, et ils tâchent, pendant l'heure qui leur est assignée, de penser un peu

plus souvent à Notre-Seigneur, ils font au moins un acte d'amour et, s'ils le peuvent, un léger sacrifice. Le cachet distinctif de cette association, c'est la *perpétuité* de l'hommage qu'elle rend à Notre-Seigneur, elle ressuscite le *laus perennis*, la *perpétuelle louange* autrefois en usage dans plusieurs monastères où la sainte psalmodie ne cessait ni le jour ni la nuit. Elle est un prélude et un acheminement à cet hommage sans fin que les élus rendent à l'Agneau dans le concert éternel de la bienheureuse patrie.

Distinguons d'une manière plus précise dans cette association son objet, sa mission, sa devise, son étendard, ses fêtes et son recrutement.

L'*objet* spécial du culte des gardes d'honneur, c'est le Cœur de Jésus blessé par la lance du soldat.

Leur *mission*, c'est d'offrir à Dieu le Père le très précieux sang et l'eau qui sont sortis de la blessure de ce Cœur adorable ; d'interposer à toute heure le calice de propitiation entre les crimes des hommes et la justice du Père, et par leurs supplications incessantes, unies à celles du Cœur de Jésus, de faire descendre sur le monde coupable, des flots de miséricorde et de pardon.

A cette troupe choisie, il faut un *cri de guerre*, *une devise* : c'est « *Vive Jésus !* » ce cri n'est-il pas un fidèle écho de ces paroles du saint évêque de Genève : « Vive « Jésus ! j'aime Jésus, vive Jésus que j'aime ! j'aime Jé« sus qui vit et règne ès siècles des siècles. Amen. »

Il faut aussi un *étendard ;* c'est un *cadran* horaire, au centre duquel rayonne le Cœur Sacré de Jésus. Autour de ce Cœur divin, sont rangés sous leurs noms et à leurs heures respectives, les associés de la Garde d'honneur. Aux douze heures du cadran correspondent des patrons spéciaux, en union desquels les associés font leur pieux service, ce sont :

De 12 à 1 h. Notre-Dame du Sacré-Cœur.
De 1 à 2 h. Saint Joseph et tous les Saints.
De 2 à 3 h. Les Justes de la terre.
De 3 à 4 h. Les Séraphins.
De 4 à 5 h. Les Chérubins.
De 5 à 6 h. Les Trônes.
De 6 à 7 h. Les Dominations.
De 7 à 8 h. Les Vertus.
De 8 à 9 h. Les Puissances.
De 9 à 10 h. Les Principautés.
De 10 à 11 h. Les Archanges.
De 11 à 12 h. Les Anges.

Au-dessous du cadran sont inscrites la devise de l'œuvre : « Vive Jésus ! » et cette pieuse légende : « Gloire, amour, réparation au Cœur de Jésus ! »

Cinq protecteurs célestes sont placés à la tête de l'Association ; ce sont : Notre-Dame du Sacré-Cœur, saint Joseph, saint François d'Assise, saint François de Sales, la bienheureuse Marguerite-Marie. La sainte Vierge occupe le premier rang, la première elle a *gardé* Jésus, avec quel respect, quel dévouement, quel amour ! première gardienne, n'est-elle pas aussi la première et la plus fervente adoratrice ? Et sur le sommet du Calvaire, gardant et consolant l'adorable victime, recueillant et offrant au Père Éternel le sang et l'eau échappés de la blessure du Cœur de Jésus, n'est-elle pas le vrai type du garde d'honneur ? Joseph partage avec Marie le privilège d'être le premier gardien et le premier adorateur du Verbe Incarné, il est encore le modèle du culte intérieur que les associés devront rendre au Cœur de Jésus.

Place aussi à saint François d'Assise, qui a glorifié Jésus par l'amour de la souffrance ; à ce séraphin cru-

cifié, à ce martyr d'amour qui a porté sur son corps les plaies sacrées du Sauveur.

Place à saint François de Sales, qui a entrevu la Garde d'honneur en saluant ses Filles du nom de Filles du Cœur de Jésus, et dit aux associés : « Aimez « sans réserve ce Souverain Maître et Seigneur, « comme je l'ai aimé sans mesure, et que mon cri « d'amour devienne celui de tous vos cœurs : *ou « aimer, ou mourir.* »

Enfin place à la douce amante du Sacré-Cœur, à la bienheureuse Marguerite-Marie. Elle nous apprend que c'est par l'abaissement, l'humiliation et la souffrance, que nous pourrons hâter le triomphe du Sacré-Cœur et l'avènement de son règne d'amour sur tous les cœurs.

L'œuvre a aussi ses fêtes : la plus solennelle est celle du Sacré-Cœur. Viennent ensuite celles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, 31 mai ; de saint Joseph, 19 mars, de saint François d'Assise, 4 octobre, de saint François de Sales, 29 janvier, de la bienheureuse Marguerite-Marie, 17 octobre, et celle de saint Jean l'évangéliste, disciple bien-aimé du Sauveur.

Le premier vendredi du mois est aussi un jour de fête pour les gardes d'honneur. Deux exercices publics les réunissent ce jour-là au pied des autels ; le matin pour offrir à Notre Seigneur une communion réparatrice, le soir pour entendre une pieuse instruction suivie d'une amende honorable et de la bénédiction du Saint-Sacrement.

On s'enrôle dans la Garde d'honneur, publiquement ou en particulier, en récitant la formule que voici : « Très doux, très aimant et très aimable Jésus, moi, « N., pour pouvoir glorifier autant qu'il est en mon « pouvoir votre Cœur adorable, lui prouver mon amour, « le consoler de l'oubli et de l'ingratitude des hommes;

« je m'enrôle aujourd'hui volontairement et de grand « cœur dans la Garde d'honneur de votre Cœur sacré. « Je vous promets avec le secours de votre grâce, d'être « très fidèle de... heure à... heure du.... que je prends « pour mon heure de garde, à me trouver au poste du « dévouement, de la réparation et de l'amour. »

Que le Roi Jésus donne à sa fidèle Garde d'honneur tous les genres de bénédictions ! qu'elle croisse en nombre, en influence et en ferveur ! Elle peut fraterniser avec les autres œuvres du Sacré-Cœur sans gêner en rien leur épanouissement. Le cœur à cœur avec Jésus qu'elle ménage à chacun de ses membres, les anime à tous les genres d'apostolat. Le Saint-Siège continue à lui prodiguer ses richesses spirituelles, et le 26 novembre 1878, Sa Sainteté Léon XIII voulut bien conférer à la Confrérie canoniquement érigée dans l'église de la Visitation de Bourg, la dignité et les privilèges d'Archiconfrérie pour la France et la Belgique. Aujourd'hui qu'elle est transférée dans le nouveau sanctuaire du Sacré-Cœur que Mgr Soubiranne a érigé, elle continuera de briller sur le monde et d'attirer les nobles âmes que séduit le titre glorieux de Garde d'honneur du Sacré-Cœur.

PRATIQUE

S'enrôler dans la Garde d'honneur et faire exactement son heure de garde.

PRIÈRE

Très précieuse offrande par laquelle on peut terminer l'heure de garde.

Jésus, mon très aimant et très doux Sauveur, per-

mettez que je vous offre et que j'offre par vous au Père Éternel, le très précieux Sang et l'Eau sortis de la blessure faite à votre divin Cœur sur l'arbre de la croix. Daignez appliquer efficacement ce sang et cette eau à toutes les âmes, en particulier à celles des pauvres pécheurs et à la mienne. Purifiez, régénérez, sauvez tous les hommes par le secours de vos mérites. Enfin accordez-nous, ô Jésus, d'entrer dans votre Cœur très aimant et d'y habiter à jamais. Ainsi-soit-il.

(100 *j. d'indulg. Pie IX, Juin* 1876.)

MAXIME

Vive Jésus ! j'aime Jésus ! vive Jésus que j'aime ! *Saint François de Sales.*

INVOCATION

Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous !
(*Indulgence de* 100 *jours, Pie IX,* 10 *Juin* 1867.)

Dix-huitième jour.

LA BONTÉ DU CŒUR DE JÉSUS.

II

LE FILS DE LA VEUVE.

Adolescens, tibi dico, surge.
Jeune homme, je vous le dis, levez-vous.
(Luc. VII. 14.)

Cette histoire est connue ; et qui donc l'ayant lue, pourrait l'avoir oubliée ? Notre-Seigneur s'approchait de la ville de Naïm au moment où un cortège funèbre en sortait, accompagnant à sa dernière demeure un jeune homme, fils unique d'une mère qui était veuve. Cette rencontre était-elle fortuite ? Il n'y a pas de hasard, pas d'imprévu pour la Providence. Le Cœur de Jésus avait tout disposé pour cette rencontre ; il avait choisi le lieu et l'heure : c'est aux portes de la ville, au moment où les affairés et les oisifs s'y donnent rendez-vous ; ils seront, sur ce théâtre, les témoins de sa victoire.

I. Tout se réunissait pour rendre plus douloureux le deuil de la pauvre mère : son fils était jeune, il était son unique enfant. Il était jeune, la mort l'avait mois-

sonné dans sa fleur, quand les rêves d'un brillant avenir souriaient à son printemps. A cet âge, peut-on mourir ? Oh ! la mort a pour la jeunesse d'horribles prédilections ; elle se plaît à faire tomber les têtes couronnées d'espérances, plus que les têtes semées de cheveux blancs. Jeunes gens, jeunes gens, croyez à la mort, redoutez ses surprises. Déjà peut-être elle désigne parmi vous sa victime.

Et ce jeune homme était fils unique, seul objet des tendresses de sa mère, seul à jouir des épanchements de son cœur. Elle n'aimait que lui : la mort, en lui prenant son époux, avait changé en deuil les premières joies de sa maternité. Pauvre veuve, pauvre mère !

II. Mais pourquoi Dieu permet-il à la mort de frapper l'enfant sur le sein de sa mère ?

1° Parce qu'il est le maître de la vie et qu'il en mesure le cours comme il lui plaît ; 2° parce que la mort est le châtiment du péché et que tout fils d'Adam est condamné à mourir; 3° Jésus permet les morts prématurées parce qu'il est bon ; le coup qui désole le cœur de la mère n'est souvent pour l'enfant qu'elle pleure, qu'un coup de miséricorde. La mort peut être une messagère de bonté plus que de justice. Vous enlevez, ô Jésus, cette tendre fleur dans le premier épanouissement de sa beauté, pour qu'un souffle ennemi n'ait pas le temps de la flétrir. Il est avantageux à ce jeune homme de s'en aller avec son innocence à ce pays du ciel où l'on ne pèche plus, où vous l'abritez à jamais contre les trahisons de sa propre inconstance. Une vie plus longue n'aurait-elle pas amené pour lui les égarements du prodigue sans les miracles de son retour ? Vous l'aimiez, ô bon Maître, et vous l'avez pris à sa mère, mais pour peu de temps ; vous le lui ren-

drez un jour. Toutefois le Sauveur avait d'autres pensées sur le fils de la veuve.

III. Jésus, ayant vu cette femme, fut touché de compassion et lui dit : « ne pleurez plus. » Il n'attend pas qu'elle le prie, il a vu ses larmes, les larmes d'une mère, et il en est ému. Saint Ambroise a fait remarquer qu'il y a une merveilleuse correspondance entre le Cœur de Jésus et le cœur des mères. Il ne sait rien refuser à leurs prières; leur demande est-elle indiscrète, il s'excuse de ne pouvoir y condescendre. « Ne pleurez pas, » dit-il à la veuve : ces larmes lui font mal, elles tombent sur son Cœur. Aussi s'empresse-t-il de les tarir. Il s'approche du cercueil où repose la jeune et pâle victime, et élevant la voix il lui dit : « Jeune homme, je vous le com- « mande, levez-vous ! » Tous les regards sont fixés sur le cercueil, que va-t-il arriver? la mort rendra-t-elle sa proie? Mais déjà le mort a ouvert les yeux, il soulève sa tête sur l'oreiller funèbre, il écarte le voile lugubre, il parle... Je ne dirai pas sa première parole, sans doute ce fut un cri de reconnaissance pour Jésus, un cri d'amour pour sa mère. Le divin Maître le prend par la main, l'aide à descendre du cercueil où on l'avait mis et le donne à sa mère. Et cependant, les témoins de ce prodige sont frappés de stupeur, une crainte religieuse les saisit, et sous l'impulsion des sentiments qui les animent, ils s'écrient : « un grand prophète a « paru parmi nous, Dieu a visité son peuple. »

IV. Les miracles évangéliques ne sont pas seulement des faits, ils sont aussi des figures ; et la plupart se reproduisent excellemment dans un ordre supérieur. Car telle est la fécondité de la Sainte Écriture. Elle offre à notre esprit un sens historique et littéral qui naît de l'arrangement des mots et de la contexture du récit ; mais ce sens nécessairement vrai

en recouvre un autre, exprimé non par les mots, mais par les faits que ces mots signifient. Essayons donc de lire ici sous la lettre le sens qu'elle recouvre.

Le jeune homme que l'on porte en terre, c'est le pécheur qui porte dans le cercueil de son indifférence un cœur insensible. Chaque pas, chaque jouissance le rapprochent de son sépulcre, c'est-à-dire de cet enfer qui l'engloutira pour toujours. Ces fossoyeurs qui se hâtent de le conduire à sa dernière demeure sont tout ensemble les passions qui l'entraînent, les démons qui excitent ses convoitises, et les amis corrupteurs dont les exemples et les conseils ont triomphé des dernières résistances de sa vertu. Mon Dieu, à ce pécheur ne reste-t-il plus de mère ?...

La veuve de Naïm, c'est l'Église que la mort de son divin Époux a privée des joies de sa présence visible. Elle est mère : mais les fils qu'elle a nourris désolent sa tendresse, les ingrats ! ils n'écoutent plus leur mère. Elle prie, elle pleure, elle invite ses ministres, ses autres enfants restés fidèles, à unir leurs supplications aux siennes. Jésus lui dit : « *Noli flere*, ne pleurez « pas; » et il parle au pécheur, il lui envoie de ces grâces qui l'ébranlent et préparent son retour. Mais peut-être celui-ci veut-il user contre Jésus du triste pouvoir qu'il a de résister à son appel. O Église, ô Mère, priez encore, pleurez toujours ! L'heure viendra où la miséricorde et le repentir se rencontreront ; Jésus par la voix de son ministre dira : « Jeune homme, je vous le com- « mande, levez-vous ! » et docile, cette fois, à ce commandement d'amour, il se relèvera de la mort à la vie, de la servitude à la vraie liberté, et sa mère ne versera plus que des larmes de bonheur. Cœur de Jésus, c'est là votre victoire, soyez béni !

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI ET LE SACRÉ-CŒUR.

En parcourant la collection des œuvres de saint Alphonse de Liguori, nous avons été surpris de n'y trouver qu'une simple neuvaine au Sacré-Cœur, avec une courte introduction où le pieux auteur raconte les origines de cette dévotion encore récente, et les difficultés qui retardaient en ce temps-là son approbation officielle par le Saint-Siège. Devons-nous en conclure que le Saint soit resté étranger à cette dévotion ou ne l'ait que tardivement connue ; cette conclusion pourrait être prématurée. Il est vrai que deux mystères sollicitent habituellement la piété d'Alphonse et les prédilections de sa plume et de son cœur : le *tabernacle* et la *croix*. Il y vénérait comme deux excès de l'amour infini ; mais dans l'un comme dans l'autre, il trouvait le Sacré-Cœur. Et d'abord l'Eucharistie est un mystère d'amour ; c'est l'amour qui le conçoit, qui le réalise, qui le perpétue, et l'amour a le cœur pour emblème et pour organe. Adorateur de l'amour de Jésus, Alphonse l'adorait dans son Cœur ; de plus ses hommages s'adressaient à un Jésus *vivant* et Jésus ne vit pas sans Cœur. Secondement, Jésus en croix autant que Jésus-Hostie attirait l'âme et les affections du Saint, mais le rôle du Sacré-Cœur n'est pas moins décisif dans la Rédemption que dans l'Eucharistie. L'œuvre de la Rédemption est une œuvre de sang et d'amour, Jésus nous a rachetés dans les effusions du sang qu'il a versé pour nous, et ce sang vient de son Cœur. De plus, ce sang divin avait besoin, pour être réparateur, de couler sous l'impulsion d'une volonté aimante, sous le commandement de l'amour, et de nouveau le Cœur, déjà principe de sang, nous apparaît comme principe d'amour. Ainsi le Panégyriste de

l'amour de Jésus dans ses deux chefs-d'œuvre, l'Eucharistie et la Croix, est aussi nécessairement le Panégyriste du Sacré-Cœur.

Mais sans insister davantage sur cet hommage implicite, cherchons si le Cœur de Jésus n'apparaîtra pas explicitement sous la plume de notre Saint. Souvent il le nomme, il l'invoque, souvent en parlant à Jésus, il parle à son Cœur. La prière que, dans ses visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge, il met chaque jour sur les lèvres de l'âme fidèle, renferme un appel au Sacré-Cœur. Ses lettres se terminent souvent par des expressions comme celles-ci : « Je vous bénis dans « le Sacré-Cœur. Je vous bénis dans les Cœurs sacrés de « Jésus et de Marie. » Enfin son amour pour le divin Cœur ne respire-t-il pas dans chacune des méditations dont se compose sa neuvaine ; n'éclate-t-il pas dans les affections et prières qui accompagnent ces méditations. Alphonse chante les perfections de cet adorable Cœur, il le célèbre comme étant de tous les cœurs le plus aimable et le plus aimant, le plus désireux d'être aimé; le plus souffrant et le plus compatissant; le plus libéral et le plus reconnaissant ; le plus méprisé et le plus fidèle. Il est peu de disciples du Sacré-Cœur qui aient trouvé pour le louer des accents plus doux et plus sublimes. Ajoutons que le cœur d'Alphonse battait à l'unisson du Sacré-Cœur, et que les vertus du Sauveur se retrouvent à un degré remarquable dans ce fidèle disciple. Jésus ne nous apprend-il pas qu'il était doux et humble de Cœur ? La douceur du bon Maître a pénétré dans le cœur du Saint pour en bannir tout désir de vengeance. On s'offusque de ses vertus, on le calomnie auprès du Saint-Père,on le dénonce comme un ennemi de la papauté, lui qui mourrait pour elle ; il tombe en disgrâce, est déposé de son Généralat, et rien ne le

peut faire sortir de sa douceur, il se venge par des bienfaits ; et du haut de ce Calvaire où ses persécuteurs l'ont attaché, il répète la parole de Jésus mourant : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Son humilité ne le cède pas à sa douceur. Il s'efface à proportion qu'on le considère, il s'abaisse à proportion qu'on l'élève. En vain Dieu le glorifie et le fait dépositaire de son pouvoir sur les âmes et sur le monde. Lui ne sait que glorifier le Dieu qui fait par lui de grandes choses et ne dédaigne pas d'exalter la bassesse de son indigne serviteur.

Mais le Cœur de Jésus est aussi charité et amour. Il est ce feu venu du ciel sur la terre pour l'embraser. Le cœur d'Alphonse s'est échauffé aux brûlantes ardeurs du bon Maître, et comme lui, il n'a plus qu'un désir, une ambition : « des âmes ! » Il a soif des âmes, et pour désaltérer cette soif, il prie, il parle, il souffre. Il sait que la rédemption, née de la souffrance, se communique par elle, et, victime volontaire, il va au devant de son martyre ; il est content de souffrir, il ne voudrait pas sur la terre d'un bonheur que Jésus n'y a pas goûté. Là ne s'arrête pas la ressemblance d'Alphonse avec son Jésus. Il a écouté les battements de ce Cœur adorable, il a médité sur les plaintes que le Sauveur adresse à la B. Marguerite-Marie, et il prend la résolution de rallumer dans les âmes deux dévotions que l'ingratitude des hommes a laissé se refroidir : la visite au Saint-Sacrement et la fréquente communion.

Il savait par expérience ce que vaut un quart d'heure d'oraison devant le Saint-Sacrement. Dès son enfance un amour tendre le conduisait et le retenait au pied de l'autel, et il estimait heureux et bénis les moments qu'il passait dans ce cœur à cœur avec son Jésus. Mais le voisinage du bien-aimé ne lui suffisait pas ; il aspi-

rait à une union plus intime encore, il avait soif de Dieu. Il communiait souvent ; dès sa première jeunesse, il approchait de la Table sainte deux et trois fois par semaine ; ses jours de communion étaient ses beaux jours. Il était jaloux du prêtre qui peut chaque matin monter à l'autel et se nourrir de son Dieu. Aussi, lorsqu'à son tour il aura pris possession de son autel, il y montera chaque jour. Qu'on ne lui parle pas d'omettre le saint Sacrifice ; en vain il est épuisé, à bout de forces : « laissez-moi, dit-il, laissez-moi monter « à l'autel du Dieu qui fera refleurir ma jeunesse et la « remplira d'une sainte joie. » Enfin, quand les infirmités et la vieillesse le confineront dans sa chambre, il ne se consolera pas, il a faim de son Dieu, c'est comme l'enfant qui demande le lait de sa mère.

Convive du Saint-Sacrement et garde du corps de Jésus-Hostie, faut-il s'étonner qu'il en ait été l'apôtre. Et comment aurait-il pu contenir les ardeurs dont son cœur était embrasé ? L'entendez-vous s'écrier : « Que « n'ai-je mille cœurs pour vous aimer, mille voix pour « publier vos louanges ? que ne puis-je répandre mes « adorations devant tous les autels du monde ! » Il eut ce bonheur le jour où il composa son premier ouvrage, son petit livre des visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge. Grâce au succès prodigieux de cet ouvrage qui obtint dans toutes les langues des centaines d'éditions, le miracle que rêvait Alphonse s'est réalisé. Il souhaitait de se multiplier, de se rendre présent devant tous les autels où Notre-Seigneur est présent dans son tabernacle, et de rivaliser par là avec les prodigalités de l'amour infini. Soyez heureux, Alphonse, vous êtes présent dans ces milliers d'âmes qui s'inspirent de vos pensées et des sentiments de votre cœur. Vous priez avec ceux qui prient, vous

réparez avec ceux qui réparent, vous aimez avec tous ceux qui aiment ; votre petit livre a fait ce miracle et le renouvelle encore. Il vit, il est toujours populaire ; ses exemplaires vont se multipliant chaque jour avec des éditions nouvelles. Cette multilocation d'Alphonse dans ses innombrables lecteurs continue encore dans notre siècle, et du haut du ciel il se retrouve toujours adorant, toujours suppliant, toujours victime sur tous les points de l'espace comme de la durée. Tel fut le premier hommage de sa plume à l'Eucharistie ; telle est sa réponse au désir du Cœur de Jésus. Il a fait plus encore : la visite au Saint-Sacrement n'est qu'une communion spirituelle qui prépare à la communion sacramentelle. Au moment où l'âme répand ses effusions devant le Saint-Sacrement, une voix sort du tabernacle et lui dit : « Viens plus près encore, je ne « veux pas de distance entre toi et moi ; il n'en est pas « entre l'homme et l'aliment qu'il convertit en sa « substance ; et moi aussi, je veux te changer en moi, « mettre dans ta vie ma vie. » Ainsi la visite au Saint-Sacrement a son complément dans la communion fréquente. Ce fut aussi la vocation d'Alphonse de porter les âmes à la sainte table et de dégager de tout obstacle les avenues qui y conduisent. En ce temps-là le Jansénisme tyrannisait les consciences, il s'attachait à flétrir toutes les dévotions qui dilatent le cœur ; la communion ne trouvait pas grâce devant son rigorisme. J'ignore si dans les arrière-loges de la secte on croyait à la présence réelle ; mais si les Jansénistes n'ont pas expulsé Jésus du Tabernacle, ils ont travaillé à le rendre inaccessible. « Régnez, mon Dieu, disaient-ils, « dans votre tabernacle solitaire, mais vous n'aurez « rien de commun avec nous, vous n'en sortirez pas « pour vous donner à nous, nous n'en sommes pas

« dignes, et notre cœur s'effraie de tant d'amour ; votre « sainteté épouvante notre faiblesse, nous vous respec- « tons trop pour vous recevoir. » Et devant la sainte table, ils élevaient des montagnes de respect, ils creusaient des abîmes de fausse humilité sans jamais permettre à la confiance de nous prêter ses ailes pour nous conduire à Jésus. Et bientôt le vide se fit dans nos temples et la table sainte fut déserte. Mais l'abandon de la communion conduit à l'abandon de toute religion, la crainte excessive conduit au mépris ; on se passe de Dieu dès qu'on désespère de l'atteindre et de l'apaiser. Ainsi par la suppression de la communion fréquente le Jansénisme faisait à la piété et au christianisme même une mortelle blessure. Voici qu'il passe les Alpes et pénètre en Italie où des traîtres favorisent ses progrès. « O Alphonse, levez-vous, au secours ! » Et il se lève, et toute sa vie ne sera plus qu'une longue croisade en faveur de la communion fréquente. Dans ses missions, dans ses entretiens avec ses frères, dans ses livres de piété et de doctrine, dans sa théologie morale et dans ses traités ascétiques, il recommande la communion fréquente. Il a même écrit une apologie de la fréquente communion sous les yeux de Clément XIII qui daigna l'encourager en lui disant : « Que veulent « ces novateurs ? je sais moi, par expérience, combien « c'est chose avantageuse aux âmes que la fréquente « communion. » Alphonse montrait le vœu du Cœur de Jésus conspirant avec l'intérêt de nos âmes. « La com- « munion fréquente, disait-il, est légitime dès lors qu'elle « est utile ; nous n'en sommes pas dignes, mais nous en « avons besoin ; n'exagérons pas la pureté que réclame « la communion : autre est la pureté *requise*, autre la « pureté *désirable* qui en est moins la condition que le « fruit. La première qui exclut le péché mortel est com-

« patible avec nos défaillances, la seconde qui proscrit « le péché véniel, s'épanouit surtout dans les âmes que « Jésus arrose de son sang divin. » Les enseignements d'Alphonse furent compris et goûtés, ils sont devenus le manuel pratique du prêtre dans la dispensation de la sainte Eucharistie ; et maintenant que des multitudes de fidèles assiègent la sainte table comme aux jours anciens, qui dira la part qui revient à saint Alphonse dans ce revirement des âmes, dans cet affranchissement salutaire ? Nous étions esclaves, il a brisé nos fers et nous a rendu la liberté de la sainte table et de l'amour.

Il est aussi l'apôtre de la miséricorde et du pardon. Il s'est vraiment formé à l'école du Sacré-Cœur apprenant de Jésus lui-même ce qu'il doit penser de sa miséricorde. Son Jésus n'est pas ce Jésus janséniste qui n'est mort que pour un petit nombre de prédestinés, sans doute parce que son cœur n'a pas d'amour, ni son sang pas de vertu. Le Jésus d'Alphonse, le vrai, celui que l'Église nous enseigne, a des promesses de pardon pour tous ; aussi le saint Docteur n'admet-il pas de péchés irrémissibles ; il ne veut pas qu'il y ait dans la vie un moment, où le pécheur, déshérité de toute grâce, soit dans l'impossibilité de revenir à Dieu. Le seul péché irrémissible est l'incrédulité opiniâtre, obstinée jusque dans la mort, aux promesses de la miséricorde.

Et voyez comment, apôtre du pardon, il en est le ministre ! comme il est bon, comme il est patient, comme il encourage le pauvre pécheur ! Ce n'est pas lui qui le rebute par la dureté de son accueil, lui qui l'accable sous le fardeau d'une pénitence impossible, lui qui le déconcerte par les lenteurs interminables qu'il mettrait à pardonner ; où il ne trouve pas la con-

trition il l'inspire, et il pourra avant de mourir se rendre ce glorieux témoignage, de n'avoir jamais renvoyé un pécheur sans absolution.

Voilà Alphonse, voilà l'apôtre, l'ouvrier, le ministre, l'ami du Sacré-Cœur. Il a propagé son culte, il l'a fait connaître et aimer, il a révélé au monde les délicatesses et les prodigalités de son amour avec les magnificences de sa miséricorde.

PÈLERINAGE

LE SANCTUAIRE DU SACRÉ-CŒUR A BERCHEM-LEZ-ANVERS.

La Belgique s'est toujours distinguée par sa dévotion au Sacré-Cœur. Elle a été parmi les nations catholiques une des premières à établir la Confrérie du Sacré-Cœur dans ses belles provinces. Bruxelles prend l'initiative en 1698 ; l'année suivante, Gand et Liège suivent l'exemple de la capitale. En 1703 viennent Mons et Tournai; puis Bruges, Malines, Dinant, Louvain, Nivelles et une foule d'autres villes et villages s'enrôlent dans la même association. En 1708, une chapelle est dédiée au Sacré-Cœur dans une église de Vyle et Tharoul, province de Liège, arrondissement de Huy. (Messager du Sacré-Cœur. T. 35, p. 574.) Sur une terre aussi sympathique à la dévotion au Sacré-Cœur, l'Apostolat de la Prière devait s'enraciner sans effort. En 1879, le nombre des paroisses solennellement agrégées s'élevait à plus de 1080. Toutes les communautés religieuses en font partie, les corps enseignants y enrôlent leurs étudiants. C'est en Belgique surtout que la promesse d'une bonne mort faite par Notre-Seigneur en faveur de ceux qui communieraient neuf

premiers vendredis du mois sans interruption, a opéré et opère encore de merveilleux effets. La Belgique s'est placée tout entière sous la protection du Sacré-Cœur : le 8 décembre 1868, Monseigneur l'Archevêque de Malines et Nosseigneurs les Évêques ses suffragants accomplirent, sous les auspices de Marie Immaculée, cette solennelle consécration. La sécurité dont le pays continua de jouir durant la terrible guerre de 1870, fut regardée comme la récompense de cet acte de foi. La reconnaissance s'est accrue avec le bienfait, et depuis plus de dix ans, les pèlerins de la Belgique rivalisent de piété et d'empressement avec ceux de France, aux fêtes annuelles de Paray. Lorsque la France catholique entreprit d'élever sur les hauteurs de Montmartre une basilique gigantesque qui resterait le monument impérissable de son repentir et de sa résurrection, la Belgique voulut aussi avoir un sanctuaire qui rappellerait la consécration du 8 décembre 1868 et offrirait au Cœur de Jésus le témoignage de son amour, dans une adoration indéfectible dont ni le jour ni la nuit ne verraient s'éteindre les ardeurs.

Monseigneur Van den Berghe, protonotaire apostolique, fut le promoteur zélé de cette noble entreprise. Il fit appel au bienveillant concours des évêques et à la charité des catholiques, cet appel fut entendu.

Mais à ce futur sanctuaire il fallait un emplacement. Déjà Bruxelles avait une église consacrée au Sacré-Cœur de Jésus, et trois chapelles où le Saint-Sacrement est exposé à perpétuité. Il était donc naturel que l'honneur de cette nouvelle fondation échût à la seconde ville de l'archidiocèse de Malines, à la catholique Anvers. Par un beau dessein de la Providence, la cité qui, au jour du péril, doit renfermer dans sa vaste enceinte tout ce que la nation a de plus cher, aura

encore pour mission de sauvegarder le monument que la foi de tout un peuple aura dédié au Cœur adorable de Jésus-Christ.

Avant de permettre dans un sanctuaire l'exposition perpétuelle du Saint-Sacrement, l'Église exige qu'il soit établi autour du trône eucharistique un service d'honneur confié le plus souvent à une Congrégation religieuse. Or, c'est un fait providentiel que toutes les grandes œuvres qui ont le Sacré-Cœur pour objet, tirent leur origine du pays où la dévotion au Sacré-Cœur a son berceau. C'est donc à la France que la Belgique demanda les premières gardes d'honneur du Sacré-Cœur, les premières initiatrices de cette vie d'adoration et de prières qu'il s'agissait de propager dans son sein. La Société des Filles du Cœur de Jésus envoya une colonie de ses religieuses à Anvers, et ces pieuses Filles commencèrent dans une chapelle provisoire leurs fonctions d'adoratrices.

Mais quel est le caractère du nouvel édifice ? on n'a pas voulu faire un vaste monument, mais un sanctuaire dont les proportions et les ornements fussent en harmonie avec l'esprit d'amour et d'humble réparation qui en ont inspiré la pensée. Dans l'abside s'élève le trône eucharistique du Sacré-Cœur, exposé aux regards de tous ; devant l'autel, une place d'honneur est réservée aux Filles du Sacré-Cœur pour faire leur service d'adoration sans intermittences. Le long des murs, sur des tables de marbre, sont gravés les noms des Dames Zélatrices, des bienfaiteurs insignes, des institutions et des confréries, des couvents et des paroisses qui se sont engagés à donner cinquante francs par an pendant cinq ans.

On se mit promptement à l'œuvre et, le 8 septembre, on posait la première pierre. C'était un fragment de

marbre précieux tiré de la catacombe de saint Calixte et offert par Pie IX. Monseigneur Vannutelli, Nonce par *interim* du Saint-Siège en Belgique, présidait la cérémonie à laquelle une foule immense et toutes les notabilités catholiques assistaient.

Deux ans après, l'édifice était achevé, et Monseigneur Mermillod, l'évêque exilé de Genève, venait rehausser de l'éclat de sa parole si brillante, les splendeurs des cérémonies de la consécration.

Ainsi la Belgique a son sanctuaire national du Sacré-Cœur. Inspirée par le pur amour de Jésus, sortie du cœur même des pieux fidèles, cette œuvre appelle et retient sur eux les bénédictions du ciel. Elle dira aux générations à venir, que la Belgique est une terre sanctifiée, qu'elle ne s'appartient plus, que le Sacré-Cœur est son Roi. Une alliance a été conclue entre la nation et le Sacré-Cœur, et si la nation venait à l'oublier, les pierres de ce sanctuaire prendraient une voix pour crier : « *Non estis vestri*. O Belges, vous ne « vous appartenez plus, *vos autem Christi*, vous êtes à « Jésus-Christ! »

A la consécration du nouveau temple il fallait un couronnement. Pie IX le donna. Sur les instances de Monseigneur Van Den Berghe, il érigea le sanctuaire du Sacré-Cœur de Berchem-lez-Anvers en Basilique mineure et lui accorda « tous et chacun des privilèges, « grâces, prééminences, exemptions et indults, dont « les autres églises, ornées de ce titre, usent et jouis- « sent ou dont elles pourront user et jouir par la « suite. »

Ce Bref, donné à Rome, près saint Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 29 janvier 1878, trente-deuxième année du Pontificat de Pie IX, est le dernier qui soit émané de la Secrétairerie, sous le règne de ce grand Pape.

La Belgique avait érigé ce temple comme un monument durable de sa reconnaissance envers Notre-Seigneur; mais le Cœur de Jésus ne se laisse pas vaincre en générosité. Malgré les complots de la franc-maçonnerie et d'un libéralisme menteur, malgré le règne momentané d'une majorité issue des surprises du suffrage universel et les mesures impies qui ont signalé son passage au pouvoir, la Belgique reste chrétienne et catholique. La loi de malheur, la loi scélérate, comme on l'appelle, n'a pu faire dans les âmes des enfants les ravages que l'impiété en attendait. La foi garde son prestige. La volonté nationale a remis le pouvoir entre les mains des catholiques, et la Belgique a repris auprès du Saint-Père la place d'honneur que sa piété filiale ne se consolait pas d'avoir perdue. O Cœur de Jésus, veillez sur la Belgique qui vous est consacrée, conservez-lui toujours indéfectible l'héritage de sa foi et de ses vertus.

PRATIQUE

Communier tous les premiers vendredis du mois.

PRIÈRE

De saint Alphonse de Liguori au Sacré Cœur de Jésus.

Permettez que j'aie aujourd'hui la liberté de vous parler, ô Cœur de mon Sauveur... Je vous adore, ô Cœur de mon Dieu ! je vous aime avec tous les cœurs qui, en ce moment, vous aiment et vous adorent sur la terre et dans le ciel. O Cœur très pur, purifiez le mien de toute attache aux créatures et remplissez-le de votre saint amour. Prenez possession, ô Cœur tout divin, prenez possession de tout le mien ! en sorte que

désormais il soit véritablement tout à vous, et que toujours je puisse dire avec votre apôtre : « Qui me séparera jamais de l'amour de mon Dieu ? *Quis me separabit a charitate Christi ?* » (Rom. VIII.)

MAXIME

Mon Cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt.

INVOCATION

Loué et remercié soit à tout moment le très saint et très divin Sacrement.

(100 *j. d'indulgence. Pie VI,* 24 *mai* 1776.)

Dix-neuvième jour.

LES PRIVILÉGIÉS DU SACRÉ-CŒUR.

I

LES ENFANTS.

> Qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit.
>
> Quiconque aura reçu en mon nom un petit enfant semblable à celui-ci, me reçoit.
>
> (Matth. XVIII, 5.)

Nous constaterons d'abord le *fait* de ces divines prédilections : nous en indiquerons les *motifs*.

I. Les preuves de la prédilection de Jésus pour l'enfance sont nombreuses.

1° Jésus s'est fait enfant lui-même ; il aurait pu venir en ce monde dans la maturité de l'âge, dans la splendeur de l'homme parfait, comme le premier Adam au paradis terrestre ; il a préféré se donner à nous sous les livrées de l'enfance, avec ses humiliations, sa faiblesse, sa dépendance ; c'est une inspiration de son Cœur. Petit enfant, il mérite des grâces, il lègue des exemples à ses petits frères. Quel encouragement n'est-ce pas pour eux, de pouvoir se dire : il y eut dans

la vie de Jésus un moment où il avait mon âge, où il pratiquait lui-même les vertus qu'il me demande. Divin Enfant, soyez béni !

2° Autre marque de sa bonté : ces enfants il les aime. Ne le voyez-vous pas entouré de ces petits que son sourire appelle et que sa main bénit? il se prête à leurs naïfs empressements, à leurs familiarités touchantes. Pierre veut s'opposer à ces hardiesses, Jésus prend leur défense, il ne veut pas qu'on les éloigne : « laissez, dit-il, laissez venir à moi les petits enfants. » O bon Jésus, soyez béni !

3° Il les protège contre le scandale. « Malheur, dit-il, « à celui par qui le scandale arrive ! Celui qui scanda- « lise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait « mieux pour lui qu'on suspendît une meule de moulin « à son cou et qu'on le précipitât au fond de la mer. » (S. Matt. XVIII, 6, 7.) O bon Jésus, soyez béni !

4° Il fait plus, il adopte les enfants, il se substitue à chacun d'eux. Écoutons-le. Il a distingué dans la foule un de ces enfants, il l'appelle, le place au milieu de tous, et le montrant à la multitude, il l'embrasse et dit: « Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant sem- « blable à celui-ci, me reçoit. » (Matt. XVIII, 5.) Je voudrais rendre la force du mot que Jésus emploie, *qui suscipit* : il répond à toutes les sollicitudes d'une véritable adoption : Quiconque recueille, habille, nourrit, réchauffe, instruit un enfant, devient sa Providence et fait cela à cause de moi, en souvenir de moi, ce n'est plus un étranger, un enfant vulgaire qu'il élève, c'est moi. Parole vraiment divine ! un autre que le Cœur de Jésus ne l'aurait pu trouver. Il place l'enfance, ce composé d'indigences, sous la protection de sa propre inviolabilité.

Cette parole de Jésus a été comprise, et ses disciples

de tous les temps ont cru que tout ce qu'ils feraient pour cet âge si faible, c'est à l'enfant de Bethléem qu'ils le feraient. Ils ont cru qu'ils n'avaient plus rien à envier à Marie qui emmaillotait Jésus et le nourrissait de son lait ; à Joseph qui le nourrissait de ses sueurs. A la faveur de cette conviction, une merveilleuse révolution s'est opérée dans le monde au profit de l'enfance. Qu'était-ce que ce petit être dans les pays infidèles, qu'est-il encore aujourd'hui ? une simple chose dont son père disposait, dont il se défaisait à son gré. Si le père le veut, il vivra, s'il le veut, il mourra. Ce despotisme subsiste et se pratique encore dans certaines provinces de Chine ; au point que la coutume légitime ces infanticides qui échappent par leur nombre à la répression des lois. Malgré les démentis des libres-penseurs qui n'ont rien vu, il n'est que trop vrai qu'en Chine l'exposition des enfants sur les fleuves ou le long des routes est une iniquité nationale. Oh ! si les enfants savaient ce qu'ils doivent à l'Enfant-Dieu dans les pays du baptême et de l'Eucharistie ! Là où la religion fait les mœurs et les pénètre de son esprit, il n'y a plus d'infanticides, plus d'enfants abandonnés, voués à une mort certaine. La charité trouve des mains pour accueillir, des mères adoptives pour élever les orphelins du malheur.

De nos jours, ce n'est plus la vie de l'enfant qu'on menace, c'est son âme ; on voudrait l'exposer sur les grandes routes de l'indifférence, le livrer au courant des mauvaises doctrines ; mais la charité de Jésus nous presse, nous bâtissons pour ces privilégiés du Sauveur des écoles où ils respirent dans une atmosphère demeurée chrétienne, et, fleurs vivantes, s'épanouissent librement sous la pure influence de la vérité et de l'amour. O bon Jésus, soyez béni !

II. Le secret de ces prédilections, quel est-il ? quels sont les titres de ces petits aux préférences du Sacré-Cœur ? L'enfant est une *valeur*, une *espérance*, une *faiblesse*, autant de titres qui le font aimer.

1° L'enfant est une *valeur :* il est à Jésus, comme son bien, il lui appartient, parce qu'il tient de lui la vie, parce qu'il est le prix de son sang, parce qu'au jour de son baptême il s'est donné à Jésus par une consécration qu'il est tenu de respecter ; enfin, il est la demeure de Notre-Seigneur, son vivant tabernacle. Mais ce bien est-il improductif ? non : sous les rayons d'amour que le Cœur de Jésus envoie à cette jeune âme, ses facultés s'éveillent du sommeil où les retenait la faiblesse des organes ; elle fait des actes de foi et d'amour dont le parfum monte jusqu'au ciel. Jésus se complait dans ces innocents hommages, cet enfant rend gloire à Dieu et mêle ses accents au grand concert de la prière universelle. Dieu distingue cette voix enfantine et il l'exauce ; ces prières sont un hommage et une force, elles louent Dieu et nous protègent.

2° L'enfant est une *espérance*, une tendre fleur qui promet des fruits, arbuste flexible qui, devenu grand arbre, penchera du côté où, jeune encore, il inclinait ses rameaux. Demain, il sera un homme. A quel drapeau consacrera-t-il sa vie ? l'homme reste fidèle à ses premières convictions ; son cœur, vase animé, garde l'arôme de son premier parfum ; chrétien sur les genoux de sa mère, il le sera sur les bancs des écoles et des amphithéâtres et consacrera au Dieu de son baptême toutes les énergies de son âge mûr. De là vient que pour régner sur le cœur de l'homme, Jésus veut régner sur le cœur de l'enfant. Et telle est notre politique, celle de la sainte Église ; elle cherche à s'emparer de l'enfance, non pour l'exploiter, mais pour la consacrer

à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et n'est-ce pas aussi celle de nos ennemis ? Ils inoculent le venin de l'impiété dans cette âme d'enfant, parce que, dans ce blasphémateur inconscient, ils entrevoient le libre-penseur de l'avenir. O Sauveur Jésus, souffrirez-vous qu'on vous ravisse ces jeunes âmes que vous avez aimées jusqu'à mourir pour elles ! gardez-les bien, Seigneur, et frappez de vos anathèmes leurs perfides ravisseurs.

3° L'enfant est un être faible et sans défense, cire molle qui se prête à toutes les formes, page blanche qui se laisse écrire, il sera comme inévitablement ce que voudra son maître ; il sera bon ou méchant, l'honneur ou l'opprobre de la société. Et cette dépendance rend plus odieux le crime de ceux qui travaillent à détruire la foi de l'enfant. Ils ont bientôt fait d'étouffer les pures semences du baptême pour y substituer le vice et l'erreur ; bientôt fini de métamorphoser en indifférents, en ennemis de Jésus, ces âmes prédestinées à le connaître et à le posséder éternellement ! C'était le crime de ces pirates barbaresques qui infestaient nos rivages : débarquant à l'improviste, ils s'emparaient des enfants, et qu'en faisaient-ils ? des mahométans, des renégats, qui, devenus grands, ravageaient à leur tour la terre natale, pillaient les églises, enlevaient d'autres enfants pour perpétuer par ce rapt sacrilège la génération des renégats.

Voilà ce qui se prépare ; on veut faire une razzia de l'enfance ; et ces petits sans Dieu apprendront à blasphémer le Jésus de leurs mères, ils outrageront le crucifix, eux, les bien-aimés du Sauveur, les privilégiés de ses tendresses. Seigneur, Seigneur, ne le souffrez pas ; suscitez, pour les préserver et les défendre, les plus généreux dévouements; il y va de leur salut, il y va de

l'avenir de votre Église, sauvez-les, sauvez-les, les loups sont en campagne et menacent vos agneaux, vous êtes, ô Jésus, vous serez le bon pasteur.

LE PÈRE BERNARD DE HOYOS, S. J., PREMIER PROPAGATEUR DE LA DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS EN ESPAGNE (1711-1735).

A mesure qu'on avance dans la lecture de cet ouvrage, on peut constater que, depuis la mort de la bienheureuse Marguerite-Marie, un souffle de prosélytisme passait par tous les couvents de la Visitation et en faisait autant de centres d'où la dévotion au Sacré-Cœur se répandait sur le monde. De son côté, la Compagnie de Jésus pouvait mettre en ligne des zélateurs non moins ardents. Sans parler du Père Nouet dont les écrits nous offrent un reflet anticipé des révélations de la Bienheureuse, nous citerons parmi les écrivains les plus connus le Vénérable Père de la Colombière, les Pères Croiset et de Galliffet, le Père Saint Jure... Mais que d'autres après eux, animés du même désir, ont travaillé selon leurs forces à préparer le triomphe du Cœur de Jésus dans le monde ! Que d'autres ont employé tous les moyens, parole parlée et parole écrite, livres et brochures légères, feuilles volantes et images pieuses, en un mot tous les agents de propagande, toutes les formes d'apostolat. Nous les voyons enlacer dans le vaste réseau de leurs Confréries les villes et les campagnes, organiser des suppliques couvertes de milliers de signatures, et, grâce au concours des Évêques dont ils sollicitent l'appui, obtenir de la cour de Rome en faveur des clients du Sacré-Cœur, les concessions les plus décisives, les faveurs

les plus signalées. La jeune Compagnie n'a pas renié l'héritage que son aînée lui a transmis ; et bien longue serait déjà la bibliographie des écrivains jésuites qui de nos jours ont consacré leurs pieuses veilles, soit à faire mieux connaître dans son essence même la dévotion au Cœur de Jésus, soit à vulgariser ses pratiques. Que n'a pas fait, que ne fait pas encore sous nos yeux l'*Apostolat de la Prière* avec le Messager son organe.

Parmi les apôtres du Cœur de Jésus dont cette Revue glorifie la mémoire, nous mentionnerons un Jésuite espagnol, le P. Bernard François de Hoyos qui fut pour son pays ce que la bienheureuse Marguerite-Marie fut pour la France.

Jusqu'en 1733, la dévotion au Cœur de Jésus n'avait pénétré que difficilement en Espagne. Pour l'introduire et la propager dans la patrie de sainte Thérèse, Dieu fit choix du religieux dont nous rappelons ici la vocation et les travaux.

En l'année 1732, Bernard de Hoyos étudiait en théologie à Valladolid, lorsque le 3 mai, ayant ouvert un livre du P. Joseph de Galliffet sur le Sacré-Cœur, il sentit tout à coup un mouvement fort et suave qui le pressait d'aller devant le Saint-Sacrement s'offrir au Cœur de Jésus afin de travailler de toutes ses forces, au moins par ses prières, à l'extension de son culte. Le jour suivant il entendit une voix intérieure claire et distincte qui lui disait : « Je veux me servir de toi pour « répandre le culte de mon divin Cœur, afin de com- « muniquer l'abondance de mes grâces à un grand « nombre d'âmes par le moyen de ce Cœur. »

Un autre jour, pendant qu'il priait, Bernard reçut de Notre-Seigneur une grâce pareille à celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie : écoutons-le raconter lui-même cette insigne faveur. « Jésus me montra son

« Cœur tout embrasé d'amour pour les hommes qui ne « le payent que d'indifférence et de mépris. Il m'assura « de nouveau qu'il me choisissait pour répandre le « culte de son divin Cœur, et m'enjoignit de commu- « niquer son dessein à mes directeurs et d'agir toujours « avec une sainte prudence et un zèle plein de sou- « mission à la divine volonté. »

Le père de Hoyos se hâta d'obéir, il fit confidence à son directeur de tout ce que Notre-Seigneur lui avait révélé et commandé de faire ; ensuite avec des paroles pleines du feu que le Cœur de Jésus lui-même inspirait, il écrivit au Père Pierre de Calatayud, illustre missionnaire de la Compagnie, pour l'inviter à propager de plus en plus dans ses missions la dévotion au Sacré-Cœur. En même temps, tous ses frères de religion, électrisés par ses récits, s'offraient à seconder son apostolat.

Cependant le bon Maître multipliait ses faveurs et ses apparitions pour affermir son règne dans le cœur de l'humble Bernard et le pénétrer de plus en plus du désir de remplir sa glorieuse mission. Tantôt il l'inonde de grâces extraordinaires et d'inexprimables délices ; tantôt il l'initie aux secrets de sa vie divine et l'associe aux élans impétueux, aux ardeurs sublimes de son zèle ; tantôt il lui communique les vues de sa Providence et dévoile à ses yeux les mystères de l'avenir. Bernard entendit une voix qui disait : « Le Cœur de « Jésus régnera en Espagne, il y sera entouré d'une « plus grande vénération que partout ailleurs. » Le jour de la fête de saint Ignace, 31 juillet, notre Bienheureux Père accompagné de Saint François-Xavier lui apparut, l'entretint longtemps de la dévotion au Sacré-Cœur et ajouta que Dieu réservait aux membres de la Compagnie la gloire de la propager.

Bernard répondit à toutes ces avances de son Dieu par une donation de plus en plus complète de tout lui-même. Se sentant inspiré de faire une consécration plus solennelle qui le rendit à jamais l'humble esclave du Sacré-Cœur, il choisit le vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, et se servit de l'acte d'offrande du Vénérable Père de la Colombière. Bernard l'écrivit de sa propre main et le signa de ces paroles : « Au Cœur « Sacré de Jésus, son disciple bien-aimé et bien aimant. » Il sentit sur l'heure même que Jésus agréait son offrande et qu'il écrivait dans son divin Cœur le nom de son bien-aimé.

C'en est fait, il est tout au Cœur de Jésus et le Cœur de Jésus est tout à lui. Le bon Maître enchérit encore sur les premières prodigalités de son amour. Il se montre à lui sous la forme d'un globe de feu d'une immense grandeur qui s'étendait par toute la terre et au-dessus des cieux ; les rayons de sa lumière venaient concentrer toute leur activité dans le Cœur très aimable de Marie et de là, comme d'un nouveau foyer, s'en allaient illuminer et embraser toute la terre. En même temps Jésus invitait son humble disciple à se plonger, à se perdre dans cet incendie d'amour. Au sortir de ces apparitions, Bernard ne s'appartient plus, il ne voit, il ne veut, il ne respire que Jésus, il n'a plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'un seul but de sa vie : la gloire du Sacré-Cœur, la propagation de son culte ; c'est là que tendent toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses démarches. *Oportet illum regnare*, disait-il avec saint Paul, il faut qu'il règne, il faut que tout homme le connaisse, que toute langue le bénisse, que tout cœur soit consacré à son divin Cœur et ne connaisse d'autre feu que son amour. Quand venaient ces jours malheureux où le scandale arrive et s'affiche

sous toutes les formes, au carnaval par exemple, l'humble esclave du Sacré-Cœur recueillait pieusement les plaintes que lui exprimait son bon Maître, les transmettait à ses frères, et organisant avec eux une croisade réparatrice, offrait à Jésus un riche tribut de prières, d'amour et de souffrances, trop heureux s'il pouvait consoler en quelque chose le Cœur de Jésus si méprisé des pécheurs.

Il fallait à ce cœur que l'amour de Jésus consumait un plus vaste théâtre ; il se sentait trop à l'étroit dans les limites de son collège, et il lui tardait de s'emparer de l'espace et de la durée. D'ailleurs l'Espagne ne lui avait-elle pas été montrée comme la conquête promise à son ambition sainte? Le moyen que lui inspira Notre-Seigneur lui-même, ce fut d'ériger partout des Congrégations dédiées au Sacré-Cœur ; mais comment pourra-t-il les fonder lui, qui presque toujours prisonnier de la maladie, toujours captif de son devoir, restait enchaîné au poste où la volonté de ses supérieurs le retenait? Il écrit de nouveau au Père Pierre de Calatayud et le presse d'ériger, le plus qu'il pourra, des Confréries en l'honneur du Sacré-Cœur. Le zélé missionnaire n'eut pas de peine à se rendre aux pieux désirs de son jeune ami ; il fonda des Congrégations du Cœur de Jésus dans presque tous les lieux qu'il évangélisait. Les Congrégations s'accrurent tellement, que sans compter celles qui furent fondées par d'autres Ordres religieux; la Compagnie en avait établi à elle seule plus de cent quatre-vingts depuis l'année 1733 jusqu'à l'année 1742. La principauté des Asturies en comptait déjà plus de cent,et l'on en voyait dans toutes les villes principales de la Navarre et de la Galice. Elles envahirent bientôt les collèges et les maisons religieuses. Celle qui fut fondée à Madrid au collège

impérial de la Compagnie se composait de la première noblesse de la Cour et la ferveur de ses membres ne le cédait pas à l'éclat de leur naissance. Cette Congrégation était l'âme de toutes les autres Congrégations de ce genre établies dans le royaume.

Le Père Bernard voulait aussi publier un ouvrage sur la dévotion au Sacré-Cœur pour la faire connaître là où ne pouvait arriver sa voix, ni celle des missionnaires. Conformément à ce désir, le P. Joseph de Loyola composa en espagnol un livre intitulé : « *Le Cœur de « Jésus découvert à notre Espagne.* » L'auteur s'inspirait du récit du P. Bernard : l'ami du Sacré-Cœur dictait, le P. Joseph écrivait. Le livre ne parut qu'en 1742, à Pampelune, après la mort du P. de Hoyos, qui s'y trouve tout entier avec les diverses apparitions dont il fut honoré et les travaux de son apostolat. La vie de cet ardent zélateur de la gloire du Sacré-Cœur fut courte, mais son action féconde. C'est à lui qu'on est redevable de l'élan généreux qui porta tous les archevêques et évêques d'Espagne à demander d'une commune voix au Pape Clément XII, la faveur de célébrer dans leurs diocèses l'Office et la Messe du Sacré-Cœur ; à lui encore qu'il convient d'attribuer les merveilleux progrès de la pieuse dévotion dans toute l'Espagne. En peu d'années elle se répandit avec une rapidité si prodigieuse, qu'il n'y eut plus dans ce vaste royaume aucune province ni presque aucune cité qui n'érigeât des Congrégations du Sacré-Cœur. Partout on célébrait des neuvaines publiques et des fêtes solennelles ; et les transfuges de la sainte table s'empressaient d'y revenir et de l'assiéger encore pour consoler par la multitude de leurs communions, le Cœur divin que leur indifférence avait contristé.

Peut-être les bouleversements dont l'Espagne a été la

victime depuis le commencement de ce siècle ont-ils ralenti ce magnifique élan ; mais de nos jours les âmes ont secoué leur torpeur, les institutions refleurissent et l'Espagne est replacée au premier rang des nations catholiques par l'enthousiasme de sa dévotion envers le Sacré-Cœur.

Note. — Au Père Pierre de Calatayud, nous pouvons ajouter plusieurs Jésuites espagnols, zélateurs non moins ardents de la dévotion au Sacré-Cœur : ce sont les Pères François-Xavier Idiaquez, Eugène Colmenarès et surtout Sébastien Mendiburus qui ne négligea aucun moyen de communiquer aux âmes les ardeurs dont il était consumé.

Quelques années avant l'arrêt de proscription porté par Charles III contre les Jésuites d'Espagne, Mendiburus fut invité par une pieuse femme à fonder le plus qu'il pourrait de Congrégations en l'honneur du Sacré-Cœur attendu qu'au bout d'un peu de temps, il lui serait impossible d'en établir encore. Il eut confiance dans cette prophétie et s'appliqua plus que jamais à ériger dans tous ses ministères ces pieuses associations.

Nous ne mentionnons pas ici le P. Augustin de Cardaveras, contemporain du P. de Hoyos ; il sera l'objet d'une notice spéciale.

PÈLERINAGE

A TARRAGONE LE 26 JUIN 1881.

Ce jour-là, un hommage national des sciences, des lettres et des arts a été rendu par la catholique Espagne au Sacré-Cœur de Jésus. L'idée et l'honneur de cet hommage solennel appartient à la province ecclésias-

tique de Tarragone, qui, de tout temps, s'est signalée par sa dévotion au Sacré-Cœur. Ce sont les Évêques de cette province qui, réunis en Concile en 1738, dans l'église métropolitaine, furent d'avis d'adresser au Saint-Père une supplique, afin qu'il daignât leur accorder la récitation de l'Office et la célébration de la Messe propres à la fête de ce divin Cœur. Ils avaient motivé cette supplique en disant que cette dévotion était grandement connue et goûtée dans leurs diocèses. Aussi l'idée de ménager un triomphe au Sacré-Cœur fut-elle accueillie avec faveur, et tous les fidèles d'Espagne furent invités à un concours public où les sciences, les lettres et les arts viendraient, de concert, rendre au Cœur aimant de Jésus l'hommage de leur piété en lui offrant leurs chefs-d'œuvre.

Voici l'énumération des récompenses proposées pour exciter les Espagnols à rendre au Cœur de Jésus ce filial hommage :

1° Mgr l'archevêque de Tarragone offre une plaque de marbre portant au centre en relief et en argent, l'image du Sacré Cœur de Jésus, et au-dessous les armes de Tarragone, au meilleur travail historique sur la dévotion du Sacré Cœur de Jésus en Espagne, depuis son origine jusqu'au temps présent.

2° Mgr l'évêque de Barcelone offre un cygne d'argent en relief sur une plaque de marbre, à la meilleure étude historique sur la dévotion au Cœur de Jésus dans les diocèses qui composent la province de Tarragone, expliquant avec détails les différentes vicissitudes que cette dévotion a subies depuis 1738 jusqu'à nos jours.

3° Mgr l'évêque de Vich offre une ancre d'argent avec l'image de Cœur de Jésus à la meilleure explication scientifique et populaire des fondements théologiques du culte du Cœur de Jésus.

4° Mgr l'évêque de Lérida offre un phénix d'argent à la meilleure dissertation iconographique sur les images du Cœur de Jésus, ainsi que sur les symboles ou emblèmes relatifs à cette dévotion en Espagne.

5° Mgr l'évêque de Léon offre une plume d'or et d'argent à la meilleure légende sur l'apparition du Sacré Cœur de Jésus à la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, religieuse Visitandine de Paray-le-Monial.

6° Mgr l'évêque de Gérone offre une table de marbre portant d'un côté le Décalogue, et de l'autre l'image en argent du Cœur de Jésus avec ces paroles : *Plenitudo legis, charitas* (la plénitude de la loi est dans la charité) à la meilleure étude sur le Cœur de Jésus comme modèle de perfection pour le cœur chrétien.

7° Mgr l'évêque d'Urgel offre un emblème portant l'image en argent de l'archange saint Michel, tenant entre ses mains l'Écu du Cœur de Jésus, au meilleur écrit sur l'influence sociale que la dévotion au Sacré Cœur de Jésus est destinée à exercer dans les temps modernes.

8° Mgr l'évêque de Tortose offre un emblème d'argent rappelant le Cœur de Jésus à la meilleure étude sur le Cœur de Jésus par l'exposition du XXI psaume *Deus, Deus meus, respice in me.*

9° Le centre diocésain de l'Apostolat de la Prière offre une écritoire d'argent au meilleur hymne sur le Cœur de Jésus triomphant, composé de manière à être mis en musique, dans le rhythme d'une marche grave et majestueuse.

10° Le cercle catholique de Tarragone offre un exemplaire de l'Histoire de la Mère de Dieu illustrée par D. Vincent de la Fuente, avec encadrement de luxe, au meilleur travail historique sur la dévotion au Cœur de Marie en Espagne.

11° Une magnifique oléographie du Sacré Cœur de Jésus avec cadre doré, est offerte par le Collège de Pie IX à la meilleure composition poétique en langue castillane à l'honneur de Pie IX, Pontife du Sacré Cœur de Jésus.

12° *Le Messager du Cœur de Jésus*, revue mensuelle paraissant à Barcelone, offre une croix d'ébène, avec attributs symboliques d'argent et cette inscription : *Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes accablés*, à la meilleure étude sur le Cœur de Jésus considéré comme espérance des classes ouvrières ; en indiquant les moyens les plus propres à gagner ces classes à Jésus-Christ.

13° La *Revue populaire*, feuille catholique hebdomadaire de Barcelone, offre un petit étendard en argent doré, posé sur un piédestal d'ébène ou de jaspe, avec le chiffre ou emblème du Sacré Cœur de Jésus au centre et cette légende autour : *in hoc signo vinces* (vous vaincrez par ce signe) à l'auteur de la meilleure Ode héroïque au Sacré Cœur de Jésus, enseigne de combat et gage de victoire pour le peuple chrétien dans les temps présents.

14° Un pensionnat de jeunes Demoiselles avec leur Directrice, offre une rose d'argent ou d'or, émaillée, à la meilleure *poésie en langue catalane*, laissant au poète le choix du sujet pourvu qu'il se rapporte au Sacré Cœur de Jésus.

15° Un dévot adorateur du Cœur de Jésus, offre une couronne de laurier en argent à la meilleure Ode latine sur le Sacré Cœur de Jésus.

16° Une Dame dévote au Sacré-Cœur, offre un lis d'argent à la meilleure Ode au Cœur de Jésus dans l'idiome de la Catalogne, de la province de Valence ou de l'île de Majorque.

17° *Peinture.* — Le Cercle catholique de Reus offre un cœur d'argent à la meilleure représentation originale du Cœur de Jésus.

18° *Sculpture.* — Le Centre supérieur de la Communion réparatrice en Espagne, offre une grande médaille d'argent au meilleur modèle, pour une statue du Sacré-Cœur.

19° *Musique.* — Les zélatrices de l'Apostolat de la Prière de Tarragone, offrent un livre d'or et d'argent à la meilleure composition musicale du caractère classique et religieux à quatre voix, avec accompagnement de basse et d'harmonium, sur l'hymne des Laudes de l'Office du Sacré-Cœur.

20° Deux prêtres dévots au Sacré Cœur de Jésus, offrent un luth d'argent à la meilleure composition musicale, du genre populaire, applicable à la poésie connue de M. Verdaguer : *Jesus als pecadors*, qui commence ainsi : *Miran mon Cor de Pare amorosissimo*, et se trouve dans la collection de cet auteur : Idylles et chants mystiques.

21° *Architecture.* — La Direction de la Revue des Saints-Cœurs offre un double symbole des Cœurs de Jésus et de Marie, en argent, sur marbre, avec une inscription convenable au meilleur plan d'une église dédiée au Cœur de Jésus.

La distribution solennelle des prix devait avoir lieu à Tarragone le 26 juin 1881, qui était le dimanche après la fête du Sacré-Cœur. De tous côtés on se mit à l'œuvre avec une ardeur fiévreuse et, dès le 15 juin 1881, 137 travaux de tout genre avaient été envoyés aux membres du jury chargé de décerner les récompenses.

Enfin arriva le grand jour : sous une toile gigantesque tendue dans l'intérieur de la cour du Séminaire,

se dressait un baldaquin splendide, ayant sous son dais une statue du Sacré-Cœur.

Au bureau de la Présidence siégeaient Mgr l'archevêque de Tarragone ; à sa droite le gouverneur militaire de la province, à sa gauche le préfet ; à leurs côtés l'évêque de Barcelone et l'évêque de Tortose ; puis un état-major de personnages distingués venus de toutes les provinces. A gauche sur l'estrade, l'orateur ; à droite le secrétaire du jury. Au pied de l'estrade à gauche, le clergé ; à droite, les notables ; devant l'estrade à gauche, les invités de la commission ; à droite, les délégués des œuvres catholiques, puis tout autour une multitude de spectateurs au nombre de trois mille.

M. le docteur Grau, vicaire-général, raconte dans le discours d'ouverture le progrès de la dévotion au Cœur de Jésus à Tarragone depuis le concile de 1738, et termine en disant : « c'est aux sciences, aux lettres, « aux arts à parler en faveur du Sacré-Cœur, et aux « catholiques de se grouper auteur de son étendard afin « qu'il règne d'un pôle à l'autre. »

Le secrétaire du jury rend compte des travaux qui ont obtenu des prix, des accessits ou des mentions honorables ; il ouvre ensuite les plis cachetés qui contiennent les noms des auteurs couronnés. Plusieurs pièces lyriques, des odes, un chant guerrier, un hymne national au Sacré-Cœur viennent tour à tour exciter l'enthousiasme et les applaudissements de l'assemblée. Après chaque pièce, une musique militaire fait entendre de joyeuses fanfares.

Un orateur prend alors la parole, il félicite les catholiques espagnols d'avoir arboré l'étendard du Sacré-Cœur en face de la révolution qui se dit triomphante : « Elle ment, s'écrie-t-il, la victoire est au Sacré- « Cœur ! »

Le Soir, la fête se termina dans le cathédrale de Tarragone. Les morceaux de musique couronnés furent exécutés devant le Saint-Sacrement ; puis un chanoine de Vich, Dom Jaimé Cotell fit remarquer dans un discours de clôture l'importance de l'acte qui venait de s'accomplir : « C'est, disait-il, l'application dans le « monde social, de la souveraineté du Sacré-Cœur. « C'est la voix des sciences, des lettres, des arts. « Toutes ont signalé leur dévotion au Sacré-Cœur « comme le moyen suprême de génération sociale. « Oui, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus nous sau- « vera. Allons, mes Frères, allons tous répandre cette « dévotion bénie, ce feu sacré ; disons au Cœur de « Jésus de régner à jamais sur nous. Le Sacré-Cœur, « voilà notre Roi ; inclinons-nous au nom de toute « l'Espagne. » Et le Saint-Sacerment bénissait la foule des fidèles agenouillés et dans leurs personnes toute l'Espagne catholique dont il prenait à jamais possession.

(*Voir le Messager du Cœur de Jésus*, T. *39 et 40.*)

PRATIQUE

Faire le catéchisme aux enfants et leur inspirer la dévotion au Sacré-Cœur.

PRIÈRE

Amende honorable des mères chrétiennes au Sacré-Cœur.

O Jésus, notre Sauveur et notre Père, nous venons nous jeter à vos pieds et faire amende honorable pour tous les péchés qui se commettent chaque jour dans notre pauvre patrie et en particulier pour les impiétés

publiques, pour la profanation scandaleuse du dimanche et pour le mépris de votre saint Évangile.

Nos crimes sont la cause de nos malheurs ; nous avons bien mérité la honte qui nous accable. Mais ce sont des cœurs de mères qui vous implorent pour leurs enfants ; et nous avons confiance en vous, ô Jésus ; vous êtes notre Père, ayez pitié de nous ; vous êtes notre Sauveur, délivrez-nous ; ayez pitié de la France coupable ; jetez sur elle un regard de miséricorde et d'amour ; convertissez-la, sauvez-la.

O Marie, notre Mère, soyez notre salut !... souvenez-vous de vos angoisses et de vos douleurs ; ayez pitié des nôtres et sauvez nos enfants !

MAXIME

Le cœur d'un enfant est pareil au vase qui garde longtemps la bonne odeur du premier parfum dont il a été rempli.

INVOCATION

— Jésus, mon Dieu, je vous aime par dessus tout.
(50 *j. d'indulg. Pie IX.* 7 *mai* 1854.)

Vingtième jour.

LES PRIVILÉGIÉS DU SACRÉ-CŒUR.

II

LES PAUVRES.

Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.

En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.

(Matth. xxv, 40.)

Transportons-nous à la fin du monde, à ce jour d'exposition vraiment universelle, où tous les hommes comparaîtront avec leurs œuvres pour être jugés. L'humanité est là tout entière devant son juge. Les bons sont à sa droite, les méchants à sa gauche. Silence : Jésus va parler. S'adressant à ceux qui sont à sa droite : « Venez, dit-il, les bénis de mon Père, j'ai « eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et « vous m'avez donné à boire... » Alors les justes lui diront : « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons « vu ayant faim et que nous vous avons rassasié, ayant « soif et que nous vous avons donné à boire ?... — En « vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait à

« l'un de ces petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (S. Matt. xxv, 40.)

I. Vous avez entendu ces paroles de l'Évangile: c'est le juge des vivants et des morts préludant à la sentence qu'il doit porter un jour. On dirait qu'il fait de la charité le commandement qui décide de notre sort dans l'autre vie ; qu'il ne récompense qu'une vertu, la charité envers les pauvres, et qu'il ne punit qu'un seul vice, la dureté envers eux. Pesons ses paroles : nous ne pouvons y voir une manière de dire, une figure de style, une pieuse exagération ; c'est en toute vérité que Jésus affirme sa présence dans le pauvre, ne sommes-nous pas les membres d'un corps dont il est la tête et qu'il personnifie en lui ? Or, dans le corps humain les souffrances se rapportent à la personne, non au membre affecté ; on dit : j'ai mal à la tête, au bras, et non mon bras, ma tête a mal. Jésus a donc pu dire dans un sens réel : « J'ai eu faim, j'ai eu soif, » quand les membres de son corps mystique, les pauvres, avaient faim, avaient soif. Ainsi l'a compris la tradition catholique, et j'aime cette parole de Salvien : « *Solus Chri-* « *stus est qui in omni pauperum universitate mendi-* « *cat*, c'est le Christ seul qui mendie dans la foule « immense des pauvres. » Croyez-le, cet orphelin que vous avez recueilli, c'est Jésus ; cette main qui se tend vers la vôtre et qui se referme sur votre aumône, c'est la main de Jésus ; ce « merci, Dieu vous le rende ! » c'est Jésus qui vous le dit, et vous pouvez l'en croire, lui, votre Dieu, il vous le rendra ! cet infirme que vous visitez, ce malade dont vous remuez la couche, c'est Jésus, estimant fait à lui-même ce que vous avez fait au dernier d'entre ses membres. Merveilleuse industrie du Cœur de Jésus pour le pauvre ! Ayant aimé la pauvreté pendant sa vie, il lui est resté fidèle après sa

mort; il s'identifie à ceux dont elle est le partage ; le pauvre devient son lieutenant, un autre lui-même, le pauvre, c'est lui ! Pouvait-il mieux réconcilier le pauvre avec son triste sort ? il l'élève jusqu'à lui, le consacre, le divinise. Pouvait-il mieux lui assurer la compassion, les empressements du riche ? et celui-ci voudra-t-il refuser l'aumône que Jésus lui demande, quand il vient à sa rencontre sous les livrées de la misère et veut devenir son obligé ? Vous êtes bon, Seigneur, pour le pauvre auquel vous vous unissez par les liens d'une fraternité qui en fait un de vos membres ; mais vous êtes bon aussi pour le riche qui s'élève en vous donnant. Ma foi me fait voir en lui votre bienfaiteur, votre Père nourricier, un autre Joseph. A-t-il rien à envier à Zachée qui vous a reçu sous son toit, aux deux sœurs Marthe et Marie que la tradition appelle les hôtesses du Sauveur ? C'est un problème que je laisse à résoudre, ô mon Dieu, à ceux qui vous aiment : pour lequel des deux, du riche ou du pauvre, êtes-vous le plus généreux ? Pour le pauvre que vous substituez à vos droits, que vous identifiez avec vous, ou pour le riche qui, établi par sa fortune le ministre et l'apologiste de votre Providence, vous constitue son débiteur et dont vous reconnaîtrez un jour les moindres largesses devant votre Père et devant vos anges ?

II. C'est ainsi, ô mon Sauveur, que vous avez résolu la grande question qui passionne le siècle, la question de l'inégalité sociale : pourquoi des riches, pourquoi des pauvres ? Vous avez ménagé leur rencontre sur le chemin de la vie dans une fraternelle émulation d'estime et de charité ; vous consacrez le pauvre aux empressements du riche, le riche à la reconnaissance du pauvre, et par un merveilleux échange de bons procédés, si le riche reste le bienfaiteur du pauvre, le

pauvre n'est pas moins à son tour le bienfaiteur du riche. Vous ne supprimez pas la pauvreté ; en la laissant subsister, vous la transformez. Ce n'est pas assez de l'avoir rendue aimable en lui conférant par l'adoption que vous en avez faite en votre personne, votre propre amabilité, vous lui communiquez votre grandeur et la revêtez de votre toute puissance; en sorte que le pauvre est moins l'obligé du riche que son protecteur. Il lui donne en échange de son aumône et de ses services les garanties de bonheur qui lui manquent; en échange des *bons* de pain ou de chauffage, des *bons* de félicité et de réussite dans ses entreprises, des *bons* de guérison et de santé. Ce sont là des *articles* que la Providence met à la discrétion du pauvre. Ah ! je comprends que reconnaissant le don de Dieu, il se résigne et ne murmure pas ; qu'il se trouve bien avec la part qui lui est faite et qu'il ne désire pas changer ; je comprends que, pouvant être riche, il ne l'ait pas voulu.

Mais je comprends aussi que le riche ne recule devant aucun sacrifice, qu'il se prive afin d'augmenter de ce superflu qu'il se retranche l'avoir et le bien-être du pauvre ; je comprends qu'il recueille les abandonnés, habille ceux qui ont froid et console les malades sur leur couche douloureuse, c'est à vous qu'il le fait, ô Jésus. Oui ! que les fortunés de ce monde bâtissent des hôpitaux, des Hôtels-Dieu dont la magnificence rivalise avec les plus splendides cathédrales, c'est pour recevoir Jésus-Christ ; qu'ils se fassent vos garde-malades, comme sainte Élisabeth, et que de leurs mains royales ils remuent la paille où languit le pauvre, leur lavent les pieds et pansent leurs plaies, Jésus, c'est pour vous. Ils iront plus loin, Seigneur, ils se dépouilleront de tout, ils se donneront eux-

mêmes pour mieux vous servir ! Et vous, complice de leurs saints désirs, vous multiplierez l'or entre leurs mains pour qu'ils aient la joie de donner encore ; et ils disent qu'en s'humiliant, qu'en se fatiguant, qu'en triomphant pour vous de toutes leurs répugnances, ils ont trouvé un avant-goût du Paradis sur la terre.

O Cœur de Jésus, pour lequel des deux êtes-vous le meilleur, du riche ou du pauvre ?

LE PÈRE AUGUSTIN DE CARDAVÉRAS, S. J. (1703-1770.)

Le Père Bernard de Hoyos que nous avons vu suscité par le bon Maître pour établir le règne du Sacré-Cœur dans la catholique Espagne, avait un émule non moins ardent, non moins favorisé que lui, Augustin de Cardavéras, de la même Compagnie. Ce Père, précurseur et continuateur du Père de Hoyos, reçut des grâces analogues, travailla de longues années et mourut en Italie dans un exil dont son amour pour le Sacré-Cœur adoucissait les ennuis. Tous deux furent intimement unis par les liens d'une charité ardente, la poursuite du même but et le dévouement au même Maître.

I. Augustin de Cardavéras naquit à Hernani, le 28 décembre 1703 et fut admis dans la Compagnie de Jésus au noviciat de Villagarcia, le 20 août 1721. En 1726, il étudiait la théologie au collège de Saint-Ambroise de Valladolid. Il cachait dès lors sous les apparences d'une vie simplement édifiante la plus haute sainteté. Il dut cet avancement rapide à la lecture du livre que le Père Joseph de Galliffet venait de publier à Rome sur le culte du Sacré-Cœur. Augustin se pénétra des enseignements de ce livre, et conçut dès lors le plus ardent amour pour ce Cœur adorable dont il

avait entrevu la beauté. A son tour le divin Sauveur trouvant dans le jeune religieux un ami selon son Cœur, se plut à le combler de ses faveurs. Il lui dit : « Mon fils, je veux que tu voies mon divin Cœur,» et il entr'ouvrit ce Cœur si plein de miséricorde ; Augustin se sentit embrasé d'amour et de douleur à la vue des bienfaits de son bon Maître et de nos ingratitudes. Ce n'était encore là qu'un prélude. Un an plus tard, le 11 septembre 1729, Jésus lui découvrit entièrement son divin Cœur et lui dit : « Mon fils, entre dans mon « Cœur. » Et la main du Sauveur l'introduisit dans ce foyer d'ineffables délices. Aussitôt Augustin se perdit et s'abîma dans l'Océan de la Divinité, semblable au petit poisson qui nage dans la mer, sans pouvoir rencontrer ni fond ni limites. Il vit alors les secrets les plus sublimes; mais lorsqu'il fut revenu de son extase, son doux Maître lui dit : « C'est la première fois que tu « entres dans mon Cœur ; désormais tu auras entrée li- « bre pour venir te reposer en moi. Ici tu auras les « joies et les délices du ciel ; ici tu dois avoir ton habi- « tation et ta demeure. Laisse aux mondains leurs plai- « sirs ; je suis ton Dieu, ton bien-aimé, je suis et désire « être tout à toi. En moi tu trouveras ce que le monde « ne peut donner, c'est ainsi que je paye ceux qui « m'aiment. »

Et après cette vision Jésus ne s'éloigna plus de son serviteur ; mille faveurs signalaient à Augustin sa présence : apparitions, délices, ravissements dans l'oraison, embrasements ineffables. Souvent ses jours se passaient en colloques avec son Dieu : la nuit venait l'y surprendre sans en interrompre le cours, Jésus était sa vie. Enfin, pour sceller leur mutuelle union, Notre-Seigneur voulut qu'Augustin prît son nom : « Tu t'ap- « pelleras, lui dit-il, Augustin de Jésus. » « Et depuis qu'il

« m'a donné ce nom, écrivait l'humble religieux, je n'ai « entendu résonner dans mon cœur que le doux écho « de sa voix qui répétait : Augustin de Jésus, Jésus « d'Augustin ; Jésus d'Augustin, Augustin de Jésus. »

Voilà donc le futur apôtre armé du nom et de l'amour de Jésus ; il connaît le Sacré-Cœur, il ne lui manque plus que de le manifester.

II. En 1730, il était prêtre et l'heure de son apostolat avait sonné. Le Père Augustin commença par recruter des ouvriers dévoués au Sacré-Cœur. Les Pères de Loyola et de Calatayud ses directeurs et ses confidents, devinrent sa première conquête. Il les recommandait eux et leurs œuvres au Cœur de Jésus, excitait leur zèle, les aidait de ses prières et de ses sacrifices. « Je ne puis « vous oublier, écrivait-il au Père de Calatayud, vous et « vos missions; continuez, mon Père, avec force et con- « fiance ; car Notre-Seigneur s'intéresse beaucoup à « tout ce qui vous touche. » Et dans une autre lettre au même Père : « Jésus m'a montré quelques-uns des « élus prédestinés à sa gloire ; parmi les Jésuites, votre « Révérence était un de ceux que le Sauveur regardait « avec le plus d'amour, un autre était notre Père pro- « vincial Jean de Villafane. » Il entendit aussi Notre Seigneur lui dire en parlant du Père de Calatayud : « Ani- « me-le, console-le, confirme-le ; oui, je montrerai à « mes ennemis le pouvoir de mon bras ; fortifie-le, qu'il « parle et ne se taise pas ; qu'il ne s'arrête pas à cause « des difficultés et des contradictions, je viendrai à « son aide ! »

Enfin son doux Ami se plaignait au Père Augustin des ingratitudes qui martyrisent son Cœur. « Sa Ma- « jesté, écrivait-il, est fâchée contre bien des âmes et « des âmes de religieux, contre plusieurs des nôtres « qui, par une espèce d'indifférence, d'inaction et de

« tiédeur, ne donnent pas au Cœur divin ce soulage-« ment de procurer de toutes leurs forces que son « amour soit connu et qu'on y réponde de tout son « pouvoir. »

Cet apostolat par lettres ne s'exerçait pas seulement auprès des nôtres. Le Père Augustin, s'étant procuré une courte neuvaine au Sacré-Cœur, imagina de l'adresser sous enveloppe, avec une image de ce Cœur divin, à nombre de personnes qu'il ne connaissait même pas. Quand la neuvaine était adressée à une supérieure de religieuses, il ajoutait un billet en ces termes : « Celui « qui vous envoie cette neuvaine, vous prie d'intro-« duire dans votre sainte communauté la dévotion au « Cœur de Jésus, et il supplie toutes les religieuses de « communier tous les premiers vendredis du mois. » Cette simple invitation eut des effets merveilleux : les neuvaines du Père Augustin allumaient partout le feu sacré ; les monastères surtout devinrent des fournaises où les âmes se consumaient dans les flammes du pur amour.

Enfin, pendant le mois de juin 1732, il fut donné au Père Augustin de parler, et il fit entendre à Bilbao le premier sermon sur sa dévotion bien aimée ; trois ans après, le 6 décembre 1735, le Père de Hoyos étant parti pour le ciel à l'âge de vingt-quatre ans, ce fut au Père Augustin que revint de droit, la mission de le remplacer et de pousser plus avant les conquêtes du Sacré-Cœur. A dater de 1737 jusqu'en 1755, la vie du Père de Cardavéras fut toute consacrée au pénible ministère des missions dans le Guipuzcoa, la Biscaye et la Navarre. Ces dix-neuf années furent fructueuses pour le Cœur de Jésus. Partout sur les pas du fervent apôtre, des Congrégations se fondaient, le culte du Sacré-Cœur s'établissait pour ne plus périr ; on accou-

rait de loin pour l'entendre, et des villages entiers se dépeuplaient, sans que souvent il y restât âme vivante. Son arrivée était attendue avec impatience, car on savait qu'avec lui, c'était le Cœur de Jésus qui venait. Merveilleuses étaient les conversions qu'opérait le missionnaire du Sacré-Cœur; il n'y avait point d'obstacle pour ce cœur plein de Dieu ; quand tout paraissait désespéré, il se contentait de dire : « Laissez, lais-« sez, Dieu arrangera tout, le Cœur de Jésus aplanira « tout. » Puis il priait, un jour, une nuit, jusqu'à ce qu'il se sentit exaucé. D'ailleurs sa vue en chaire suffisait seule pour porter au repentir. Il n'était plus qu'un squelette, tant il était consumé par les infirmités, les abstinences et les veilles, mais surtout par le zèle de la gloire de Dieu qui le dévorait et tenait son cœur dans une perpétuelle agonie.

En 1755, il dut se retirer dans la sainte maison de Loyola. Hélas ! il ne lui fut pas donné d'y mourir. Le 3 avril 1767, le décret royal par lequel Charles III bannissait la Compagnie de tous ses royaumes, fut notifié aux Pères de Loyola. Le Père Augustin suivit ses frères dans l'exil. Après une douloureuse traversée, il gagna l'Italie. Là, il tomba malade, et nul médecin ne sut de quoi ; mais la douleur que lui causaient les épreuves de la Compagnie sa mère, ne suffisait-elle pas à lui donner le coup mortel? Le 18 octobre 1770, à huit heures du matin, le Père Augustin s'endormit dans le Seigneur à Castel-san-Giovanni, sans souffrances et sans agonie. Il avait 67 ans et portait au tombeau l'innocence de son baptême. Missionnaire ardent, maître consommé dans les voies spirituelles, âme vraiment angélique, il mourut dans les bras de sa mère la Compagnie de Jésus ; mère infortunée et victime obéissante qui, trois ans plus tard, devait tomber frappée

par la main d'un Père! Il appartenait au Cœur de Jésus de la ressusciter.

(*Voir Messager du Sacré-Cœur, T. XLII, pp. 664-683.*)

PÈLERINAGE

VALS.

LE SANCTUAIRE DE JÉSUS PRIANT.

Déjà l'Apostolat de la Prière était fondé sur des bases solides et jouissait des plus riches privilèges ; une chose lui manquait, et une chose de grande importance : il lui manquait un siège, c'est-à-dire une église et un autel. Sans nul doute, le Cœur de Jésus était honoré déjà dans bien des lieux du monde et sur des milliers d'autels ; mais nulle part il n'était spécialement honoré comme *Cœur priant*, comme Cœur vivant pour intercéder sans cesse en notre faveur. Et pourtant est-il un mystère qui soit plus constamment associé à la vie de l'Homme-Dieu que celui de la perpétuité de sa prière? Par lui, Jésus inaugure dès le sein de sa Mère sa carrière de Sauveur ; par lui, il renouvelle et applique les fruits de tous les autres mystères. Notre-Seigneur n'a souffert qu'une fois, il n'est mort, il n'est ressuscité, il n'est monté au ciel qu'une fois; mais sa prière dure depuis des siècles et n'a jamais d'intermittences. Plus continuelle même que l'immolation eucharistique, elle n'est pas tant une action renouvelée comme celle-ci, qu'un état durable. La prière est la forme principale qu'a revêtue l'amour de Jésus dans toutes les périodes de son exis-

tence : il y a la période de la rédemption qui correspond à sa vie terrestre et mortelle ; il y a une période de sanctification durant laquelle il est tout à la fois dans l'exil et dans la patrie, source de gloire pour les bienheureux, source de consolation pour l'Église militante ; enfin la période de la glorification se composera des siècles éternels durant lesquels le divin guerrier se reposera dans la gloire avec ses compagnons d'armes. Or son amour se manifeste durant la période de la rédemption surtout par le sacrifice ; durant la période de la glorification, il se fera sentir par d'ineffables délices, mais durant la période présente, il se révèle spécialement par ses prières incessantes. N'est-il pas juste que cet ineffable bienfait de l'amour de Jésus soit particulièrement honoré? n'est-il pas convenable qu'il y ait sur la terre un temple destiné à rappeler aux hommes ce mystère qui consomme tous les autres mystères, le plus durable de tous et le plus contemporain de chacun de nous ? Si la Croix, le Saint Suaire et les autres monuments de l'*Amour souffrant* du Sauveur ont des sanctuaires, son *Amour priant* n'aura-t-il pas un domicile propre, un mémorial sensible qui en perpétue le souvenir ? Ces pensées et d'autres encore déterminèrent le Directeur de l'Apostolat de la Prière, le P. H. Ramière, à faire un appel à la piété de ses associés. Le Messager du Cœur de Jésus lui prêta sa publicité, et ses pages s'animèrent plus d'une fois sous les chaudes et pressantes requêtes du bon Père. Bientôt des offrandes empressées répondirent à sa confiance. Il reçut les riches aumônes de la piété opulente et l'humble timbre-poste. Avec un don de vingt-cinq centimes le donateur faisait du Cœur de Jésus son obligé et inscrivait son nom dans le livre de vie. Quel associé aurait pu résister à cette amorce ?

Bientôt une pieuse croisade de zélateurs et de zélatrices s'organisa parmi les enfants, et il n'est pas d'industries charmantes, d'inventions naïves que quêteurs et quêteuses n'aient employées pour grossir leurs collectes au profit de Jésus Priant.

Les travaux commencèrent au printemps de 1870 et furent poussés assez vivement pour qu'en septembre 1871, le promoteur de l'entreprise pût se féliciter de la voir toucher à son terme. « Le gros œuvre, dit-il dans « le Messager de septembre 1871, est presque achevé, « les murs sont entièrement construits, les cinq cents « colonnes ou colonnettes qui forment l'ornement « principal de l'édifice sont mises en place, un grand « nombre de chapiteaux sont sculptés, l'abside et une « partie de la nef sont voûtées ; tous les travaux exté- « rieurs seront terminés avant l'hiver, les vitraux « seront posés et on pourra employer le temps de la « mauvaise saison à l'ornementation intérieure. » Entrons dans l'édifice : le style est roman ; sa hauteur de seize mètres sur quarante-deux de longueur et treize de largeur. Il n'y a qu'une seule nef bordée de chaque côté par sept chapelles qui communiquent ensemble par l'intérieur. Les piliers qui supportent les cintres de ces chapelles s'élèvent jusqu'à la voûte et divisent la nef en sept travées. Une vaste tribune destinée à recevoir l'orgue s'étend au-dessus du péristyle et de là se développe tout autour de l'église au-dessus des chapelles latérales. Une galerie ou triforium met cette tribune en communication avec l'intérieur de l'église et s'élève avec grâce au-dessus des grands cintres des chapelles inférieures dont elle est séparée par une corniche. Au-dessus du triforium et séparées de lui par une seconde corniche, quatorze fenêtres accouplées deux à deux complètent par leurs colon-

nettes et leurs cintres sculptés, l'ornementation du corps de l'édifice. L'abside circulaire est entourée de colonnes qui continuent les piliers de la nef. Le triforium court autour de cette abside ; mais au point central qui domine le grand autel les arceaux s'écartent pour former une grande niche destinée à recevoir la statue du Cœur de Jésus Priant.

Tel était le vaisseau du nouvel édifice, il était bien nu encore. Le Père Ramière ne tarda pas à faire un nouvel appel à ses associés. Il faut, disait-il, « que les « autels du nouveau temple soient ornés de candélabres « et de vases de fleurs, que des lampes soient suspen- « dues à ses voûtes,que le pavé du sanctuaire soit cou- « vert de tapis ; il faut des confessionnaux en harmonie « avec le style de l'église, et un orgue qui, prêtant sa « voix à l'édifice encore muet, lui permette de faire « monter vers le ciel les louanges du Très-Haut. » De nouveau cet appel fut entendu ; bientôt le sanctuaire de Jésus Priant reçut une ornementation adaptée à ses exigences artistiques et à l'idée qui l'avait inspiré. Semblable à une épouse parée pour recevoir son époux, il put s'offrir frais et gracieux, aux cérémonies d'une solennelle consécration. Les circonstances étaient favorables, c'était en 1873, l'année sainte, l'année des pèlerinages. Notre-Dame de France n'avait pas été oubliée, de splendides hommages lui furent rendus le 19 octobre, et Monseigneur Duquesnay, évêque de Limoges, étant monté en chaire, au milieu de cette immense place de Breuil où après cinq siècles il succédait à saint Vincent Ferrier, exalta devant plus de quarante mille auditeurs les gloires de Notre-Dame de France et la légitime alliance du patriotisme et de la foi. Les évêques de la province ecclésiastique de Bourges, réunis au Puy pour cette fête, y célébrèrent

un concile. Mais il était naturel qu'après les hommages rendus à la Mère, ils se souvinssent de son Fils ; aussi voulurent-ils, le lendemain de la grande solennité, assister à la consécration du sanctuaire du Cœur de Jésus Priant. Monseigneur du Puy oublia ses années et ses souffrances pour accomplir lui-même les cérémonies saintes ; l'orateur du jour était Monseigneur Berthaud évêque de Tulle. Il fut ce qu'il était toujours, c'est assez dire qu'il s'éleva bien vite à ces hauteurs où il aimait à se complaire dans la sublime originalité de son génie.

Cependant Jésus avait pris possession de sa nouvelle demeure ; le feu divin qu'il est venu apporter sur la terre avait un foyer de plus. Là se forment aux travaux de l'apostolat les cœurs généreux que leur mission prédestine à répandre au loin les divines ardeurs; là, s'élaborent les *conducteurs* qui dans l'ordre providentiel sont indispensables pour communiquer ce feu au monde. Pendant près de sept années, les scolastiques de la Compagnie de Jésus, réunis en grand nombre au Séminaire de Vals, purent faire l'apprentissage du zèle à l'école du Cœur de Jésus Priant. Là, ils se pénétraient des pensées, des désirs et des affections de ce divin Cœur, ils prenaient son tempérament et vivaient de sa vie. Un jour, il nous fut donné de nous reposer un moment dans ce sanctuaire et d'arrêter nos regards respectueux et aimants sur l'image du Sacré-Cœur. Nous nous mîmes à compter les lampes qui nuit et jour brûlaient en grand nombre devant Jésus Priant ; il y en avait quarante-neuf, et nous cédâmes à la douce tentation d'allumer la cinquantième, pour qu'elle rappelât au bon Maître la petite résidence de la Compagnie de Jésus à Douai, et les âmes pieuses dont le souvenir voyageait avec nous de sanctuaire en sanctuaire.

Aujourd'hui qu'est devenue cette chapelle où il faisait si bon de prier ? et ces lampes, et ces aspirants de l'apostolat, que sont-ils devenus ? Les lampes sont éteintes, les jeunes religieux ont trouvé un asile sur la terre étrangère, et des scellés d'ignominie interdisent aux fidèles l'accès du sanctuaire de Jésus Priant.

O Cœur du Roi des Rois, quand viendra le jour qui, ramenant les exilés, ressuscitera le flambeau de vos lampes éteintes, et devant les empressements de vos fidèles joyeux, ouvrira votre prison !

PRATIQUE

Accepter les peines de la journée, en union avec le Cœur de Jésus priant au jardin des oliviers.

PRIÈRE

O Jésus, je souhaite que mon pauvre cœur ne vive plus désormais que sous l'obéissance de votre Cœur adorable : par là, je serai plus humble, plus doux, plus charitable, puisque votre Cœur est surtout admirable par votre douceur, par votre humilité et par votre charité. O mon Dieu, quand me ferez-vous la grâce de m'ôter mon chétif cœur, et de mettre le vôtre à sa place, sinon en ce divin Sacrement de l'Eucharistie qui est le souverain gage de votre amour ? (*Saint François de Sales.*)

MAXIME

Tout est soumis à la prière, même Dieu !

INVOCATION

Cœur immaculé de Marie, priez pour nous.
(100 *j. d'indulg. Pie IX*, 10 *juin* 1867.)

Vingt et unième jour.

PREMIÈRE LEÇON DU SACRÉ-CŒUR.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde.
Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.
(Matth. xi, 29.)

Jésus va parler, ses leçons viennent de l'abondance du cœur. « Apprenez de moi, dit-il : *discite a me.* » Que va-t-il nous apprendre ? qu'il est le Maître par excellence, le grand thaumaturge, le juge des vivants et des morts et qu'un jour il reviendra ? non :« Apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur. »

I. La douceur est une vertu morale qui comprime la colère et bannit de l'âme tout désir de vengeance. L'humilité n'est que la connaissance et le mépris de nous même; on l'a définie aussi *vérité* et *justice*.L'âme vraiment humble se dit : je ne suis rien, je ne vaux rien, je n'ai droit à rien. Le bien qui est en moi vient de Dieu, à lui seul la gloire. Je n'ai en propre que le mal ; à moi le mépris ! De quelque façon qu'on me traite, on ne me maltraite jamais ; on ne peut me faire tort, si bas qu'on me mette, aux pieds de tous, je suis à ma place. Oh ! si l'on me connaissait !

Les deux vertus, douceur et humilité, sont étroitement unies : l'humilité est le fond, la douceur est la forme. Dans l'humilité nous avons la racine, dans la douceur nous avons la fleur et le fruit, celle-ci est l'effet, celle-là est la cause, mais l'effet se fait voir avant la cause, comme la fleur avant la racine. Donnez-moi une âme humble, pénétrée de son néant, il est impossible qu'elle s'irrite, qu'elle caresse des désirs de vengeance : on ne l'a pas blessée. Elle est donc douce à proportion qu'elle est humble. L'humilité et la douceur ont contracté entre elles une alliance indissoluble.

II. Contemplons Jésus modèle accompli de douceur et d'humilité.

1° Avec quel empire sur lui-même ne supporte-t-il pas les injustices et les outrages dont il est l'objet ; il pardonne à ceux qui l'offensent et prie pour ses bourreaux ; la bonté de son Cœur respire dans toute sa personne ; on se sent porté vers lui rien qu'en le voyant ; il y a dans son regard un charme qui ravit, et dans son sourire, un attrait irrésistible. S'il arrive que la colère éclate dans ses yeux, et la menace sur ses lèvres, c'est qu'il y va de l'honneur de Dieu son Père et du salut des âmes. Il a devant lui des blasphémateurs, des hypocrites ou des artisans de scandale, et la douceur laisse un libre cours aux élans du zèle, et à ses indignations légitimes ; mais elle attend son heure. Si Jésus s'irrite, il en veut moins au pécheur qu'à son péché, il ne menace, il ne frappe que pour convertir. Que le pécheur promette de s'amender et Jésus lui tend les bras et le presse sur son Cœur.

2° Il est modèle d'humilité : comme Fils de Dieu égal à son Père, il n'est pas humble, il ne peut l'être ; il est la vérité, il est la bonté, il est la plénitude de

tout bien, toute gloire est à lui. Mais dans sa sainte Humanité, n'est-il pas encore le premier en toutes choses, en grâce, en vertu, en mérite ; la louange languit impuissante devant lui, comment peut-il être humble de cœur ?

Il est humble, parce qu'il se tient dans la vérité et la justice ; ce qu'il a comme homme, ce qu'il est, il l'a reçu, il le reçoit encore de son Père, à qui seul revient la gloire. Aussi renonce-t-il aux honneurs dûs à sa naissance et à sa royauté; il s'efface,et veut être compté pour rien. Il n'a pas péché, mais, par un merveilleux stratagème de son infinie sagesse,il adopte les iniquités du monde et s'en enveloppe comme d'un manteau d'ignominie, devenant ainsi méprisable à son Dieu et à lui-même ; s'offrant à toutes les flétrissures, à toutes les violences qui lui sont dues, comme au lieutenant de l'humanité coupable. Qu'il s'abaisse, qu'il se plonge dans l'abjection, c'est justice. Aussi suivons-le dans le progrès de son humilité. Il naît dans une étable, une crèche est son berceau, et de la paille où sa Mère l'a déposé, il semble nous dire : « Apprenez de moi que je « suis doux,et humble de cœur. » Bientôt les anges qui ont chanté son avènement se sont tus ; l'étoile qui a visité son berceau s'est éteinte et les Mages sont partis ; que vois-je en lui? un fugitif,un proscrit,un faible enfant qu'on emporte la nuit pour le sauver. La vie qu'il va mener jusqu'à trente ans s'appelle vie cachée ; cet enfant, ce jeune homme, cet apprenti qui travaille avec Joseph, nul ne sait ce qu'il est, nul ne soupçonne sa filiation divine, sa mission, son pouvoir. Il ne fait pas de lois, pas de miracles, il n'a ni gardes de corps ni armées... où est sa pourpre, où est son sceptre ? il obéit, il se tait, il porte le vêtement de l'ouvrier. Mais n'est-ce pas compromettre sa cause, donner raison

aux Pharisiens ? non, il agit en Dieu. Nous avons horreur de l'humilité et cependant elle nous est salutaire. Pour nous la faire aimer, il s'empare de ses livrées et nous dit : « la gloire est mon apanage, mais pour vous « je me suis plongé dans l'abjection, soyez humbles ! »

Enfin l'heure de se montrer est venue, l'heure de parler, d'agir en maître et en Dieu. Il saura s'humilier encore et ressaisir le manteau d'abjection dont la reconnaissance le dépouille. Il reçoit le baptême de Jean comme un pécheur, il recherche la société des petits et des pauvres, il défend à ses disciples de parler de sa transfiguration au Thabor. Mais où donc ne se trahit pas son amour de l'humilité ? il encourage le culte de cette vertu, et c'est à la prière des humbles qu'il accorde des miracles. Et si malgré lui la vérité se fait jour, si les miraculés qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités racontent ses bienfaits et lui font une auréole, bientôt avant de quitter la terre, il prend sa revanche. Contemplons-le quand il lave les pieds de ses apôtres ; dans sa prière au jardin, devant les tribunaux et dans les rues de Jérusalem ; on voit en lui un insensé, un imposteur, un séditieux. Le voilà démasqué, Barabbas vaut mieux que lui. Enfin il meurt entre deux voleurs, pendant que ses ennemis insultent à son impuissance et proclament sa défaite ; serait-ce vrai ? Ont-ils vraiment le dessus ? Non, non, c'est le supplicié qui l'emporte, il est vainqueur ! Voilà que la gloire environne son nom, sa croix, son sépulcre. Il s'était anéanti, Dieu l'a relevé, Dieu le couronne et ses humiliations s'évanouissent dans les splendeurs d'un éternel triomphe. Et telle est la destinée que Dieu garantit aux humbles : plus ils se font néant, et plus Dieu les relève et les exalte.

Mais si grand est l'amour de Jésus pour l'humilité

qu'il saura lui rester fidèle et s'humilier encore 1° dans ses disciples auxquels il n'épargne aucune des flétrissures qu'il a recherchées lui-même ; 2° dans le Sacrement de l'Eucharistie. Là il est caché, perdu, anéanti plus qu'à Nazareth... plus rien d'humain ne se montre, l'homme même a disparu, je ne vois que des apparences, encore ne tarderont-elles pas à périr, et lui-même avec elles. Sorti du tabernacle, ce Jésus invisible vient se perdre et s'anéantir dans mon cœur. Puissé-je, ô mon Sauveur, vous y rendre une nouvelle existence en vivant moi-même dans la vérité de votre esprit et la plus parfaite imitation de vos vertus !

O Jésus, doux et humble de Cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre !

LA SOCIÉTÉ DES PRÊTRES DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS A MARSEILLE.

La consécration que Mgr de Belzunce a faite de son diocèse au Sacré-Cœur pendant la peste de 1720-21, a suscité deux institutions qui subsistent encore : 1° le renouvellement annuel de cette consécration suivie d'une procession solennelle, nous en parlons ailleurs ; 2° la Société des prêtres du Sacré-Cœur, voici son histoire. Elle eut pour fondateurs deux prêtres étroitement unis dans l'amour du Sacré-Cœur, M. Denis Truilhard et M. Boniface Dandrade, l'un et l'autre de Marseille. La Providence les rapprocha : sans se soustraire à l'autorité de leur évêque, sans se distinguer de leurs confrères dans le sacerdoce autrement que par leurs vertus, ils s'associèrent pour le triomphe de la bonne cause, et Dieu bénit leur désintéressement. Quelques prêtres attirés par leur exemple ou formés

par leurs soins, se joignirent à eux; ils reçurent et communiquèrent à d'autres l'esprit des deux fondateurs : l'humilité, le zèle, l'amour de la pauvreté et de l'obéissance. Une petite Congrégation se forma et grandit, tout en restant fidèle à son premier esprit. Ses succès ne lui furent point funestes et elle triompha des écueils que la prospérité a coutume de faire naître autour d'elle : l'orgueil, la cupidité, les rivalités jalouses, le relâchement. Bientôt se leva le jour de la lutte, les prêtres du Sacré-Cœur ne faiblirent pas, ils préférèrent l'exil à l'apostasie, et surent en supporter les rigueurs sans découragement comme sans ostentation. Quelques-uns affrontèrent et subirent la mort pour conserver à leur pays le bienfait de la foi. Après les mauvais jours, ils revinrent réparer les désastres amoncelés par la tempête; leur travail ne fut pas stérile; les œuvres qu'ils avaient fondées autrefois pour la jeunesse et l'âge mûr, sortirent pleines de vie des ruines qui les avaient ensevelies, et l'Église de Marseille, redevenue féconde, vit renaître sa gloire d'autrefois. C'est alors qu'ils disparurent, frappés par la main qui venait de les ressusciter, et ils laissèrent, comme un noble héritage aux prêtres qu'ils avaient formés, leurs œuvres florissantes et les exemples de leur vie. Telle fut cette Congrégation que la dévotion au Sacré-Cœur a fait naître, qu'elle a soutenue dans ses accroissements et assistée dans tous ses ministères. Aujourd'hui, après une éclipse d'un demi-siècle, elle sort du tombeau; un évêque, Mgr de Mazenod, avait cru devoir la supprimer, un autre évêque, Mgr Place, a la gloire de l'avoir rétablie.

Pour s'incorporer à leur Société, les prêtres du Sacré-Cœur prononcent une consécration à ce Cœur adorable, la voici : « Adorable Cœur de Jésus, siège « auguste de la Divinité, que votre amour pour les

« hommes a été grand! vous leur en avez donné les « marques les plus éclatantes sur la croix en répan- « dant votre sang pour eux, et vous les leur continuez « encore dans le Sacrement de l'Eucharistie en leur « offrant votre chair pour être la nourriture de leurs « âmes. Est-il possible après cela, qu'un si grand « amour ne soit payé que par une ingratitude univer- « selle! Tous généralement vous oublient et vous « outragent; la jeunesse vit dans les plaisirs; le soin « des choses de la terre occupe presque tous les autres; « vos propres ministres négligent les obligations de « leur état et quelquefois le déshonorent par leur con- « duite.

« Pénétrés de douleur à la vue de tous ces désordres, « nous voici pour vous en faire amende honorable et « pour vous en dédommager par nos adorations les « plus profondes. Nous osons même, puisque vous « nous en avez inspiré le dessein, nous offrir pour « travailler à les faire cesser. Dans cette vue, nous « nous unissons tous pour ne nous employer qu'à vous « faire rendre l'amour et la reconnaissance qui vous « sont dûs, en attirant les hommes et surtout la jeu- « nesse à votre service, et en formant au ministère « sacré ceux que vous y appelez, nous consacrons à « cela nos biens, nos talents, nos santés et nos vies. « Mais qui sommes nous, Seigneur, pour entreprendre « un tel dessein? donnez-nous à chacun un cœur selon « le vôtre, doux, humble, patient et désintéressé, cou- « rageux et animé d'un zèle ardent pour la gloire de « votre Père et pour le salut des âmes. »

Toute au Sacré-Cœur par la vertu de cette consécration, la Société regardait comme un de ses principaux devoirs de l'honorer : le premier vendredi du mois lui était consacré, la solennité du Sacré-Cœur, étendue

aujourd'hui à tout l'univers, était une de ses plus grandes fêtes. Au commencement, ils occupèrent une chapelle dite du Bon-Pasteur, mais comme on y était trop à l'étroit, on la démolit pour construire une église. Elle fut dédiée, la première dans l'univers, au Sacré Cœur de Jésus ; Mgr de Belzunce en posa la première pierre le 23 février 1737. Vers la fin de l'année suivante l'édifice était achevé, Monseigneur le consacra avec le grand autel au Sacré Cœur de Jésus et y dit la Messe. La dédicace fut célébrée avec la plus grande pompe, et pendant toute l'octave, il y eut tous les jours grand'Messe, vêpres et bénédiction. L'office était célébré par les divers corps religieux, et le dernier jour, la musique de la ville chanta au *Te Deum*. La nouvelle église était spacieuse; le rapport des architectes qui la démolirent en 1794, lui donne « dix cannes de façade (vingt mètres) et seize cannes de profondeur (trente-deux mètres), faisant une surface d'environ cent soixante cannes. » L'architecture était celle que les Ordres mendiants avaient adoptée à Marseille ; une seule nef, avec des chapelles pour bas côtés, au fond un vaste chœur capable de contenir les prêtres et les séminaristes ; tel était le plan fort simple de l'édifice. Au-dessus de la porte d'entrée, s'ouvrait une tribune où les séminaristes venaient à la fin de chaque matinée faire leur examen particulier. Du côté du midi, il y avait deux chapelles, une sacristie et une arrière-sacristie, du côté du nord l'église attenait au séminaire.

Mgr de Belzunce, qui ne négligeait rien pour témoigner aux prêtres du Sacré-Cœur son estime et son affection, érigea dans leur église, le 10 février 1739, la Confrérie du Sacré-Cœur, se plaça lui-même en tête de la liste des confrères et obtint pour elle des indul-

gences du pape Clément XII. Le 31 mai, il autorisa le transfert des Congrégations dirigées par les Pères dans leur nouvelle église et en approuva le règlement. En 1740, il leur donna le corps de saint Dieudonné, venu de Rome, et présida lui-même à la translation de ses reliques; enfin, dans une instruction pastorale de 1740, il engagea les ecclésiastiques à fréquenter la maison des Pères et à venir s'y former aux vertus de leur état. Ce bon Pasteur ne s'en tint pas là : le 22 avril 1749, il érigea en séminaire l'œuvre du Sacré-Cœur. Lorsque ce nouveau saint Charles expira le 4 juin 1755, les prêtres du Sacré-Cœur perdirent en lui un vrai Père et leur plus insigne bienfaiteur.

M. Dandrade, premier supérieur de la communauté, suivit d'assez près Mgr de Belzunce dans la tombe, il mourut le 3 mai 1762. Durant son agonie on l'entendait répéter ces touchantes paroles : *Cor Jesu, salus in te sperantium, spes in te morientium, deliciæ sanctorum omnium.* Cœur de Jésus, salut de ceux qui espèrent en vous, espérance de ceux qui meurent en vous ; délices de tous les saints. Comme ce saint prêtre avait vécu et travaillé pour faire connaître, aimer et imiter le Cœur de Jésus, il lui fut donné de mourir et de se reposer dans ce divin Cœur.

L'esprit de ses prêtres ne s'altéra pas après lui, la dévotion au Sacré-Cœur resta l'âme de leur association. Chaque jour ils employaient un quart d'heure à renouveler leur consécration au Sacré-Cœur; chaque semaine, ils s'imposaient une abstinence le vendredi ; chaque mois, ils célébraient le premier vendredi, et chaque année ils jeûnaient la veille de la fête du Sacré-Cœur. Ils avaient adopté pour se saluer la formule catholique: Loué soit Jésus-Christ ! Le sceau de leur maison portait un cœur surmonté d'une croix cou-

ronnée d'épines et entouré de ces mots : *pati et contemni pro te, sacrum Cor Jesu.* Souffrir et être méprisé pour vous, Cœur Sacré de Jésus. Cette maxime était la devise de la Société ; les prêtres du Sacré-Cœur y furent fidèles, et le bon Maître leur donna pour récompense la gloire et la consolation de sauver beaucoup d'âmes.

La jeunesse était le premier objet de leur zèle et de leur prédilection : pour la maintenir sous le drapeau des vertus chrétiennes, ils formèrent deux grandes Congrégations, l'une pour les enfants et pour les jeunes gens, sous le nom de Congrégation du très saint Enfant Jésus ; l'autre pour ceux qui touchent à l'âge de l'homme, sous le nom de Saint Jean-Baptiste. Ces deux Congrégations formèrent l'œuvre de la jeunesse : chacune d'elles avait deux Directeurs pris parmi les prêtres du Sacré-Cœur, des *auxiliaires* ou *zélateurs* choisis parmi les membres les plus âgés, qui aidaient les petits à jouer et à prier ; des *Pères de jeunesse*, ou séminaristes qui remplissaient dans l'œuvre les fonctions de *surveillants* et stimulaient les zélateurs eux-mêmes. La Congrégation de Saint Jean-Baptiste recevait à dix-huit ans ceux qui avaient été formés dans la Congrégation de l'Enfant Jésus. La piété y était plus virile, les vertus plus austères ; les pénitences publiques, la discipline y étaient en honneur. Cette Congrégation formait un rempart opposé à l'envahissement de l'esprit du monde, une pépinière de vocations religieuses. Des retraites annuelles achevaient l'œuvre commencée dans des réunions ordinaires.

Les prêtres du Sacré-Cœur offraient aussi leurs secours à leurs frères dans le sacerdoce, qui, chaque année, venaient en grand nombre se réunir pour faire les saints Exercices sous leur charitable et intelligente direction.

Les artisans n'étaient pas oubliés, ils avaient leur congrégation de Saint-Joseph qui compta jusqu'à huit cents membres. Ils avaient leur retraite annuelle de trois jours, leurs fêtes religieuses et surtout cette procession du *Parce* ou de réparation qui, pendant le carnaval, s'en allait protester dans les rues de la ville par ses chants et ses prières contre la licence des mondains.

Enfin les prêtres du Sacré-Cœur dirigeaient le séminaire, et ils formaient à leur image et ressemblance des prêtres selon le Cœur de Jésus. La grande révolution qui fit tant de désastres et de victimes à Marseille, ne les trouva pas inférieurs à leurs devoirs. Plusieurs durent à regret demander un asile à l'Italie, mais en épiant l'heure où ils pourraient revenir. Les autres s'obstinèrent à rester dans leur patrie, où ils surent par des prodiges d'habileté et d'audace échapper aux persécuteurs qui les traquaient de toutes parts ; ils portaient les sacrements aux fidèles et entretenaient le flambeau de la foi prêt à s'éteindre. Deux de ces missionnaires intrépides ont laissé le plus glorieux souvenir de leur apostolat : M. Reimonet et M. Donadieu. M. Reimonet était rentré à Marseille dès les premiers mois de 1793. Pendant que l'évêque schismatique célébrait avec une certaine pompe dans sa cathédrale la fête du Sacré-Cœur et faisait la procession votive, M. Reimonet réunissait un grand nombre de catholiques dans une maison sûre, organisait une procession à l'intérieur, et il confiait à M. Allemand, alors minoré, l'honneur de prononcer l'amende honorable. Il eut la joie de réconcilier à l'Église plusieurs prêtres assermentés, et parmi eux, l'évêque constitutionnel Benoît Roux. L'infatigable apôtre osa même convoquer aux environs de Marseille, une assemblée nocturne de

quatre à cinq cents personnes, venues de toutes les parties du diocèse. Il passa la nuit à confesser, puis célébra la Sainte Messe et communia tous les assistants. A la fin de la cérémonie, tous vinrent deux à deux adorer la croix en disant : « Je vous jure, ô mon Dieu, de donner sur un échafaud jusqu'à la dernière goutte de mon sang. » M. Donadieu, déjà célèbre et vénéré, avait étonné la Provence par les merveilles de son apostolat. Réfugié à Rome, il y déploya une charité tellement délicate, tellement prodigue, qu'on l'appelait *le Père de tous les Français ;* en même temps sa parole électrisait les émigrés. A la fin de la première terreur, il obtint la permission de rentrer en France, malgré les instances du Saint-Père qui voulait le retenir. Mais la seconde terreur avait commencé de sévir. A son arrivée au port de Marseille, il fut arrêté et subit une détention de trois jours au fort Saint-Jean ; on le mit en liberté ; et oublieux de ses anneés, oublieux des périls, il recommença à se livrer à toutes les ardeurs de son zèle. Ses amis l'exhortaient à la prudence. « Si Dieu m'appelle au martyre et me fait la « grâce de le souffrir, répondit-il, je serai trop heu- « reux. » Il fut saisi le 26 décembre 1797, condamné à mort et exécuté le 1er mars 1798. « Nous voilà enfin « débarrassés du Père Donadieu, dit un des soldats « qui l'avaient fusillé ; « oui, dit un autre, mais il « nous fera encore plus de mal au ciel que sur la terre. »

Il fut la dernière ou l'une des dernières victimes de la révolution.

PÈLERINAGE

LISBONNE.

I

Nous n'avons pas de documents qui nous apprennent ce qu'était la dévotion au Sacré-Cœur en Portugal du temps de l'ancienne Compagnie. Sans doute elle n'y était pas inconnue. Là, comme dans les autres pays catholiques, les filles de François de Sales et les fils d'Ignace accomplissaient leur mission. Les Jésuites qui portaient la dévotion au Sacré-Cœur jusqu'au milieu des Indiens anthropophages, pouvaient-ils l'oublier dans la mère patrie ? Aussi le Cœur de Jésus les encouragea quand vint le jour de leurs tragiques disgrâces. Il soutint le vénérable Père Malagrida dans son horrible supplice et fit pénétrer jusque dans les cachots de Saint-Julien la consolation de l'espérance. Un des captifs du marquis de Pombal s'avisa un jour de dessiner un petit Enfant Jésus, portant dans une main une croix dorée et présentant de l'autre son Cœur entouré de flammes. Gagnant ensuite le geôlier qui lui apportait sa modique réfection quotidienne, il put glisser l'image à son voisin de captivité : celui-ci célébra la visite du Divin Enfant par les deux couplets que voici, traduits en français.

I.

L'ENFANT JÉSUS A SES PRISONNIERS DE LA TOUR (SAINT-JULIEN).

Vous êtes de ma Compagnie,
Vous vous nommez jésuites ;

Parce que je vous tiens pour tels,
Je vous ai dessiné mon Cœur,
Pour que vous portiez avec courage
Ma Croix jusqu'à la fin.
Ainsi faisant vous montrerez
Que vous voulez marcher sur mes traces
Et graver en vos cœurs mon nom,
Que vous le voulez véritablement.

II.

LES PRISONNIERS A L'ENFANT JÉSUS

Mon précieux, mon bel Enfant,
Vous nous offrez deux choses
Egales toutes deux en grandeur :
Une Croix d'or brillant
Et un Cœur très aimant ;
Soyez béni, mon Dieu !
Car si vous nous donnez une grande Croix,
Du moins en nous visitant tous,
Vous venez nous donner à tous
Un courage tel qu'on n'en peut avoir plus.

Au moyen du geôlier, l'Enfant Jésus visita en effet tous les captifs dans leurs prisons, mais en cachette, par peur du noble marquis. (*Carayon, documents inédits, doc.* IX, 176.)

A mesure que les Jésuites expulsés de leurs missions arrivaient à Lisbonne, ils allaient rejoindre leurs confrères dans la tour de Saint-Julien. L'un de ces derniers venus était français, le Père Gad, qu'un décret de l'empereur de Chine avait obligé de se réfugier à Macao. Les lettres qu'il avait écrites en Europe de Pékin ou du fond des chrétientés qu'il évangelisait, attribuent à la protection du Sacré-Cœur les succès de son apostolat. Le Sacré-Cœur avait soutenu son missionnaire, il soutint son prisonnier.

La mort du roi Joseph Ier, arrivée le 24 février 1777, amena la disgrâce de Pombal qui mourut exilé de Lisbonne, objet de la haine et de la malédiction de tout un peuple, et impénitent. La nouvelle reine Maria Primeira s'efforça de réparer autant qu'elle le pouvait, le mal fait à la religion et en particulier l'épouvantable injustice commise contre la Compagnie. A cet effet, elle fit construire à Lisbonne une magnifique église expiatoire en l'honneur du Sacré-Cœur, et ordonna que le vendredi, qui suit l'octave du Saint-Sacrement, fût chômé dans tout le royaume. Elle voulut de plus qu'en ce même jour, à Lisbonne, on célébrât dans la basilique du Sacré-Cœur de splendides cérémonies auxquelles toute la Cour assisterait. La Cour suivrait aussi la procession du Saint-Sacrement qui se ferait en grande solennité par les rues de la capitale. Ces ordonnances sont toujours en vigueur, en sorte que leurs Majestés et toute la Cour prennent part en grande pompe à ces cérémonies dont l'objet est de réparer, avec le mal fait à la religion, l'expulsion et la suppression de la Compagnie. O Providence, voilà un de tes jeux !

La dévotion des Portugais au Sacré-Cœur traversa sans périr les dernieres années du XVIIIe siècle et les premières années du siècle suivant ; aussi les Pères français qui essayèrent à l'avènement de Don Miguel de rétablir officiellement la Compagnie en Portugal, trouvèrent, quand ils parlaient de la dévotion au Sacré-Cœur, les dispositions les plus sympathiques. Nous voyons, par les lettres qu'ils écrivaient en France, que pour assurer la persévérance des âmes ramenées au bien par leur ministère, ils érigaient des confréries du Sacré-Cœur où l'on s'inscrivait par centaines. Les neuvaines du Sacré-Cœur, les cérémonies de l'amende

honorable soutenaient les populations. Mais les apôtres du Sacré-Cœur n'eurent pas le temps de mener à bonne fin l'œuvre de restauration commencée : le trône de Don Miguel étant mal assis, ce prince dut prendre le chemin de l'exil ; et les Pères devenus solidaires de sa fortune, virent les portes de la tour Saint-Julien se rouvrir devant eux. C'était le jour de la fête du Sacré-Cœur, 6 juin 1834. Grâce à de puissantes protections, grâce aux réclamations énergiques du baron Mortier, ambassadeur du roi des Français, leurs tribulations ne furent ni insupportables ni de longue durée. Ils pouvaient dire la sainte Messe, communiquer entre eux et avec leurs amis du dehors, et le 2 juillet, jour de la Visitation, ils apprirent qu'ils étaient libres.

II

Trente ans plus tard, une œuvre toute française, mais vouée exclusivement au triomphe du Sacré-Cœur, s'introduisit en Portugal : c'était l'Apostolat de la Prière. Elle avait contre elle son arrivée tardive, d'autres œuvres ayant l'avantage de la priorité, entre autres l'association dite : union de prières aux Cœurs agonisants de Jésus et de Marie, fondée à Lisbonne le 5 décembre 1858 et dont les statuts semblaient modelés sur ceux de l'Apostolat de la Prière. De plus, les ressources pécuniaires étaient nulles : or comment, sans argent, faire connaître l'œuvre, imprimer des Manuels, des Diplômes, des billets, en un mot tout le matériel nécessaire à une association qui veut se propager et s'étendre ?

L'argent se trouva vite. Il y a en Portugal bon nombre d'âmes généreuses dont la charité se ménage, dans

les privations incessantes qu'elle inspire, les moyens de donner toujours. Les préjugés tombèrent : on finit par comprendre que l'Apostolat de la prière ne venait usurper la place d'aucune autre association, mais leur prêterait un fraternel concours. Il lui faut si peu de temps ; et ce peu de temps qu'il réclame, il l'emploie à entretenir le feu du divin amour dans les cœurs, et avec lui ces ardeurs d'un dévouement qui ne dit jamais : c'est assez. L'apostolat ne tarda pas à vaincre toutes les difficultés. Il trouva dans la Visitation de Lisbonne un puissant appui. Les Visitandines d'aujourd'hui ont conservé leur esprit, leurs traditions d'autrefois, et toute œuvre marquée du nom du Sacré-Cœur a des titres assurés à leurs prédilections et à leur concours. Ajoutons que le caractère portugais est naturellement sympathique aux associations de piété ; ce n'est pas en vain que cette nation s'honore d'être la nation *très fidèle*. La foi vive, la générosité, le zèle éclatent à tous les degrés de la hiérarchie sociale, dans les rangs de la noblesse comme parmi le peuple, et dans toute âme portugaise, vous reconnaîtrez aisément l'alliance de deux amours : l'amour de l'Eucharistie et l'amour de la sainte Église. Le Portugal compte facilement autant de saints que de héros. Auprès d'une nation si prompte à s'enflammer pour tout ce qui est grand et noble, l'Apostolat de la Prière était le bienvenu.

La première réunion des zélatrices à Lisbonne eut lieu le troisième dimanche après Pâques, fête du Patronage de Saint Joseph. N'était-ce pas une heureuse idée de placer le berceau de l'œuvre sous la protection de celui qui est par excellence l'ami du Sacré-Cœur ? Bientôt on eut des milliers d'associés, et, dès son apparition, l'Apostolat sut se montrer fidèle à son programme et partant secourable aux autres œuvres. Ses membres

se mirent à combattre la profanation du dimanche, favorisèrent l'adoration perpétuelle et les saintes veilles devant le Saint-Sacrement, et déployant le drapeau de la Communion réparatrice, ramenèrent à la sainte Table des multitudes de convives. Témoins heureux de cette activité féconde, de cette floraison de bonnes œuvres, les évêques et le clergé voulurent y prendre part. Ils multiplièrent les centres de l'Apostolat et firent ressortir dans leurs mandements les avantages que cette association offre aux âmes pieuses. Grâce à cette conspiration de toutes les forces et de tous les dévouements, le royaume très fidèle devint, comme l'Espagne catholique, le royaume du Sacré-Cœur. L'association y fonctionne avec toutes ses ressources, tous ses moyens de prosélytisme ; partout elle multiplie les autels et les statues du Sacré-Cœur, partout elle organise des fêtes splendides. Le divin Cœur est connu, aimé, imité, invoqué.

D'après un tableau synoptique de l'état général de l'Apostolat en 1882-1883, reproduit par le Messager du Sacré-Cœur (juillet 1884), l'association compte en Portugal 721 centres de l'Apostolat, 49 directeurs de cercle, 694 directeurs locaux, 564,276 associés, 13,251 zélateurs ; 19,254 quinzaines et 288,810 du deuxième degré ; 3,310 sections de la Communion réparatrice. On a compté dans 2,998 réunions de zélateurs, 1,434,627 communions de dévotion et 7,372 messes du premier vendredi du mois. Et ce mouvement se soutient et continue encore à s'étendre. Des grâces de toute nature, des conversions inespérées prouvent l'efficacité des prières faites dans l'association, mais nous ne pouvons tout dire. Honneur soit rendu aux zélateurs et aux zélatrices de l'apostolat. Leurs associés forment un bataillon d'élite dans la sainte Ligue du Cœur de Jésus.

Honneur à cette nation portugaise qui a fait autrefois pour la cause du Christ de si grandes choses ! Elle s'était laissée tromper par les sophismes de la libre pensée, et prendre dans les filets de la franc-maçonnerie. Elle s'est réveillée enfin et commence à rompre ses chaînes. Comme elle a étonné le monde par ses décadences, puisse-t-elle l'étonner davantage encore par les gloires de sa résurrection !

PRATIQUE

Ne rien refuser de ce qui vous est demandé au nom du Sacré-Cœur.

PRIÈRE

O Cœur Sacré de Jésus, fontaine de douceur et d'amour, unissez mon cœur parfaitement à vous ; et que tous ses mouvements, d'accord avec les vôtres, ne tendent qu'au bien du prochain...

MAXIME

Il donne deux fois celui qui donne vite ; il donne dix fois, s'il donne avec bonté.

INVOCATION

Jésus, doux et humble de Cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre.

(300 *j. d'indulg. Pie IX*, 25 *janvier* 1868).

Vingt-deuxième jour.

SECONDE LEÇON DU SACRÉ-CŒUR.

Diliges!
Vous aimerez.
(Matth. xxii, 37.)

L'âme qui a médité sur les perfections, les droits et les bienfaits du Cœur de Jésus, conçoit la noble ambition de faire à son tour quelque chose pour lui. *Quid retribuam?* Que rendrai-je, ô mon Maître, lui demande-t-elle. *Diliges!* vous m'aimerez, c'est la réponse du Sauveur. Il veut être aimé. N'avons-nous pas appris de la B. Marguerite-Marie qu'il se plaint avec amertune de nos froideurs et de notre indifférence? Ne savons-nous pas qu'il cherche des âmes qui le consolent par la réciprocité de leurs tendresses? « Toi, du moins, a-t-il « dit à son humble servante, donne-moi ce plaisir, de « suppléer à leur ingratitude autant que tu peux en « être capable. » Il donne son Cœur, il demande le nôtre; il a aimé le premier, il veut être payé de retour. *Sitit sitiri*, a dit saint Augustin. Il a soif d'être aimé. Comme la Bienheureuse, désaltérons sa soif d'amour, disons-lui : Je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces! Je n'aime rien plus que vous, rien autant que vous, rien contre vous, rien que pour vous.

Mais aimer, c'est dépendre ; aimer, c'est rechercher la présence de la personne aimée; aimer, c'est s'en souvenir ; aimer, c'est vouloir son bien, le vouloir à tout prix, jusqu'à la susceptibilité, jusqu'à l'intolérance.

I. Aimer c'est dépendre. Quest-ce que l'amour, dit Bossuet, si ce n'est un je ne sais quoi qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait *dépendre* d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance. L'ami du Sacré-Cœur dépend de lui et lui est entièrement *soumis;* il obéit à toutes ses volontés, à la volonté qui commande et à celle du bon plaisir ; il veut ce qu'il veut ; ce qu'il ne veut pas, il le réprouve, voilà ses maximes : Je garderai tous vos commandements, mon devoir avant tout. Mon devoir, c'est l'expression de votre volonté ; elle doit passer avant tout, avant le plaisir, avant la santé, avant la vie même. Je ne vous trahirai jamais, plutôt mourir. Mais Dieu a des volontés qu'on peut méconnaître sans encourir sa disgrâce ; s'y dérober, c'est le contrister. « Mon Dieu, je ne vous contristerai pas, haine au « péché véniel! » La dépendance de l'amour va plus loin encore : il y a des actes qu'on peut refuser à Dieu sans l'offenser, des sacrifices qu'il n'exige pas ; mais en les faisant, on a le mérite de lui plaire. « Mon Dieu, dit le « généreux ami du Sauveur, je vous ferai plaisir, je « veux vous traiter avec honneur. » Est-ce là notre dépendance, est-ce ainsi que nous aimons ?

II. Aimer, c'est rechercher la présence de la personne aimée. Entre amis, on se visite, on se reçoit, et dans ce commerce intime, on échange les confidences, les protestations d'amour. Ainsi se comporte l'ami du Sacré-Cœur. Mais où le trouver, ce Cœur adorable ? sur l'autel où il s'immole, dans le tabernacle où il nous attend, à la Table sainte où il se donne. C'est là qu'il vous offre

un délicieux rendez-vous. N'irez-vous pas vénérer dans la sainte Messe le renouvellement du sacrifice de la Rédemption? Le Calvaire est près de vous, sur l'autel ; la croix est dressée et le sang divin coule tous les jours pour votre âme, n'irez-vous pas le recueillir tous les jours ? Le sacrifice achevé, la victime ne remonte pas au ciel, elle reste dans le tabernacle, accessible à vos adorations, à votre prière ; parlez-lui, elle vous répondra ; demandez, elle vous accordera. Vous sortirez de cet entretien éclairé, fortifié, consolé. Tant de condescendance pourrait suffire à votre amour, elle ne suffit pas au Cœur de Jésus. Il y a encore loin de vous à cette prison eucharistique où il reçoit vos hommages, et lui, il ne veut plus de distance qui le sépare de vous. Ouvrez-vous donc, portes du tabernacle, laissez passer le Roi des Rois ; et il descend à la sainte table, et s'unit à votre substance dans le cœur à cœur d'une communion fervente pour ne faire qu'un avec vous. Est-ce ainsi que nous allons à lui, est-ce ainsi que nous l'aimons ?

III. Toutefois, il y a des absences que le devoir impose aux amis sans que l'amitié puisse les conjurer. Contre les ennuis de la séparation, ils ont les charmes du souvenir. Aimer, c'est aussi faire mémoire d'un ami, c'est en caresser le cher souvenir, et ce souvenir peuple notre solitude; et nous ressuscitons dans ces douces réminiscences les causeries intimes, les confidences échangées, en un mot, toutes les effusions d'un cœur à cœur trop prompt à finir. Nous ne pouvons pas non plus prolonger, lampes vivantes, devant le tabernacle, nos veillées adoratrices, ni assister à toutes les messes, ni consacrer de longues heures à l'action de grâces ; le devoir nous rappelle ; mais d'où qu'il nous retienne, nous pouvons nous orienter vers le Saint-Sacrement et

lui envoyer, par la télégraphie des saints anges, nos hommages empressés ; nous pouvons faire du tabernacle le centre de nos pensées, de nos affections, et offrir à Jésus-Hostie comme s'il était là, tout près de nous, nos actes d'amour. Nous pouvons converser avec lui et oublier la distance; l'amour vrai a de ces illusions. Est-ce ainsi que nous nous souvenons de lui ; est-ce ainsi que nous aimons ?

IV. Aimer, c'est se dévouer totalement, résolument et pour toujours. Entre amis, tout est commun, l'affaire de l'un est l'affaire de l'autre : ils ont mêmes intérêts et même honneur à défendre ; ensemble ils sont à la peine et à la joie. Si l'homme inspire à l'homme ces miracles de dévoûment, vous, Cœur Sacré de Jésus, y serez-vous étranger? Votre cause ne sera-t-elle pas notre cause, votre croix ne sera-t-elle pas notre drapeau? Que d'autres, chrétiens de nom, se désintéressent de votre fortune ou n'aient pour vous qu'un amour platonique ou des doléances inefficaces ; nous, Seigneur, nous travaillerons, nous combattrons, nous souffrirons pour vous. *Adveniat regnum tuum !* Que votre règne arrive ! Il le faut, c'est la seule chose nécessaire. Il n'est pas nécessaire que je sois heureux sur la terre, que j'y vive de longs jours, que mon nom soit acclamé; mais il faut que votre règne arrive et que les esprits et les cœurs se soumettent à votre bon plaisir. Puissé-je, ô Cœur de mon Jésus, vous aimer ainsi d'un amour fort et constant, d'un amour généreux et passionné, d'un amour susceptible et intolérant, tenant pour amis ceux qui vous aiment, pour ennemis ceux qui vous persécutent ou qui s'éloignent de vous !

Voilà le véritable amour, sa nature, ses caractères, son triomphe. Aimons, aimons ainsi le Sacré Cœur de Jésus.

LOUIS XVI ET LE SACRÉ-CŒUR (1790-1792).

I

On lit dans la correspondance de Mme la marquise de Carcado, et de Mesdames les comtesses de Lastic et de Saisseval, témoins oculaires, que le 10 février 1790, l'infortuné Louis XVI, déjà prisonnier dans les Tuileries, se rendit sous prétexte d'une promenade du côté de Notre-Dame. Il était accompagné de la reine Marie-Antoinette, de Madame Élisabeth, de Madame Royale, du petit Dauphin âgé de cinq ans, et de plusieurs Dames de la Cour parmi lesquelles se trouvaient Mesdames de Carcado, de Lastic et de Saisseval. Arrivé sur le parvis, le roi témoigna à ses gardes devenus ses geôliers, le désir d'entrer quelques instants dans l'église métropolitaine ; ce qu'ayant obtenu, il s'avança jusqu'au sanctuaire avec les personnes de sa maison, s'agenouilla devant la statue de la sainte Vierge et consacra sa personne, sa famille et son royaume au Sacré Cœur de Jésus. Puis voulant joindre l'aumône à la prière, le pieux monarque, le jeune dauphin, la reine, les princesses et leurs dames d'honneur firent vœu de donner chaque année une offrande en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus pour le salut de la France. Cette offrande ne devait être employée que l'année suivante à soutenir l'œuvre la plus importante à la religion. Deux cœurs furent faits de l'or le plus pur ; on y mit tous les noms des associés. Après avoir été conservés providentiellement pendant la Révolution, ils furent envoyés à Chartres et déposés dans le voile de la Très Sainte Vierge. Le premier représentait le Cœur miséricordieux de Jésus, le second le Cœur immaculé de Marie.

La première somme du vœu ne s'éleva qu'à soixante mille francs, elle servit à favoriser l'évasion des prêtres insermentés, à soulager les captifs de la prison des Carmes ou encore à pourvoir à l'existence de ceux qui demeuraient cachés et administraient furtivement les Sacrements aux fidèles.

Le vœu fut fidèlement accompli sur la terre d'exil, en Allemagne, en Angleterre, par les nobles femmes qui avaient accompagné Louis XVI à Notre-Dame. A leur rentrée en France, après le Concordat, Mesdames de Carcado, de Saisseval, avec de pieuses amies désireuses de s'associer au vœu du roi, fondèrent des orphelinats. Puis vint la captivité de Pie VII, la dispersion du Sacré-Collège ; les offrandes provenant du vœu furent consacrées à l'entretien du Souverain Pontife et des Cardinaux noirs. Sous la Restauration, on s'occupa du recrutement du sanctuaire. En 1820, afin d'obtenir la naissance du duc de Bordeaux, Madame de Saisseval et sa fille créèrent l'œuvre du Cœur-miséricordieux de Jésus pour les vocations sacerdotales, et grâce à de puissantes adhésions, cette œuvre se développa tellement, qu'elle donna à l'Église, par la petite communauté de Saint-Sulpice, deux cents prêtres d'élite parmi lesquels on compte sept évêques et grand nombre d'ecclésiastiques éminents.

La révolution de 1830 brisa cette belle et sainte institution, mais elle fut ressuscitée en 1861, et sous le haut patronage des archevêques de Paris, elle continue de peupler de sujets distingués tous les degrés du sanctuaire (*Messager du Sacré-Cœur.* T. 39. *Avril* 1881).

II

Le vœu de Louis XVI en 1790 n'avait pas amélioré son sort. Après le retour de Varennes, il était gardé à vue dans son palais des Tuileries devenu sa première prison. De plus en plus convaincu de son impuissance pour lutter contre la tempête, il mit dans le Cœur de Jésus sa suprême espérance. C'est dans les premiers mois de 1792 qu'il composa ce vœu si touchant dont le texte fut recueilli par les soins de M. Hébert, alors son confesseur et Supérieur général des Eudistes, plus tard massacré aux Carmes avec tant d'autres prêtres fidèles.

Voici le vœu du roi martyr :

« Vous voyez, ô mon Dieu, toutes les plaies qui déchi-« rent mon cœur, et la profondeur de l'abîme dans « lequel je suis tombé. Des maux sans nombre m'en-« vironnent de toutes parts. A mes malheurs person-« nels et à ceux de ma famille qui sont affreux, se « joignent pour accabler mon âme ceux qui couvrent la « face du royaume. Les cris de tous les infortunés, les « gémissements de la religion opprimée, retentissent « à mes oreilles, et une voix intérieure m'avertit « encore que peut-être votre justice me reproche « toutes ces calamités, parce que dans les jours de ma « puissance je n'ai pas réprimé la licence du peuple et « l'irréligion qui en sont les principales sources ; « parce que j'ai fourni moi-même des armes à l'hérésie « qui triomphe en la favorisant par des lois qui ont « doublé ses forces et lui ont donné l'audace de tout « oser.

« Je n'aurai pas la témérité, ô mon Dieu, de me jus-« tifier devant vous ; mais vous savez que mon cœur a

« toujours été soumis à la foi et aux règles des mœurs; « mes fautes sont le fruit de ma faiblesse et semblent « dignes de votre grande miséricorde. Vous avez par- « donné au roi David qui avait été la cause que vos « ennemis avaient blasphémé contre vous; au roi « Manassès qui avait entraîné son peuple dans l'idolâ- « trie. Désarmé par leur pénitence, vous les avez réta- « blis l'un et l'autre sur le trône de Juda; vous les « avez fait régner avec paix et gloire : seriez-vous « inexorable aujourd'hui pour un fils de saint Louis « qui prend ces rois pénitents pour modèles, et qui, à « leur exemple, désire réparer ses fautes et devenir « un roi selon votre Cœur.

« O Jésus-Christ, divin rédempteur de toutes nos « iniquités, c'est dans votre Cœur adorable que je veux « déposer les effusions de mon âme affligée. J'appelle à « mon secours le tendre Cœur de Marie mon auguste « protectrice et ma Mère, l'assistance de saint Louis « mon patron et le plus illustre de mes aïeux.

« Ouvrez-vous, Cœur adorable, et par les mains si « pures de mes puissants intercesseurs, recevez avec « bonté les vœux satisfactoires que la confiance m'in- « spire et que je vous offre comme l'expression naïve « de mes sentiments. Si par un effet de la bonté infinie « de Dieu je recouvre ma liberté, ma couronne et ma « puissance royale, je promets solennellement 1° de « révoquer, le plus tôt possible, toutes les lois qui me « seront indiquées, soit par le Pape, soit par un Con- « cile, soit par quatre Évêques choisis parmi les plus « éclairés et les plus vertueux de mon royaume, comme « contraires à la pureté et à l'intégrité de la foi, à la « discipline et à la juridiction spirituelle de la Sainte « Église catholique, apostolique, romaine, et notam- « ment la *Constitution civile du clergé*.

« 2° De prendre, dans l'intervalle d'une année, tant « auprès du Pape que des Évêques de mon royaume, « toutes les mesures nécessaires pour établir, en sui- « vant les formes canoniques, une fête solennelle en « l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, laquelle sera célé- « brée à perpétuité dans toute la France, le premier « vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, et tou- « jours suivie d'une procession générale en réparation « des outrages et des profanations commises dans nos « saints temples pendant le temps des troubles, par « les schismatiques, les hérétiques et les mauvais « chrétiens.

« 3° D'aller moi-même en personne, dans trois mois, « à compter du jour de ma délivrance, dans l'église « Notre-Dame de Paris, ou dans toute autre église « principale du lieu où je me trouverai, et de prononcer « un jour de dimanche ou de fête, au pied du maître- « autel, après l'Offertoire de la Messe, et entre les « mains du célébrant, un acte solennel de *consécra-* « *tion de ma personne, de ma famille et de mon* « *royaume* au Sacré-Cœur de Jésus, avec promesse « de donner à tous mes sujets l'exemple du culte et de « la dévotion qui sont dûs à ce Cœur adorable.

« 4° D'ériger et de décorer à mes frais, en l'église que « je choisirai pour cela, dans le cours d'une année à « compter du jour de ma délivrance, une chapelle ou « un autel qui sera dédié au Sacré Cœur de Jésus, et « qui servira de monument éternel de ma reconnais- « sance et de ma confiance sans bornes dans les « mérites infinis et dans les trésors inépuisables de « grâces qui sont renfermés dans ce Cœur Sacré.

« 5o Enfin de renouveler tous les ans, au lieu où je « me trouverai, le jour qu'on célébrera la fête du « Sacré-Cœur, l'acte de consécration exprimé dans

« l'article troisième, et d'assister à la procession géné-
« rale qui suivra la Messe de ce jour.

« Je ne puis aujourd'hui prononcer qu'en secret cet
« engagement, mais je le signerais de mon sang, s'il le
« fallait, et le plus beau jour de ma vie sera celui où je
« pourrai le publier à haute voix, dans le temple. O
« *Cœur adorable de mon Sauveur*, que j'oublie ma
« main droite et que je m'oublie moi-même, si jamais
« j'oublie vos bienfaits et mes promesses, si je cesse
« de vous aimer et de mettre en vous ma confiance et
« ma consolation. Ainsi soit-il. »

Il semble que Louis XVI, en se consacrant de cette façon au Sacré-Cœur et en prenant tous ces engagements, se souvenait des révélations que la B. Marguerite-Marie avait communiqués à son glorieux ancêtre Louis XIV. Pourquoi ce cri de détresse et de confiance n'eût-il pas son plein effet ? peut-être parce que Louis XVI n'était déjà plus roi que de nom, et Dieu veut que la France soit consacrée au Cœur de Jésus par son souverain réel et agissant comme souverain dans la plénitude de son pouvoir. Déjà la couronne était tombée du front de Louis XVI, une autre couronne se préparait, la couronne du martyre. C'est par l'échafaud que le fils de saint Louis devait monter au ciel.

(*Voir Messager du Cœur de Jésus. T.* 39.)

PÉLERINAGE

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR A LA JOURNÉE DE PATAY.

I. Pendant le mois d'octobre 1870, un gentilhomme atteint d'une hydropisie du cœur, M. de Montagu, et un

prêtre encore jeune, mais paralytique et presqne aveugle, l'abbé Victor de Musy, s'entretenaient ensemble des malheurs et des péchés de la France. Tout à coup le vieillard dit à son interlocuteur : « La B. Mar- « guerite-Marie a écrit ces consolantes paroles : « Le « Sacré-Cœur sauvera la France. » Essayons donc de « mettre dans les mains de nos soldats le véritable « étendard chrétien, portant brodée dans ses plis « l'image du Sacré-Cœur ; envoyons ce drapeau à « Paris, et qu'il flotte en témoignage de la foi de « la France, sur les murs de la capitale assiégée. »

L'abbé de Musy adopta l'idée et dicta pour la Supérieure du couvent de Paray-le-Monial cette lettre pressante : « Je vous prie, disait-il, de faire exécuter « immédiatement et à nos frais, par les religieuses de « votre communauté, un drapeau du Sacré-Cœur sur « lequel devra être brodé, en lettres d'or : « Cœur de « Jésus, sauvez la France. » Au bout de quelques jours, la Révérende Mère annonça l'envoi du drapeau. « Depuis longtemps, écrivait-elle, j'avais eu moi-même « une idée semblable, mais j'attendais l'ordre de Dieu ; « votre demande a été pour moi l'ordre du ciel, le dra- « peau est achevé. »

Restait la difficulté de l'introduire dans Paris, pour le remettre au général Trochu, alors que toute communication était rompue avec la capitale. Le gouvernement de la défense nationale s'était réfugié à Tours, et là vivait un illustre serviteur de Dieu, M. Dupont. M. de Musy lui adressa le drapeau du Sacré-Cœur en lui faisant écrire: « Si vous le pouvez, faites-le parve- « nir au général Trochu, sinon, confiez-le à l'un des « chefs de nos héroïques croisés, tels que MM. de Cha « rette ou de Cathelineau. »

Or, par une coïncidence assez remarquable, le gé-

néral de Charette arrivait en ce moment à Tours pour l'organisation définitive de ses soldats.

« Mes zouaves, dit-il à M. Dupont, portent sur leur « poitrine l'emblème du Sacré-Cœur ; il ne leur man- « que que le drapeau. » — « La Providence vous « l'envoie, répondit le serviteur de Dieu. » Et quelques heures après, dans l'oratoire de la Sainte-Face, en présence de quelques pieux fidèles, on ouvrit la caisse qui contenait le drapeau du Sacré-Cœur. On pria la Sainte-Face pour le salut de la France, et il fut décidé que la bannière serait confiée au R. P. Rey pour être déposée dans le tombeau de saint Martin jusqu'au lendemain, et qu'on broderait au revers ces mots : « Saint Martin, protégez la France ! » Cette broderie, immédiatement dessinée par les dames qui étaient présentes, fut exécutée par les carmélites. M. de Charette le reçut alors comme un *Labarum* céleste et un gage de victoire ; cette noble oriflamme devint l'étendard des volontaires de l'ouest, elle marchait à leur tête lorsqu'ils accomplirent un des plus beaux faits d'armes de cette campagne désastreuse, la charge de Loigny.

II. C'était le 2 décembre, premier vendredi du mois, jour consacré au Sacré-Cœur ; la lutte commencée dès le matin s'était soutenue à grand'peine jusqu'à deux heures et demie du soir. A ce moment, le général de Sonis veut tenter un suprême effort et essaie de lancer contre le village de Loigny une forte colonne d'attaque. Deux régiments de marche refusent d'avancer. M. de Sonis court aux zouaves qui appartiennent à son corps d'armée, et passant devant le front du premier bataillon : « Messieurs, s'écria-t-il en montrant le village de « Loigny, voici la position qu'il faut emporter, mon- « trez ce que peuvent des Français et des chrétiens, « nous arborerons notre étendard au grand moment. « En avant ! »

Sans attendre davantage, le sergent Henri de Verthamont s'élance en avant du bataillon que conduisent MM. de Sonis, de Charette, de Troussure, et il déploie l'étendard qu'il tient par l'étoffe, faute de hampe. Les volontaires et quelques braves mobiles, huit cents hommes en tout, se précipitent contre toute une division appuyée de son artillerie. Trois kilomètres les séparent de l'ennemi ; à mi-chemin se trouvait un petit bois, à droite la ferme de Villours occupée comme le bois par l'ennemi. Arrivés en face du petit bois, sous un feu meurtrier qui les décime, les zouaves s'élancent à la baïonnette, fouillent le bois et délogent les Allemands qui jettent leurs armes ; de leur côté, les mobiles enlèvent la ferme de Villours, l'ennemi fuit vers le village, les zouaves le chassent devant eux et parviennent sous les murs de Loigny. Là, chaque maison est une forteresse, toutes les fenêtres sont garnies de tirailleurs, n'importe, les zouaves y pénètrent et pendant quelque temps sont maîtres de Loigny. Mais les Allemands se remettent de leur surprise et comptent les assaillants ; ils arrivent en masse sur les zouaves qui, malgré des prodiges de bravoure, sont écrasés et reculent. Déjà MM. de Sonis et de Charette tombent à côté de la bannière du Sacré-Cœur qui devient la cible des projectiles. Henri de Verthamont meurt en empourprant de son sang son noble étendard; le comte Jacques de Bouillé le ramasse aussitôt et frappé à mort le passe à son fils qui succombe à son tour. M. le Parmentier, qui le reprend a la main broyée et le remet au sergent major Landeau qui le rapportera plein de sang et troué en trois endroits. La plupart des défenseurs ne sont plus ; de trois cents qu'ils étaient tout à l'heure, cent quatre-vingt-dix-huit sont tués ou blessés.

L'étendard du Sacré-Cœur avait reçu le baptême de

sang, il avait éclairé une défaite triomphante à l'égal des plus belles victoires. Il méritait une ovation, les zouaves la lui décernèrent.

III. Cinq mois après, la veille de la Pentecôte, ils se rendent au nombre de quinze cents, dans la chapelle du grand Séminaire de Rennes. Là, pendant le Saint Sacrifice, au moment de la communion du prêtre, le drapeau du Sacré-Cœur, porté par un officier, fait son entrée dans l'église et s'avance jusqu'au pied de l'autel. Le général de Charette et ses officiers se groupent derrière lui, les quinze cents zouaves s'agenouillent et l'aumônier en chef, Mgr Daniel, prononce la formule suivante, rédigée et envoyée par M. de Sonis, encore retenu au loin par l'amputation de sa jambe :

« O Jésus, vrai Fils de Dieu, notre Roi et notre « Frère, rassemblés tous ici aux pieds de vos autels, « nous venons nous donner pleinement à vous et nous « consacrer à votre divin Cœur. Vous le savez, Sei- « gneur, nos bras se sont armés pour la défense de la « plus sainte des causes; de la vôtre, Seigneur, puisque « nous sommes les soldats de votre Vicaire. Vous avez « permis que nous fussions associés aux douleurs de « Pie IX, et qu'après avoir partagé ses humiliations, « nous fussions violemment séparés de notre Père. « Mais, Seigneur, après avoir été chassés de cette terre « romaine où nous montions la garde au tombeau des « saints Apôtres; vous nous prépariez d'autres devoirs, « et vous permettiez que les soldats du Pape devins- « sent les soldats de la France. Nous avons paru sur « les champs de bataille armés pour le combat ; votre « Cœur adorable représenté sur notre drapeau abritait « nos bataillons. Seigneur, la terre de France a bu « notre sang, et vous savez si nous avons bien fait à la « patrie le sacrifice de notre vie. Beaucoup de nos

« frères sont morts ; vous les avez rappelés à vous, « parce qu'ils étaient mûrs pour le ciel, mais nous, « nous restons, et nous ignorons le sort que vous nous « réservez. Faites, mon Dieu, que la vie que vous nous « avez laissée soit tout entière consacrée à votre ser- « vice. Nous portons tous sur notre poitrine l'image du « Sacré-Cœur, faites que tous nos cœurs en soient « l'image encore plus vraie. Rendez-nous dignes du « nom de soldats chrétiens. Faites que nous soyons « soumis à nos chefs, charitables pour le prochain, « sévères pour nous-mêmes, dévoués à nos devoirs et « prêts à tous les sacrifices. Faites que nous soyons « purs de corps et d'âme ; qu'ardents dans le combat, « nous devenions tendres et compâtissants pour les « blessés. O Jésus, dans les dangers et dans les souf- « frances, c'est de votre divin Cœur que nous attendons « notre plus puissant secours. Il sera notre refuge, « lorsque tous les appuis humains nous manqueront, et « notre dernier soupir sera un acte d'espérance dans sa « miséricorde infinie. Et vous, ô divine Marie, que nous « avons choisi pour notre Mère, à vous aussi nous « avons rendu témoignage. Les champs de bataille ont « vu le long cortège des mères et des sœurs en deuil ; « et lorsque de pieuses mains remuaient la terre qui « recouvre les morts, on savait reconnaître les nôtres à « leur scapulaire. Soyez donc notre protectrice et « obtenez-nous la grâce de nous tenir étroitement unis « à vous dans le Sacré Cœur de Jésus, durant la vie et « à l'heure de la mort, pour le temps et pour l'éternité. « Ainsi soit-il. »

A son tour, le général de Charette, à peine remis de ses blessures, prononça d'une voix vibrante et énergique la petite consécration que voici : « A l'ombre de « ce drapeau, teint du sang de nos plus chères vic-

« times, moi, général, Baron de Charette, qui ai l'in-
« signe honneur de vous commander, je consacre la
« légion des volontaires de l'Ouest, les zouaves ponti-
« ficaux, au Sacré Cœur de Jésus, et avec ma foi de
« soldat, je dis de toute mon âme et vous demande de
« le dire tous avec moi : Cœur de Jésus, sauvez la
« France ! » Et tous d'un même cœur et comme d'une seule voix répètent : Cœur de Jésus, sauvez la France ! (*Voir la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus par le P. X. de Franciosi, 8e édition, Nancy* 1885.)

IV. Au mois de mars 1872, le général de Charette, au nom de son régiment, envoyait aux religieuses de la Visitation de Paray, un fac-simile du drapeau; depuis ce temps, cette bannière reste auprès du tombeau de la Bienheureuse. Mais le 20 juin de la même année, jour de la grande manifestation nationale à Paray, le général de Charette apporta la bannière elle-même; comme celle de Jeanne d'Arc, elle avait été vaillamment à la peine, il était juste qu'elle fût à l'honneur.

Ce drapeau, de forme très gracieuse, est une longue bande de soie blanche brodée d'or, échancrée par le bas. Elle porte d'un côté l'image du Sacré-Cœur avec cette inscription : Cœur de Jésus, sauvez la France, et de l'autre une invocation à saint Martin. Le Cœur est en velours rouge, enserré par une couronne d'épines de couleur verte et surmonté d'une croix qui se dégage en couleur sombre du milieu des flammes. On voit çà et là quelques taches semées sur l'étoffe blanche à côté des trous des balles prussiennes,ce sont les traces du sang versé par les porte-drapeau.

Les zouaves eurent le 20 juin, à la Visitation, leur Messe de communion générale. Charette se leva le premier, et après avoir reçu la sainte communion,

avant de regagner sa place, il alla baiser l'oriflamme de Patay déposé aux pieds de la Bienheureuse. Tous ses zouaves firent comme lui ; et les acteurs et les spectateurs de cette scène pleuraient.

La bannière resta tout le jour sur la châsse de Marguerite-Marie. Depuis elle demeure à la garde fidèle du Baron de Charette ; il espère bien qu'elle reparaîtra un jour au champ d'honneur. En attendant que la Providence la mène à d'autres triomphes, elle a reçu, il y a quelques mois, un hommage que nous voulons redire.

C'était le 28 juillet 1885. Le régiment des zouaves pontificaux célébrait son premier jubilé, la vingt-cinquième année de sa formation. Huit cents zouaves étaient accourus de tous les pays sous le toit hospitalier du Baron de Charette, au château de la Basse-Motte en Bretagne. La bannière était là près de l'autel, où Mgr Sacré, premier aumônier des zouaves, aujourd'hui Curé de la cathédrale d'Anvers, célébra la sainte Messe en plein air. Un demi cercle était formé devant l'autel, et au milieu, se tenait debout, du côté de l'Évangile, le général de Charette ayant auprès de lui le colonel d'Albiousse portant le drapeau pontifical ; du côté de l'épître, M. Cazenove de Pradines, l'héroïque soldat de Patay-Loigny, portant la bannière du Sacré-Cœur ; mais sur la hampe, une main aussi était posée, celle d'un adolescent, le jeune de Bouillé, le fils et le petit-fils de ces deux Bouillé qui rougirent de leur sang cette bannière à Patay. (*Univers*, 30 *juillet* 1885.)

Et le souffle qui agitait cette bannière était un souffle d'amour pour Rome, et pour la patrie un souffle d'espérance et de dévouement.

PRATIQUE

Faire l'Heure-Sainte une fois le mois ; en union avec le Cœur de Jésus agonisant.

Doter les paroisses d'une bannière sur le modèle de celle de Loigny.

PRIÈRE. — ACTE DE RÉPARATION AU SACRÉ-CŒUR

Cœur sacré de Jésus ! humblement prosternés devant vous, nous venons vous renouveler notre consécration, avec la résolution de réparer les outrages des hommes par un accroissement de fidélité et d'amour envers vous.

OUI, NOUS LE JURONS :

Plus on blasphémera vos mystères,

Plus nous les croirons, ô Cœur sacré de Jésus !

Plus l'impiété s'efforcera de nous enlever nos immortelles espérances,

Plus nous espérerons en vous, ô Cœur, unique espoir des mortels !

Plus les cœurs ingrats résisteront à vos divins attraits,

Plus nous vous aimerons, ô Cœur infiniment aimable de Jésus !

Plus on attaquera votre Divinité,

Plus nous l'adorerons, ô Divin Cœur de Jésus !

Plus vos saintes Lois seront oubliées et transgressées,

Plus nous les observerons, ô Cœur très saint de Jésus !

Plus vos Sacrements seront méprisés et abandonnés,

Plus nous les recevrons avec amour et respect, ô Cœur libéral de Jésus !

Plus vos adorables vertus seront méconnues,

Plus nous nous efforcerons de les pratiquer, ô Cœur, modèle de toutes les vertus !

Plus l'enfer travaillera à la perte des âmes,

Plus nous nous enflammerons du désir de leur salut, ô Cœur de Jésus, zélateur des âmes !

Plus le sensualisme et l'orgueil tendront à détruire l'abnégation et l'amour du devoir,

Plus nous nous attacherons au renoncement et à l'esprit de sacrifice, ô Cœur de Jésus rassasié d'opprobres !

Cœur de notre Dieu ! donnez-nous une grâce si grande et si efficace que nous puissions être vos disciples et vos Apôtres au milieu du monde, et que vous soyez notre couronne dans la bienheureuse Éternité. Ainsi soit-il.

MAXIME

Soyez comme l'arbre qui couronne de fleurs la main qui le secoue.

INVOCATION

— Que la très juste, la très haute et très aimable volonté de Dieu soit faite, louée et éternellement exaltée en toutes choses.

(100 *jours d'indulgence une fois le jour. Pie VII*, 10 *mai* 1818.)

Vingt-troisièmejour

TROISIÈME LEÇON DU SACRÉ-CŒUR.

Sint unum !
Qu'ils soient Un !
(Joan. XVII, 22.)

Si tous les discours de Jésus viennent de son Cœur, le discours après la Cène jaillit plus évidemment encore de la même source. Le Sauveur voit que son heure est venue, l'heure de retourner à son Père; c'est le moment de faire son testament, de nous recommander ses dernières volontés, de nous dire une dernière fois ce qu'il a le plus à cœur. Il le fait, et sa pensée se résume dans cette parole qu'il adresse à son Père pour ses disciples : *Sint unum !* qu'ils soient un ! un avec nous, un entre eux.

I. *Un avec nous.* Il ne peut être question d'unité de substance, mais d'une union de vie et d'opération, d'une union des cœurs. Pour rendre sa pensée sensible, Notre-Seigneur emprunte une comparaison aux vignobles qui sont la richesse du pays. *Ego vitis, vos palmites.* (Joan. XV, 5.) Je suis la vigne, vous êtes les rameaux. La branche puise sa sève dans la tige qui la porte, ainsi devons-nous recevoir de Jésus la vie sur-

naturelle de nos âmes. Le rameau détaché du tronc ne porte point de fruits ; et quel fruit pourrait donc porter le chrétien séparé de Jésus-Christ ? Il trouve dans son union avec lui le principe merveilleux de sa fécondité. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là, dit Notre-Seigneur, porte beaucoup de fruits.(*Ibid.*) Mais le rameau détaché du tronc se dessèche, il est jeté au feu qui le consume; c'est aussi le châtiment de l'âme séparée du Christ, elle est condamnée au feu: C'est donc dans cette union à Jésus que nous trouvons le principe de notre vie et de nos richesses, le gage de notre sécurité.

Comment aurons-nous la vie de Jésus ? elle naît de son sang et de son amour, et ce sang, cet amour viennent de son Cœur. Approchons-nous donc du Cœur de Jésus. Où est-il ? Au ciel sans doute, dans le corps du Christ ressuscité, mais le ciel est si loin ! Eh bien, voici Jésus qui descend vers nous ; il est sur l'autel en état de victime ; il est au tabernacle prisonnier d'amour ; il est à la Table Sainte notre nourriture ; or, il ne descend pas parmi nous, ne s'immole pas, ne se donne pas sans son Cœur. Approchons-nous donc de ce corps, de ce Cœur vivant et vivifiant, par notre foi, notre prière, et nos élans d'amour. Approchons-nous de lui surtout par la communion ; mettons dans notre chair sa chair, dans notre sang son sang, dans notre cœur son Cœur, ne faisons qu'une vie avec la sienne. Ainsi s'accomplit la parole de l'Apôtre : « *vivo, jam « non ego, vivit vero in me Christus.* (Gal. II, 20.) « Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-« Christ qui vit en moi. » Ainsi se réalise le vœu du Sauveur : *Sint unum !* qu'ils soient un ! Et qui dira l'intimité de cette union? Les Pères de l'Église l'ont comparée à celle d'un morceau de cire avec une autre

cire;à celle du fer et du feu dans la fournaise; vous connaissiez ces comparaisons,Seigneur, et vous les avez négligées.Vous quittez la terre et vous nous invitez à vous suivre dans le sanctuaire même de la vie divine, là où vous vivez avec le Père et le Saint-Esprit dans la possession d'une seule et indivisible nature. « Comme vous êtes en « moi,ô Père,et moi en vous,que mes disciples soient une « seule chose en nous... qu'ils soient consommés dans « l'unité.» (Joan. XVII, 21-23.) Telle est l'union qui nous unit au Cœur de Jésus dans la divine Eucharistie.

II. Cette union de Jésus à son Père n'est pas seulement le modèle de notre union avec eux, elle est aussi le type de *l'union qui doit rapprocher les disciples les uns des autres* par la vertu de la sainte Communion.

Ils sont unis par nature ; ce n'est pas assez : que de désunions, que d'antagonismes, que de guerres dans ceux que la participation à la même nature devrait unir ! Les vues sont différentes, les sentiments opposés, les volontés contradictoires. *Sint unum !* Qu'ils soient un comme mon Père et moi nous ne sommes qu'un ; qu'il y ait entre eux même volonté, même sentiment, même cœur ! De cette union des âmes quel sera le lien le plus efficace ? le Cœur de Jésus dans la communion. Voyez-vous ces convives de la table sainte qui se pressent autour du banquet sacré ? Déjà le tabernacle s'est ouvert, et porté par la main de son ministre, Jésus en est sorti. Il se donne à chacun ; mais y a-t-il autant de Jésus que de communiants ? Les hosties sont multiples, mais le nombre n'est que dans les apparences. Ce que je reçois, c'est Jésus ; mais le Jésus que mon voisin de droite a reçu, celui que mon voisin de gauche va recevoir, est-il plusieurs ? il n'y a qu'un Jésus, un seul qui se donne à tous ; votre Jésus n'est pas autre que le

mien, ni seulement un Jésus semblable au mien, il est identiquement le même, un seul et même Jésus. Tous nous recevons, tous nous nous incorporons un seul et même corps de Jésus, et cet unique Jésus se donne avec son Cœur, avec son amour ; et ce Cœur unique qui descend dans ma poitrine, m'illumine de sa grâce, m'anime de sa vie, devient le principe de la plus merveilleuse unité. Comment devenus un avec Jésus, serions-nous encore étrangers les uns aux autres ? Comment éclairés des mêmes rayonnements de sa grâce, serions-nous divisés ? Comment n'aurions-nous pas les mêmes vues? Comment nos cœurs n'ayant qu'un même battement avec Jésus n'auraient-ils pas la même volonté, les mêmes affections, et ne formeraient-ils pas aussi un même cœur ? C'est ainsi, ô Jésus, que vous rapprochez les extrêmes dans une admirable unité ! A la table sainte, il n'y a plus de Grecs ni de Barbares, de riches ni de pauvres, il n'y a plus de séparation, plus de voisins ni d'étrangers ; il y a des frères, vivant de la même vie, *Sint unum !* O Cœur de Jésus, vous êtes le lien du plus fraternel amour, l'incomparable ouvrier de la plus merveilleuse unité, le foyer où les âmes s'assemblent et se fondent, vous êtes le centre de tous les cœurs.

Cette unité étroitement fondée sur le Sacré-Cœur n'est-elle qu'un devoir,qu'une espérance, qu'une œuvre sans réalité vivante ? A-t-elle jamais existé ? Elle apparaît dans sa beauté touchante au berceau de l'Église, les premiers chrétiens n'avaient qu'un cœur et qu'une âme et ils mettaient leurs biens en commun pour en faire le patrimoine de tous ; et le secret de cette charité si rare, le même texte nous le dit : ils communiaient souvent. (Act. II, 42.) La même union de vie se retrouve dans les maisons religieuses. Là, ce que l'un veut, tous

le veulent ; ce que l'un fait, tous le font ; ce que l'un croit, tous le croient, tous s'aiment et s'embrassent dans le dévouement d'une même charité, c'est le *Cor unum et anima una*, et de ce mutuel amour, la Communion est encore le meilleur lien.

III. Et nous aussi, disciples du Sacré-Cœur, convives de l'Eucharistie, soyons unis ! Que nos lèvres ne gardent plus de paroles qui divisent ; que nos cœurs ne connaissent plus de sentiments qui les séparent. Restons unis les uns aux autres, comme le Père l'est au Fils, comme le Fils l'est à nous ! *Sint unum !*

MADAME ÉLISABETH (1764-1794).

Il y a bien des Élisabeth dans l'histoire : quelques-unes nous apparaissent avec l'auréole de la sainteté. Qui ne connaît la tante et la nièce, sainte Élisabeth de Hongrie et sainte Élisabeth de Portugal, si admirables dans leur amour pour Dieu et le prochain. Celle dont nous voulons parler n'a pas obtenu les honneurs d'un culte public, mais elle a reçu de ses contemporains une sorte de canonisation qui prépare celle que prononce l'Église, on l'appelait : *la Sainte Geneviève des Tuileries, l'ange de la cour.* Elle fut un ange d'innocence au château de Versailles sous Louis XV ; et quand les scandales de la royauté et les iniquités des grands eurent attiré sur la France les représailles de la divine justice, elle se montra, auprès de Louis XVI qui expiait les péchés de son peuple, un ange consolateur. Elle est frappée elle-même, et chaque jour de son épreuve la voit plus détachée du monde et de ses fausses grandeurs, plus soumise à Dieu et plus pieuse ; à mesure qu'elle descend

les marches du trône, elle s'élève dans la confiance et dans l'amour ; et l'acceptation sublime qu'elle fait de son sacrifice révèle une telle grandeur que volontiers on souscrit à cette parole du comte de Maistre *(Soirées de Saint-Pétersbourg. IX entretien)*: « Il peut y avoir eu dans le cœur de Louis XVI, dans « celui de la céleste Élisabeth, tel mouvement, telle « acceptation capable de sauver la France. »

Élisabeth-Philippine-Marie-Hélène de France, fille de Louis dauphin et de Marie-Josèphe de France naquit à Versailles, le jeudi 3 mai 1764 ; à 18 mois elle n'avait plus de père ; avant la fin de sa quatrième année elle n'avait plus de mère. Deux fois orpheline, elle fut confiée aux soins de Madame de Marsan gouvernante des enfants de France. Sous cette direction intelligente et ferme, Élisabeth parvint à dompter sa fière et impétueuse nature. Plus jeune de quatre ans que son angélique sœur Madame Clotilde de France, reine de Sardaigne, elle devint son émule en piété, en douceur, en amabilité. Elle étudiait avec elle les préceptes de l'Évangile et les enseignements du catéchisme, s'initiant à la science de l'histoire du pays, s'appliquant aux travaux de l'aiguille et de la broderie, et s'adonnant aux exercices d'une douce et solide piété : pareilles à deux lis blancs croissant sous un beau ciel, ces deux filles du trône embaumaient l'atmosphère de leur parfum printanier.

Le mariage de Clotilde avec le prince de Piémont Charles-Emmanuel de Savoie, sépara les deux sœurs. Élisabeth continua de se fortifier contre les écueils de son caractère, de son âge et de la cour. Sa journée était un labeur perpétuel ; plus elle acquérait de qualités, plus elle se croyait éloignée de la perfection que Dieu demandait à son âme. Le sentiment de son humi-

lité donnait à sa parole une mesure exquise, à ses actions une prudente réserve, à sa charité une discrétion angélique. Sa délicatesse et sa dévotion s'effrayaient des habitudes de la cour, elle se trouvait mal à l'aise dans cette atmosphère saturée de mensonges et de sensualisme. Les églises, les cérémonies pieuses étaient son refuge ; elle visitait Saint-Cyr, sa tante Louise au Carmel de Saint-Denis et d'autres couvents ; elle se dédommageait, par ce contact habituel avec les choses saintes et les âmes pieuses, des condescendances que lui imposaient son rang auprès du trône et les exigences de l'étiquette.

Sa piété n'était ni austère ni chagrine, elle savait s'entourer d'amies qu'elle aimait tendrement et qui la payaient d'un délicieux retour; elle se livrait avec elles aux délassements qui convenaient à son âge et à sa naissance. De leurs entretiens joyeux le mensonge et la médisance, la critique et l'exagération étaient bannis ; l'ange gardien de Madame Élisabeth ne surprenait jamais sur ses lèvres prudentes un mot qui blessât la charité, le reflet de cette âme innocente brillait dans ses yeux comme dans ses paroles.

Telle s'écoula, pure et souriante, la jeunesse de Madame Élisabeth. L'heure était venue où le roi son frère devait selon l'usage disposer de sa main. On dit que l'infant de Portugal d'abord et peu après l'empereur Joseph II, frère de Marie-Antoinette, avaient porté leur choix sur l'auguste princesse, et que des considérations politiques firent échouer leurs tentatives. Il ne paraît pas qu'Élisabeth en ait eu du regret ; elle aimait le roi son frère avant tout : vivre auprès de lui, partager ses joies et ses peines, c'était le rêve de son cœur. Déjà Louis XVI avait rencontré sur sa route bien des déceptions, et plus d'un point noir se montrait plein de menaces

pour un prochain avenir : on touchait à 1789 ; Élisabeth eut le pressentiment des dangers qu'allait courir son frère : « J'ai, disait-elle, un pressentiment que « tout cela tournera mal, ce n'est pas quand le roi est « malheureux que je me séparerai de lui. » Désormais telle sera sa vie, être auprès du Roi et de la Reine, les encourager et les consoler, pleurer et souffrir avec eux et surtout prier toujours ; elle prie la sainte Vierge patronne de la France et sa Souveraine, elle prie surtout le Sacré-Cœur. En se séparant de Madame de Raigecourt, une de ses meilleures amies, elle lui remit une prière composée par elle dans ses heures de détresse : on la trouvera un peu plus loin.

Cette prière est une formule en usage dans une association du Sacré-Cœur. Madame Élisabeth avait-elle formé elle-même cette association parmi les Dames de la cour ou parmi les intimes de son entourage ? nous l'ignorons, mais on ne peut douter que sa dévotion au Sacré-Cœur n'ait reçu des événements que l'on traversait un sensible accroissement. Le 28 janvier 1791, Madame Élisabeth écrivait encore à Madame de Raigecourt ; « Tu as raison de mettre ta confiance en Dieu, « lui seul peut nous sauver ; on commence une neu- « vaine au Sacré Cœur de Jésus-Christ. » La princesse se souvenait-elle, comme son royal frère, des promesses faites à la Bienheureuse Marguerite-Marie par le divin Cœur en faveur de la France ?

Déjà la crise se précipitait, les concessions du malheureux Louis XVI ne servaient qu'à encourager de nouvelles exigences, de nouvelles usurpations. Le pouvoir royal s'en allait par lambeaux, le monarque n'était plus roi que de nom. Son droit de *veto*, seule épave qui lui restât, n'était plus respecté.

L'insurrection grondait tous les jours plus mena-

çante ; plus d'une fois elle était entrée aux Tuileries proférant des cris de mort. Madame Élisabeth était le 20 juin 1792 auprès de son frère et de la reine Marie-Antoinette, deux jours après elle écrit : « L'avenir est un « gouffre d'où l'on ne peut sortir que par un miracle « de la Providence.» La Providence ne fit pas ce miracle : le pouvoir royal était à l'agonie, et le 10 août 1792, il reçut le coup de la mort. La royauté n'existait plus, il ne restait dans le roi qu'une victime. Madame Élisabeth lui demeura fidèle jusqu'au bout et s'enferma dans le Temple avec Louis XVI son frère, Marie-Antoinette sa belle-sœur et leurs enfants, le dauphin qui fut Louis XVII et Madame Royale. Elle continuait son rôle, elle consolait, elle priait. Le Sacré-Cœur n'était pas oublié. Dans une des fouilles auxquelles les délégués de la Convention soumettaient les prisonniers du Temple, on trouva une Journée du chrétien « où était « une image coloriée en rouge, représentant d'un côté « un cœur embrasé traversé d'une épée et entouré « d'étoiles avec cette légende : *Cor Mariæ, ora pro « nobis ;* de l'autre côté une couronne d'épines et une « croix au-dessus du Cœur avec cette légende : *Cor « Jesu, miserere nobis.* Avons trouvé de plus une « feuille imprimée de quatre pages intitulée : *Consé- « cration de la France au Sacré Cœur de Jésus*, on « y remarque les passages suivants : Tous les cœurs de « ce royaume depuis le cœur de notre auguste mo- « narque jusqu'à celui du plus pauvre de ses sujets, « nous les réunissons par les désirs de la charité pour « vous les offrir tous ensemble. Oui, Cœur de Jésus, « nous vous offrons notre patrie tout entière et les « cœurs de tous vos enfants... O Vierge sainte, ils sont « maintenant entre vos mains ; nous vous les avons « donnés en nous consacrant à vous comme à notre

« protectrice et à notre Mère ; aujourd'hui nous vous « en supplions, offrez-les au Cœur de Jésus ; ah ! pré- « sentés par vous il les recevra, il leur pardonnera, il « les bénira, il les sanctifiera, il sauvera la France tout « entière, il y fera revivre la sainte religion. Ainsi « soit-il, ainsi soit-il. » (*Voir Beauchesne, t. II, pag. 122.*)

C'est dans sa dévotion au Sacré-Cœur que Madame Élisabeth puisait le courage qu'elle déploya quand vinrent les suprêmes adieux. Elle s'oubliait elle-même pour ne penser qu'à sa belle-sœur à l'heure des derniers embrassements ; et lorsque Louis XVI s'arrachant des bras de la reine et de ses enfants, leur dit adieu pour toujours, Madame Élisabeth trouvait dans sa foi des paroles consolantes et persuasives ; elle sut en trouver encore lorsqu'on prit à la mère son enfant pour le livrer au cordonnier Simon. « Ma sœur, disait-elle à la « reine, ne demandons pas à Dieu pourquoi il nous châ- « tie, il le sait, lui, et cela suffit. Acceptons la croix « qu'il nous envoie et n'hésitons pas à la porter ; on « ne devient pas héritier de Jésus-Christ sans avoir été « le compagnon de ses souffrances. Remettons-nous vo- « lontiers entre ses mains, et supportons tout en pen- « sant à lui. » Marie-Antoinette écoutait ces paroles et ses larmes coulaient moins amères. Le 2 août 1793, Marie-Antoinette fut conduite à la Conciergerie et Madame Élisabeth devint plus que jamais la mère de Madame Royale qui n'avait plus qu'elle au monde. Elle lui rappelait les paroles que son Père lui avait adressées la veille de sa première communion : « La religion est « la source du bonheur et notre soutien dans l'adver- « sité, ne croyez pas que vous en soyez à l'abri : vous « ne savez pas, ma fille, à quoi la Providence vous des- « tine. » Et Élisabeth lui disait encore : « Élevez votre

« cœur à Dieu, il nous éprouve parce qu'il nous aime ; « il nous apprend le néant des grandeurs. Ah ! mon « enfant, Dieu seul est vrai, Dieu seul est grand ! »

Cette résignation ne se démentit pas lorsqu'à son tour on l'arracha des bras de sa nièce pour la conduire à la Conciergerie qui n'était qu'une halte vers la guillotine; sa dernière parole fut celle-ci : « Pensez à Dieu, « mon enfant ! »

Elle fut condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire, son crime, c'était d'être la sœur du roi. Vingt-trois autres victimes, hommes et femmes, devaient l'accompagner au supplice; sa présence, son regard les encouragea, les soutint tous jusqu'au bout.

A mesure qu'on les appelait à l'échafaud, les condamnés se dirigeaient vers la princesse,les femmes lui demandaient la permission de l'embrasser,et la royale victime avançant son visage leur donnait le baiser d'adieu, de supplice et de gloire. Les hommes s'honoraient aussi de leur respect pour Madame Élisabeth en allant courber devant elle la tête qui une minute après tombait sous le couperet de la guillotine. Pendant tout le temps que dura le sacrifice,la sainte femme qui semblait y présider, ne cessa de prier pour les morts. Elle était réservée à périr la dernière. Quand la vingt-troisième victime vint s'incliner devant elle, elle lui dit : « Courage et foi dans la miséricorde de Dieu. » Puis elle monta d'un pas ferme les marches de l'échafaud,et, regardant le ciel, se livra à l'exécuteur. Son fichu tombant à terre, au moment où on l'attachait à la planche fatale, laissa apercevoir une médaille d'argent représentant une Immaculée Conception, suspendue à son cou par un mince cordon de soie. L'aide du bourreau se mettait en devoir de lui enlever ce signe de piété, elle lui dit : « Au nom de votre mère, Monsieur, cou-

vrez-moi. » Ce fut le dernier mot de Madame Élisabeth.

Toutes les relations, tous les mémoires du temps s'accordent à dire qu'à l'instant où Madame Élisabeth reçut le coup mortel, une odeur de rose se répandit sur toute la place Louis XV, c'était le 10 août 1794. Dix ans après, Pie VII étant venu à Paris pour sacrer Napoléon, l'abbé Proyart vint mettre aux pieds du Souverain Pontife la vie de Madame Louise de France. Le Pape occupait aux Tuileries le pavillon de Flore, où avait résidé autrefois Madame Élisabeth. « J'habite ici « l'appartement d'une autre sainte, » lui dit Pie VII, en recevant des mains de Proyart la vie de la grande carmélite ; et il semble avoir béatifié d'un mot ces deux Filles de France ; l'une morte sur les hauteurs du Carmel, l'autre sur les hauteurs de l'échafaud dont sa vertu fit un Calvaire.

(Voir de Beauchesne, Vie de Madame Elisabeth, passim.)

PÈLERINAGE

LE SACRÉ-CŒUR A ISSOUDUN.

Lorsque les Missionnaires du Sacré-Cœur s'établirent au nord de la ville d'Issoudun, il ne trouvèrent au lieu où s'élève actuellement la basilique du Sacré-Cœur, qu'une pauvre grange qu'ils transformèrent en chapelle. Son dénûment rappelait trop l'étable de Bethléem, elle n'était même pas solide, les murs lézardés menaçaient ruines de tous côtés. Monseigneur de Bourges crut devoir interdire le sanctuaire, et les missionnaires se virent obligés d'aller dire la Messe à l'église parois-

siale. Le bien devait naître du mal ; c'est alors que les nouveaux apôtres conçurent l'idée de construire au Sacré Cœur de Jésus dont ils portaient le nom, un sanctuaire digne de lui. Les ressources manquaient, mais les offrandes des zélateurs de Notre-Dame du Sacré-Cœur permirent de commencer. La nouvelle église s'éleva rapidement et fut solennellement consacrée sous le vocable du Sacré-Cœur, le 2 juillet 1864, par Monseigneur Guibert actuellement archevêque de Paris, alors archevêque de Tours. Elle est en style gothique du XIII^e^ siècle. La façade n'a pas la grandeur de celles de nos vieilles cathédrales ; cependant elle n'est pas sans dignité, sa flèche s'élève avec hardiesse à une hauteur de quarante mètres dans les airs ; son sommet sert de base à une statue en pierre du Sacré-Cœur qui domine toute la contrée et apparaît à tous comme un signe de salut.

Approchons-nous des portes d'entrée, elles offrent en relief les quatre évangélistes avec leurs symboles traditionnels ; au-dessus, Notre-Seigneur assis dans la gloire présente son Cœur et reçoit les adorations des anges. De chaque côté du portail, les apôtres saint Pierre et saint Paul debout et adossés à la muraille, semblent garder l'entrée du lieu saint. Plus haut, sur la pierre du tympan, Notre-Seigneur est attaché à la croix ; à sa gauche, la synagogue est figurée par une femme que son bandeau aveugle et qui s'appuie sur des ruines et sur un sceptre brisé, tandis qu'à droite, l'Église qui vient de naître, apparaît sous la forme d'une jeune Reine.

Franchissons le seuil du temple, pénétrons dans ce vestibule tapissé d'*Exvoto !* ils sont en marbre, placés avec art sur le pourtour des nefs latérades, sur les surfaces des piliers, dans les embrasures des fenê-

tres, c'est le plus bel ornement de la basilique, celui qui publie avec le plus d'éclat la puissance de Marie sur le Cœur de Jésus. Avançons encore, nous touchons au sanctuaire, adorons le Cœur de Jésus dans le sacrement de son amour.

Maintenant, contemplons cet autel admirable, ce groupe de Notre-Seigneur et de la Samaritaine, et ce tabernacle d'un genre tout nouveau ; il a la forme d'un *Cœur* tout étincelant d'or, couronné d'épines, surmonté des flammes de la charité et de la croix du sacrifice. La plaie du Cœur sert de passage à la clef ; sous la main du prêtre, elle s'élargit et laisse apparaître l'auguste Eucharistie qui semble en jaillir comme une fleuve d'amour.

Élevons ensuite nos regards jusqu'à ces charmantes verrières qui couronnent l'abside. Au milieu, c'est la célèbre apparition de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie ; à droite ce sont des Papes, Grégoire XVI et Pie IX avec plusieurs cardinaux et Monseigneur de Marguerye, évêque d'Autun, qui tous ont travaillé à la béatification de l'humble Visitandine. A gauche, on voit les Papes Clément XIII et Pie VI, le roi Louis XVI et Nosseigneurs Languet et de Belzunce, tous ardents propagateurs du culte du Sacré-Cœur. Enfin à la deuxième verrière de droite et de gauche, Notre-Seigneur confie aux nouveaux missionnaires la charge de faire connaître et aimer son Cœur.

Tournons-nous maintenant vers l'entrée du lieu saint. L'arceau qui encadre les grandes orgues nous offre Jésus montrant son Cœur et invitant les misères humaines diversement personnifiées à venir s'y reposer. Toutes répondent à cette douce invitation du Sauveur et gravitent vers le centre des miséricordes.

Derrière les orgues se cache un grand vitrail laissant

voir Notre-Seigneur transpercé par la lance du soldat; à droite et à gauche, Isaïe et Zacharie prophétisent la source des grâces renfermées dans le Sacré-Cœur. Au-dessous de la tribune deux autres prophètes, peints sur la muraille, Ézéchiel et Daniel annoncent la réunion des hommes dans le Cœur de Jésus. Les grandes verrières portent les images des saints qui ont excellé dans l'amour du Sacré-Cœur : les précurseurs et les glorificateurs sont là, c'est toute l'histoire du Cœur adorable. En marchant vers les grandes portes, et puis en revenant sur nos pas, nous saluerons du côté de l'Évangile, saint Alphonse de Liguori et saint Louis de Gonzague, saint Philippe de Néri et saint Thomas de Villeneuve,saint Antoine de Padoue et saint Bernardin de Sienne, saint Vincent Ferrier et saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin et saint François d'Assise, saint Bernard et saint Laurent Justinien, saint Thomas apôtre et saint Jean l'Évangéliste. Du côté de l'épître, sainte Angèle et sainte Lutgarde, sainte Gertrude et sainte Claire de Montefalco, sainte Marguerite de Cortone et sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte de Suède et sainte Mechtilde, sainte Françoise Romaine et sainte Catherine de Gènes,sainte Jeanne de Valois et sainte Thérèse,sainte Rose de Lima et sainte Madeleine de Pazzi.

Les nefs latérales offrent dans chacun de leurs cinq arceaux,un magnifique vitrail,et de chaque côté sur la muraille, l'image d'un saint dévoué au Sacré-Cœur. Voici l'ordre des sujets peints sur les verrières avec leurs fresques latérales en descendant du sanctuaire du côté de l'évangile : 1° guérison de l'aveugle de Jéricho, B. Henri Suzo et saint Elzéar ; 2° Ascension de N. S. J.-C., saint Antoine de Padoue et saint Pierre Damien ; 3° saint Michel archange, saint Isidore de

Séville et saint Eucher de Lyon ; 4° saint François de Sales avec les Visitandines ; saint Jean Chrysostome et saint Antiochus de Ptolémaïde ; 5° saint Augustin, saint Ambroise et saint Cyprien. Puis du côté de l'épître en montant vers le sanctuaire : 1° Madeleine repentante aux pieds de Jésus ; B. Marguerite de Hongrie et B. Julienne-Gabrielle de Fiésole ; 2° saint Vincent de Paul et les Filles de la Charité ; B. Julienne Falconiéri et B. Élisabeth de l'Ordre des Prémontrés ; 3° Sermon sur la montagne, B. Philippa de Lorraine et sainte Jeanne Françoise de Chantal ; 4° Jésus au milieu des docteurs ; B. Marie des Anges et Vénérable Anne Marguerite Clément ; 5° saint Simon Stock recevant le scapulaire ; Vénérable Marie de l'Incarnation et B. Marie-Victoire-Angélique de l'ordre des Servites (1).

Donnons encore un regard aux chapelles latérales qui rayonnent de chaque côté du sanctuaire. Il y en a deux plus spacieuses, plus richement ornées que les autres : celle de saint Joseph *ami* du Sacré-Cœur et celle de saint Jean l'évangéliste. Au-dessus de chaque autel se trouve une niche circulaire creusée dans le mur et recevant le jour par en haut ; ce jour est si bien ménagé, que la magnifique statue de saint Joseph en marbre de Carrare, et le groupe en pierre poly-

(1) Nous ne pouvons qu'applaudir au choix des personnages représentés dans les vitraux et leurs fresques latérales, mais nous permettra-t-on l'expression d'un regret ? nous aurions voulu une place pour le Vénérable Père Claude de la Colombière de la Compagnie de Jésus. La part qu'il a prise à la mission de la B. Marguerite-Marie et le rôle de la Compagnie qu'il personnifie méritaient cet honneur. Sa présence parmi les personnages les plus dévoués au Cœur de Jésus aurait rappelé les François Xavier, les Stanislas Kotska, les Pierre Canisius, et tant d'autres Saints de la même Société.

chromée de saint Jean reposant sur le Cœur de Jésus, sont environnés d'une lumière mystérieuse qui en font ressortir la beauté. Les vitraux de saint Joseph représentent l'intérieur de Nazareth et la mort du saint Patriarche. Quatre fresques le montrent contractant mariage avec la sainte Vierge, adorant l'Enfant Jésus dans la crèche, recevant l'ordre de fuir en Égypte et voyageant dans le désert. Les vitraux de saint Jean le représentent penché sur le Cœur de Jésus pendant la Cène, et se tenant debout au pied de la croix, recevant Marie pour Mère. Les peintures nous représentent sa vocation à l'apostolat, son extrême vieillesse, son martyre et sa célèbre vision dans l'île de Pathmos. Enfin trois autres chapelles se succèdent après celles de saint Joseph et de saint Jean. Elles sont dénommées du sujet peint sur leur unique vitrail. Du côté de saint Joseph, les chapelles de la B. Marguerite-Marie, de l'Ange gardien, de saint Joachim et de sainte Anne. Du côté de saint Jean les chapelles des âmes du Purgatoire, du Rosaire, du Crucifix. Mais il nous tarde d'arriver au sanctuaire de Notre-Dame du Sacré-Cœur où nous attendent d'autres merveilles et d'autres joies.

(Voir le Sacré-Cœur de Jésus dans ses rapports avec Marie par le T. R. P. Jules Chevalier, Supérieur général des missionnaires d'Issoudun.)

PRATIQUE

Sanctifier les dimanches du mois de juin, selon le bon plaisir du Sacré-Cœur.

PRIÈRE

De Madame Élisabeth au Sacré-Cœur.

Cœur adorable de Jésus, sanctuaire de cet amour qui

a porté un Dieu à se faire homme, à sacrifier sa vie pour notre salut et à faire de son corps la nourriture de nos âmes; en reconnaissance de cette charité infinie, je vous donne mon cœur et avec lui tout ce que je posséde au monde, tout ce que je suis, tout ce que je ferai, tout ce que je souffrirai. Mais enfin, mon Dieu, je vous en supplie, que ce cœur ne soit plus indigne de vous ; rendez-le semblable à vous même, entourez-le de vos épines pour en fermer l'entrée à toutes les affections déréglées ; établissez-y votre croix, qu'il en sente le prix, qu'il en prenne le goût. Embrasez-le de vos divines flammes, qu'il se consume pour votre gloire, qu'il soit à vous après que vous avez voulu être tout à lui. Vous êtes sa consolation dans ses peines, le remède à ses maux, sa force et son refuge dans les tentations, son espérance pendant la vie, son asile à la mort. Je vous demande, ô Cœur tout aimable, cette grâce pour mes associés. Ainsi soit-il.

MAXIME

Que craignez-vous de Jésus ? vous le tenez par son Cœur.

INVOCATION

Doux Cœur de Marie, soyez mon salut !

(300 *jours d'indulgence. Pie IX.* 20 *sept.* 1867.)

Vingt-quatrième jour.

LES DEMANDES DU CŒUR DE JÉSUS.

I

LA RÉPARATION.

In hac die expiatio erit vestri.
En ce jour vous offrirez vos expiations.
(Lev. xvi, 30.)

Notre-Seigneur ayant choisi la B. Marguerite-Marie pour en faire la confidente de ses desseins, lui a demandé des réparations d'honneur qui puissent consoler son divin amour. Il semble d'abord ériger la réparation en *devoir*, puis il en indique les *moyens* principaux qui sont l'Heure-Sainte, la Communion et l'Amende honorable. Entrons dans les sentiments de notre auguste Maître, et essayons de comprendre la *nature*, le *devoir* et les motifs de la *réparation*.

I. Réparer, c'est rendre à un objet sa beauté, sa forme ou son intégrité perdues ; on répare un tableau, un objet d'art ; nous réparons nos forces affaiblies, et qu'est-ce que la vie sinon un effort incessant pour

maintenir au même niveau et nos pertes successives et nos accroissements réparateurs ? Selon cette acception vulgaire, la loi de la réparation est en nous, dans l'intelligence pour entretenir sa lumière, dans le cœur pour guérir ses blessures, dans le corps pour conjurer sa décadence.

Mais, considérée dans un ordre supérieur, la réparation s'élève à la hauteur d'un devoir religieux et social. C'est un devoir de réparer les torts faits à la fortune par une *restitution*, et ceux qui sont faits à l'honneur par une réparation d'honneur. Or, la gravité de ce devoir dépend de la grandeur de l'outrage, et l'outrage grandit avec la dignité de la personne offensée. L'offense qui s'adresse à un supérieur dépasse en gravité celle que l'on commet contre un égal, et cette progression se soutient à mesure que la raison et la foi nous montrent dans l'outragé plus de titres à notre vénération et à notre amour. S'agit-il même d'une personne que le privilège de son heureuse nature rendrait invulnérable, en sorte que toutes les violences de l'attaque, impuissantes à se hisser jusqu'à elle, ne fissent que ramper à ses pieds ; ce serait encore la même loi.

II. Eh bien, nous avons outragé Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son nom par nos blasphèmes, dans sa vérité par nos mensonges, dans sa souveraineté par nos révoltes, dans son amour par nos ingratitudes, dans sa sainteté par notre mollesse, donc réparation ! Nous sommes si sensibles aux moindres froissements de l'amour propre ! il faut si peu de chose pour éveiller notre susceptibilité ! un manque d'égard est un crime que nous ne pardonnons pas. Avec Notre-Seigneur nous n'avons pas tant de délicatesse; nous l'avons mis en balance avec la créature et il a eu le dessous, nous l'avons compté pour rien. Où donc est notre justice si nous

nous refusons à la réparation ? Et ne dites pas, pour vous y dérober, que le Sauveur est inaccessible à vos coups. Je le sais, vous n'avez pas de prise sur sa vie ; mais parce qu'un bras plus fort arrête le bras d'un fils dénaturé au moment où il veut frapper son père, ce fils cessera-t-il d'être parricide ? Non sans doute, n'espérons donc pas échapper au reproche de déicide, puisque nous avons commis le péché mortel qui est de sa nature un attentat contre la vie même de Dieu. Mais quoi, est-il vrai que la dignité de sa personne ait toujours rendu Notre-Seigneur invulnérable à la haine ? Le crucifix nous accuse. Hélas ! il n'est que trop vrai qu'un jour les hommes ont prévalu contre lui ! Les Juifs ne sont pas les seuls coupables, et dans la main des bourreaux, je vois la main de tous les pécheurs. Nos péchés ont causé sa mort sur le Calvaire, et chaque fois que nous en commettons encore, nous crucifions à nouveau Jésus-Christ dans notre cœur, nous le privons, en l'expulsant de notre âme, de cette vie surnaturelle qu'il voulait y garder toujours. Donc, réparation ! réparation !

Votre conscience peut être aujourd'hui sans reproche, je le crois, mais l'a-t-elle été toujours ? et les souvenirs d'autrefois ne troublent-ils pas la sécurité de votre âme ? Enfin, votre passé fût-il vraiment immaculé, vous n'en seriez pas moins tenus à la réparation. A défaut de fautes personnelles qui vous y condamnent, vous y êtes enchaînés par les deux liens qui vous unissent au divin offensé et à ses persécuteurs.

III. Qui êtes-vous ? les amis, les frères de Jésus-Christ ; l'amour et la reconnaissance vous attachent à son sort. Or, ne voyez-vous pas que ses ennemis seraient heureux de le faire marcher encore une fois le long de la voie douloureuse ? On ne veut plus de lui ;

il y a toujours des Judas pour le vendre, des Hérode pour le bafouer, des Pilate pour le condamner, des bourreaux pour l'exécuter! Et pensez-vous que s'il revenait sur la terre, il y serait en sûreté plus qu'autrefois? Si vous aimez Jésus, serez-vous insensible à tant d'outrages? Je croyais, moi, qu'entre amis tout était commun, la joie et la douleur; que blesser l'un, c'était blesser l'autre : vous êtes des amis de Jésus, hâtez-vous donc, comme Véronique, d'essuyer les outrages qui salissent son visage. Hâtez-vous de le consoler par vos hommages réparateurs.

Qui êtes-vous encore? les amis, les concitoyens, les parents du pécheur; or la loi de la solidarité est sur vous; loi mystérieuse mais réelle, en vertu de laquelle le châtiment d'une faute menace non seulement son auteur, mais quiconque lui est uni par le lien du sang, ou par l'intérêt d'une même entreprise, ou par l'honneur d'un même drapeau. La tache du péché ne sort pas de la conscience du pécheur, la responsabilité seule atteint ceux qui l'approchent; ainsi la faute d'un seul des membres d'une famille menace toute la famille, et les crimes d'une faible minorité pèseront sur la cité entière; à plus forte raison, les iniquités nationales appellent et retiennent sur tout un peuple un châtiment national. Ainsi le soufflet de Philippe le Bel au Pontife Boniface VIII déchaîne sur la France, qui laisse faire et applaudit, les horreurs de la guerre de cent ans. Ainsi les turpitudes de Versailles au XVIII^e^ siècle appellent les horreurs de 1793. Telle est la loi de la solidarité, loi sévère mais réelle. Le monde ne peut la nier puisqu'il l'applique lui-même : devant l'opinion publique, les hontes et les désordres d'un frère n'envoient-ils pas leurs éclaboussures sur la blanche robe de sa sœur innocente?

Dès lors ne voyez-vous pas que vous ne pouvez échapper aux rigueurs de la solidarité qu'en vous réfugiant dans la réparation? La famille qui vous a donné son nom est-elle pure de tout péché?Et dans la cité que vous habitez, les fils valent-ils leurs pères? les chefs de famille sont-ils chrétiens, les jeunes gens sont-ils chastes et les femmes irréprochables? Enfin si votre patrie s'appelle la France, ignorez-vous les profanations qui se donnent rendez-vous dans son sein ? profanation du saint jour et du Nom adorable ; profanation de tous les droits et de tous les devoirs. Ignorez-vous nos iniquités nationales, le déchaînement d'une presse immorale et impie, le mépris d'une vocation qui oblige, la guerre avec le Saint-Siège, et Jésus qui a fait la France, mis par elle hors la loi, hors les écoles, hors la salle de ses prétoires, hors l'hôpital, hors la rue ? Oh ! que de points noirs sur nos têtes ! que de nuages menacent de fondre sur nous, si nous ne nous empressons de les écarter par la vertu de nos réparations. Jésus lui-même, le divin offensé, nous y invite. On voit bien qu'il ne frappe qu'à regret, et nous sommes sûrs de désarmer sa justice si nous avons recours aux réparations qu'il a lui-même suggérées. C'en est fait, ô Cœur Sacré de mon Jésus, je veux venir en aide à votre miséricorde en donnant satisfaction à votre justice ; je veux vous donner cette joie et suppléer autant que je le pourrai à l'ingratitude des hommes, je serai un fidèle et courageux réparateur.

LA MÈRE JULIE BILLIART
FONDATRICE DE L'INSTITUT DES SŒURS DE NOTRE-DAME DE NAMUR (1751-1816).

Julie Billiart naquit en 1751 à Cuvilly, village de l'ancienne Picardie, à deux lieues et demie de Compiègne. Sa piété n'attendit pas les années : dès l'âge le plus tendre, elle s'exerçait à l'oraison, domptait les saillies de son humeur, témoignait à ses parents l'attachement le plus dévoué, et par ces vertus précoces obtenait l'insigne faveur de recevoir dès l'âge de neuf ans la sainte communion. Elle s'était nourrie du pain des forts, l'épreuve ne tarda pas à venir. Des revers immérités réduisirent ses parents à l'indigence. Julie fut leur soutien : un travail obstiné lui permit d'entretenir sa famille, elle suffit à cette tâche pendant dix années. Mais alors le Dieu qui ébauche ses saints sur le Thabor et les achève sur le Calvaire, lui envoya une longue suite de maladies qui faisaient de sa vie un long martyre. C'étaient des convulsions effrayantes, des insomnies prolongées, des complications qui la mirent à plusieurs reprises aux portes de la mort; cinq fois elle reçut l'Extrême-Onction. Elle avait fait le sacrifice de sa vie, mais Dieu avait d'autres vues. En attendant, la communion quotidienne la soutenait, et durant cinq à six heures par jour, elle s'adonnait à l'oraison ; le reste du temps elle catéchisait les petits enfants, apprenait des cantiques aux jeunes filles et gagnait à Dieu les personnes plus avancées en âge. Sa vertu lui attira la bienveillance des châtelaines du pays et leurs largesses la mirent ainsi que ses parents à l'abri du besoin. Les mauvais jours de la révolution arrivèrent, sa piété, ses relations avec les grandes familles dénon-

çaient aux rigueurs des démagogues la pauvre paralytique; elle dut plusieurs fois changer de refuge avec des peines infinies, et ces alertes réitérées affaiblirent tellement les nerfs de la fugitive qu'elle en vint à ne plus pouvoir articuler une parole sans de grands efforts. Elle ne retrouvait un peu de souplesse de langue que pour épancher son âme dans le Sacrement de pénitence. Cependant les nobles dévoûments qui veillaient sur elle ne l'abandonnèrent pas; la Providence l'ayant conduite à Amiens, la mit en relations intimes avec Mlle Blin de Bourdon qui plus tard devait lui succéder dans le gouvernement général de son Institut,et avec une des filles de la comtesse Baudoin,autre bienfaitrice de la pauvre infirme. Il s'établit entre ces trois âmes une amitié spirituelle dont Dieu était le lien. Pour mieux cimenter leur union, elles se consacrèrent au divin Cœur de Jésus, parfait adorateur de la Sainte Trinité (2 juillet 1795). Voici le texte de cette consécration :

« Cœur Sacré de Jésus, sanctuaire de la divinité, « nos âmes s'unissent à vous pour jamais. C'est en « vous, Cœur adorable, que nous désirons mourir à « nous-mêmes pour ne plus vivre que pour vous et par « vous. Faites triompher en nous votre amour, ô le « Dieu de nos cœurs et notre partage pour l'éternité. « Accordez-nous une fidélité inviolable à vos commandements, que nos esprits ne pensent qu'à vous, et « que toutes les forces de notre corps soient toutes « consacrées à votre service et uniquement pour vous « plaire. O Dieu, seul digne d'être aimé, que nous fassions désormais tout en commun jusqu'au dernier « soupir de notre vie et même au-delà, puisque l'âme « qui aura le bonheur d'entrer au ciel la première vous « priera pour celles qui resteront dans ce malheureux

« exil, et que celles qui demeureront encore sur la « terre n'omettront aucune bonne œuvre pour rendre « l'autre participante de votre gloire si elle en était « privée.

« C'est pour seconder les pieuses intentions de « l'Église et les vôtres que nous formons entre nous « cette union sainte dont vous nous donnez l'exemple, « ô Trinité suradorable, laquelle doit persévérer mal- « gré la distance des lieux, qui peut-être un jour nous « séparera... Nous unissons toutes nos actions aux « vôtres, vous serez vous-même, ô mon Dieu, le lien « de cette alliance spirituelle que nous ne formons que « pour votre gloire. Protégez-nous, ô le Dieu de nos « cœurs, faites que nous ayons sans cesse les yeux « fixés sur vous pour étudier vos perfections divines « et les retracer en nous... Que cet acte, par votre « grâce, nous soit un secours dans les tentations, un « refuge dans les dangers; que dès ce moment il n'y « ait plus d'infidélité volontaire même dans les moin- « dres choses, que toutes les respirations et palpita- « tions de notre cœur soient un renouvellement conti- « nuel de tous ces sentiments et une invocation vers « vous, ô Jésus, Marie, Joseph ! »

On le voit, le Sacré Cœur de Jésus soutenait les âmes fidèles même pendant les horreurs de la révolution. Et qui saura jamais par quelles inspirations il a préparé la restauration religieuse du siècle suivant?

Julie était encore clouée sur son lit de douleur lorsque le Père Varin, Supérieur des Pères de la Foi, eut l'occasion de la voir au château de Bethancourt où ses protecteurs l'avaient transportée. A peine l'eut-il entrevue, qu'il jugea contre toute apparence qu'elle était appelée de Dieu pour travailler à l'éducation de la jeunesse. Aussi, quelque temps après, vers la fin de 1803, le

Père lui ordonna de rassembler autour d'elle des collaboratrices ; elles arrivèrent, et le 2 février 1804, Julie et ses associées firent le vœu de chasteté, s'engagèrent à travailler de tout leur pouvoir à l'œuvre de l'éducation des enfants pauvres, et se consacrèrent aux Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie. On a l'acte de consécration tel qu'il fut écrit de la main de la fondatrice :

« Vive notre bon et aimable Jésus, vive Marie !

« Jésus, mon Roi et mon Dieu, je me voue, je me « consacre et j'abandonne mon être à votre Sacré- « Cœur pour le temps et pour l'éternité. Je voue et « consacre à ce divin Cœur tout ce que je suis, tout ce « que j'ai, tout ce que j'espère ; ma liberté, mon âme « avec toutes ses puissances, ma mémoire, mon enten- « dement, ma volonté, mon imagination, mon corps « avec toutes ses facultés ; tous mes desseins, toutes « mes affections, tous mes désirs, toutes mes paroles, « toutes mes actions, toutes mes peines spirituelles et « corporelles, tous mes mérites présents et à venir, « tous les moments de ma vie, spécialement mon der- « nier soupir. Je m'engage aussi par vous, ô mon Jésus, « à entretenir et à étendre parmi les fidèles la dévotion « au Sacré-Cœur.

« O Marie, Vierge Immaculée, ma Reine et ma Mère, « je me voue et consacre de la même manière, dans les « mêmes termes et avec la même étendue à votre saint « Cœur, vous conjurant par l'amour ardent dont ce « Cœur est embrasé pour tous les hommes d'agréer « mon vœu de consécration et de le présenter vous- « même au Sacré Cœur de Jésus, votre Fils. Je m'en- « gage aussi par vœu à propager la dévotion à votre « saint Cœur et à votre Immaculée Conception.

« Je me propose de renouveler ce vœu deux fois par « jour, le matin dans mon action de grâces après la

« Communion, et le soir avant de me coucher. Je le « ferai en peu de mots. Faites, mon bon Jésus, que je « rende mon dernier soupir dans votre adorable Cœur, « que ce soit un acte de pur amour! »

Julie Billiart en consacrant à Jésus tout son être, ne lui consacrait guère que les restes d'un corps usé par la maladie. Le moment était venu où Notre-Seigneur allait faire refleurir les ruines.

C'était vers la fin de Mai 1804, le P. Enfantin, un des collaborateurs du Père Varin, dirigeait la pieuse infirme, et voyant les fruits de salut qu'elle opérait dans les âmes, ne douta pas qu'elle n'en opérât de plus grands encore si elle guérissait. Il se sentit vivement pressé de demander à Dieu cette faveur, mais il voulut avoir pour complice inconsciente la malade elle-même. Il alla la trouver et lui dit : « Je commence aujourd'hui « une neuvaine au Sacré-Cœur, voulez-vous vous unir « à moi? » Julie promit de prier. Le premier jour du mois de juin, un vendredi, le Père revint le soir et trouvant la Mère Julie seule au jardin : « Mère, lui dit-il, si vous « avez la foi, faites un pas, et que ce soit en l'honneur du « Sacré-Cœur. » Elle se lève aussitôt et fait un pas. Elle n'avait plus marché depuis vingt-deux ans! « Faites-en « un second, » reprit le Père : elle obéit; « un troisième » elle obéit encore, disposée à en faire davantage. « C'est « assez, dit l'homme de Dieu, retournez à votre fauteuil « et ne parlez à personne de ce qui vient de se passer. » Elle rentre dans la maison en s'aidant de sa chaise selon sa coutume. Le lendemain elle crut devoir monter à la chapelle comme toujours, en se hissant d'une marche à l'autre à l'aide de ses mains ; mais au moment de la communion, elle se mit à marcher d'un pas ferme; néanmoins, à cause du grand recueillement des sœurs, le fait ne fut guère remarqué. Du reste,

fidèle à sa consigne, Julie ne révéla pas son secret, seulement avec l'autorisation du P. Enfantin elle en instruisit le P. Thomas son confrère, lequel pleura de joie en la voyant se promener librement ; il voulut même qu'elle montât l'escalier devant lui, ce qu'elle fit sans difficulté. Le dernier jour de la neuvaine, la Mère avait prolongé son action de grâces après la communion ; les sœurs étaient au réfectoire, et quelques élèves dans une chambre attenante. Tout à coup on entend un bruit de pas sur l'escalier : « c'est ma Mère « qui descend » s'écria une des plus jeunes enfants, et voici la Mère Julie qui entre, droite, sans soutien et salue par ces mots : *Te Deum laudamus*. Grande est l'émotion de la petite communauté, tout le monde se jette à genoux pour remercier Dieu dans un premier élan de reconnaissance, puis on se rend à la chapelle pour achever l'hymne d'action de grâces.

Ce fait extraordinaire fit grand bruit à Amiens où Julie était fort connue, et la dévotion au Sacré-Cœur en reçut de merveilleux accroissements. A partir de ce moment, la vie de la Mère Julie ne fut plus qu'une longue série de courses et de voyages entrepris pour l'extension et l'affermissement de sa Congrégation.

Peu de vies offrent l'exemple de tant d'activité déployée dans l'étroit espace de douze années. Elle se rend à plusieurs reprises d'Amiens à Bordeaux, et de Bordeaux en Belgique, partout fondant des maisons et formant son personnel ; et cependant elle ne perd rien de son intime union avec Jésus. Les lettres qu'elle écrivait à ses religieuses respirent la plus ardente dévotion au Sacré-Cœur. Il est son repos, il est sa lumière, il est sa force dans les tribulations qui venaient l'assaillir, même de la main de ceux qu'elle vénérait davantage et dont elle devait espérer le plus

de secours. Elle dut, sous le coup d'une injustice qui fut tardivement réparée, se retirer de ses maisons de France et demander un asile à la Belgique qui lui fut constamment hospitalière. Toutes ses filles, deux exceptées, la suivirent dans sa nouvelle patrie.

Voici comment, au sein de ses tribulations, elle écrivait à sa vénérable compagne la Mère Saint-Joseph, (dans le monde, Marie-Louise-Françoise vicomtesse Blin de Bourdon). « Que de choses nous aurons à nous « dire, lorsqu'il plaira à la divine bonté que nous nous « voyions. Ah ! oui, bien des choses que j'ai déposées « dans le doux et aimable Cœur de notre bon Jésus, « sans quoi je n'aurais pu en supporter la charge; il y « avait là de quoi tuer dix pauvres Julie comme moi. »

Écoutons encore celle de ses filles qui a composé sa biographie. « Le cœur de notre Mère enfonçait tous « les jours plus avant les cœurs de ses filles dans le « Sacré-Cœur. « Allons, disons que le bon Dieu est « bon ; dans les ténèbres où nous sommes, jetons-nous « à corps perdu dans l'adorable Cœur de Jésus. Que le « Cœur de Jésus embrase le cœur de mes bonnes filles « de la charité la plus vive, et les conserve dans « l'union la plus intime les unes avec les autres par « un esprit de charité et de simplicité en toutes « choses. »

L'amende honorable de tous les jours, les invocations « au Sacré-Cœur, la sanctification du premier ven- « dredi de chaque mois, le *rendez-vous* des associés, « sont des pratiques que la Mère Julie nous a laissées « et qui ont existé dès notre origine. Elles sont une « preuve irrécusable de sa tendre dévotion au Sacré « Cœur de Jésus qu'elle a fait passer dans tous les « cœurs de ses enfants. »

La Mère Julie mourut à Namur le 8 avril 1816. Elle

avait dit à sa fidèle compagne la sœur Saint-Joseph : « Je suis convaincue, ma fille, que le bon Dieu me « retire parce que je ne suis pas digne de conduire « son œuvre. » Dieu la retirait pour l'introduire dans le repos de la vraie patrie, mais du haut du ciel elle prie pour son œuvre, elle en voit les progrès. En 1878, la Congrégation des sœurs de Notre-Dame comptait quatre-vingt-treize maisons dont cinquante en Belgique, dix-sept en Angleterre et vingt-six dans l'Amérique septentrionale. Le nombre des enfants et des adultes confiées à son apostolat s'élève à cent vingt-trois mille, dont trente-quatre mille en Angleterre et près de cinquante et un mille en Amérique. Elles sont à Bruxelles, à Liège, à Gand, à Anvers, à Charleroi, à Namur, à Londres, à Liverpool, à Manchester et à Northompton. De l'autre côté de l'Atlantique à Cincinnati, à Boston, à Philadelphie, à San-Francisco, à Washington, etc. etc., le Sacré-Cœur les bénit.

(Voir vie de la Mère Julie Billiart, par un Père de la Compagnie de Jésus.)

NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR A ISSOUDUN.

En visitant la Basilique du Sacré-Cœur d'Issoudun, nous cherchions Notre-Dame du Sacré-Cœur, cette Vierge miraculeuse, ressource des causes désespérées, vers laquelle se tournent tous les cœurs. Primitivement, Notre-Dame du Sacré-Cœur n'avait qu'une humble chapelle à l'extrémité de la nef latérale, du côté de l'épître. Son culte prenant chaque jour de nouveaux accroissements, et son association ayant obtenu de Rome une autorisation canonique, on comprit qu'un autre sanctuaire devenait nécessaire; on éleva donc en son hon-

neur, derrière le chevet de l'église, une chapelle relativement vaste et spacieuse. Elle est en style gothique du XIII^e^ siècle comme l'église. On pénètre dans cette chapelle par trois arcades dont une plus grande au milieu. Entrons-y, et tombant à genoux, adressons un salut et une prière à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Puis approchons, contemplons dans le sanctuaire cette merveilleuse statue couronnée par Pie IX. Oh! qu'elle est ravissante, et comme en la voyant, on dit volontiers avec ce grand Pontife :« qu'elle est bonne, Notre-Dame du Sacré-Cœur. » Si le titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur traduit en un seul mot toutes les relations du Cœur de Jésus avec celui de sa Mère, son image exprime la même pensée avec non moins de bonheur.

Notre-Dame du Sacré-Cœur s'offre à nous d'abord, sous les dehors si aimables d'une Vierge Mère, dans l'extase de la prière et de l'amour, ses yeux se portent avec une ineffable tendresse sur Jésus le fruit béni de sa virginité ; c'est l'épouse des Cantiques s'écriant dans le saisissement de sa joie : « *Je l'ai trouvé le bien-* « *aimé de mon cœur*, voilà l'objet de mon éternelle « contemplation,je le retiens auprès de moi,je ne le lais- « serai point aller, des liens indissolubles m'attachent « à lui ; mon Fils,donnez-moi votre Cœur.» Mais devant la Mère admirable, son Jésus âgé de douze ans attire non moins puissamment nos regards. Il est là, debout, avec toutes les amabilités de l'enfance, et toute la majesté de sa nature divine. D'une main, il présente au ciel et à la terre, aux anges et aux hommes, aux siècles passés et aux siècles futurs, à nous et à sa Mère, son Cœur, véritable fournaise d'amour, source de toutes les grâces, centre et royaume de tous les cœurs ; de l'autre main et d'un geste que la plume ne peut rendre, il montre Marie en disant : « Voici ma

« Mère et la vôtre, c'est de son sang virginal que mon « Cœur adorable a été formé ; elle peut l'ouvrir à son « gré, je la proclame *Intendante* de ce *royaume*, Dis- « pensatrice officielle de tous ses biens sous le titre de « Notre-Dame du Sacré-Cœur. »

Le groupe est dans une niche et couronné par un dais ; il est surmonté par un vaste vitrail au sommet duquel apparaît l'ancienne image du Sacré-Cœur. De chaque côté du groupe, des écussons représentent les divers établissements des missionnaires du Sacré-Cœur et différentes contrées du Berry. Abaissons nos regards sur le grand autel ; quelle richesse de sculpture, de peinture, de décor! que ce tabernacle est gracieux ! Admirons à droite et à gauche ces tourelles si élégantes qui servent de base aux chandeliers, et ces anges si frais, si beaux, si pieux qui portent les attributs de Marie. Sur le tombeau cette Vierge bénie nous apparaît bien comme la patronne des causes désespérées. Assise sur un trône, elle a devant elle son Jésus debout et toujours montrant son Cœur ; elle est occupée à rendre ce Cœur propice à une foule de misérables qui se pressent autour d'elle.

N'oublions pas les chapelles latérales : elles sont éclairées chacune par une belle verrière géminée. Ces verrières reproduisent des épisodes du temps de la guerre 1870-71 ; ce sont des témoignages de reconnaissance offerts par les villes de Bourges, de Chateauroux et d'Issoudun. Au-dessous des vitraux, les espaces qui ne sont pas envahis par les *Exvoto*, sont occupés par des peintures du premier mérite. Elles représentent les auteurs inspirés qui ont prophétisé ou loué Marie : d'un côté, les quatre Évangélistes, et en face, Moise, Isaïe, David et Salomon. Mais quels sont ces médaillons encadrés par les dessins les plus variés et qui

encadrent eux-mêmes si gracieusement les petits autels? Il y a en a trois, un grand au milieu, deux petits à droite et à gauche. Dans la chapelle qui est du côté de l'épître, le médaillon du milieu figure le festin des noces de Cana ; on voit à droite les serviteurs qui remplissent les urnes, et à gauche les apôtres émerveillés qui confessent la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans la chapelle qui est du côté de l'Évangile, le médaillon du milieu représente la Cène ; on voit à droite l'intervention de Marie dans l'institution de l'Eucharistie, et à gauche sa *Première Communion* des mains de saint Pierre. Auprès du grand autel, la muraille nous offre de chaque côté deux personnages en pied ; ce sont des Docteurs qui ont magnifiquement exalté le pouvoir de la Vierge auprès de Dieu ; du côté de l'épître, saint Ephrem et saint Bonaventure ; du côté de l'Évangile, saint Bernard et saint Pierre Damien.

Que ne pouvons-nous donner un regard aux vitraux de ce magnifique sanctuaire et constater qu'ils ne le cèdent pas en beauté à ceux de la grande église. Mais il faut nous hâter. Lisons du moins quelques-uns des *Exvoto* qui couvrent les murailles. Ils montrent bien la catholicité du culte rendu à Notre-Dame du Sacré-Cœur ; exemples : les îles Bourbon, Madagascar et Seychelles à Notre-Dame du Sacré-Cœur. — Souvenez-vous toujours de vos enfants de l'Équateur. — Cuença 1867. — La Congrégation des Sœurs de Sainte-Croix rend de solennelles actions de grâces à Notre-Dame du Sacré-Cœur pour la guérison de M. Raynaud de Nicolaiew (Russie). — Actions de grâces à Notre-Dame du Sacré-Cœur pour les sacrements obtenus à un mourant (Palerme 1878).—Hommage et reconnaissance à Notre-Dame du Sacré-Cœur qui m'a conservé mon enfant (Guadeloupe). — En reconnaissance d'une grâce si-

gnalée obtenue par l'intercession de Notre-Dame du Sacré-Cœur, les Ursulines de Venray (Hollande.) — Notre-Dame du Sacré-Cœur a fait triompher la cause la plus désespérée (Turin 1866). D'autres *Exvoto* montrent la variété des faveurs obtenues. — Oh ! qu'elle est bonne, Notre-Dame du Sacré-Cœur, elle a guéri notre malade. (Les Sables d'Olonne 1868). — O Notre-Dame du Sacré-Cœur, je suis un prodige de vos bienfaits, daignez me les continuer toujours (Pradelles). — A Notre-Dame du Sacré-Cœur, elle a ramené ma mère au sein de l'Église (Montpellier). — J'étais muette et par son intercession la parole m'a été rendue (Aix-les-Bains). — Les associés de Québec (Canada) pour de nombreuses faveurs,1866. — A Notre-Dame du Sacré-Cœur Albano, Bagnorea, Mentana. Reconnaissance de quelques zouaves pontificaux. — O Marie, vous avez rendu une mère à ses sept enfants désolés, 1880.

Et pourtant cette source de miséricorde, ce foyer de vie n'a pas trouvé grâce devant les rigueurs d'un pouvoir persécuteur. La Basilique du Sacré-Cœur et le sanctuaire miraculeux de Notre-Dame sont sous les scellés... un nouveau sanctuaire a été érigé dans l'église de Saint-Cyr,seule église paroissiale d'Issoudun; et là, depuis que l'Auguste Exilée a pris possession de sa chapelle, à toutes les heures du jour on trouve des personnes en prières devant la balustrade. La statue qu'on voit n'est pas celle de la Basilique, elle en est la fidèle reproduction : même taille, mêmes traits, même attitude. Si elle n'est pas en marbre précieux, elle est richement polychromée, elle gagne par le décor ce qu'elle perd par la matière. Les jours de fêtes, les vases, les fleurs et les flambeaux se multiplient dans cette chapelle et sont distribués avec goût. Aux saluts du soir, les lumières étincellent de toutes parts,

rangées en lignes gracieuses. Cette illumination est féerique; mais les splendeurs du nouveau sanctuaire de Notre-Dame du Sacré-Cœur ne feront jamais oublier à ses enfants qu'elle est une exilée ; et ils ne se consoleront qu'au jour heureux où ils pourront lui rendre leurs hommages au lieu qu'Elle s'est choisi. Puisse ce jour arriver bientôt !

(*Voir le Sacré-Cœur de Jésus dans ses rapports avec Marie par le T. R. P. Chevalier, supérieur-général des Missionnaires du Sacré Cœur de Jésus.*)

PRATIQUE

Dire souvent : Cœur de Marie, embrasé d'amour pour Jésus, enflammez mon Cœur des ardeurs qui vous consument.

PRIÈRE

O Cœur Sacré de Jésus, Cœur généreux et magnifique, chef-d'œuvre du Saint-Esprit, qui êtes la gloire et les délices des saints ; je me consacre, me voue et m'immole à tous vos desseins sur moi ; vous protestant que tant que je respirerai, je veux et prétends confirmer, ratifier et multiplier la donation entière, parfaite et irrévocable que je vous fais de tout ce que je suis : Seigneur, je ne veux plus vivre que pour vous seul... je veux brûler et me consumer de vos flammes, m'abîmer et me perdre dans votre divin Cœur, me transformer en vous, et n'avoir plus d'autre Cœur que le vôtre, pour vous aimer de votre amour, vivre de votre vie, mourir de votre mort et vous glorifier éternellement.

MAXIME

Dieu est une communion perpétuelle à l'âme qui fait sa volonté. (*Saint Vincent de Paul.*)

INVOCATION.

— Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour nous. (*100 j. d'indulgence, Pie IX 26 juin 1867.*).

Vingt-cinquième jour.

LES DEMANDES DU SACRÉ-CŒUR.

II

LA COMMUNION RÉPARATRICE.

Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.
Je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ vit en moi.
(Gal. II, 20.)

Notre-Seigneur, désignant à la Bienheureuse Marguerite-Marie les réparations qu'il attend de son amour, indique la communion ; c'est en effet l'acte réparateur par excellence : 1° parce qu'il fait arriver toutes les formes de la réparation là où se donnent rendez-vous toutes les formes de l'outrage, 2° parce qu'il confère à nos actes réparateurs une valeur surhumaine qui nous permet d'égaler la réparation à l'outrage.

I. Où trouver sur la terre ce lieu tristement privilégié dans lequel tous les genres d'outrages conspirent à blesser l'amour infini, où est-il ce théâtre infortuné de toutes les profanations ? Est-il au milieu du monde, dans ces assemblées où un sensualisme dominateur

prélève au profit de la chair, son idole, les honteux hommages d'une âme asservie ? Là, Dieu est outragé dans son ouvrage, dans cet homme qu'il a créé à son image et à sa ressemblance, en le composant d'une âme née pour régner et d'un corps fait pour servir. Mais je cherche le rendez-vous des offenses qui s'attaquent directement à Dieu lui-même ; c'est le Saint-Sacrement, dans le tabernacle, sur l'autel et à la table sainte. C'est là que tous les genres de profanations se rencontrent, et celle de l'ignorance, qui ne sait pas et dédaigne de savoir le don qui lui est offert ; et celle de la désobéissance par laquelle s'excommuniant lui-même, le transfuge du banquet eucharistique se prépare l'excommunication vengeresse qui le retranchera du festin des joies éternelles ; et celle du sacrilège, où la triste postérité de Judas, renouvelant son péché, vient boire la mort aux sources mêmes de la vie. Dirai-je les blasphèmes de la libre-pensée et les violences brutales que des mains armées par la cupidité ou par l'hérésie ont commises contre l'adorable Hostie? Signalerai-je, pour les flétrir et les déplorer, les infamies que se permettent, contre le Jésus de leur première communion et jusque sur les bancs de leur lycée,de pauvres écoliers sans Dieu ? Dirai-je encore.... non, c'en est assez, c'en est trop, et je renonce à parler de nos irrévérences, de nos légèretés, de nos froideurs pendant le saint sacrifice de la Messe et à la Table sainte ! Voilà bien le rendez-vous que nous cherchons, l'assemblage de toutes les profanations en face du sanctuaire, en présence du mystère d'amour. Que ferons-nous pour consoler le bon Maître, pour réparer tant d'outrages ? Faisons ce qu'il demande de nous, offrons-lui une bonne communion, bonne par la *préparation* et par l'*action de grâces*.

Il y a une préparation *d'innocence* et une préparation *de foi* vivifiée par l'amour. La préparation d'innocence se fait au tribunal de la pénitence et dans le sanctuaire même de l'âme. Entrons au confessionnal avec le futur convive de la Table sainte : là il s'humilie, s'accuse et dit au prêtre tout le mal dont il se sent coupable ; là il se frappe la poitrine et promet un sérieux amendement : ces aveux volontaires, ces humiliations onéreuses, ce brisement de l'âme, ce ferme propos ne sont-ils pas une première réparation, une expiation des révoltes de l'orgueil et des joies mauvaises cherchées dans le péché ? Dieu fait grâce, il absout, il réhabilite. Relève-toi donc, ô chrétien, relève-toi dans la confiance ; et le front paré de l'auréole de ton innocence recouvrée, viens, tout est prêt, viens recevoir ton Dieu. Il s'avance et se prépare encore dans les adorations de sa foi : *Credo*, je crois ; ses lèvres, son attitude, son cœur, tout le dit : *Credo*, je crois que vous êtes là, sur cet autel, entre les mains du prêtre, vraiment, réellement, substantiellement présent dans votre Eucharistie. C'est vous, ô Jésus, vrai Fils de Dieu, vrai Fils de Marie, le Jésus de la crèche, du Calvaire et du ciel. Je le crois, parce que vous l'avez dit, je le crois, parce que vous avez aimé, je crois à votre parole et à votre amour. Cet acte de foi du pécheur converti ne répare-t-il pas les doutes, les blasphèmes qui pesaient sur son âme, de même que ses protestations d'amour réparent sa longue indifférence et ses révoltes impies ? Il se présente enfin à la communion, mais il s'humilie, il se purifie encore, il désavoue les faiblesses échappées à sa légèreté naturelle, et par ces sollicitudes d'une âme délicate, il répare le laisser-aller, le sans façon des communions d'autrefois. Il est à genoux à la table

du festin, il adore, il aime, il attend : Venez, Seigneur Jésus, venez.

Enfin, Il est venu, et ce chrétien a communié. Il se relève, il possède son Dieu et le porte dans sa poitrine devenue un ciboire vivant. Mais déjà il se plonge dans le recueillement de son action de grâces, il adore, il remercie, il s'épanche en effusions d'amour, en protestations de dévouement ; il se donne sans réserve à qui s'est donné sans mesure. Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, que voulez-vous de moi ? Prenez, ô mon Dieu, je suis vôtre, tout vôtre, et pour toujours.

Telle est, dégagée de ses nuances accidentelles, la substance de l'action de grâces après la communion ; n'y trouverons-nous pas, et dans un degré supérieur, toutes les formes de la réparation ?

II. Mais ces satisfactions, ces hommages réparateurs, reçoivent de la communion elle-même une valeur surhumaine qui en relève infiniment le mérite. Déjà le pécheur converti s'est relevé du saint tribunal l'ami de Dieu et le temple de l'Esprit Saint qui devient comme l'âme de son âme ; la communion qu'il reçoit resserre encore son alliance avec Notre-Seigneur. Sous l'influence de la vie divine qui baigne toutes ses facultés, il peut offrir à Dieu des réparations dignes de lui. Deux principes, en effet, régissent la matière de la réparation : le premier regarde l'outrage et en donne la mesure ; c'est que l'outrage croît en proportion que grandit la personne outragée. Le second principe vise la réparation, et voici sa formule : la réparation tire sa valeur de la personne qui répare. Dès lors le pécheur, ce néant révolté contre une majesté infinie, devient incapable de toute réparation proportionnée à la faute : mais le chrétien qui communie est-il encore un simple

homme ? Ses misères sont absorbées dans les grandeurs de l'Hôte divin qui s'empare de son être et ne fait plus qu'un avec lui. L'aliment qu'il a reçu ne s'assimile pas à sa substance comme une nourriture vulgaire. « Je ne « serai pas changé en toi, dit le Sauveur, mais tu seras « changé en moi, je te communiquerai ma sainteté, « mes mérites et ma vie. » Et sous l'influence de cette transformation qui le divinise, l'homme qui vient de communier, plus que jamais peut s'écrier avec saint Paul : « *vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* « Je vis, non ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en « moi.» Lui qui prie,adore, remercie, aime et répare en moi, conférant aux actes qu'il accomplit par moi et en moi une valeur proportionnée à la dignité de sa personne, une valeur infinie. La réparation est adéquate à l'outrage, et toutes nos offenses disparaissent dans la magnificence des hommages réparateurs.

Je comprends le choix que Notre-Seigneur a fait de la communion pour offrir à son Père une réparation digne de lui. Je comprends qu'il nous invite à communier souvent. Il est tourmenté du désir de rendre gloire à son Père ; c'est la faim, la soif qui le consument ; désaltérons cette soif, donnons un apaisement à cette faim.

LE PÈRE VICTOR DREVON S. J.
(1820-1880.)

Ce que peut un homme avec une idée, disons mieux, avec une passion qui l'absorbe, nul ne l'a mieux montré que le Père Victor Drevon, de la Compagnie de Jesus. Eut-il en partage plus que les autres le don de l'intelligence, sut-il régner sur les âmes par l'éclat et

la puissance de sa parole, on ne le dit pas, mais il avait une idée pour laquelle il se passionnait et il savait vouloir. Sa passion fut celle de l'amour ; il aimait le Cœur le plus aimant, le plus aimable, le Cœur adorable de Jésus, et il voulait, pour le consoler des outrages que lui prodiguent l'impiété et l'indifférence, lui ramener tous les cœurs. Une fois que le rayon divin eut touché son âme, il n'eut plus d'autre but, et il le poursuivit avec une indomptable constance passant par dessus tous les obstacles et décourageant toutes les oppositions par son opiniâtre persévérance.

Né à Biviers dans le diocèse de Grenoble le 22 septembre 1820, Victor Drevon fit avec succès ses études littéraires au petit séminaire de ce diocèse et entra le 14 mars 1838 au noviciat de la Compagnie de Jésus à Avignon. Après avoir fait ses vœux, il suivit les cours ordinaires de philosophie et de théologie, reçut la Prêtrise en 1850 et s'en alla professer l'histoire naturelle au petit séminaire de Montauban, tout en remplissant les fonctions d'économe. De là, il fut envoyé à Lons-le-Saulnier comme auxiliaire du Maître des novices, il s'occupait aussi des ministères de la Compagnie avec le titre d'*operarius*. Nous le trouvons en 1855 prêchant dans l'église de la Visitation de Paray-le-Monial une neuvaine en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. C'est là que sa vocation lui apparut. Il entendit comme un écho des plaintes qu'arrachaient, il y a deux siècles, au Sauveur, les offenses de ceux qu'il a tant aimés, et il lui semblait que Jésus lui disait comme autrefois à la généreuse Marguerite-Marie... « Toi du « moins, donne-moi ce plaisir, de suppléer à leur in- « gratitude autant que tu peux en être capable. — « Oui, répondit-il, oui, comptez sur moi, je vous con- « solerai, je vous ferai ce plaisir, mais que votre grâce

« m'inspire et me soutienne. » Lorsqu'il sortit de Paray, il avait trouvé le moyen qu'il cherchait ; la réparation par la communion. N'est-ce pas une communion que Notre-Seigneur demanda à son humble servante comme l'hommage éminemment réparateur. La communion fait surabonder tous les actes de vertu, toutes les formes de la réparation là où toutes les formes de l'outrage ont coutume de se donner rendez-vous ; dans nos églises, devant l'autel, à la Sainte Table. Et de plus, en nous assimilant à Notre-Seigneur, en faisant de sa vie notre vie, la communion dérobe nos réparations à leur naturelle impuissance, les divinise et les élève à la hauteur même de l'outrage.

Le P. Drevon ne laissa pas languir son idée. Il se hâta d'enrôler dans l'œuvre naissante les novices confiés à sa sollicitude. Bientôt les âmes pieuses de Lons-le-Saulnier lui fournirent de précieuses recrues. L'Association de la communion réparatrice était fondée. Elle se répandit peu à peu à mesure qu'une plus grande publicité fut acquise à son programme. Une halte d'une année que le P. Drevon fit à Constantine en qualité de Supérieur de la résidence, aurait pu entraver les progrès de l'œuvre et compromettre son existence : mais bientôt délivré d'une supériorité que l'obéissance lui avait imposée, il retrouva dans la condition plus humble d'*operarius* qui l'appelait à Avignon, plus de loisir et de liberté d'action. Il ne tarda pas à donner à son œuvre une forme définitive et une impulsion plus féconde.

L'Association de la Communion réparatrice a pour but de consoler le Cœur de Jésus des outrages qu'il reçoit dans l'Eucharistie ; elle atteint ce but en groupant autour de la Table Sainte de nombreux convives. Elle a deux sections, l'une hebdomadaire, l'autre mensuelle ; dans la première, sept personnes se distri-

buent les sept jours de la semaine et font la sainte communion le jour qui leur est échu une fois pour toutes ; dans la section mensuelle, on s'engage à communier chaque mois au jour choisi. On peut, en cas d'empêchement, devancer ou retarder la communion. Les condescendances croissantes du Saint-Siège permettent aux communautés religieuses de s'enrôler en bloc dans l'une ou l'autre section pour un seul et même jour.

L'autorisation du Saint-Père, les approbations de Nosseigneurs les Évêques n'ont pas manqué au P. Drevon. Écoutons-le s'applaudir lui-même, dans un Rapport qu'il lisait au Congrès des Œuvres Eucharistiques, réuni à Favernay le 14 septembre 1878, dix-huit ans après la constitution définitive de l'association. « La Communion réparatrice, disait-il, « est déjà autorisée par des Brefs ou Rescrits suc- « cessifs du Souverain Pontife ; par l'approbation de « plus de quatre-vingts cardinaux, archevêques ou « évêques, et l'on ne s'étonnera pas de cette faveur si « l'on songe que l'Association envoie chaque jour « plus de cinquante mille de ses membres à la Table « Sainte. »

Il ajoutait que l'œuvre était répandue partout dans les deux mondes. « Ce n'est pas seulement en France « qu'elle a trouvé un accueil sympathique et empressé. « Des enrôlements nombreux se sont faits à Rome, en « Sicile, à Malte, en Espagne, en Portugal, en Suisse, « en Allemagne, en Angleterre et en Irlande, dans les « deux Amériques, au Canada surtout et dans les mis- « sions les plus lointaines ; la Belgique mérite une « mention spéciale.

« Sans parler de plusieurs imprimés concernant « l'œuvre et qui ont été traduits en anglais, en flamand,

« en espagnol, en allemand, en italien et en portugais, « il existe depuis treize années une publication trimes- « trielle sous ce titre : *Le Cœur de Jésus consolé dans « la Sainte Eucharistie*, correspondance des asso- « ciés de la Communion réparatrice. — On y peut suivre « pas à pas les progrès de l'Œuvre dans l'Europe en- « tière. Les grands et petits séminaires, les collèges, « les pensionnats s'enrôlent à l'envi sous le drapeau « de la Réparation. L'œuvre est patronnée ou même « adoptée, pour leurs Congrégations respectives, par la « plupart des Supérieurs généraux. »

A cette œuvre répandue dans l'univers entier il fallait un centre, et ce centre ne pouvait être que son berceau, c'est-à-dire le sanctuaire béni où Notre-Seigneur, dans ses révélations à la Bienheureuse Marguerite-Marie, a institué lui-même la communion réparatrice. Aussi le P. Drevon obtint que le siège canonique de l'Association fût établi dans le monastère de la Visitation à Paray (2 juillet 1845), et lui-même ne tarda pas à y venir abriter les dernières années de sa vie.

Bien que la Communion réparatrice soit restée son œuvre capitale, cet ouvrier vraiment inconfusible ne négligeait aucune occasion de favoriser l'extension du règne de Dieu dans le monde.

En 1856, son action, sinon son initiative, se fit sentir dans les démarches de l'Épiscopat français auprès du Saint-Siège pour solliciter et obtenir l'extension de la fête du Sacré-Cœur à toute l'Église. Quinze ans plus tard, aux jours de nos grands malheurs, un même sentiment s'était emparé de tous les cœurs chrétiens : l'apostasie nationale de la France a causé ses désastres, il faut, pour fléchir la colère de Dieu, un acte national de foi et de repentir, en un mot, des prières publiques. Mais comment les obtenir d'une assemblée dont le

président se nomme Grévy, sous un gouvernement qui a Thiers pour chef, avec des ministres tels que Jules Favre, Jules Simon et Ernest Picard ? Il est vrai que les conservateurs ont la force parce qu'ils sont le nombre ; mais auront-ils le courage de vouloir ? L'obstacle est moins dans l'hostilité des adversaires que dans la prudence excessive des amis. Pour les faire sortir de la réserve où les emprisonne leur pusillanimité, il est besoin d'un homme de caractère, ardent jusqu'à l'importunité, qui parle à temps et à contre temps. Le P. Drevon est cet homme ; il réveille les endormis, encourage les méticuleux, détermine les indécis. Enfin il trouve pour organe un député assez hardi pour porter la proposition à la tribune, assez sympathique pour se faire écouter, M. Cazenove de Pradines. Il parle, et malgré les frémissements de fureur de la gauche, l'urgence est déclarée, et trois jours après, la demande de prières votée à une majorité de 417 voix sur 420 votants. Il y eut un certain nombre d'abstentions regrettables, mais le vote de l'assemblée souveraine n'en était pas moins un acte de foi vraiment national et propre à attirer sur la France les bénédictions du ciel. Succès oblige. Le P. Drevon ne s'en tint pas là. Paray lui apparaissait comme le Cœur de la France, comme un foyer de régénération surnaturelle, comme une source de grâces et de vie ? Il voulut que tout ce qu'il aimait en ce monde, la Compagnie, la France, l'Église, vinssent se réchauffer à ce foyer, se désaltérer à cette source. Il composa un *Mémoire* dans lequel il exposait au T. R. Père Général les motifs et les moyens d'établir à Paray une résidence de la Compagnie. Là, les frères du vénérable Père de la Colombière viendraient se renouveler dans l'esprit propre de l'Institut à l'école du Sacré-Cœur ; là, prêtres et laïques pour-

raient se retremper dans cette atmosphère vivifiante. Sa demande fut accueillie, il fut lui-même chargé de l'exécution ; et Paray eut une maison du troisième an. Où le Père trouva-t-il des ressources ? Il en trouva, au moins pour commencer, parmi ces milliers de pèlerins qui, en 1873, affluèrent de tous les points de la France dans la chapelle de la Visitation. Le P. Drevon ne fut pas le seul à provoquer ce mouvement, mais nul ne s'y employa plus que lui. Aussi quelles ne furent pas sa consolation, son allégresse, lorsqu'il vit la France, sa chère France venir dans ce qu'elle avait de plus pur, de plus noble, de plus généreux,se reposer sur le Cœur de Jésus; lorsque toutes les grandes villes accoururent s'agenouiller devant le Sacré-Cœur en criant : « *Pitié, mon Dieu, c'est pour notre Patrie !* » Quels ne furent pas les tressaillements de son espérance, lorsque cent cinquante députés offrirent au Sacré-Cœur l'amende honorable de la France repentante et meurtrie ! Et Dieu ne fut pas insensible à ces supplications : les points noirs semblaient disparaître, les partis ennemis étaient prêts à déposer les armes ; Dieu mettait le salut entre les mains de son peuple ; pourquoi n'en a-t-il pas voulu ? .

Enfin le P. Drevon avait tenté le projet d'ériger à Paray un monument international,rendez-vous de tous les pays catholiques. De même qu'à Montmartre toutes les grandes œuvres auront leur chapelle, vous auriez eu dans l'église de Paray autant de chapelles que de nations consacrées au Sacré-Cœur. Les plans étaient faits, le terrain acheté et déblayé, les ressources assurées, on allait mettre la main à l'œuvre, un signe de l'autorité légitime vint tout arrêter. Le P. Drevon dut se contenter d'être le David du sanctuaire qu'il s'était promis d'ériger ; Dieu suscitera-t-il jamais un Salo-

mon ? Le P. Drevon se soumit au bon plaisir de ses supérieurs et son activité sut trouver une compensation en élevant au Cœur de Jésus un double monument, l'un artistique, l'autre littéraire, c'est-à-dire, un Musée et une Bibliothèque eucharistiques. Déjà il avait commencé avec le concours d'un auxiliaire aussi intelligent que généreux ; les chefs-d'œuvre de tous genres accouraient se ranger sous sa main ; Dieu lui tint compte de sa bonne volonté. Il s'était rendu à Rome pour travailler à l'avancement de la cause du Père de la Colombière, dont il était le vice-postulateur, et en même temps pour obtenir de Léon XIII la confirmation et l'extension des faveurs accordées par Pie IX à la Communion réparatrice. A peine arrivé, il fut saisi par la maladie qui devait l'emporter. Pendant son délire, il invoquait des milliers de fois le saint Nom de Jésus ; il essayait encore d'articuler ce nom si doux, lorsqu'il mourut le 8 mars 1880 à onze heures du soir. Il sait maintenant combien Jésus est bon pour l'apôtre qui a aimé et consolé son Sacré-Cœur.

(*Voir le Messager du Cœur de Jésus*, *Juin* 1880.)

PÈLERINAGE

SAINT JOSEPH, AMI DU SACRÉ-CŒUR, OU NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR DE LA PLACE NAVONE, A ROME.

Il y avait à Rome une antique Église, depuis longtemps abandonnée et tombant en ruines, elle se nommait Saint-Jacques des Espagnols. Le Supérieur général des Missionnaires du Sacré-Cœur, apprenant qu'elle

était en vente, avait songé à en faire l'acquisition ; mais il reculait devant la dépense. Sur ces entrefaites, Léon XIII, qui venait de succéder à Pie IX, craignant que le vieux monument ne tombât au pouvoir de l'hérésie, invita les missionnaires à s'en faire les acheteurs. Il les assurait de son appui ; de plus, il promettait que l'Église, une fois relevée de ses ruines, deviendrait le siège de l'archiconfrérie de N. D. du Sacré-Cœur, et que la direction en serait confiée à leur Institut.

Sur cette promesse, la vieille Église fut achetée en juillet 1878, et dès le mois de mai 1879, elle était partiellement restaurée et en état de servir au culte. L'archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur y fut solennellement installée, au nom de Notre Saint-Père le Pape, en vertu d'un bref du 20 avril 1879, par son Éminence le Cardinal Vicaire, assisté d'un grand nombre de prélats.

Depuis ce moment, Notre-Dame du Sacré-Cœur, avec son élégant sanctuaire, ses trois grandes nefs et ses quatorze chapelles, ne cesse d'être visitée par les habitants de Rome et par les pèlerins du monde entier. Son Éminence le Cardinal Nina a donné le magnifique tabernacle du maître-autel ; et chaque jour de nouvelles libéralités attestent la reconnaissance des pieux fidèles envers leur céleste Bienfaitrice.

Toutefois, la Très Sainte Vierge ne reçoit pas seule les hommages de ses pieux clients dans l'Église qui lui est dédiée. A Rome comme à Issoudun saint Joseph partage avec Marie la confiance des fidèles sous le titre d'Ami du Sacré-Cœur. C'est le nom béni sous lequel tous les membres de l'archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur se plaisent à l'invoquer. Aussitôt que le culte de l'Ami du Sacré-Cœur fut inauguré dans la

ville éternelle, il se fit autour de son image une telle explosion de piété,que, dès les premiers jours,le Saint-Père en eut connaissance; non seulement il lui confia le succès du jubilé dont il fixa l'ouverture au 19 mars, mais encore il exhorta tous les chrétiens à implorer par des prières quotidiennes, le chaste époux de la B. Vierge Marie. La veille de la fête, le saint Père voulant en secret faire un don à saint Joseph, Ami du Sacré-Cœur, appelle un de ses plus anciens serviteurs auquel il avait recommandé de suivre tous les exercices du mois de saint Joseph dans l'église de Notre-Dame du Sacré-Cœur, et il lui dit : « Je me souviens d'avoir toujours vu depuis plus de cinquante ans, cette vieille église de Saint-Jacques des Espagnols. Elle me faisait pitié ; les bons missionnaires d'Issoudun l'ont sauvée. Notre-Dame du Sacré-Cœur la relève pour Elle. Saint Joseph s'y fait aimer, je désire lui faire un don. Vous-même, vous porterez ces deux belles lampes, afin qu'on les suspende à l'autel de saint Joseph, mais gardez-vous bien de dire qui les envoie. » Le secret est promis, et le bon serviteur, pour mieux garder sa consigne, s'avise d'imiter son maître, en faisant lui-même son offrande à saint Joseph. « Le Pape envoie « deux lampes,se dit-il,moi je porterai deux belles cou- « ronnes d'argent,l'une pour le Patriarche saint Joseph, « l'autre pour l'Enfant Jésus. » Il y ajoute une belle nappe d'autel, le tout acquis du fruit de ses épargnes, et apporte triomphalement toutes ces richesses sur l'autel de saint Joseph. Dans sa pensée rien ne pouvait le trahir ; mais il avait oublié les glands d'or aux couleurs pontificales, qui étaient démeurés suspendus aux deux lampes, cela suffit. Le devoir des Pères était d'aller remercier Sa Sainteté. Déjà le serviteur du Pape les avait prévenus en avouant son inadvertance au

Saint-Père. Pour pénitence il reçut ordre de retourner à la place Navone et de dire officiellement aux Pères que le Souverain Pontife, non content des lampes qu'il avait offertes, voulait se mettre à la tête d'une souscription dans le but d'élever une magnifique chapelle à saint Joseph dans leur église ; qu'il s'inscrivait le premier pour la somme de *deux mille francs*, qu'il ne voulait pas être seul, mais désirait voir beaucoup de fidèles unir leurs généreuses offrandes à la sienne ; que le soir de la fête de saint Joseph il enverrait un évêque chargé de faire connaître aux fidèles la satisfaction que lui faisait éprouver leur dévotion envers saint Joseph, *Ami du Sacré-Cœur*, dans l'église de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Le Saint Père désira qu'en retour de sa pieuse offrande on fît, les 5, 6 et 7 mai, à ses intentions particulières, un Triduum solennel qui servît de préparation à la fête du Patronage de saint Joseph, tombant cette année le 8 mai.

En effet, le lendemain 19 mars, Mgr Aniviti, évêque de Caristo, célèbre orateur apostolique, venait prononcer par ordre de Sa Sainteté, le panégyrique de saint Joseph, Ami du Sacré-Cœur. L'initiative donnée par le Saint-Père fut pour tous les fidèles de Rome et pour tous les associés de l'archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur, un puissant encouragement. On vit des multitudes se presser autour de la chapelle provisoire afin d'obtenir mille grâces diverses par l'intercession d'un si puissant avocat. De tous les points de l'Italie et souvent encore des contrées les plus éloignées, venaient des lettres contenant les causes à recommander ou le récit des grâces obtenues.

Parut enfin le jour où l'Église agrandie fut consacrée solennellement en l'honneur de Notre-Dame du Sacré-Cœur par son Éminence le Cardinal-Vicaire de Sa

Sainteté, ce fut le 7 décembre 1882. Notre-Dame garda la possession de la nef qu'elle occupait déjà ; le Sacré-Cœur eut le maître-autel et la nef du milieu, la troisième nef fut destinée à saint Joseph. Sa statue fut placée sur un autel provisoire, en attendant l'autel plus magnifique que la généreuse piété de Léon XIII et la dévotion des fidèles veulent lui élever. « Il faut, disait « plus tard le Saint-Père, que cet autel soit très beau, je « le veux très riche. » Déjà Sa Sainteté avait envoyé pour être posées dans ses fondations, deux belles plaques de marbre, l'une de *Porte Sainte* des catacombes de Sainte-Domitille, l'autre de *jaune antique*, des catacombes de Saint Callixte, toutes deux extraites au début de son Pontificat, des cimetières où, depuis les premiers siècles de l'Église, le culte de saint Joseph était pratiqué par les premiers chrétiens.

Cet insigne exemple fut imité par l'académie d'archéologie chrétienne de Rome qui, le 16 mars 1883, offrit, par l'entremise de l'illustre commandeur de Rossi, un autre marbre précieux extrait aussi des catacombes ; c'était une petite plaque de marbre *brocatelle antique* d'Espagne, trouvée au cimetière des Saints Pierre et Marcellin. Pendant l'année 1883, on vit se multiplier autour de la statue les *Exvoto* et les cœurs d'argent qui, réunis, forment en grandes lettres cette inscription : *Patronus Ecclesiæ catholicæ*. Le trait suivant dira comment l'Ami du Sacré-Cœur récompense la confiance qu'on lui témoigne.

Dans un orphelinat de Londres, languissait une enfant depuis longtemps malade, ses souffrances étaient telles qu'elle déchirait les habits de ceux qui l'approchaient. Comme elle était trop jeune encore pour faire sa première Communion, on lui donna l'Extrême-Onction. Elle en arriva à ne plus pouvoir ni entendre, ni

parler ; sa langue horriblement enflée sortait de sa bouche ; enfin, on attendait ses derniers moments, quand elle remue une main et fait signe qu'elle voulait écrire. On lui donna un crayon et elle écrivit : « Je « vois une belle procession d'hommes et à leur tête « marche un vieillard qui porte une couronne et un « lis. » Soudain elle s'écria : « Joseph ! Joseph ! » se frotta les yeux, les ouvrit, joignit ses mains pour prier et dit : « Je suis guérie ! saint Joseph est venu à moi, il « m'a ordonné de me frotter les yeux avec son lis, d'en « manger et de prier. Je veux me lever et aller à la « chapelle le remercier devant l'autel. » On essaya de la retenir, de la calmer, ce fut inutilement : elle se leva en s'écriant : « Je me porte très bien, mais il m'a dit « d'aller à l'église, il faut que j'y aille. » A ce moment arrivait le docteur dont la première question fut celle-ci : « Est-elle morte ? » Pour toute réponse, l'enfant elle-même se présente à lui en riant ; il en fut tellement saisi qu'il ne put parler pendant quelques minutes. Une dame étant allée voir la miraculée, celle-ci lui dit : « Madame, quand vous vous voudrez obtenir « quelque chose de saint Joseph, appelez-le « Ami du « Sacré-Cœur » et il ne pourra rien vous refuser. » L'Évêque, de son côté, s'est rendu auprès de l'enfant et l'a admise à la première communion pour la fête de saint Joseph, en action de grâces de la faveur si éclatante que ce grand saint a daigné lui accorder.

O saint Joseph, Ami du Sacré-Cœur, priez pour nous !

(Voir le Sacré-Cœur de Jésus dans ses rapports avec Marie, par le T. R. P. Chevalier.)

PRATIQUE

Ne jamais vous priver volontairement d'une communion permise ; et compenser par une communion spirituelle la communion sacramentelle que vous ne pouvez pas faire.

PRIÈRE

Aspirations du P. Gaspar Druzbicki S. J. au Sacré-Cœur.

Cœur de mon très doux Jésus, regardez-moi.
Cœur de mon très doux Jésus, accueillez-moi.
Cœur de mon très doux Jésus, bénissez-moi.
Cœur de mon très doux Jésus, purifiez-moi.
Cœur de mon très doux Jésus, enrichissez-moi.
Cœur de mon très doux Jésus, sanctifiez-moi.
Cœur de mon très doux Jésus, éclairez-moi.
Cœur de mon très doux Jésus, embrasez-moi.
Cœur de mon très doux Jésus, possédez-moi.
Cœur de mon très doux Jésus, déifiez-moi.

MAXIME

Vous n'êtes pas digne de communier souvent, mais vous en avez besoin ;

Vous ne le méritez pas, mais Jésus le mérite.

INVOCATION

Saint Joseph, ami du Sacré-Cœur, priez pour nous.
(100 *j. d'indulg. Pie IX*, 3 *juin* 1874.)

Bon saint Joseph, notre guide, protégez-nous et protégez la sainte Église.
(50 j. *d'indulg. Pie IX*, 27 *janvier* 1863.)

Vingt-sixième jour.

LES DEMANDES DU SACRÉ-CŒUR.

III

LA COMMUNION FRÉQUENTE.

Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.
J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous.
(Luc. xxii, 17.)

Cette Pâque que Jésus désirait manger avant de mourir était la dernière à laquelle il dût participer avant l'avènement du règne nouveau, du règne qu'il venait inaugurer lui-même en mourant pour nous. Mais une autre Pâque commençait, celle dont la Pâque des juifs n'était que la figure, la Pâque des chrétiens ; et Jésus ne désirait si vivement célébrer une dernière fois la Pâque figurative que pour instituer la Pâque nouvelle où il se donne lui-même en nourriture. Pâque merveilleuse dont la vertu conduit ses convives des rivages de l'exil à ceux de la patrie ! Pâque deux fois universelle, 1° parce qu'elle est de tous les temps et n'aura pas de fin ; 2° parce qu'elle est de tous les pays et ne sera pas localisée dans une partie de

l'espace ! Pâque quotidienne, qui n'est pas d'un seul jour, mais de tous les jours. Il tardait à Jésus de l'instituer pour le salut du monde ; il soupirait après le moment où la table étant dressée, l'aliment divin préparé, il pourrait y convier ses innombrables enfants. Déjà les impatiences de son Cœur se font jour dans ses invitations pressantes : « venez, dit-il, contenter mon « désir, mangez et buvez, prenez-en tous, venez souvent « et toujours ! » Comment pourrons-nous répondre à cet appel de Jésus ? Par la communion fréquente. Son Cœur la demande.

I. Et d'abord n'est-ce pas ce qu'insinue le choix des aliments qui sont changés au corps et au sang de la victime ? En prenant du pain et du vin, substances vulgaires auxquelles on revient toujours sans satiété ni dégoût, Notre-Seigneur ne nous dit-il pas qu'il faut faire de la sainte Eucharistie la nourriture quotidienne de nos âmes ? Mais ce vœu s'affirme avec plus d'éclat dans l'usage de la primitive Église. Il y avait, dit Fénelon, trois choses que les premiers fidèles ne séparaient pas : l'assemblée, le repas mystique ou communion et l'agape ou repas de charité. Il s'affirme encore par la voix des anciens Pères qui voient dans l'Eucharistie ce pain quotidien que nous demandons dans l'Oraison dominicale : « recevez-le tous les jours, « afin que tous les jours il soit utile à vos âmes » ; ainsi parle saint Ambroise, ainsi Augustin son disciple fidèle : et Thomas d'Aquin le répète après eux. Enfin ce vœu s'affirme dans les Conciles. Celui de Trente désirait que tous les fidèles vécussent de manière à communier *sacramentellement* chaque fois qu'ils participent aux saints Mystères. Pour faire rentrer cet antique usage dans les habitudes des fidèles et ramener à la table sainte les transfuges qui s'en éloignaient,

Dieu suscita une pléïade de vrais réformateurs ; les Charles de Borromée et les François de Sales, les Ignace de Loyola et les Philippe de Néri, tant d'autres encore. Ils ne manquaient ni de science ni de zèle, et ils estimaient avoir beaucoup fait pour la réforme de la sainte Église s'ils parvenaient à remettre en honneur la communion fréquente. Autour d'eux, la haine si clairvoyante de l'ennemi leur apprenait, par la direction de ses attaques, les points qu'ils devaient surtout défendre. Si l'hérésie travaillait à faire le vide autour de la table sainte, c'est qu'elle voyait dans la communion fréquente, le grand moyen offert aux âmes pour les conduire au ciel. Et cette efficacité vivifiante du corps et du sang de Jésus nous dévoile le secret du désir impatient que son divin Cœur a de se donner à nous.

II. La communion est dans l'homme un principe d'innocence : plus il communie, plus il s'éloigne du péché et se purifie ; un principe de force : plus il communie, plus il acquiert de vigueur pour les saints combats ; un principe de liberté : plus il communie et moins il est esclave, plus il s'affranchit de la servitude des sens et se meut dans le bien sans obstacles. La communion est la vraie grandeur ; plus l'homme communie, plus il s'élève au-dessus de lui-même et du monde ; elle est la joie : communiez, et vous boirez à la coupe que Jésus vous présente de célestes délices. Elle est l'amour : communiez, et vous sentirez s'échauffer votre cœur à la poursuite du souverain Bien, et tout de feu pour les réalités meilleures, vous n'aurez que du dédain pour les vaines futilités d'ici-bas. Elle est la vie : communiez, et vous serez cette source vive dont les eaux jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Elle est l'union avec Jésus : communiez, et vous ne ferez

plus qu'un avec lui, mêmes pensées, mêmes désirs, même volonté, même cœur. Elle est la lumière : communiez, et dégagé de l'illusion, des préjugés et de l'erreur, vous aurez la vérité pour guide et Jésus pour soleil ; que dire encore ? La communion, c'est tout bien, toute grâce, toute vertu, c'est chose si bonne que meilleure ne peut se trouver ici bas, c'est comme Dieu... non, c'est Dieu lui-même en nous, avec nous et pour nous, Dieu qui nous change, nous assimile à lui ; Dieu qui devient notre appui, notre associé, notre supplément ; Dieu qui se fait un avec nous dans la vérité d'une ressemblance tellement parfaite, que pour l'exprimer, il a recours à l'union même des personnes divines dans la possession d'une nature indivisible.

Heureux les convives assidus de la sainte Communion ; malheureux les indifférents, les timides qui communient peu ; plus malheureux encore les transfuges qui ne communient jamais !

III. Soutenue par tant de suffrages, enrichie de tant de biens, que peut avoir contre elle la communion fréquente pour qu'un si grand nombre de retardataires ne se présentent qu'à regret à la sainte table ; écoutons ce qu'ils disent : « Je ne suis pas digne de communier « si souvent ; » — c'est vrai, mais vous en avez besoin, et Jésus est digne qu'on le reçoive, il vous en prie. — « J'ai trop à faire dans mon état. » — On reprochait au grand chancelier d'Angleterre Thomas Morus, ses communions fréquentes, à cause des occupations de sa charge et des distractions qui en sont inséparables. « Ces obstacles, répondait-il, sont des motifs ; ma « dissipation est grande, je me recueille en commu- « niant ; les occasions d'offenser Dieu se présentent « tous les jours, je me fortifie contre elles ; tous les « jours, j'ai besoin de lumières et de sagesse pour

« démêler les affaires embarrassantes, je fais donc « bien de consulter tous les jours à la table sainte le « Père des lumières. »

On dit encore : «je n'ai pas le temps.» Thomas Morus en trouvait. Comme lui, ne pourriez-vous pas prélever sur votre sommeil ou sur certains amusements le temps de recevoir Notre Seigneur ? — « J'en profite si peu, je «languis toujours le même;» j'en conviens, mais est-ce la sainte communion qui manque de vertu, est-ce vous qui manquez de courage ? Vous avez aisément la disposition requise, l'état de grâce ; ayez la disposition désirable, un peu plus de foi, de confiance et d'amour ; appliquez-vous à l'action de grâces, c'est le moment béni où se fait l'assimilation de votre âme avec Jésus. C'est le moment où l'on *donne*, où l'on *demande*, où l'on *obtient*. Communiez ainsi et vous emporterez de la sainte table le goût d'y revenir encore, et chacune de vos communions de la terre vous rendra moins indigne de la communion du ciel.

ÉLÉONOR DE TOURNÉLY (1767-1797).

François Éléonor de Tournély, né à Laval, le 21 janvier 1767, se sentit de bonne heure appelé à l'état ecclésiastique. Après avoir terminé son cours de philosophie dans sa ville natale, il alla étudier la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. M. Émery, supérieur général de la Congrégation, ne tarda pas à le distinguer des autres élèves réunis dans la maison, et il s'appliqua à le former aux vertus sacerdotales. Éléonor répondit avec une parfaite docilité à ces témoignages de dévouement, il s'empressa de faire partie d'une pieuse association composée des plus fervents élèves

de théologie ; association secrète dont les membres se portaient mutuellement au bien et travaillaient par tous les moyens à la sanctification de leurs condisciples. Les associés s'étaient mis sous la direction spéciale de M. Tessin, un des prêtres les plus vertueux de Saint-Sulpice. Il semble que ce sage directeur fut surnaturellement éclairé sur l'avenir des âmes confiées à sa sollicitude. « Vous verrez, disait-il un jour à l'abbé « de Tournély, vous verrez ces jeunes gens former une « société qui produira de grands fruits dans l'Église. » Ces paroles prophétiques eurent leur accomplissement. Le vide formé par la suppression de la Compagnie de Jésus n'était pas comblé, et plus d'une âme généreuse aspirait à ressusciter sous un autre nom la société éteinte. Éléonor de Tournély conçut cette ambition courageuse, et au sein même de l'exil où la tourmente révolutionnaire l'avait contraint de se réfugier, il s'unit à l'abbé Charles de Broglie, à Pierre Charles Leblanc et à Xavier de Tournély son propre frère pour essayer de reconstituer la Compagnie de Jésus sous le nom de Prêtres du Sacré-Cœur. Du moment que le nom de Compagnie de Jésus était proscrit, quel nom meilleur pouvaient-ils adopter que celui de Prêtres du Sacré-Cœur ? En prenant ce titre glorieux, ils se substituaient à la Compagnie de Jésus dans l'accomplissement de la mission qu'elle avait reçue du Sacré-Cœur lui-même ; ils s'engageaient à reprendre et à continuer la tâche que, de concert avec les Visitandines, les Pères Jésuites avaient commencée avec tant de zèle en propageant partout la dévotion révélée à la bienheureuse Marguerite-Marie. Bientôt Joseph Varin, leur ancien condisciple et ami de Saint-Sulpice, mais depuis longtemps enrôlé dans un régiment de dragons de l'armée de Condé, vint providentiellement les rejoindre à Ven-

loo. Il ne voulait qu'embrasser ses anciens confrères et de là courir aux avants-postes, mais sur les instances qui lui furent faites, il consentit à consulter Dieu; il se confessa, il communia, Dieu lui parla au cœur et lui donna la lumière. Un moment, un seul moment l'avait changé, changé entièrement et pour toujours. Au sortir de l'église, il dit à celui de ses amis qui lui avait donné la sainte communion : « Oui, quand le bon Dieu « m'aurait envoyé un ange pour me faire connaître sa « volonté, je n'aurais pas une certitude plus entière, je « n'hésite plus,je suis avec vous.» Le jour même où elle avait fait cette riche recrue, l'association voyageuse se mettait en route pour l'Allemagne, et après cinq semaines de marche, arrivait à Augsbourg. Là,leur nombre s'accrut, ils étaient huit, et le Père de Tournély que son mérite avait mis provisoirement à la tête de cette vaillante troupe, donna à tous ses confrères les Exercices spirituels. Le pieux instituteur fit passer dans les âmes le feu qui dévorait la sienne. Il s'était déjà consacré au Sacré-Cœur, comme l'atteste le Père Varin qui rencontra un jour un papier sur lequel Tournély avait écrit avec son sang ces lignes : « Je me consacre aux « Cœurs de Jésus et de Marie,je fais en conséquence le « vœu d'employer ma vie à propager la dévotion au Sa- « cré-Cœur et à l'Immaculée Conception de Marie. Je « m'engage à renouveler ce vœu deux fois l'an. » Dans la retraite qu'il prêchait à ses confrères, il les engagea à se donner comme lui au divin Cœur ; ils n'eurent garde de s'y refuser. Ils se consacrèrent donc par un vœu spécial au Sacré-Cœur et au Très Saint Cœur de Marie ; ils promirent aussi de rester fidèles à l'œuvre commencée, de plus, à l'exemple de saint Ignace et de ses premiers compagnons, ils firent le vœu d'obéir au Saint-Siège et d'aller se jeter aux pieds du Souverain

Pontife tous ensemble,ou du moins quelques-uns d'entre eux, pour se mettre à sa disposition et se consacrer au service de l'Église dans les lieux et de la manière que leur ordonnerait Sa Sainteté. Il appartiendrait au supérieur de décider quand il les croirait assez préparés pour tenter avec fruit cette solennelle démarche.

Cependant, repoussés par les progrès de l'invasion française d'Augsbourg à Passau, de Passau à Vienne, de Vienne à Hagenbraun, la petite colonie augmentait en nombre et en ferveur. Ces déplacements réitérés ne nuisaient ni au recueillement, ni à la prière, ni au travail ; les expulsés emportaient avec eux leur esprit de pauvreté et leur prédilection pour l'obéissance. Leur nourriture était plus que frugale : leur logement, leur habillement étaient pauvres, on changeait même quelquefois les petits meubles à l'usage de chacun, ils souffraient souvent du froid, leur vie était une mortification continuelle, cependant ils vivaient contents. Le Père de Tournély était l'âme de tout, il stimulait quelquefois leur ferveur, plus souvent il devait en modérer les empressements ; il s'attachait à rendre leurs privations supportables, et le Père Varin raconte qu'il le vit venir, avec une bonté ravissante, porter à ses frères des briques chaudes la nuit pour leur réchauffer les pieds. Dieu encourageait ce dévouement par des lumières extraordinaires. M. Émery semble y faire allusion dans une lettre du 28 avril 1794. Ayant eu le bonheur de rencontrer en Allemagne la colonie des Pères du Sacré-Cœur, il marquait ainsi son édification : « Ils « vivent comme des saints et roulent dans leurs têtes « les projets les plus étonnants comme les plus saints. « J'admire leur foi et leur courage. Il est très incertain « que ce qu'ils auraient le plus à cœur pût réussir, « mais ce qui est très certain, c'est qu'ils font de

« grands progrès dans la vertu. Il paraît que leur con-
« fiance dans Tournély est au plus haut point et il le
« mérite, car les grâces que Dieu lui fait sont vraiment
« extraordinaires. »

Quels étaient ces projets que roulaient dans leurs têtes les Pères du Sacré-Cœur ? La reconstitution de la Compagnie sans doute, mais Dieu avait découvert à leur zèle un ouvrage nouveau.

Dans la rénovation sociale qu'ils convoitaient, les femmes devaient avoir une part très considérable et plus grande que jamais ; c'est pourquoi Tournély se sentit inspiré de fonder, parallèlement à son institut d'hommes et presque sur le même plan, un institut de femmes consacrées à l'instruction, non seulement des enfants pauvres, mais des classes élevées et influentes du monde. « Se dévouer au Cœur de Jésus, ressusciter
« Jésus dans les âmes et la lumière de la doctrine dans
« les esprits : pour cela, prendre les sentiments et les
« dispositions intérieures de ce Cœur de Jésus et les
« répandre par le moyen de l'éducation de la jeunesse,
« tel était le but de Tournély dans la conception de cet
« ordre de femmes. » Il proposa ce projet à ses frères et tous l'approuvèrent d'une seule voix. Peu après, il crut avoir trouvé la pierre fondamentale de l'édifice dans une grande chrétienne, Madame Louise Adélaïde de Bourbon Condé, femme d'une haute vertu et mûrie par le malheur. Elle se rendit avec quelques anciennes religieuses auprès du P. de Tournély pour travailler à l'œuvre qu'il voulait établir, mais bientôt elle s'enferma chez les Trappistines, et sa communauté se dispersa sans retour. Cette épreuve contrista le Père de Tournély, elle ne l'ébranla pas. Le Père Varin l'entendit un jour lui dire : « Mon ami, j'avais cru que cette fonda-
« tion était l'ouvrage de Dieu ; eh bien ! je persiste à le

« croire, je ne me suis pas trompé ; Dieu le veut, reprit-« il d'un ton de prophète, Dieu le veut ! je puis m'être « trompé sur les moyens et sur le temps dont le Sei-« gneur a fait choix pour l'établissement de cette so-« ciété; mais elle existera ! » Plus tard, lorsqu'il fut tombé gravement malade et déjà sur le seuil de l'éternité, on l'entendit encore répéter avec force : « Elle sera, « elle sera ! »

Elle existe en effet, elle vit, cette société du Sacré-Cœur, mais il ne fut pas donné à Tournély de la voir ; il eut l'inspiration, à un autre appartint l'élaboration définitive. Le Cœur de Jésus ne lui laissa que le temps de révéler à la terre ses confidences ; puis il se hâta de l'appeler au ciel. Il mourut jeune, la soif de Dieu le consumait : « Non, je ne puis plus vivre séparé de « Dieu, disait-il souvent. » Huit jours avant sa mort lorsque rien ne faisait présager sa dernière heure, il écrivit sur son journal cette prière : « C'est mainte-« nant, ô mon Dieu, que je laisse mes frères, oui, c'est « bientôt que je les laisserai entre vos mains ! » Peu de temps après, la petite vérole se déclara avec des symptômes de la plus irrémédiable gravité. Ce fut le 9 juin 1797 que le serviteur de Dieu entra dans la joie de son Maître ; il avait à peine trente ans. Le Père Varin fut l'héritier de ses plans et sut les réaliser. Le corps de Tournély repose aujourd'hui dans une crypte sous la chapelle du Sacré-Cœur à Vienne, où il est l'objet d'une vénération croissante.

M. Émery a laissé de lui ce bel hommage : « J'ai « connu bien des hommes éminents en vertu ; j'ai lu les « vies d'un grand nombre de saints, et je puis déclarer « n'avoir jamais rencontré une âme plus embrasée de « l'amour de Dieu que celle de mon cher de Tour-« nély. » La vertu du jeune prêtre avait grandi avec les

douleurs de l'Église, dans les travaux de l'exil. Le jour où ses compagnons l'avaient choisi pour chef, le premier commandement qu'il leur donna fut de passer sur son corps et il avait fallu obéir.

Dieu était tout pour ce prêtre : « Soyez tout à Dieu et « n'aimez que Jésus, répétait-il à ses frères. » Son oraison habitait les hauteurs fréquentées par les plus grands saints. On raconte que souvent sur les neuf heures du soir, quand le temps était pur, il se mettait à sa fenêtre et de là contemplait le firmament silencieux : « Calme du ciel, répétait-il dans son ravissement, calme « du ciel ! » Alors on aurait dit que ce calme céleste avait passé dans tout son être. A l'autel, c'était un ange; à peine avait-il prononcé les paroles de la consécration que ses yeux devenaient deux sources de larmes qui détrempaient les linges sacrés et l'hostie elle-même. « Ce sont mes péchés et la bonté de Dieu qui me forcent « à pleurer, disait-il en s'excusant. » La grande dévotion de cet homme doux et humble, c'était le Cœur de Jésus. Il s'écriait souvent : « O Cœur adorable de mon Sau- « veur, si les hommes vous connaissaient, combien ils « vous aimeraient ! » Il semblait se surpasser lui-même quand il parlait de ce divin Cœur. Tant de vertus et de mérites semblaient le prédestiner à un grand rôle dans l'Église. Notre-Seigneur en jugea autrement. Mais en mourant, Tournély avait déposé dans l'âme de ses disciples deux amours : l'amour du Sacré-Cœur et l'amour de la Compagnie de Jésus. Il pouvait s'en aller à Dieu ; son œuvre ne devait pas périr. Un moment réunis aux Pères de la foi, les Pères du Sacré-Cœur s'empressèrent d'entrer dans la Compagnie lorsque Pie VII en 1814 la rétablit dans le monde entier ; et c'est à eux que, sous la Restauration et le gouvernement de juillet, la province de France a dû son influence et ses succès

dans l'éducation de la jeunesse et dans la prédication.

(Voir Baunard, histoire de Madame Barat ; P. Guidée, S. J. Les Pères de la Foi...)

PÈLERINAGE

ROME
OU LE SANCTUAIRE UNIVERSEL DU SACRÉ-CŒUR.

Rome n'est jamais la première à donner chez elle le droit de cité à des dévotions certainement respectables, mais qui n'ont pas encore subi l'épreuve du temps. Elle en fait l'examen d'après les règles de la prudence chrétienne, elle les discute suivant les principes révélés et les expose à la lumière des faits. Sa décision est-elle une fois prise, elle compense l'ennui des longs retards par l'efficacité de sa parole infaillible. Cette méthode, Rome l'a maintenue même lorsqu'il s'est agi du culte du Sacré-Cœur. Elle l'a examiné longtemps avant d'en accepter la fête, elle a refusé de sanctionner les données scientifiques sur lesquelles s'appuyaient les postulateurs de la cause du Sacré-Cœur, tant qu'elles n'auraient pas réuni l'unanimité des suffrages. Mais enfin, lorsque du choc des discussions se fut dégagée la lumière, et que le véritable objet du culte eut apparu dans tout son jour Rome n'hésita plus; elle se mit à encourager cette aimable dévotion par des indulgences, à fonder en son honneur des Instituts réguliers et à la protéger par des décisions dogmatiques contre les perfides attaques de l'hérésie. On dirait même que, par les empressements de la dernière heure, Rome voulait faire oublier ses lenteurs d'autrefois.

Déjà l'image du Sacré-Cœur était vénérée dans toutes les églises, et son culte s'y déployait avec magnificence surtout au Gésu, à la Pace, à Saint-André della valle. De nombreuses congrégations étaient érigées en l'honneur du Cœur de Jésus, mais ces manifestations ne suffisaient pas à l'ardeur des Romains ; une opinion se formait peu à peu dans la pensée de tous, c'est que l'exaltation du Saint-Siège était subordonnée au triomphe du Sacré-Cœur, et que le Vicaire de Jésus-Christ ne serait réintégré dans ses droits et dans sa pleine indépendance, qu'après avoir, par des actes solennels, consacré le divin Cœur aux adorations, à la confiance et à l'amour de tous les chrétiens. Il semblait en un mot que Rome ne serait à elle qu'après s'être donnée au Sacré-Cœur. La consécration du monde à ce Cœur adorable, célébrée le 16 juin 1875, était un premier pas fait dans la voie de la délivrance, mais tout n'était pas fini. Il était convenable de léguer aux générations futures un souvenir de cette consécration ; ce n'était pas assez de le graver sur le bronze d'une médaille commémorative, il fallait le creuser dans la pierre et le marbre, et l'élever dans les airs, afin que cette ville de Rome qui a érigé tant de trophées à la croix du Sauveur, tant de sanctuaires aux reliques des Apôtres, aux ossements des martyrs, possédât aussi un monument en l'honneur de ce Sacré Cœur de Jésus qui a rougi la croix de son sang et suscité les martyrs. Il fallait à la capitale du monde chrétien un temple qui racontât aux siècles à venir, la foi, la confiance et l'amour que l'Église Romaine a voués au Cœur de son Dieu.

Qu'il s'élève donc ce temple à la gloire du bon Maître et à l'honneur du Saint-Siège, qu'il s'élève dans la beauté de son architecture et la richesse de son ornementation ; que l'or des nations catholiques afflue dans

les trésors de l'Œuvre pour lui permettre d'entreprendre un monument digne de Rome et du Sacré-Cœur ! Mais aussi que ce sanctuaire universel, fruit des générosités du riche et de l'obole du pauvre, devienne pour le monde catholique et pour sa capitale une source intarissable de grâces ! Les promesses du Sacré-Cœur ne sont pas vaines, les bénédictions qu'il a promises, il les a toujours prodiguées. Honoré dans les maisons particulières, il a béni les familles qui les habitent ; honoré dans les Communautés et les paroisses, il a fait des autels et des sanctuaires qu'on lui a érigés autant de foyers de miséricorde ; honoré au centre même de l'Église par l'érection d'une demeure qui lui sera spécialement consacrée, il ne se laissera pas vaincre en générosité, il étonnera le monde par la multitude et la magnificence de ses faveurs.

La France applaudit par ses organes les plus populaires à l'idée qui se faisait jour, mais elle dut se contenter de vœux inefficaces, tant que l'œuvre du *Vœu National* retiendrait sur les hauteurs de Montmartre les ressources de sa piété. Les autres contrées promirent et donnèrent un concours plus effectif ; les Évêques d'Espagne rivalisèrent avec ceux d'Italie pour recommander l'Œuvre et stimuler le zèle de leurs diocésains. Le mode de souscription adopté la mettait à la portée de toutes les bourses ; elle n'obligeait qu'à dix centimes par mois ; ainsi pouvait-elle se répandre partout, pénétrer jusque dans l'intérieur des villages et des cabanes, frapper au cœur de tout chrétien sans exception, tendre la main et à tous, et recueillir une aumône vraiment catholique, vraiment universelle.

A Rome, l'idée n'était pas tout à fait neuve : elle avait été proposée et acceptée par les Romains en 1872, Pie IX l'avait approuvée ; un vœu formel avait été pro-

noncé en présence du Saint Père et du Sacré-Collège, et des milliers de signatures avaient été remises. Entre cet ancien projet et le nouveau, il y avait pourtant deux différences : il s'était agi d'abord d'un monument exclusivement *romain* tandis que le nouveau devait être *catholique ;* le vœu romain était *conditionnel* et subordonné à la délivrance de l'Église, tandis que, dans le second projet, il s'agissait de payer sur l'heure au Cœur de Jésus la dette de notre reconnaissance pour provoquer à notre égard un redoublement de générosité. Ces différences n'empêchèrent pas les Romains d'être très favorables à l'idée nouvelle. Le Cardinal-Vicaire surtout l'embrassa chaleureusement et s'en fit l'ardent promoteur.

Mais où placer la construction projetée ? Rome est déjà, dans ses quartiers anciens, si riche en églises ; mais elle en est presque complètement dépourvue dans l'immense faubourg dont le plan conçu par Mgr de Mérode, a été exécuté depuis la chute du gouvernement pontifical. Il y a là, sur le mont Esquilin, comme une ville nouvelle où jusqu'à ce jour on n'a bâti d'autre édifice religieux que des temples protestants. C'est là que son Éminence le Cardinal-Vicaire résolut, avec la pleine approbation de Sa Sainteté, d'élever au Cœur de Jésus le trône où il doit régner malgré ses ennemis.

Une vaste salle fut d'abord convertie en chapelle provisoire pour subvenir aux nécessités religieuses des quinze cents âmes agglomérées aujourd'hui dans ces quartiers jusque-là presque déserts. En même temps on commença la fondation du nouveau sanctuaire sous la direction de l'architecte Comte Vespignani, et le dimanche 17 août, fête de saint Joachim, on bénit solennellement la première pierre. Son Éminence le Cardinal-Vicaire présida la cérémonie. Il se rendit en

grande pompe sur l'emplacement du futur édifice ; un magnifique pavillon était dressé au lieu précis où doit être élevé l'autel consacré à saint Joseph, patron universel de l'Église, et la *première* pierre, fragment de marbre travaillé avec art, était exposée sur une table ornée pour la recevoir. Dans la cavité de la pierre, on plaça une petite boîte en métal, contenant deux médailles du Sacré Cœur de Jésus en vermeil et en bronze, et deux autres, l'une en argent, l'autre en bronze portant la date de la deuxième année du pontificat de Léon XIII ; en outre, un double cylindre en verre contenant le procès-verbal sur parchemin. Dans la même cavité de la pierre, on renferma aussi une autre pierre plus petite sur laquelle le prélat consécrateur avait gravé aux quatre angles le signe de la croix. Ensuite après avoir accompli les cérémonies liturgiques, son Éminence à l'aide d'un cordon de soie cramoisie et d'autres cordes tenues par des maîtres maçons, descendit la pierre bénite dans les travaux pratiqués à quatorze mètres de profondeur, et consacra l'emplacement d'une façon exclusive au service divin. Un discours du Cardinal-Vicaire, suivi de la triple bénédiction, termina la cérémonie.

Tout faisait présager la prompte érection du sanctuaire : mais c'est la destinée de toute bonne œuvre ici-bas de susciter la contradiction. Des obstacles inattendus surgirent, et sans abandonner l'œuvre commencée, on s'était résolu à la réduire aux proportions d'une œuvre locale. Mais voici que, par un de ces revirements dont la Providence a le secret (1881), le Saint-Père confia à Dom Bosco l'œuvre du Cœur de Jésus sur le mont Esquilin. Tout ce que touche cet homme de Dieu prospère ; il fait un chaleureux appel aux catholiques ; à sa voix les aumônes arrivent et le flot d'or, un

moment presque tari, recommence à couler plus abondamment que dans les meilleurs jours. Les murailles de l'édifice s'élèvent comme par enchantement sur un plan agrandi. Déjà on annonçait à la fin de 1883 la prochaine ouverture du sanctuaire ; ce sera pour les pèlerins de la ville une des stations les plus aimées.

PRATIQUE

Consoler le Cœur de Jésus en travaillant aujourd'hui avec ferveur au soulagement des âmes du purgatoire.

PRIÈRE

ASPIRATIONS D'AMOUR DU VÉN. P. EUDES AU S.-C.

O mon Jésus, puisque votre Père m'a tout donné en vous donnant à moi, tous les cœurs de l'univers m'appartiennent; je prends donc tous ces cœurs, et je veux vous aimer de tout l'amour dont ils étaient capables, quand vous les avez créés pour vous aimer.

O Jésus, vous êtes venu sur la terre pour y mettre le feu, et votre plus grand désir, c'est qu'il embrase tous les cœurs. D'où vient donc que toute la terre soit de glace pour vous aimer? c'est le péché qui en est la cause. O exécrable péché! que volontiers je retournerais dans le néant, pour que tu fusses anéanti dans toutes les âmes !

MAXIME

Plutôt mourir, Seigneur, que de vous offenser !

INVOCATION

Père éternel, nous vous offrons le sang, la passion et la mort de Jésus-Christ, les douleurs de la très sainte Vierge et celles de saint Joseph, pour la rémission de nos péchés, la délivrance des âmes du purgatoire, les besoins de notre très sainte Mère l'Église et la conversion des pécheurs.

(*100 j. d'indulg. chaque fois. Pie IX, 30 avril 1860.*)

Vingt-septième jour.

LES DEMANDES DU SACRÉ-CŒUR.

IV

L'AMENDE HONORABLE.

Qui operatur illud, honorabitur in illo.
Quiconque remplira ce devoir, y trouvera de l'honneur.
(Eccl. XIV, 21).

L'Amende honorable que Jésus a demandée à sa fidèle servante Marguerite-Marie n'est pas une vaine formule, une promesse qui s'envole de nos lèvres sans avoir passé par le cœur ; c'est un acte sérieux, un hommage deux fois honorable et à Notre-Seigneur qui le reçoit et au chrétien qui le présente.

I. Honorable à Jésus qui le reçoit, parce qu'il exprime avec le regret d'avoir offensé le bon Maître, la ferme résolution de réparer l'injure faite à sa gloire. La gloire de Jésus, dont il est question ici, consiste dans la reconnaissance pratique de ses perfections et de ses droits par les adorations et les actions de grâces, par la soumission et l'amour dont nous lui offrons le tribut. Mettons ensemble toutes les bonnes œuvres que chaque

jour voit éclore ici-bas, tous les actes de foi et d'obéissance, tous les élans d'amour, tous les sacrifices acceptés pour lui plaire, tous nos serments de fidélité ; ces hommages innombrables composeront la gloire extérieure de Jésus. Elle est susceptible d'accroissement ou de diminution, elle s'enrichit ou diminue selon que l'homme, ouvrier par état de cette gloire dont Dieu est avide, s'applique ou se refuse à la procurer. Or, que devient aujourd'hui la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ : ces droits sont-ils universellement respectés ; les âmes lui sont-elles soumises ; le monde est-il à genoux devant lui? Et pour ne pas sortir de ce petit monde que nous portons en nous-mêmes, qu'avons-nous fait pour rendre gloire à Jésus? nous sommes-nous distingués à son service, ou plutôt, ne nous serions-nous signalés que par nos mépris et nos désobéissances? S'il en est ainsi, restituons à notre divin Maître la gloire que nous lui avons injustement ravie. Déplorons nos ingratitudes, regrettons nos irrévérences, nos froideurs, notre indifférence envers le sacrement d'amour. Soumettons-nous à la parole de notre doux Sauveur, à son autorité souveraine, à sa royauté impérissable ; honorons sa bonté, proclamons ses bienfaits,et humblement prosternés devant le Cœur adorable, demandons-lui pardon. Faisons plus encore ; engageons l'avenir, et promettons de rester à jamais les tributaires de sa gloire, ses serviteurs fidèles et dévoués.

Mais n'eussions-nous pas à nous reprocher personnellement ces outrages faits au Sacré-Cœur, nous n'en serons pas moins ardents à le consoler par nos empressements réparateurs, et nous effacerons les taches que d'autres font à sa gloire. A proportion, ô Seigneur, qu'on vous oublie, qu'on fait le vide autour de vos

tabernacles et de la table sainte, nous nous montrerons vos gardes du corps et vos convives plus assidus ; nos cœurs brûleront devant vous comme des lampes vivantes pour vous offrir le fidèle hommage d'un amour inextinguible. Nous proclamerons votre droit, nous adorerons en vous le Maître par excellence et le Roi immortel des âmes et des sociétés.

Mais ce regret d'avoir offensé Notre-Seigneur ou de le savoir offensé, ces protestations d'amour et d'obéissance, cette profession solennelle d'être à lui désormais, de vivre et de combattre pour lui, ne forment-ils pas un des plus beaux hommages que nous puissions rendre à sa gloire ? Et l'amende honorable qui l'inspire n'est-elle pas digne du nom qu'elle porte ? ne fait-elle pas monter, autant qu'il est en nous, la réparation à la hauteur de l'outrage ?

II. L'amende honorable, si glorieuse pour Jésus qui la reçoit, ne l'est pas moins pour celui qui consent à l'offrir. Il y a de l'honneur à reconnaître nos torts et à les réparer. Il y a de l'honneur à remonter courageusement les pentes qu'on a ignominieusement descendues, à racheter un triste passé par un noble lendemain qui le fait oublier. Or, voilà ce que suppose l'amende honorable dans l'âme qu'elle réhabilite ; analysez-la : vous y trouverez d'abord un *aveu* librement consenti : mais dans la société comme dans la famille l'aveu n'est-il pas un commencement de réhabilitation ? Ce qui déshonore, c'est le péché ; l'aveu qu'on en fait, loin d'abaisser, relève. De plus, cet aveu est accompagné de contrition, le pécheur se repent; il pleure, il demande pardon pour son péché, il ne le fera plus. Voyez-vous comment il sort de ce passé qu'il renie, de ce baptême de larmes, purifié, pardonné ? Mais l'amende honorable restera-t-elle emprisonnée dans ces limites, n'aspire-

t-elle pas à tenter davantage? Tant qu'elle n'a fait qu'expulser le péché de l'âme et y ménager à Jésus sa rentrée, tant qu'elle se contente de donner à Notre-Seigneur son dû de chaque jour, elle supprime la cause du préjudice, désavoue l'outrage et remplit son devoir du moment; mais les larcins antérieurs ne sont pas réparés, la restitution n'est pas complète. L'âme qui fait amende honorable comprend qu'il lui reste une dette à payer encore, il ne lui suffit pas d'être désormais exempte de blâme, elle rachètera le passé. A l'œuvre, à l'œuvre, se dit-elle, encore plus, encore mieux pour la gloire de Jésus, et que ma générosité à le servir n'ait d'autre mesure que celle de mes ingratitudes; voilà comment l'amende honorable relève et réhabilite le pécheur.

Notre-Seigneur ne la demande pas seulement aux âmes coupables comme une condition mise au pardon, il se plaît surtout à l'accueillir quand, venant d'un cœur resté pur, elle se présente à lui sur des lèvres immaculées. Or, l'amende honorable aura-t-elle rien perdu de sa vertu et de sa noblesse, parce qu'en offrant à Jésus le tribut d'une âme innocente payant pour le pécheur, elle nous apparaît comme un acte de charité et non de justice? charité pour Jésus qu'elle aime et que le péché outrage; charité pour le coupable que son péché place sous le coup des divines représailles. Et où serait la générosité, où serait l'honneur s'ils n'étaient-là? Cette âme privilégiée compatit aux souffrances du Sauveur, elle le console et lui fait plaisir en sauvant des âmes; est-il possible de concevoir rien de plus honorable? Elle continue le rôle de Jésus au jardin des Olives. Là, ô mon Sauveur, vous faisiez amende honorable à votre Père pour l'humanité coupable; vous souffriez pour des pécheurs, vous l'innocence même,

parce que dans ces pécheurs votre amour découvrait des frères auxquels vous unissait le lien d'une même nature. Elles font comme vous, elles s'humilient, elles se livrent, elles réparent pour des frères, ces âmes généreuses et pures dont la longue existence n'est qu'une amende honorable en action. Les larmes qu'elles répandent dans leurs prières seront-elles stériles? Le sang qu'elles ont versé sous les coups d'une flagellation volontaire aura-t-il coulé sans vertu? S'il est beau de donner sa vie sur un champ de bataille pour le salut de la patrie, donner son sang goutte à goutte pour Dieu et pour les âmes serait-il moins méritoire et moins glorieux!

Merveilleuse industrie du Cœur de Jésus! il réclame l'amende honorable comme la réparation du tort fait à sa gloire, et en même temps il confère à cet hommage qu'il exige une double vertu : celle de réhabiliter le pécheur et celle de couronner l'innocence.

LA VÉNÉRABLE MÈRE BARAT ET LA SOCIÉTÉ DES DAMES DU SACRÉ-CŒUR (1779-1865).

On lit dans l'Introduction de l'Histoire de Madame Barat par M. l'Abbé Baunard : « Madame Barat est dans sa vie intérieure le *disciple* du Sacré-Cœur, voilà sa *sainteté;* dans sa vie extérieure,elle en est *l'apôtre*, voilà son *œuvre*...» Comment sa vie intérieure reflète les vertus du Sacré-Cœur, nous n'avons pas à le dire; mais comment elle est l'apôtre du Sacré-Cœur et en a propagé le culte, nous essaierons de le faire entrevoir.

I. Nous avons dit ailleurs (Le Mois des Enfants de Marie T. 1, p. 285) les commencements de Madame Barat, son éducation virgilienne et sa formation reli-

gieuse par les soins du Père Louis Barat son frère; nous avons raconté comment le Père Varin apprenant du Père Barat qu'il avait une petite sœur, crut rencontrer en elle la pierre fondamentale qu'il cherchait pour son œuvre. Héritier et continuateur des projets du Père Éleonor de Tournely, le Père Joseph Varin voulait fonder une société religieuse qui se consacrât à propager le culte du Sacré-Cœur par l'éducation des jeunes filles. Il avait besoin pour cela d'une aide semblable à lui, qui s'associant à ses pensées fût embrasée d'un même amour pour le Cœur de Jésus et le salut des âmes. Le jour où le Père Barat lui présenta sa petite sœur, le Père Varin put rendre grâces à Dieu et s'écrier comme ce savant de l'antiquité : j'ai trouvé !

Le 21 novembre 1800, Sophie Barat et ses trois premières compagnes se consacrèrent au Sacré-Cœur dans les sentiments de l'allégresse la plus vive; l'œuvre naissait, la société du Sacré-Cœur était fondée; aussi le 21 novembre est-il encore aujourd'hui regardé et solennisé par les filles de Madame Barat, comme le jour anniversaire de leur fondation.

Amiens donna un berceau à la société nouvellement née, c'est là qu'elle se fortifia et grandit au milieu des épreuves; mais, la secousse passée,elle se relevait plus forte, pareille à l'arbuste qui enfonce plus avant ses racines dans le sol à mesure qu'il est plus secoué par la tempête. Les vocations se multiplièrent, de nobles âmes, tourmentées de l'idée de faire quelque chose pour le Sacré Cœur de Jésus, affluèrent dans l'asile que la Providence leur avait préparé ; bientôt elles se trouvèrent à l'étroit dans leur berceau, il fallut essaimer, de nouvelles maisons furent fondées ; déjà l'œuvre du Père Varin se révélait comme une association féconde et pleine d'avenir.

A cette jeune société il fallait un nom qui la distinguât parmi les associations contemporaines et dît au monde ce qu'elle voulait. Elle prit le nom de société des Dames du Sacré-Cœur. Il ne tarda pas à être contesté, mais elle lutta pour le garder, elle eut ce trait de ressemblance de plus avec la Compagnie de Jésus qui dut soutenir tant d'attaques pour conserver son nom, ce nom que son Père Ignace avait trouvé dans les ravissements de Manrèze. C'est qu'en effet la société du Sacré-Cœur avec ses origines, sa raison d'être, son but, son caractère, est tout entière dans son nom. Elle vient du Sacré Cœur de Jésus, elle lui appartient et ne travaille que pour lui ; elle est vouée par état à la propagation du culte du Sacré-Cœur au sein d'un siècle refroidi, à la dilatation du règne de Jésus par l'adoration et par l'éducation.

Cependant il y eut un temps où l'opposition, que les rêves d'un ambitieux avaient formée et nourrie dans la société elle-même, leva hautement la tête. L'intrigue parut un moment avoir le dessus. Rome, disait-on, avait prononcé en faveur de M. de Saint-Estève ; une lettre, soi-disant officielle, annonçait à Madame Barat qu'elle n'avait plus qu'à se démettre de sa supériorité et à se soumettre à la supérieure que le Pape lui donnait. Cette pièce était un arrêt de mort pour la société du Sacré-Cœur : une autre fondation, un autre fondateur, d'autres règles, un nouveau nom, un esprit différent, un autre supérieur, en un mot une autre société se substituant, frauduleusement mais officiellement, à celle que Dieu semblait avoir enfantée et consacrée par tant de merveilles de grâces.

Madame Barat se soumit avec d'inexprimables angoisses, mais elle se soumit ; si Rome avait parlé, la cause était jugée, et cet Ordre du Sacré-Cœur, ce

fils de tant de promesses devait être sacrifié sur un signe d'en haut. Mais Rome avait-elle parlé? la pieuse fondatrice espérait contre toute espérance; elle ne se trompait pas; il fut reconnu que la fameuse lettre qui avait fait couler tant de larmes et provoqué une soumission si héroïque, était l'œuvre d'un faussaire, et le faussaire, c'était M. de Saint-Estève lui-même! Madame Barat et le Père Varin, tous les vrais amis de la Société triomphaient, ou plutôt, c'était le Sacré Cœur de Jésus lui-même qui triomphait dans sa Société. Il était avéré une fois de plus que cette Congrégation était de lui, qu'il lui voulait cette fin, ce nom et cette consécration. Bientôt le Conseil de la Société se réunit au couvent de Saint-Thomas de Villeneuve à Paris, 1er novembre 1805, et le Père Varin y vint lire le travail qu'il avait élaboré avec l'assistance du Père Julien Druilhet. Dans le sommaire ou plan abrégé qui fait entrevoir les grandes lignes de l'Institut, on trouve ce qui suit : « La fin de cette Société est de glorifier « le Sacré Cœur de Jésus, d'abord en travaillant au « salut et à la perfection de ses membres par l'imita- « tion des vertus dont ce divin Cœur est le centre et « le modèle; puis en se consacrant, autant que cela « peut convenir à des personnes du sexe, à la sancti- « fication du prochain, comme à l'œuvre la plus chère « au Cœur de Jésus. »

Le Sacré Cœur de Jésus est le *premier supérieur* de la Société; toute l'autorité à tous les degrés émane de lui. La Supérieure Générale ne sera que son *premier ministre*. Elle doit être la personne la plus unie au Sacré-Cœur, afin de puiser dans cette source les grâces nécessaires pour elle-même et pour tous les membres de la Société. Les vertus privilégiées du Sacré Cœur de Jésus seront les vertus dominantes de la Société qui

porte son nom ; les Dames du Sacré-Cœur seront humbles et douces comme lui, et par leurs prières, leurs enseignements et leurs exemples, elles propageront sur la terre et jusqu'aux plus lointains rivages les saintes ardeurs dont le Cœur de Jésus est le vivant et immortel foyer. Le Sacré-Cœur est donc au commencement, au milieu et à la fin de ces Constitutions. Il en est le premier et le dernier mot ; il est le pivot sur lequel tout se meut, et le terme où tout aboutit. Telle doit être, telle est la Société du Sacré-Cœur dans sa vie intime, telle on la retrouve dans son apostolat ; un mot qualifie l'éducation de ses pensionnats ; l'éducation du Sacré Cœur de Jésus. C'est ce Cœur adorable qui est enseigné, aimé, servi et imité. Faire connaître le Cœur de Jésus, le faire régner sur les intelligences par la soumission à sa parole, sur les cœurs par l'amour et l'imitation de ses vertus, c'est l'unique ambition des Dames du Sacré-Cœur. Si elles cherchent à gagner la confiance de leurs enfants, c'est pour les attacher à Jésus, c'est pour tourner leurs jeunes cœurs vers son Cœur adorable et faire de cet aimable Cœur le suprême attrait, le charme de leurs affections.

Voilà dans sa substance le sommaire de l'Institut ; proposé à l'assentiment du Conseil, il réunit l'unanimité des suffrages, et Madame Barat s'empressa de le communiquer à toutes les maisons de l'Ordre par une lettre circulaire où on lit : « Le principe sur lequel « notre Société est fondée est la dévotion au Sacré « Cœur de Jésus ; elle doit être tellement dévouée à la « gloire et au culte de ce divin Cœur, que tous ses tra- « vaux et fonctions se rapportent à Lui comme à leur « dernière fin. Cette fin, ajoutait-elle, est celle que « Dieu s'est plu à manifester dès l'origine de notre « Société, et si les temps orageux où elle a commencé

« en France ne nous ont pas permis de faire profession « ouverte de la consécration à ce Cœur adorable, jamais « cependant, elle n'eut d'autre but que celui-là. » Toutes les maisons reçurent les Règles comme l'expression de la volonté de Dieu ; la Société n'était donc plus qu'un cœur et qu'une âme.

II. Jusque-là la Société n'était guère sortie de France, elle n'y avait encore que huit pensionnats, astres brillants, mais encore clairsemés dans un vaste firmament. Désormais les maisons se multiplient en France, des astres nouveaux s'allument dans notre ciel, bientôt ils brillent au-delà de nos frontières, ils éclairent le vieux monde ; ce n'est pas assez, ils passent les mers, et leurs clartés voyageuses vont porter jusqu'en Amérique la lumière et l'amour.

Le Sacré-Cœur est installé dans la capitale, il est à Lyon et à Chambéry, il arrive avec Madame Duchesne en Amérique (1818). Il s'établit au Mans, à Autun, à Besançon, à Metz, il passe les Alpes et fonde à Turin (1820).

A cette universalité de fait chaque jour plus envahissante, une chose manquait, l'universalité de droit que le Saint-Siège seul pouvait donner à la Société. Il lui fallait une approbation qui garantît son unité, la rendît inviolable aux pouvoirs inférieurs et conférât aux Constitutions avec une sanction plus haute, une autorité plus forte, un prestige plus irrésistible. Madame Barat commença donc les poursuites en Cour de Rome pour obtenir l'approbation de la Société. Elle obtint un Bref d'éloge (1825) ; c'était un premier pas, un acheminement à une approbation plus décisive ; or, sous quels traits présente-t-elle son Institut au Saint-Père Léon XII ? Comme désireux de répandre la dévotion au Sacré-Cœur par toute la terre et de tout embraser

du feu du divin amour. On le voit, c'est là le trait caractéristique de l'Institut « La dévotion au Cœur de Jésus « a pris naissance en France, c'est à cette dévotion « que la France est redevable de n'avoir pas perdu la « foi, et cette même dévotion la fera sortir triomphante « des crises qui lui restent à supporter. Un Ordre religieux naissant en France dans ces circonstances et « consacré au Cœur de Jésus, n'entrerait-il pas aussi « dans les vues miséricordieuses de la Providence, et « votre Sainteté ne serait-elle pas appelée à user de la « plénitude de sa puissance pour l'établissement d'un « tel Ordre? » On était au mois de mai 1826, et le 22 juillet, fête de Madame Barat, on lui écrivait de Rome : « Ma Mère, votre affaire est faite, le Sacré-« Cœur a triomphé de tous les obstacles; et maintenant « nous portons le caractère de Rome qui est le sceau « de la vie. »

Oui, c'était bien le sceau de la vie. On dirait qu'une sève plus riche circule dans la Société que Rome vient de bénir et s'épanouit de toutes parts en fruits de sainteté et d'apostolat. C'est l'heure des nombreuses et belles vocations, l'heure des fondations multiples, bientôt celle des morts illustres; le Sacré-Cœur embaume la terre du parfum de son zèle et va fonder au ciel.

Citons quelques fondations nouvelles: celles de la rue Boissac à Lyon, de Saint-Michel et de Saint-Louis à la Louisiane, de Perpignan et de la Trinité-du-Mont à Rome appartiennent à cette époque, c'est-à-dire aux dernières années de la Restauration (1825-1830.) Bientôt c'est Marseille et Charleville, Tours et Pignerol, Nantes et Toulouse, Lorette et New-York; c'est Alger, Laval, Montpellier et Nancy. La Galicie, l'Irlande, l'Angleterre sont envahies à leur tour (1830-1840). Un peu plus tard c'est Jette près de Bruxelles, c'est Barcelone et

Gratz, Bourges et Rennes, Orléans et Moulins. C'est encore Riedenbourg en Tyrol, Blumenthal en Hollande, Armagh et Dublin en Irlande, Santiago au Chili. Et en multipliant ses colonies, la Société ne perd rien de son esprit ; elle reste toujours fidèle à sa vocation, toujours la Société du Sacré-Cœur. Du reste, Madame Barat fait bonne garde, elle ne souffre pas que des vues mondaines se substituent à la fin surnaturelle que poursuit son Institut. Ses circulaires avaient pour objet de ranimer l'amour du Cœur de Jésus. « C'est à cette « source de vie qu'il faut recourir sans cesse, écrivait-« elle, la dévotion si aimable au Cœur de Jésus devrait « être notre unique passion, les autres dévotions ne « viennent qu'après celle-là. Tout en nous et autour de « nous ne la prêche-t-il pas? Ne dirait-on pas que « dans ces temps malheureux l'Auguste Trinité ne « bénit, ne se laisse vaincre qu'au nom de ce Cœur? « C'est aussi par lui, n'en doutez pas, que vous ga-« gnerez les âmes à la piété. Reprenons donc notre « élan pour faire connaître, goûter et glorifier dans tout « l'univers le Cœur adorable de notre Époux. »

Mais quelle n'était pas l'âme d'où jaillissaient ces accents, de quelles ardeurs n'était-elle pas embrasée ? Parfois le brasier intérieur faisait explosion, et on entendait cette prière si familière à M^me^ Barat : « O « Cœur de Jésus, ma lumière, et ma vie, faites que je « ne connaisse que vous, que je ne vive que de vous, « en vous, par vous, pour vous ! » La nuit on entendait ces exclamations : « Jésus, mon cher Seigneur ! » et on la voyait chercher des mains le crucifix qui ne la quittait jamais. Son amour pour les âmes semblait redoubler d'ardeur à la fin de sa vie, c'était le *sitio* de Jésus expirant. Elle écrivait dans une de ses lettres : « Être « apôtre, être sauveur, c'est le seul contentement qui

« puisse nous attacher à la vie. » Lorsque déjà elle touchait à sa fin, elle recommandait à une religieuse qui priait auprès d'elle : « dites bien à vos filles, dites-leur « bien d'aimer Notre-Seigneur et les âmes, en les aimant « comme Notre-Seigneur les a aimées, jusqu'au sacri- « fice. » Le 2 janvier 1865, en offrant ses souhaits de nouvel an à la Communauté, elle insista sur l'amour de « Dieu : lorsqu'on écrit, on souligne les mots auxquels on « attache le plus d'importance, eh bien, mes filles, voici « les paroles que je souligne pour vous : *Tout*, absolu- « ment tout au Cœur de Jésus. » Arrêtons-nous à cette parole, c'est Mme Barat tout entière. Le lundi 22 mai, une congestion cérébrale lui ôta l'usage de la parole, mais sa main parlait pour elle ; d'énergiques pressions de main répondaient aux questions qui lui étaient adressées. Elle put recevoir le Saint Viatique dans une cuillerée d'eau ; le 25 mai, la respiration devint de plus rare en plus rare, la vie s'en allait peu à peu ; on lui récita les prières de l'Église ; enfin à onze heures précises, elle remettait son âme à Dieu, c'était la dernière heure de ce jour de l'Ascension dont elle avait dit le dimanche précédent : « jeudi nous allons au Ciel. »

Ainsi mourut Mme Barat ; treize cent soixante-huit religieuses du Sacré-Cœur l'attendaient pour l'introduire dans le sein de Celui à qui elle avait dit tant de fois comme sainte Thérèse : « Seigneur Jésus, il est bien temps de nous voir. »

(Mgr Baunard, Hist. de Mme Barat, passim.)

PÈLERINAGE

TOULOUSE ET LE MOIS DU SACRÉ-CŒUR, A LA VISITATION.

Le mois du Sacré-Cœur est toujours celébré avec un grand éclat dans les chapelles de la Visitation Sainte-

Marie ; les filles de François de Sales, les Sœurs de la B. Marguerite-Marie se souviennent de la mission confiée à leur amour, celle de propager et de perpétuer la dévotion au Cœur adorable du Sauveur. C'est là un héritage qu'elles se transmettent avec fidélité de siècle en siècle sans le laisser s'amoindrir. Dans la plupart des Visitations, la fête du Sacré-Cœur est ou précédée d'une Neuvaine ou suivie d'une Octave. A Paray-le-Monial, les exercices durent tout un mois, et depuis la grande année des pèlerinages, la chapelle du couvent voit chaque jour de juin les pèlerins des cités voisines accourir avec une telle affluence,que, ne pouvant pénétrer dans son enceinte, ils sont souvent obligés de demander asile pour leurs cérémonies à la grande église bénédictine. La Visitation de Toulouse suit l'exemple de celle de Paray, elle a comme elle son mois des fêtes et pèlerinages, avec cette différence que les diocèses voisins de celui d'Autun, tels que Moulins, Dijon, Lyon, Saint-Claude, envoient leurs députations à Paray-le-Monial, tandis que Toulouse toute seule avec ses paroisses, ses pensionnats, ses cercles et ses institutions de toute sorte suffit à remplir le sanctuaire de la Visitation de ses groupes nombreux et chaque jour renouvelés.

Les pieux exercices se font régulièrement matin et soir. Ils commencent à 8 heures du matin par la sainte Messe, pendant que des chants bien exécutés et bien choisis élèvent les âmes vers la source inépuisable des divines miséricordes. Vient ensuite une instruction : elle est ordinairement confiée aux fils d'Ignace, ne sont-ils pas les émules, les auxiliaires des Visitandines, divinement élus pour rivaliser avec elles dans l'accomplissement de leur commune vocation ? Une grâce de persuasion est attachée pendant ces jours à

leur parole : le Cœur de Jésus ayant promis aux apôtres qui parleront de lui le don de convaincre et de ravir les cœurs. Ce mois est le mois de toute consolation et de toute grâce ; la foule des affligés et des nécessiteux, des déshérités de la fortune, de l'innocence et du bonheur se succède dans la chapelle des Visitandines avec une affluence croissante ; ils ont entendu l'invitation que le Cœur de Jésus adresse à tous ceux qui souffrent : « Venez à moi vous tous qui êtes sur-« chargés et dans la peine, venez et je vous console-« rai. »

L'instruction a lieu soir et matin : celle de la matinée, courte, pathétique, assiste les convives de la sainte Table dans les effusions de l'action de grâces ; celle du soir, plus savante et plus méthodique, mais toujours pratique et pleine d'onction, poursuit ordinairement l'étude du Cœur de Jésus considéré dans ses gloires, dans ses paroles, dans ses sentiments, dans ses vertus, dans ses fonctions et dans ses bienfaits. Du reste les prédicateurs attitrés sont toujours prêts à céder leur droit, lorsqu'un pèlerinage se présente ayant à sa tête un prêtre dont les pèlerins désirent entendre la voix aimée. Avant le salut qui suit l'instruction du soir, une consécration est faite au nom de tous les assistants.

La métropole et l'insigne basilique de Saint-Sernin, avec elles les principales paroisses de Toulouse viennent à leur tour dans la matinée, il serait difficile de décider à laquelle appartient la palme du recueillement et de l'édification. Les pensionnats, les ouvroirs et les institutions de toute nature apportent l'hommage d'une piété communicative et des voix pleines de fraîcheur. Viennent aussi dans la matinée les Dames patronnesses des cercles, le comité de l'Apostolat de la

prière, le Tiers-Ordre de Saint-François, les conférences de Saint-Vincent de Paul, le brillant pensionnat de Saint-Joseph, les jeunes aveugles avec leur musique et leurs chants empreints d'un sentiment si religieux, enfin les catéchismes de persévérance.

Les réunions du soir appartiennent à d'autres groupes, à d'autres foules : on voit les cercles catholiques et les zélateurs de l'Apostolat, la Sainte Famille et les ecclésiastiques du séminaire de l'Université, les maîtrises de Saint-Étienne et de Saint-Sernin venir aussi rendre au Sacré-Cœur un hommage particulier.

Il y a durant ce mois des jours plus attrayants que les autres : tel est le pèlerinage des petits enfants. Rien de plus ravissant que le gracieux spectacle de ces jeunes visages ingénus, rayonnants ! Ils sont là heureux, épanouis, chantant ou balbutiant, selon l'âge, des prières, des aspirations, des cantiques pour la France avec une innocente ardeur qui fait rire et pleurer. Le Sauveur peut-il ne pas les écouter, lui qui les aime tant ! sans doute il acquiesce à leurs demandes, il entend, il discerne leurs voix dans l'immense concert des supplications catholiques. Ils ont leur sermon, leur bénédiction, et une de ces voix enfantines prononce au milieu de l'émotion générale, l'acte de consécration que tous font d'eux-mêmes à Jésus enfant comme eux.

Parfois aussi des circonstances spéciales suscitent des manifestations pleines d'intérêt. En 1882, bon nombre de Toulousains firent le pèlerinage de pénitence à Jérusalem ; de retour après bien des fatigues, ils voulurent rendre grâces au Sacré-Cœur de la protection qui les avait entourés ; ils se réunirent le 17 juin dans la chapelle de la Visitation, et là, le R. Père Marie-Antoine, ce Franciscain qu'on a nommé le Pierre

l'Ermite de notre siècle, raconta avec ce langage surnaturel, si naturel sur ses lèvres, les émotions de sa visite aux saints-lieux. Puis les pèlerins voulant se consacrer au Sacré-Cœur, choisirent pour interprète M.Gabriel de Belcastel pèlerin comme eux.On trouvera, plus loin, les paroles que sut inspirer au noble chevalier du Christ son amour réchauffé naguères au foyer même de la Rédemption. Il est l'homme prédestiné des grandes consécrations ; n'est-ce pas lui qui, le 29 juin 1873, prononça dans la chapelle de Paray-le-Monial, au nom de deux cents députés catholiques, ces solennelles paroles : « Très Sacré Cœur de Jésus, nous « venons nous consacrer à vous, nous et nos collègues « qui nous sont unis de sentiments, et pour la part « que nous pouvons y prendre et dans la mesure qui « nous appartient, nous vous consacrons aussi de toute « la force de nos désirs, la France notre patrie bien « aimée, avec toutes ses provinces, avec ses œuvres de « foi et de charité. » Que Dieu accorde longue vie à ce vaillant serviteur ! qu'il ne mette sur ses lèvres le *Nunc Dimittis*, l'hymne du départ pour la patrie, qu'après le jour où dans la basilique du *Vœu National*, il aura entendu et chanté le *Te Deum* de la France pénitente et à jamais vouée au Sacré-Cœur.

Souvent encore des *Exvoto* sont offerts au Cœur de Jésus comme souvenirs de ce mois de pèlerinages ; ce sont des cœurs de vermeil qui renferment les noms des donateurs, on les suspend ensuite au socle du groupe de l'apparition qui surmonte le grand autel.

Ajoutons que les pèlerinages collectifs font place durant tout le jour aux pèlerinages des familles et aux pèlerinages isolés. Tout ce que Toulouse compte de plus distingué par la piété, par la charité, par le zèle, tient à faire son heure de garde au poste de la répara-

tion, de l'amour et de la prière. Et les heureux témoins de cette grande manifestation se disent avec confiance que Toulouse est encore la cité catholique par excellence, la Rome des Gaules, l'un des plus illustres reliquaires de la chrétienté, et qu'à ces titres anciens s'ajoute celui non moins glorieux encore de ville du Sacré-Cœur. Finissons par un fait qu'on ne trouve qu'à Toulouse. En 1879, les pauvres de cette grande ville, dociles à l'initiative du Conseil général de l'Apostolat, ont offert en *Exvoto* un magnifique cœur en vermeil fixé dans un splendide cœur de velours. Dans ce cœur sont inscrits tous les noms des pauvres de Toulouse, ceux des zélateurs et des zélatrices de l'Apostolat de la Prière. Cette consécration des privilégiés du Cœur de Jésus roi des pauvres, voulait un anniversaire qui en renouvelât l'esprit et en perpétuât le souvenir. Or, le dimanche 18 juillet 1881, on en célébrait dans la basilique de Saint-Sernin le second anniversaire. Six mille beaux scapulaires du Sacré-Cœur avaient été envoyés par les zélatrices de l'Apostolat de Paray pour être distribués aux pauvres de Toulouse. La Basilique était comble, elle appartenait presque tout entière aux déshérités de la fortune, ils étaient venus de tous les quartiers, de tous les réduits où se cache leur misère. Le Cardinal-Archevêque présidait la fête. Les privilégiés du Cœur de Jésus ne le sont-ils pas aussi de ses ministres ? Et ces pauvres chantaient, ils chantaient le cantique de sainte Germaine, ils offraient une première réparation de l'outrage dont Toulouse avait été récemment attristée. L'aumône d'une bonne parole était due à cet immense auditoire d'indigents, l'honneur de la donner échut à un jésuite, à un de ces expulsés qui connaissent le prix de l'épreuve acceptée pour Dieu. Il félicita ses auditeurs de l'acte de foi qu'ils étaient venus

accomplir, leur montra Jésus qui, pauvre lui-même et par choix, ôtait à leur pauvreté ses deux grandes amertumes : l'isolement et la stérilité. « Bienheureux, « s'écriait le P. Sécail, bienheureux les pauvres, chaque « pas dans la privation est un pas dans l'espérance et « les rapproche du ciel. » Après le sermon, la statue du Sacré-Cœur, la relique de saint Vincent-de-Paul et celle de sainte Germaine furent portées processionnellement à l'intérieur de la Basilique. La châsse de l'humble bergère disparaissait sous les couronnes et sous les fleurs. Plus de trois mille personnes lui faisaient cortège. Cette marche triomphale était terminée par Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Toulouse plus que jamais prodigue de ses paternelles bénédictions pour ses pauvres enfants du malheur.

(Voir le Messager du Cœur de Jésus. Juillet 1880 et juillet 1882.)

PRATIQUE

Faire de temps en temps un pèlerinage spirituel à Paray-le-Monial, dans la chapelle de la Visitation.

PRIÈRE

Amende honorable au Sacré-Cœur de Jésus.

Témoin des irrévérences et des sacrilèges qui se renouvellent chaque jour, ô Cœur adorable, je me prosterne devant vous, et je vous demande pardon des ingratitudes et des injures qui outragent votre amour. Je déteste tous les péchés que j'ai commis en votre présence... Je vous en fais amende honorable et que ne puis-je réparer votre honneur outragé, effacer de mes larmes, de mon sang tant d'offenses que je déplore !

Accordez-moi, ô Cœur Sacré, le pardon que je vous demande ; rendez efficace le ferme propos que je forme de réparer mes fautes passées et ma résolution sincère de ne plus m'exposer à votre déplaisir. Autant j'ai scandalisé les âmes par ma légèreté au service de Notre-Seigneur, autant je veux le glorifier par mon obéissance... Bénissez, Seigneur, ma résolution et rendez-moi fidèle à l'observer.

MAXIME

Loué, adoré, aimé et imité soit Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement !

INVOCATION

— Jésus très clément, vous êtes seul notre salut, notre vie, notre résurrection ; nous vous en supplions, ne nous abandonnez point dans nos angoisses et dans nos tribulations, mais par l'agonie de votre Cœur très saint et par les douleurs de votre Mère Immaculée, venez au secours de vos serviteurs que vous avez rachetés par votre sang précieux.

(100 *jours d'indulg. Pie IX, 6 octobre* 1870.)

CONSÉCRATION DES PÈLERINS DE TERRE SAINTE AU SACRÉ-CŒUR DANS L'ÉGLISE DE LA VISITATION A TOULOUSE LE JOUR DE LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR 1882.

Monsieur de Belcastel parlait au nom de tous.

O Jésus, adorable Sauveur, nous venons ici, humbles pèlerins de Jérusalem, pauvres pécheurs, mais

croyant fermement que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, et vous aimant d'un indicible amour, nous prosterner devant l'autel de votre divin Cœur, et vous exprimer notre ardente reconnaissance, pour les grâces dont vous avez daigné combler le pèlerinage de pénitence.

Nous venons vous demander pardon de toutes les fautes que nous avons commises ; nous venons enfin, au pied de cet autel, faire amende honorable pour tous les crimes qui se commettent contre vous sur la terre de France, notre malheureuse et bien-aimée patrie. Nous avons été implorer pour la France votre infinie miséricorde, ô Jésus, aux lieux mêmes où votre Sacré-Cœur, percé de la lance dans le dernier acte du Calvaire, laissa tomber les dernières gouttes du sang rédempteur, comme gage prophétique des grâces suprêmes que vous deviez un jour répandre sur l'humanité. Nous avons prié pour la France dans le tombeau de Lazare le ressuscité, son premier apôtre, et nous avons puisé là un invincible espoir de résurrection morale pour notre cher pays, quand même il porterait les signes de la mort.

Nous avons prié pour la France sur un tombeau mille fois plus glorieux encore puisque c'est le vôtre, ô Christ, et qu'il demeure le témoin incorruptible du grand triomphe de la vie sur la mort, ce saint Sépulcre dont vous êtes sorti transfiguré pour ne plus mourir, et appeler tous les peuples à se régénérer par votre esprit sanctificateur.

Nous avons pleuré dans cette grotte de Gethsémani, tout imprégnée de la vertu de Dieu, qui garde comme un baume immortel la sueur sanglante du Dieu agonisant, et nous avons demandé à cette agonie divine en y mêlant nos larmes, d'effacer à jamais les péchés du

monde. Nous avons porté votre croix sacrée en triomphe à travers les rues de la ville sainte, que nos pères avaient reconquise pour vous sur les infidèles, mais qui, depuis les croisades, n'avait pas vu un pareil hommage rendu à votre royauté.

Eh bien ! ô Sauveur adorable ! nous vous conjurons au nom de tous les souvenirs de votre passion, de votre résurrection triomphante, nous vous conjurons de regarder en pitié la France où l'on proscrit vos saints, où l'on abat vos croix, où l'on veut vous ravir l'âme de vos enfants.

Nous vous conjurons de la prendre sous la protection de votre Cœur, d'y confondre tous les hommes du mal, d'éclairer les aveugles, d'y rechauffer les tièdes, d'y fortifier les faibles dans la foi, de nous embraser tous de la flamme de votre amour par une effusion nouvelle et souveraine de votre grâce infinie. Nous vous conjurons d'inspirer à tous ceux qui croient en vous et qui, à un degré quelconque, ont une action sur les destinées de la France, le désir de la consacrer à votre divin Cœur comme l'ont déjà fait ses évêques et le testament suprême d'un fils de saint Louis.

Nous nous consacrons nous-mêmes tout entiers à vous, ô Jésus-Christ notre Rédempteur, notre Roi, notre Dieu, nous vous consacrons toutes les énergies de nos cœurs, de nos intelligences, de nos volontés ; nous promettons de travailler sans cesse à déraciner dans nos consciences tout sentiment, tout désir qui ne serait pas pur ; nous jurons de vivre et de mourir pour étendre en nous et hors de nous, par nos paroles et nos actes, votre culte et votre règne universel.

Ainsi soit-il.

Vingt-huitième jour.

PROMESSES DU SACRÉ-CŒUR.

I

LA PAIX DANS LES FAMILLES.

Pax vobis !
La paix avec vous !
(Joan. xx, 19.)

Notre-Seigneur n'ignore pas ce qu'il peut avoir à redouter de notre naturelle inconstance, il se connaît en hommes ; aussi veut-il nous attacher au culte de son divin Cœur par tous les moyens auxquels se prennent les hommes. Le lien de l'amour pourrait s'affaiblir, le cœur est si changeant ; le lien de la reconnaissance se relâcher, le cœur oublie si vite ; mais il est un lien auquel nous n'essaierons pas de nous soustraire, le lien de l'intérêt personnel. Notre-Seigneur fera conspirer cet intérêt bien entendu avec son honneur et son amour. En présentant au monde la dévotion à son Sacré-Cœur, il l'a environnée d'un cortège de magnifiques promesses ; promesses de bonne vie et de bonne mort ; promesses pour aujourd'hui et pour demain, pour le temps et pour l'éternité. Elles sont vraies,

authentiques, gardons-nous de n'y voir que des rêveries écloses dans l'imagination d'une pauvre Visitandine. Les révélations faites à la B. Marguerite-Marie, celles qui tiennent à l'essence, à l'intégrité, aux avantages de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus forment un tout indissoluble, vous ne pourriez de ce faisceau détacher une seule tige sans ébranler toutes les autres, et le Souverain Pontife, en déclarant surnaturelles les manifestations du Sacré-Cœur, reconnaît implicitement la vérité de ses promesses. Toujours vraies, elles sont toujours actuelles ; elles ne s'adressent pas seulement aux contemporains de la Bienheureuse, à la France de Louis XIV, elles sont illimitées, s'adressent à tous les temps, à tous les lieux, elles vivront autant que la dévotion au Sacré-Cœur.

Nous considérons aujourd'hui la promesse qui assure la paix aux familles dans lesquelles l'image du Sacré-Cœur sera exposée et honorée. Voici les paroles que la Bienheureuse a entendues : « *Je mettrai la paix « dans les familles.* »

La paix, ce trésor du ciel et de la terre, qui surpasse tout sentiment, ce don de joyeux avènement que Jésus apporte aux hommes de bonne volonté, cette union intime et profonde qui rapproche tous les membres de la famille dans une cordiale entente ; qui met au cœur des parents des sollicitudes pleines de fermeté et de tendresse, au cœur des enfants une obéissance pleine de respect et d'amour ; cette paix d'un si grand prix, qui nous la donnera ? qui la préservera de toute altération ? qui la rétablira si elle vient à se troubler ? qui ? le Sacré-Cœur de Jésus.

Un triple désaccord menace la paix des familles : désaccord des caractères, désaccord des cœurs ou des sentiments, désaccord des convictions ou des croyances.

1° Désaccord des caractères : ils ne sympathisent pas, ne s'adaptent pas l'un à l'autre, ne se touchent que par leurs épines ou ne se rapprochent que pour se froisser. Il appartient au Sacré-Cœur de polir ces rudesses de caractère, d'adoucir ces aspérités, d'émousser la pointe de ces épines ? Il est doux, il est humble, et le triomphe de sa grâce n'est-il pas de faire les cœurs à son image et ressemblance? Il inspire l'humilité qui se contente de tout et ne prétend à rien ; il met à la place de ces vivacités d'humeur la mansuétude, de cette irritabilité, la patience, de ces froissements, le pardon. Bientôt une seule émulation subsiste, celle d'un dévouement plus grand dans une charité parfaite.

2° Le second désaccord, celui des cœurs est plus profond. Il n'est pas rare de trouver dans une famille des cœurs condamnés à vivre ensemble sous le même toit, au même foyer, qui ne s'aiment pas ou qui ne s'aiment plus? C'est une suite trop ordinaire de ces alliances où tout le reste est assorti, la naissance, la fortune, non les cœurs. Il arrive aussi qu'on s'est aimé un jour ; mais bientôt la jalousie et l'inconduite ont éteint cette affection qui se disait sincère, l'estime périt, avec elle l'amour : et sur leurs ruines s'installe le mépris ou l'indifférence. Ces cœurs ennemis pourront-ils s'aimer encore, ces ardeurs éteintes se rallumer ? ô Cœur de Jésus, c'est votre triomphe ; vous êtes le foyer divin de toute charité, et quiconque s'approche de ce foyer en prend la température ; l'inimitié s'apaise, l'indignation se calme, on se supporte; la charité plaide les circonstances atténuantes, et son œil découvre des points de vue d'où les choses apparaissent sous un nouveau jour ; les torts qu'on se reconnaît adoucissent l'amertume des procédés que l'un

reproche à l'autre ; on a moins de répugnance à pardonner quand soi-même on a besoin de pardon !

Avec le pardon renaissent la bienveillance et les égards mutuels, et si l'amour ne revient pas dans les cœurs qu'il a une fois quittés, le dévouement prend sa place,et la vie à deux retrouve encore des charmes; ces cœurs longtemps désunis se rapprochent, ils vivent en paix, le Cœur de Jésus les a touchés.

3° Souvent ce qui sépare, c'est le désaccord des âmes dans l'opposition des croyances. Il se rencontre dans ces mariages mixtes où l'homme et la femme n'entendent pas la religion de la même manière. La femme voudrait être pieuse, l'homme se contente d'être honnête envers ses semblables ; sans proscrire toute religion, il se dispense d'en user et n'en tolère la pratique auprès de lui qu'à dose modérée. Ce que sa compagne croit, il le nie ; ce qu'elle espère, il le méprise ; sa femme se confesse, lui au nom de la liberté de conscience voudrait lui choisir un confesseur ; il lui fait son examen et détermine le chiffre maximum de ses communions. Grande est cette épreuve pour la femme chrétienne ! Elle souffre à proportion qu'elle aime; son mari, cet autre elle-même, ce père de ses enfants est l'ennemi de Dieu ! la colère de Dieu est sur lui ! Déjà un abîme les sépare, l'abîme de son incrédulité, en attendant qu'un autre abîme les éloigne l'un de l'autre pour toujours, s'il meurt impénitent. Mais quoi ! ce cher infidèle, ne peut-elle pas le convertir ? Rien n'est perdu si le Cœur de Jésus est avec elle. Il l'aide à se taire, à patienter, à supprimer toute récrimination blessante, à rendre le bien pour le mal ; il lui inspire ce zèle ardent qui l'empêche de s'adapter peu à peu à la situation et d'en prendre son parti ; elle veut la conversion de cette âme, elle l'aura, coûte que coûte ; elle

y met discrétion et prudence, elle y met une persévérance que rien ne déconcerte, pas même l'apparente inutilité de ses efforts. Elle cherche des alliés, ce sont les pauvres qu'elle assiste, les Anges gardiens, la Vierge Immaculée refuge du pécheur ; elle trouve un appui dans la prière, les sacrements, le sacrifice. Si tardive qu'elle paraisse, la victoire est infaillible. Un jour arrivera où le mari, admirateur longtemps muet de tant de patience et de vertus, voudra faire avec elle la même prière, aller à la Messe avec elle, se confesser au même prêtre et recevoir son Dieu. Ce jour là, ils se relèveront de la sainte table plus unis qu'au premier jour, et ne formant plus qu'un cœur et qu'une âme dans le Sacré-Cœur.

UN AMI DU SACRÉ-CŒUR.

LE PÈRE PIERRE RONSIN, S. J.

1771—1846.

Voici un homme que l'ignorance et l'impiété de ses contemporains ont livré à tous les outrages, un homme que l'esprit de parti a fait passer pour un prodige d'ambition et d'hypocrisie ; et cependant qu'a-t-il fait ? il a passé en faisant le bien, il a travaillé toute sa vie au salut des âmes ; il a propagé les deux dévotions qui sauveront le monde s'il veut être sauvé : la dévotion au Sacré-Cœur et la dévotion à la Sainte Vierge. Mais il était prêtre et Jésuite : c'en était assez pour qu'il fût réputé capable de tous les crimes. Ce calomnié, c'est le Père Pierre Ronsin. Nous pourrions considérer

en lui le Directeur de la grande Congrégation de la Sainte Vierge à Paris, sous la Restauration, le fondateur de la Congrégation des Oiseaux, mais nous n'étudierons que l'ami, l'apôtre du Sacré-Cœur.

Le Père Pierre Ronsin, né en 1771 à Soissons, appartenait à une famille honnête mais peu favorisée des biens de la fortune. Il faisait avec succès ses études dans sa ville natale, quand la révolution vint en interrompre le cours. Dieu lui fit alors la grâce de l'attirer à son amour et Pierre n'eut plus d'autre désir que de se donner tout à lui. La paix ayant été rendue à l'Église, il reçut l'onction sacerdotale le 16 juillet 1801. Déjà le Cœur de Jésus avait pris son cœur. Ronsin était entré dans la Confrérie du Sacré-Cœur établie à Soissons, et dès lors, selon les expressions qu'il a laissées lui-même dans son Testament spirituel, il n'avait plus pensé qu'à faire connaître, aimer et glorifier le Sacré-Cœur par tous les moyens en son pouvoir. Mais son zèle s'accrut encore, lorsqu'ayant été admis dans la Société des Pères de la Foi en 1803, il se fut, sous l'impulsion du Père Varin, consacré plus spécialement au Sacré-Cœur pour en être à jamais le disciple, l'apôtre et la victime. En 1808, la Société des Pères de la Foi ayant été dispersée, le Père Ronsin se retira à Soissons où il remplit pendant six ans avec succès les fonctions de vicaire à la cathédrale. Il s'y trouvait encore en 1814 pendant le troisième siège de cette ville par les alliés ; c'est alors que survint un incident qui l'enchaîna plus étroitement encore à la dévotion au Sacré-Cœur. La nuit du 24 au 25 mars, une grêle d'obus pleuvait sur la ville ; quelques Dames s'étaient enfermées avec Madame L... dans sa chambre à coucher où elles priaient avec ferveur. Vers minuit, la domestique de cette dame entre

dans sa chambre et l'engage à en sortir pour passer à la cuisine. On se rend à son avis. Dix minutes après, un obus enflammé perce le toit du grenier, roule et éclate dans la chambre avec un fracas terrible. Meubles, lits, fauteuils, volets, chambranle de marbre et chenets, tout vole en éclats à la réserve de deux beaux tableaux suspendus à la cheminée, représentant les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. « Je puis attester, « écrit le Père Ronsin, à la date du 4 mai suivant, « pour l'avoir vu de mes deux yeux, ainsi que nombre « d'autres personnes, entre autres Monseigneur et « M. le Curé, que les deux tableaux demeurèrent par- « faitement intacts au milieu de ce monceau de débris : « pas la moindre égratignure, la moindre tache ou « noircissure, pas même de poussière ; les verres « entiers tandis que toutes les vitres étaient en mille « pièces. Maintenant si on se rappelle que Madame L.. « a contribué plus que personne à la restauration du « culte de ces Sacrés-Cœurs, que peut-on en conclure, « sinon que ce culte est infiniment agréable à Dieu, « puisqu'il l'a témoigné par un événement dont les « circonstances, pour ne rien dire de trop, tiennent un « peu du miracle. Publiez ceci à la gloire de l'adorable « Cœur de Jésus et du tout aimable Cœur de son Imma- « culée Mère, et conservez ma lettre pour perpétuer le « souvenir de ce prodige. »

Sur ces entrefaites, la Compagnie de Jésus ayant été rétablie en France, le Père Ronsin y fut reçu le 23 juillet 1814 par le Père de Clorivières sous la conduite duquel il fit son noviciat. Il était encore novice lorsqu'on le chargea de diriger à Paris la Congrégation des hommes fondée par le Père Delpuits. Il remplit cette charge à la satisfaction de tous ; mais ces succès eux-mêmes lui valurent les honneurs de la persécution.

Les ennemis de la religion firent passer la Congrégation pour une association politique ; on essaya de rendre le Père Ronsin ridicule, ce fut un déchaînement inoui de mensonges, de pamphlets, de caricatures ; il fallut céder à l'orage, et en 1818 le Père cessa de diriger la Congrégation des Messieurs. Celle des Oiseaux lui restait, c'était son œuvre ; c'était lui qui l'avait organisée, affiliée à la Prima-Primaria de Rome, et pénétrée de l'esprit qui la distingue ; lui qui avait déposé dans les sept Élues de la première heure, ces semences de zèle et de piété, cet amour des Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie qui ont porté de si beaux fruits. Mais la haine qui s'attachait au nom du Père Ronsin vint le frapper jusque dans l'ombre et le silence où il se renfermait. Ses Supérieurs jugèrent à propos de l'éloigner de la capitale et le Père partit pour Toulouse où il passa les treize dernières années de son existence.

Pendant ces vicissitudes et ces déplacements, il ne perdit jamais de vue la grande œuvre de sa vie, la diffusion de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. On aurait dit qu'il avait adopté pour sa devise la parole de saint Paul : *Oportet illum regnare ;* il faut qu'Il règne! Le Sacré-Cœur était non seulement sa dévotion favorite, sa lumière et la consolation de sa vie ; mais c'était aussi l'aimant avec lequel il attirait les âmes. Le Sacré-Cœur était le texte de ses exhortations privées et publiques, son rempart et son armure. La faim et la soif de la gloire du Sacré-Cœur le consumaient. On sentait qu'il avait une mission spéciale pour l'extension de cette dévotion, surtout pour obtenir la consécration de la France au Sacré-Cœur. Il gardait dans son âme cette invincible espérance que la France sera un jour consacrée au Cœur de Jésus,

que ce Cœur adorable régnera sur Elle ; et les confidences, que lui faisait aux Oiseaux la Mère Marie de Jésus dont nous parlerons plus loin, le confirmèrent encore dans cette douce persuasion. Quelle n'eût pas été sa joie s'il lui avait été donné de voir ce dont nous sommes les heureux témoins ? tous les diocèses de France consacrés au Sacré-Cœur, et les pèlerinages de Paray, et l'*Exvoto* monumental qu'élèvent sur les hauteurs de Montmartre les mains et les aumônes de la France. Il n'a pas vu ce triomphe qui en promet de plus merveilleux encore, mais il l'a préparé.

Tous les moyens de propagande qui popularisent une dévotion, il les employait : associations, médailles et images, livrets et feuilles volantes, neuvaines et quarantaines avec indication de prières, de jeûnes, de communions ; tout ce que peut imaginer le zèle le plus actif et le plus fécond. Il composa aussi un opuscule intitulé : *Instruction abrégée sur la dévotion au Sacré Cœur de Jesus*, dont il s'est fait une multitude d'éditions Le Père Ronsin, touchant à sa dernière heure, s'occupait encore des moyens de répandre cet ouvrage, et il eut la joie d'en faire tirer une édition de vingt mille exemplaires. Il excellait à communiquer aux âmes les ardeurs dont il était embrasé ; ses exhortations, ses lettres firent de la Congrégation des Enfants de Marie aux Oiseaux un vrai foyer d'apostolat. « Allez, « leur disait-il, mettez le feu aux âmes. » Et ces jeunes filles, qui appartenaient à toutes les provinces de France, portaient partout autour d'elles la dévotion dont elles étaient remplies. Elles obtenaient dans une multitude de paroisses l'institution du mois du Sacré-Cœur et la consécration d'un grand nombre de diocèses à ce Cœur adorable. Le Père leur avait recommandé de gagner de préférence à la sainte cause les âmes qui peuvent

en entraîner d'autres, les ecclésiastiques, les grands vicaires, et même si elles le pouvaient, avec respect et discrétion, des dignitaires placés plus haut encore. La pensée du fervent religieux avait été comprise. Ces Enfants de Marie mettaient à leur propagande bien-aimée tout l'entrain d'une âme pieuse et naïve, et peu accoutumées à pressentir les difficultés, elles se lançaient en vraies enfants perdues à la poursuite du but que le Père leur avait indiqué. Leur zèle fut heureux, le récit de leurs industries, de leurs courageuses démarches, de leurs succès, fournirait une page délicieuse à l'histoire contemporaine de l'apostolat dans le monde.

On pouvait craindre que le Père Ronsin une fois éloigné de Paris ne fût entravé dans ses œuvres de zèle ; il en arriva tout autrement. Toulouse ressentit bientôt son influence, et de plus en plus acquise à la cause du Sacré-Cœur, elle devint à son tour un centre dont l'influence s'étendait sur tout le Midi. Le confessionnal du bon Père fut bientôt assiégé, et c'est là qu'il tendait les filets auxquels se prennent les âmes ; là qu'il communiquait le feu dont il était consumé. Le Sacré-Cœur revenait dans toutes ses exhortations, et l'on sut bientôt dans Toulouse qu'il ne manquait jamais d'ajouter à la pénitence sacramentelle cette courte invocation : « Divin Cœur de Jésus, ayez « pitié de nous, Cœur immaculé de Marie, priez pour « nous. »

Mais le confessionnal était un théâtre trop restreint pour son zèle ; il avait recours à la correspondance et souvent ses lettres allaient rallumer le dévouement au Sacré-Cœur dans les âmes qui lui gardaient leur confiance. Il usait dans le même but de la bienveillance que lui témoignaient Nosseigneurs les Évêques ; il

obtint de la plupart la consécration de leurs diocèses au Sacré-Cœur. Ses succès de la veille, loin d'apaiser son ardeur, se changeaient en stimulants pour de nouvelles démarches, il croyait n'avoir rien fait tant qu'il lui restait encore quelque chose à faire. « Vraiment, « disait-il, quand on a commencé cette noble et sainte « entreprise, on ne peut plus s'arrêter ; on se sent « poussé, attiré, entraîné, enchaîné à l'œuvre. »

L'heure du repos et de la récompense arriva pourtant; le Père Ronsin sentit que ses forces s'en allaient et qu'il touchait au terme. Il n'en fut pas troublé, il avait foi dans le Sacré-Cœur. Cette confiance se soutint dans son agonie. Ne pouvant plus offrir ses travaux à celui qu'il avait tant aimé, il lui offrait ses souffrances. « Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux, de pouvoir trans- « former ses petites peines en mérites et ses maux en « biens en les offrant au Cœur de Jésus ! » Le bon Père rendit son âme à Dieu le 4 novembre 1846, dans la soixante-seizième année de son âge. Deux jours après sa mort, Mademoiselle Marie de la Fruglaye, depuis Mère Marie-Anne, sa fille spirituelle, eut la joie de le voir entrer dans la céleste patrie.

(Voir Notices historiques sur quelques membres des Pères du Sacré-Cœur, par le P. A, Guidée, S. J.)

PÈLERINAGE

ESPAGNE—ONA.

Nous avons dit l'hommage que les arts, les lettres et les sciences ont rendu au Sacré Cœur de Jésus dans

le concours national de Tarragone ; ce triomphe, si beau qu'il soit, s'efface encore devant celui que ne cesse d'offrir à Notre-Seigneur dans toute l'Espagne la piété populaire. Le vénérable père Bernard de Hoyos avait appris de Notre-Seigneur lui-même que l'Espagne serait hospitalière à la dévotion de son Cœur adorable : « Je « régnerai en Espagne, avait dit le bon Maître, d'une « façon toute privilégiée. » Cette prophétie est en voie de s'accomplir, le règne du Sacré-Cœur est arrivé dans cette contrée, tous les jours il s'affermit, étend ses limites et acquiert de nouveaux sujets. Il suffit que le drapeau du Sacré-Cœur apparaisse quelque part pour que des milliers de disciples accourent se ranger sous son ombre tutélaire. Les promoteurs de ce mouvement sont les missionnaires, la plupart Jésuites, qui, se souvenant des promesses faites à la dévotion du Sacré-Cœur, parcourent les provinces et arborent partout son glorieux étendard. Nous voudrions les suivre de diocèse en diocèse, de paroisse en paroisse, et raconter leurs victoires ; mais c'est impossible : signalons du moins quelques traits.

A peine les missionnaires ont-ils prononcé le nom du Sacré-Cœur que l'enthousiasme éclate, et que des milliers de voix acclament ce divin Cœur ; les églises sont remplies, les confessionnaux et la Table sainte assiégés ; des processions s'organisent, les hommes, les jeunes gens y figurent en aussi grand nombre que les femmes, et leurs voix puissantes redisent avec entrain le cantique du Sacré-Cœur. Le respect humain ne paralyse pas les bonnes volontés. Les soldats du Sacré-Cœur portent fièrement et ostensiblement sa médaille sur la poitrine ; une consécration des familles au Cœur de Jésus couronne ces manifestations triomphantes. Mais il ne faut pas que cet enthousiasme

s'éteigne, tel qu'un feu de paille qui ne donne qu'un moment sa lumière et sa chaleur ; l'Apostolat de la Prière à tous les degrés ouvre ses cadres à ces généreux chrétiens, ils s'engagent à dire le Rosaire de l'Apostolat et à communier les premiers dimanches de chaque mois. Pénétrez dans les maisons, vous trouverez l'image de ce divin Cœur qui leur rappellera ces engagements, c'est devant elle qu'on fait la prière en famille et qu'on renouvelle chaque matin l'offrande de la journée en usage dans l'association.

Mais afin de donner une idée plus exacte des travaux des missionnaires et des procédés qu'ils emploient pour établir le règne du Sacré-Cœur, nous raconterons avec quelques détails ce qu'ils ont fait à Oña, province de Burgos. Là se trouve un antique monastère dont l'église monumentale renferme les tombes des premiers rois de Castille ; abandonné par les fils de saint Benoît, ce monastère était tombé en ruines ; les Jésuites sont venus les faire refleurir. Avant eux, des troupes anglaises et espagnoles avaient occupé le couvent à plusieurs reprises ; leur influence sur le village avait été on ne peut plus désastreuse. Les jeunes gens surtout vivaient comme des sauvages, sans aucun souci des lois de l'Église ; à chaque instant leurs lèvres vomissaient d'affreux blasphèmes. Ils profanaient les jours de fête par des danses obscènes, le scandale était partout, sans que les exhortations du pasteur et les menaces de l'alcade pussent en arrêter les progrès. Les choses en étaient là à l'arrivée des Jésuites. Ils prirent le temps d'observer, de se rendre compte du mal ; enfin au bout de quatre mois un Père rencontre un des jeunes gens que nous avons dépeints, et lui demande pourquoi dans le village on ne forme pas de chœur de chant ; il offre ses services auprès du R. P. Provincial

alors à Oña, et celui-ci accorde une salle où l'on pourra se réunir trois fois par semaine pour apprendre à chanter et, de plus, à lire, à écrire et à compter. Huit jours après, tous les jeunes gens du village, un seul excepté, inauguraient, au nombre de cinquante, leurs réunions littéraires et musicales sous la direction de deux pères. Les classes ont lieu trois fois par semaine, de huit heures à neuf heures du soir. Elles sont suspendues pendant l'été à cause des travaux de la saison. On plaça cette nouvelle Congrégation sous le patronage du Sacré-Cœur, et, pour lui conserver son caractère spécial, on lui donna le nom d'Académie du Sacré-Cœur de Jésus. Dès ce jour, la transformation commença à s'opérer, car le catéchisme et les devoirs de la religion n'étaient pas oubliés dans cette Académie.

Un jour, le Directeur dit : « Nous allons dès demain « entreprendre l'extirpation du blasphème ; il faut « qu'avant un mois il n'en soit plus question parmi « vous. — C'est impossible, lui est-il répondu, l'habitude « est trop invétérée. » Sans se troubler, le Père leur « indique la méthode de l'examen particulier. — « En « vous habillant, vous prendrez la résolution de ne point « blasphémer une seule fois dans le courant de la jour- « née, et si ce malheur vous arrive, vous ferez ce que je « vais vous indiquer : chaque fois qu'un blasphème vous « échappera, vous prendrez un petit caillou et le mettrez « dans la poche droite de votre habit, et vous renouvel- « lerez votre résolution. A midi, vous compterez les « cailloux et les mettrez dans la poche gauche pour dis- « tinguer les fautes du matin de celles du soir. Le soir, « vous mettrez, comme le matin, dans la poche droite « autant de cailloux que de fautes. » Tous approuvèrent, et la réforme commença ; mais, pour faciliter la correction en évitant le respect humain, il fallait que per-

sonne ne pût connaître les fautes du voisin. Le Père faisait donc le tour des rangs avec un grand sac noir, et tous, lui le premier, mettaient la main dans le sac. Ceux qui avaient des cailloux à déposer les y déposaient, les autres plongeaient aussi la main jusqu'au fond pour que les coupables ne soient pas connus. On faisait l'addition, une pénitence commune, comme la récitation d'un *Ave Maria*, était imposée à tous ; en peu de temps, les blasphèmes avaient entièrement disparu. On parvint aussi à substituer les danses inoffensives aux danses immodestes, grâce au concours des jeunes gens de l'*Académie*.

Ainsi préparée, la célébration de la fête du Sacré-Cœur ne pouvait être que fructueuse. Vingt des villages environnants accoururent à Oña. Dès le matin du 17 juin, veille de la fête, on commença les confessions, qui ne se terminèrent que le lendemain 18, vers une heure du soir. Les confessionnaux ne suffisant pas, il fallut en fabriquer. Les deux églises, les sacristies, le presbytère, étaient remplis de confesseurs et de pénitents. Bientôt on dut improviser encore d'autres confessionnaux et même se contenter d'un voile suspendu entre le confesseur et le pénitent. Le nombre des confessions dépassa deux mille ; la plupart furent des confessions d'hommes, et un grand nombre d'entre elles des confessions générales de toute la vie.

Le jour de la solennité, dès trois heures et demie, les cloches se mettent en branle, des bombes aussi bruyantes qu'inoffensives réveillent les échos endormis. Aussitôt commence le *Rosario de la Aurora*, chant matinal qui, porté par tous les jeunes gens dans tous les quartiers du village, met sur pied tous les habitants et les conduit à l'église. A sept heures, Messe de communion pour l'Académie ; elle se ter-

mine par un hymne magnifique au Sacré-Cœur. Immédiatement après, Messe de communion pour les hommes qui portent tous au cou leur médaille du Sacré-Cœur. Vient ensuite la communion pour les enfants de Marie et enfin la commuion générale. A neuf heures et demie, la foule sort de l'église en procession ; en tête marche le conseil muinipal avec l'alcade, puis les enfants portant devant eux une grande croix ; après eux, les jeunes gens précédés d'une bannière en soie blanche, sur laquelle est brodée l'image du Sacré-Cœur. Enfin après le curé se pressent les jeunes filles, les femmes, la foule.

La procession terminée, le R. P. Recteur chanta la grand'messe à dix heures et demie ; elle fut exécutée par les scolastiques avec une merveilleuse perfection.

Les communions dépassèrent, comme les confessions, le nombre de deux mille ; un bureau avait été installé dans l'église pour recevoir les agrégations. Une suite non interrompue de personnes vint se faire inscrire. A deux heures et demie eut lieu dans l'église et dans le cloître ce qu'on appelle en Espagne la visite des autels ou procession du Saint-Sacrement ; quatre reposoirs avaient été dressés, et quatre fois Notre-Seigneur bénit la foule. Enfin un salut solennel clôtura cette journée. Après la consécration au divin Cœur de Jésus et la bénédiction, les jeunes gens entonnèrent de nouveau leur magnifique cantique :

Corazon de Jesus amado
Corazon de Jesus redentor...

et la foule se retira heureuse, fière et plus chrétienne.

Ces fêtes se multiplient de province en province ; avec elles la foi se réveille, le sentiment catholique

reprend sa vigueur. Bientôt l'Espagne sera vraiment le royaume du Sacré-Cœur.

PRATIQUE

Prier pour les religieux dispersés.

PRIÈRE : ASPIRATIONS AU SACRÉ-CŒUR

Cœur sacré de mon Père, animez-moi.
Cœur sacré de mon Roi, possédez-moi.
Cœur sacré de mon Maître, enseignez-moi.
Cœur sacré de mon Guide, conduisez-moi.
Cœur sacré de mon Médecin, guérissez-moi.
Cœur sacré de mon Juge, pardonnez-moi.
Cœur sacré de mon Rédempteur, sauvez-moi.
Cœur sacré de mon Dieu, soyez tout à moi
et moi tout à vous...

(*Extrait des Œuvres de Baudrand, S. J.*)

MAXIME

Laissez faire le Sacré Cœur de Jésus, il arrangera tout.

(*A. de Cardaveras, S. J.*)

INVOCATION

— Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie.

Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie.

Jésus, Marie, Joseph, que je meure paisiblement en votre sainte compagnie.

(300 *jours. d'indulg. Pie VII,* 28 *avril* 1807.)

Vingt-neuvième jour.

LES PROMESSES DU SACRÉ-CŒUR.

II

LES JOIES DU FOYER

Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.
Tout se convertit en bien pour les amis de Dieu.
(Rom. VIII, 28.)

I. Nous désignons sous ce titre les faveurs temporelles que le Sacré Cœur de Jésus promet à ses clients, telles que la santé, le succès dans les entreprises et l'espoir de se survivre dans leur postérité. Conçoit-on le bonheur sous le toit domestique sans la santé qui passe richesse ? Le conçoit-on sans la fortune, ou du moins sans cet honnête avoir qui répond aux nécessités du moment et rassure contre les soucis de l'avenir ? Enfin, eussiez-vous l'opulence, je vous plains, si près du foyer désert vous n'apercevez personne pour recueillir votre héritage en perpétuant l'honneur de votre nom. Ainsi santé, fortune et lignée, voilà les trois principaux éléments de la joie domestique. La dévotion au Sacré Cœur de Jésus nous les donne.

1° Elle donne la santé en préservant des excès qui trop souvent sont les préludes avant-coureurs de la maladie; mais celle-ci vient-elle inopinément nous surprendre, le Sacré-Cœur rend inoffensives ses atteintes. Il envoie aux maîtres dans l'art de guérir l'inspiration qui triomphe du mal, il leur suggère l'idée du remède efficace qui arrête ses progrès. C'est le médecin qui nous soigne et le Sacré-Cœur qui nous guérit.

2° Le Sacré-Cœur donne aussi la fortune, et comment ? Êtes-vous dans une médiocrité voisine de l'indigence, il met en vous la volonté de parvenir, l'énergie du caractère et la sûreté du coup d'œil, il vous inspire avec une courageuse initiative le discernement qui saisit les opportunités, il ménage sous vos pas ces chances heureuses que le monde nomme le hasard et que nous appelons une attention de la Providence. Êtes-vous arrivé à la fortune, ou l'avez-vous reçue en héritage, le Sacré-Cœur vous préserve des périls d'une spéculation ruineuse et garantit à vos entreprises des profits rémunérateurs. Cette intervention de la Providence qui fait aux amis du Sacré-Cœur une large part dans les biens de la vie est loin de nous trouver indifférent, nous souhaitons ardemment que la fortune ne soit pas le monopole exclusif des ennemis de Dieu, mais qu'elle devienne le partage de ceux qui savent en bien user.

3° Enfin le Sacré-Cœur sait remplir le berceau longtemps vide. Oui, vous aurez cette bénédiction appréciée dans les familles chrétiennes. Vous verrez vos fils et vos filles se grouper autour de vous comme les fleurs d'un parterre. Si l'une d'elles s'incline sur sa tige et périt, une autre fleur s'élève et s'épanouit à la place de la première, le parterre n'est jamais dépeuplé. Telles sont, ô Jésus, les promesses que vous faites à

vos amis, et l'expérience atteste que ces promesses ne sont pas vaines.

II. Et pourtant que d'amis du Sacré-Cœur n'ont pas joui de la santé promise! que d'autres languissent dans la médiocrité ou l'indigence, ou vieillissent dans un triste isolement ! Nous nous inclinons devant ces faits, et fussions-nous hors d'état de les concilier avec les divines promesses, nous n'en croirions pas moins à la parole du Maître, il sait ce qu'il dit. En promettant de nous rendre heureux, il sait ce qu'il faut mettre dans nos âmes pour y mettre le bonheur. Mais est-il donc impossible de concilier ces contradictions apparentes ?

On dit : cette famille vouée au Sacré-Cœur n'est pas heureuse ; je réponds : savez-vous si des iniquités non expiées encore ne font pas obstacle à sa félicité ? savez-vous si le péché, ce ver rongeur de nos prospérités, n'a pas piqué au cœur l'arbre majestueux qui abritait nos rêves et nos espérances? Il y a des fortunes mal assises parce qu'elles sont mal acquises. De plus, était-il avantageux à ces heureux de la veille de conserver une santé sans reproche et une félicité immuable ? Le ciel est peuplé d'âmes qui doivent à la maladie, à l'écroulement de leur fortune le bonheur qu'elles possèdent aujourd'hui. Elles ont dû pour arriver au Thabor passer par le Calvaire. Le chemin de la Croix est la voie la plus droite pour arriver à la gloire. La duchesse de Borgia était gravement malade, et François de Borgia, son mari, priait instamment pour la guérir. Telle était la puissance de sa prière que le progrès du mal était suspendu ; la duchesse ne pouvait mourir. Enfin François tire de son cœur un de ces cris auxquels le Cœur de Jésus ne résiste pas : « Je veux, ô « mon Dieu, la santé de la duchesse. » Soudain, une

voix sortie du tabernacle lui dit : « François, tu le veux, « tu l'auras ; mais je t'avertis, cela n'est avantageux ni « pour elle ni pour toi. » A ces mots, le saint laisse retomber ses bras qu'il tenait levés vers le ciel, et rétractant sa prière : « Comme vous voulez, Seigneur, « non pas comme je veux. » Il cesse de prier, et la mort ne trouvant plus d'obstacle emporte sa victime pour la couronner. La duchesse mourait en prédestinée, et lui, François, délivré de ses liens aimés, s'engageait résolument dans cette vie de sacrifices qui le conduisit jusqu'à l'héroïsme de la plus haute sainteté.

Et moi, je dirai à cette mère qui pleure son enfant : qui sait ce que l'avenir lui aurait réservé ? » Mère, con- « sole-toi, ton enfant est au ciel. » Je dirai à ce négociant qui tombe du bien-être dans une médiocrité nécessiteuse : « Les richesses sont des épreuves qui entrave- « ront le libre essor de votre bonne volonté, les préoc- « cupations de la vie paralyseront vos progrès dans le « bien, Jésus veut que vous lui restiez fidèle, il ne per- « met au malheur de vous toucher que pour le bien de « votre âme, elle avant tout. »

Oui, l'âme avant tout; c'est la divine politique du Sacré-Cœur ; comme lui, voyons et pesons tout en vue du ciel; disons avec saint Louis de Gonzague : « qu'est- « ce que cela pour me conduire à la vie éternelle ?... » Nous l'ignorons, Jésus le sait, ayons confiance en lui, comme les passagers dans leur pilote, tenant pour assuré qu'il les conduira au port. Il nous est arrivé une fois que, voguant sur les flots du Morbihan quand la mer était haute, nous nous étonnions de la direction qu'imprimait à la barque le matelot qui la guidait et des mille circuits qu'il lui faisait décrire; mais bientôt la mer se mit à baisser, çà et là se dressèrent des pointes de rochers contre lesquels notre frêle embar-

cation se serait brisée en les heurtant. Le pilote avait dû, pour les éviter, suivre les sinuosités du chenal. Jésus est le divin Pilote ; les biens de ce monde sont les écueils ; en nous en éloignant il nous a préservés du naufrage.

Enfin, n'oublions pas que les promesses du Sauveur ne changent pas essentiellement les conditions de la vie présente, et que cette terre est toujours une vallée de larmes où l'on n'avance qu'en pleurant. Jésus pourra nous tresser une couronne avec les biens d'ici-bas, mais il y laissera une épine. Nous plaindrons-nous d'une épreuve qui consacre notre ressemblance avec ce divin Chef? Disciples du crucifié, prétendons-nous être exonérés de toute souffrance ? Celle qu'il enverra aura passé par son Cœur avant d'arriver au vôtre, elle aura puisé dans ce divin contact l'onction qui l'adoucit et la rend salutaire. Ainsi transformée, est-elle encore un mal ? Que dis-je, elle est bonne, et Jésus ne se montre jamais plus efficacement notre ami, notre Père, qu'en nous ménageant la visite du malheur.

Sa parole est donc vraie, ce qu'il a promis, il le donne, à moins que son amour n'y substitue des biens meilleurs. A ces faveurs, il a mis une condition qui n'est pas onéreuse. Il accorde ces bénédictions aux familles qui lui offrent l'hommage de quelques prières, et dans lesquelles sera exposée l'image de son divin Cœur.

LE PÈRE MUARD OU MARIE-JEAN-BAPTISTE DU SACRÉ-CŒUR
1809-1854.

Le Père Muard, ancien Curé de Joux-la-Ville et de Saint-Martin d'Avallon, a fondé d'abord la maison des

Pères de Saint-Edme à Pontigny, puis les Bénédictins prêcheurs des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie à Notre-Dame de la Pierre-qui-Vire en Bourgogne.

I. Il naquit à Vireaux, diocèse de Sens, à 12 kilomètres environ de la ville de Tonnerre, le 24 avril 1809. Sa famille, peu favorisée du côté de la fortune, ne l'était guère davantage du côté de la religion ; sans avoir perdu la foi, elle en remplissait imparfaitement les devoirs. Heureusement son aïeule paternelle était sérieusement chrétienne. Souvent, elle prenait Jean-Baptiste sur ses genoux, lui faisait répéter avec ses prières, les doux noms de Jésus et de Marie, et lui inspirait l'amour de Dieu, l'horreur du blasphème et du mensonge. L'enfant mit à profit ces sages leçons ; son goût pour la piété se développa par la vue des cérémonies saintes et par de bonnes lectures ; il lui fut donné de servir le prêtre à l'autel. La prière venait en aide à son travail ; il fut égal en talents, en succès à tous ses condisciples, il les surpassa tous en vertu. Sa supériorité finit par les offusquer, ils lui devinrent hostiles, l'accablèrent souvent d'injures grossières et s'avisèrent de le dénoncer à ses parents. Ceux-ci voyaient avec peine leur fils *tourner à la dévotion*, ils craignaient qu'il n'approfondît trop les choses et que la tête ne vînt à lui tourner. Aussi, sa mère lui commanda souvent de faire comme ses camarades ; elle s'emporta même jusqu'à le frapper parce qu'il ne voulait pas travailler le dimanche. Jean-Baptiste supportait les mauvais traitements sans se plaindre et même sans pleurer, mais il ne voulut jamais consentir à offenser Dieu. Sa patience jeta un commencement de remords dans le cœur de sa mère ; un jour que la vénérable aïeule avait pris parti pour l'enfant et risqué auprès de sa belle fille des observations mêlées de repro-

ches, celle-ci, cédant à son amour-propre blessé, traita Jean-Baptiste avec plus de rigueur que jamais ; l'enfant ne se plaignit pas, il reçut les coups sans s'excuser. Cela fait, sa mère descend pour puiser de l'eau à la fontaine, mais déjà mécontente d'elle-même, honteuse de sa colère. Tout à coup, elle revient sur ses pas, remonte nu-pieds à sa chambre, voulant voir ce que faisait son fils après la scène où elle l'avait si fort maltraité. Elle entr'ouvre doucement la porte et le voit à genoux, les mains jointes, priant avec une ferveur inaccoutumée. Elle se retire, mais mille pensées se pressent dans son esprit, son cœur est agité de sentiments indéfinissables ; elle n'y tient plus ; et seule avec Jean-Baptiste, elle lui dit : « Voyons, sois franc, pourquoi ne veux-tu plus fré- « quenter tes camarades ? — Ma mère, c'est parce qu'ils « *jurent*, et le bon Dieu l'a défendu. — Alors, moi « qui jure aussi, tu ne dois guère m'aimer ? — Je vou- « drais bien que vous puissiez ne plus jurer : mais je « vous aime toujours, parce qu'un enfant doit aimer « Dieu par dessus toutes choses et ses parents après « Dieu. » Toute émue de ces réponses, elle ajouta : « Et que faisais-tu après avoir été corrigé, quand tu « étais à genoux au milieu de la chambre ? — Ma mère, « je priais pour vous afin que le bon Dieu vous par- « donne. » Heureuse mère, c'était là que Dieu l'attendait. Elle se retire pour cacher ses larmes. A partir de ce moment, elle ne persécutera plus son fils, elle marchera sur ses traces, elle ne travaillera plus le dimanche, elle assistera aux saints offices, elle ne blasphémera plus, elle avancera de vertus en vertus jusqu'à son dernier soupir ; elle supportera courageusement à son tour la persécution du mépris pour la pratique de la religion. Telle a été la première conquête de Jean-

Baptiste Muard, sa prière et ses vertus ont converti sa mère. Si les témoins de tant de perfection s'étaient demandé : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » On aurait pu répondre avec l'ange : « Il sera grand devant « le Seigneur, il ne boira pas de vin ni rien de ce qui « peut enivrer, il sera rempli du Saint-Esprit, il con- « vertira plusieurs des enfants de Dieu. »

II. Jean-Baptiste soutint l'honneur de ces beaux commencements. Il fit sa première communion comme un ange ; et se montra au petit séminaire l'émule de Louis de Gonzague. On admira plus tard au grand séminaire avec quelle ardeur constante il sut acquérir la double préparation que veut le sacerdoce, celle de la science et de la vertu, il se promit d'être un saint prêtre, il le fut.

Le 18 juin 1834, trois semaines après son ordination, on l'envoya comme Curé dans une paroisse redoutée de tous ses confrères, tant il semblait difficile d'y faire le bien et de s'y faire accepter. Mais déjà le bruit de ses vertus l'y avait devancé, il fut reçu avec enthousiasme, et un vieillard formula en style prophétique les pressentiments de tous en disant : « à la façon « dont j'entends sonner les cloches, je comprends que « c'est un saint qui nous arrive. » Il ne resta que quatre ans dans cette paroisse de Joux-la-Ville ; le 11 mai 1838, il fut contraint d'accepter celle de Saint-Martin d'Avallon. Là, comme à Joux, il passera en faisant le bien, mais il ne fera que passer. L'appel d'en haut commençait à se faire entendre, Dieu le voulait missionnaire et Père d'une société d'apôtres. Le vendredi 13 décembre 1839, il eut une vision pendant qu'il priait dans sa stalle à côté de l'autel : « Je me trouvai, dit-il, transporté « en esprit au milieu de l'autel, j'étais comme à genoux « et je vis, toujours en esprit, s'ouvrir le tabernacle, et

« Notre-Seigneur sortir à moitié et me faire une croix « sur le front avec l'index de la main droite. Un moment « après, il me fit avec le même doigt, une croix sur le « cœur ; enfin une croix sur la bouche. La croix sur le « front signifiait l'intelligence et l'intrépidité ; la croix « sur le cœur, l'amour de Dieu et le zèle que les mis- « sionnaires doivent avoir pour le salut des âmes ; la « croix sur la bouche, le don de la parole, c'est ce qui « me fut clairement démontré. Tout à coup je dis à « Notre-Seigneur : mais quelle garantie me donnez- « vous, Seigneur, de l'accomplissement de ce projet ? « — *Mon Cœur*, répond Jésus, et il me présenta son « *Cœur* hors du tabernacle; bientôt je sentis ce Cœur « divin toucher mon cœur, comme si mon Sauveur « l'eût approché du mien et l'eût réellement touché. Je « ne puis dire ce qui se passa alors dans mon âme, ce « fut un moment céleste et tout divin. » Cette faveur insigne et les bénédictions attachées à sa parole dans un essai tenté par son zèle au pays d'Avallon, achevèrent de le convaincre de sa vocation aux missions. Aussi *un Vendredi*, jour consacré au Sacré-Cœur, M. Muard, après bien des jeûnes et des prières, écrivit à son archevêque une lettre où parlaient toute son âme, tout son cœur. Mgr de Cosnac, vaincu par la force des motifs que M. Muard faisait valoir, répondit enfin : « ô « prêtre, que votre zèle est grand ! allez, et faites comme « Dieu vous l'inspirera. » M. Muard se mit à l'œuvre, et prit avec ses premiers compagnons le nom de *prêtres du Cœur de Jésus*. De merveilleux succès encouragèrent ses débuts : il triomphait des âmes les plus rebelles en les demandant au Sacré-Cœur. C'est encore à lui qu'il s'adressa pour trouver un berceau à sa société naissante. L'ancienne abbaye de Pontigny attirait le P. Muard par la grandeur de sa magnifique

église et par le prestige de ses souvenirs. On y venait autrefois en pèlerinage pour vénérer le corps le saint Edme conservé tout entier avec sa chair miraculeuse depuis plus de cinq cents ans.» Il nous faut Pontigny, « disait le P. Muard, adressons-nous au Sacré-Cœur, « pressons-le de terminer l'affaire,il faut forcer le Cœur « de Jésus de nous donner enfin Pontigny ». Il l'obtint avec des neuvaines au Sacré-Cœur et à saint Edme, dont il promettait de ressusciter le culte. Au mois de juillet 1843, il put prendre possession de ce qui restait de Pontigny.

Après avoir doté d'un berceau sa pieuse compagnie, il lui donna une règle, fruit de ses pénitences et de ses prières. Le succès vint encore rendre hommage à l'esprit qui l'inspirait ; de zélés collaborateurs s'étaient enrôlés sous le drapeau du vaillant apôtre, et des ruines de l'abbaye restaurée,s'échappaient comme d'une source féconde, des grâces de conversion pour les pauvres pécheurs. Les missions des Prêtres de Saint-Edme, c'était le nom que le peuple leur donnait, étaient bénies. Le P. Muard avait donc trouvé le lieu de son repos, ou plutôt un centre d'où il pourrait, en continuant sa vie de missionnaire, s'élancer pour ravir à l'enfer ses victimes et les ramener à Jésus-Christ. Il aurait pu le croire, mais il était le serviteur de Dieu avant tout, et Dieu n'avait pas dit son dernier mot.

Le 25 avril 1845, fête de saint Marc, *un Vendredi*, il revenait de Venouze à Pontigny, quand il eut tout à coup présente à son esprit la vue d'une société religieuse dont les membres se voueraient à la pénitence, à la prédication et à la prière ; ils auraient la pauvreté du Franciscain, le zèle du Dominicain, l'obéissance du Jésuite, ils seraient victimes et apôtres tout ensemble ; leur vie serait une perpétuelle protestation contre la cupidité, le luxe, le sensualisme du siècle.

La pensée de cette association nouvelle l'absorbe et l'obsède, en vain il veut s'y dérober et se démontrer à lui-même son impossibilité, une voix intérieure lui répond : « Pontigny est fondé, il vivra sous le manteau « de saint Edme ; il faut contre les vices du temps des « apôtres qui opposent aux grands scandales de grandes « réparations, aux grands outrages les grands sacrifices, « Dieu le veut. » Pour mieux se prémunir contre les illusions du zèle, il fit une retraite de quinze jours et après s'être plongé tout ce temps-là dans la pénitence, la réflexion et la prière, il en sortit décidé à tout oser, son élection était faite pour toujours. Le Sacré-Cœur qui l'inspirait écarta lui-même les obstacles, et toute liberté fut donnée au Père de suivre l'inspiration. Il part donc pour Rome et Subiaco ; accompagné d'un jeune prêtre et d'un laïque qui seront avec lui les pierres fondamentales du nouvel Institut. Ils font leur noviciat dans l'ermitage de Saint-Laurent voisin de Subiaco, et moins de six mois après leur départ de France, ils se retrouvent à Pontigny et le quittent pour toujours. La Providence qui guidait le Père Muard le conduisit à la Pierre-qui-Vire dans le Morvan, c'est là qu'il voulut placer le berceau de son Institut. Nous ne dirons pas les courses qu'il eut à faire avant de s'y fixer, mais il est une excursion que nous ne voudrions pas passer sous silence. Il lui fut donné de visiter le tombeau de la B. Marguerite-Marie au monastère de la Visitation de Paray, il pénétra même dans la clôture où le tombeau était renfermé (1849), il y goûta une des joies les plus pures de sa vie. Il vit tous les lieux sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur, parcourut le cloître, l'infirmerie, le jardin, la chapelle en suivant les traces de Marguerite. Il s'agenouilla et pleura longtemps près du tombeau de cette vénérable confidente de Jésus et

convint avec elle, qu'elle serait, après la sainte Vierge, la seconde Mère de son Institut. A partir de ce moment son amour pour le Sacré-Cœur parut grandir encore ; les progrès de cette aimable dévotion le faisaient tressaillir de joie, il concevait une affection particulière pour les âmes dévouées à ce divin Cœur.

Enfin le 2 juillet 1850, fête de la Visitation de la Sainte Vierge, les membres de la nouvelle famille Bénédictine au nombre de cinq, prirent possession de leur désert. Le nom sous lequel le Père Fondateur voulut qu'ils fussent connus dans le monde est celui de Bénédictins-Prêcheurs des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Le salut des âmes est la fin principale de cette Société. Le Bénédictin du Sacré-Cœur doit être avant tout apôtre par l'esprit, par le cœur, par le dévouement, par la parole et par la conduite. La charité, qu'il va puiser dans le Cœur de Jésus, rayonne sur son front, monte avec lui en chaire, anime sa parole et lui communique le feu qui l'embrase. Le Sacré Cœur de Jésus est son modèle, sa vie, sa respiration, son mouvement, sa force, il travaille à faire tout comme Lui, en Lui, par Lui.

Le 3 octobre 1850, le Père Fondateur fit profession et adopta le nom de Père Marie-Jean-Baptiste du Cœur de Jésus. Immédiatement après, ayant été proclamé supérieur par le délégué de Mgr l'Archevêque de Sens, il reçut les vœux de ses frères. La chapelle et le monastère furent aussi bénis le même jour. Nous n'étudierons pas là le bon Père dans ses missions aussi laborieuses que consolées ; nous ne le montrerons pas au milieu de ses novices qu'il forme aux austères vertus de son Ordre. Malgré l'abaissement des caractères, il reste encore ici-bas de nobles âmes sur lesquelles l'héroïsme du sacrifice exerce une attraction irrésis-

tible. Le Père Muard eut la joie de les voir en grand nombre dans son monastère. Avec quelle ardeur ne s'efforçait-il pas de les initier à toutes les vertus religieuses et de former en eux d'autres lui-même, je me trompe, d'autres copies vivantes, d'autres imitateurs de Jésus. Il se hâtait, car il ne lui restait que peu de temps pour travailler et souffrir. Avant de s'en aller au ciel, il eut la consolation d'ériger sur la Pierre-qui-Vire, une statue monumentale de la Très Sainte Vierge. Ce jour-là, quatre mille pèlerins peuplaient la solitude et le désert fleurissait ; c'était le 27 septembre 1853. Le R. Père Muard désirait aussi rendre un hommage tout semblable au Sacré-Cœur de son adorable Maître, il n'en eut pas le temps ; mais ses enfants recueillirent ce vœu de leur Père comme une dette d'honneur que leur piété filiale ne pouvait manquer d'acquitter (1863).

Cependant l'œuvre capitale du vénérable Père était fondée, et déjà il aspirait à développer ce germe béni, afin que, devenu un grand arbre, il couvrît de ses rameaux un espace aussi grand que l'immensité de ses désirs. Déjà il songeait à construire un monastère plus vaste et des maisons dépendantes ; mais l'heure de l'éternel repos en Dieu allait sonner pour lui. Le mercredi 14 juin, au retour d'une excursion apostolique, il fut pris d'une fièvre brûlante qui consuma ce qui lui restait de forces. Ses derniers moments furent dignes de sa vie, Il eut des heures de délire pendant lesquelles ses lèvres, n'étant plus gardées par son humilité, laissaient échapper tous les secrets de son cœur. Revenu à lui, il multipliait les actes de foi et de confiance, invoquait Marie et se recommandait au Cœur de Jésus qu'il avait tant aimé ; et pendant qu'autour de lui ses fils demandaient à Dieu de les prendre à sa place et de laisser encore leur Père ici-bas, le malade, ouvrant

les yeux, les tourna du côté du ciel : deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, il sourit, poussa un léger soupir et rendit son âme à Dieu. Ainsi mourut le 19 juin 1854, à sept heures trois quarts, le R. Père Jean-Baptiste du Sacré Cœur de Jésus; il était âgé de 45 ans un mois et 24 jours.

(*Voir la vie du R. P. Muard par l'abbé Brullée, 2e édition. Sens.* 1864.)

PÈLERINAGE

AMIENS (1866).

On sait les ravages causés par le choléra dans Amiens pendant les mois de juin et de juillet 1866 ; on sait l'affolement d'une partie de la population et le dévouement dont fit preuve avec les Sœurs de charité, le clergé tant séculier que régulier. Les Sœurs de la Visitation retenues par la règle dans l'enceinte du couvent, usèrent de tous les moyens dont elles pouvaient disposer, pour venir en aide à leurs malheureux compatriotes. En même temps que leurs aumônes allaient soulager les familles les plus nécessiteuses, leurs prières pénétraient jusqu'au trône de Dieu pour apaiser sa justice. Elles firent plus : elles se souvinrent de la Sœur Anne-Madeleine Rémusat et de la peste de Marseille en 1720. L'humble Sœur, obéissant à une céleste inspiration, avait confectionné et répandu dans cette grande ville des scapulaires du Sacré-Cœur qu'elle appelait des *sauvegardes*. La confiance des Marseillais dans ce signe d'alliance avec le divin Cœur ne fut pas vaine : ils furent sauvegardés.

Les Visitandines d'Amiens se mirent donc à fabri-

quer par milliers et par milliers des scapulaires du Sacré-Cœur portant cette fière devise : *Arrête, le Cœur de Jésus est là.* Les Sœurs tourières les répandirent dans toute la ville avec profusion ; et elles avaient soin de faire comprendre à leur nombreuse clientèle, que nulle part ce scapulaire n'était mieux à sa place que sur le cœur d'un ami de Dieu. Beaucoup se hâtèrent de purifier leur conscience afin de se rendre moins indignes de la précieuse sauvegarde. La diffusion de cet emblème ne fut pas sans influence sur la consécration de la ville au Sacré-Cœur. Peu à peu les cœurs des habitants se tournaient vers le Cœur de Jésus pour obtenir la délivrance ; aussi lorsque Mgr Boudinet, évêque d'Amiens, prit la résolution de se consacrer au Sacré-Cœur avec sa ville épiscopale et tout son diocèse, il trouva le peuple prêt à le suivre. La cérémonie était fixée au dimanche. Le matin de ce jour à jamais mémorable, on savait à peine dans la ville la grande nouvelle ; et le soir, bien avant l'heure indiquée, les rues voisines de la cathédrale ne suffisaient plus à donner passage à la foule qui allait se masser dans la vaste enceinte. A voir les rangs pressés de cette multitude, on se sentait ému ; on se demandait s'il était vrai que l'éloignement et la mort eussent fait tant de vides, si le passé n'était pas un rêve, ou le présent une résurrection. Mais alors, dans chaque rang, pourquoi tant de femmes en deuil, pourquoi sur toute l'assemblée cet air de tristesse calme et résigné sans doute, comme la foi, comme la prière, mais empreint d'une inexpugnable mélancolie.

A cinq heures, la procession sortant du chœur, descendit dans la grande nef. Revêtus de leurs habits sacerdotaux, et portant des cierges à la main, des prêtres en très grand nombre, précédaient le Très Saint-Sa-

crement. Réguliers et séculiers,Franciscains, Jésuites, curés, vicaires, aumôniers étaient là confondus et unis dans la prière comme ils l'avaient été dans l'action, se remplaçant ou se succédant au chevet des cholériques, pour les suprêmes bénédictions. Les Jésuites avaient relevé au plus périlleux des postes, à l'Hôtel-Dieu, un aumônier tombé d'épuisement après trois semaines de fatigues ; les Franciscains avaient mis leur dévouement austère au service de l'aumônier du cimetière de la Madeleine ; les Lazaristes prêtaient leur concours à leurs confrères de Sainte-Anne décimés par la maladie ou emportés par la mort. Tous ces religieux avaient droit à leur place dans ce cortège de pieuse supplication. On remarquait des vides dans les rangs du clergé des paroisses : ceux qui manquaient étaient morts ou malades, on pouvait lire sur les traits fatigués des autres, les traces d'un long dévouement. Monseigneur l'évêque d'Amiens marchait sous le dais portant le Très Saint-Sacrement auquel les messieurs des conférences de Saint-Vincent de Paul faisaient escorte, ayant comme le clergé, des cierges à la main. Impossible de retracer l'effet de cette pompe sacrée s'accomplissant au milieu de la foule prosternée,tandis que des milliers de voix faisaient retentir sous les voûtes les chants du repentir et de la réparation ; impossible de rendre le tableau saisissant de tous ces visages, pieusement tournés vers le Dieu de l'Eucharistie, et lui envoyant à travers leurs larmes le cri de la prière et l'accent de la supplication.« Non, non, disait ensuite un homme éloi-« gné jusque-là de toute pratique religieuse, je n'ai ja-« mais rien vu de semblable, malgré moi, je pleurais. »

La procession ayant achevé son parcours et tout le clergé s'étant rangé sur les degrés du chœur autour de l'autel où le Saint-Sacrement avait été déposé,

M. l'abbé Fallières, vicaire général, donna lecture de la lettre pastorale de Monseigneur pour la consécration de la ville et du diocèse d'Amiens au Sacré Cœur de Jésus. Après cette lecture et celle de l'amende honorable, le vénérable Prélat monta lui-même en chaire, et malgré une faiblesse évidente, suite nécessaire de ses récentes angoisses, il sut trouver dans son âme assez de force et de voix, pour se faire entendre de son immense auditoire. C'était une allocution touchante, épanchement sacré du cœur désolé mais confiant d'un Évêque, d'un Père, dans le cœur de ses enfants : car c'était bien cela, une famille, un Père, un deuil, une âme, un cœur. Mais où les larmes coulèrent avec plus d'abondance, où il y eut comme une explosion d'émotion jusque-là contenue, ce fut au moment où rappelant que le bon Pasteur donne sa vie pour son troupeau, le saint Évêque s'écria : « Oh ! oui, j'offre ma vie; « bien des fois, je l'ai offerte! Je serais si heureux que « mon offrande fût acceptée et mon peuple épargné ; « j'ai soixante ans, je suis vieux, mes forces m'aban- « donnent, elles ne répondent plus à l'ardeur qui me « presse et au zèle que j'ai pour vous. Oh ! pourquoi la « vie me serait-elle laissée ? Vivez, mes bien aimés « frères ; que Dieu prenne votre Évêque ! pour vous « sauver, il lui sera doux de mourir ! » On pleurait : et comment répondre autrement que par des larmes à de tels accents de charité !

C'est au milieu de cette émotion que Monseigneur prononça l'acte de consécration en ces termes : « Moi, « Jacques-Antoine, évêque d'Amiens, pénétré de dou- « leur à la vue de l'affliction de mon peuple d'Amiens, « souffrant de tous les coups qui le frappent depuis « bientôt deux mois, et que j'aurais souhaité détourner « au prix de ma propre vie ; désirant de toute mon

« âme épargner au reste de mon diocèse de semblables « malheurs et obtenir pour ma ville bien-aimée « d'Amiens un terme, ou du moins un allégement à « ses maux : humblement prosterné devant Dieu, en « présence de la très sainte Vierge Marie, des anges et « des saints, je consacre la ville et le diocèse d'Amiens, « je consacre mes prêtres et je me consacre moi-même « au Sacré Cœur de Jésus ! Qu'ainsi nous vienne en « aide, nous protège et nous délivre, ce Cœur divin, « source de miséricorde, auquel seront à jamais notre « adoration, notre reconnaissance et notre amour dans « le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il. »

Comme pour ratifier cette consécration solennelle, le peuple chanta trois fois *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis.* Alors tous les fidèles s'inclinèrent sous la bénédiction du Très Saint-Sacrement. On chanta encore trois fois *Parce Domine*, et ainsi se termina ce grand acte de foi et de pénitence, d'espérance et de piété, gravé dans tous les cœurs.

Le Sacré-Cœur montra une fois de plus qu'on ne l'invoque pas en vain. Déjà devant ces milliers de poitrines qui portaient comme un bouclier la sainte sauvegarde, le fléau avait suspendu ses progrès ; à partir de la consécration, il ne fit plus que de rares victimes, bientôt il cessa tout à fait, Amiens était délivré.

Une chapelle érigée dans la cathédrale et dédiée au Sacré Cœur de Jésus transmet aujourd'hui aux siècles à venir, la mémoire de la solennelle consécration des habitants d'Amiens, elle est l'*Exvoto* de leur reconnaissance.

(Voir l'Union et le Monde.)

PRATIQUE

S'examiner et rechercher sous quel aspect se retrouve en nous l'image du Sacré-Cœur.

PRIÈRE

ACTE D'AMOUR COMPOSÉ PAR LE P. MUARD.

Désirant vous aimer, ô mon Dieu, autant qu'il est possible à une faible créature, je veux que toutes mes pensées, mes désirs, tous mes sentiments, toutes mes aspirations, tous les battements de mon cœur, tous mes mouvements soient autant d'actes d'amour. Je veux que tous les caractères que je tracerai en écrivant, que tous les mots, toutes les lettres que je verrai en lisant, soient pour moi comme autant d'actes d'amour. Je voudrais pouvoir vous offrir tous les jours autant d'actes du plus fervent amour qu'il y a de grains de sable sur les rivages de la mer, qu'il y a de feuilles d'arbres dans la forêt, d'atômes dans l'air, qu'il y a d'êtres créés, et les multiplier à l'infini. Je vous offre, mon Dieu, pour suppléer à mon impuissance, tous les actes d'amour que font tous les anges et tous les saints qui sont au ciel et sur la terre, tous les actes d'amour de la très sainte Vierge, et par-dessus tout, les actes d'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour vous. O mon Dieu ! que ne puis-je vous aimer autant que vous le méritez ! Donnez-moi donc un cœur de Séraphin, ou plutôt mettez dans mon cœur l'amour de tous les Séraphins, l'amour de tous les Saints, l'amour de tous les cœurs, et augmentez-le sans cesse, afin que je vous aime, ô mon Dieu ! autant que je désire vous aimer.

MAXIME

Faire du bien à tous, et ne nuire à personne. (*Bienheureux Père de Matlaincourt.*)

INVOCATION

Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous.
(100 *j. d'indulg. Pie IX,* 10 *juin* 1867.)

Trentième jour.

PROMESSES DU SACRÉ-CŒUR.

III

LES JOIES DU ZÈLE.

Da mihi animas, cætera tolle tibi.
Donnez-moi des âmes, et prenez le reste pour vous.
(Gen. XVI, 21.)

« Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les pécheurs les plus endurcis. »

Par ces paroles, Notre-Seigneur promet au prêtre, au laïque qui le seconde dans les travaux de son apostolat, les bénédictions du zèle ; promesse magnifique qui, en rappelant au prêtre, au chrétien, quel qu'il soit, sa vocation d'apôtre, lui ménage les moyens de la remplir. C'est ainsi que Notre-Seigneur contente l'ambition sainte qu'il a lui-même allumée, ainsi qu'il désaltère la soif divine dont il excite les brûlantes ardeurs. Quel est le prêtre, quelle est l'âme pieuse qui, dans la ferveur de sa prière, ne se soit écrié : « *Da* « *mihi animas, cætera tolle tibi !* Donnez-moi des « âmes et prenez tout le reste pour vous ! » Oui, je

renonce à tout; à la gloire, au bien-être, à la vie longue, au bonheur ici bas, mais des âmes, ô mon Dieu, donnez-moi des âmes, j'en ai soif! — Le Cœur de Jésus les lui donnera.

Il lui communiquera le talent, le don spécial de parler aux âmes et de se faire écouter, le don de les convaincre et de les convertir. Il n'est pas accordé également à tous les ministres de la divine parole de convertir une âme. Tel porte la lumière sur ses lèvres, il dissipe les préjugés, il sait convaincre, il est apologiste distingué, controversiste éminent, le marteau de l'hérésie, le fléau des prédicants ; il les réduit au silence, il ne les convertit pas. C'était, si l'on en croit l'aveu de son humilité, le partage du cardinal du Perron. Il triomphait, en champ clos, des plus redoutables adversaires, il humiliait leur orgueil, mais sans leur faire dire : « je me rends. » La grâce,qui manquait peut-être au savant Cardinal, Dieu l'avait accordée à Monseigneur de Genève. François de Sales faisait plus que confondre ses antagonistes, il les amenait à se repentir et à faire abjuration de leurs erreurs. Le Cœur de Jésus avait touché les lèvres du saint Évêque, et sa parole persuasive ne montrait pas seulement la verité, elle la faisait aimer. C'est que la grâce qui touche le cœur de l'homme vient du Cœur de Dieu. L'homme a beau mettre dans sa parole ses pensées, sa logique, son éloquence, il lui manque encore quelque chose : c'est un mot qui est une lumière et une force, c'est une parole intime du Créateur à sa créature ; lui qui a fait le cœur de l'homme, il sait comment le toucher, il sait à quel moment il ne sera pas en garde contre les surprises de son amour ; il le connaît et il le prend par son faible. D'ailleurs n'a-t-il pas toujours des intelligences dans le cœur le plus rebelle ? Ce besoin de vérité qui tour-

mente même le pécheur le plus endurci, cette soif de bonheur, qui donc pourra les satisfaire, si ce n'est lui? Il est la vérité et le bonheur. Mais le Cœur de Jésus daigne associer ses zélateurs aux joies de la victoire, il leur communique le mot décisif qui déconcerte toute résistance, charme et convertit les cœurs.

Les récits contemporains attestent la puissance convertissante des apôtres du Sacré-Cœur. Il y a peu d'âmes qui résistent à leur parole et parviennent à éluder les industries de leur zèle. Les retours les plus inespérés, ils les obtiennent, les changements les plus impossibles, ils les opèrent ; les pages du Messager de l'Apostolat sont pleines de ces miracles de grâce. Ce ne sont pas seulement des pécheurs isolés qui cèdent à cette domination du Cœur de Jésus sur les âmes, on voit des paroisses entières se transformer en un moment ; quel est donc le charme qui les attire, la puissance qui les convertit ? Un prêtre dresse dans son église un autel, sur cet autel il érige solennellement une image du Sacré-Cœur devant laquelle il réunit quelques âmes pieuses ; c'en est assez, la température morale change, la glace se fond, l'indifférence fait place au repentir, et l'amour de ces convertis rend à Jésus tous ses droits. D'autres instituent la Confrérie du Sacré-Cœur ou organisent une Neuvaine ; les mêmes effets se produisent encore.

Il suffira souvent que la main d'un enfant ou celle d'un ami glisse sous le chevet d'un moribond une médaille ou cache dans ses vêtements une *sauvegarde* ou scapulaire du Sacré-Cœur ; bientôt ce pécheur sera touché, il demandera le prêtre, il se confessera et déclarera en pleurant que de tous les jours de sa vie ce jour est le plus beau. Oh ! l'hameçon puissant que cette médaille du Sacré-Cœur, le merveilleux aimant

que ce scapulaire ! Mais il y a d'autres industries non moins efficaces : vous pouvez, par exemple, faire brûler un peu d'huile devant une image du Sacré-Cœur dans la maison d'un indifférent ou d'un pécheur longtemps rebelle, et bientôt, vous le tenez. Laissez-moi vous en donner une preuve touchante.

Les Dames du Sacré-Cœur ont, dans leurs maisons d'Irlande, des congrégations de femmes mariées, appartenant à la classe pauvre. Le Directeur d'une de ces œuvres conseilla à ses associées de faire brûler, chacune dans son ménage, le premier vendredi du mois, une petite lampe devant l'image du Sacré-Cœur; elles le firent et obtinrent bien des grâces. L'une d'elles avait un mari violent et buveur, depuis longtemps éloigné de ses devoirs religieux. Elle vient trouver M^me^ B.,directrice de la Congrégation ; « chaque « samedi, dit-elle, son mari buvait tout ce qu'il avait « gagné, rentrait ivre à la maison et la battait ainsi « que ses filles, aussi avait-on peur du samedi.— Vous « n'avez donc pas votre lampe, dit M^me^ B. ? — Non, je « n'y ai pas pensé. — Ayez votre lampe, vous vous en « trouverez bien. » Mais on était au second vendredi, attendre le premier du mois suivant, c'était long. « Commençons tout de suite, » se dirent la mère et les filles. Elles achètent salière, mèche et huile, et le vendredi arrivé, allument la lampe devant une image du Sacré-Cœur. On prie toute la journée.

Le soir, le mari revient, aperçoit la lampe allumée : « qu'est-ce que cela, femme ? — Mais, répond-elle,c'est « l'image de notre bon Sauveur, j'ai fait brûler cette « lampe pour obtenir des grâces dans notre ménage.» Et l'ouvrier s'assied près du feu, silencieux,boudeur et regardant la lampe. Le lendemain, c'était samedi,le mauvais jour : on prie beaucoup. Le soir, l'ouvrier revient

ivre, mais, ô merveille, il ne bat personne. « Maman, « disent les deux filles, c'est le Sacré-Cœur, c'est la « lampe, nous recommencerons. » Le vendredi suivant, la lampe est allumée de meilleure heure, le père rentre et ne dit rien ; le samedi il n'était ivre qu'à demi, jette sur la table une bonne partie de son salaire et ne bat personne. L'espoir augmente parmi les femmes. Le troisième samedi, il met sur la table tout son salaire et dit : « femme, c'est pour toi , » il n'était pas ivre et ne battit personne.

La semaine suivante ramenait le premier vendredi ; cette fois la lampe brûle toute la journée, la mère et les filles font l'acte de consécration avec l'amende honorable et remercient le Sacré-Cœur, car déjà la joie renaissait au foyer. Le soir, l'Irlandais rentre le front soucieux et se promène à grands pas dans la chambre, tout à coup, il s'écrie : « Je ne sais ce qui me prend, j'ai « là sur le cœur quelque chose qui me gêne. Femme, « le croirais-tu, j'ai l'idée d'aller trouver le prêtre, oui, « j'ai cette bêtise-là. — Eh bien, veux-tu que nous fas- « sions cette bêtise ensemble ? » Deux jours après, mari et femme remplissaient leur devoir, le Cœur de Jésus était vainqueur. Le mari travaillant mieux, gagnant plus, dépensait moins ; la mère et les filles étaient aimées, respectées, et n'étaient plus battues. L'Irlandaise revint trouver Mme B. et lui raconta son histoire. Plus que jamais la lampe du premier vendredi fut nommée la lampe miraculeuse.

Et nous, n'avons-nous pas trop souvent désespéré de certaines conversions ? N'avons-nous pas renoncé au siège d'une âme en la déclarant imprenable ? C'est notre faute, nous avons oublié le Sacré-Cœur. Apprenons de la B. Marguerite-Marie que le zèle, pour être heureux, doit s'appuyer sur le Cœur de Jésus. Dans

une lettre à la Mère de Saumaise, elle explique l'insuccès d'une mission donnée par un Père jésuite de sa connaissance : « Que si ce bon Père s'était premièrement acquitté de ce qu'il avait promis au Sacré « Cœur de Jésus, lui, ce bon Maître aurait changé et « converti les cœurs de ces infidèles, par le plaisir qu'il « reçoit de se voir honoré dans son image ; mais puis- « qu'on préfère d'autres choses, quoique à sa gloire, à « celle de lui donner ce contentement, il endurcira le « cœur de ces infidèles, et les travaux (de ses mission- « naires) seront sans beaucoup de fruits. »

LE MARTYR DU SACRÉ-CŒUR
OU
GABRIEL GARCIA MORÉNO
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR (1875)

I. Voici comment Louis Veuillot en parle dans l'*Univers*, 28 septembre 1875 : « Moréno avait rempli tous les emplois au service de son pays : il avait été professeur, Recteur de l'Université, Directeur général en chef, Président ; il avait cumulé, le premier et jusqu'ici le seul, les fonctions de Président de la République et celles de Directeur, non pas honoraire, mais effectif et gratuit, de l'hôpital de Quito, réformé et meublé à ses frais ; il avait aussi joint à son titre de Président de la République, celui de membre de la Congrégation des pauvres, et il en remplissait les devoirs ; il s'était montré partout dur à lui-même, sobre, chaste : il n'avait pas accru sa fortune personnelle, il était économe des deniers publics, prodigue de ses biens, modeste, grand en toutes choses, investi de l'estime, de l'amour de son peuple. On venait de le réélire

pour la troisième fois à l'unanimité, l'heure du poignard était venue. »

En effet, Moréno avait trop de titres à la haine de la secte pour qu'elle lui fît grâce. Il était chrétien, chrétien complet et dans la vie privée et dans la vie publique. Dans la vie privée, il demandait son grand délassement à la prière. Dans sa maison, auprès de ses familiers, de sa garde, de ses domestiques, il faisait l'office d'un bon père de famille. Tous les jours la prière et le chapelet : tous les dimanches et fêtes la lecture spirituelle en commun ; souvent il la commentait suivant les besoins du moment. Il suppliait Dieu de lui dicter ce qu'il devait faire et de suppléer à son impuissance, ainsi trouvait-il la force de porter le fardeau de sa charge.

Dans la vie publique, il fut l'homme de Jésus-Christ. Pénétré des droits imprescriptibles de Notre-Seigneur, il sut les faire passer dans les lois et dans les mœurs ; grâce au courage, aux saintes audaces de sa foi, il parvint à établir le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la République de l'Équateur, et le XIX^e^ siècle vit ce merveilleux spectacle depuis longtemps banni de la politique d'ici bas, d'un pays qui se gouvernait d'après les lois de l'Évangile, où l'État faisait un Concordat tel que le Pape le voulait, reconnaissait les droits, les privilèges, les exemptions de la sainte Église, fondait des monastères, appelait des Congrégations enseignantes pour toutes les écoles, et payait le denier de Saint-Pierre. Et ce peuple, fidèle au service de Dieu, n'était pas malheureux. Sous l'administration de Moréno, la jeune République de l'Équateur a vécu son âge d'or, son gouvernement fut aussi tranquille que fécond. Conduit par cette main qui voulait être dans la main de Dieu, le peuple honorait et aimait

celui qui, l'ayant pris à l'état de peuplades dispersées et en guerre l'une contre l'autre, en dix années, sans lui ravir sa liberté ni le charger d'un impôt, lui donna une magistrature, une armée, une fortune publique, des écoles en abondance et, entre autres, une école polytechnique, des établissements scientifiques, des édifices, des routes, une agriculture, tous les biens et par surcroît, l'honneur qui surpasse tous les biens.

Pour rendre grâces à Celui de qui Garcia Moréno reconnaissait tenir toutes ces prospérités, il consacra sa chère République par un décret solennel.

« Le Sénat et la Chambre des Députés de l'Équateur, « réunis en Congrès : Considérant : 1° que le troisième « Concile provincial de Quito, par un décret spécial, a « consacré la République de l'Équateur au Très Sacré « Cœur de Jésus et l'a placée sous sa protection et sau- « vegarde ; 2° qu'il appartient au pouvoir législatif de « coopérer au nom de la nation, à un acte qui est très « conforme à ses sentiments d'éminent catholicisme et « qui est aussi le moyen le plus efficace de conserver « la foi et d'obtenir le bien être, le progrès de l'État, « décrètent :

« Art. I. La République de l'Équateur est consacrée « au Très Saint Cœur de Jésus qui en est proclamé le « le patron et le protecteur. Art. II. Est déclarée fête « nationale de première classe, la fête du Très Saint « Cœur de Jésus. Cette fête sera célébrée dans toutes « les Églises cathédrales de la République, par les « prélats diocésains avec toute la pompe possible. « Art. III. Il sera érigé dans toutes les cathédrales un « autel dédié au Cœur de Jésus, et à cette intention, le « gouvernement fera appel au zèle et à la piété des « évêques. Art. IV. Sur le fronton de chacun des autels « mentionnés dans l'article précédent, sera placé aux

« frais de l'État, une table de marbre sur laquelle sera « inscrit le présent décret. — Fait à Quito, capitale de « la République, le 8 octobre 1873. »

II. Garcia Moréno ne pouvait plus énergiquement affirmer sa foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, son dévouement à l'Église. Aussi la secte, dont il se déclarait l'ennemi, prononça son arrêt de mort. Le condamné ne s'effraya pas, il se savait voué au poignard. « N'im- « porte, j'aurai fait mon devoir ; si je meurs, Dieu ne « meurt pas. » Ne peut-on pas dire qu'il soupirait après le martyre? Dans une lettre au saint Père, écrite peu de jours avant sa mort, il lui disait : « Et quelle « immense félicité ce serait pour moi, si votre béné- « diction m'obtenait du ciel la grâce de verser mon « sang pour Celui qui, étant Dieu, a voulu verser le « sien pour nous sur la Croix ! »

Le 6 août, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, premier vendredi du mois, il fit la sainte Communion selon sa coutume. De retour chez lui, il termina son discours d'ouverture pour la séance du Congrès qui devait commencer le 10. A une heure, il se rendit au palais du gouvernement. Cet édifice n'est séparé que par la largeur d'une rue de la cathédrale où le Saint-Sacrement était exposé. Le martyr vint d'abord se prosterner devant le Maître souverain et fut bientôt absorbé dans une profonde prière. Enfin il se lève et sort, suivi d'un adjudant sans uniforme et sans armes. Sous le portique du palais, entre la seconde et la troisième colonne, les assassins étaient postés au nombre de cinq ; ils saluent avec politesse le président et montent l'escalier à sa suite. Au moment où Don Moréno arrivait au seuil du palais, Rayo, le chef des conjurés, le frappe à l'épaule d'un coup de poignard. Garcia se retourne, mais il reçoit un second coup sur

la tempe gauche, et comme il voulait tirer son revolver, un autre coup de poignard et une quadruple décharge le frappaient mortellement. Il chercha en vain à s'appuyer contre une colonne, les assassins le font rouler sur le pavé de la rue, et pendant que Rayo s'acharne sur sa victime, le martyr agonisant répète la grande parole de sa vie : « Dieu ne meurt pas ! » Alors seulement arrivent les soldats du poste qui se précipitent sur Rayo, le percent de leurs baïonnettes et lui enfoncent une balle dans le front; les autres s'étaient enfuis.

Le martyr, perdant le sang par dix-sept blessures, fut rapporté dans la cathédrale, à la chapelle de Notre-Dame des Sept Douleurs, objet de sa dévotion particulière. Le prêtre lui demanda s'il pardonnait à ses meurtriers, et le moribond inclina énergiquement la tête, ce fut le dernier mouvement. Il reçut l'absolution, l'Extrême-Onction, et à 3 heures, comme son bon Maître, il expirait.

On trouva sur la poitrine du martyr la seconde partie du discours qu'il devait prononcer à l'ouverture du Congrès. Le papier, déchiré par les balles, était maculé de sang; voici les dernières paroles : « Si j'ai « commis quelques fautes, j'en demande mille fois « pardon à tous mes concitoyens avec des larmes bien « sincères et avec la conscience que ces fautes ont du « moins été bien involontaires. Si, au contraire, vous « pensez que j'ai fait quelque bien, attribuez-le avant « tout à Dieu et à l'Immaculée Dispensatrice des « inépuisables trésors de sa miséricorde ; attribuez-le « au peuple, à l'armée, à tous ceux qui par leurs ser- « vices dans les différentes branches de l'administra- « tion m'ont soutenu dans l'accomplissement de mes « lourds devoirs. »

C'est seulement à la mort de Don Garcia Moréno que l'on vit combien il était aimé. Hommes, femmes et enfants pleuraient et sanglotaient en pleine rue. Toute la ville se mit en deuil, et trois jours durant, les maisons restèrent voilées de draperies funèbres. Le monde chrétien frémit d'horreur à la nouvelle de cet exécrable forfait. Pie IX en l'apprenant se sentit blessé au cœur, et il voulut honorer publiquement un fils si digne de lui. Le 22 septembre 1875, une cérémonie funèbre fut accomplie par ordre et aux frais du saint Père, dans l'église Sainte-Marie in-Traspontina, près du Vatican. L'assistance était considérable et choisie, le deuil était sur les visages et dans les cœurs, car Rome perdait un de ses plus héroïques défenseurs. Cependant la tristesse était mêlée d'espérance et l'on aimait à répéter le dernier mot du martyr : « *Dios no muere*, Dieu ne meurt pas. »

III. Les événements ne devaient pas tarder à rendre hommage à l'immortelle vitalité de la cause de Dieu. Pendant quelques années, les sectaires devenus maîtres, poursuivirent le cours de leurs violences ; ils empoisonnèrent l'archevêque, bannirent nombre de prêtres et d'amis de Moréno et se livrèrent à tous les genres d'atrocités. Mais le sang du juste devait être fécond. Les amis de Moréno sont remontés au pouvoir, et un autre lui-même, Caamano, nouvellement élu Président de la République, a voulu, dès la première heure, que nul ne se méprît sur ses sentiments ni sur ses intentions. La veille du jour où le nouveau gouvernement se proposait d'aller à la cathédrale pour jurer sur l'Évangile entre les mains de l'archevêque de ne rien entreprendre contre l'Église, Caamano va trouver la veuve de Garcia Moréno et lui demande pour la cérémonie du lendemain, l'écharpe

de son illustre époux. « Je tiens, dit-il, à ce qu'on me « regarde comme le successeur de sa politique. » — « Je ne vous la prête pas, Monsieur le Président, « répond la noble veuve, je vous la donne, nul plus « que vous n'est digne de la porter. » Et toute la ville de Quito a pu le voir se rendre à l'église, en tête du cortège officiel, ceint de l'écharpe de son glorieux prédécesseur.

Le premier décret du gouvernement intérimaire devenu définitif depuis le 1er février 1884 fut de voter l'érection d'un temple national au Sacré-Cœur. La première pierre en a été posée par le Président de la République.

Mais l'exécution de ce décret voulait, pour être obligatoire, l'approbation de l'Assemblée nationale. Celle-ci tint une séance mémorable dont voici quelques échos : « Messieurs, dit un député catholique, que prétendons-« nous en élevant ce temple national ? Nous voulons « proclamer à la face du monde entier, que l'Équateur « reconnaît Notre-Seigneur Jésus-Christ pour son Dieu « et pour son Roi, et qu'il lui reconnaît à lui-même, « comme au Roi des Rois, une souveraineté sociale sur « toutes les nations de la terre. Ce que nous désirons, « c'est que l'Assemblée de 1884 renouvelle sa consé-« cration primitive et qu'elle élève un monument dura-« ble qui rappelle aux générations futures que l'Équa-« teur est la République du Sacré-Cœur... Ce monu-« ment sera le rempart de notre pays ; jusqu'ici les « politiques ont bâti sur le sable, nous allons bâtir, « nous, sur la pierre fondamentale de toute civilisa-« tion. — Messieurs, l'isthme de Panama va s'ouvrir, « la civilisation européenne va déborder chez nous par « ce canal, élevons bien haut le flambeau de notre foi « pour illuminer de son éclat les eaux du Pacifique ;

« que la basilique du Sacré-Cœur élevée sur le som-
« met du Pichincha soit le phare qui éclaire nos
« Océans. »

A la suite d'un vote favorable, le Décret suivant parut au journal officiel de l'Équateur. — « Considérant :
« 1° qu'il est nécessaire de rendre des actions de grâces
« au Tout-Puissant pour les bienfaits qu'il a manifes-
« tement accordés à la nation surtout dans les derniers
« temps ; 2° que notre République ayant été consacrée
« au Sacré-Cœur, il convient d'élever un monument
« national qui soit un témoignage perpétuel de cette
« solennelle consécration et nous assure à jamais les
« bénédictions du ciel

« L'Assemblée décrète : Art. I. Nous approuvons le
« Décret du 23 juillet 1883, par lequel le gouverne-
« ment provisoire a décidé l'érection d'une Basilique
« nationale dédiée au Sacré Cœur de Jésus, et désigne
« l'emplacement qu'elle devra occuper. Art. II. Pour
« conduire à bonne fin cette œuvre, on prendra pen-
« dant les travaux, dans le trésor public, au départe-
« ment des dépenses présumées, une somme annuelle
« de douze mille pesos (environ soixante mille francs),
« que l'on fournira à raison de mille pesos par mois.
« Art. III. Le pouvoir exécutif est chargé de l'exécution
« dans laquelle il devra procéder d'accord avec l'auto-
« rité ecclésiastique. Art. IV. Pour la construction, on
« emploiera de préférence les matériaux du pays; quant
« aux sculptures et aux peintures, elles seront confiés
« à des artistes Équatoriens. »

Élève-toi donc, ô temple du Sacré-Cœur, élève-toi pour le salut des âmes, pour l'honneur de ton peuple et pour la prospérité de la sainte Église. Sois pour la nation qui a décrété ton érection, le rempart de son indépendance et le gardien de sa foi. Ce fut le vœu de

Garcia Moréno, il est mort et pourtant il vit, il intercède pour son peuple auprès du Dieu *qui ne meurt pas*.

PÈLERINAGE

LE SACRÉ-CŒUR AU CANADA.

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus fleurit dans la Nouvelle France : ne semble-t-il pas que Notre-Seigneur, en confiant à la France le berceau de la dévotion à son divin Cœur, étendait ses prédilections sur toutes les terres où l'on parlait sa langue et où flottait son drapeau ? Le Canada, longtemps arrosé du sang des missionnaires et des soldats de la France, est aujourd'hui encore si français par la langue et par le cœur, qu'il devait se montrer hospitalier à une dévotion qui lui est venue de la mère-patrie. Déjà la vénérable Marie de l'Incarnation avait légué à ses Ursulines Canadiennes cette dévotion si tendre au Cœur de Jésus dont son cœur était le vivant sanctuaire ; ses filles en avaient recueilli l'héritage, elles le gardaient comme un germe précieux qui n'attendait pour s'épanouir que l'excitation d'une bonne parole. Les Jésuites ne tardèrent pas à faire entendre la bonne nouvelle à Montréal et à Québec, et dès le commencement du XVIII^e^ siècle le Canada eut ses confréries du Sacré-Cœur.

De nos jours la dévotion au Sacré-Cœur par le moyen de l'Apostolat de la Prière, a pris une extension merveilleuse. Tous les diocèses du Canada se sont enrôlés dans la pieuse ligue du Cœur de Jésus, tous se sont consacrés à ce Cœur adorable. On voit surgir de tous côtés des chapelles, des églises placées sous le vocable du divin Cœur. Empruntons quelques traits au Messager

du Cœur de Jésus. Dans le diocèse de Saint-Germain, c'est le curé de la cathédrale qui témoigne de l'empressement de ses paroissiens à entrer dans la ligue de l'Apostolat (1879). Déjà deux mille personnes se pressaient au premier degré et s'engageaient à l'oblation quotidienne de leurs journées au Sacré-Cœur ; douze cents s'élevaient au deuxième degré, récitaient tous les jours la dizaine de chapelet de l'apostolat ; quatre-vingt-quatre personnes se succédaient toutes les heures devant le Saint-Sacrement depuis le dimanche matin jusqu'au samedi soir, de l'*Angelus* du matin à celui du soir. Enfin soixante personnes, parvenues au troisième degré, venaient deux à deux, chaque jour du mois, faire la communion réparatrice et consoler Notre-Seigneur des outrages que lui prodiguent les impies et les mauvais chrétiens. Ce que nous disons de la cathédrale, il faudrait le répéter équivalemment de toutes les paroisses du diocèse de Saint-Germain et des autres diocèses. Témoin la paroisse de l'Immaculée Conception des Trois-Rivières : sur six mille cinq cents communiants qu'elle renferme, l'Apostolat compte au premier degré cinq mille associés ; au second trois mille, au troisième douze cents.

Toutes les institutions, tous les usages de la mère-patrie s'implantent aisément au Canada ; la France a Paray et ses pèlerinages, le Canada aura ainsi son sanctuaire privilégié et ses pèlerinages. La Chapelle du Sacré-Cœur à Joliette aux Trois-Rivières, est en voie de devenir le Paray Canadien ; le divin Cœur semble en avoir fait son séjour de prédilection. De nombreuses faveurs ont déjà été obtenues dans cette pieuse chapelle où l'on ne peut entrer sans dire : c'est ici le sanctuaire de l'amour divin ; ici je veux apprendre de Jésus à être comme lui, doux et humble de cœur.

En 1884, un pèlerinage à Joliette fut organisé pour le 6 septembre aux Trois-Rivières, avec le bienveillant concours des membres des conférences de Saint-Vincent de Paul.

Les pèlerins se proposaient d'attester en face de l'indifférentisme et de l'impiété moderne, leur foi en Dieu et leur amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi voulurent-ils tous être revêtus de l'insigne de l'Apostolat ; ils portaient fièrement sur leur poitrine cet emblème de leur foi et de leur espérance dans le Cœur de Jésus. Ce signe de ralliement, qui a été le glorieux étendard de Loigny et de Patay, et qui est devenu en notre temps le drapeau des saintes âmes et des cœurs héroïques, la bannière du Sacré-Cœur marchait à leur tête et les protégeait.

L'année suivante (1885) à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur, les membres de la Ligue du Cœur de Jésus, qui tous avaient communié le matin furent invités par Monseigneur des Trois-Rivières, à faire un pèlerinage à Notre-Dame du Rosaire au cap de la Madeleine. A l'heure fixée, plus de douze cents hommes, portant l'insigne du Sacré-Cœur, quittèrent la cathédrale, et rangés en procession prirent à pied le chemin du cap. Ni le vent violent qui soufflait, ni la pluie qui tombait n'ont causé la moindre hésitation parmi ces chrétiens de tout âge qui entreprenaient une marche de plus de trois heures pour aller prier Notre-Dame du Saint Rosaire à l'intention de leur évêque vénéré. Le trajet se fit, aller et retour, au milieu du chant des hymnes et des cantiques, alternant avec la récitation du chapelet. Arrivés au Cap, ils trouvèrent l'église décorée de drapeaux, de banderoles et de verdure avec un goût exquis; l'autel ruisselait de lumières et une image du Sacré-Cœur ornée de guirlandes se

dressait à l'entrée du chœur comme pour accueillir les pèlerins. On pria longtemps : après une allocution éloquente et toute de circonstance, donnée par le curé du lieu, on chanta le salut du Saint-Sacrement. La cérémonie terminée, les pèlerins se remirent en route pour Trois-Rivières. Et au moment où, une heure et demie plus tard, ils arrivaient à la cathédrale, le ciel s'éclaircissait et les rayons du soleil perçaient les nuages comme un signe de bon augure.

Des faveurs qui tiennent du miracle encouragent la dévotion des Canadiens pour le Sacré-Cœur. Le matin du 19 juin 1880, l'employé qui doit sonner l'*Angelus*, vit en ouvrant l'église de Lanoraie, paroisse de Montréal, s'élever sur la petite chapelle d'hiver, une flamme d'une hauteur de deux pieds sur une étendue de cinq à six. Déjà une épaisse couche de fumée voilait la route du temple ; le feu s'était introduit dans les boiseries, avait brûlé une partie du plancher, et pénétré jusqu'à l'autel d'hiver. L'élément dévastateur avait encore consumé toutes les draperies et les linges d'une table qui dominait le maître autel et portait une petite statue du Sacré-Cœur sans que celle-ci fût aucunement atteinte. Bien plus, une lampe de cristal était, malgré une chaleur des plus intenses, demeurée intacte, et continuait de brûler encore. Le feu, selon toute apparence, avait dû se tenir aux pieds de cette statue, pendant dix heures ; c'est-à-dire depuis sept heures du soir, temps où ont lieu les exercices du mois du Sacré-Cœur, jusqu'à cinq heures du matin. Sa Grandeur, Monseigneur l'archevêque de Martianopolis, après avoir constaté sur les lieux l'évidence du prodige, obtint à Rome, de sa Sainteté Léon XIII, la permission de couronner la statue qui avait préservé de l'incendie l'église paroissiale de Lanoraie. La cérémonie eut lieu

un an après. Sa Grandeur Mgr Fabre, après avoir béni une magnifique couronne, en ceignit le front de la statue miraculeuse ; aussitôt les cloches firent entendre leurs joyeuses sonneries et une salve d'artillerie fit vibrer les airs comme pour saluer l'avènement du nouveau Roi. Le *Te Deum* fut entonné et la procession se mit en marche. Le *Foyer Canadien* auquel nous empruntons ce récit reproduit par le Pèlerin de Paray (mars 1883) ajoute : Pie IX assurait que le salut du monde était dans la dévotion au Sacré-Cœur ; espérons que notre amour pour le Cœur de celui qui doit sauver la société malade ira toujours en augmentant et donnera au Canada son Paray-le-Monial.

Il semble que le souhait exprimé par la feuille catholique soit en voie de s'accomplir ; la confiance au Sacré-Cœur s'accroît dans la Nouvelle France. On se souvient de la dernière révolte des sauvages du Nord-Ouest (1885) ; une expédition fut organisée contre eux. A cette occasion Mgr de Montréal bénit un drapeau qui devait être offert au soixante-cinquième bataillon à son retour de la campagne. Le drapeau resta exposé tout le mois dans l'église du Jésu afin d'attirer sur le bataillon la protection du Sacré-Cœur. Il est la copie exacte du fanion que les zouaves de Charette portèrent si vaillamment à Patay : d'un côté, le Sacré-Cœur avec ces mots : « *Advenial regnum tuum :* » de l'autre les armes du soixante-cinquième avec ces mots: «*Dieu et patrie.*» L'or, la soie, les plus belles broderies ornent ce noble étendard. Grande fut la joie des soldats Canadiens lorsqu'au retour de leur expédition victorieuse, ils reçurent dans ce fanion protecteur le témoignage des sympathies et du dévouement qui avaient appelé le secours du ciel sur leur héroïque entreprise.

Enfin les missions des sauvages n'échappent pas à la douce influence du Cœur de Jésus : les *Cris* et les *Montagnais* qui forment la mission de l'Ile à la Crosse (Canada) ont été consacrés au Sacré-Cœur et déjà les principes religieux s'enracinent dans ces âmes longtemps rebelles, les mœurs s'adoucissent et s'épurent. Presque tous ces sauvages s'honorent de porter le scapulaire du Sacré-Cœur et les chefs de famille possèdent tous une image en bois du Sacré-Cœur pendue aux perches de la loge. Puisse le divin Cœur renouveler ces sauvages et infuser dans ces races jusqu'ici condamnées à périr, un principe de jeunesse et de perpétuité.

PRATIQUE

Faire une communion en action de grâces de notre première communion et de toutes celles qui l'ont suivie.

PRIÈRE

PRIÈRE DE LA VÉNÉRABLE MARIE DE L'INCARNATION.

C'est par le Cœur de Jésus, ma voie, ma vérité et ma vie, que je m'approche de vous, ô mon Dieu ! Par ce divin Cœur, je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas ; je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas ; je vous reconnais pour tous les aveugles volontaires qui, par mépris, ne vous connaissent pas. Je veux, par ce divin Cœur, satisfaire au devoir de tous les mortels. Je fais en esprit le tour du monde pour chercher toutes les âmes rachetées du sang très précieux de mon divin Époux, afin de vous satisfaire pour toutes par ce divin Cœur. Je les embrasse pour vous les présenter par Lui ; et par Lui, je vous demande

leur conversion. Hé quoi ! mon Dieu, souffrirez-vous qu'elles ne connaissent pas mon Jésus, et qu'elles ne vivent pas pour Lui qui est mort pour tous. Vous voyez, ô divin Père, qu'elles ne vivent pas encore. Ah ! faites qu'elles vivent par ce divin Cœur !

MAXIME

Aime Dieu et va ton chemin. — *Devise des zouaves canadiens.*

INVOCATION

— Mon Jésus, miséricorde.

(100 *jours d'indulg.* — *Pie IX*, 23 *sept.* 1846.)

Trente et unième jour.

LE CŒUR DE JÉSUS ET LE PÉCHEUR MOURANT.

Morientium spes ultima, miserere nobis !
Suprême espérance des mourants, ayez pitié de nous !

Il y a dans la vie une heure décisive, celle qui met un terme à notre épreuve ici-bas et nous lance dans l'éternité. Elle sonne chaque jour pour une multitude d'âmes ; les calculs de la statistique évaluent à quatre-vingt mille par jour le nombre des personnes qui paraissent devant Dieu et dont le sort est fixé. Sur cette multitude, combien en est-il qui sont sauvées ? mystère ! Est-ce le plus grand nombre ? nous ne parlons pas des enfants morts avant l'âge de raison ; dans nos pays de baptême, ils sont sauvés, ces enfants que la mort vient cueillir comme de tendres fleurs encore parées de l'éclat de l'innocence baptismale. En pays d'infidélité, ils trouvent de l'autre côté de la tombe, un état de vie qui ne leur permet pas d'accuser la Providence ; mais les adultes que deviennent-ils ? Dans les contrées qui ne connaissent pas Jésus-Christ, on peut bien espérer du salut de ceux qui auront vécu dans la fidélité aux commandements de la loi naturelle ou se seront relevés

de leurs écarts par la contrition parfaite. Mais sur la masse effroyable de ceux qui ne croient pas, sur ces millions et ces millions de payens, ces privilégiés combien sont-ils? Dans nos contrées plus heureuses qui s'étendent à l'ombre de la croix, ils sont sauvés les adultes qui, toujours amis de Dieu, ont conservé la première innocence ou qui, après l'avoir perdue, l'ont reconquise par le repentir; tous ceux en un mot qui meurent dans l'amitié de Dieu. Mais ces pécheurs qui ont vécu loin des pratiques de la vie chrétienne, et se sont jusqu'au bout obstinés dans leur indifférence; ces retardataires que la mort a surpris dans la léthargie spirituelle où ils ont langui si longtemps, qu'en ferons-nous ? Et ceux qui, redoutant la faiblesse de la dernière heure et les obsessions qui les ramèneraient au devoir, ont organisé autour de leur demeure comme un cordon sanitaire d'interdiction et de menaces qui les préserve de la présence du prêtre et de toute influence chrétienne; ceux qui ont résisté visiblement à toutes les supplications des anges de vertu que Dieu avait placés auprès de leur lit de souffrance, ceux que n'ont pas émus les larmes d'une mère, d'une épouse, d'une fille bien aimée, où les mettrons-nous ? Que devons-nous penser de leur sort dans l'autre vie, du dernier moment qui l'aura fixé ? Ah ! nous n'en désespérons pas, non, nous ne les damnons pas : nous savons que la mort a ses secrets et la grâce ses mystères; nous savons que la volonté de l'homme a des retours inattendus, et que le dernier soupir d'un mourant peut être le gémissement tardif mais sincère d'un repentir qui le sauvera. Nous croyons que la Providence nous réserve bien des surprises, et, sur le seuil de l'autre vie, les rencontres les plus inespérées.

Notre espérance grandit si ces renégats de la foi de

leur enfance ont eu des vertus humaines, et n'ont pas travaillé à pervertir les âmes ; ils ont moins abusé que les autres et Dieu ne leur demandera pas compte des grâces qu'ils n'ont pas reçues. Si le manque total d'éducation ne leur a pas permis d'entretenir en eux le flambeau de la saine doctrine, oui, nous espérons; et si, par une inconséquence qui les sauve, ils n'ont pas abandonné tout vestige de pratique religieuse, toute confiance en Jésus et en sa divine Mère ; surtout si pour les arracher à l'enfer, des âmes dévouées ont beaucoup prié, beaucoup souffert et beaucoup donné, me tromperais-je, Seigneur, en croyant qu'au moment où Satan allait achever son œuvre, votre divin Cœur a battu plus vite et précipité avec ses pulsations les grâces plus abondantes auxquelles ces moribonds n'ont plus voulu résister. Suis-je dans l'illusion, ô mon Sauveur, en disant que non content d'appliquer à ce pécheur mourant les fruits des bonnes œuvres qu'on a déjà faites pour lui, vous tenez compte aussi des œuvres qui ne sont pas encore et qu'on fera à son intention ; l'avenir n'est-il pas comme le présent devant votre science, ô Seigneur ? Pendant quatre mille ans vous avez accordé des grâces de salut aux hommes, en vue des mérites du Messie à venir ; il est venu, mais il continue de mériter dans son corps mystique. Pourquoi sa divine miséricorde n'appliquerait-elle pas à la conversion d'un pécheur les mérites posthumes qu'il recueille encore en d'autres lui-même ? Qu'il est donc bon pour le pauvre pécheur, mais aussi que sa condescendance est merveilleuse pour les âmes qui ont à cœur la conversion de cet infortuné ; n'eussent-elles constaté dans le moribond aucun signe de résipiscence, elles peuvent, elles doivent espérer encore ; elles demeurent même les arbitres de son éternité. Plus elles

multiplient chaque jour en faveur de ce pécheur déjà mort les bonnes œuvres et les sacrifices, plus elles lui ont obtenu du Cœur de Jésus des grâces persuasives qui triomphent des résistances les plus obstinées. Qu'elles ne se lassent et ne se découragent donc pas, malgré le démenti que les apparences ont donné à leur attente; il dépend d'elles d'ajouter chaque jour aux chances de leur victoire. Merci, ô Jésus, merci ! il y a tant d'années que mon Père est mort ; dans quel état, c'est votre secret, ô mon Dieu ! mais vous saviez aussi tout ce que j'ai fait, tout ce que je ferai encore pour lui ; et il vous a plu de prendre en pitié son âme ; vous avez mis dans son esprit une lumière, dans son cœur un mouvement de contrition qui lui auront valu son pardon.

Des faits bien consolants semblent appuyer notre confiance ; témoin cette parole de Notre-Seigneur à une sainte religieuse dont le neveu avait terminé par le suicide une jeunesse orageuse; il s'était jeté dans une rivière; sa tante était inconsolable, elle avait tant prié ! « Pourquoi, lui dit le bon Maître, accuses-tu ma miséricorde, ne sais-tu pas que pour ma grâce, il y a loin « du pont à la rivière? » Témoin la grâce suprême accordée à la mère du P. Hermann, ce juif converti qui est mort victime de sa charité pour nos soldats prisonniers en Allemagne.

Le P. Hermann perdit sa mère, Mme Cohen, le 13 décembre 1855, elle n'avait pas donné signe de conversion. La douleur du Père fut grande, mais il espérait encore. Il confia ses inquiétudes au saint curé d'Ars : « Espérez, lui dit le saint homme, vous recevrez un « jour en la fête de l'Immaculée Conception, une lettre « bien consolante. »

Six ans après, le 8 décembre, un Père de la Compagnie de Jésus remettait au Père Hermann la lettre

suivante, écrite par une personne que Notre-Seigneur honorait de ses communications.

« Le 18 octobre, après la Communion, j'étais unie au Maître ; au bout de quelques instants, il voulut bien me donner quelques explications relatives à une conversation que j'avais eue la veille. Une de mes amies s'étonnait que Dieu, ayant tout promis à la prière, fût resté sourd à celles que le Père Hermann lui avait adressées pour sa mère ; et j'avais eu de la peine à la porter à la soumission envers les décrets de Dieu. J'osai cependant demander à Jésus comment il n'avait pas accordé au Père cette conversion si désirée, voici sa réponse :

« Pourquoi Anna veut-elle toujours sonder les secrets de ma justice? Dis-lui que je ne dois ma grâce à personne et que je la donne à qui il me plaît; mais qu'elle sache bien que plutôt de manquer aux promesses que j'ai faites à la prière, je bouleverserais le ciel et la terre, et que toute prière qui a ma gloire et le salut des âmes pour objet est toujours exaucée quand elle est revêtue des qualités nécessaires.

« Pour preuve, je te dirai ce qui s'est passé à la mort de la mère du Père Hermann. — Et Jésus me fit voir ce qui suit :

« Au moment où la mère du Père Hermann allait rendre le dernier soupir, et qu'elle était presque sans vie, Marie, notre bonne Mère, s'est présentée devant son divin Fils et prosternée à ses pieds lui a dit : « Grâce, pitié pour cette âme qui va périr ! encore un « instant, elle sera perdue pour toujours ; faites, je « vous en conjure, pour la mère de mon serviteur « Hermann, ce que vous voudriez qu'il fît pour la vôtre « si elle était à sa place et que vous fussiez à la sienne. « L'âme de sa mère est son bien le plus cher, mille fois « il me l'a consacrée, il l'a confiée à la tendresse, à la

« sollicitude de mon cœur, cette âme est mon bien, je « la veux, je la réclame comme mon héritage, comme « le prix de votre sang et de mes douleurs au pied de « votre croix. »

A peine la divine Suppliante avait-elle cessé de parler qu'une grâce forte, puissante s'échappa du Cœur de Jésus, vint illuminer la pauvre Juive mourante et triompher de ses résistances. Son âme se tourna vers celui dont la miséricorde la pressait jusqu'entre les bras de la mort et lui dit : « O Jésus, Dieu des chrétiens, « Dieu que mon fils adore, je crois, j'espère en vous, « ayez pitié de moi. »

Dans ce cri entendu de Dieu seul, étaient renfermés le regret de ses fautes, le désir du baptême, la volonté de le recevoir et de vivre selon notre sainte religion si elle avait pu revenir à la vie. Cet élan de foi et d'espérance en Jésus fut son dernier sentiment, et elle tombait aux pieds de Notre-Seigneur.

Et le divin Maître ajoutait : « Fais connaître cela au « Père Hermann, c'est une consolation que je veux « accorder à ses longues douleurs, afin qu'il bénisse et « fasse bénir partout la bonté du Cœur de ma Mère et « sa puissance sur le mien. »

(Vie du P. Hermann Augustin-Marie du Saint-Sacrement, par Charles Sylvain; p. 123-126.)

LE PÈRE RAMIÈRE, S. J. 1820-1884.

Un des hommes qui ont le mieux connu le P. Ramière, a caractérisé en quelques lignes sa vertu et sa sainteté : « Le P. Ramière s'est distingué surtout par une vie de *travail* et de *dévouement* qui en a absorbé tous les instants ; par un *courage*, une *constance* et

une *confiance* qui, réunis au talent remarquable et à la science peu commune dont il a fait preuve, lui ont assuré une place choisie parmi les *chefs* de l'armée catholique, et me paraissent caractériser sa vertu. Il était *chef*, non seulement parce qu'il était fort, courageux, instruit, distingué, mais encore parce qu'il soutenait, encourageait, aidait les autres. »

Henri-Marie-Félix Ramière naquit à Castres, le 10 juillet 1820, au sein d'une famille profondément chrétienne, où les traditions de charité et de vertu n'étaient pas moins héréditaires que les principes de religion et de foi. Au temps de la Terreur, la maison de son grand père paternel avait servi de refuge aux prêtres insermentés ; c'était dans une des chambres du logis qu'ils célébraient les saints mystères. Les hôtes de la généreuse famille avaient-ils, en reconnaissance du service reçu, demandé et obtenu pour un de ses membres la grâce d'une vocation au sacerdoce ? Il est permis de le penser, et cette grâce devint le partage de notre Henri : de bonne heure il aimait à reproduire dans sa petite chambre les cérémonies qu'il admirait à l'église. Rien ne lui échappait. Il s'attachait avec une charmante fidélité aux moindres détails des belles choses qu'il était avide de voir et d'entendre. Une vieille tante lui fit cadeau des objets nécessaires à sa liturgie enfantine. Ses sœurs assistaient à sa messe et ne manquaient pas un de ses *sermons*. Ce zèle à huis-clos avait son expansion au dehors. Henri passait à l'église toutes les matinées de congé pour servir toutes les messes qu'il pouvait ; et les enfants de chœur attitrés lui faisaient payer en bon argent le plaisir de présenter les burettes ou d'agiter la sonnerie. Toutes ses économies y passaient. Était-ce là un indice de vocation au sacerdoce ? Henri n'avait que

des sœurs, ses parents voudraient-ils jamais sacrifier, en le donnant à Dieu, l'espérance d'une postérité et la survivance de leur nom ? L'enfant avait deviné l'obstacle. Aussi, lorsqu'à l'âge de neuf ans il entendit une voix amie lui dire : « Henri, le bon Dieu t'envoie un « petit frère, » il s'écria : « oh ! tant mieux, on ne « m'empêchera plus maintenant d'être prêtre. » Toute la vie d'Henri Ramière est en germe dans ce cri spontané du cœur.

Ses études se firent au Collège du Passage, sur la frontière d'Espagne, puis à Fribourg. Il y fut un des modèles de la Congrégation de la Sainte-Vierge, il en fut l'apôtre ; peut-être même a-t-on pu quelquefois reprocher aux empressements de son zèle un défaut de mesure, mais ces ardeurs ont une excuse : il n'y a que les charbons ardents pour en allumer d'autres.

Le 15 juin 1839, il entrait au noviciat des Jésuites d'Avignon. Deux ans après, le 16 juin 1841, le frère Ramière prononçait les premiers vœux dans le juvénat d'Aix en Provence,où se préparait pour lui comme un regain d'études littéraires.Il suivit ensuite les cours de philosophie et de théologie ; fut promu aux ordres mineurs, au sous-diaconat et au diaconat selon l'usage de la Compagnie, et le 10 janvier 1846 reçut le sacerdoce des mains de Mgr Darcimoles, évêque du Puy.

Ses œuvres nous disent assez qu'il a tenu les saints engagements contractés ce jour-là ; mais l'honorable religieux se reprochait dans les notes de son avant-dernière retraite (1882), de n'avoir pas atteint l'idéal qu'il avait entrevu dans son ordination. « Voilà trente « ans que je me nourris chaque jour de Jésus-Christ ; « j'ai célébré dans cet espace de temps douze mille « neuf cents messes ; j'ai vécu constamment sous le « même toit que le divin Sauveur, et combien je suis

« loin de vivre uniquement de Lui et pour Lui ! » Professeur de théologie et de philosophie à Stonyhurst, en Angleterre, pendant quatre ans, il est rappelé à Vals près du Puy, et là il remplit trois et quatre carrières, dont une seule suffit aux natures les mieux douées. Souvent même il les a parcourues de front. Pendant plus de vingt ans, il a donné le haut enseignement théologique soit au scolasticat de Vals, soit dans l'université de Toulouse, sans cesser de faire une large part à la prédication ; il était écrivain, tantôt polémiste, tantôt ascétique, composant et éditant des livres, donnant des articles aux meilleures revues catholiques, et avec tout cela, homme d'œuvres et ne reculant pas devant le confessionnal. Personnellement moins intéressé, il eût cherché à donner à ses compositions ce fini qui eût rayonné autour de son nom, mais jamais désir de gloire humaine ne semble l'avoir effleuré ; il lui suffisait de travailler à faire connaître et aimer son Dieu, et de servir l'Église. Il fit sa troisième année de probation à Notre-Dame de Liesse, du 1er octobre 1854 au 16 août 1855, sous la direction du père Sébastien Fouillot, de si vénérable mémoire. Là, à cette *école du cœur*, il prit sa résolution : « Il me semble qu'avec la « divine grâce, je suis bien déterminé à ne pas reculer. « Être à Dieu, le glorifier, travailler avec Lui, imiter « Jésus-Christ, sauver les âmes, servir l'Église, voilà « mon suprême et, j'ose le dire avec humilité, mon « unique désir délibéré. » Il écrivait encore dans sa grande retraite : « J'ai compris que le plus puissant « moyen de m'affermir dans mes résolutions, était de « tenir constamment les yeux fixés sur Jésus-Christ, « mon chef et mon modèle ; de voir en Lui l'idéal de « cette liberté, de cette paix, de cette force, de cette « vie, de cette fécondité après laquelle je soupire. Son

« Cœur en est la source ; il n'y tient qu'à moi d'y puiser sans mesure. » Et il fut fidèle à puiser à cette source, à y faire puiser les autres, car désormais telle sera sa vie : aimer le Sacré-Cœur de Jésus et le faire aimer ; populariser par tous les moyens possibles la dévotion au divin Cœur, ramener à cette dévotion capitale tous ses enseignements, toutes ses prédications, en remplir sa correspondance, en nourrir tous ses livres, il n'aura d'autre ambition, il ne se proposera aucune autre fin dans ses travaux et ses démarches.

Le grand moyen qu'il a employé pour consolider et étendre le règne du Sacré-Cœur, c'est l'Apostolat de la Prière et la revue qui lui sert d'organe. L'Œuvre de l'Apostolat de la Prière, fondée en 1845 par le P. Xavier Gautrelet, n'avait d'autre but, dans le principe, que d'offrir aux jeunes religieux de Vals retenus dans les obscures occupations d'une vie d'études, un moyen d'exercer leur zèle en s'unissant à l'apostolat bien obscur aussi, mais bien efficace du Cœur de Jésus qui sauve le monde dans les anéantissements du Tabernacle. Mais en 1861, le P. Ramière tenta de faire pénétrer cet esprit parmi les fidèles, et il composa le livre qui porte le titre même d'Apostolat de la Prière, Ligue sainte du Cœur de Jésus pour le salut des âmes et le triomphe de l'Église. Le succès de cet ouvrage fut prodigieux, il obtint les plus glorieux suffrages, les approbations les plus encourageantes, et un bref du Souverain Pontife, en date du 16 avril 1862, consacra ce succès. Bientôt de nombreux fidèles répondirent à l'appel du P. Ramière et demandèrent à s'enrôler dans la pacifique croisade de la prière. On eut ainsi une multitude de *priants*, des associés qui unissaient leurs prières avec une tendance générale au même but. Mais il n'existait encore aucun *lien sensible* qui rapprochât

les associés, aucune voix qui assignât des intentions spéciales à leurs prières. Il fallait donc un organe périodique dont la publicité servît à étendre, à diriger, à encourager l'association naissante. Le Messager du Sacré-Cœur de Jésus fut fondé. Le premier numéro sortit des presses en juin 1861 ; le tome 48 s'achève avec l'année 1885. Nous dirons bientôt dans notre pèlerinage à Toulouse l'extension qu'a prise cette revue. Ici, nous signalons son but, c'est la glorification du Sacré-Cœur. « *Que son règne arrive,* » voilà sa devise, qu'il règne sur les âmes, sur les cœurs, sur les familles, sur la société ; « *que sa volonté soit faite.* » Donc, qu'il soit plus connu, plus aimé, mieux servi ! Donc au Messager il appartient d'exposer magistralement la nature de la dévotion au Sacré-Cœur, son objet, sa fin, ses avantages ; à lui de mettre sous les yeux de ses associés les beautés, les amabilités, les largesses de ce Cœur adorable. A lui de raconter l'histoire du Sacré-Cœur dans le monde, son action sur les âmes, les dévouements qu'il a suscités. A lui de faire défiler dans ses pages les saints qui ont aimé le Sacré-Cœur, travaillé ou souffert pour lui ; non seulement les saints qui reçoivent de l'Église de solennels hommages, mais encore ceux qui, canonisés par l'opinion, attendent le jour où il sera permis de les invoquer sur les autels ; mais aussi les personnages qui, sans avoir les mêmes titres à notre vénération, n'en sont pas moins, par leurs rares vertus, des modèles échelonnés par la Providence sur la route qui nous conduit au ciel. Au Messager de dire les progrès du culte rendu au Sacré-Cœur, les formes multiples qu'il revêt, les dévotions variées qu'il inspire, ses luttes, ses triomphes. Le Messager touche à tous les intérêts de ce Cœur adorable, et comme rien de ce qui intéresse les âmes ne

lui est étranger, les épreuves et les persécutions de la sainte Église, ses conquêtes et ses espérances, les projets de ses ennemis et l'avortement de leurs complots y seront mentionnés. Mais le cadre s'élargit encore, l'Association de l'Apostolat voyant l'action du divin Cœur dans toutes les œuvres de piété, de charité et de zèle, ne peut que favoriser leurs développements. Le Messager sera donc hospitalier dans ses colonnes à toutes les œuvres catholiques. Il n'en est pas une de quelque valeur qu'il n'ait signalée, encouragée, appuyée selon ses forces. Pour ne rien oublier, il faudrait reproduire la table des matières des quarante-six volumes.

Le Messager ne se refuse à aucun genre de bien, parce qu'il y voit le Sacré-Cœur, principe et appui de toute bonne œuvre. « Aider à tous, ne nuire à personne: « *Prodesse omnibus, obesse nemini,* » c'est aussi sa devise et il y est fidèle. Mais surtout il enregistre les faits qui concernent les annales de l'Apostolat, ses succès, son extension croissante, son efficacité.

Telle est la revue mensuelle fondée par le P. Ramière; il en fut pendant plus de vingt ans l'inspirateur et le principal ouvrier. La meilleure partie des articles insérés dans ce vaste recueil viennent de sa plume infatigable.

On a dit que les limites de cette revue n'étaient pas assez déterminées ; que dans son cadre élastique elle admettait bien des sujets dont le lien avec le Sacré-Cœur ne se laisse pas deviner ; que si, pour figurer dans ses colonnes, il suffit d'avoir rendu témoignage à Notre-Seigneur et à son Église ou d'avoir participé aux grâces dont le Sacré-Cœur est la source, il n'est plus rien qu'on puisse en exclure dans l'histoire de la sainteté ou des œuvres ; de sorte qu'en élargissant son

cadre outre mesure, on s'écarte du but ou l'on sort du programme convenu. Le P. Ramière a connu cette difficulté, elle ne l'a pas arrêté. Il se peut que sa condescendance ait accueilli par bonté des sujets qu'une main plus sévère aurait impitoyablement écartés, mais une revue périodique peut se permettre ces complaisances; et d'ailleurs, qui saura tracer les limites assurées d'un sujet vaste comme le monde ? Le Sacré-Cœur est partout comme *source* ou comme *foyer*, ou mieux encore il est *tout* en *toutes choses*. Quand vous le pensiez absent d'un sujet, il n'était qu'invisible ; à la revue de l'Apostolat, il appartient de le *montrer*. Quoi qu'il en soit, le bien fait par le Messager est immense, et il est difficile de trouver une œuvre contemporaine dont elle ne marche l'égale. Or, tout ce bien, après Dieu, est l'œuvre du P. Ramière et des collaborateurs dont il était le guide et le soutien.

Nous ne pouvons le suivre à Rome, où il se trouvait pendant le Concile en qualité de théologien de Mgr Gignoux, évêque de Beauvais, et à titre de procureur de son Éminence le Cardinal Billiet, archevêque de Chambéry ; à Lyon, où il passa trois ans comme rédacteur des *Études religieuses* (1872-1875) ; à Toulouse, où l'attendait une chaire de droit naturel et de morale à l'université catholique récemment fondée dans cette ville. Nous pouvons moins encore l'accompagner dans ses voyages en Belgique, en Hongrie, en Espagne, en Angleterre, à Rome encore et dans toutes les contrées où l'appelaient les intérêts du Sacré-Cœur.

Rome lui procura une grande joie en accordant aux nouveaux statuts de son œuvre de choix une solennelle approbation le 28 mai 1879. « Redevable, disait-il, à la « générosité de Pie IX, de sa force d'expansion, l'Apos- « tolat devait à la bienveillance également paternelle de

« Léon XIII la régularité et la solidité plus grande de « son organisation. »

Il aurait pu dès lors chanter son *Nunc Dimittis*, mais Notre-Seigneur lui accorda encore quelques années pendant lesquelles il ne cessa d'employer au service du Sacré-Cœur les derniers restes d'une ardeur près de s'éteindre.

Il sentait lui-même le dépérissement de ses forces et ne se faisait pas d'illusion sur sa fin prochaine ; il s'y préparait. « Le Maître, écrivait-il dans un cahier « intime, le Maître frappe à la porte, et si je ne suis « pas un insensé, je dois me tenir prêt à le recevoir. Il « me reste bien peu de temps pour me disposer au « grand rendement de compte, pour acquitter ma dette, « réparer mes pertes, purifier mon âme. Mes infirmités « pourront m'être pour cela d'un grand secours. Plus « que jamais je dois m'efforcer de les sanctifier par une « union aussi constante que possible au Sacré Cœur de « Jésus. »

Il écrivait ces lignes le 28 décembre 1883, dernier vendredi de sa dernière année. Le jeudi 3 janvier, de grand matin, le bruit d'un corps qui tombe alarma tout à coup ses frères. Le P. Ramière venait d'être pris d'une défaillance subite au moment même où il se disposait à offrir le saint Sacrifice. On n'eut que le temps de lui donner une absolution dernière et de commencer les prières de l'Extrême-Onction. Il avait porté la main au cœur et laissé presque aussitôt retomber ses bras en croix : c'était la mort.

Ses funérailles furent splendides, le cortège ressemblait à un triomphe. Depuis, à Rome comme à Toulouse, à Naples comme à Paris, en Espagne comme en Belgique, des prières publiques ont été faites pour le repos de celui dont un orateur sacré a pu dire : « Son

« œuvre est pleine de la gloire du Cœur de Jésus, *Et « gloria Cordis Jesu plenum est opus ejus.* »

(Voir notice sur le P. H. Ramière, par le P. E. Regnault, son continuateur dans la direction de la revue : le Messager du Sacré-Cœur. T. 46.)

PÈLERINAGE

TOULOUSE CENTRE DE L'APOSTOLAT.

Le village de Vals fut le berceau de l'Apostolat de la Priere ; l'œuvre naissante y trouvait un séjour analogue à ses destinées durant la période de son obscure enfance, mais après qu'elle eut grandi et qu'elle se fut mise en rapport avec toutes les parties du monde, une pareille situation ne pouvait plus lui convenir. Vals n'offrait aucune ressource ; le Puy, lui-même, ne répondait qu'imparfaitement aux exigences d'une vaste publicité. Les promoteurs de l'œuvre durent lui chercher une autre demeure. Or Toulouse, chef-lieu de la province religieuse de laquelle le scolasticat de Vals dépendait, avait tout ce qui manquait au Puy. Par l'esprit religieux de sa population, par la culture traditionnelle des lettres et des arts ; par sa position centrale qu'un réseau de voies ferrées met en communication avec toute la France, l'ancienne capitale du Languedoc l'emporte sur la plupart des villes de province et n'est surpassée par aucune. Toulouse fut donc choisie pour être désormais le centre de l'Association (1869). C'est là que, sous la haute protection du cardinal Desprez qui n'a jamais cessé de lui prodiguer son appui, l'œuvre a continué de s'élever, par des progrès soutenus, à l'état de prospérité où elle se maintient au-

jourd'hui. Toulouse lui offrait encore un autre avantage, l'œuvre y trouvait un temple à la mesure de sa grandeur : c'est un chef-d'œuvre d'architecture gothique dont l'œil ne se lasse pas d'admirer la hardiesse, la grâce, les majesteuses proportions. L'art du peintre a fraternellement rivalisé avec celui de l'architecte pour relever l'harmonie des lignes par la richesse des couleurs. Cette église était consacrée au Sacré-Cœur et appartenait aux Pères de la Compagnie. L'administration du Messager vint donc s'installer sous son ombre, dans la résidence des Pères jésuites, rue des Fleurs.

Elle y séjourna paisiblement plus de dix ans; l'église du Sacré-Cœur ouvrait sa vaste nef aux réunions des associés ; et chaque matin à huit heures une Messe était dite pour les membres de l'œuvre et pour ses bienfaiteurs. Survint en 1880 le Décret qui expulsait les Pères jésuites de leurs collèges et de leurs résidences : l'administration centrale de l'Apostolat dut transporter d'asile en asile ses bureaux voyageurs. Elle occupait le numéro 13 de la rue Saint-Remésy lorsqu'il nous fut donné d'y faire visite au R. Père Ramière en 1882. Depuis, l'œuvre est revenue dans la rue des Fleurs, Hôtel Saintis, non loin du temple qu'elle aimait. Pénétrons par la pensée dans cette nouvelle demeure : nous n'y trouverons plus le P. Ramière, Notre-Seigneur l'a fait entrer dans la joie qu'il prépare aux serviteurs fidèles, mais le P. Ramière a laissé son double manteau à un successeur digne de lui, il se survit dans le P. Émile Régnault entre les mains duquel l'œuvre n'a pas dégénéré. Il se survit aussi dans ces vaillants auxiliaires qui lui prêtaient un si incessant et intelligent concours ; il se survit surtout dans ce vieux compagnon de ses labeurs, dans son *alter ego*, dans ce P. Gabriel Demartial qui supporte depuis tant

d'années sans faiblir le lourd fardeau de l'administration. Tout en aidant de la plume le travail de la rédaction, il préside à la revision et au triage des documents, à la correction des épreuves, au dépouillement de la correspondance, à l'expédition des Revues mensuelles et des Billets de l'Apostolat, aux mille détails de l'ensemble. Nous l'avons vu toujours calme, toujours souriant à toutes les interruptions, répondant à tous, et par son aménité constante et son empressement fraternel, nous remettant en mémoire le mot de saint François de Sales : « *Ce qui me dérange, m'arrange.* »

C'est par ce bureau central qu'on peut avoir une idée de l'œuvre, de ses innombrables ramifications, de ses progrès quotidiens. Chaque jour y voit arriver une formidable avalanche de lettres qui viennent de toutes les directions ; chaque jour en voit partir une multitude d'autres qui portent la réponse de l'administration dans toutes les contrées du monde. Ces messages font passer sous vos yeux les timbres-poste adoptés dans les deux hémisphères ; toute la collection y est ou peu s'en faut. Voici les timbres de l'Australie, de la Chine et du Japon ; voici ceux des Indes et de Madagascar ; ceux des divers pays des deux Amériques ; ceux des colonies françaises et anglaises ; enfin ceux de l'Europe avec ses empires, ses républiques et ses royaumes. Rien ne peut mieux donner une idée de la catholicité, de l'universalité de l'Apostolat. Il n'y a guère de contrées où sa voix ne soit parvenue, il n'y a guère de peuple qui ne l'ait entendu parler sa langue. L'Apostolat compte deux revues en langue française, le Messager du Sacré-Cœur, et le petit Messager du Cœur de Marie et seize éditions étrangères. Il parle Français et Anglais, Allemand, Hollandais et Flamand, Espagnol et Portugais, Polonais et Hongrois, Arabe et Indien. Nous voudrions une

carte géographique qui nous aidât à bien juger de l'extension de l'œuvre. Elle nous montrerait par ses nuances diverses les pays de langue française ou anglaise, italienne ou espagnole. Elle indiquerait comme autant de points lumineux les principaux centres de l'Apostolat et les plus illustres sanctuaires consacrés au Sacré-Cœur ; enfin ses colonnes marginales exprimeraient en chiffres le nombre des associés de chaque pays à tous les degrés.

En attendant que satisfaction soit donnée à notre désir, nous indiquerons quelques chiffres présentés en novembre 1884 à l'Éminentissime Cardinal Siméoni, Préfet de la Propagande et protecteur de l'Apostolat. Les centres secondaires de l'Apostolat atteignaient le chiffre de 37,378 ; en sorte que si on estime à une moyenne de 400 le nombre des associés groupés dans chaque centre, on aurait le nombre total de 14,951,200, c'est-à-dire environ 15,000,000. En réduisant la moyenne ou en se basant de préférence sur les chiffres de billets d'admission imprimés dans les diverses langues, on aurait toujours plus de treize millions d'associés. Le chiffre des seuls associés Français organisés en sections régulières du deuxième degré et recevant chaque mois un billet indiquant l'intention générale, dépasse 1,184,070, c'est-à-dire un trente-deuxième de la population totale du pays. Le troisième degré ou association de la communion réparatrice donne chaque jour une moyenne de plus de 40,000 communions. Rappelons encore que le Messager, outre l'édition française, tirée à plus de 20,000 exemplaires, compte quinze autres éditions en langues étrangères ; le nombre total des abonnés est de plusieurs centaines de mille. En prenant la moyenne très modérée de dix lecteurs par exemplaire, on dépasse deux millions et

demi de lecteurs répandus dans tous les pays et parlant douze langues.

Ces chiffres n'ont-ils pas leur éloquence, et quel pouvoir n'exerce pas sur le Cœur de Dieu la supplication de tant de priants ?

Mais surtout, pour apprécier la richesse et la puissance de l'œuvre, jetons les yeux sur le livre d'Or où sont inscrites les Congrégations ou communautés religieuses qui accordent aux associés de l'Apostolat une spéciale participation au mérite de toutes leurs prières et bonnes œuvres. On y trouve l'immense majorité des Ordres et des Congrégations qui existent aujourd'hui : non seulement presque toutes les Congrégations nouvelles, mais les Instituts les plus anciens ; nous lisons les Basiliens et les Bénédictins, les Carmes, les Chartreux, les Ermites de Saint Augustin, les Prémontrés et les Trinitaires, les Dominicains et les Franciscains, les Camaldules et les Servites, les Théatins, les Jésuites et les Barnabites, les Frères de Saint-Jean de Dieu et les Messieurs de Saint-Lazare, les Frères des écoles chrétiennes, la Congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, les Pères et Frères de la Compagnie de Marie, les Religieux Maronites du Liban, les Pères Rédemptoristes, les Pensionnats et les Pères de Picpus, les missionnaires du Précieux Sang et les Pères Maristes, et maintes familles de Frères enseignants. Les Congrégations religieuses de femmes sont plus nombreuses encore, elles sont de tout nom, de toute race, de toute langue et de tout costume. Bénédictines du Saint-Sacrement ou de l'adoration, Clarisses et Dominicaines avec leurs Tiers-Ordres, Servites et Annonciades, Chanoinesses de Notre-Dame et Pénitentes de Bourbourg, nombreuses maisons de Visitandines et d'Ursulines, les Filles de la Charité, bon nombre de

Congrégations enseignantes cloîtrées ou non cloîtrées, Sœurs de la Sainte-Famille, de la Providence et de Saint-Joseph, des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, Société de Marie-Réparatrice, nous ne pouvons tout citer.

Il est des communautés puissantes en œuvres et en nombre dont les noms ne figurent pas encore dans le livre d'Or de l'Apostolat, mais chaque jour voit de nouvelles adhésions se détacher du groupe des retardataires. Nous entrevoyons le moment où toutes les forces de la prière catholique, réunies sous la bannière de l'Apostolat, opposeront à l'impiété un rempart qu'elle ne pourra franchir et désarmeront la divine justice.

Toutefois une ombre est venue s'étendre sur notre enthousiasme. Parmi ces millions d'associés, combien n'y a-t-il pas de non-valeurs? Combien d'âmes oublieuses des engagements contractés? Combien de membres paralysés par l'indifférence? Sans doute ces défections de l'inconstance, ces nullités de la routine sont à craindre; mais il appartient aux directeurs particuliers, aux zélateurs et zélatrices de les prévenir et de ressusciter en quelques-uns la bonne volonté endormie; à eux de veiller, d'encourager, d'entrainer; à eux de contrôler les associés, d'épurer les cadres et de les renouveler. Dieu soit loué! on nous a dit que cette portion choisie de l'association a la conscience de ses devoirs et s'honore de les remplir. *Non excidit!* L'Apostolat ne connaîtra pas de décadence, il continuera de s'étendre, il sera de plus en plus une force pour l'Église, pour les âmes une lumière et un appui.

P. S. D'après les nouveaux statuts approuvés en 1879 par sa Sainté Léon XIII, l'Apostolat de la Prière renferme trois classes d'associés qui forment comme

trois degrés distincts. Les uns ajoutent à la prière du matin l'offrande des prières, des œuvres et des souffrances du jour présent, et cela aux intentions pour lesquelles Jésus-Christ Notre-Seigneur s'offre lui-même à l'autel ; les autres offrent chaque jour une dizaine du Rosaire pour la conservation du Souverain Pontife et pour les besoins de l'Église qu'on leur signale au commencement de chaque mois. Enfin la troisième classe d'associés se partage pour s'approcher tour à tour de la sainte Table, les jours de chaque semaine ou de chaque mois, s'efforçant par cette communion perpétuelle et réparatrice d'apaiser la divine colère et d'engager la miséricorde du Seigneur à éloigner les fléaux qui nous menacent.

(Bref du 24 septembre 1882.)

PRATIQUE

Tout demander par le Sacré-Cœur.

PRIÈRE

Offrande quotidienne au Sacré-Cœur pour les associés de l'Apostolat.

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les autres intentions pour lesquelles vous vous immolez sans cesse vous-même sur l'autel.

MAXIME

Malheureux est le cœur qui refuse à Dieu ce qu'il

lui demande, plus malheureux le cœur à qui Dieu ne demande rien. *(Baudrand.)*

INVOCATION

Jésus doux et humble de Cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre.
(Indulgence de 300 *jours. Pie IX,* 25 *janvier* 1868).

Trente-deuxième jour.

LE CŒUR DE MARIE.

Cor Mariæ, Cor Christi.
Le Cœur de Marie c'est le Cœur de Jésus.

Si saint Jean Chrysostome a pu dire : « Cor Pauli, Cor « Christi, le cœur de Paul c'est le Cœur de Jésus-Christ, » à plus forte raison sommes-nous en droit de penser que le Cœur de Marie forme avec celui de son divin Fils comme un seul Cœur. Les relations les plus variées et les plus intimes rapprochent le Cœur de Jésus du Cœur de sa Mère.

I. *Relation de similitude.* Le Cœur de Marie, c'est le Cœur que Jésus, ce Fils plus ancien que sa Mère, a formé sur le modèle de son propre Cœur. En créant le Cœur de Marie, il regardait celui qui bientôt s'animerait dans la poitrine de sa sainte humanité, et ravi des perfections promises à ce Cœur adorable, il s'attachait à les faire resplendir d'un reflet anticipé dans le Cœur de sa Mère. Le Cœur de Marie est donc, après celui de Jésus, le plus noble, le plus pur, le plus humble, le plus doux, le plus fidèle, le plus magnanime de tous les cœurs.

Relation de dépendance. Le Cœur de Marie, c'est le

Cœur dont les soupirs embrasés, les désirs impatients ont abrégé les siècles de la promesse et hâté l'avènement du Messie en ce monde ; c'est le Cœur qui, par un acte d'amour le plus ardent qui fut jamais, a ravi le Verbe au sein du Père Éternel, et l'a fait descendre en ce monde où nous l'avons vu plein de grâce et de vérité.

Le Cœur de Marie, c'est le Cœur dont les battements ont pendant neuf mois animé et dirigé les battements du Cœur de Jésus, en sorte que s'il y avait déjà deux existences, il n'y avait qu'une seule vie, « l'enfant ne « respirant que par la bouche de sa Mère, » puis, quand la fleur se détacha de sa tige, longtemps encore, « pen- « chée par l'instinct de son origine, elle continua de se « nourrir à la source même de sa vie, et le lait virgi- « nal, seulement transformé dans le Sacré-Cœur, deve- « nait le sang généreux, qui devait rougir la croix, et « de là couler dans le calice. (*de Ponlevoy. Vie et « œuvres. T. II. p. 249*).

Relation de sympathie et d'opération. — Le Cœur de Marie, c'est le Cœur qui s'unissant aux affections du Sacré-Cœur, a aimé d'un incompréhensible amour Dieu pour lui-même, et les hommes à cause de Dieu. C'est le Cœur qui a donné Jésus au monde ; comme victime d'abord au Temple de Jérusalem dans le sacrifice du matin, et plus tard dans le sacrifice sanglant du soir, sur le Calvaire. C'est l'arche sainte, où elle conservait pour s'en nourrir et nous les transmettre un jour, les paroles tombées des lèvres du Sauveur. C'est le confident de tous les secrets du Sacré-Cœur, le coopérateur de ses grandes œuvres, l'Eucharistie et l'Église. Ces dons du Cœur de Jésus sont aussi les dons du Cœur de sa Mère. Comme Marie a consenti à l'Incarnation et à l'immolation de ce Fils unique, ainsi a-t-elle coopéré

à sa double survivance dans le Saint-Sacrement et dans les âmes. Et ce Cœur de l'Immaculée n'a-t-il pas été associé à la Passion du Cœur adorable, n'a-t-il pas été créé comme lui pour souffrir, comme lui toujours en sacrifice et jamais sans douleur ? Et lorsque arriva le jour de la grande tribulation, ne fut-il pas, en union avec le Cœur de la divine victime, déchiré, meurtri, pressuré dans une angoisse inexprimable ? Il n'est pas une souffrance, une blessure du Sacré-Cœur qui n'ait reçu dans le Cœur de la Mère un douloureux retentissement : à défaut de bourreaux, elle avait son amour.

Mais parce que Marie avait participé comme coopératrice de la Rédemption à toutes les souffrances du Rédempteur, elle avait acquis un droit spécial sur les grâces du Calvaire ; au moment où Notre-Seigneur lui confère l'investiture de ce riche trésor, il la revêt d'un ministère qui la consacre à notre confiance et à notre amour. Délicieuse invention du Sacré-Cœur ! Pendant trente-trois ans, il a dilaté, embrasé chaque jour de plus en plus des ardeurs de son amour le Cœur de sa Mère. Il l'aperçoit au pied de la croix, où il va mourir ; jamais elle ne l'a tant aimé, jamais il ne lui parut plus aimable, c'est l'heure qu'il choisit pour reporter sur nous les tendresses si vives qu'elle concentrait sur lui. « Femme, lui dit-il, en lui montrant « saint Jean qui nous représentait tous, voilà votre Fils, « aimez-le comme vous m'avez aimé. » Et Marie nous accepte comme les Dieu-donnés de son enfant, elle nous environne de toutes ses tendresses, elle est notre vraie Mère.

Ce Cœur qu'une harmonie divinement préétablie rend si conforme au Cœur de Jésus, ce miroir vivant qui reflétait toutes les pensées du bon Maître ; cette harpe harmonieuse qui vibrait à l'unisson du Sacré-

Cœur rendant les mêmes sons, ne dirons-nous pas qu'il faisait avec le Cœur divin un seul et même Cœur ? *Cor Mariæ, Cor Christi ?*

Saint Bernard a pu dire dans une extase d'amour : «Je n'ai vraiment avec Jésus qu'un même cœur.» Mieux que votre Bernard, ô divine Mère, vous pouvez vous écrier : « Le Cœur de mon Jésus est mon Cœur, je n'ai « qu'un même cœur avec lui. » Aussi a-t-elle révélé un jour à sainte Brigitte : « Sache-le bien, j'ai aimé mon « Fils si ardemment et il m'a aimée si tendrement, que « Lui et moi, nous faisions comme un seul Cœur. Oui, « mon Fils m'était véritablement comme mon Cœur ; « quand il souffrait, j'endurais ses tourments et ses « peines ; sa douleur était ma douleur, son Cœur était « mon Cœur. » Et Notre Seigneur disait à son tour à sainte Brigitte. « Ma Mère et moi, nous avons opéré le « salut de l'homme avec un même Cœur. »

II. Ce Cœur virginal de Marie qui a nourri notre victime et ressenti ses douleurs, ne sera-t-il pas uni au Sacré Cœur de Jésus dans les hommages que nous lui rendons ? A cette question les faits ont répondu. Les disciples du Sacré-Cœur se sont montrés les clients les plus empressés du Cœur Immaculé de sa Mère. La dévotion au Saint Cœur de Marie a même précédé comme culte public la dévotion au Sacré-Cœur. Le Vénérable Père Eudes avait institué des confréries et des fêtes en l'honneur du Très Saint Cœur de Marie avant de songer à rendre les mêmes hommages au Cœur adorable de Jésus. La sainte Vierge était dans son rôle en concentrant d'abord sur son Cœur les attentions et les respects de ses enfants ; elle préparait les voies à la glorification du Sacré-Cœur. En nous voyant agenouillés à ses pieds pour lui payer le tribut de notre piété filiale, elle nous dit: «*Sursum ! Sursum !*

« plus haut, plus haut que mon Cœur ! » Et elle nous montre le Cœur de son Fils comme le centre où l'on se repose, comme le suprême objet de nos adorations.

Ne séparons donc pas ce que Dieu a uni, et allons au Cœur de Jésus par le Cœur de sa Mère.

L'APOTRE DU SACRÉ-CŒUR
OU
LE R. PÈRE BARELLE. S. J.
(1794-1863.)

Vers la fin du mois d'août 1794 naquit à la Ciotat Jean-François-Joseph-Adorateur Barelle. Son père était en ce temps-là même confesseur de la Foi ; sa mère laissait voir la plus angélique piété, et tous deux rivalisaient de dévotion envers le Saint-Sacrement, au point qu'on les appelait les anges adorateurs de la paroisse. C'est l'héritage qu'ils laissèrent à leur enfant. De bonne heure Joseph Barelle entra dans une Congrégation formée sous le patronage du Sacré-Cœur; les réunions se faisaient dans une église dédiée au Sacré-Cœur, c'est là que Joseph reçut pour la première fois le pain des Anges de la main d'un prêtre du Sacré-Cœur. Une maison du Sacré-Cœur devint aussi le second berceau de sa piété, ce fut le petit séminaire du Sacré-Cœur fondé par Mgr de Belzunce en 1747. Joseph s'y montra le parfait écolier, on disait de lui : « Imitez « Barelle, il fait bien tout ce qu'il fait, le plus ardent « au jeu, le premier en classe, irréprochable à l'étude « et le plus fervent à l'église. » Sa vertu ne se démentit pas au grand séminaire d'Aix, où il entra bientôt. « Il ne manque rien, disait-on, à l'abbé Barelle pour « être un parfait séminariste, c'est un Louis de Gon-

« zague ressuscité. » Il reçut la tonsure à dix-sept ans en 1811, les ordres mineurs en 1813, et l'année suivante il enseigna les humanités au petit séminaire d'Aix.

Sur ces entrefaites, un *Fiat* tout puissant du Souverain Pontife Pie VI ressuscitait la Compagnie de Jésus ; l'abbé Joseph lui était attaché de cœur et d'âme, et, le 16 mars 1816, il était admis par le Père de Clorivière.

Au noviciat il s'adonne à la vie intérieure et à l'amour de Notre-Seigneur. Bientôt il est envoyé à Bordeaux comme régent : on admire son talent, plus encore sa piété ; déjà l'auréole de la sainteté brille sur son front si pur. Il enseignait la grammaire, mais il versifiait à l'occasion, il était poète, il compose vers ce temps-là le suave cantique : « *Où va ma Mère bien aimée, pourquoi fuit-elle nos déserts ?* » Nommé en 1820 professeur d'humanités à Saint-Acheul, il égale, s'il ne surpasse pas, l'illustre Père Louis Debussy. Ses travaux, ses mortifications l'épuisent, il tombe malade d'amour de Dieu ; on le croyait perdu. Lui seul avait confiance. « Quand je pourrai dire la messe, disait-il, le « précieux Sang me guérira. » Il fut ordonné prêtre le 22 septembre ; après sa première messe il était sensiblement mieux. Une semaine après, il retournait à Saint-Acheul, et le père Druilhet, son recteur, conduisant le nouveau prêtre au Sacré-Cœur d'Amiens, put dire aux Dames : « Je vous amène un saint. » Il fut trois ans préfet de Saint-Acheul et dans cette charge se révéla tel qu'il devait être toujours : voué à la discipline et pourtant maître des cœurs. A sa préfecture il joignit la direction de la Congrégation de la Sainte Vierge et la fit prospérer ; lorsqu'il parlait, il ravissait les âmes pour les donner à Dieu, et si la véritable

éloquence est dans la domination de l'homme sur l'homme par la parole, Joseph Barelle était éloquent, mais son prestige, son ascendant irrésistible, c'était son amour. Bientôt le jubilé de 1825 fournit à ce cœur d'apôtre un plus vaste théâtre : il prêcha dans Avignon à côté du P. de Maccarthy, et, plus que le grand orateur, il souleva les masses, remua les consciences et convertit les pécheurs. On vit alors ce que peut une éloquence sans recherche, livrée sans réserve à la grâce et enivrée d'amour de Dieu : elle entraîne tout. Il est si difficile de résister à un saint !

Le jubilé d'Avignon n'avait été pour le père Barelle qu'un des expériments de son troisième an de probation. Quand s'acheva pour lui cette année passée à l'école du cœur, il vint au collège de Billom en Auvergne, en qualité de Préfet du pensionnat. La retraite qu'il y prêcha fut la véritable inauguration du collège, l'initiation au devoir, à la piété, à l'esprit de famille. La grande âme du P. Barelle se déploya tout entière dans ces exercices. Il se livra à l'esprit de Dieu, il eut des entraînements de zèle, des magnificences de parole, des enthousiasmes incomparables ; on sentait l'homme d'un talent supérieur, mais oublieux de lui-même et cherchant les âmes ; avant de parler, il avait prié, il avait souffert.

Là encore il dirigeait la Congrégation de la Sainte Vierge et ne négligeait rien pour faire connaître et aimer sa céleste Mère ; celle-ci le payait de retour. La nuit du 15 au 16 août 1827, un incendie se déclare dans Billom, au quartier central ; le vent attise les flammes, la rivière est à sec, le danger est immense. Au son du tocsin le Père se lève avec les élèves de la grande division : il arrive, il voit le danger, tout effort humain est impuissant. Il demande une échelle, s'élance sur le

toit de la maison embrasée, et prenant dans sa poitrine le scapulaire de Marie, il le jette dans les flammes d'un air assuré, puis d'une voix forte, dominant les bruits de la foule et de la main commandant le silence, il s'écrie : « Ne craignez rien, mes amis, l'incendie n'ira « pas plus loin. » A l'instant la flamme s'affaisse sur elle-même, le feu s'arrête, la ville est sauvée, on bénit Dieu et le pieux serviteur de Marie.

L'année suivante, le P. Barelle fut contraint par les ordonnances de 1828 à s'exiler de cette ville qui lui devait tant, et grâce aux loisirs que la France alors inhospitalière infligeait aux enfants d'Ignace, il put faire partie de cette mission du Portugal que la faveur du roi Don Miguel donnait à la Compagnie. On sait son histoire... l'avènement de Don Miguel l'avait établie ; la chute de ce prince la fit périr. Nous retrouvons le P. Barelle à Fribourg exerçant les mêmes fonctions qu'à Saint-Acheul et à Billom : mais il avait quarante ans, il était dans sa pleine maturité, dans la splendeur de l'âge, dans tout l'éclat de son prestige, et il apportait cette sainteté plus sûre d'elle-même qui, morte à la nature, ne s'appuie que sur Dieu. Sous sa direction, sous sa haute influence et sous le chaud rayonnement de sa parole et de ses exemples, le pensionnat atteignit le point culminant de sa réputation ; ce fut son âge d'or. On y trouvait avec ampleur la culture littéraire et scientifique, mais surtout la culture de l'âme, l'éducation du cœur.

Nous voudrions montrer plus longuement dans son exercice, ses moyens et ses triomphes, l'influence que le père Joseph possédait à Fribourg, mais il est temps de signaler en lui le disciple et l'apôtre du Sacré-Cœur.

La dévotion que Joseph Barelle avait conçue dès sa

première jeunesse pour le Cœur de son Dieu n'avait pu que s'accroître dans la Compagnie. Le Sacré-Cœur devint de plus en plus l'objet de sa contemplation, de sa confiance, de son amour; comment n'aurait-il pas été le thème préféré de son apostolat? A Saint-Acheul, à Billom, plus tard à Fribourg, il allume le feu sacré dans l'âme de ces jeunes gens qui lui sont confiés, il les jette dans le Sacré-Cœur. Partout où l'obéissance lui assigne une demeure, il établit comme un foyer d'où sa dévotion bien-aimée rayonne aux alentours ; mais il n'est pas tellement enchaîné au poste du devoir, qu'il ne s'en échappe quelquefois dans de rapides excursions apostoliques. Il emporte avec lui les saintes ardeurs qui le consument et allume, en les communiquant, de nouveaux incendies d'amour. Il ne conçoit pas qu'un jésuite puisse remplir un ministère sans exalter le Sacré-Cœur. Toute occasion lui est bonne, il en parle à temps et à contre-temps ; ou plutôt n'est-il pas toujours temps de glorifier ce qu'on aime, ce qu'on croit salutaire aux âmes ? Avec quel élan, avec quels transports ne le faisait-il pas ? Citons un fait : C'était à Montet, en 1838, le 22 juin, fête du Sacré-Cœur. Après deux heures de contemplation devant le Saint-Sacrement exposé, il se relève brûlant, enflammé, et parle du martyre du divin Cœur. Graduellement sa parole devenait de plus en plus ardente, son visage rayonnait, ses yeux étaient de flamme, il était pris d'un enthousiasme divin. « Il est percé ce Cœur, s'écrie-t-il, il est « ouvert ce trésor ! pour qui ? Pour vos élus, pour « nous, ô Jésus ! Oui, nous sommes élus, choisis, appe- « lés. Enfant de mon amour, de ma douleur, viens, « viens, a-t-il dit, viens à mon Cœur, enrichis-toi, « prends, prends ! Mon Cœur, ma vie, ma mort, mon « sang, mon éternité, mon royaume, je te donne tout,

« tout ce qui est à moi est à toi, prends, prends ! » Et il se tournait vers le Saint-Sacrement, le regardait d'un œil enflammé et l'interpellait avec une ardeur de foi qui semblait rendre sensible à tous la présence de Jésus-Christ. On eût dit un Séraphin devant la divine Eucharistie. Toute l'assistance était sous l'impression que donne une apparition surnaturelle. « Non, disaient « les religieuses en sortant de la chapelle, un homme « ne parle pas ainsi, c'est Notre-Seigneur qui parlait « par sa bouche. » Au fait, le divin Maître avait parlé aux âmes, il y eut jusqu'à seize vocations qui se décidèrent en ce moment solennel.

C'est au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur de Montet, en Suisse, que le Père Barelle s'était livré à ce divin enthousiasme, il acceptait volontiers les ministères qui l'appelaient dans les maisons de cet Institut; il y respirait plus librement, son cœur se dilatait comme dans une plus pure atmosphère. « Je sens, di- « sait-il, que j'ai reçu de Dieu une mission pour les « maisons du Sacré-Cœur ; il faut que je l'acccomplisse « pour sa plus grande gloire. » Il évangélisait surtout le Midi de la France, mais Mme Barat avait à son insu obtenu du T. R. P. Général de la Compagnie, l'autorisation écrite d'employer l'homme de Dieu partout où cela se pourrait, aux retraites de son Ordre.

Parmi ces âmes courageuses dont le Sacré-Cœur abonde, il pouvait aller jusqu'au bout des principes, avec l'inexorable logique de la grâce et de la vocation. Il disait : « Jésus, notre Père du ciel, veut recevoir ses « créatures dans le moule de son Cœur. Il faut que la « fonte se fasse, elle ne peut avoir lieu que dans le « creuset du sacrifice et sous le feu de son amour, Oh ! « qu'elle est belle et grande la nouvelle créature quand « elle porte les traits de ce moule divin ! »

Sa correspondance était comme un prolongement de ses entretiens parlés. Le Directeur continuait le prédicateur ; aussi ses lettres de direction sont-elles pleines du Sacré-Cœur; c'est là qu'il puise tout, lumières, enseignements, réprimandes et consolations. « Serrez-« vous, mon enfant, écrit-il dans une lettre,serrez-vous « davantage contre le Cœur de Jésus. Tous les biens « sont attachés à ce cœur à cœur avec Jésus ; on se « remplit dans son Cœur et puis l'on verse, et de là « vient la fertilité du sol. Sans cette plénitude les âmes « apostoliques ne sauraient jamais donner aux autres « ce dont ils ont besoin pour fructifier dans le bien. » Le Père Barelle livrait son secret, il se tenait près du Cœur de son Maître ; et c'est ainsi qu'il donnait sans s'épuiser de la plénitude du saint amour.

En 1850, nous trouvons le P. Barelle Recteur du collège d'Avignon et supérieur de la résidence. Là il lui fut donné d'ouvrir à la piété publique un sanctuaire souterrain dédié au divin Cœur. Le bon Père voulut présider lui-même à l'ornementation, et tout, fleurs et symboles, devises et inscriptions y parlent du Cœur de Jésus. Il convoqua les pieux fidèles à une instruction régulière les premiers vendredis de chaque mois; il s'en acquitta lui-même la première année avec un zèle qui montrait bien son ardente charité pour le Cœur du divin Maître.

Six ans plus tard,en 1856,devenu pour la seconde fois Recteur du collège d'Avignon, il y marqua son passage en restaurant un modeste oratoire qu'il voulut encore consacrer au Sacré-Cœur. On y conservait le Saint-Sacrement; le bon Père, communiquant de sa chambre avec ce doux sanctuaire par une lucarne vitrée, vivait cœur à cœur avec Jésus ; tantôt à genoux, près de sa lucarne, tantôt de sa table, il contemplait le tabernacle

et ne perdait pas un instant la douceur de ce face à face avec Notre-Seigneur. Il était le premier sacristain de sa chapelle du Sacré-Cœur, il aimait à disposer de ses mains les objets à son usage. Le jour, par discrétion, il s'imposait d'adorer son cher Maître à distance, mais la nuit il s'approchait du tabernacle et parlait de plus près à l'adorable captif qu'y retient l'amour. On le surprit plusieurs fois devant le Saint-Sacrement, offrant un culte d'expiation. Il avait alors plus de 60 ans, son amour de Dieu croissait avec l'âge. « Il semble, di-« sait-il un jour, qu'en devenant vieux le cœur se re-« froidisse; pour moi, à mesure que je vieillis, mon « cœur s'enflamme de plus en plus. Plus je suis vieux, « plus je suis fou d'amour de Dieu, oui, je suis fou, je « suis fou de Jésus-Christ ! »

Il quitte Avignon en 1859, et après une halte de quelques mois à Lyon, vient à Clermont fonder le noviciat; c'est là qu'il devait jeter son dernier éclat, s'affaiblir et s'éteindre. A proportion que la vie extérieure s'en allait, la vie intérieure se fortifiait davantage; il fut le même jusqu'au bout, toujours enflammé des plus vives ardeurs pour son bon Maître, toujours fou de Jésus-Christ. Enfin les forces lui manquèrent pour monter à l'autel, il se dédommageait de cette privation par la communion quotidienne. Le 17 octobre 1863, au coup de minuit, le Père Recteur lui apporta la Sainte Eucharistie pour la dernière fois. Quand le Père Barelle la vit s'approcher, il fit un suprême effort pour se découvrir, il ôta sa calotte, reçut le corps de son Maître, puis, ses bras retombèrent sur sa couche, et dans ce dernier acte de respect et d'amour,sans aucun mouvement des lèvres, il s'endormit au sein de Jésus-Christ. Il était entré dans sa soixante-dixième année. Il avait désiré mourir un vendredi et il s'éteignit lors-

que le samedi commençait à paraître, lui donnant droit au privilège promis par la Reine du ciel à ceux qui portent sa livrée. Enfin cet amant du Cœur de Jésus mourut le même jour que la B. Marguerite-Marie, 17 octobre.

Son corps fut déposé dans le caveau des Dames de la Miséricorde ; la vénération, la confiance et la gratitude en eurent vite appris le chemin; la chapelle du noviciat conserva son cœur. A droite, près de l'autel de saint Joseph, un modeste monument renferme ce cœur; au-dessus, un marbre porte cette inscription :

A ce cœur plein d'amour Dieu révéla son Cœur.
Être humble fut sa gloire et souffrir son bonheur.

(*Vie du R. P. Joseph Barelle de la Compagnie de Jésus, par le P. Léon de Chazournes, de la même Compagnie. Paris. Henri Plon*, 1868. 2 *in*-8°.)

PÈLERINAGE

A MONTMARTRE.

Apprenons de son Éminence le cardinal Guibert, Archevêque de Paris, les origines du Vœu National et du monument qui s'élève sur la butte de Montmartre à Paris.

« Il y a douze ans (treize aujourd'hui),au plus fort de « nos malheurs publics,quelques Français pieux eurent « la pensée d'intéresser le ciel par *un vœu* au salut de « la patrie (1). Depuis lors, aux calamités de la guerre

(1) Lettre de son Éminence le Cardinal Guibert à MM. les membres de la Commission chargée d'examiner le projet de loi tendant à l'abrogation de la loi du 24 juillet 1873. (Paris le 22 juillet 1882).

« étrangère s'étaient ajoutées les horreurs de la guerre « civile. Quand je vins occuper le siège de Paris, la « paix était rendue au pays, mais les traces sanglantes « de nos malheurs étaient partout visibles,et la capitale « surtout offrait un spectacle de désolation. Je reçus « la visite des auteurs du vœu qui venaient me de- « mander de le confirmer et de l'accomplir, en élevant « dans Paris avec le concours de la France chrétienne « un temple au Dieu qui est l'inspirateur de la charité « et de la concorde. »

Nous insérons ici la formule du vœu dans sa rédaction définitive :

« En présence des malheurs qui désolent la France, « et des malheurs plus grands qui l'attendent encore ; « en présence des attentats sacrilèges commis à Rome « contre les droits de l'Église et du Saint-Siège, et « contre la personne sacrée duVicaire de Jésus-Christ, « nous nous humilions devant Dieu, et réunissant dans « notre amour l'Église et la patrie, nous reconnaissons « que nous avons été coupables et justement châtiés ; « et pour faire amende honorable de nos péchés et ob- « tenir de l'infinie miséricorde du Sacré-Cœur de Notre- « Seigneur Jésus-Christ le pardon de nos fautes ainsi « que les secours extraordinaires qui seuls peuvent « délivrer le Souverain Pontife de sa captivité et faire « cesser les malheurs de la France, nous promettons « de contribuer, selon nos moyens, à l'érection à Paris « d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus. »

Reprenons la lettre du Cardinal : « La nécessité « d'assurer dans l'avenir la propriété et la destination « sacrée de l'édifice qui devait être élevé par l'initia- « tive privée, m'obligea seule de recourir à la puis- « sance publique. J'obtins le concours de l'Assemblée « nationale non hâtivement et par surprise, mais après

« de mûres délibérations. La lettre par laquelle j'en-
« gageais l'affaire est du 5 mars 1873 ; elle fut adressée
« à M. le ministre des cultes, et reçut du gouverne-
« ment de M. Thiers un accueil favorable. Le projet de
« loi fut concerté entre le gouvernement et la com-
« mission avant le 24 mai. La discussion ne put avoir
« lieu que plus tard, elle occupa deux séances (22 et 24
« juillet); l'opposition put s'y produire librement, et le
« scrutin final donna au projet 382 voix contre 138 sur
« 520 votants, c'est-à-dire 240 voix de majorité. —
Voici le texte de l'article 1er de cette loi : « Est décla-
« rée d'*utilité publique*, la construction d'une église
« sur la colline de Montmartre, conformément à la de-
« mande qui en a été faite par l'Archevêque de Paris
« dans sa lettre du 5 mars 1873, adressée au Ministre
« des cultes. » Remarquons que le nom du Sacré-Cœur n'est pas prononcé dans le texte de la loi, mais ce que le texte n'exprime pas, la discussion même du projet l'a proclamé hautement. C'est le Sacré-Cœur de Jésus qui a été l'objet constant du débat, le radicalisme le repoussait, la majorité l'a fait triompher.

Ainsi est née l'œuvre de Montmartre, d'une pensée chrétienne, patriotique, étrangère à tout esprit de parti, uniquement inspirée par le désir de revoir notre France grande et prospère.

C'est ainsi que le pays l'a compris et le comprend encore. La basilique du Sacré-Cœur est une œuvre de pénitence et de dévouement ; c'est une amende honorable et l'*Exvoto* de l'espérance.

Et maintenant, où en est l'œuvre du Vœu National ?

Malgré les traverses de toutes sortes et les incertitudes d'un avenir plein de points noirs, elle est prospère. Les ressources ont afflué et depuis douze ans, le flot d'or qui est venu baigner les premières assises de l'édifice

naissant n'a point tari. Aujourd'hui les dons faits au Vœu National atteignent le chiffre de 16,765,248 fr. Le chiffre des dépenses est de 16,254,902 fr. Avec cette somme considérable, qu'a-t-on fait? On a d'abord acquis le terrain tant pour l'Église que pour la chapelle provisoire et le chantier. Le monument a été mis au concours ; soixante-dix-huit concurrents se sont présentés, et c'est l'architecture byzantine qui l'a emporté. Ce style, moins coûteux que le gothique, produit à grandes distances et à proportions égales, un effet plus imposant et plus majestueux. La première pierre en a été posée le 16 juin 1875, deux-centième anniversaire de l'apparition de Notre-Seigneur à la B. Marguerite-Marie, et jour auquel tous les catholiques se consacraient solennellement au Sacré-Cœur. L'Archevêque de Paris présidait la cérémonie, autour de lui se pressaient des Évêques, des prêtres, des milliers de chrétiens d'élite parmi lesquels deux cents députés. Bientôt une chapelle provisoire en l'honneur du Sacré-Cœur fut construite ; elle est depuis dix ans le foyer où les âmes chrétiennes sont venues de tous les points de la France et du monde, réchauffer leurs ardeurs. Sans attendre qu'elle fût achevée, le chantier du vœu était en pleine activité, on pressait le nivellement du terrain, on creusait les fondations, mais on s'aperçut bientôt que la plate-forme de la colline destinée à recevoir l'édifice, était composée jusqu'à une grande profondeur de terres meubles hors d'état de servir de base à de grandes masses ; il fallait donc creuser jusqu'à ce qu'on rencontrât un terrain solide. On s'avisa de percer des trous ou puits comme on fait pour les mines de charbon. Ces puits, au nombre de 80 et plus, furent remplis de béton et se transformèrent en autant de fortes colonnes, qui ensevelies dans le sol, supportent et les

piliers de la crypte, et l'église aérienne. Des millions furent enterrés dans ces travaux préparatoires. Depuis, la crypte s'est assise sur ces pilotis d'un nouveau genre, c'est une vaste et belle église souterraine déjà ouverte au culte, et sous ses voûtes, se meuvent sans efforts des milliers de pèlerins. Déjà les travaux de la haute église s'avancent ; les murailles et les piliers s'élèvent, les voûtes de l'abside s'arrondissent ; chaque année les pèlerins qui reviennent à Paris applaudissent aux résultats obtenus. De tous les points de la capitale où l'on aperçoit Montmartre, l'œil salue le monument national comme le phare de l'espérance ; ce n'est plus qu'une question d'argent et de temps; l'argent se trouvera, il y a dans la France chrétienne des mines d'or inépuisables que le repentir et l'amour ne cessent d'exploiter ; le temps, Dieu le donnera, le Cœur de Jésus soutiendra jusqu'à son couronnement l'œuvre qu'il a lui-même inspirée. Oui, nous verrons bientôt la basilique dresser ses splendides coupoles, nous verrons à l'intérieur du monument ces voûtes grandioses, ces chapelles, ces piliers, ces pierres s'étaler sous nos yeux, tout chargés de souvenirs et comme autant d'*Exvoto* de la reconnaissance ; car chacune des pierres de l'édifice porte un nom ; il n'est presque pas de famille en France qui n'y ait gravé le sien ; chacune de ces pierres est un acte de foi et de confiance. Oh ! vienne le jour qui verra poser la dernière pierre, vienne l'inauguration du monument, toute la France y sera représentée. Toutes nos paroisses, toutes nos villes y viendront avec leurs armoiries, tous nos évêques seront à ce rendez-vous pour entonner le *Te Deum* de l'action de grâces et du triomphe. Et vous aussi, ô Pontife de Rome, noble vicaire du Christ qui aime les Francs, vous dont les largesses et la parole ont tant de fois

encouragé nos efforts, ne quitterez-vous pas pour un temps la ville éternelle, ne serez-vous pas à cette fête pour bénir votre fille aînée, votre France enfin réconciliée avec elle-même et avec Dieu ? Heureux les témoins, les acteurs de ce spectacle le plus beau qui se puisse voir ici bas après le ciel ! En attendant que se lève cette aurore fortunée, pénétrons dans le chantier, allons droit à la crypte, puis nous irons à ciel ouvert contempler ces travaux déjà si imposants et si riches d'espérances. Eh bien, dans la crypte comme dans la Basilique, tous les membres importants de l'édifice, chapelles, piliers ou colonnes, hémicycles ou parties de murailles, sont donnés par des associations pieuses, par des villes, par des professions et corporations qui se les disputent. Dans la crypte comme dans la Basilique, les chapelles sont dédiées aux saints et aux saintes les plus populaires.

Une foule de piliers ont reçu les noms les plus gracieux : le pilier des malades, le pilier de la plume, de la musique et de la poésie, le pilier du fuseau, ceux du froment, de la vigne ; nommons aussi les piliers de la reconnaissance, des lauréats, des orphelins, des veuves, des pieuses mères, de la première Communion.

On le voit, toutes les professions, tous les états de la vie, tous les intérêts ont leur chapelle et leur pilier.

A côté de ce mouvement d'aumônes qui se centralisent, il y a celui des Pèlerinages collectifs ou individuels, les mois de mai, juin et juillet voient arriver par centaines les pèlerinages collectifs, on vient de toutes les paroisses, de toutes les institutions de Paris et de la banlieue, on vient d'Amiens, de Nantes, etc. ; ces milliers de pèlerins peuvent s'enrôler dans les associations dont la Basilique naissante est déjà le

centre : l'archiconfrérie du Vœu National pour le salut de la France avec les deux degrés qui la perfectionnent, la sainte Ligue et l'association de Jésus Pénitent pour nous ; l'Apostolat de la prière, la Confrérie de la Sainte Agonie ; la Garde d'honneur canoniquement agrégée à celle de Bourg ; l'archiconfrérie réparatrice des blasphèmes et des profanations du Dimanche ; l'union de la Sainte Famille ; l'archiconfrérie de Saint Jean l'Évangéliste et l'œuvre de la consécration des enfants, etc.

Enfin, veut-on avoir une idée du mouvement religieux dans un semestre, soit de juillet 1885 à janvier 1886 ; les recommandations ont dépassé le chiffre de 800,000, et dans le nombre il y a plus de 22,000 actions de grâces. Il a été distribué 105,373 cartes d'entrée pour la visite des travaux.

On a donné 76,000 communions, 3,344 messes ont été dites par des prêtres étrangers au sanctuaire ; on a compté environ 250 pèlerinages proprement dits.

En présence de ces chiffres, qui pourrait nier que le sanctuaire de Montmartre ne possède un aimant qui attire les âmes ; cet aimant, c'est le Cœur de Jésus. Chers pèlerins, adorez-le en quittant à regret ce théâtre où les merveilles accomplies en promettent de plus grandes encore ; jetez un regard sur la grande ville qui déploie sous vos yeux son enceinte et ses monuments, dites pour elle une prière à Jésus, dites-lui avec confiance : « Vous avez demandé un étendard sur lequel resplendit votre Cœur, nous avons cet étendard, il a reçu le baptême du sang, il a été à la peine, quand sera-t-il à la gloire ? Vous avez demandé un autel, nous vous donnons un temple ; vous avez voulu la consécration de notre nation par la voix de ceux qui la gouvernent, aujourd'hui la France est maîtresse de

ses destinées, elle se consacre à vous par un libre suffrage, et les pierres que tant de mains ont accumulées sur cette sainte colline, font monter jusqu'à votre trône du ciel le cri de notre dévouement, elles vous disent : O Cœur de Jésus, régnez sur nous, régnez sur nos enfants, régnez sur notre France ! »

PRATIQUE

Faire une aumône à l'Église du *vœu national.*

PRIÈRE

CONSÉCRATION au Sacré-Cœur (*P. Monsabré.*)

O Cœur de mon Jésus, je me consacre à vous ! faites de moi ce qu'il vous plaira, livrez-moi si vous le voulez, à des mains ennemies, qu'on me maltraite, qu'on me perce de coups, j'y consens et jure de vous aimer jusqu'à ma dernière heure, pas une plainte, pas un reproche, pas un murmure ne sortiront de ma bouche, mais je dirai : mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi chante son nom. O Dieu, on m'a haï sans raison, laissez-moi bénir votre amour ! Ténèbres de mon esprit, bénissez le Seigneur, angoisses de mon cœur, bénissez le Seigneur, brisement de mes os, bénissez le Seigneur ! Fleuve de ma vie qui s'en va, bénissez le Seigneur, ruisseaux de mon sang, bénissez le Seigneur, rosée de mes larmes, bénissez le Seigneur, dernier souffle de ma poitrine, bénissez le Seigneur, froid de ma mort, bénissez le Seigneur. Et quand les lèvres de ma bouche ne pourront plus rien dire, lèvres de mes plaies, parlez, parlez encore, dites à Dieu : Pardon ! amour, pardon !

(Extrait du Discours sur le vœu National au Sacré Cœur de Jésus.)

MAXIME

L'amour sait un mot qu'il dit toujours et qu'il ne repète jamais. (*P. Lacordaire.*)

INVOCATION

Doux cœur de Marie, soyez mon salut.
(300 *j. d'indulg. Pie IX*, 30 *sept.* 1867.)

Trente-troisième jour.

LA FRANCE ET LE SACRÉ-CŒUR.

Elegi locum istum, ut sit Cor meum ibi cunctis diebus.
J'ai choisi ce séjour pour que mon Cœur y demeure à jamais.
(II Paralip. VII, 16.)

Le Sacré Cœur de Jésus a des sollicitudes pour toutes les nations catholiques, et la dévotion dont il est l'objet n'est pas pour la France seule une arche de salut, mais il est difficile de méconnaître dans le passé, dans le présent, les faits qui attestent les prédilections du Sacré Cœur de Jésus pour la France.

1° C'est à une cité française qu'il a fait la grande révélation du Sacré-Cœur, à Paray-le-Monial, longtemps obscure et aujourd'hui si grande, parce qu'elle est après Bethléem et le Cénacle le plus grand théâtre des manifestations du divin amour.

2° C'est à une institution française qu'il a confié cette révélation ; à cette Visitation Sainte-Marie qui porte sur son berceau deux noms dans lesquels semble rayonner le nom même de la France : *Françoise* de Chantal, noble fille de la noblesse française, et *François* de Sales si français par le style et par le cœur.

3° Et dans cet institut privilégié il a choisi pour dépositaire de son secret, l'humble Marguerite-Marie, Française aussi par la naissance et qui, mêlant les lumières de sa foi aux ardeurs de son patriotisme, a mérité d'annoncer au monde la future alliance du Sacré-Cœur et de la France.

4° Après avoir choisi la France comme sa confidente, il veut qu'elle soit son premier soldat et son premier apôtre. *Soldat*, elle a défendu sa dévotion bien-aimée contre l'hypocrisie janséniste, contre les sarcasmes d'une fausse philosophie, contre le naturalisme et toutes les impiétés de nos jours. Elle a proportionné aux violences de l'attaque les énergies de la défense. *Apôtre*, elle a déployé au service du culte du Sacré-Cœur la propagande la plus active et la plus efficace, elle a mis son prosélytisme, quelque chose de cette ardeur communicative dont son cœur est le foyer ; aussi quelle expansion d'apostolats nés et développés pour propager le règne du Sacré-Cœur ! Elle les a tous employés, répondant de plus en plus par des miracles de dévouement à une prédestination qui l'honore.

5° Elle est la promotrice la plus autorisée, la plus influente des mesures prises par la sainte Église pour l'exaltation du Cœur adorable. Il n'est pas d'initiative d'intervention qu'elle ait négligée. La sainte reine Marie Leczinska et les princesses de la maison de France s'unissent aux Évêques pour obtenir l'établissement du culte public du Sacré-Cœur dans tous nos diocèses ; et les instances faites en 1735 se sont renouvélées particulièrement en 1856 auprès du Saint-Siège pour qu'il déclarât le culte du Sacré-Cœur obligatoire dans toute l'Église. Enfin les faveurs concédées stimulent le zèle de la France catholique, elle obtient que l'Église tout entière soit placée sous le patronage

authentique du divin Cœur, et que sa fête soit élevée au plus haut degré possible parmi les solennités liturgiques.

Il est donc vrai que les divines prédilections se sont arrêtées sur la France, et que la France s'en est montrée digne. Mais nous n'avons pas dit le dernier mot des préférences du Sacré-Cœur sur notre pays. Il a voulu faire de la France son royaume privilégié, le royaume du Sacré-Cœur.

6° Parmi les révélations de la B. Marguerite-Marie, il en est une qui concerne particulièrement le roi de France Louis XIV (Lettre quatre-vingt-dix-septième à la Mère de Saumaise 1689).

« Voici, écrit-elle, les paroles que j'ai entendues : « Fais savoir au fils aîné de mon Sacré-Cœur, parlant « de notre Roi, que comme sa naissance temporelle a « été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte « Enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce « et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera « de lui-même à mon Cœur adorable qui veut triom- « pher du sien et par son entremise de celui des grands « de la terre. Il veut régner dans son palais, être peint « dans ses étendards et gravé sur ses armes pour les « rendre victorieuses de tous ses ennemis, en abattant « à ses pieds ces têtes orgueilleuses et superbes, pour « le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte « Église.» Et dans la lettre cent quatrième à la même, elle demande au nom de Notre-Seigneur qu'on fasse faire un édifice où serait le tableau du Sacré-Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour. Le Père de la Chaise, confesseur du roi, était choisi pour l'exécution de ce dessein. Les deux lettres montrent que le Sacré-Cœur voulait faire de la France son royaume, et de Louis XIV l'homme

de son choix, pour étendre les droits de son Église. Il y mettait comme condition : un *temple national*, un *étendard national*, une *consécration nationale*.

On ne sait pas avec certitude si les communications faites à la Bienheureuse sont parvenues aù roi Louis XIV, ni quels obstacles auraient entravé l'exécution du plan divin, mais il est à croire que le grand roi et sa cour n'ignorèrent pas les intentions du Sacré-Cœur sur la France; et que durant tout le XVIIIe siècle les membres de la famille royale se transmettaient cette tràdition comme un secret plein d'espérance. Il est constant qu'à la veille des grands malheurs, on voyait dans le Sacré-Cœur le salut du roi et de la patrie. Louis XVI s'en souvint à l'heure critique, et du fond de sa prison il s'engagea par un vœu solennel à remplir les conditions demandées par la Bienheureuse au nom du Sacré-Cœur. Mais le captif du Temple ne parlait pas au nom de la France, ses mains ne portaient plus le sceptre, il n'était plus roi.

On se souvint encore du Sacré-Cœur après la révolution, et nous verrons, aux Oiseaux, la Mère Marie de Jésus affirmer le maintien des prédilections du Sacré-Cœur pour la France. Et pourtant elle était bien coupable, elle avait tout renié, tout profané ; mais des châtiments inouis avaient puni des forfaits également inouis ; et une fois satisfaction donnée à la justice, le Sacré-Cœur écoutait encore les inspirations de son amour. Hélas ! de nouvelles prévarications amenèrent de nouvelles représailles, la France se vit au moment de périr en d'effroyables convulsions. Divin Cœur de Jésus, la laisserez-vous écraser sans retour ? non, c'est l'heure des inspirations magnanimes et des courageux repentirs ; la France mutilée, meurtrie, humiliée se relève, et par un mouvement vrai-

ment national se met à remplir les conditions dictées par le Sacré-Cœur à son humble servante. Nous avons, nous aurons bientôt l'édifice du vœu national élevé par la charité nationale au point le plus culminant de la capitale pour la protéger par la réparation, le sacrifice et la prière. Nous avons l'étendard du Sacré-Cœur dessiné sur son lit de mort par la main défaillante d'un chrétien de noble race, puis exécuté par les filles de la Visitation là même où le Sacré-Cœur a révélé son doux mystère ; offert au chef à jamais illustre des zouaves pontificaux, il a reçu le baptême du sang dans une défaite à jamais mémorable et glorieuse. Nous l'avons vu, déployé à Paray dans une manifestation solennelle, son rôle n'est pas fini, il dort confié à des mains héroïques et fidèles. Vienne l'heure du réveil, et il reparaîtra de nouveau sur un champ de bataille et de victoire, et comme un autre Labarum éclairera de ses reflets glorieux le désastre de nos ennemis et la restauration de la France. Que nous manque-t-il pour que les exigences du Sacré-Cœur aient reçu toute satisfaction ? une consécration ? Mais elle est commencée, déjà tous les diocèses de France jusqu'au dernier se sont consacrés au Sacré-Cœur. Déjà deux cent cinquante députés de l'assemblée nationale ont consacré, autant qu'ils le pouvaient, le pays au Sacré-Cœur, que faut-il de plus ? Une consécration publique et officielle du pouvoir qui règne sur la France, un acte authentique de l'autorité souveraine. Vienne enfin ce beau jour ! que la France guidée par l'étendard du Sacré-Cœur et personnifiée dans son chef s'agenouille pénitente et dévouée devant l'image du Cœur adorable, dans le temple du vœu national et lui consacre ses destinées ! Alors, plus confiants que jamais dans son immortel avenir, nous répéterons, légèrement modifiée, la devise de nos

Pères : « *Regnum Galliæ, regnum Mariæ et sacra-* « *tissimi Cordis Jesus, non peribit.* La France est le « royaume du Sacré-Cœur et le royaume de Marie, elle « ne périra pas. »

LA MÈRE MARIE DE JÉSUS
RELIGIEUSE DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME AU MONASTÈRE DE PARIS DIT DES OISEAUX.
(1797-1854.)

1. Dieu choisit souvent dans ce qu'il y a de plus humble les instruments qu'il veut faire servir à sa gloire. Telle fut l'enfant qui, sous le nom de Marie de Jésus, reçut au couvent des Oiseaux les faveurs les plus étonnantes du Sacré-Cœur. Elle naquit le 15 mars 1797 à Bougival, dans les environs de Paris, d'une famille honnête mais pauvre. Laure, c'était son nom dans le monde, fut adoptée, dès l'âge de 8 ans, par une cardeuse de matelas du faubourg Saint-Germain et par son mari, bon vieillard de soixante-dix ans. Ils communiquèrent à leur fille adoptive les trésors qu'ils possédaient l'un et l'autre à un degré éminent : la foi, la piété, la crainte et l'amour de Dieu. Mais le Seigneur se chargeait lui-même d'instruire cette enfant, à l'école du Saint-Esprit. Laure se mit à pratiquer la vertu avec une perfection qui n'était pas de son âge. Admise au catéchisme des Missions-Étrangères sa paroisse, elle y fut bientôt citée comme le modèle de ses compagnes. A onze ans, elle faisait sa première communion. Ce jour-là elle se croyait au ciel, et à partir de ce moment, la communion devint sa vie. On lui permit d'en approcher régulièrement tous les mois, puis tous les quinze jours et enfin plusieurs fois la semaine.

Des grâces sans nombre récompensaient la ferveur de la jeune fille; on peut en juger par ce trait. Elle était obligée de travailler en plein air avec sa mère adoptive, exposée aux injures du temps, dans des lieux ouverts à tout le monde, et elle ne perdait pas un instant la présence de Dieu, profitant de tout pour fonder et affermir le règne que Notre-Seigneur a dit être au dedans de nous. Elle eût voulu ajouter à sa vie déjà si pénible les plus rudes mortifications et soulager ainsi la soif de souffrances que lui inspirait la contemplation de Jésus crucifié, mais elle était rarement seule. Le bon Maître suppléa aux pénitences extérieures qui lui manquaient par les peines intérieures auxquelles il la livra pendant cinq années entières : ténèbres, aridités, désolations, tentations violentes qui la tenaient suspendue comme par un fil sur l'abîme du désespoir ; ce n'est là qu'une partie des épreuves qui perfectionnèrent sa vertu. Au sortir de ces angoisses, elle tomba malade et fut retenue plus d'un an sur un lit de douleur qui devint pour elle un Thabor. Jésus la visitait dans ses miséricordes, il lui prodiguait les ravissements et les extases pendant lesquelles les sens extérieurs se fermaient aux choses visibles ; alors son sourire était tout céleste, ses yeux inondés de larmes, son teint animé des plus vives couleurs faisaient partager aux témoins de ces merveilles les délices de cette âme ravie. Sa joie se manifestait par des exclamations pleines de tendresse : « O amour, amour ! ô mon doux « Jésus ! oh ! quel bonheur ! Divin Cœur de mon Jésus, « qu'il est doux d'habiter en vous pour toujours ! ô ma « Mère, ô ma tendre Mère, c'est à vous que je dois mon « bonheur. » Mais ce qui paraissait au dehors n'était qu'un signe des opérations divines dans cette âme privilégiée. Elle voyait Jésus resplendissant de gloire et

son Cœur adorable environné de flammes et brûlant d'amour. Souvent il lui semblait que Marié lui ouvrait son Cœur maternel et l'invitait à y entrer : mais Jésus la faisait bientôt passer du Cœur de Marie dans son propre Cœur, et cela d'une manière si réelle, si sensible que la pieuse Laure croyait sortir d'un appartement pour entrer dans un autre. Lorsqu'elle eut fait un vœu spécial au Cœur de Jésus, elle se vit admise constamment dans ce divin et vivant sanctuaire après la sainte Communion : c'est alors qu'elle recommandait au Sacré-Cœur les affaires et les démarches tendant à sa gloire ; et elle savait sans la moindre hésitation qu'elle était exaucée.

II. Cette dévotion au Sacré-Cœur s'accrut en elle avec les années, et les communications devinrent plus intimes. Ce fut pendant sa maladie en 1822 que ce Cœur adorable lui révéla les desseins de sa miséricorde sur la France. Il lui fut dit et répété souvent par Notre-Seigneur lui-même dans ses extases que le vœu de consécration de la France au Sacré-Cœur attribué à Louis XVI était bien véritablement de lui ; que c'était lui-même qui l'avait composé et prononcé. Et le divin Sauveur ajoutait qu'il désirait ardemment que ce vœu fût exécuté, c'est-à-dire que le Roi consacrât sa famille et tout son royaume à son divin Cœur comme autrefois Louis XIII à la sainte Vierge ; qu'il en fît célébrer la fête solennellement et universellement tous les ans, le vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, et qu'enfin il fît bâtir et ériger un autel en son honneur. A cette condition, le divin Sauveur promettait pour le Roi, la famille royale et la France entière les plus abondantes bénédictions ; il donna même à sa servante l'assurance que ce vœu serait exécuté un jour avec ses principales dispositions.

Cependant la santé de Laure allait toujours déclinant, et le 21 décembre 1822 vers le soir, on crut sa fin prochaine ; son confesseur lui fit les prières de la recommandation de l'âme et tout mouvement cessa. Après une demi-heure, on allait réciter le *De Profundis* quand un léger soupir annonça qu'elle vivait encore. Elle languit ensuite pendant dix jours entre la vie et la mort; mais le 6 janvier, Mme Denys, sa mère adoptive, lui ayant porté du linge bénit pour elle à la patronne de Paris, sainte Geneviève, les douleurs cessèrent, le sommeil et l'appétit revinrent, la malade se trouva guérie à la grande surprise de tout le monde et des médecins qui avouèrent n'y rien comprendre.

III. Les desseins de Dieu paraissaient accomplis sur sa servante qui était parfaite dans sa voie et réfléchissait dans son âme comme dans un clair miroir, tous les traits de la vie cachée et de la vie souffrante de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Que lui restait-il à faire sur la terre ? Il lui restait à obtenir par une vie plus cachée encore, plus pénitente et toute livrée à Dieu, l'extension de la dévotion au Sacré-Cœur. Et Dieu l'amena dans une maison déjà dévouée au Sacré Cœur de Jésus pour qu'elle ajoutât de nouvelles flammes aux flammes déjà si ardentes de ce foyer. Et si toutes les œuvres de zèle sorties de cette maison des Oiseaux pour la gloire du Cœur de Jésus ne furent pas le fait propre de la nouvelle Sœur, elle en fut l'inspiratrice par sa prière.

Le Père Ronsin, son Directeur, proposa à la Révérende Mère Sophie de recevoir sa fille spirituelle pendant quelques jours. On lui assigna pour demeure une cellule qui donnait sur le sanctuaire et qui devint un ciel anticipé par les faveurs qu'elle y reçut. Après deux

semaines d'épreuves, de réflexions, de pénitences et de prières, Laure demanda son entrée dans la Communauté. Ce fut le 10 février 1823 qu'avec le costume des postulantes elle changea son nom contre celui de Marie de Jésus ; nom choisi entre mille, nom qui lui rappelait les deux objets de son amour et montrait à ses sœurs la copie vivante et fidèle de la divine Mère et de son adorable Fils. Cinq mois après son entrée dans la maison, la Sœur Marie de Jésus fut admise à la prise d'habit. Elle s'y prépara par une retraite qu'elle fit de l'Ascension à la Pentecôte avec Marie, Mère de Jésus, dans le Cénacle, et avec le Collège apostolique, attendant la descente de l'Esprit Saint. Elle se livra tout entière à ce divin Esprit, se laissa faire et défaire et sortit de ces Exercices toute transformée, plus humble, plus détachée, plus unie au Cœur de Jésus.

Peu de jours après, le 21 juin, fête de Saint Louis de Gonzague, on célébrait dans la Communauté la fête du Sacré-Cœur. En ce jour de grâces, Notre-Seigneur renouvela les mêmes paroles et les mêmes promesses qu'il lui avait fait entendre si longtemps, avec ordre de les communiquer à M***, pour en parler au Roi, ce qu'elle fit en effet. Il lui fut encore dit en termes formels : « La France est toujours bien chère à mon « divin Cœur et elle lui sera consacrée, mais il faut « que ce soit le Roi lui-même qui consacre sa per- « sonne, sa famille et tout son royaume à mon divin « Cœur, et qu'il lui fasse élever un autel comme on en « a élevé un au nom de la France à la Sainte Vierge. Je « prépare à la France un déluge de grâces lorsqu'elle « sera consacrée à mon divin Cœur. Et quoi ! reprit « Notre-Seigneur, les outrages faits à la majesté royale « ont été réparés publiquement, et les outrages sans « nombre que j'ai reçus dans le Sacrement de mon

« amour n'ont pas encore été réparés. On craint de « parler au Roi, on craint qu'il ne soit pas disposé à « entendre parler de ce double bonheur pour lui aussi « bien que pour sa famille et son royaume. Oh ! je tiens « tous les cœurs dans ma main, et celui du Roi est « disposé à faire tout ce qu'on lui demandera pour ma « gloire. Tous les jours il en donne des preuves ; la « demande qui lui a été faite de travailler à la béatifi- « cation de la Mère Marguerite-Marie Alacoque n'en « est-elle pas la preuve, puisqu'il n'a pas mieux « demandé ? Que M*** parle et il verra. Je prépare « toute choses ; la France sera consacrée à mon divin « Cœur, et toute la terre se ressentira des bénédictions « que je répandrai sur elle. La foi et la religion refleu- « riront en France par la dévotion à mon divin Cœur. »

Le Père Ronsin fut vivement frappé de cette communication, car il savait qu'en effet Louis XVIII avait ordonné à Monseigneur le grand Aumônier de France de s'entendre avec le ministre des affaires étrangères au sujet de la béatification de Marguerite-Marie, et la Sœur Marie de Jésus n'en pouvait rien savoir par une voie naturelle.

La fête de la Pentecôte avait amené la pieuse Sœur au pied des autels pour être fiancée au divin Époux dans les joies du Thabor ; la fête du Sacré-Cœur de Jésus, 24 juin 1824, reçut ses engagements définitifs, après qu'elle eut trouvé dans la retraite les amertumes du Calvaire. Elle s'offrit en victime et en victime d'amour, prétendant renoncer à toutes les délices qu'elle eût jamais goûtées et à ne plus se nourrir que d'amertumes. Elle fut exaucée. Cette âme généreuse fut en effet enveloppée de ténèbres et environnée d'absinthe, à tel point que son corps lui-même ne pouvait soutenir ni la lutte, ni les battements de son cœur ; les

maux les plus étranges l'accablèrent jusqu'à la fin de sa vie, et cela dura vingt ans. Sans parler de ses peines intérieures qui défient toute expression, jamais on ne vit plus la Mère Marie de Jésus sans quelque souffrance physique. Tantôt l'estomac s'ulcérait avec d'incroyables douleurs, tantôt des plaies se formaient à l'extérieur, le cœur, la poitrine s'attaquaient successivement, et d'ordinaire la guérison arrivait aussi subitement que le mal était venu. Les médecins n'y comprenaient rien, mais il etait facile de reconnaître la main de Dieu ; car toujours ces crises douloureuses arrivaient à point nommé ou pendant le carnaval ou à d'autres époques fécondes en scandales pour finir après le Carême ou après réparation. La malade était non seulement résignée mais joyeuse,et sa physionomie toujours calme et recueillie prenait une expression de bonheur céleste.Ce martyre prolongé et si joyeusement accueilli fut la part que Dieu donna à la Mère Marie de Jésus dans l'œuvre qu'il lui avait montrée comme le but de sa vie et qui toujours occupa son cœur et sa pensée : la consécration de la France au Sacré-Cœur. Le P. Ronsin travaillait par le zèle extérieur et actif,Marie de Jésus par la prière et par la souffrance. Ce n'est pas que toute coopération plus directe fût interdite à l'humble confidente du Sacré-Cœur ; les personnes qui venaient aux Oiseaux faire des retraites tenaient à la consulter ; la plupart appartenaient à la plus haute société et toutes admiraient qu'elle possédât comme d'instinct avec la science de Dieu celle du savoir-vivre : c'est que rien ne ressemble tant à l'exquise politesse que l'exquise humilité. Sa conversation était un composé de sainteté, de réserve et d'aisance qui n'appartenait qu'à elle et charmait ses interlocutrices. Elle profita de son ascendant sur les âmes pour inspi-

rer à toutes une ardente et solide dévotion envers le Cœur de Jésus. Elle n'avait pas besoin de parler beaucoup, souvent elle n'avait qu'à se montrer ; son sourire ne ressemblait à aucun autre et il restait habituellement dans son regard comme un rayon de cette lumière céleste qu'il lui avait été donné d'entrevoir ; on aimait à la regarder et en la contemplant on se disait : « Dieu est là, Dieu a passé par là.» Le Père Varin dont la modestie était si remarquable avait coutume de dire en parlant de la Mère Marie de Jésus : « C'est « sans comparaison comme la sainte Vierge, non seule« ment on peut mais on doit la regarder, car ce n'est « pas une physionomie de la terre. »

Après 1830, elle fut nommée sacristine et ne quitta cet emploi qu'un an avant sa mort. Elle appréciait son bonheur dans cet office. « Oh ! que Notre-Seigneur est « bon pour moi, disait-elle, après la Messe nos Sœurs « s'en vont, moi je reste pour être la petite servante « de Notre-Seigneur. Et quand je lave les linges d'au« tels, que je presse entre mes mains le sang de « Jésus-Christ, je suis si heureuse que je ne puis l'ex« primer. » Elle ne quittait presque pas l'église ; on aurait dit un des meubles du saint lieu.

Elle tomba malade en 1853; dès le début de sa maladie elle prévit que ce serait la dernière et sa joie était inexprimable. Elle conserva jusqu'à la fin sa présence d'esprit et son gracieux sourire, disant un mot d'amitié aux personnes qui la visitaient. Enfin, ayant reçu tous les Sacrements, elle expira après une courte et douce agonie le 15 janvier 1854, trente et un ans après son entrée au couvent. Puisse-t-elle du haut du ciel où elle est entrée dans le Cœur de Jésus pour n'en sortir jamais, obtenir la consécration solennelle de la France au Sacré-Cœur, consécration qui fut le but de son existence !

PÈLERINAGE

LE MUSÉE EUCHARISTIQUE DE PARAY-LE-MONIAL.

Nous avons vénéré dans le sanctuaire de la Visitation le berceau à jamais illustre de la dévotion au Sacré-Cœur, nous avons suivi dans le jardin les traces de la Bienheureuse Marguerite-Marie, visité ce bosquet de noisetiers qui fut pour elle un *endroit de grâces*, et prié dans la petite chapelle où, dans la ferveur de l'extase, elle oubliait les heures. Il n'est pas encore temps de sortir, en quittant Paray, du pays du Sacré-Cœur. Il nous reste à tenter un pèlerinage d'un nouveau genre à travers tout un monde de merveilles artistiques et littéraires dans le Musée Eucharistique de Paray-le-Monial.

C'est l'Apôtre de la Communion réparatrice, le R. P. Drevon, qui a conçu l'idée de cette œuvre grandiose, lui qui a dirigé ses premiers commencements. Il voyait que la faveur du siècle est acquise aux *expositions;* l'industrie promène les siennes de capitale en capitale, l'agriculture étale ses produits et l'art invite chaque année les amateurs de peinture à juger les œuvres bonnes ou mauvaises que le pinceau fait éclore. Les grandes villes n'ont-elles pas, dans leurs bibliothèques et leurs musées, des expositions permanentes ? Et pourquoi le Dieu de l'Eucharistie n'aurait-il pas son exposition ? L'Eucharistie aurait-elle donc végété au milieu de nous depuis plus de dix-huit siècles dans une stérile impuissance ? Ne serait-elle pas une source de vie et de lumière, un foyer d'où toute beauté rayonne ? Pourquoi donc ne pas évoquer, de toutes les régions de l'espace et de la durée, les œuvres nées de l'Eucha-

ristie? Pourquoi ne pas les convier à un rendez-vous universel? Le lieu de ce rendez-vous est tout trouvé ; il ne peut être que Paray-le-Monial, ce berceau, cette terre natale de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus dont l'Eucharistie est le plus bel ouvrage. Telle fut la pensée que le Père Drevon avait mûrie dans son cœur. Il commença, et pour le seconder, Dieu avait mis à ses côtés un auxiliaire digne de lui, le Baron de Sarachaga, catholique ardent, espagnol par la naissance et par la foi. Disciple et ami du Père Drevon, il mit à son service son activité, ses connaissances, sa fortune. La mort prématurée qui ravit au Baron de Sarachaga l'inspirateur de la collection naissante, ne le découragea pas ; il resta fidèle à son ami jusque dans la mort et au-delà ; déjà, en quelques années, les œuvres eucharistiques qu'il a réunies étonnent par leur multitude, leur variété, leurs richesses.

Afin de nous rendre compte des résultats obtenus et de ceux qu'on espère, considérons de quels éléments cette collection se compose. Les monuments eucharistiques sont ou littéraires ou artistiques ; il y a les livres ou les objets d'art d'un côté, les livres manuscrits et imprimés ; de l'autre, les objets d'art obtenus par des procédés multiples, soit que la toile s'anime sous le pinceau de l'homme, soit que la pierre et le marbre resplendissent sous le ciseau qui les mutile ; soit que l'or et le bronze revêtent toutes les formes et reflètent les vives couleurs de l'émail, soit enfin que la gravure et la photographie vulgarisent les chefs-d'œuvre et en opèrent la multilocation. De là, deux expositions ; l'une littéraire ou bibliothèque, l'autre réservée aux divers produits de l'art ou musée.

La bibliothèque et le musée eucharistique se sont rapidement enrichis, et bien qu'ils ne comptent encore

qu'un petit nombre d'années, ils offrent déjà aux pèlerins instruits des sujets d'étude intéressante.

I. — LA BIBLIOTHÈQUE.

Déjà les livres se chiffrent par milliers : à l'appel des fondateurs, ils ont secoué la poussière des vieilles bibliothèques où ils dormaient d'un sommeil trop rarement troublé ; et ils sont venus, quelquefois donnés par une main libérale, souvent achetés à grand prix. Entrons dans le sanctuaire de la science eucharistique ; il n'est que provisoire encore ; et sur les rayons qui regorgent, les livres accumulés semblent demander un plus vaste espace pour s'aligner.

Voici des *incunables*, ils appartiennent au premier âge de l'imprimerie ; voici des éditions sorties des presses les plus renommées. Ce compartiment appartient à la Liturgie, cet autre à la Patristique, cet autre à la Théologie proprement dite. Ici saint Thomas avec les commentateurs de son Ordre ; là, saint Bonaventure et Scot avec toute la famille franciscaine; plus loin Suarez avec tous les théologiens de la Compagnie de Jésus, etc. Avançons encore, nous entrons dans le champ de la controverse; il n'est pas de dogme qui ait rencontré plus de contradictions que l'Eucharistie considérée comme sacrifice et comme sacrement ; il n'en est pas qui ait suscité plus de défenseurs ; toutes les erreurs ont trouvé des docteurs pour les réfuter, tous les blasphèmes ont soulevé des protestations triomphantes ; c'est que le Saint-Sacrement est le tout de la sainte Église, il est le centre de ses dogmes, le motif et le moyen le plus efficace qui porte les fidèles au respect de la morale, il est la raison de notre culte public, le secret et le principe de tous les dévouements, de toutes

les immolations. Le Saint-Sacrement, c'est le trésor du fidèle, c'est sa vie ! que serait la religion sans l'Eucharistie ! sans elle que deviendrait cet exil de la terre ! autant vaudrait éteindre le soleil qui nous éclaire et rejeter le monde dans le chaos.

L'apologétique occupera donc un grand espace dans une bibliothèque eucharistique. Place maintenant aux panégyriques, aux éloges qui montrent le Saint-Sacrement comme le principe générateur des institutions catholiques, l'aliment de la piété, le foyer de l'apostolat : place à cet autre genre d'éloges, à ces démonstrations vivantes de la vertu du Saint-Sacrement; je veux dire à ces Saints, à ces personnages illustres qui n'ont été grands que par l'Eucharistie ; place aux œuvres que leur amour a inspirées, à ces méditations, à ces contemplations si lumineuses et si chaudes, à ces professions de foi, à ces effusions de reconnaissance, à ces recueils d'oraisons que les siècles écoulés nous ont légués comme un héritage où respirent toutes les formes de la louange, de l'adoration, de la prière, de la réparation et de l'amende honorable. Enfin place aussi aux miracles eucharistiques, aux triomphes que le Saint-Sacrement a remportés sur ses ennemis, à ses victoires sur les êtres inanimés, aux manifestations surnaturelles de sa puissance, à ses prodiges de bonté ou de justice. Un autre compartiment est comme un trait d'union entre la bibliothèque et le musée eucharistique. Là est l'histoire de l'Eucharistie dans les arts; l'histoire de la peinture et de l'architecture dans leurs rapports avec le Saint-Sacrement. C'est l'énumération et souvent la description tout ensemble de ces compositions naïves et splendides, de ces poèmes ou épopées lapidaires que l'art a créés. Enfin, des rayons sont réservés à la théologie du Sacré-Cœur, à son histoire, à son iconographie, à son épanouissement dans les arts.

Mais avant de sortir de la bibliothèque, nous rendrons hommage au talent et à la discrétion des organisateurs, en signalant deux périls qu'ils savent éviter.

1° Etant donné que l'Eucharistie est le centre radieux et fécond du dogme, de la morale et du culte catholique, il n'est aucun article de notre symbole, aucun commandement, aucune manifestation publique de la vie chrétienne qui ne soient compris dans le cercle immense que Jésus-Hostie pénètre de ses rayons; dès lors où s'arrêtera le domaine du Saint-Sacrement, quelles seront les limites d'une bibliothèque destinée à contenir les livres qui parlent de lui ? Il est à craindre que, réclamant comme son bien propre tous les ouvrages dans lesquels l'action de Jésus-Hostie se fait sentir ou qui ont une affinité quelconque avec lui, elle ne finisse par absorber la théologie et l'histoire ecclésiastique tout entières, et que, se dépouillant de la spécialité qui fait sa gloire, elle aboutisse à n'être plus qu'une vaste collection encyclopédique. 2° Si pour occuper une place sur les rayons de cette bibliothèque eucharistique, il suffit qu'un livre touche par quelque endroit au Saint-Sacrement, bientôt tous les compartiments pourront être encombrés de non valeurs, et dès lors cette bibliothèque, infidèle à son programme, ne serait plus qu'un vaste assemblage où quelques ouvrages de choix se perdraient dans une effroyable multitude de médiocrités. Les organisateurs de Paray ont su se garder contre ces deux dangers : celui d'un empiètement qui recule constamment les limites de son domaine, et celui d'un accroissement qui s'annexe sans discrétion toutes les non valeurs. Et d'abord ils se défendent de la tentation d'empiètement. A part les collections qui sont le fond necessaire de toute bibliothèque sérieuse,

ils n'admettent sur les rayons que des ouvrages vraiment eucharistiques. N'y cherchons pas les pèlerinages aux sanctuaires de Marie ou les auteurs qui ont propagé la croyance à l'Immaculée Conception, ils ne seraient pas à leur place ici ; ne demandons pas davantage les livres qui traitent de la procession du Saint-Esprit ou de la nécessité des bonnes œuvres, de l'efficacité de la grâce ou même de la divinité de Notre-Seigneur ; une affinité quelconque, un rapport éloigné avec l'Eucharistie, ne confèrent pas à un livre un lien de parenté qui le fasse admettre de plein droit dans la famille eucharistique. Et leur bibliothèque restant une spécialité gagne en excellence ce qu'elle perd en étendue. 2° Les conservateurs de cette bibliothèque ne sont pas moins attentifs à exclure les livres de valeur nulle ou douteuse. S'ils ouvraient la porte sans discernement préalable à tout livre qui vient demander un asile, ils se verraient facilement encombrés par la marée montante des publications quotidiennes. Il n'en est pas de cette bibliothèque de Paray comme de ces bibliographies que la plupart des ordres religieux ont composées pour perpétuer le souvenir de leurs écrivains : les plus minces opuscules, les moindres plaquettes, fussent-elles incolores et sans valeur, donnent un droit d'admission aux auteurs qui les ont signées. Ici la porte ne s'ouvre que pour les œuvres de mérite ; l'entrée seule d'un auteur dans la collection lui confère un diplôme de capacité, un titre de noblesse.

II. — LE MUSÉE.

On sait que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient bâti un vaste édifice destiné à recevoir les

religieux appelés à la troisième Probation ; mais à peine y étaient-ils entrés qu'on vint les en chasser le 29 juin 1880, au nom de certaines *lois existantes*. Le local étant devenu vacant, le baron de Sarachaga y trouva pour ses collections artistiques une large hospitalité. Nous n'oserions pas offrir aux pèlerins de les guider à l'aide de nos souvenirs dans ce musée qui se peuple chaque jour de nouvelles richesses. Nous n'avons fait que l'entrevoir. Une première fois, c'était aux clartés douteuses d'un jour déjà prêt à finir ; une seconde fois, à dix heures du matin, en pleine lumière, mais sans que nos loisirs trop restreints nous permissent une étude sérieuse. Heureusement, des publications spéciales, émanant du comité même de l'œuvre, viennent en aide à notre insuffisance et nous serviront de guide.

Nous voici dans le vestibule : là se voit le buste du Révérend Père Drevon, l'inspirateur du Musée Eucharistique. Le bon Père est à sa place, à l'entrée de l'œuvre qu'il a fondée ; il semble accueillir les pèlerins. Mais quelle est cette porte que fleurissent encore une multitude de couronnes ? Elle indique l'endroit où reposent, dans l'attente d'une glorification prochaine, les restes du Vénérable Père de la Colombière. Mettons-nous à genoux, vénérons le guide donné par le ciel à la Bienheureuse Marguerite-Marie, et hâtons par nos prières le moment heureux où les honneurs du culte public rapprocheront ces deux âmes que leur mission a si étroitement unies sur la terre.

Dans la pièce attenante au vestibule se trouve le gonfalon ou grande bannière de canonisation de saint Philippe de Néri, qui, de concert avec la Compagnie de Jésus, a fondé cette communion générale et mensuelle que nous voyons ressuscitée aujourd'hui, sous une autre forme, par la Communion Réparatrice.

Entrons maintenant dans le musée proprement dit. Il possède aujourd'hui plus de cent vingt tableaux anciens sur bois, sur toile ou sur cuivre parmi lesquels on compte au moins soixante œuvres originales de toutes les écoles : italienne, française, espagnole, allemande, flamande et hollandaise. Les noms des peintres les plus célèbres sont là ! Guido Reni, le Corrège, le Tintoret, le Dominicain, les deux Carrache, Sasso Ferrato, Pozzi, Carlo Dolce, Paul Véronèse, Carlo Maratte, etc., etc. Ces collections occupent trois galeries.

La première, dite galerie des Docteurs, fait ressortir l'influence spirituelle et temporelle de l'Eucharistie. Elle montre les Apôtres, les Pères, et les Docteurs de l'Église,rendant hommage au Saint-Sacrement. Ils reconnaissent en lui le principe de leur science, et maintiennent la source où ils ont puisé pure de tout mélange d'erreur. A ce point de vue se rapportent les toiles qui représentent la cène d'Emmaüs, saint Thomas d'Aquin devant le Saint-Sacrement, la Communion de saint Jérôme, la dispute du Saint-Sacrement et le miracle de Bolsano, d'autres encore. Mais le resplendissement du *vrai* dans une société, favorise l'épanouissement du *bien*. Aussi plusieurs toiles de la même galerie nous montrent comment le *bien* s'étend et s'affermit sous l'influence directe de l'Eucharistie. Elle suscite les croisades et gagne des batailles, elle préside à l'avènement des dynasties. Contemplez Rodolphe de Habsbourg descendant de cheval pour y faire monter un prêtre qui porte le Saint-Sacrement. Le pinceau de Rubens a immortalisé cet acte de foi, et Dieu l'a récompensé en assurant la couronne impériale à Rodolphe et à sa race. Voyez aussi l'*Exvoto* de Lépante, connu sous le nom :

« le Sauveur en gloire, » d'après le chef-d'œuvre du Véronèse dans la grande salle des Doges, au palais ducal de Venise.....

La seconde galerie, dite des miracles, honore le pouvoir de la sainte Eucharistie sur les *natures inférieures*, elle glorifie dans Jésus-Hostie le vrai Maître de la création. Quarante cadres retracent de siècle en siècle l'histoire des prodiges eucharistiques et nous montrent le Saint-Sacrement vainqueur des forces de la nature. Ici, à Avignon, il triomphe de l'eau : le Rhône déborde, envahit la chapelle des Pénitents-Gris ; mais tout à coup les vagues respectueuses s'arrêtent, s'ouvrent, se dressent en murailles solides et fournissent un libre passage au prêtre qui emporte la sainte Hostie. A Faverney, il triomphe du feu : l'hostie reste miraculeusement suspendue au milieu des flammes, sans en recevoir aucune atteinte. Même victoire du Saint-Sacrement à Constantinople : un enfant paraît se réjouir dans une fournaise, comme autrefois les trois jeunes Israélites à Babylone. C'est précisément un petit Israélite que son père avait jeté dans la fournaise parce que, dans son innocence, il était allé avec les enfants chrétiens se nourrir du pain céleste... Avançons : ici, c'est la terre qui s'entr'ouvre et engloutit les profanateurs de l'Eucharistie ; là, c'est la pierre qui s'amollit comme la cire pour ne pas prêter son appui à la main d'un hérétique sacrilège. Voici des bœufs qui s'agenouillent et font découvrir par leurs mugissements une custode dérobée ; voilà des poissons qui apportent respectueusement à la rive des hosties tombées par accident dans une rivière. Avançons encore : une mule affamée oublie la pâture que lui offre son maître pour se prosterner devant la sainte Hostie que saint Antoine de Padoue porte dans ses mains. Plus loin, c'est une

troupe d'ânes qui fléchissent les genoux, eux aussi, sur le passage du Dieu du ciel, etc., etc.

Mais la salle du Sacré-Cœur nous attend ; elle montre le règne de l'Eucharistie sur les cœurs des hommes. Quarante tableaux présentent d'une façon saisissante le développement successif des dévotions qui ont abouti au culte du Sacré-Cœur : la plupart des Précurseurs de la bienheureuse Marguerite-Marie et des Apôtres du Cœur adorable ont ici leur image. Puis des vitrines contiennent une multitude de médailles, de gravures, d'emblèmes représentant l'iconographie moderne du Sacré-Cœur.

Au sortir des salles, on traverse un corridor bordé de gravures, de dessins, de photographies représentant des basiliques, des rétables, des autels, des tabernacles; c'est l'hommage de l'architecture au Saint-Sacrement. Là se voient aussi de grandes cartes murales indiquant les points géographiques où les miracles eucharistiques se sont produits, avec leur date respective.

Tel était l'état du musée en 1886. Son aspect change tous les jours, à mesure que ses richesses se multiplient. La Pologne, l'Espagne, la Hollande ont envoyé de précieuses collections de gravures et de monographies. Bientôt une quatrième section, dispersée parmi les trois autres, sera constituée. On y trouvera l'archéologie du Saint-Sacrement, comprenant l'épigraphie, l'orfévrerie, le mobilier d'église, les ornements sacerdotaux et autres objets.

En finissant cette étude, nous dirons avec les auteurs qui nous ont servi de guide : Puissions-nous avoir éveillé dans le cœur de ceux qui liront ces lignes le désir de voir ces merveilles, et concilier au musée eucharistique de Paray de plus ardentes sympathies dans le monde de la piété et de la foi.

Veni et vide, venez et voyez. Il n'est pas d'exposition plus digne de votre étude et de vos encouragements.

(Voir compte rendu de la première réunion de la Société italienne des Fastes Eucharistiques, tenue à Turin le 5 juin 1885. *Discours du P. Sanna-Solaro, S. J. Lyon,* 1885. *Les collections d'histoire et d'art au Musée Eucharistique de Paray-le-Monial. Guide du Visiteur et catalogue des tableaux. Lyon,* 1884.)

PRATIQUE

Lire et mettre en pratique les dix commandements du Sacré-Cœur.

Aucun plaisir tu ne prendras
Que dans mon Cœur uniquement.
A mes douleurs tu penseras
Sans y manquer aucunement.
Ta propre chair crucifieras
Et ton esprit pareillement.
Souvent tu te disposeras
A paraître à mon jugement.
Simple, doux, humble tu seras
Et pauvre volontairement.
Les mépris tu désireras
Les endurant joyeusement.
A ma suite tu marcheras
Sans t'en écarter nullement.
Dans tes maux tu ne te plaindras
Qu'au Cœur de Jésus seulement.
Au plus parfait tu prétendras
Me le demandant humblement.
Par Marie tu m'adresseras
Tes vœux continuellement.

PRIÈRE POUR LA FRANCE

Souvenez-vous, ô Cœur infiniment miséricordieux de Jésus, de votre amour pour la France ; souvenez-vous des bienfaits dont vous l'avez comblée, et de vos anciennes miséricordes pour elle. Grâce, pitié, miséricorde, ô Cœur adorable, pour notre malheureuse et coupable patrie. N'oubliez pas, Seigneur, que c'est à une humble fille de la France que vous avez révélé les tendresses ineffables et les richesses infinies de votre divin Cœur ; que c'est dans le sein de notre patrie qu'a pris naissance cette précieuse dévotion qui, au milieu de nos malheurs, est encore notre espérance et notre plus douce consolation. Non, non, ô divin Cœur, ce ne sera pas en vain que nous aurons fait appel à votre clémence, et quelque coupables que nous soyons, vous ne repousserez pas la voix de notre humble prière, vous aurez pitié de nos larmes et vous ferez cesser les maux qui nous désolent. Nous vous demandons cette grâce, ô divin Sauveur, par la plaie de votre Cœur adorable et par les dernières gouttes de sang qu'il nous gardait comme un gage de pardon et de paix. Ah ! Seigneur, faites surabonder la miséricorde là où surabonde l'iniquité.

Pleins d'une inébranlable confiance en votre infinie bonté, nous ne cesserons de répéter : Miséricorde divine incarnée dans le Cœur Sacré de Jésus, couvrez le monde, répandez-vous sur nous !

MAXIME

La France est le royaume du Sacré-Cœur, elle ne périra pas.

INVOCATION

— O très doux Jésus, ne soyez pas mon juge, mais mon Sauveur.

(50 *jours d'indulg. Pie IX*, 11 *août* 1851.)

ÉPILOGUE

LA PETITE BRETONNE
OU SŒUR SAINT-PIERRE, CARMÉLITE DE TOURS
(1816-1848.)

I

« Je suis née le 4 octobre 1816, je fus baptisée dans « l'église Saint-Germain de Rennes. J'eus pour patron « saint François d'Assise, ma pauvre mère eut en ce « jour de fête (elle portait le nom de saint François « d'Assise) un triste bouquet, en mettant au monde « une petite fille qui devait lui causer tant de sollici- « tudes par ses maladies et ses méchancetés... Dès « que ma raison commença à se développer, mes bons « parents qui étaient d'une éminente piété me don- « nèrent une pieuse éducation, mais j'avais un très « mauvais caractère : j'étais colère, entêtée, très légère. « Envoyée par mes parents au catéchisme des petits « enfants de la paroisse, je goûtai les instruc- « tions, et ma conduite étant plus édifiante, les com- « pliments succédaient aux reproches. On disait à ma « mère devant moi : Madame, cette petite fille se tient « à l'église comme une personne de quarante ans. »
Ainsi s'exprime Perrine Elvère, en religion Sœur

Saint-Pierre dans un récit de sa vie qu'elle fit par obéissance. A dix ans et demi, elle se prépara à sa première Communion qu'elle reçut avec une grande ferveur; le même jour elle fut confirmée et aussi revêtue du Saint Scapulaire qui la mettait sous la protection de Marie. Bientôt elle perdit sa mère, et ayant entendu dire que sainte Thérèse, devenue orpheline à douze ans comme elle, avait prié la sainte Vierge de lui servir de Mère, elle fit la même demande à Marie, et ressentit toujours depuis d'une façon spéciale sa protection maternelle. Bientôt elle dut se poser la question de sa vocation et ouvrit toute son âme à un directeur qui se chargea de sa conduite pour la gloire de Dieu et le salut de son âme. Il sut mûrir, en l'éprouvant, la bonne volonté de sa fille spirituelle, et voulut qu'elle fît entre ses mains l'apprentissage de sa vocation. « L'habit ne « fait pas le moine, lui disait-il, il vous faut une pré- « paration de vertus, vos défauts se portent trop bien « encore, vos passions ne sont qu'égratignées, il faut « qu'elles soit immolées. » Et il lui fit commencer un genre de vie que Sœur Saint-Pierre appellera plus tard le chemin des humiliations. Il lui en coûtait pour y marcher, mais elle triomphait de tout, elle voulait arriver... Souvent elle s'adressait à la sainte Vierge et la suppliait d'abréger son attente, elle lui disait naïvement : « voilà mes compagnes qui se marient, quand « est-ce donc, ô ma Mère, que vous me donnerez aussi « celui que je désire, je ne veux, vous le savez, que « votre Fils pour époux. »

Elle recourait aussi au Sacré-Cœur : « J'avais, dit- « elle encore, j'avais pour ce Cœur adorable, une grande « dévotion, j'en étais toujours occupée et je portais mes « compagnes à l'honorer. » Elle faisait dire des neuvaines de Messes en son honneur pour obtenir les

grâces qu'elle désirait le plus. Enfin, voulant en finir, elle fit un pèlerinage à Notre-Dame de la Peinière, à six lieues de Rennes, y passa neuf jours en réitérant ses visites et ses pressantes instances à la sainte Vierge. Elle écrivit alors une grande lettre à son directeur, porta cette lettre à la très sainte Vierge pour qu'elle la bénît et daignât toucher le cœur de celui à qui elle la destinait. « O ma bonne Mère, lui dit-elle « avec simplicité, je ne veux plus être obligée, cet hiver, « de travailler à des robes de vanité ; je veux m'oc- « cuper à louer votre divin Fils. Tenez, je vous remets « les instruments de mon travail. » Et elle déposa aux pieds de Marie ses ciseaux et ses aiguilles. Elle revint ensuite à Rennes ; son directeur lut sa lettre et il n'hésita plus. Le 13 novembre 1839, Perrine Elvère arrivait à Tours et le même jour, à cinq heures du soir, entrait aux Carmélites.

« Mes Filles, disait sainte Thérèse à ses religieuses, « vous n'êtes pas ici pour vous reposer et pour prier, « mais pour travailler, pour souffrir, pour sauver des « âmes. » La petite bretonne se pénétra de cet esprit pendant son noviciat, et chaque jour la vit croître dans les vertus thérésiennes : l'obéissance et le dévouement. Le 8 juin 1841, elle fut admise à la profession. Nous lisons dans l'acte de consécration qui exprime le don qu'elle fit d'elle-même au Seigneur : « O mon Dieu, « daignez agréer le sacrifice que je vous offre en union « avec mon Jésus immolé ; je vous fais par Lui et avec « Lui, l'entier abandon de moi-même, le sacrifice de « ma vie. Je remets mon âme entre vos mains pleines « de miséricorde. Et à vous, ô Jésus, mon cher époux, « je m'offre tout entier sur l'autel de votre Cœur, par « les mains de Marie et de saint Joseph, c'est par eux « que j'y dépose mes vœux, qu'ils en soient les garants

« et les gardiens. Oui, c'est par la voix et le cœur de « Marie et de Joseph que je fais ma profession et pro- « mets pauvreté, chasteté et obéissance à Dieu Notre- « Seigneur et à la B. Vierge Marie, sous la conduite « de nos supérieurs légitimes, selon la règle primitive « de l'Ordre du Mont Carmel de la réforme de Sainte « Thérèse qui est sans mitigation, et ce jusqu'à la mort. « O Jésus, ô Marie, ô Joseph, vous savez avec quelle « joie je serais allée m'offrir à votre service, si j'avais « eu le bonheur de vivre au temps où vous habitiez sur « la terre; c'est avec les mêmes sentiments d'amour pour « vous, que je veux servir cette sainte communauté, « comme si je vous voyais habiter la maison, je veux « vous rapporter tout ce que je ferai, tout en moi vous « appartiendra. Regardez-moi désormais comme votre « petite servante, disposez de moi selon votre plaisir. « Ainsi soit-il. » Notre-Seigneur la prit au mot et il ne tarda pas à lui révéler le service qu'il attendait de son obéissance.

Le 26 août 1843, Jésus lui dit : « J'ai entendu vos « soupirs, j'ai vu le désir que vous avez de me glori- « fier ; ce désir ne vient pas de vous, c'est moi qui l'ai « fait naître. » Alors, il ouvrit son divin Cœur à son humble servante et lui fit entendre ces paroles : « mon « nom est partout blasphémé, même les enfants le « blasphèment. » Sœur Saint-Pierre comprit que le blasphème blessait douloureusement l'amour du bon Maître, et elle reçut de lui une flèche d'or pour faire à son divin Cœur une blessure d'amour. C'était une formule ainsi conçue : « Qu'à jamais soit loué, béni, « aimé, adoré, glorifié, le très saint, très sacré, très « adorable, très inconnu, très inexprimable nom de « Dieu au ciel, sur la terre et dans les enfers par « toutes les créatures sorties des mains de Dieu, et

« par le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ « au très Saint-Sacrement de l'autel. Ainsi-soit-il. » D'autres communications suivirent la première et furent soumises par la Mère Prieure au jugement des autorités ecclésiastiques et en particulier de Mgr Morlot alors archevêque de Tours, qui les approuva. Il était difficile du reste, de méconnaître la mission inspirée à la généreuse carmélite. Le Maître lui notifiait sa volonté en des termes de plus en plus pressants. « Jus- « qu'à présent, lui dit-il, je ne vous ai montré qu'en « partie le dessein de mon Cœur, je vais vous le mon- « trer tout entier. La terre est couverte de crimes ; « l'infraction des trois premiers commandements de « Dieu a irrité mon Père ; le saint Nom de Dieu blas- « phémé et le saint jour du Dimanche profané mettent « le comble à la mesure d'iniquités. Dans aucun temps « ces crimes n'ont monté si haut. Je désire, mais d'un « vif désir, qu'il se forme une association bien approu- « vée et bien organisée pour honorer le Nom de mon « Père. » Qui ne sent à ces paroles, comment la miséricorde tempère la justice. Jésus menace la France, mais c'est pour pardonner. Il signale le péché national qui enflamme sa colère et indique le moyen qui doit la désarmer. Il est toujours plus père qu'il n'est juge.

La Sœur Saint-Pierre ayant obtenu l'approbation de sa supérieure se mit à l'œuvre. Elle composa des formules de réparation dont Notre-Seigneur lui garantit la diffusion dans les âmes et l'efficacité. Ces formules se répandirent bientôt dans le monde ; des zélatrices se présentèrent ; mais, aucun lien ne les unissait encore. Or, Notre-Seigneur voulait une association pour la réparation du blasphème contre Dieu, et la sanctification du saint jour du dimanche. On recourut à Mgr l'Archevêque, il reconnut la gravité du mal et

goûta l'opportunité de la dévotion proposée, mais,dans son excessive prudence, il se contenta de faire imprimer les prières réparatrices et refusa de se prêter a l'érection d'une Association. Cependant la Sœur ne se découragea pas, Notre-Seigneur ne cessait de revenir à la charge : « Faites, lui disait-il, tous vos efforts « pour l'établissement de cette œuvre, je vous donne « mes mérites pour l'obtenir de mon Père, demandez « en mon Nom et il vous sera accordé. » La Sœur ne mettant pas en doute l'authenticité de ses révélations, sa confiance croissait avec les obstacles. Citons les paroles qui terminent sa première relation sur la réparation en général : « C'est dans le Cœur de Jésus que « j'ai trouvé cette œuvre, c'est aussi dans ce divin « Cœur brûlant de zèle pour la gloire de son Père que « je la remets, par les mains de la très sainte Vierge et « du glorieux saint Joseph, sous la protection des « anges et des saints en implorant la divine miséri- « corde qui a daigné se servir d'un si vil instrument. « Je déclare que c'est moi même, Sœur Marie de Saint- « Pierre, de la sainte famille, carmélite indigne, qui « ai reçu ces lumières sur la réparation des blasphèmes « et qui les ai écrites par obéissance à mes supérieurs « pour la plus grande gloire de Dieu et aussi pour « l'acquit de ma conscience, car je tremble à la vue de « la mission que le Seigneur m'a imposée ; elle doit « sauver bien des âmes si ses desseins sont accomplis. « Je déclare aussi que j'ai parlé dans la vérité et la « simplicité de mon âme, et que j'en ferais le serment « s'il était nécessaire. » La mission de la Sœur Saint-Pierre est donc divine ; quel en a été le résultat ?

II

Monseigneur Morlot, alors archevêque de Tours, n'avait pas jugé à propos d'approuver l'Association de la Réparation, et Notre-Seigneur lui-même avait momentanément cessé de presser la Sœur Saint-Pierre de travailler à l'établissement de ce grand ouvrage. Quelques mois après, il se fit entendre de nouveau et commanda à son humble servante de renouveler ses instances auprès de l'Archevêque. Sa Grandeur approuva les *prières de la Réparation*, et il s'en distribua en peu de temps plus de vingt-cinq mille exemplaires. Bientôt, pour consoler la Sœur des épreuves qu'il lui envoyait, Notre-Seigneur lui révéla le mystère réparateur de la Sainte-Face. Elle se sentit transportée en esprit sur la route du Calvaire, et là, dit-elle, « Notre-Seigneur m'a représenté le « pieux office de Véronique qui, de son voile, essuya « sa très sainte Face couverte alors de crachats, de « poussière, de sueur et de sang. Ce divin Sauveur m'a « fait entendre que les impies renouvelaient actuelle- « ment par leurs blasphèmes les outrages faits à sa « sainte Face; ces blasphèmes qu'ils lancent contre la Di- « vinité sans pouvoir l'atteindre, retombent comme les « crachats des Juifs, sur la Face de Notre-Seigneur qui « s'est fait la victime des pécheurs. Depuis ce moment, « dit encore l'humble Sœur, je suis continuellement « occupée à l'adoration de la Sainte-Face de notre divin « Sauveur. Je sens que mon âme est entre les mains « de Dieu comme un instrument qu'il manie à son « gré. » Bientôt la corrélation qui existe entre la dévotion au Sacré-Cœur et celle de la Sainte-Face lui fut aussi révélée : « J'ai compris que comme le Sacré-Cœur « est l'objet sensible offert à nos adorations pour « représenter son amour immense au très saint Sacre-

« ment de l'autel, de même dans l'œuvre Réparatrice, « la Face de Notre-Seigneur est l'objet sensible offert « à nos adorations pour réparer les outrages des blas- « phèmes qui attaquent la Divinité dont elle est la « figure, le miroir et l'expression. Par la vertu de cette « Face adorable, présentée au Père éternel, on peut « apaiser sa colère et obtenir la conversion des impies « et des blasphémateurs. »

Un écrivain de la Compagnie de Jésus, le Père Cros, a exprimé non moins heureusement comment la dévotion à la Sainte-Face s'harmonise avec la dévotion du Sacré-Cœur et la complète. Le cœur est le symbole de l'amour, la face est le miroir vivant, parlant du cœur ; la face révèle et dit ce que le cœur symbolise, sans le pouvoir révéler, sans le pouvoir dire, à savoir : l'amour, la douleur et tous les sentiments de l'âme. C'est la face qui me permet de dire : voilà quelqu'un ; quand j'ai devant moi la Face et le Cœur de Jésus unis, j'ai devant moi Jésus et un symbole complet de son âme et des sentiments de son âme ; ce fut ainsi que Notre-Seigneur se montra à la B. Marguerite-Marie, et la Face du Sauveur dans cette vision était la lumière, la vie, la parole de son Cœur. Cette Face de Jésus à Paray-le-Monial était une Face douloureuse, une sainte Face.

Mais si les hommages que nous offrons à la Face adorable du Sauveur sont la réparation des outrages qu'elle reçoit, dans quel temps cette dévotion pouvait-elle venir plus à propos ? La France surtout semblait être un vaste atelier de blasphèmes, et le théâtre où s'étalait avec une horrible insouciance la profanation du saint jour. Voici les paroles du divin Sauveur à sa servante :

« La face de la France est devenue hideuse aux yeux « de mon Père, elle provoque sa justice ; offrez-lui donc

« la Face de son Fils en qui il met ses complaisances, « afin d'attirer sur cette France, sa miséricorde, sans « quoi elle sera châtiée ; là est son salut, c'est-à-dire « en la Face du Sauveur. » Et dès ce moment, la Sœur se mit à dire continuellement cette prière : « Père éter- « nel, nous vous offrons la Face adorable de votre Fils « bien aimé, pour l'honneur et la gloire de votre saint « Nom et pour le salut de la France. »

Vers les premiers jours de septembre 1846, Notre-Seigneur lui dit encore : « Ma Mère a parlé aux hommes « de ma colère, elle veut la fléchir ; elle m'a montré « son sein et m'a dit : « voilà le sein qui vous a nourri, « laissez-lui répandre des bénédictions sur mes autres « enfants. » Alors elle est descendue pleine de miséri- « corde sur la terre, ayez donc confiance en Elle. » Quelques jours après la sainte Vierge apparaissait aux petits bergers de la Salette. La pieuse Carmélite en avait reçu le divin pressentiment ; son œuvre réparatrice n'était-elle pas identique à celle que Notre-Dame voulait confier aux bergers de la montagne ? Il semble encore que la Sœur Saint-Pierre avait elle-même ardemment sollicité la faveur de cette apparition, voici comment elle s'exprime : « La prudence de Monsei- « gneur l'empêchait de prendre l'initiative, je vis bien « qu'il n'y avait pas d'espérance pour moi que dans la « prière par l'entremise de Marie, et je récitai tous les « jours le chapelet afin d'obtenir le salut de la France « et l'établissement de la Réparation dans toutes les « villes du royaume. Toutes mes prières et communions « se dirigeaient vers cette œuvre si chère à mon cœur. « J'aurais voulu la proclamer par toute la France. Oh ! « que je souffre d'être dépositaire d'une chose d'une si « grande importance, et que je suis affligée de la gar- « der dans le silence du cloître ! Vierge sainte, appa-

« raissez dans le monde à quelqu'un, et faites-lui part « de ce qui m'est communiqué au sujet de la France.» La sainte Vierge répondit à cet appel en se manifestant à la Salette, et Sœur Saint-Pierre entonnait alors un hymne de reconnaissance : « Je vous rends grâces, « ô Marie, de m'avoir donné ces deux petits bergers « comme des trompettes éclatantes pour faire retentir « sur la montagne, aux oreilles de la France, ce qui « m'a été communiqué dans la solitude. La voix de « mes chers petits associés fut bientôt entendue de « toute la terre ; leur publication produisit une « grande impression sur les âmes ; le rapport si frap- « pant de leurs communications avec les miennes, fit « penser à mes dignes supérieurs qu'il serait utile d'en « donner connaissance pour la gloire de Dieu et l'avan- « cement de son œuvre. »

C'était le même Esprit qui parlait à la Carmélite dans la solitude et aux deux enfants sur le sommet de la montagne ; ce que l'une écrivait dans le silence, les deux bergers le proclamaient à haute voix devant des milliers de pèlerins.

Cependant, comme la France ne se rendait pas à ces appels de la miséricorde, la Sœur voyait le bras du Seigneur levé pour frapper, et sa justice prête à fondre sur les coupables. Bientôt les événements donnèrent raison à la voyante : l'inondation de la Loire mit la ville de Tours dans le plus grand péril ; Tours, observe la pieuse Carmélite, n'a été sauvé que par un miracle, mais hélas ! on ignorait la principale cause d'un si terrible fléau ; la profanation du Dimanche. Notre-Seigneur lui fit comprendre que la coupe du vin de sa justice n'était pas vidée, et elle disait : « O doux Jésus, si « je pouvais boire le reste de cette coupe afin que mes « frères soient épargnés ! » Et elle offrait sans relâche

à Dieu cette prière : « Père éternel, regardez le divin « Cœur de Jésus que je vous offre pour recevoir le vin « de votre justice afin qu'il se change pour nous en vin « de miséricorde. » Mais Notre-Seigneur voulant l'associer au bienfait de la rédemption l'associait aussi à ses souffrances. « De même, lui disait-il, que je me « suis chargé de tous les péchés du monde, je veux « que vous vous chargiez de tous les péchés de la « France, mais je souffrirai en vous pour apaiser la « colère de mon Père, et je vous donnerai tous mes « mérites pour acquitter vos dettes. » — Il ajoutait encore : « De même que dans l'ordre de ma Providence « je donne tel roi à tel peuple pour le gouverner, ne « puis-je pas dans l'ordre de la grâce, assigner telle « nation à telle personne afin qu'elle s'occupe de ses « besoins spirituels ? C'est pour cela que je vous adjuge « la France ; priez pour elle, immolez-vous pour elle, « offrez ma Face à mon Père, c'est le moyen de l'apai- « ser. Je désire l'œuvre de la Réparation, soyez sûre « qu'elle s'établira ; mais ce fruit que vous portez n'est « pas encore à sa maturité.» Et la généreuse carmélite répondait : « Je veux bien être chargée de la France, « mais à condition que vous en serez le Souverain ; « car si votre Père vous voit assis sur le trône de la « France, il ne la frappera pas. Maintenant je reçois « Notre-Seigneur dans chacune de mes communions « au nom de toute la France et je lui donne mon cœur « pour lui servir de trône ; ensuite je le salue et « l'adore comme Souverain, le suppliant de ne pas « abandonner une nation qui multiplie ses aumônes « pour faire connaître son nom dans les pays infidèles.» De toutes ces communications, il résulte que ces trois objets ne se séparent pas dans son esprit : la réparation, le salut de la France et la Sainte-Face. Cependant

qu'a-t-elle fait ? Son zèle se trouva enchaîné jusqu'à la mort par la prudence de l'Archevêque,mais le bruit de ses révélations s'étant répandu au loin, Mgr Parisis, évêque de Langres, érigea la Confrérie de la Réparation à Saint-Dizier, le 16 juillet 1847 et le Saint-Père Pie IX l'éleva à la dignité d'Archiconfrérie le 30 juillet 1847. Sœur Saint-Pierre eut aussi une part très directe à la Congrégation Réparatrice avec adoration perpétuelle, fondée à Paris par M^lle^ Théodelinde Dubouché, en religion Sœur Marie-Thérèse. Mais dans ces institutions, la Sainte-Face n'était pas encore l'objet d'une dévotion particulière, et Tours n'occupait pas le rang d'honneur que la pieuse carmélite voulait pour sa patrie d'adoption.Cette consolation lui fut donnée après sa mort. Le saint homme de Tours, M. Dupont, longtemps le confident des communications surnaturelles faites à la bonne Sœur, fondait en 1851 le culte de la Sainte-Face ; et cette dévotion,déjà glorifiée pendant la vie du fondateur par un grand nombre de prodiges, est devenue après sa mort (1876)le centre et le point de départ d'un mouvement qui est en voie de se propager dans le monde entier.

Revenons à notre petite Bretonne et essayons de recueillir sur ses lèvres mourantes le chant du cygne. Dans une des crises de sa maladie on crut qu'elle allait s'en aller à Dieu,et la communauté se réunit pour réciter les prières des agonisants. Elle entra alors dans un état surnaturel dont les effets furent très sensibles ; elle prit entre ses mains une statuette de l'Enfant Jésus qui ne la quitta jamais, et la tenant élevée bien haut, elle prononça solennellement ces paroles : « Père éternel, je vous offre encore une fois cet ado- « rable Enfant votre divin Fils, pour l'expiation de mes « péchés et ceux de tous les hommes, pour les besoins

« de la sainte Église, pour la France, pour la Répara-
« tion. Aimable Jésus, je remets, j'abandonne cette
« œuvre entre vos mains, c'est pour elle que j'ai vécu,
« c'est pour elle que je meurs ! » Puis elle posa l'Enfant Jésus sur sa tête en disant : « Divin Enfant, couvrez
« ma vie d'humilité. Oh ! venez avec moi quand je
« sortirai de ce monde ; venez, ô mon Jésus, venez, ne
« tardez pas ! Marie, ma tendre Mère, venez chercher
« mon âme ! » Ses dernières paroles furent celles-ci :
« Jésus, Marie, Joseph ! venez, Seigneur Jésus ! *Sit*
« *nomen Domini benedictum !* »

On lit sur une pierre de la chapelle du carmel de Tours, à droite en entrant, cette simple inscription :

« Ici repose Sœur Marie de Saint-Pierre de la Sainte Famille, professe de ce monastère, décédée le 8 juillet 1848, âgée de trente-un ans et neuf mois, ayant de religion neuf ans et huit mois. Seigneur, vous la cacherez dans le secret de votre Face. »

Cette tombe de Sœur Saint-Pierre est vénérée, sa mémoire est en bénédiction ; et des grâces nombreuses sont obtenues par son intercession ; vienne le jour où le vicaire de Jésus-Christ tirera de l'obscurité du tombeau les ossements de celle qui fut l'humble zélatrice du saint nom de Dieu, du jour du dimanche et de la Sainte-Face du Sauveur!

PRIÈRE

— *Sit nomen Domini benedictum !*
Que le Nom du Seigneur soit béni !
Louange au saint Nom de Dieu.
Dieu soit béni.
Béni soit son saint Nom.

Béni soit Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme.

Béni soit le Nom de Jésus.

Béni soit Jésus, au très saint Sacrement de l'autel.

Bénie soit l'Auguste Mère de Dieu, la très sainte Vierge Marie !

Bénie soit sa sainte et Immaculée Conception.

Béni soit le nom de Marie, Vierge et Mère.

Béni soit Dieu dans ses anges et dans ses saints.

Pour l'amour que nous devons à Dieu, et pour l'honneur de son très adorable Nom, nous récitons cette *louange* en réparation des très graves injures qui lui sont faites par les blasphémateurs.

(Indulg. d'un an, chaque fois. — Pie VII, 23 juillet 1864.*)*

Cette louange se récite à Rome, après la bénédiction du Saint-Sacrement, avant de le replacer dans le tabernacle.— *Maurel. S. J. Le chrétien instruit sur la nature et l'usage des Indulgences, p.* 136.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVANT-PROPOS.

Comment est né le mois du Sacré-Cœur et pourquoi ce livre. 5

Introduction pour la veille du mois du Sacré-Cœur . . . 11

Les deux fêtes : 1° La Fête-Dieu 12

— 2° La Fête du Sacré-Cœur. 17

PREMIER JOUR : Qu'est-ce que le Sacré-Cœur ? 23

Les Précurseurs : 1° Sainte Gertrude (1256-1302) . . . 28

Pèlerinage : Paray-le-Monial, la chapelle de la Visitation 33

Prière de sainte Gertrude au Sacré-Cœur. 39

DEUXIÈME JOUR : Le Sacré-Cœur, principe du Sang . . . 41

Les Précurseurs : 2° Sainte Mechtilde de Hackebrun (1200-1298). 45

Pèlerinage : Le jardin de la Visitation, à Paray . . . 52

Prière de sainte Mechtilde : Salut du matin au Sacré-Cœur. 58

TROISIÈME JOUR : Le Sacré-Cœur, foyer d'amour . . . 60

Les Précurseurs : 3° Dom Jean Juste Lansperge le Chartreux (1489-1539). 64

Pèlerinage : L'église du Sacré-Cœur aux Oiseaux . . . 70

Prière de sainte Mechtilde : Hommage au Sacré-Cœur pendant la journée 74

QUATRIÈME JOUR : Où est-il ? 76

Les Précurseurs : 4° Saint Michel de Sanctis (1598-1625) ou le Cœur de Jésus dans les saints 80

Pèlerinage : Le Tableau missionnaire ou le Sacré-Cœur chez les Malgaches. 85

Prière : Consécration du R. P. de Ravignan au Sacré-Cœur. 91

CINQUIÈME JOUR : Les Emblèmes du Sacré-Cœur : 1o La Croix environnée de flammes 92
Les Précurseurs : 5o La vénérable Anne-Marguerite Clément de la Visitation Sainte-Marie (1593-1661) . . . 96
Pèlerinage : Le chef-d'œuvre de l'obéissance ou une nouvelle statue du Sacré-Cœur 102
Prière : Invocation que le R. P. Canisius adressait chaque matin au Sacré-Cœur 106
SIXIÈME JOUR : Les Emblèmes. 2o La Couronne d'épines . 108
Les Précurseurs : 6o Sœur Jeanne Bénigne Gojos, de la Visitation Sainte-Marie (1615-1692) 112
Pèlerinage : L'Enfant Jésus du Cœur, à Onani, en Sardaigne 118
Prière 121
SEPTIÈME JOUR : Les Emblèmes. 3o La plaie du Cœur . . 122
Les Précurseurs : 7o Sainte Lutgarde, vierge (1246) . . 126
Pèlerinage : Jeroudeyacovil ou un village du Sacré-Cœur au Maduré. 129
Prière : Le dévot Lansperge au Sacré-Cœur. 134
HUITIÈME JOUR : Les deux battements du Sacré-Cœur. 1o Ce qu'il fait pour les Justes 135
Le vénérable Jean Eudes, apôtre des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (1601-1680) 139
Pèlerinage : Le Sacré-Cœur de Jésus en Tyrol 147
Prière : Aspirations du vénérable père Eudes au Sacré-Cœur. 153
NEUVIÈME JOUR : Les deux battements du Cœur de Jésus. 2o Ce qu'il fait pour les pécheurs 154
La Bienheureuse Marguerite-Marie (1647-1690). . . . 159
Pèlerinage : Le Sanctuaire de Lanthecourt 165
Prière : Consécration au Sacré-Cœur, d'après la Bienheureuse Marguerite-Marie 168
DIXIÈME JOUR : Les Regards de Jésus. 170
Le vénérable P. Claude de la Colombière, S. J. (1641-1682). 174
Pèlerinage : Le Sacré-Cœur à Moulins. 181
Prière : Consécration du vénérable P. de la Colombière, remaniée par le T. R. P. Roothaan, S. J. 187
ONZIÈME JOUR : Les Larmes de Jésus 189
Une aide de la Bienheureuse Marguerite-Marie ou Jeanne-Madeleine Joly de la Visitation de Dijon (1643-1708 . 193

Pèlerinage : Jérusalem et l'archiconfrérie du Cœur de Jésus agonisant 200
Prière : Pour les agonisants 206
DOUZIÈME JOUR : Les paroles de Jésus. 1° Misereor super turbam 207
Le vénérable P. Philippe Jeningen, S. J., apôtre de la Souabe (1642-1704) 211
Pèlerinage : Le Sacré-Cœur et le Japon. 218
Prière : Anima Christi 223
TREIZIÈME JOUR : Les Paroles du Sacré-Cœur. 2° Ignem veni mittere in terram. 225
Un contemporain de la Bienheureuse Marguerite-Marie ou le P. Vincent Huby, S. J. (1608-1693) 229
Note : Le P. Champion de la Mahère (1632-1701) . . . 233
Pèlerinage : Le Sacré-Cœur en Chine 234
Prière : Le Chapelet du Sacré-Cœur 240
QUATORZIÈME JOUR : Les Paroles du Sacré-Cœur. 3° Venite ad me omnes... 242
La seconde Marguerite-Marie ou Anne-Madeleine Rémusat, *Victime* du Sacré-Cœur (1690-1730) 246
Pèlerinage : Hier et aujourd'hui ou le Sacré-Cœur en Syrie au XVIII^e^ et au XIX^e^ siècles 251
Prière : Recommandation que sainte Mechtilde offrait chaque soir au Sacré Cœur 257
QUINZIÈME JOUR : Les paroles du Sacré-Cœur. 4° Si quid petieritis Patrem... dabit vobis 259
La seconde Marguerite-Marie ou Anne-Madeleine Rémusat, *Apôtre* du Sacré-Cœur 263
Pèlerinage : Le vœu du Sacré-Cœur à Marseille (1872) . 268
Prière : Consécration de Mgr de Belzunce au Sacré-Cœur (1720) 273
SEIZIÈME JOUR : La bonté du Cœur de Jésus. 1° Madeleine ou la convertie du Sacré-Cœur. 275
Henri-Marie Boudon, archidiacre d'Évreux (1624-1702) . 280
Pèlerinage : A travers le monde ou consécration du monde au Sacré-Cœur le 16 juin 1875 287
Prière : Extrait de la consécration au Sacré-Cœur, 16 juin 1875 294
DIX-SEPTIÈME JOUR : La bonté du Cœur de Jésus. 2° Madeleine ou l'amie du Sacré-Cœur 295
Louis-Nicolas Célestini, S. J., ou le miracle du Sacré-Cœur et de saint Louis de Gonzague. 300

Pèlerinage : Bourg-en-Bresse, Berceau de la Garde d'honneur 305
Prière : Offrande pour terminer l'heure de garde . . . 310
DIX-HUITIÈME JOUR : La bonté du Cœur de Jésus. 3° Le Fils de la Veuve 312
Saint Alphonse de Liguori et le Sacré-Cœur (1696-1787) . 316
Pèlerinage : Le Sanctuaire de Berchem-lez-Anvers . . 323
Prière : Saint Alphonse de Liguori au Sacré-Cœur. . . 327
DIX-NEUVIÈME JOUR : Les Privilégiés du Sacré-Cœur. 1° Les Enfants 329
Le P. Bernard de Hoyos, S. J., premier propagateur de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus en Espagne (1711-1735) 334
Pèlerinage : Tarragone, le 26 juin 1881 340
Prière : Amende honorable des Mères chrétiennes au Sacré-Cœur 346
VINGTIÈME JOUR : Les Privilégiés du Sacré-Cœur. 2° Les Pauvres. 348
Le P. Augustin de Cardavéras, S. J. (1703-1770) . . . 352
Pèlerinage : Vals ou le Sanctuaire de Jésus-Priant . . 357
Prière : Saint François de Sales au Sacré-Cœur. . . . 362
VINGT-ET-UNIÈME JOUR : Première leçon du Sacré-Cœur. Soyez doux et humbles.... 364
La Société des Prêtres du Sacré-Cœur à Marseille . . . 368
Pèlerinage : Lisbonne, la Tour de Saint-Julien. L'Apostolat de la Prière 376
Prière 382
VINGT-DEUXIÈME JOUR : Seconde leçon du Sacré-Cœur. Vous aimerez... 383
Louis XVI et le Sacré-Cœur (1793) 387
Pèlerinage : Le Drapeau du Sacré-Cœur à la journée de Patay-Loigny. 392
Prière : Acte de réparation au Sacré-Cœur 400
VINGT-TROISIÈME JOUR : Troisième leçon du Sacré-Cœur. Soyez unis... 402
Madame Élisabeth (1764-1794) 406
Pèlerinage : Le Sacré-Cœur à Issoudun 413
Prière : Consécration de Madame Elisabeth au Sacré-Cœur 418
VINGT-QUATRIÈME JOUR : Les demandes du Cœur de Jésus. 1° La Réparation 424

La mère Julie Billiart (1751-1816) 425
Pèlerinage du Sacré-Cœur à Issoudun 432
Prière 437
VINGT-CINQUIÈME JOUR : Les demandes du Sacré-Cœur. 2° La Communion réparatrice 439
Le P. Victor Drevon, S.J. (1830-1880) 443
Pèlerinage : Saint Joseph ami du Sacré-Cœur ou Notre-Dame du Sacré-Cœur de la place Navone, à Rome . . 450
Prière : Aspirations du P. Gaspard Druzbicki, S. J., au Sacré-Cœur. 456
VINGT-SIXIÈME JOUR : Les demandes du Sacré-Cœur. 3° La Communion fréquente. 457
Eléonor de Tournély (1767-1797) 461
Pèlerinage : Rome ou le sanctuaire universel du Sacré-Cœur. 469
Prière : Aspirations du vén. P. Eudes au Sacré-Cœur. . 473
VINGT-SEPTIÈME JOUR : Les demandes du Sacré-Cœur : 4° L'amende honorable 475
La vén. mère Barat et la Société des Dames du Sacré-Cœur (1779-1865). 479
Pèlerinage : Toulouse et le mois du Sacré-Cœur à la Visitation 487
Prière : Amende honorable au Sacré-Cœur 493
Consécration des Pèlerins de Terre-Sainte au Sacré-Cœur (1882) 494
VINGT-HUITIÈME JOUR : Promesses du Sacré-Cœur. 1° La paix dans les familles 497
Un ami du Sacré-Cœur : le P. Pierre Ronsin, S. J. . . . 501
Pèlerinage : Espagne-Oña 507
Prière : Aspirations du P. Baudrand, S. J. au Sacré-Cœur. 513
VINGT-NEUVIÈME JOUR : Les promesses du Sacré-Cœur. 2° Les joies du foyer 514
Le R. P. Muard ou Marie-Jean-Baptiste du Sacré-Cœur, 1809-1854 518
Pèlerinage : Amiens (1866). 527
Prière : Acte d'amour composé par le P. Muard . . . 532
TRENTIÈME JOUR : Les promesses du Sacré-Cœur. 3° Les joies du zèle 534
Le martyr du Sacré-Cœur ou Gabriel Garcia Moréno, président de la république de l'Equateur (1875) . . . 539
Pèlerinage : Le Sacré Cœur au Canada 547

Prière : La vénérable Marie de l'Incarnation au Père éternel par le Sacré-Cœur 552
TRENTE ET UNIÈME JOUR : Le Cœur de Jésus et le pécheur mourant 554
Le P. Henri Ramière, S. J., 1820-1884 559
Pèlerinage : Toulouse, centre de l'apostolat de la prière. 568
Prière : Offrande quotidienne des associés de l'Apostolat. 574
TRENTE-DEUXIÈME JOUR : Le Cœur de Marie 577
L'apôtre du Sacré-Cœur ou le R. P. Barelle, S. J., 1794-1863 580
Pèlerinage : Montmartre ou le sanctuaire du vœu national 588
Prière : Le P. Monsabré au Sacré-Cœur 595
TRENTE-TROISIÈME JOUR : Le Sacré-Cœur et la France . . 597
La Sœur Marie de Jésus. 602
Pèlerinage : Paray, la bibliothèque et le musée du Sacré-Cœur 616
Prière pour la France. 621
Épilogue : La petite bretonne ou Sœur Saint-Pierre du Carmel de Tours. 623

Bruxelles. Imprimerie A. Vromant, rue de la Chapelle, 3.